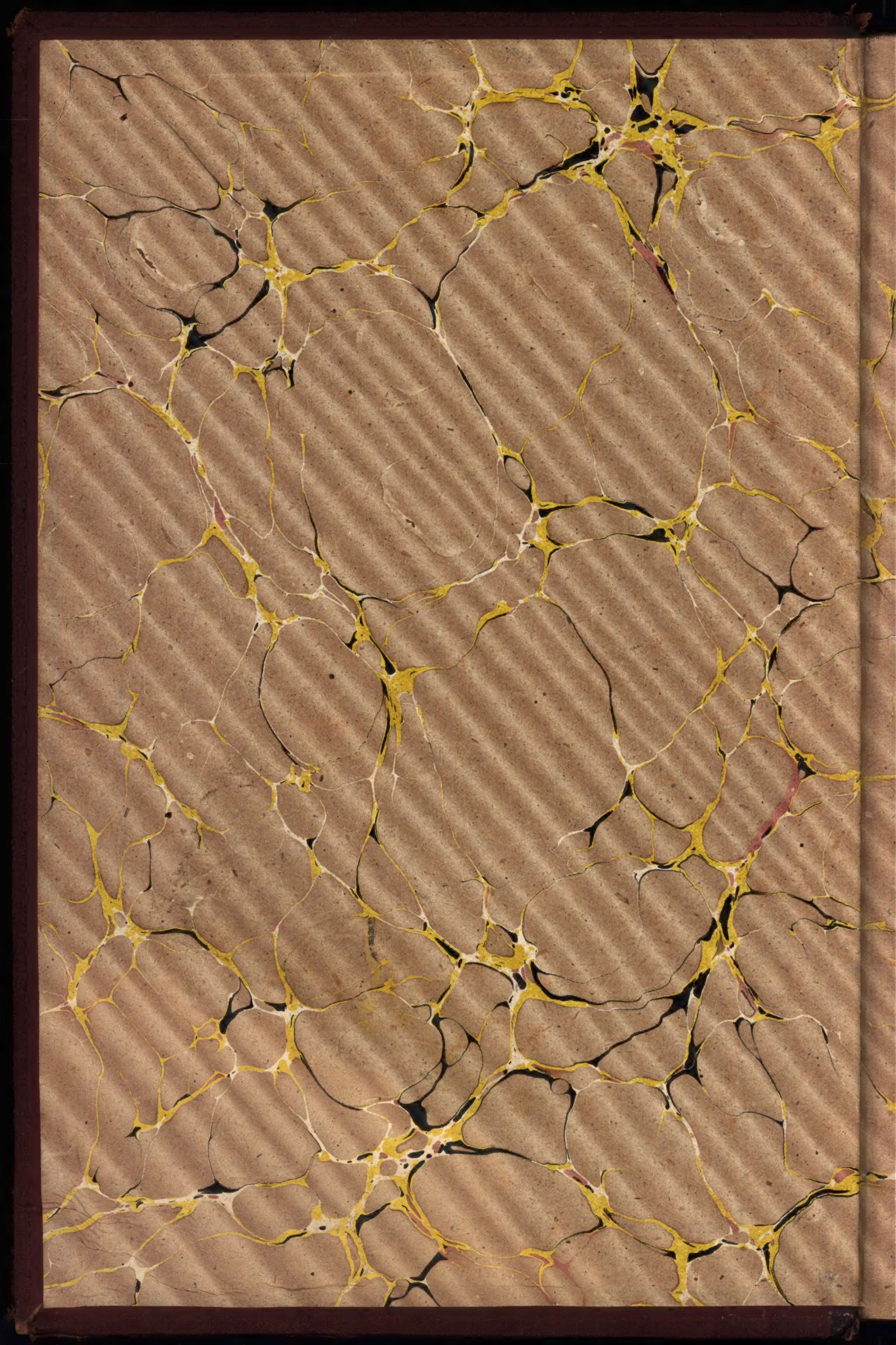
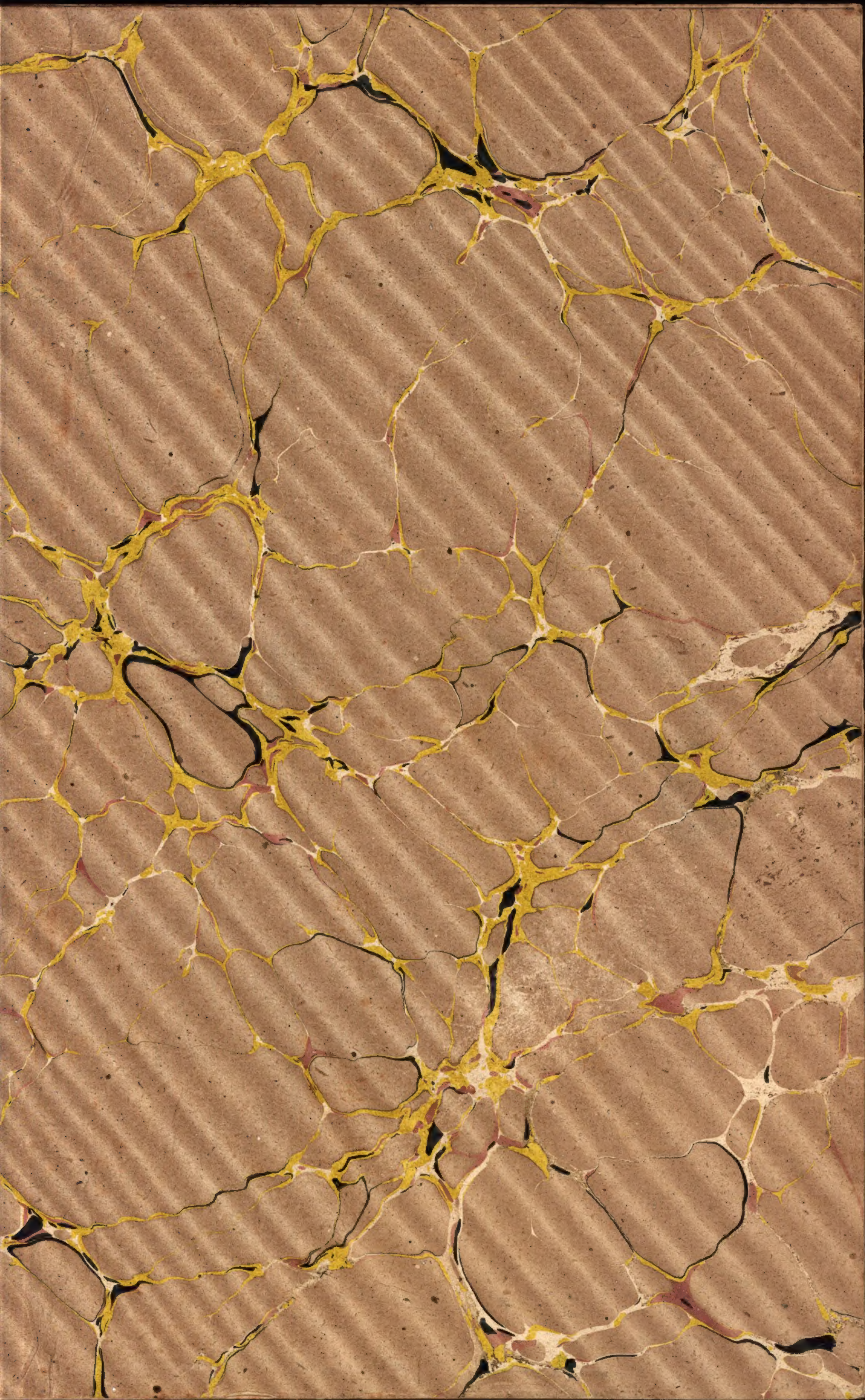






DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE et STATISTIQUE

DE LA

CONFÉDÉRATION ARGENTINE

TOME II

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE

DE LA

CONFÉDÉRATION ARGENTINE

PAR

V. MARTIN DE MOUSSY

Docteur en médecine de la faculté de Paris,
Ancien chirurgien militaire ; membre des Sociétés de géographie de Paris et de Berlin
membre de l'Institut historique, de la Société impériale d'acclimatation,
de la Société d'anthropologie et de la Société météorologique de France ;
de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin et du Cercle agricole de l'Oise ;
de l'Association des amis de l'histoire naturelle et de l'Institut historique et géographique de la Plata
de la Société de médecine Montévidéenne ; etc., etc.

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1860

CONFÉDÉRATION ARGENTINE EN GÉNÉRAL.

SUITE DE LA

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE VIII.

RÈGNE ANIMAL.

ANIMAUX SAUVAGES. — ANIMAUX DOMESTIQUES. PRODUITS DU RÈGNE ANIMAL.

Notre intention n'est pas d'énumérer les espèces animales de tous les ordres et de tous les genres qui peuplent les régions argentines ; nous ne voulons que passer en revue les principales, celles qui, par leur utilité ou leur nocuité, sont de quelque importance dans l'économie physique du pays.

La faune du nord de la Confédération argentine se lie à celle du Brésil, si variée et si nombreuse. La faune du sud l'est infiniment moins ; celle de la Patagonie est la plus pauvre, quoiqu'elle renferme plusieurs espèces intéressantes dont nous parlerons en leur lieu (1).

CHAPITRE I.

Animaux sauvages.

§ I. — *Mammifères.*

QUADRUMANES.

Ce n'est qu'à partir du 29e degré en remontant vers le nord que l'on trouve des Singes. — La province de Corrientes et les Missions ont un

(1) Pour plus de détails sur la zoologie du bassin de la Plata, voir : Alc. d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique Méridionale*, tome IV ; Zoologie. — Alfred Demersay, *Histoire*

Alouatte ou Singe hurleur (*Stentor Caraya*), qui habite les forêts des bords de l'Uruguay, et dont les cris accompagnent, surtout le soir, les navigateurs. On l'appelle dans le pays *Caraya*. Ce singe est noir, toujours caché dans le plus épais du feuillage des arbres et très-difficile à voir. A côté de lui se trouve un autre singe dit *Caiy* (*Simia capucina*, Linn.), à queue prenante et de mœurs très-gaies. Dans les forêts d'Oran, on retrouve ce même Alouatte et plusieurs variétés de Sapajous. — Dans le Chaco, l'on rencontre un Saki (*Simia pithecia*, Linn.), nommé dans le pays *Miricuina*, dont la queue est effilée, droite et non prenante comme celle des Sapajous. Le Ouistiti (*Jacchus vulgaris*) se trouve dans la région tropicale des provinces de Salta et de Jujuy.

CHÉIROPTÈRES.

Il existe plusieurs espèces de Vespertilions inoffensifs. — A Corrientes, à Tucuman, à Oran, se trouve le PHYLLOSTOME-VAMPIRE (*Vespertilio-Spectrum*), qui blesse les animaux et les épuise par le sang qu'il leur tire. Il est difficile d'apercevoir ce Chéiroptère, qui ne sort qu'au milieu de la nuit. Il s'attaque d'ordinaire aux grands animaux et leur fait une piqûre assez profonde, pareille à celle qui serait produite par une grosse sangsue. Cette morsure peut même percer la peau d'un bœuf ou d'un cheval; si bien que le matin un filet de sang desséché sillonne le poil de l'animal et témoigne de la saignée qu'il a subie. L'été, ces blessures ont l'inconvénient d'attirer les mouches, qui y déposent leurs œufs, et il s'y engendre des vers. Le seul remède est de changer d'endroit les animaux; non pas que ces saignées puissent entraîner la mort, mais elles finissent par les débiliter et les mettre hors de service pour quelque temps. Ce n'est généralement pas en rase campagne que les vampires tourmentent ainsi le bétail, mais seulement près des maisons, où ils se cachent dans les trous des vieilles masures, sous les toits, etc. Parfois ils fatiguent beaucoup les mulets et les chevaux, même pendant l'hiver, ainsi que nous en avons été témoin à Tucuman. Les Phyllostomes ou Vampires s'adressent aussi aux volailles

physique, économique et politique du Paraguay, tome I, page 234. — ARSÈNE ISABELLE, *Voyage à Buénos-Ayres, aux Missions et à Porto-Alègre*, etc. Enfin et surtout, AZARA, qui en a traité spécialement : *Voyages dans l'Amérique Méridionale*, traduction de Valckenaer; Paris, 1809. — *Essai sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, traduction de Moreau Saint-Méry ; Paris, 1801.

et les piquent au cou; quelquefois même ils mordent les pieds des hommes. La blessure est fort légère: la peau et une faible portion du tissu cellulaire sont enlevés, et le sang est sucé sans douleur par cette petite plaie. On ne s'en aperçoit que le matin.

Il existe un grand nombre de chauves-souris. Azara en compte treize espèces. Elles n'offrent d'intérêt que pour le zoologiste.

CARNIVORES.

Coati (*Viverra Nasua*, Linn.). — Plantigrade très-répandu dans le bassin de la Plata, mais principalement au Paraguay et au Brésil. Le Coati se nourrit indifféremment de chair ou de végétaux; cependant il semble préférer cette dernière nourriture. Il vit dans les bois; mais, pris jeune et même adulte, il s'apprivoise facilement. C'est alors un animal très-gai, très-caressant, mais éminemment turbulent et destructeur: aussi est-on obligé de le tenir à l'attache.

Mouffette (*Viverra Mephitis*, Linn.). — En guarani, *Yaguaré;* en espagnol, *Zorillo*, et, dans quelques endroits, *Chinche.* — Ce petit animal est très-répandu dans la Pampasie, à partir du 30e degré en allant vers le sud. Il ressemble de loin à un petit renard et est inoffensif; mais les autres animaux se gardent bien de le poursuivre, car il lance alors sur eux, de très-loin et très-juste, un liquide d'une horrible odeur ammoniacale et qui se sent à grande distance, non pas toutefois jusqu'à empester la ville de Paris, comme le dit Azara, qui y met par trop d'exagération. Il faut des lotions répétées pour enlever cette odeur. Le chien qui a été une fois arrosé par le Zorillo n'y remord jamais. Ce quadrupède est noir, sillonné de deux bandes blanches qui donnent à sa peau un joli aspect. Aussi les Indiens des Pampas le chassent-ils à la bola pour sa fourrure, dont ils font des tapis qui se vendent à Buénos-Ayres et sont d'un bon usage.

Le Huron (*Mustela putorius*, *Viverra Zorilla,* Linn.) est une espèce de Putois particulier aux régions argentines. Il y en a deux espèces, le grand et le petit, différant peu par la taille, qui est celle d'un chat; leur couleur est grise ou chocolat. Ils sont, avec la Sarigue, le fléau des basses-cours, car ils ont tout à fait les mœurs de la Martre et du Putois. Quand ces animaux sont irrités, ils répandent une odeur de musc très-forte. Les Indiens des Andes, qui s'occupent

de la chasse au Chinchilla, emploient le Huron exactement comme on use du Furet en Europe pour chasser le Lapin. Le Huron entre dans les terriers, effraye les Chinchillas, et les pauvres animaux, épouvantés, sortent étourdiment par l'autre issue, où ils se précipitent dans un sac posé à l'avance, et dans lequel ils sont assommés par le chasseur.

Loutre (*Mustela, Lutra brasiliensis*, Linn.— En guarani, *Cuïya*, et *Sariguerembiu* aux Guyanes; en espagnol, *Nutria*).—Très-abondante dans tous les cours d'eau, lacs et lagunes, où elle vit de poisson. Sa fourrure est très-jolie et fait l'objet d'un assez grand commerce; la plus grande partie de ces peaux est achetée aux Indiens du Chaco, qui en font un moyen d'échange avec les gens de Santa-Fé. La *Nutria* abonde surtout dans la lagune de los Porongos, où se perd le Rio-Dulce. Quelques Cordovais et Santiagais l'y vont chasser. Le genre Loutre compte ici deux espèces qui ne diffèrent guère que par la taille.

Renard (*Canis Vulpes*, Linn.). — Deux espèces principales, l'une tout à fait semblable à l'espèce d'Europe, l'autre plus grande. On le trouve dans tout le pays. Mêmes habitudes et mêmes mœurs que le renard de l'ancien continent. — Une troisième espèce assez grande, qui porte dans la Plata le nom d'*Aguara-Chay*, ou Renard tricolore (*Canis cinereo-argentatus*), vit dans les lieux humides et a des habitudes nocturnes; elle se rencontre d'ailleurs dans tout le continent américain, du détroit de Magellan au pôle Arctique. — L'*Aguara-Popé* d'Azara (*Canis Azaræ; — Orsus lotor* de Linné, *Raton-Crabier* de quelques naturalistes) est un autre renard plus petit que le précédent et moins répandu. Il vit dans les endroits humides, au bord des lagunes et des *esteros*.

Loup rouge d'Amérique (*Canis Jubatus, Canis Rufus*, Linné). — Animal particulier à la Plata, où il est connu sous le nom d'*Aguara* ou *Aguara-guazu*. C'est un carnassier intermédiaire entre le loup et le renard; il a la taille et la forme du premier, la tête du second, le pelage rougeâtre et une sorte de crinière. Azara dit qu'il hurle et aboie comme le chien. L'Aguara se trouve dans le haut Uruguay, au bord des lagunes de Corrientes et du Chaco, dans les grandes *Cienegas* de Mendoza et de San-Juan. Il paraît omnivore et se nourrit de gibier, d'œufs, de fruits sauvages, etc... Il ne sort guère que la nuit, et n'est pas très-commun.

Le genre Chat compte un assez grand nombre d'espèces. La première et la plus remarquable de toutes est le Jaguar (*Felis Onza*, Linn.; *Felis Jaguar*, Cuv.), nommé ici *Yaguareté* ou Tigre d'Amérique, grand carnassier qui n'atteint pas tout à fait la taille du tigre royal des Indes, mais qui en approche. Le Jaguar est très-commun sur les bords du Parana et de l'Uruguay et dans le Chaco. Tout le monde connaît sa belle fourrure tachetée, beaucoup plus éclatante chez le mâle que chez la femelle. Cet animal sort peu de jour; il se tient tapi dans les hautes herbes des endroits un peu marécageux (*pajonales*) ou dans les fourrés les plus épais au bord des rivières. Il nage parfaitement, pêche quelquefois, et on le voit souvent traverser les rivières, traînant une proie très-volumineuse, comme un poulain ou un veau. La nuit il chasse et fait sa proie des Capibaras (*Carpinchos*), des cerfs, des veaux, des poulains et même des juments qu'il peut saisir par surprise. Il est si robuste que d'un seul coup de patte il tord le cou à un cheval. Il s'attaque très-rarement aux bœufs; ceux-ci lui font tête et le repoussent avec leurs cornes. On cite plusieurs exemples de jaguars tués par des taureaux ou des *novillos* (jeunes bœufs adultes).

Quant à l'homme, il l'attaque rarement; on raconte cependant quelques aventures de voyageurs poursuivis par cet animal, qui, lorsqu'il a goûté de la chair humaine, est, dit-on alors, *cebado*, et a toujours envie d'y revenir. Mais ces accidents sont fort peu communs : pour notre part, nous n'en connaissons que cinq à six dans un espace de trente années et sur une étendue de pays quatre fois grande comme la France. Dans la province de Santiago, le hameau del Oratorio, sur les bords du Rio-Dulce, fut ruiné par les tigres, qui y dévorèrent toute une famille, il y a douze ou quinze ans. Quoique ce fait soit exceptionnel, il y a toutefois quelques précautions à prendre si l'on bivouaque dans les bois; il est bon d'allumer un grand feu pour éviter toute surprise, bien que, en cas d'attaque, le jaguar s'en prendrait bien plus aux chevaux des dormeurs qu'aux dormeurs eux-mêmes. Cet animal recule, comme toutes les bêtes féroces, devant la population, car il est beaucoup moins commun dans le bassin de la Plata qu'il ne l'était autrefois, et l'on en entend rarement parler aujourd'hui.

On chasse le jaguar de différentes manières : avec des piéges, ou directement. Les piéges sont tantôt une sorte de trappe très-lourde qui retombe sur lui et lui casse les reins; tantôt un fusil de munition bien chargé, et dont la gachette est attachée à un mor-

ceau de viande, disposé de telle façon qu'en le tirant à soi l'animal fait partir le coup qui l'abat; tantôt enfin, un nœud coulant avec une bascule. Dans tous les cas, on a soin de mettre un appât, c'est-à-dire de la viande où un animal vivant.

Directement, la chasse se fait au moyen de chiens, dits *tigreros*, qui harcèlent le tigre sans jamais s'approcher de lui, le forcent à s'acculer contre un arbre, contre un buisson, où le chasseur peut le tirer commodément. Il arrive aussi que, poursuivi par les chiens, le tigre se réfugie dans un arbre où on l'abat à coups de fusil. Les jeunes chiens ne valent rien pour cette chasse : ils sont trop ardents et s'approchent trop : chaque coup de patte en étend un par terre. Il est difficile, si on ne l'a pas vu, de se faire une idée de la force musculaire de cet animal, qui peut traîner presque à la course un grand animal, comme un jeune cheval, une génisse même, et se rue avec une extrême furie sur le chasseur lorsqu'il n'est que blessé.

Cependant les Santiagais ne craignent pas de le chasser à l'épieu. Ils se mettent deux pour cette expédition : l'un, porteur d'une petite lance très-forte et armée d'un fer large et bien tranchant, avance vers le tigre, qui fait un bond furieux et s'enferre de lui-même, tandis que le second l'achève à coups de hache. Cette chasse demande autant de courage que d'adresse et une grande connaissance des mœurs de cet animal. — On cite des hommes assez résolus pour aller attaquer le jaguar dans son fourré, rien qu'avec un long couteau, en se contentant d'envelopper leur bras gauche avec une peau de mouton ou un poncho ; ils reçoivent le bond de l'animal avec cette espèce de bouclier et, de l'autre bras, ils l'éventrent. Enfin l'on rencontre quelques cavaliers assez hardis et assez lestes pour le prendre et l'étrangler au *lazo*. Mais ce fait est tout à fait exceptionnel, car les chevaux s'effrayent et se cabrent à l'odeur du jaguar; il est très-difficile en outre de le surprendre en plaine, à moins d'organiser une battue, et pour une battue les traqueurs manquent.

La meilleure et la plus sûre manière de le chasser est de le poursuivre avec des chiens, qui, par leurs aboiements, le démoralisent, le traquent et le forcent à s'acculer dans quelque endroit où l'on puisse le tirer à son aise. Des chiens *tigreros* bien exercés savent aussi le tenir en respect et le conduire, pour ainsi dire, sous les coups du chasseur, qui doit être très-bien armé et bon tireur, car si l'animal n'est que blessé légèrement, il devient fort dangereux de l'approcher. Quelques Argentins font le métier de chasseurs de tigres. Nous avons entendu parler d'un paysan de Curuzzu-Cuatia, province de

Corrientes, nommé Aranda, qui, en 1856, était déjà à son quatre-centième yaguareté, et que l'on appelait de tous les environs pour se débarrasser de ceux qui infestaient les rives du Rio de Santa-Lucia et du Rio-Corrientes. Ces parages sont en effet ceux où abondent le plus ces animaux.

Pris très-jeune, le jaguar s'apprivoise assez facilement ; mais en vieillissant il reprend son caractère féroce et devient dangereux.

On ne compte qu'une seule espèce de jaguar. Cependant il existe une espèce très-voisine qui lui ressemble beaucoup, mais qui est infiniment plus rare, et à laquelle on donne tantôt le nom de tigre noir, tantôt celui d'*Onza*. Elle est remarquable par la couleur foncée de sa fourrure, semée de taches noires et très-rapprochées sur un fond roux. Elle se trouve au Paraguay, au Brésil et en se rapprochant du tropique. — Un autre chat, moins robuste, de la taille d'un grand chien, à pelage également fauve, semé de taches noires, se trouve dans les Missions, au Paraguay et au Brésil ; on lui donne aussi le nom d'*Onza* ; c'est une espèce intermédiaire entre le jaguar et l'ocelot (*Felis brasiliensis*). Sa robe est plus belle que celle du jaguar ; il est aussi moins farouche et s'apprivoise plus facilement. Nous en avons vu un couple à la Uruguayana qui étaient fort beaux et très-doux. Cet animal est beaucoup moins répandu que le jaguar. — L'Ocelot (*Felis pardalis*, Linn.) est moins grand que le précédent et de forme plus allongée ; il en diffère surtout par ses habitudes nocturnes. Les Guaranis l'appelaient *Chibi-guazu*.

On connaît aussi deux espèces de Chats-Tigres de la taille d'un jeune chien danois, dont les robes sont semées de taches comme celle du jaguar, et qui ne se rencontrent que dans les bois très-touffus, où ils vivent d'oiseaux ou de jeunes cerfs. Ce sont ceux qu'Azara désigne sous le nom de *Yaguarondi* et de *Eyra* (*Felis brasiliensis*, et *Felis eyra* ou *pseudo-pardalis*, F. Cuvier). — Une espèce plus commune et plus petite, dite *gato montes* (*Felis tigrina*, Linn.), chat des bois, se rapproche quelquefois des maisons pour y surprendre la volaille. Cet animal est un peu plus grand qu'un chat ordinaire, d'un pelage gris semé de taches noires, et donne une assez jolie fourrure dont on a l'habitude de garnir les fontes de pistolets. — Enfin les Pampas en nourrissent une espèce particulière de petite taille, nommée *Chat-Pampa* par Azara.

Sous le nom de *Puma*, *Cuguar*, *Leon* ou lion, on désigne ici le Couguar, *Guazu-ara* d'Azara (*Felis Cuguar*, Lacépède. — *Felis discolor*, Linné). — Cet animal ressemble effectivement, mais en

petit, à un lion sans crinière. Il atteint la taille d'un gros chien de Terre-Neuve, quoique un peu plus bas sur jambes et plus allongé. Le pelage est fauve et lustré. Le couguar est répandu dans tout le territoire de la Confédération, mais, au contraire du jaguar, moins abondamment sur le littoral que dans l'intérieur ; il se plaît surtout dans les régions montagneuses, et se reproduit en quantité dans les sierras de Cordova et de San-Luis, et sur tous les versants des Andes. C'est le fléau des troupeaux de chèvres et de moutons où il fait de grands ravages, car il y tue pour le plaisir de tuer et de lécher le sang, tandis que le jaguar se contente d'une seule proie pour apaiser sa faim. Aussi, dans toutes les provinces de l'intérieur, avons-nous toujours entendu les habitants se plaindre du tort que ce petit lion faisait à leurs troupeaux. On le chasse au fusil et avec de grands chiens. Ceux-ci suffisent quelquefois pour le forcer et le réduire, car il est beaucoup moins robuste et surtout moins courageux que le jaguar, et il fuit toujours. Cependant, une fois acculé, il fait tête et ses coups de pattes sont fort dangereux; mais les chiens un peu exercés finissent toujours par l'étrangler. Quoique le couguar s'apprivoise facilement, on ne peut le laisser libre, car il a la manie de dévaster les basses-cours et attaque tous les jeunes animaux. On assure que le couguar couvre la femelle du jaguar, et qu'il en résulte un produit qui tient à la fois des deux ; c'est-à-dire qu'il est d'une taille intermédiaire, et que sa robe, au lieu d'être unie comme celle du couguar, est un peu rayée. Il est certain qu'on rencontre des Pumas qui ont tout à fait l'air de métis de ces deux espèces.

Tous les grands chats que nous venons de citer ont en général de très-belles fourrures, qu'on emploie dans le pays pour garnir les selles, faire des descentes de lit, etc. On en exporte très-peu. Les Indiens du Chaco chassent tous ces animaux à la flèche et à la lance et en tuent un grand nombre. Ils se font de leur peau des espèces de casques et de manteaux, des ornements pour leurs chevaux, des lits pour dormir, etc., etc... Nous n'avons pas besoin de dire qu'aucun de ces animaux, sauf le jaguar, et encore très-rarement, n'attaque l'homme, et que tous fuient devant lui. La chasse en est difficile, car elle doit être faite par surprise, et il n'est pas aisé en effet de les atteindre dans les endroits fourrés où ils se tapissent; la patience et l'instinct des Indiens en viennent à bout plus facilement que tout l'art et toute l'ardeur des Européens.

RONGEURS.

Rats et Souris. — Aussi multipliés qu'en Europe. On sait que le Rat est originaire d'Amérique, et qu'il n'était pas connu des anciens. L'espèce la plus commune ici est le Surmulot, grand rat extrêmement répandu dans les *saladeros* (abattoirs), où il trouve abondamment des matières animales pour se nourrir. Il est bien moins nombreux à la campagne ; mais la souris se trouve partout.

Viscache (*Cavia Acuschi*, Linné ; — *Lagostomus trichodactylus*, Brookes ; — dans le pays, *Biscacha*). — Cet animal est essentiellement l'habitant de la Pampa. On ne le trouve qu'à l'ouest de l'Uruguay, surtout à partir du 30e degré en allant vers le sud ; il est plus rare vers le nord. C'est une chose assez remarquable qu'il n'y en ait pas un, ni au Brésil, ni dans la Bande-Orientale. La Viscache ressemble beaucoup à la marmotte, elle est toutefois un peu plus grande ; elle a, comme elle, des habitudes nocturnes, ne sort que le soir au coucher, mais n'a point de sommeil hibernal. Rien de curieux comme de voir courir ces animaux à l'entrée de la nuit, père, mère, petits, autour de leurs terriers où ils se réfugient au moindre bruit. En quelques endroits leur nombre est si considérable que c'est un vrai fléau pour les cultures, car ils rongent l'écorce des jeunes arbres et dévorent tous les légumes. Une des habitudes les plus singulières de ce rongeur, c'est de pousser continuellement vers l'entrée de son terrier des os, des branches d'arbres, du crottin sec, des pierres, enfin tous les corps mobiles qu'il trouve dans le voisinage. Il vit également en bonne intelligence avec une petite chouette diurne (*Strix urucurea*, d'Orbigny), qui passe tout le jour en sentinelle sur ce même terrier. Ces animaux multiplient énormément et vivent en famille dans les mêmes terriers, qui communiquent les uns avec les autres par des galeries souterraines, de sorte qu'il y a des endroits où le sol est tout miné par eux. — On chasse la Viscache au fusil ou avec des chiens. Si l'on peut inonder les terriers en y détournant un filet d'eau, l'animal s'enfuit pour éviter la noyade et les chiens l'étranglent au passage. Elle est facile à tirer au fusil le soir ou au clair de lune ; mais il faut qu'elle soit tuée roide, autrement elle va mourir dans son terrier et il est impossible de l'en extraire, à moins de le défoncer entièrement, ce qui exige un travail infini. Sa chair, qui est bonne à manger, mais dont s'abstient cependant le paysan argentin, ressemble à celle du Lapin. Sa peau peut servir aux mêmes usages que

celle de ce dernier, et a de plus l'avantage d'être trois fois aussi grande.

Le Lièvre des Pampas (*Lepus patagonicus; — Dolichotis patagonica* de Desmarest) ne se trouve que dans le sud. Il ressemble beaucoup à notre Lièvre d'Europe, dont il a les habitudes; mais il est un peu plus grand et un peu plus lourd.

Les provinces du Cuyo et le revers occidental des massifs de Cordova et de San-Luis nourrissent une autre espèce connue également dans le pays sous le nom de *Liebre* (Lièvre); c'est un Agouti (*Cavia Agouti*, Linné), dont le train de derrière est assez élevé et qui a deux fois la taille du Lièvre ordinaire. Des naturalistes en ont fait une espèce particulière sous le nom de *Dasiprocta Azaræ*, en mémoire de cet illustre naturaliste. Le Paraguay et le nord de la Confédération nourrissent deux autres espèces d'Agouti plus petites que la précédente; mais elles ne sont pas très-communes.

Dans la sierra de Cordova on trouve un Lapin analogue au Lapin d'Europe, et qui, comme lui, vit dans des terriers. — Nous en avons vu dans les Andes un autre, dont la robe est fauve, très-fine, et qui a la queue un peu plus longue que le précédent; mais il en a les oreilles, la forme et les mœurs. — Dans le nord on trouve un Lapin nommé par les Guaranis *Lapiti* (*Lepus brasiliensis*); il est plus petit que celui d'Europe, et assez rare.

Le Chinchilla (*Callomys Chinchilla*, Geoffroy Saint-Hilaire) est un rongeur que l'on trouve exclusivement sur les plateaux secondaires des Andes. Ce joli petit animal, dont tout le monde connaît la peau gris d'acier, toujours si soyeuse et si fine, ressemble à la fois au Lapin et à l'Écureuil; il est plus petit que le Lapin, vit comme lui dans des terriers et est parfaitement inoffensif. Les Indiens montagnards le poursuivent avec acharnement pour sa peau qui vaut de 3 à 4 piastres la douzaine, sur les lieux; aussi la race en est-elle beaucoup diminuée, car les chasseurs détruisant tout, adultes et jeunes, leur reproduction, si grande qu'elle soit, ne peut réparer de pareilles pertes. On les traque au piége ou au furet (voy. *Huron*, pag. 5). Cette fourrure a été très à la mode en Europe il y a une quinzaine d'années, et elle y est encore d'une assez grande valeur.

Cobaye ou Cochon d'Inde (*Cavia aperea*, *Cavia cobaya*, Linné; —

Anœma australis; — dans le pays, *Aperea*). — C'est notre petit Cochon d'Inde à l'état sauvage. Il est répandu partout, surtout dans les haies, sur la lisière des champs cultivés, où il ronge l'écorce des arbustes et fait quelque dégât, mais infiniment moins que la Viscache. Sa chair est bonne à manger.

Cabiais-Capybara (dans le pays, *Carpincho.* — *Capibara brasiliensis;* — *Sus palustris;* — *Sus hydrochœrus*, Linné; — *Cavia capybara;* — *Capigua* des Guaranis). — C'est le plus grand de tous les rongeurs et il a les mœurs amphibies. Cet animal est répandu dans toute l'Amérique du Sud aux bords des fleuves, des ruisseaux, des lagunes. Il abonde dans la Bande-Orientale, les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, où il constitue la principale nourriture du Jaguar et même des grands Caïmans. Le Capybara a les pieds de derrière palmés, ce qui le rend éminemment propre à la natation; aussi plonge-t-il parfaitement et reste-t-il longtemps sous l'eau, alors que quelque danger le menace. Il se nourrit de feuilles et principalement d'écorces d'arbres et est tout à fait inoffensif. Sa taille, quand il est adulte, égale celle d'un porc de six mois; sa chair est assez bonne à manger, et sa peau donne un excellent cuir, surtout à la tannerie. Rien de plus facile que de l'apprivoiser : à l'état de domesticité, il est omnivore, mange du foin, du pain, des fruits et même de la viande cuite; il est si caressant qu'il en devient à charge; mais, comme il est fort laid, on ne s'occupe guère à l'élever dans les maisons, où d'ailleurs les chiens le persécutent toujours.

PACHYDERMES.

Tapir (*Tapirus americanus*, Linné. — Nommé dans le pays : *Anta*, *la gran Bestia*, et *Mboreby* par les Guaranis). — Cet animal se trouve au nord du 28e degré, aux Missions, au Paraguay, au Chaco, dans les provinces de Corrientes, Tucuman, Santiago del Estero, les vallées du San Francisco et d'Oran. C'est un quadrupède doux, timide, qui vit dans les forêts humides et chaudes, où il se nourrit de fruits et d'herbes tendres. Le mâle a une sorte de petite crinière sur le cou; le museau se prolonge en une espèce de trompe courte et mobile, mais qui n'est pas préhensive comme celle de l'Éléphant. Il s'apprivoiserait aisément. Le cuir est excessivement épais et résistant; on s'en sert pour faire des harnais, des brides, qui sont éternelles, mais un peu grossières. On chasse le Tapir au fusil, mais surtout au *lazo*, en le faisant traquer par des chiens, qui l'atteignent facilement, car il est

assez lourd à la course; mais il nage parfaitement bien, et s'enfonce dans les endroits marécageux, où il est difficile de le poursuivre.

Cet animal est tellement robuste que, même lacé, il rompt très-souvent, dit-on, les *lazos*, ce que ne fait pas le Bœuf. On dit sa chair bonne à manger et fort grasse.

Pécari (Pécari à collier, *Sus Tajassu*, Linné. — Dans le pays, *Chancho de Monte, Javali*). — Ressemble un peu au porc par la tête et la forme des dents, mais n'a point de queue, et sa peau est recouverte de poils durs d'un gris sale, fauves en quelques endroits. Il vit par troupes dans les mêmes régions où l'on trouve le Tapir. Sa chair est excellente à manger. On le chasse au fusil ou avec des chiens qui l'arrêtent court et l'étranglent; mais lorsque l'on s'en prend à une troupe, les autres accourent au secours de leur camarade attaqué et se ruent sur le chasseur et sur les chiens. C'est un animal qui s'apprivoise très-aisément, et rien n'est plus facile que de le réduire en domesticité. Il est moins sale, moins brutal que le cochon ordinaire, et ne s'engraisse pas autant; sa chair est plus fine. Nous en avons vu qui avaient été élevés à San-Borja, et se promenaient paisiblement dans les rues du bourg. Il serait à désirer que l'on profitât de ces aptitudes pour le joindre à nos autres animaux domestiques. Ses mœurs et sa nourriture sont celles du sanglier d'Europe, lequel est regardé comme la souche de notre cochon. — Azara compte deux autres espèces de Pécaris que l'on confond facilement avec celle-ci, le *Couré* et le *Taytétu*. La différence est à peine sensible; ces deux espèces ont les mêmes instincts et les mêmes mœurs.

RUMINANTS.

Le genre *Camelus* se divise ici en quatre espèces distinctes : Lama, Vigogne, Alpaca et Guanaque.

Le Lama (*Camelus Lama,* Linné; — *Auchenia Glama,* Illiger; — dans le pays *Llama*) est réduit à la domesticité depuis les temps les plus anciens; c'était le seul animal domestique de la population péruvienne lors de la conquête. — Tout le monde connaît sa forme. Le Lama est un quadrupède très-doux, de mœurs extrêmement gaies et caressantes, mais qu'il faut mener avec la plus grande douceur si l'on veut en tirer quelques services. Il ne se reproduit bien, du moins jusqu'à présent, que dans les Andes, où il rencontre le climat

sec et moyennement froid qui lui convient. Il n'y a pas d'animal moins difficile que lui pour la nourriture; il trouve à vivre là où le mulet et même l'âne mourraient de faim. Son poil est une laine, tantôt noirâtre, tantôt grise, tantôt rousse, assez épaisse; sa chair est très-bonne à manger. Le lait fourni chez la femelle par deux mamelles placées près des aines est excellent. Le Lama remplace pour l'Indien des Andes le Bœuf, le Mouton et le Cheval. Cependant il n'est guère possible de lui faire porter plus de 50 à 60 kilogrammes, et cela en ne faisant pas plus de 20 à 25 kilomètres par jour d'une marche soutenue. Quelques Lamas vivent encore à l'état sauvage dans les Andes de Bolivie, vers les parties les plus désertes et les plus inaccessibles, en compagnie de la Vigogne, de l'Alpaca et du Guanaque.

L'Alpaca (*Camelus Alpaca,* Linné), nommé aussi *Paco* au Pérou et en Bolivie, est une espèce très-voisine du Lama; mais il en diffère par sa taille un peu plus petite, et surtout par la magnifique laine fine qui le recouvre. Cette laine, dont les brins ont jusqu'à 15 et 20 centimètres de long, est noire lustrée et donne jusqu'à 4 et 5 kilogrammes en poids dans une tonte, tandis que la Vigogne n'en donne pas même un. L'Alpaca sauvage vit sur la limite des neiges perpétuelles; il aime un terrain humide et froid. Dans certains endroits de la Bolivie, l'Alpaca est réduit à l'état domestique, et on en a formé des troupeaux. — Dans les Andes argentines, cet animal est rare; on ne le trouve que dans les hautes Cordillères qui séparent la province de Jujuy de la Bolivie. Un Anglais, M. Ledgers, a acclimaté les Alpacas dans la vallée de la Laguna Blanca, province de Catamarca, à une hauteur moyenne de 3,000 mètres, sous le 26e degré. Nous parlerons en détail de cette expérience en traitant de la domestication et de l'acclimatation de races nouvelles.

La Vigogne (*Camelus Vicuna,* Linné; — dans le pays *Vicuña*), ressemble à l'Alpaca, mais elle est un peu plus haute sur jambes. La robe est rousse sur le dos, blanche sous le ventre; le poil, plus fin que celui de l'Alpaca et un peu feutré. La Vigogne vit à l'état sauvage sur les plus hauts plateaux de la Cordillère, accompagnée du Guanaque et de l'Alpaca; elle recherche les endroits secs, où un gazon court et serré lui suffit. C'est un animal très-timide, extrêmement léger à la course, et qui, dit-on, était réduit en domesticité et le serait encore aujourd'hui sur quelques points retirés du Pérou; mais il s'y reproduit moins bien qu'à l'état libre. Du temps des Incas, on faisait

de grandes chasses à la Vigogne en la poussant dans des vallées où l'enfermait un cercle de traqueurs. On tuait les mâles pour en avoir la peau ainsi que la laine dont se tissaient les vêtements de la famille impériale ; on laissait échapper les femelles et les jeunes. Cette sage conduite n'a pas été suivie depuis, et, lorsque les habitants font de grandes chasses, ils tuent tout ce qu'ils peuvent, s'emparant des peaux et faisant sécher la viande, qui est excellente. Les Vigognes sont ainsi devenues très-farouches et n'occupent que les sommets les plus élevés, les gorges les plus sauvages; malgré cela, elles sont encore répandues dans toutes les Andes.—Pour les chasses, on suit la méthode ancienne : on les pousse avec des chiens dans un cul-de-sac que l'on ferme à la gorge avec des cordes d'où pendent des morceaux d'étoffe flottants. Les Vigognes acculées n'osent franchir cette faible barrière, et on en tue ainsi brutalement un grand nombre, sans distinction des mâles ou des femelles. Les administrations locales semblent cependant vouloir aujourd'hui empêcher d'inutiles et absurdes massacres, qui détruisent stupidement un animal qui pourrait être réduit avec un peu de patience à la domesticité, et donner ainsi une laine magnifique dont il est possible de faire les plus fins tissus. Beaucoup de Vigognes ont été apprivoisées, mais elles sont très-capricieuses et n'aiment pas la plaine, où la chaleur les fatigue ; c'est d'ailleurs un charmant animal, plein de vivacité et de douceur. Toutes celles que l'on a voulu conduire en Europe jusqu'à présent sont mortes en route, tandis que l'on a pu y amener assez facilement des Lamas.

Le Guanaque (*Camelus Huanacus*, en espagnol *Guanaco*) est un peu plus grand que les trois animaux précédents, et ressemble beaucoup à un petit chameau, moins la bosse, par la conformation de la tête et des jambes. Son pelage est couleur café au lait foncé, blanc sous le ventre. C'est un animal qui habite la plaine comme la montagne, et vit tantôt solitaire, tantôt en troupeaux. On le trouve depuis le détroit de Magellan jusqu'aux sommets les plus élevés des Andes près de la limite des neiges perpétuelles; il supporte les chaleurs suffocantes de la plaine de Cuyo comme les vents froids des Pampas du Sud, les neiges et les tourmentes de la Cordillère. Ce n'est que dans la région tropicale et la Mésopotamie argentine qu'on ne le voit pas. Il hante encore les côtes de l'océan Atlantique dans la Patagonie, le sud et l'ouest de Buénos-Ayres, les plaines du sud de Santa-Fé, de Cordova, de San-Luis; il abonde dans le massif central et se voit par troupes dans les vallées des Andes. Le Guanaque

est très-léger à la course; mais les Indiens Pampas le forcent avec de bons chevaux et l'arrêtent avec des chiens. On le *lace* et on le *boule*. Sa chair est bonne à manger, lorsque la poursuite n'a pas duré trop longtemps. Dans les Andes, les chiens l'atteignent facilement à la descente; mais il est plus leste qu'eux à la montée. Nul animal ne s'apprivoise plus facilement; il n'a cependant pas la gaieté du Lama et de la Vigogne, et est moins caressant. Son intelligence ne paraît pas non plus aussi développée; il est toutefois moins capricieux et d'une extrême douceur. On en élève dans beaucoup d'estancias et de maisons; mais, une fois adultes, ils sont tellement fatigués par les chiens que, presque toujours, ils regagnent la campagne, à moins qu'on ne les tienne dans une enceinte fermée.

Le Guanaque est d'une taille un peu supérieure à celle du Lama, avec des formes plus élancées. Sa chair nourrit quelques tribus indiennes du Sud, et sa peau leur sert de vêtement. En somme, rien ne serait plus facile que la domestication de cet animal, qui supporte toutes les températures et auquel tous les pâturages sont bons. Nul doute que sa chair et sa fourrure ne s'améliorassent encore dans la domesticité, comme cela est arrivé pour le mouton, la chèvre, etc... En outre, il est extrêmement probable qu'on pourrait le croiser facilement avec la Vigogne et l'Alpaca. Il produit des métis avec le Lama; aussi plusieurs naturalistes considèrent-ils le Guanaque comme un Lama à l'état sauvage.

Cerfs. — Le nombre des différentes espèces de Cerfs est assez grand. On les désigne vulgairement sous le nom de *Venados*, *Gamas*. Les uns habitent les plaines, les autres les bois; quelques-uns affectionnent les terrains humides, les îles boisées du Parana, d'où les chassent quelquefois les inondations.

La plus grande espèce, appelée ici *Guazu-Pucu* (*Cervus paludosus*, Desmarets), correspond au cerf de Virginie, qui se rencontre dans le sud des États-Unis, la Guyane, le Brésil, etc. Le *Guazu-Pucu* affectionne les endroits marécageux et abonde dans le sud de l'Entre-Rios, près du delta paranien. C'est un grand cerf qui atteint une longueur de plus de deux mètres et porte un bois extrêmement rameux. Lors de l'inondation de 1858, on en tua un aux environs de Gualeguaychu, dont le bois pesait près de six kilogrammes, et l'on s'expliquait difficilement comment l'animal pouvait supporter un pareil poids. Le pelage est roux sur le dos et blanc sous le ventre; il y a même des individus qui sont presque blancs. Ce cerf se montre ra-

rement en plaine, et se tient dans les bois fourrés qui avoisinent les cours d'eau et les lagunes.

Le *Guazu-pita* (*Cervus rufus*) est un peu plus petit que le précédent. Ses cornes sont droites et non rameuses. Il vit dans les champs et sur la lisière des forêts.

Le *Guazu-bira* (*Cervus campestris*) nommé aussi *Corsuela*, est un joli animal d'une couleur fauve, un peu plus grand que le chevreuil et extrêmement léger à la course. C'est le *Viado campeiro* des Brésiliens. On le trouve dans presque toutes les plaines de l'Amérique du Sud à partir du 34e degré. Il s'apprivoise facilement.

Sous le nom de *Gama*, qui s'applique principalement à la femelle, le mâle étant signalé sous celui de *Venado*, on désigne une autre espèce, qui diffère à peine de la précédente, mais dont la couleur est un peu plus claire. Cet animal habite également la plaine. La femelle met bas deux petits; les couples vivent en famille et se réunissent quelquefois par troupes de quinze ou vingt. Ces animaux sont très-communs dans les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes. On ne mange que la chair de la femelle, qui ressemble beaucoup à celle du mouton. On les chasse à l'affût, en se traînant sur le ventre à travers les herbes, ou avec des chiens; mais ceux-ci les arrêtent rarement, tant ils sont légers pour fuir : aussi ne réussit-on guère à les atteindre que par surprise. Rien de plus facile que de les apprivoiser quand ils sont jeunes; ils deviennent aussi familiers qu'une chèvre, et beaucoup d'estancieros en élèvent par curiosité. Malheureusement, il arrive pour les *Gamas* ce qui arrive pour les *Guanacos :* les chiens les tourmentent toujours; quelquefois même ceux qui ne les connaissent pas les étranglent, et il est difficile de les conserver. D'un autre côté, à l'époque du rut, les mâles gagnent la plaine et ne reparaissent plus. — Aux Missions et dans la province de Rio-Grande se trouve une autre espèce, que les Brésiliens nomment *Viado catingueiro*, à cause de la mauvaise odeur que le mâle et même la femelle exhalent. Leur chair n'est pas agréable à manger à cause de cela. Ils se rencontrent dans les bois aussi bien que dans les plaines. Les Guaranis l'appellent *Guazu-ti* (*Cervus nemorivagus; Cervus Mexicanus*, Linné).

MARSUPIAUX.

Un seul représentant de cet ordre se trouve dans la Plata : c'est la Sarigue (*Didelphis manica*, Linn.), que l'on nomme ici *Comadreja*

(*Micuré* des Guaranis). Il en existe plusieurs espèces. Azara en compte jusqu'à six, qui ne diffèrent entre elles que par la taille et le pelage : ce sont plutôt des variétés que des espèces. La sarigue la plus commune est de la grosseur d'un renard, avec un museau très-pointu et sans poils, une grosse queue longue et recouverte comme par de petites écailles. Cette queue est prenante et aide l'animal à monter sur les arbres et sur les rochers. Quoique le Micouré soit un peu lourd sur terre, il grimpe sur les arbres et sur les murailles avec beaucoup d'agilité. La femelle porte sous le ventre une poche, où arrivent les petits à peine formés, et dans laquelle ils achèvent leur développement. Ils en sortent quand ils sont assez forts pour commencer à marcher, mais s'y réfugient au moindre bruit; plus grands, ils montent sur le dos de la mère, entortillent leur queue à la sienne, et celle-ci marche en les portant avec assez de facilité. Les sarigues sont omnivores; elles attaquent les basses-cours et tuent les volailles pour leur sucer le sang. En conséquence, on leur fait une guerre acharnée. Elles ne sortent que de nuit, se défendent à peine quand on les attaque : aussi les chiens en viennent-ils facilement à bout.

ÉDENTÉS.

Genre Bradype ou Paresseux.— L'Aye-aye (*Bradypus tridactylus*, Linné), espèce de singe de la taille d'un grand chat, se trouve dans le nord du Paraguay, dans le Chaco et vers Santa-Cruz de la Sierra. Par antiphrase et à cause de sa lenteur, les gens du pays l'appellent *Perico-ligero* (Saute-Paillasse). Cet animal commence à être fort rare et disparaîtra bientôt. Il vit dans les bois et se suspend aux plus grands arbres, dont les feuilles font sa nourriture. Les Guaranis le nomment *Chuy*. On emploie sa peau, garnie d'un poil rude, grisâtre, mais très-fort, pour faire des tapis de selle. On assure à Oran que l'usage de ces tapis préserve les cavaliers des hémorroïdes.

Genre Fourmilier. — Il y en a trois espèces; mais une seule, la plus grande, dite Tamanoir (*Myrmecophaga jubata*, Linné), appelée dans le pays *Oso hormiguero*, ours fourmilier, et au Brésil *Tamandua*, en Guarani *Gnurumi*, est commune dans la Plata, à partir du 28e degré en remontant vers le nord. C'est un animal inoffensif, qui vit seulement de fourmis, sur lesquelles il darde sa langue à une longueur de 50 centimètres avec la rapidité de l'éclair. Il paraît aussi qu'il l'introduit dans les fourmilières, et la retire subite-

ment lorsque les fourmis se sont collées au suc visqueux qui l'enduit. Le Tamanoir a 1^{m}, 20 du museau, qui est très-allongé, à l'origine de la queue; celle-ci, garnie de longs poils ou plutôt de crins très-roides, forme comme un long panache horizontal, mais que l'animal relève à volonté. Les jambes antérieures sont armés d'ongles forts et crochus, recourbés en dedans, et sur le dos desquels ce mammifère marche comme sur un moignon; ceux des jambes de derrière sont moins forts. On prétend que le Fourmilier, lorsqu'il est attaqué par le Tigre ou les Chiens, se dresse debout, embrasse son adversaire en lui enfonçant ses ongles dans le corps et que rien ne lui fait lâcher prise, à tel point que tous les deux succombent dans cette suprême étreinte. Le fait nous paraît assez difficile à croire, et nous ne le tenons d'aucun témoin oculaire, mais seulement par on-dit. L'usage le plus certain qu'il fait de ces ongles robustes est de fouir la terre des fourmilières pour y engager son museau. Les Indiens du Chaco chassent le Tamanoir à la flèche; ils mangent sa chair, qui est très-bonne. Sa peau, très-résistante, leur sert à faire des sacs qu'ils suspendent aux flancs de leurs chevaux ou que les Indiennes portent sur leur dos en guise de hotte. Ils vendent aussi ces peaux aux chrétiens. Il est à regretter que cet animal, parfaitement doux et tranquille, soit ainsi traqué, lorsqu'on devrait au contraire multiplier sa race dans un pays aussi infesté de fourmis que le sont les plaines de l'Amérique du Sud.

Le Tamanoir s'apprivoise facilement. Nous-même en avons conservé un pendant deux mois à Montevideo; il pouvait être âgé de cinq mois et nous avait été amené de Corrientes. Nous le nourrissions de foie de bœuf haché, et il est mort par accident.

Une autre espèce plus petite (*Myrmecophaga didactyla*, Linné), mais plus vive et plus alerte, grimpe sur les arbres où elle mange le miel et les abeilles. Sa queue est nue et lui sert à s'appuyer dans ses ascensions. Ce fourmilier, nommé dans le pays *Caguari*, est fort rare dans les provinces argentines, mais se rencontre dans le nord du Paraguay.

Le genre TATOU (*Dasypus*) a de nombreux représentants dans la Plata, où l'on n'en compte pas moins de huit espèces. On les désigne dans le pays sous le nom commun de *Armadillos*, *Quirquinchos*. Tous sont couverts d'une sorte de carapace formée de pièces osseuses soudées les unes avec les autres et quelques-unes mobiles. Les Tatous ont généralement des habitudes nocturnes; ils sont

fouisseurs et vivent d'insectes, de racines, quelquefois de chairs mortes. On les apprivoiserait facilement. C'est un gibier excellent, et que les Indiens, les paysans, les citadins même, mangent avec plaisir. Ces animaux sont très-féconds, et, quoiqu'on en détruise une grande quantité, ils abondent partout. — Les espèces les plus connues sont :

Le Tatou géant (*Dasypus gigas*), particulier à la province de Corrientes et au Chaco. Sa carapace n'a pas moins d'un mètre de long; les pieds de devant sont armés d'ongles très-puissants pareils à ceux du fourmilier, mais moins courbes, à l'aide desquels il creuse la terre avec une grande rapidité et se forme de grands terriers. Ce Tatou est très-rare et ne se trouve guère que dans le nord du Paraguay. Cependant, de temps à autre, on en prend dans les environs de Corrientes, et les Indiens Tobas, qui vivent en face sur la rive droite du Parana, disent qu'il y en a dans leur pays.

Deux autres espèces, qu'Azara désigne sous le nom guaranis de *Tatu-Poyu* et *Tatuay* (*Dasypus sexdecim cinctus*, etc. *Armadillo brasiliensis ?*), se caractérisent par des bandes longitudinales de couleurs diverses sur leurs carapaces. Elles sont d'une taille inférieure à la précédente, et abondent au Paraguay et au Chaco. Le *Tatu-Poyu* se nourrit principalement de cadavres d'animaux : aussi sa chair n'est-elle pas bonne à manger.

Le *Tatu veludo*, vulgairement *Peludo* (*Dasypus villosus*), est très-commun dans la Bande-Orientale, la province de Buénos-Ayres, les Pampas du Sud, etc. On le nomme ainsi parce que les écailles de sa carapace sont entremêlées de poils roussâtres. Il atteint jusqu'à 45 centimètres de long, sans compter la queue. Sa chair est très-bonne, quoique inférieure à celle des espèces suivantes :

Le Tatou *Pichy* (*Dasypus minutus*), un peu plus petit que le précédent et moins velu, habite les Pampas jusqu'au delà du 42e degré.

Le Tatou *Mataco* (*Dasypus tricinctus*) habite également les Pampas, au sud du 36e degré; il se met en boule lorsqu'il est poursuivi, mais il est facile de l'ouvrir en le jetant sur le sol.

Le Tatou noir, *Quirquincho negro* (*Dasypus niger* et *Tatusia negra*, Desm.), du Paraguay, où il est très-commun. Un peu plus petit que le *Peludo*, sa carapace est noirâtre ; il se rapproche beaucoup du Tatou *mulita*, qui est seulement un peu plus petit : chair excellente.

Le Tatou *Mulita* (*Dasypus hybridus*, Desm.) est noir; sa carapace est très-lisse, formée de petites écailles imbriquées, susceptibles d'un

beau poli : aussi fait-on des porte-amadou avec la queue en la garnissant d'argent. C'est le plus élégant ou plutôt le moins laid de tous les Tatous, car cet animal n'a pas des dehors fort séduisants. Il s'apprivoise avec la plus grande facilité; les jeunes sont extrêmement familiers et d'une grande vivacité de mouvements. A la moindre frayeur qu'ils éprouvent, ils se mettent en boule, mais n'y restent qu'un instant. La Mulita abonde dans la Bande-Orientale, l'Entre-Rios, Corrientes, depuis le 26e jusqu'au 41e degré. Sa chair est excellente. On la trouve toujours comme gibier sur les marchés de Buénos-Ayres et de Montevideo.

Le *Quirquincho bola*, Tatou-boule (*Dasypus orbicularis*), ainsi nommé de ce que, quand il est surpris, il se met en boule parfaite et se laisse plutôt briser que de s'ouvrir, est plus petit que tous les précédents; sa longueur ne dépasse point 25 à 30 centimètres. Il abonde dans les provinces de Tucuman et de Salta, sur les bords du Juramento. La carapace est moins belle que celle de la Mulita; elle est roussâtre et présente quelques poils entre les rangs d'écailles imbriquées qui la forment. La chair en est délicieuse; elle ressemble à celle du Cochon de lait, mais est beaucoup plus fine.

Tous ces Tatous se font rôtir dans leur carapace, que l'on met simplement sur les charbons; pour être à point il faut qu'ils soient gras, alors c'est réellement un gibier des plus fins. Leur chasse n'est pas difficile : les chiens les arrêtent, et on les tue à coups de bâton; ils sont d'ailleurs assez lents à la course. Tous pourraient être rendus domestiques et s'élever à la manière des lapins, avec des légumes, un peu de viande cuite, des débris de la cuisine, etc. — Une dernière espèce de Tatou, la plus petite de toutes, car elle n'a que la taille d'une taupe, se trouve dans la province de Mendoza; c'est le *Chlamydophorus truncatus* de Harlan. Ce petit animal est fort rare, et ses habitudes sont peu connues. Il est fouisseur comme tous les autres, et vit d'insectes et de végétaux.

CÉTACÉS.

Le Rio de la Plata nourrit un Phoque de moyenne taille, dit *Lobo*, qui a donné son nom à un îlot situé à l'embouchure même du fleuve, dans le voisinage de Maldonado; c'est le *Phoca vitellina* (Linné), dont la longueur n'excède pas un mètre et demi. Sa chair fournit assez d'huile pour que l'île de Lobos soit affermée avec avantage par le gouvernement Oriental. Cependant la grande destruction qu'on a

faite de ces animaux en a beaucoup diminué le nombre. — D'autres grandes espèces de Phoques à trompe fréquentent les îles et les côtes de la Patagonie, ce sont : l'Eléphant marin (*Phoca leonina*) et le Lion de mer (*Phoca jubata*), qui ont donné lieu à des chasses réglées, à raison de la grande quantité d'huile que l'on en retire, et de leur cuir, qui est précieux pour la carrosserie. Ces animaux, effarouchés par les chasses acharnées qu'on leur a faites, se sont retirés vers le Sud, dans le voisinage du détroit de Magellan et dans les archipels de la Terre de Feu.

Les BALEINES ne sont pas rares sur les côtes de Patagonie, et quelques navires baleiniers viennent les y poursuivre. Elles y étaient autrefois très-nombreuses; mais elles ont fait comme les phoques : trop pourchassées, elles ont disparu, se réfugiant dans d'autres parages moins fréquentés.

§ II. — *Oiseaux.*

La grande et nombreuse classe des Oiseaux est excessivement variée dans les régions argentines, qui possèdent le plus grand et le plus petit représentant de cette classe, le Condor et l'Oiseau-mouche. Beaucoup brillent du plus vif éclat; mais il y manque généralement les Oiseaux chanteurs, et aucune espèce ne peut donner une idée du rossignol et de la fauvette, qui enchantent de leurs accents les belles nuits de printemps dans les forêts européennes. Nous n'énumérerons que les principaux, ceux qui sont propres au pays, comme nous avons fait pour les mammifères.

RAPACES.

Oiseaux de proie diurnes. — Genre VAUTOUR. — Le plus beau de tous les Vautours se trouve au Paraguay, où on le désigne sous le nom de *Cuervo real* (Corbeau royal), *Iriburubicha* en guarani (*Vultur-papa*, Linné; *Sarcoramphus-Papa*, Duméril.), vulgairement Roi des Vautours. Il est de la taille d'un fort dindon, d'une couleur café au lait; son œil, qui change vers la quatrième année, figure une petite cocarde tricolore. Nous en avons possédé un vivant (c'était une femelle) pendant plusieurs mois à Montevideo; malheureusement il est mort en arrivant en Europe, où nous l'avions envoyé. Ce superbe oiseau n'a rien de l'attitude ignoble des autres vautours; il se nourrit aussi souvent de proies vivantes que de cadavres et vit généralement sur la lisière des forêts. Il n'est pas très-multiplié, mais

on le rencontre cependant à partir du 26e degré jusqu'à l'équateur.

Condor (*Sarcoramphus gryphus*, Linné). — Ce grand Vautour se rencontre abondamment dans les Andes et surtout dans les sierras de San-Luis et de Cordova. Tout le monde connaît aujourd'hui cet oiseau célèbre, sur lequel on avait répandu tant de fables, et qui n'est cependant qu'un Vautour d'une taille de très-peu supérieure aux grandes espèces de l'ancien continent. Le Condor aime les lieux déserts et arides, les sommités décharnées des montagnes, d'où son œil extrêmement perçant lui permet d'apercevoir de loin sa proie. Il perche sur les cimes les plus élevées, et plane à des hauteurs de 7,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; c'est l'oiseau dont le vol s'élève le plus haut. — Quoique le Condor se nourrisse plus ordinairement de chairs mortes, il n'en attaque pas moins des proies vivantes, telles que les jeunes veaux, les chevreaux, les lamas, etc. Pour sauver leur jeune bétail de ses attaques, les fermiers des vallées des Andes attachent près de leurs maisons les femelles prêtes à mettre bas, car c'est surtout ce moment qu'épie le Condor pour attaquer le nouveau-né. Tout le monde nous a assuré que les ravages qu'il cause sont considérables; aussi lui fait-on une guerre acharnée en détruisant ses œufs qui sont au nombre de deux et que les femelles cachent dans des anfractuosités de rochers. Quelques personnes qui avaient élevé des Condors nous ont affirmé que, jeune, c'était un oiseau intelligent qui connaissait parfaitement son maître et recherchait ses caresses; mais, une fois adulte, il s'échappe, ou, si on le tient enchaîné, il devient triste et vit peu.

Une manière très-facile de le chasser s'emploie dans la sierra de San-Luis, où il est extrêmement répandu, sans doute à cause des nombreux troupeaux de chèvres qu'on élève dans cette province et qui lui offrent une abondante nourriture. En effet, quoiqu'il n'ait pas les ongles assez forts pour enlever une proie volumineuse, il tue les jeunes animaux d'un coup de bec ou les renverse à coups d'aile du haut des rochers, et va les dévorer à l'endroit où ils se sont tués en tombant; on cite même des bœufs et des vaches qui ont été ainsi culbutés par lui, lorsqu'ils paissaient au bord des précipices. Les Puntanos, pour s'en débarrasser, salent un cadavre de cheval ou de bœuf qu'ils placent auprès de rochers derrière lesquels des hommes puissent se cacher. Une nuée de Vautours de toute espèce, *Urubus*, *Carranchos*, *Chimangos*, *Alcones...*, et enfin des Condors accourent;

ces derniers, plus voraces et très-avides de chair salée, s'en gorgent au point de pouvoir à peine se traîner : les chasseurs cachés sortent alors tout d'un coup, et avant qu'ils aient pu prendre leur vol les assomment à coups de bâton. Leurs plumes servent, dans les vallées aurifères de San-Luis, à renfermer l'or en poudre que l'on retire des ruisseaux.

L'Urubu est un petit vautour noir, désigné simplement ici sous le nom de *Cuervo* (*Cathartes Urubu*, Linné), qui abonde dans toute l'Amérique du Sud, à partir du 33e degré en remontant vers le Nord. Il n'attaque que les insectes, les souris, les très-petits animaux, et se nourrit surtout de charognes ; aussi le respecte-t-on généralement, d'autant plus qu'il y a beaucoup de bourgs de l'Amérique du Sud où il rend de véritables services en nettoyant les rues des animaux morts qu'on y abandonne. Comme on ne le poursuit pas, l'Urubu est extrêmement familier et se tient toujours auprès des habitations, où il se régale des débris abandonnés sur les fumiers.

Le Caracara ou Carrancho (*Vultur caracarà*, Linné ; *Polyborus vulgaris*, Vieillot) se rencontre partout où l'homme est établi, depuis le Rio-Negro jusqu'à l'Équateur. C'est une espèce du genre balbusard, qui vit à la fois de charogne et de jeunes animaux. Il achève les oiseaux blessés par le chasseur, enlève les jeunes poulets dans les basses-cours, épie les brebis qui viennent de mettre bas pour aller tuer leur agneau, auquel il commence par crever les yeux et qu'il dévore ensuite à son aise, assisté de deux ou trois de ses pareils. Il est exécré des fermiers et des cultivateurs. Aussi fin que hardi, le Caracara se rit de tous les piéges, et, comme le corbeau d'Europe, évente de très-loin le chasseur. Une fois qu'il a vu tirer un coup de fusil dans un endroit et tomber quelqu'un de ses camarades, vous êtes sûr de ne pas l'y voir reparaître de la journée, vînt-on de *carnear*, c'est-à-dire d'abattre une vache, dont les tripailles lui sont généralement abandonnées. C'est ainsi qu'il est devenu rare dans les environs de Montevideo et de Buénos-Ayres, où les chasseurs l'ont poursuivi, tandis qu'il abonde autour de toutes les autres villes.

Un autre Balbusard plus petit, dit *Chimango* (*Cathartes aurea*, Linn.), semble surveiller les repas du voyageur ; car, en quelque endroit que l'on soit, on le voit apparaître et attendre paisiblement sur un arbre voisin qu'on lui en jette quelque reste. Cet oiseau n'est nullement nuisible et n'attaque que de très-petits animaux ; aussi ne le poursuit-on pas, et il est devenu très-familier.

Différentes espèces d'Aigles se trouvent dans les sierras de Cordova et de San-Luis. La grande Harpie (*Falco Harpya*) se rencontre au Chaco et dans les forêts d'Oran, principalement au bord des rivières. — Il existe en outre une foule de Milans, Faucons, Éperviers, désignés généralement dans le pays sous les noms d'*Alcones*, *Alconcillos*, Faucons, ou *Cuervos*, Corbeaux. Les espèces en sont trop nombreuses pour que nous puissions les décrire ici. On en trouve d'ailleurs la description dans les ouvrages d'Azara et de d'Orbigny (1).

Les oiseaux de proie nocturnes sont moins nombreux. Nous connaissons déjà la petite Chouette, qui passe ses journées en sentinelle sur les terriers des Viscaches. C'est une *Strix* ou *Effraie* (*Strix Urucurea*, d'Orb.; *Noctua cunicularia*, Linné), semblable à celle d'Europe, et qui est d'ailleurs répandue par tout le globe. Elle se nourrit de petits animaux et de reptiles. Une variété de la même espèce hante les endroits habités et niche dans les ruines des vieilles maisons. Elle a aussi mauvaise réputation ici que dans l'ancien monde, et on la regarde comme un oiseau de funeste augure. — Une grande espèce, le Ñacurutu (*Stryx Magellanica*, Linné), se rencontre dans tout le pays. C'est une sorte de Grand-Duc.

PASSEREAUX.

Le nombre des oiseaux de cet ordre est énorme; aussi a-t-on rangé leurs genres et leurs espèces en différentes familles, pour en faciliter l'étude et la classification.

Genre Fringille ou Moineau. — Il en existe ici une espèce exactement de la couleur et de la grosseur du moineau ordinaire, et nommée dans le pays *Chingolo;* mais elle a une petite huppe sur la tête et son cri est infiniment moins désagréable. On la trouve partout, elle est aussi moins vorace et moins familière. — Dans le genre Chardonneret, il existe, sous le nom d'Hilguero (*Fringilla tristis*, Linné), un petit oiseau vert et jaune, de la taille du Serin, qui s'accouple parfaitement avec lui et donne des métis féconds. Il chante parfaitement, et est sans contredit le plus remarquable de tous les oiseaux

(1) Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, tomes III et IV. — *Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay*, traduite par Sounini; Paris, 1809. — Alcide d'Orbigny, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, tome IV : *Zoologie*.

chanteurs du pays, qui d'ailleurs en produit fort peu. Il s'élève très-bien en captivité et s'y reproduit comme le Serin. Ce petit oiseau vole par bandes nombreuses ; on le chasse au filet, sa chair est excellente, et le marché de Montevideo en est toujours abondamment fourni.

La Veuve (*Vidua longicauda*, Cuvier). — Ce charmant oiseau, au ventre blanc, au dos gris et à la tête noire, aux longues pennes de la queue qui lui donnent une forme si élégante, abonde dans toute la Plata ; on lui donne vulgairement le nom de *Monjita*, petite Nonne, à cause de son plumage. Ce petit oiseau est animé d'une haine implacable contre le *Carrancho*, qui est au moins trente fois gros comme lui. Il le poursuit continuellement, vole autour de sa tête, le pique au cou, sur le crâne, et le force à s'enfuir sans que le géant essaye de se défendre. Maintes fois nous avons été témoin de ce singulier combat, dans lequel le Carrancho a toujours le dessous et n'oppose que la fuite à son vaillant adversaire.

A côté de l'élégante Veuve, figurent deux espèces de Cardinaux (*Cardinalis virginianus*, *Loxia Cucullata*, Linné), l'une à plumage gris d'acier et à tête rouge, l'autre jaunâtre mêlé de vert. Les deux espèces ont un chant assez agréable, et on les élève comme les serins en domesticité. Ils restent néanmoins toujours un peu farouches.

Un Merle (*Merula vulgaris*), un peu différent de celui d'Europe, existe dans la province de Tucuman et siffle comme lui. Dans son voisinage vit une Grive (*Turdus*), au plumage moucheté, et une espèce de Merle moqueur (*Turdus polyglottus*, Linné), dont le chant est court, mais extrêmement doux. On le nomme *Sorzal*. Ce dernier se trouve dans toutes les provinces de l'intérieur.

La Calandrie (*Calandria*) habite principalement le littoral et a un chant assez agréable. — Différentes espèces de Cassiques (*Cassicus*) et de Troupiales (*Icterus*) remplissent les champs de leurs volées ; quelques-uns sont remarquables par l'élégance de leurs couleurs et le rouge cramoisi de leur poitrine. — Une sorte d'Etourneau (*Sturnus militaris*, d'Orb.), au bec jaune et au plumage entièrement noir, se répand par troupes avec les précédents oiseaux autour des *Estancias* et des *Saladeros*, et s'y nourrit des graines que renferme la panse des bœufs tués par centaines autour de ces établissements.

Diverses espèces de Gobe-Mouches (*Muscicapa*), quelques-unes des couleurs les plus brillantes, volent sur la lisière des bois et aux bords des rivières. — Une Hirondelle (*Hirundo*), qui se rapproche du Martinet, entièrement noire, et voyageuse comme les espèces européennes, arrive dans les provinces du Sud vers le mois d'octobre, et d'autant plus promptement qu'on remonte davantage vers le Nord, qu'elle ne quitte pas. Elle niche dans les bois et dans les champs, sous les toits des chaumières à la campagne, mais ne suspend son nid ni aux cheminées ni aux fenêtres. Azara en compte trois autres espèces, également voyageuses, et un Martinet, de très-petite taille.

L'oiseau familier des maisons est le Fournier, en espagnol *Hornero* (*Furnarius rufus*, Vieillot), que l'on rencontre principalement sur le littoral. Ce charmant passereau, qui ressemble à un Merle pour la forme et la grosseur, mais dont le plumage est roux et les mœurs très-gaies, recherche essentiellement le voisinage de l'homme. C'est sur les terrasses des maisons, sur un pieu isolé, sur les vieux arbres au bord d'une route, qu'il bâtit son nid en boue, comme celui de l'hirondelle. Ce nid est arrondi, et divisé en deux chambres par une muraille médiane, ce qui le rend inattaquable par n'importe quel oiseau ; car la terre dont il est construit, et que l'oiseau délaye avec sa salive, acquiert presque la consistance et la dureté de la pierre. Cet intéressant oiseau, qui vit de vers, d'insectes, de petites graines, est fort répandu, et égaye les habitations de ses cris joyeux, pareils à un éclat de rire.

Le *Benteveo*, *Testigo* (témoin), au Pérou (*Lanius sulfuraceus*, Linné), ainsi nommé de son cri «Je te vois bien», se trouve également dans le voisinage des habitations : c'est encore un Cassique.

Un autre oiseau fort joli, de la même grosseur et de la même forme, entièrement blanc, avec un liséré noir extrêmement élégant aux deux ailes, contraste avec le précédent par ses instincts solitaires. C'est le *Boyero*, espèce du genre Cassique ; on le voit toujours seul, volant sur les arbres isolés ou dans la Pampa. Ce n'est guère qu'à l'époque des amours, mais très-rarement, qu'on en rencontre quelquefois deux ensemble.

Le nord de la Confédération nourrit, sous le nom d'*Urraca*, une Pie plus petite que la Pie d'Europe (*Corvus Pica*), mais de même cri et de mêmes mœurs; comme elle, elle s'apprivoise facilement, ramasse différents objets et va les cacher. Cette Pie, même à l'état libre, est très-familière, et son plumage bleu, jaune et vert, la signale de loin à l'attention.

Une espèce, fort remarquable par sa taille et la conformation de son bec, mais qui n'est point nocturne comme celle d'Europe, est un grand Engoulevent (*Caprimulgus americanus*), que l'on voit planer à une faible distance du sol, le soir, ou par un ciel un peu couvert. Cet oiseau vole ainsi à la recherche des insectes, qu'il engloutit par centaines dans son bec court, mais excessivement large. Son plumage est blanc, tacheté de gris, et sa taille celle d'une très-grande perdrix. Il vole ordinairement par couples, et trouve une abondante pâture dans les millions de moustiques qui infestent quelquefois l'air par les temps orageux.

La famille des Passereaux renferme le genre si intéressant des Colibris (*Trochilus*) et Oiseaux-mouches, dont plusieurs espèces existent dans toute la Plata, et que quelques voyageurs assurent même avoir rencontrées l'été sur les rivages du détroit de Magellan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les voit dans la Plata aussi bien l'hiver que l'été. L'espèce la plus commune est le vert-émeraude, nommé *Pica-flor*, Pique-fleur, délicieux petit oiseau, que l'on admire parcourant les jardins, et voltigeant comme un papillon autour des fleurs, dont il pompe les sucs avec sa langue, qu'il allonge comme la trompe d'un lépidoptère, et d'où il retire aussi peut-être quelques petits insectes. Le bourdonnement de ses ailes trahit de loin sa présence ; il les agite avec tant de rapidité qu'on n'en aperçoit pas le mouvement et qu'il paraît immobile. Cet Oiseau-mouche fait souvent son nid dans le voisinage des habitations, où il le suspend à une mince branche d'arbre, quelquefois même à la paille d'une chaumière ; il y pond quatre œufs gros comme un grain de maïs, qui éclosent au bout de douze jours. Le père et la mère les couvent alternativement, et, si par hasard on s'empare des petits, ils viennent, comme les autres oiseaux, leur donner à manger à travers les barreaux de la cage. Quelques personnes sont parvenues à en conserver d'adultes en les nourrissant de sirop de sucre. Mais ces petits oiseaux sont excessivement délicats, et il est très-difficile de les conserver. Il en existe une espèce dans la sierra de Cordova et que nous n'avons vue que là, sur des plateaux d'une altitude moyenne de 1,300 mètres ; sa taille est plus grande, la queue est longue et de couleur rouge, à reflets métalliques; elle a le vol de l'Oiseau-mouche émeraude, et se nourrit comme lui du suc des fleurs. — L'Oiseau-mouche améthyste se rencontre fréquemment sur les rives du Parana et de l'Uruguay ; les autres espèces sont plus rares.

Parmi les Passereaux de la Plata, un certain nombre font leurs nids

suspendus sur les eaux en forme de longue bourse dans laquelle l'oiseau s'introduit par en haut. Les uns sont en herbes sèches très-industrieusement tressées, d'autres en crin. Nous n'avons pu nous procurer les oiseaux qui les construisent; ils appartiennent probablement au genre *Loxia*.

Plusieurs espèces de Guêpiers (*Merops*) sont également très-communes et se trouvent surtout aux bords des rivières. — Mais un genre voisin, le Martin-pêcheur (*Alcedo*), est encore plus répandu ; il est un peu plus grand que celui d'Europe et d'un plumage moins éclatant. Ce joli oiseau, très-familier, se tient sur les arbres du rivage, d'où il épie les petits poissons qui s'approchent de la superficie de l'eau, et se précipite sur eux comme une flèche. L'œil se fatigue à suivre ce manége répété douze ou quinze fois de suite avec la même rapidité.

GRIMPEURS.

Le Jacamar, qui ressemble beaucoup au Martin-pêcheur, mais a les tarses plus élevés, est commun dans le haut Uruguay, où il niche dans les arbres les plus épais de la rive. C'est le Jacamar vert du Brésil, remarquable par l'éclat métallique de son plumage. — Différentes espèces de Pics (*Picus*) sont beaucoup plus répandues : l'un d'eux, à la poitrine jaune et au dos vert (*Picus lineatus*, Linné), abonde sur la lisière des bois, où on le voit courir sur les troncs d'arbres, dont il perce l'écorce pour en tirer les larves d'insectes servant à sa nourriture.

Nous avons vu le magnifique Toucan (*Ramphastos Tocco*, Linné ; *Tucu* des Guaranis) dans les forêts d'Oran, où il est connu sous le nom d'*Alcatraz*. Il perche sur la cime des arbres les plus élevés, où il cherche les fruits, les insectes, et même les œufs d'autres oiseaux. Son énorme bec lui permet de fendre facilement leur écorce et de broyer des noyaux de fruits extrêmement durs, si bien qu'on entend de loin le bruit qu'il fait en les frappant; il est d'ailleurs assez difficile à approcher.

PRÉHENSEURS.

Les Perroquets sont les grimpeurs par excellence; quelques naturalistes les ont nommés Préhenseurs, parce qu'ils ont l'habitude de

saisir souvent leur nourriture et de la porter à leur bec avec leur patte. — Le nombre des genres de cette famille qui peuple les bois de la Confédération est très-considérable ; nous ne citerons que les principaux.

Perruches (*Maracanas*, d'Azara ; *Psittacus Guyanensis*, Linné). — Les espèces en sont très-nombreuses et de tailles très-différentes. — La petite Perruche verte, dite *Cotorra*, est répandue partout et assourdit parfois l'oreille de ses cris aigus. Cette perruche vit en famille, et se bâtit sur les arbres isolés de grands nids multiloculaires, en bûchettes et en épines, qui renferment une douzaine de couples. Elle dévaste souvent les champs de maïs. On sait combien cette espèce est facile à apprivoiser ; elle apprend à parler, mais ne le fait jamais aussi distinctement que le Perroquet-Amazone. — Une petite espèce toute pareille (*Psittacus passerinus*, Linné), mais qui n'est pas plus grosse qu'un moineau, habite le nord du Paraguay. Elle est extrêmement sensible au froid ; aussi ne la conserve-t-on qu'avec la plus grande difficulté, lorsqu'on l'apporte à Montevideo ou à Buénos-Ayres. C'est un charmant petit oiseau, très-doux, très-familier, mais excessivement délicat.

Aras (*Psittacus-ara*, *Psittacus macao*, Linné ; *Guacamayo* des Espagnols). — Ces magnifiques perroquets sont communs aux Missions, au Paraguay, dans la vallée d'Oran. Leur taille atteint jusqu'à 85 centimètres de long. Tout le monde connaît le bel Ara bleu et rouge que l'on apporte souvent en Europe. Une autre espèce de même taille, mais jaune et verte, est assez répandue au Paraguay.

La province de Corrientes possède un autre Ara plus petit, mais à longue queue comme les précédents, qui vit principalement dans les bois de palmiers, où il se nourrit du fruit du Yataï : sa couleur est violette. Les provinces du Cuyo en ont une autre espèce verte, à grosse tête et à queue très-longue. On ne l'élève pas en domesticité, car il ne parle pas.

Le Perroquet-Amazone (*Psittacus Amazonicus*, Linné ; *Paracau* des Guaranis), que tout le monde connaît, car c'est celui qu'on apporte le plus souvent en Europe, est très-commun à Corrientes, au Paraguay, à Santiago del Estero, à Tucuman, à Oran, etc. Il est remarquable par son beau plumage vert, les taches jaunes et rouges de la tête et de la poitrine. Comme il apprend très-facilement à parler,

c'est de tous les perroquets celui qu'on élève le plus souvent. Il niche sur les arbres moyennement élevés, à la lisière du bois.

On connaît, sur les rives du Parana et dans l'intérieur, un autre Perroquet vert, un peu moins gros que l'Amazone, et qu'on appelle Perroquet *barranquero,* parce qu'il se creuse son nid dans les berges coupées à pic des rivières et des torrents. Les petits de ce perroquet sont un manger délicieux; aussi, à l'époque où il niche, les met-on en exploitation réglée, à peu près comme les pigeonneaux d'un colombier. Un enfant se fait suspendre par un lazo du sommet de la berge, et, passant les trous en revue, prend les petits qui sont à point, sans que les Perroquets adultes abandonnent pour cela les lieux. Nous avons vu cette chasse à Cordova même, dans les *barrancas* (berges) du Rio-Primero, dans la Sierra, et dans plusieurs vallées des Andes de Catamarca et de Tucuman. Tous les Perroquets d'ailleurs sont un excellent gibier quand ils sont jeunes; mais il ne faut pas qu'ils aient commencé à voler, car alors ils deviennent durs et inmangeables. Il faut plaindre le voyageur réduit à pourvoir exclusivement la cuisine de son bivouac des Pigeons ramiers ou des Perroquets que le hasard amène sous son fusil.

GALLINACÉS.

Les Gallinacés ont de nombreux représentants dans le bassin de la Plata. On y trouve un Hocco (*Crax Brasiliensis*, Linné), de la taille d'un dindon, que l'on apprivoise assez facilement, que l'on pourrait probablement rendre tout à fait domestique. Il vit dans les bois. — Là se trouve aussi en abondance la *Pava del Monte*, Gélinotte noire d'Amérique (*Penelope obscura*, Illiger), qui fournit un excellent gibier. En guarani on désigne tous ces oiseaux sous le nom générique de *Yacu*.

Dans les prairies courent les Tinamous, qui sont les perdrix de la Plata. — Le grand Tinamou (*Tinamus major*, *rufescens*, Linné; *Iñambu-guazu* des Guaranis) ressemble à une bartavelle; il a la taille d'une petite poule et se trouve principalement sur la lisière des bois. Les étrangers l'appellent ici la grande perdrix. C'est l'objet le plus recherché des chasseurs; son vol est pesant, et elle est très-facile à tirer. Jeune, c'est-à-dire en mars ou avril, c'est un excellent gibier; plus tard elle devient coriace. — Le petit Tinamou (*Tinamus maculosus*, *Iñambu-mini*) a la couleur et la grosseur de notre caille, mais il est un peu plus élancé. Cette perdrix ne se trouve guère

qu'en plaine, où on la voit courir sur le gazon en poussant un petit sifflement très-doux, alors surtout que l'herbe recommence à pousser après l'incendie des prés. Les habitants de la campagne le chassent au roseau (*à la caña*), c'est-à-dire qu'ils placent un nœud coulant en crin au bout d'un petit bambou, et que, poussant leur cheval en rond dès qu'ils voient une de ces perdrix, ils l'enferment dans une série de cercles de plus en plus rapprochés. L'oiseau, n'osant pas s'envoler, se tapit contre une touffe d'herbe; le chasseur, sans arrêter son cheval, allonge doucement son roseau, d'où pend le lacet fatal qu'il jette au cou de la perdrix, et qu'il enlève d'un seul coup comme s'il pêchait un poisson. En peu de temps des hommes exercés à cette manœuvre en rassemblent un grand nombre. C'est ainsi que les marchés de Montevideo, de Buénos-Ayres, Rosario, etc., sont toujours abondamment fournis de ce gibier : on ne veut pas même lui consacrer du plomb. — Les Tinamous ont tout à fait les mœurs et la nourriture des perdrix d'Europe. — Sous le nom d'*Uru* on désigne une autre espèce de perdrix qui se trouve dans les bois, et est remarquable par son chant, qui ressemble aux cris que pousserait un enfant en détresse. Elle se fait surtout entendre le soir et produit une illusion extraordinaire.

Dans les Andes, sur les plateaux les plus élevés, on trouve une espèce de *Lagopède* (*Lagopus albus?* Gmelin) de couleur grisâtre, qui fait retentir l'air de ses cris aigus à l'approche du mauvais temps. On le nomme *Isaca*. — Le genre Pigeon compte un assez grand nombre de représentants; Azara n'en énumère pas moins de neuf espèces. — Les bois et les rives des fleuves abondent en ramiers (*Columba palumbus*) de grande taille, qui quelquefois sont assez nombreux pour faire du tort aux cultures. — A côté de ce grand ramier se trouve un autre ramier, un peu plus petit, mais moins commun. La première espèce, d'une belle couleur violet clair et tirant sur le rose près du ventre, pourrait peut-être se réduire en domesticité, car elle est très-familière. — Le littoral et l'intérieur ont une fort jolie tourterelle (*Turtur*), dont la taille est à peu près la moitié de celle du grand pigeon, et qui est très-multipliée autour des maisons habitées, qu'elle semble rechercher d'instinct. — Dans les provinces de Cuyo et le long des Andes, on en trouve une petite espèce de la grosseur d'un moineau, de couleur grisâtre, striée de blanc avec le dos café au lait. Elle est aussi familière que la précédente. — Tous ces pigeons fournissent un gibier passable, mais généralement dur, à moins qu'ils ne soient jeunes. Il n'y a

sur aucun point de la Plata de ces bandes immenses de pigeons de passage qui se montrent de temps à autre dans quelques parties de l'Amérique du Nord.

STRUTHIONS OU BRÉVIPENNES COUREURS.

L'Amérique du Sud n'a qu'une seule espèce de cet ordre. Le Ñandou (*Struthio Rhea*, Linné), autruche plus petite et moins richement parée que sa congénère d'Afrique. Elle abonde, surtout à partir du 10ᵉ au 45ᵉ degré de latitude sud, dans les *sertaõs* (déserts) du Brésil, dans les Pampas de la Confédération et même dans le nord de la Patagonie. C'est un oiseau qui aime par-dessus tout la plaine, où il trouve abondamment l'herbe dont il a besoin pour se nourrir. Cependant il parcourt aussi les bois, lorsque ceux-ci sont peu fourrés et que les arbres en sont élevés. C'est là qu'il se met à l'ombre et souvent qu'il pond. Le nombre d'œufs que renferment ses nids est de quinze et au-dessus. On assure que plusieurs Ñandous se réunissent pour pondre au même endroit, et que c'est le mâle qui couve en se mettant à cheval sur le nid, lequel est légèrement creusé dans la terre ou le sable. Dans ce cas, il y a trente à quarante œufs de réunis, et il est probable que la chaleur du soleil contribue autant que celle du mâle à leur éclosion. La ponte a lieu généralement en octobre. Les jeunes autruches se nourrissent de mouches, de petits insectes et d'herbes fines. Il paraît même que le mâle met à part un œuf, qu'il laisse pourrir et qu'il casse ensuite pour attirer les mouches, dont les petits font leur principale nourriture dans le principe.

L'autruche sud-américaine est chassée surtout par les Indiens du Sud pour sa chair et pour ses plumes. Cette chair n'est toutefois de bonne qualité que chez les jeunes; elle est dure et coriace chez les vieilles : aussi l'abandonne-t-on aux chiens. On fait des sacs à tabac avec le jabot; les plumes servent à faire des plumeaux, à orner les lances des Indiens, les *picanas* (aiguillons) des bouviers. On en expédie un assez grand nombre de ballots pour l'Europe.

Cet oiseau, malgré la rapidité de sa course, est assez facilement atteint par un homme bien monté, qui le *boule* de loin. Les Indiens et les Gauchos du sud de Buénos-Ayres sont passionnés pour cette chasse.

Dans les endroits où il est habituellement poursuivi, le Ñandou est très-farouche; mais, lorsqu'on le laisse tranquille, il s'apprivoise

pour ainsi dire de lui-même. Ainsi, à l'estancia de San-José, appartenant au général Urquiza, bien que, y compris la garnison du camp, il y ait plus d'un millier de personnes, les bandes d'autruches parcourent les environs de cet établissement et entrent familièrement jusque dans les cours, comme nous avons pu le voir de nos propres yeux. Toutefois elles ne se laissent pas saisir, et là est la difficulté, car il s'agirait de leur ôter méthodiquement leurs plumes, produit le plus utile de cet oiseau. On a essayé avec succès à Mendoza de les élever dans de grandes enceintes fermées de haies et de murailles (*potreros*). Elles s'y reproduisent parfaitement, mais il y a toujours la difficulté de les atteindre sans trop les effaroucher; il faudrait faire une installation particulière dans ce but et prendre quelques précautions. Nous avons entendu parler à *Los-Sauces*, sur le versant occidental de la sierra de Cordova, d'une femme qui était parvenue à en élever ainsi plusieurs, et à en tirer parti comme revenu. Les jeunes autruches sont très-familières, très-douces, mais peu intelligentes; jeunes, elles ont un sifflement qui fatigue l'oreille. Une fois adultes, elles vont paître aux champs, mais reviennent toujours passer la nuit à la maison où elles ont été élevées. — On voit que la domestication de cet animal peut être regardée comme un fait accompli, et qu'il ne s'agit plus que de savoir le conduire et le soigner, ce qui n'est pas difficile, puisqu'il vit principalement de l'herbe des champs. Il est, indépendamment de cela, omnivore.

ÉCHASSIERS.

Les Echassiers (*Grallæ*, Linné) sont généralement des oiseaux de rivage et de marais, sur lesquels la conformation de leurs longues jambes facilite la progression. Or, dans un pays aussi arrosé que certaines parties du bassin de la Plata, tous les oiseaux de cet ordre doivent nécessairement abonder. C'est en effet ce qui arrive. Le nombre des espèces en est immense : plusieurs sont remarquables par leur taille, tels que le Jabiru; d'autres, par l'éclat de leurs couleurs, la richesse de leur plumage, tels que le Flamant, l'Aigrette. Un certain nombre fournissent un excellent gibier.

Ainsi les champs sont remplis d'un Pluvier, dit *Teru-teru* (*Vanellus cayennensis*, Illiger), de son cri qui figure exactement ces syllabes. Il ressemble à notre Vanneau gris, mais sa taille est plus grande. C'est un gibier assez médiocre.

L'Uruguay est remarquable par le nombre de Hérons qui fré-

quentent ses rives et ses îles. L'un d'eux, d'une blancheur éclatante, dit *Garza* (*Ardea alba*, Linné), couvre les îlots et les bancs de sable au-dessus de la ville du Salto. — Divérses sortes de Cigognes (*Ciconia*, Linn.; *Tuyuyus* et *Biguas* des Guaranis) vivent en bonne intelligence avec lui. — Dans les champs un peu humides, le grand Jabiru (*Mycteria americana*, Linn.), haut d'un mètre et demi, paraît de loin un homme occupé au travail. — De magnifiques Aigrettes (*Ardea Egretta*, Linn.), couleur d'acier, dont les plumes du cou ont un éclat métallique, parcourent avec eux les terrains marécageux pour y chercher les vers dont ils se nourrissent. — Les élégantes Spatules roses (*Platea rosea*, Linn.) sillonnent l'air de leurs bataillons ailés.

Parmi les Bécasses (*Scolopax*), on compte deux sortes de bécassines (*Rinchœa*), une petite et une moyenne, qui font un excellent gibier, le plus fin de tout ce que nous en connaissons dans la Plata, après le jeune Perroquet (*Pichon de Loro*). Le *Chorlito* (*Rinchœa Hilaria*) appartient à ce genre. Les chasseurs le poursuivent ardemment pour sa chair, qui est assez agréable, mais ne vaut pas celle de la Bécassine. — Dans les Courlis, appelés ici *Bandurias*, une grande espèce noire et une moyenne couleur chocolat à reflets dorés, d'un éclat métallique, sont très-répandues dans l'Entre-Rios. C'est encore un bon gibier. — Une foule d'autres Échassiers, appartenant aux genres Barge, Chevalier, Rale, Ibis, etc., remplissent les terrains inondés soit par les pluies, soit par les débordements des rivières.

Le Kamichi de la Plata, *Chaja* ou *Jaja* des Platéens (*Palamedea cornuta* de Linné; *Parra chavaria* d'autres naturalistes) est également multiplié dans tout le pays. On l'apprivoise, et il s'élève dans les maisons, où il fait, comme la *Chuña*, oiseau qui vit dans les bois des provinces de Santiago-del-Estero et de Tucuman, une guerre acharnée à tous les insectes et reptiles. — Illiger fait du Chavaria une espèce différente du Kamichi, et le nomme *Chauna*. Cependant la *Chuña* de Santiago n'a pas l'éperon de cet oiseau, et nous paraît une espèce différente qui se rapproche un peu du Messager (Secrétaire ou Serpentaire, *Serpentarius* de Cuvier, *Gypogeranus* d'Illiger), oiseau considéré comme particulier à l'Afrique. — Elle rappelle également l'Agami (*Psophia*, Linn.) de la Guyane et du Paraguay.

La *Chuña* du nord de la Confédération est un oiseau qui ressemble en effet bien plutôt à un échassier qu'à un oiseau de proie : il en a les jambes longues et le col allongé ; ses ongles, qui ne sont pas très-forts, s'émoussent promptement à force de courir à la pour-

suite de sa proie, car il vole peu. Sa couleur est gris d'acier foncé; sa taille, celle d'une forte poule. Il attaque tous les reptiles, même les plus venimeux, et en vient à bout en se couvrant de ses ailes comme d'un bouclier, pendant qu'il leur ouvre la tête à coups de bec. Comme il est facile à apprivoiser, l'on en élève dans beaucoup de maisons, où il ne laisse ni une araignée, ni un scorpion, ni aucun insecte de quelque dimension; de plus, il vit en très-bonne intelligence avec le reste de la basse-cour. Il serait donc à désirer qu'on le multipliât davantage. Nous ne savons pas encore s'il se reproduirait en domesticité; mais cela est probable, car, devenu adulte, il reste extrêmement familier. Les gens du pays assurent en outre que sa chair est excellente, surtout lorsqu'il est jeune.

Un très-joli petit Rale (*Rallus elegans*), de couleurs rouge et jaune éclatantes et de mœurs très-gaies, anime toutes les lagunes et esteros de Corrientes, aux bords desquels il sautille incessamment. Avec ce Râle, une charmante Poule d'eau (*Fulica*), de couleur verte striée de jaune, peuple les marais. On fait couver ses œufs par des poules ordinaires, et les petits sont très-familiers et très-dociles dans le premier âge; mais, en grandissant, ils deviennent sauvages et s'enfuient presque toujours. Cette Foulque, extrêmement élégante et qui vole peu, mais court très-légèrement dans les endroits marécageux, est un fort bon gibier. Il serait réellement à désirer que l'on fît quelques efforts pour la rendre domestique. — Enfin le superbe Flamant (*Phœnicopterus*, Linné), aux couleurs d'un rouge vif, existe au Paraguay et à Oran.

Nous n'avons fait que citer ici les principales espèces d'Échassiers qui peuplent les marais et les *bañados* du Parana, de l'Uruguay et de leurs affluents. Le nombre en est infini, car presque toutes les espèces des Guyanes et du Brésil se retrouvent sur le sol argentin à partir du 28e degré.

PALMIPÈDES.

Il en est de même des Palmipèdes, fort répandus partout, aussi bien sur les côtes orientales du territoire de la Confédération que dans l'intérieur.

Le grand Manchot (*Aptenodyptes patagonica*, Forster) et les Pingouins (*Alca*) se trouvent en abondance sur les côtes de Patagonie et de la province de Buénos-Ayres. — A l'entrée de la Plata foisonnent le Guillemot, que les matelots appellent *Cordonnier* (*Procellaria*

gigantea); les Pétrels, parmi lesquels l'élégant Damier (*Procellaria capensis*, Linné); le grand Albatros, ou mouton du Cap (*Diomedea exulans*, Linné), dont le corps est blanc et les ailes noires; quelques-uns même sont complétement blancs. — De nombreuses bandes de Mouettes (*Larus*), *Gaviotas* dans le pays, se voient, non-seulement dans le voisinage de la mer, mais aussi dans l'intérieur; elles hantent les bords des rivières, et fréquentent surtout les saladeros, où elles se gorgent de nombreux débris animaux. — Les Hirondelles de mer (*Sterna*) sont aussi communes sur le Parana et l'Uruguay. — La Plata nourrit un Plongeon grisâtre (*Colymbus*), au cou très-allongé, que l'on voit nager, tantôt solitaire, tantôt par bandes de sept ou huit, dans le voisinage de la côte, où il plonge jusqu'à rencontrer le fond, pour en arracher les coquillages et les débris végétaux dont il se nourrit.

Parmi les Lamellirostres, Palmipèdes dont les Canards sont le type, on trouve un Cygne à tête noire, plus petit que le Cygne d'Europe, mais de même forme que lui. Il est assez multiplié, et se rencontre dans les bas-fonds marécageux, auprès des petites lagunes.— Les Canards proprement dits sont extrêmement nombreux partout, aussi bien dans les lagunes des vallées des Andes que dans celles des Pampas, de la région tropicale ou de la Mésopotamie argentine. On en compte beaucoup de variétés. Toutes sont éminemment comestibles, et fournissent par conséquent un excellent gibier.

§ III. — *Reptiles.*

CHÉLONIENS.

La région du littoral nourrit un assez grand nombre de Tortues, — soit de terre, Chersites, — soit de marais, Élodites, — soit enfin de rivière, ou Potamites. — Les tortues de mer, Thalassites, ne fréquentent que l'entrée de la Plata. — Ces diverses familles de Chéloniens sont plus multipliées près des rives de la Plata et de l'Uruguay que dans l'intérieur de la Confédération argentine.

Ainsi l'on trouve, aux environs de Montevideo et de Buénos-Ayres, une petite tortue de terre qui ressemble beaucoup à celle du nord de l'Afrique (*Testudo mauritanica*).—Dans les bañados se rencontrent des Élodites d'espèces diverses; les plus nombreuses de toutes sont les tortues potamites, qui vivent dans les deux grands fleuves Parana et Uruguay, et leurs affluents. Dans les beaux jours

d'été, on les voit assez fréquemment flotter à la surface des eaux. Quelques-unes atteignent une grande taille, quarante à cinquante centimètres de long pour la carapace, et nous semblent appartenir au genre *Trionix*. Elles sont très-voraces, remarquablement agiles; si on les renverse sur le dos, elles se redressent immédiatement en arc-boutant leur long cou contre le sol. Elles nagent parfaitement et poursuivent avec rapidité leur proie dans les eaux, proie qui se compose de poissons, de crustacés, de mollusques, etc., etc.; leur voracité les rend faciles à prendre à l'hameçon. Quelques-unes peuvent vivre dans les eaux dormantes, pourvu toutefois qu'elles soient limpides. Cette propriété est mise à profit par les habitants du littoral, qui déposent des tortues de cette espèce dans leurs citernes, où elles vivent de longues années, se nourrissant des animalcules, des petits vers qui s'y engendrent, et y maintenant ainsi la propreté. Ces animaux peuvent acquérir, quoique soustraits à l'action du soleil et de la lumière, une assez grande taille.

Les tortues thalassites vivent à l'entrée de la Plata et paraissent se plaire dans ses eaux saumâtres. On en rencontre assez souvent sur le rivage ou à la surface des eaux; elles affectionnent particulièrement les plages sablonneuses de la rive gauche. Ainsi la grande côte recouverte de sable fin de Santa-Rosa, au-dessous de Montevideo, est fréquentée volontiers par elles, et c'est là qu'elles aiment à déposer leurs œufs, qui éclosent sous l'influence d'un soleil ardent. — La Tortue franche (*Chelonia midas*), le Caret (*Chelonia imbricata*) et la Caouane (*Chelonia caouanaa*) y viennent indistinctement; mais les chéloniens de ces parages ne semblent pas atteindre la taille de ceux qui vivent dans la zone équinoxiale. — On rencontre assez souvent leurs œufs au bord de la mer; beaucoup sont poussés par les vagues jusque dans le port de Montevideo, dont ils sèment la plage dans les mois de décembre et de janvier. Ces œufs sont parfaitement ronds, recouverts d'une pellicule molle et un peu plus gros qu'un œuf de poule. Quant aux petites tortues, sitôt écloses, elles gagnent l'eau, et il est difficile de les rencontrer.

Toutes les tortues que nous venons de nommer, de terre, de marais, de rivière ou de mer, sont comestibles, les dernières surtout, qui sont recherchées à cause de leur taille et de leur bon goût. Les gens du pays ne s'en soucient guère; mais les étrangers, et principalement les Anglais, en sont fort amateurs.

SAURIENS.

Cet ordre se divise en deux grandes familles, les Crocodiles et les Lézards. — Les tribus, genres et espèces, appartenant à cette seconde famille, sont beaucoup plus nombreux que dans la première, qui compte, en revanche, une quantité considérable de genres fossiles.

Crocodiliens. — On ne trouve ici qu'un seul représentant de cette famille, le Caïman, dont on connaît deux espèces : le Caïman à museau de brochet (*Alligator lucius*, G. Cuvier) et le Caïman à paupières osseuses (*Alligator sclerops*, Duméril). — Cette seconde espèce, nommée dans ce pays *Yacaré*, est très-répandue dans toute l'Amérique méridionale. Elle descend dans le Parana jusqu'au 32e degré, un peu au-dessous de Santa-Fé; dans l'Uruguay, on ne la voit jamais au-dessous du Salto. Ce Caïman est très-multiplié dans le rio San-Francisco, le Vermejo, tous les affluents supérieurs du Parana et de l'Uruguay et toutes les rivières du Paraguay; la province de Corrientes en renferme un nombre incroyable dans ses lagunes et ses esteros. Il atteint une taille de deux ou trois mètres maximum; en se rapprochant de l'équateur, cette longueur va, dit-on, au double, et l'animal est beaucoup plus féroce. Le Caïman de la Plata est un saurien très-lourd dans ses mouvements à terre, mais très-leste dans l'eau, où il nage parfaitement. Il se tient ordinairement au bord des rivières, dans les ruisseaux qui s'y jettent, caché sous les masses de *camalotes*, plantes aquatiques où domine la *Pontederia*, dont les larges feuilles l'abritent, et au milieu de la verdure desquelles on voit saillir son museau, pareil à un morceau de bois. Il s'y nourrit de poissons, de cadavres d'animaux morts, et de capibaras qu'il attire sous les eaux et noie. Ce crocodile est rarement dangereux pour l'homme, car il ne s'éloigne guère de l'eau, où il se précipite au moindre bruit. Il serait pourtant imprudent de se baigner dans les ruisseaux où il y en a un certain nombre. On ne le voit jamais au milieu des grandes rivières, telles que l'Uruguay et le Parana; il a l'habitude de se cantonner aux embouchures toujours assez profondes des ruisseaux qui y débouchent; ce n'est qu'accidentellement qu'il gagne les bancs de sable du milieu de la rivière pour s'y reposer au soleil.

La femelle pond des œufs de la grosseur des œufs d'oie, et dont

la coquille blanche, de forme un peu allongée, est comme striée et rude au toucher. Elle les dépose dans le sable, au bord des ruisseaux ou des lagunes, et les recouvre de quelques herbes. Les oiseaux de l'ordre des échassiers en font une grande destruction, quoique les gens de Corrientes affirment que la mère veille attentivement auprès et repousse tous les animaux qui s'en approchent. Les jeunes caïmans, une fois éclos, gagnent l'eau immédiatement, mais une foule d'oiseaux de proie les guettent dans ce trajet et en dévorent une grande partie.

A terre, le caïman marche lourdement, et, de plus, il a de la difficulté à se retourner, à cause de la roideur de ses vertèbres. Mais il donne de furieux coups de queue, et il est dangereux de l'approcher sans précaution. La meilleure et la plus facile manière de le tuer est de lui casser l'épine dorsale d'un coup de bâton bien appliqué sur le sacrum, au niveau des pieds de derrière, à la naissance de la queue ; les coups sur la tête font un effet beaucoup moins prompt. Quant à la balle, elle glisse, si elle le frappe obliquement sur le dos, mais elle pénètre avec facilité si elle l'atteint de côté ou au cou. Les Correntinos le prennent au *lazo;* le meilleur moyen de détruire en peu de temps un bon nombre de ces crocodiles est de les attaquer de nuit, quand ils changent de lagune ou d'estero en temps de sécheresse ; loin de l'eau, ils se défendent à peine, et on les tue sans danger, en s'y prenant bien. On leur tend également des piéges en plantant deux rangées de pieux moyennement serrés avec deux nœuds coulants au milieu et un appât ; de quelque côté qu'ils entrent, ils se serrent dans l'un des deux nœuds. Ces piéges s'établissent surtout au bord des lagunes, dans le voisinage desquelles il y a quelques maisons et où ils sont habitués à voir du monde, et même quelquefois à saisir un chien, un mouton ou une chèvre qui viennent boire.

La chair du caïman est très-blanche et a une odeur musquée qui répugne à beaucoup de gens. Quelques personnes cependant la mangent, et les Français de la colonie de la Nouvelle-Bordeaux, au Chaco, en face de l'Assomption, prétendaient que cette viande était excellente. La graisse, qui est très-abondante, est jaune et d'un bel aspect ; les gens du pays l'emploient en frictions pour les douleurs rhumatismales; ils en font autant de celle de l'iguane. Cette graisse pourrait être utilisée pour faire du savon, comme on le pratique aujourd'hui dans quelques parties de l'État de Venezuela, sur les bords de l'Orénoque. Les caïmans sont assez nombreux dans la province

de Corrientes pour que cette chasse puisse donner de véritables bénéfices. Elle conviendrait surtout à beaucoup de ses campagnards, qui la préféreraient certainement à la culture du sol, pour laquelle ils n'ont qu'une médiocre sympathie.

LACERTIENS. — Le nombre des LÉZARDS qui habitent le bassin de la Plata est considérable en genres et en espèces. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs, depuis la Grande Sauvegarde, que Linné a désignée sous le nom de *Lacerta teguixin*, jusqu'au lézard de murailles (*Lacerta muralis*), le plus commun de tous. Ces animaux sont désignés dans le pays sous le nom générique de Teyu, qui veut dire lézard en guarani.

A la tribu des Geckos (*Ascalabotes*, Cuvier) nous semblent appartenir deux espèces, que nous n'avons vues que dans la sierra de Cordova, à une altitude de 2,200 mètres, où elles passent à tort pour venimeuses. Leur corps forme une sorte de quadrilatère allongé, un peu aplati, et la tête l'est également ; les pattes sont écartées du corps. L'un est d'un beau vert, et d'une longueur de vingt-cinq à trente centimètres ; l'autre d'un gris roux. Tous deux courent avec assez d'agilité sur les roches les plus lisses.

Le Lézard vert (*Lacerta viridis*, Linné ; *Teyu-hobi* des Guaranis) se rencontre partout dans la campagne, où il vit d'herbes et d'insectes ; il atteint une taille de quarante centimètres. — Une espèce, de moindre taille, de couleur rougeâtre et de forme très-élégante, vit en bonne harmonie auprès de lui. — L'Anolis (*Anolis punctata*) est commun dans les forêts des Missions, du Paraguay et d'Oran, où il court avec beaucoup d'agilité sur les arbres, se nourrit d'insectes, d'œufs de petits oiseaux, de fruits, etc. — Le *Teyu-guazu* d'Azara, GRANDE SAUVEGARDE, acquiert une taille qui dépasse un mètre ; il vit dans des terriers qu'il creuse au milieu des champs, et souvent non loin des habitations. Sa forme est allongée, sa peau noire, striée de blanc et marquée de deux longues raies longitudinales. — Le *Teyu-Ameiva*, de Spix, paraît répondre à ce genre, qui renferme plusieurs espèces peu différentes les unes des autres. La chair du Teyu est excellente à manger et ressemble à celle du meilleur maquereau. On la vend sur les marchés de Montevideo et de Buénos-Ayres.

L'IGUANE (*Lacerta Iguana*, Linné) est aussi répandue que l'Ameiva ; elle atteint sa taille, et est plus agile. Nous l'avons vue dans

toute l'étendue de la Confédération. Ce genre renferme plusieurs espèces, comme le précédent, et les paysans argentins savent très-bien en faire la différence. L'une, de couleur rougeâtre et dont la crête dorsale est très-prononcée, habite les bois les plus arides de la plaine intérieure, et s'y creuse des terriers. L'espèce que l'on rencontre en abondance au Paraguay est verte, mouchetée de noir et de forme plus allongée et plus élégante. — L'Iguane se nourrit d'insectes, de fruits, d'autres reptiles, recherche les œufs dans les basses-cours, et attaque quelquefois même les volailles. Elle est ainsi la terreur des ménagères, qui lui reprochent de ne pas leur laisser un poulet. — En revanche, comme sa chair est un fort bon manger, on la recherche avidement. Dans le pays, quelques personnes assurent qu'elle favorise l'apparition de la lèpre, tandis que d'autres la regardent comme souveraine contre la syphilis invétérée. Il n'y a rien de vrai dans tout cela. On ne mange pas assez d'iguanes ni de teyus pour que leur chair puisse avoir une action directe sur l'économie animale; les Indiens du Chaco, qui en usent le plus, n'ont pas plus de maladies cutanées que d'autres. La peau de l'iguane est ferme et résistante; les élégants du Paraguay s'en servent pour recouvrir les *bolas* en plomb dont ils se servent à la chasse.

Azara parle de deux espèces de Caméléons qui se rencontrent au Paraguay. Leur forme diffère de ceux de l'ancien continent, et quelques naturalistes les considèrent comme des lézards du genre Anolis. Nous n'avons vu aucun de ces animaux.

OPHIDIENS.

L'ordre des Ophidiens a de très-nombreux représentants dans cette partie de l'Amérique. Les Indiens les désignent sous le nom générique de *Boy*, Serpent. Nous ne citerons que les principaux.

Vipères. — Extrêmement communes, quoique les accidents produits par leurs morsures soient rares. Le motif principal de cette immunité est qu'on ne va guère qu'à cheval dans la campagne, et que ces animaux fuient les endroits habités et se maintiennent dans les lieux déserts, soit secs, soit humides, où ils trouvent les insectes, les grenouilles et les petits quadrupèdes dont ils font leur proie, et que d'ailleurs ils ne mordent que lorsqu'on les irrite ou qu'on marche dessus par mégarde.

La plus connue de toutes les vipères de la Plata est la *Quiririo* des Guaranis, appelée dans le pays *Vivora de la Cruz*, Vipère de la Croix, d'une tache noire en forme de croix qu'elle a sur la tête. Elle atteint jusqu'à soixante-dix centimètres de long et est très-venimeuse, mais pas plus que la vipère d'Europe, car tous les gens mordus ne meurent pas ; cela dépend de l'âge de la vipère, de son état d'irritation, du degré de chaleur, etc. Les chiens la poursuivent activement, mais beaucoup en sont mordus et meurent de la blessure. — La *Quiririo*, nommée aussi *Jacarara* par les Paraguayens, est le plus répandu de tous les serpents venimeux du pays ; c'est le seul qu'on nous ait signalé comme véritablement dangereux.

Azara cite la *Ñandurié,* qui est, dit-il, de la grosseur d'un fort tuyau de plume et n'a pas plus de trente-cinq centimètres de long ; elle serait, affirme-t-il, des plus redoutables malgré sa petitesse. Nous n'en avons jamais entendu parler, ce qui prouve qu'elle est peu commune. — La Ñacanina, au contraire, est assez multipliée. C'est un ophidien très-leste et qui attaque quelquefois les cavaliers. Elle se dresse alors sur elle-même et mord en se lançant en arrière. Aussi les campagnards sont-ils très-adroits à la couper en deux avec leur couteau. Elle est d'ailleurs peu venimeuse.

Le Serpent à sonnettes (*Crotalus horridus*, Lin.), appelé ici *Cascavel*, se rencontre à partir du 32e degré en remontant vers le Nord ; il est heureusement assez rare sur le littoral, et ne devient plus abondant qu'au Chaco et dans les provinces Andines, à partir de celle de la Rioja. Ce Crotale se tient dans les terrains secs et pierreux et chasse principalement de nuit ; les *Apereas* (Cobayes) font la base de sa nourriture. Sa morsure est presque toujours mortelle ; mais il est facile de l'éviter, car il est timide et fuit le voisinage de l'homme. Les Indiens du Chaco lui font une guerre acharnée pour s'emparer des sonnettes, replis écailleux mobiles qui sont à l'extrémité de la queue de ce serpent. Ils en font des colliers pour leurs femmes et d'autres ornements pour eux et leurs chevaux.

On trouve, dit-on, une vipère aquatique (*Hydrophis?*) dans les provinces de Santa-Fé et de Santiago del Estero ; nous ne l'avons jamais vue.

Quoique le nombre des serpents à venin soit vraisemblablement assez grand dans le bassin de la Plata, durant dix-huit années de pratique médicale en ce pays, il ne nous est pas arrivé une seule fois d'avoir à traiter un blessé de leur fait, et les cas authentiques dont nous avons entendu parler par les médecins qui les avaient soignés

ne se montent qu'à deux. On voit que le péril n'est pas grand de ce côté, bien qu'il y ait quelques précautions à prendre quand on marche dans un terrain humide ou couvert de hautes herbes. Les serpents cherchent toujours à fuir : il s'agit donc seulement de battre le terrain devant soi avec une baguette lorsqu'on marche à pied dans les endroits où l'on soupçonne la présence de ces reptiles, et surtout si l'on apprend qu'ils en sont infestés, comme certaines localités ont la réputation de l'être.

Couleuvres. — Aussi nombreuses que les vipères. La plus remarquable de toutes est le Serpent corail (*Elaphomorphus lemniscatus*), *Coral* dans le pays, qui passe à tort pour être venimeux. C'est une couleuvre longue de soixante à quatre-vingt-dix centimètres, lente dans ses mouvements, mais dont la peau est réellement magnifique. Cette peau se compose d'anneaux alternativement blancs, rouges et bruns d'un grand éclat ; les écailles, très-petites, comme celles de notre couleuvre à collier, figurent des losanges réguliers. C'est un des plus jolis serpents que l'on puisse voir. — Une autre petite couleuvre verte, nommée *Boy-hoby*, très-agile, se rencontre dans les prairies; elle nage parfaitement, et, lorsqu'elle est poursuivie, sait très-bien traverser un ruisseau.

Boas. — A partir du 29e degré se trouvent les Boas (*Boa constrictor*, *diviniloquus*, *eques*, *murina*, etc., Linn.), qui sont assez multipliés dans la province de Corrientes; ils vivent dans les endroits humides, dans les esteros, où ils trouvent abondamment des grenouilles, des canards et des apereas, dont ils font leur proie. Leur taille atteint jusqu'à quatre mètres. On en cite qui vont jusqu'à six, en remontant vers le Nord ; mais ils sont fort rares, et les plus communs ne dépassent pas trois mètres en longueur; leur diamètre atteint de quinze à vingt centimètres à sa partie moyenne. — Les Indiens nomment les Boas *Curiyu*. Dans le pays, on les désigne généralement sous le nom d'*Ampalagua*, quoique cette désignation s'applique plutôt à l'espèce qui se trouve principalement dans le voisinage des rivières (*Boa murina*). — Ces animaux nagent très-bien et traversent facilement les bras du Parana, du Paraguay et de l'Uruguay. Il paraît qu'à l'époque de la conquête, les Indiens Carios (Guaranis) les adoraient, puisque Ulric Schmidel raconte qu'on en trouva un de vingt-cinq pieds de long dans une espèce de temple où on le nourrissait de gibier, et, dans les grandes occasions, quel-

quefois de la chair de prisonniers égorgés pour leurs festins de cannibales. Probablement ceci a été exagéré par ce soldat un peu crédule ; car on sait que les Guaranis n'ont jamais été anthropophages comme les Tupis, leurs ennemis mortels.

Les Boas se trouvent dans le Chaco, dans les provinces de Santiago del Estero, Rioja, Catamarca, etc. Les Indiens du Chaco mangent leur chair, qu'ils disent être excellente. Ce sont des animaux dont l'aspect est effrayant, comme celui de presque tous les serpents, mais tout à fait inoffensifs, et qui pourraient même rendre des services dans une propriété en faisant une chasse active aux rats, aux apereas, aux crapauds, aux grenouilles et à une foule de petits animaux qui pullulent près des champs cultivés.

De tous les serpents, si nombreux dans les régions de la Plata, le Boa est le seul qui, par sa taille, échappe aux attaques des nombreux échassiers et de la multitude d'oiseaux de proie (*Gavilanes*) qui leur font une guerre implacable, et en détruisent une immense quantité.

Tous les serpents, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, sont connus au Paraguay et à Corrientes sous le nom guarani générique de *Boy*, nom qui se trouve si souvent répété dans toutes ces régions pour désigner un ruisseau, un marais, enfin telle ou telle localité. — Il est assez singulier que ce nom se rapproche autant du mot boa, sous lequel les Latins désignaient anciennement ces grands ophidiens.

BATRACIENS.

Grenouilles (*Rana*). — Très-multipliées sur le littoral, et divisées en un assez grand nombre d'espèces. L'une, très-commune aux environs de Montevideo, et pareille à la grenouille verte d'Europe pour la forme, a le cri semblable à celui du chevreau, et pendant l'été, dès qu'on sort de la ville, on est assourdi de ses concerts. — D'autres ont une sorte de sifflement, pareil à celui d'un oiseau ; aucune n'a le cri de la grenouille d'Europe. — Dans les bois se rencontre une Rainette, essentiellement terrestre (*Hyla tinctoria*), qui est fort agile, et monte même sur les arbres, dont les feuilles la nourrissent.

Les Crapauds (*Bufo*), ne sont pas moins nombreux que les grenouilles.—Le petit crapaud brun (*Bufo vulgaris*) abonde dans l'Entre-Rios, principalement sur la côte de l'Uruguay. Son cri, le soir, est clair

et vibrant, et ressemble à celui d'un petit grelot qu'on agiterait dans le voisinage. Pendant la sécheresse, il s'enfonce dans la terre ; mais, à la première pluie, il en sort avec une telle promptitude que le sol en est couvert en un instant. C'est sans doute ce phénomène qui a fait croire aux pluies de crapauds aussi bien en Europe qu'en Amérique. — Cet animal ne fuit pas la présence de l'homme; car, à la campagne, il entre plus souvent qu'on ne voudrait dans les maisons les mieux tenues, et va s'y cacher dans les coins obscurs. Ceci est l'espèce la plus répandue. — A Corrientes et au Paraguay, nous en avons vu une autre espèce de grande taille, puisqu'elle atteint jusqu'à trente centimètres de long : sans doute le *Bufo-agua* de Latreille. Ce batracien, un peu moins hideux que le précédent, a le ventre jaunâtre, le dos gris, marbré de brun et de jaune. Il est assez commun aux environs des habitations. — Tous ces animaux sont inoffensifs, mais répugnent par leur aspect ignoble et leur laideur.

§ IV. — *Poissons, Mollusques, Crustacés et Annélides.*

Dans un pays où les cours d'eau sont si vastes et si profonds, les poissons doivent nécessairement abonder; aussi leur nombre est-il infini. — Les côtes de l'Océan nourrissent la plupart des genres et espèces que l'on rencontre sur celles du Brésil; un certain nombre pénètrent dans la Plata, mais ne remontent guère à plus de trois lieues au-dessus de Montevideo ; car, à cette distance de la mer, l'eau est constamment douce. Aussi le meilleur poisson se trouve-t-il sur les côtes de Patagonie, et à Maldonado, situé tout à fait à l'entrée de la Plata. On en pêche encore de bon à Montevideo, où l'eau n'est que saumâtre ; mais à Buénos-Ayres il est tout à fait inférieur. A part le *Peje-rey*, le poisson qu'on pêche devant cette ville a généralement un goût de vase. Ce n'est qu'en remontant un peu plus haut la Plata, et en entrant dans le Parana ou l'Uruguay, que l'on trouve d'excellentes espèces.

La partie de la Plata où dominent les eaux venues de l'Océan offre, indépendamment des espèces marines ordinaires, d'excellents poissons qui semblent particuliers à cet estuaire. Tels sont la Courbine noire, *Curbina negra*, grand salmonoïde qui atteint jusqu'à cent vingt centimètres de long et est gros à proportion; — la Courbine ordinaire, beaucoup plus petite, qui ressemble à la Carpe (*Cyprinus*), avec des formes un peu plus allongées, et dont la chair est délicieuse; — la *Lisa*, analogue au Maquereau (*Scomber*),

mais plus grande ; — la *Brotula*, poisson siluroïde, sans écaille, muni de grands barbillons, et dont la chair est blanche comme celle du Merlan (*Merlus*), mais beaucoup plus délicate. Le *Peje-rey* est une sorte d'Éperlan (*Osmerus*) qui atteint jusqu'à quarante centimètres de long et qui est exquis.—Sous le nom d'*Anchoa*, on pêche une espèce de Sole (*Solea*) sans écailles, qui est assez bonne. Un autre poisson de même genre, mais plus petit, est la *Palometa;* elle est cependant toujours un peu vaseuse. On y trouve également une Raie (*Raia*) de petite dimension et le Congre (*Muræna*) ordinaire. Le poisson le plus multiplié est un Silure qui atteint une très-grande taille, et que les matelots français désignent sous le nom de *Machoiran*, les Espagnols sous celui de *Bagre*. Ce poisson, mou et sans écaille, est fort dédaigné ; mais on pourrait l'exploiter pour en tirer de l'ichthyocolle, comme on l'a fait aux embouchures de l'Orénoque. Il est excessivement abondant, et l'on en compte un assez grand nombre d'espèces : Bagre noir (*Bagrus niger*), Bagre crapaudin (*B. bufonius;* dans la Plata, *Bagre Sapo*), etc., etc. — Une petite espèce jaune, dite *Bagre amarillo*, Bagre jaune, est fort recherchée comme poisson de table. — Tous ces siluroïdes ont été désignés sous les noms divers de *Mystus*, *Bagrus*, *Pimelodes*, etc., etc.

L'immense quantité de poissons qui fourmillent à l'entrée de la Plata a rendu de très-grands services à Montevideo durant le long siége de neuf années que cette ville soutint de 1843 à 1851. Ils formèrent la base de l'alimentation des assiégés, surtout en 1844 et 1845, alors que les communications étaient gênées par le blocus que maintenait l'escadre du général Rosas par mer, et qu'on n'y pouvait recevoir de vivres frais. Quelques industriels ont profité de cette abondance de poisson pour établir de petites saleries où ils préparent et sèchent une sorte de morue locale qui se débite sous ce nom et s'exporte à l'intérieur, de même qu'elle sert également pour l'approvisionnement des navires. La *Curbina* de moyenne grandeur, l'*Anchoa* et le *Bagre negro* servent principalement à cette préparation.

Crustacés. — Sur la rive gauche de la Plata, et principalement dans les environs de Montevideo, on rencontre un Crabe ressemblant au Tourteau (*Cancer pangurus*), mais qui reste toujours de petite taille. Ce crustacé n'est pas considéré comme comestible. — Des Langoustes (*Palinurus*) se trouvent, dit-on, sur les rochers de l'île de Lobos et sur la côte, vers l'entrée de la rivière. On ne s'occupe pas plus de cette pêche que de celle des huîtres. — Dans ces parages

doivent se rencontrer aussi ces excellentes crevettes si connues au Brésil sous le nom de *Camarones* (*Gammarus locusta*), et que l'on néglige faute de pêcheurs pour aller les recueillir.

Azara dit qu'il existe dans les environs de Maldonado une espèce de Crabe terrestre (*Cancer terrestris*) qui creuse des trous profonds dans le sable sec, et cela loin de la mer, des lagunes et de tout ruisseau. Il est, ajoute-t-il, comestible, et pour le goût ressemble tout à fait à celui d'Europe. Ce Crabe serait alors une espèce particulière, quoique très-voisine du Gécarcin des Antilles, vulgairement Tourlourou (*Cancer gecarcinus*), et qui se trouve sur toutes les côtes du golfe du Mexique. Les habitants de Maldonado refusent aujourd'hui d'en manger.

Les principaux Mollusques comestibles de l'entrée de la Plata sont la Moule (*Macra edulis*), qui couvre les rochers des environs de Montevideo et que l'on recueille avec la plus grande facilité à la marée basse. Elle est plus petite que celle que l'on pêche sur les côtes de France, mais de même goût. —L'Huître (*Ostrea edulis*) se trouve, dit-on, sur les rochers de l'île de Florès, à cinq lieues de Montevideo, près de Maldonado, et sur les côtes de Patagonie. C'est une pêche complétement négligée et qui pourrait être entreprise avec succès, car Montevideo et Buénos-Ayres sont deux centres de consommation assez importants pour offrir des débouchés assurés à une industrie de cette nature. — Les sables de la plage de Montevideo renferment en quantité le Solen ou Manche de couteau (*Solen cultellus*), qui, convenablement préparé, ressemble un peu à l'Huître pour le goût.

Le Parana et l'Uruguay nourrissent quelques-unes des espèces de poissons qui vivent dans l'estuaire de la Plata. Le Bagre, la Raie, la Palometa, y abondent; le Peje-rey ne se trouve cependant que près de leurs embouchures, tandis que ceux-là se rencontrent dans tout leur cours. La Palometa n'est dangereuse qu'au-dessus de Corrientes et dans le Rio-Paraguay. Elle y est probablement d'une autre espèce que dans la Plata et le bas Parana; car cette dernière ne mord point, tandis que celle du Rio Paraguay a les dents très-tranchantes, et rappelle les *Pirangas* si voraces des fleuves du Brésil. Quant à la Raie d'eau douce, que l'on trouve dans le Parana et l'Uruguay, et qui est un peu plus petite que celle de la Plata, elle passe pour être venimeuse. C'est sans doute une espèce

du genre Pastenague (*Trygon*), qui est armée de fortes épines sur le dos. — Tous les mariniers assurent que les baigneurs qui, en marchant dans la vase, aux bords du Parana, mettent le pied dessus, sont dangereusement piqués par son épine et courent le risque d'être attaqués du tétanos. Aussi, dans les endroits qui n'offrent pas une belle plage sablonneuse, prend-on généralement des précautions pour se baigner.

Les principaux et les meilleurs poissons de ces deux fleuves sont : — le *Dorado* (*Perca unimaculata?*), grand et beau poisson dont les écailles sont couleur d'or et qui pèse jusqu'à vingt kilogrammes. On le pêche avec une forte ligne, dont l'extrémité doit être bien garnie de cylindres de plomb pour ne pas être coupée par les dents tranchantes de ce poisson ; — le *Pacu*, ressemblant un peu au Saumon, qui atteint les mêmes dimensions et dont la chair est exquise ; — le *Surubi*, qui a les mêmes qualités ; les *Sabalos*, espèces d'aloses aussi très-grandes ; — le *Pati*, la *Boga*, d'un goût très-fin, mais trop remplis d'arêtes, etc. — Un petit poisson très-répandu et que l'on voit constamment bondir hors de l'eau dans les belles nuits d'été, est la *Mojarra* (*Xyphorhynchus*), que l'on prend avec un hameçon fait d'une simple épingle, et dont le goût est aussi fin que celui de l'Éperlan. Citons enfin des *Armados*, des *Dentudos*, des *Talaïras*, des *Lenguados*, et une foule d'autres dont les noms nous échappent, et qui tous sont comestibles. Mais nul ne vaut les trois principaux que nous avons nommés d'abord : le Dorado, le Surubi et le Pacu. Les poissons sont tellement nombreux dans le Vermejo que quelques étrangers ont eu l'idée d'établir une salerie et sécherie près d'Oran, pour y préparer du poisson sec qu'on importe en Bolivie où il se vend à un très-haut prix, 20 piastres (100 francs) le quintal. — Le Parana est plus riche encore que l'Uruguay sous le rapport de la pêche. On comprend dès lors de quelle ressource immense celle-ci peut être pour tous les riverains.

Les torrents des Andes renferment une Truite (*Salar*, Linn., en espagnol *Trucha*) de grande taille et d'excellent goût. Ce poisson vit aussi bien dans l'eau douce que dans l'eau salée, puisqu'on le rencontre dans la rivière de San-Juan, qui est douce, comme dans les lagunes de Guanacache et dans le lac Bebedero, dont les eaux sont tout aussi salées que celles de la mer. — Les rivières Dulce et Salado abondent aussi en poissons des mêmes espèces que nous avons citées, et peuvent parfaitement se prêter à l'établissement de petites pêcheries. A Tucuman même, le Rio-Sali, malgré le peu d'eau qu'il conserve dans

la saison sèche, est rempli de Dorados, sans compter les Bogas, les Bagres, etc., qui y fourmillent....

Quant aux Mollusques d'eau douce, il n'y a guère de remarquable que diverses espèces d'Anodontes (*Anodonta*) que l'on trouve dans les ruisseaux de l'Entre-Rios et dont les paysans se servent en guise de cuiller. La lagune de Santa-Fé en renferme une espèce (*Anodonta iridina*) de moyenne grandeur, dont la face interne de la coquille est magnifiquement nacrée. On en fait quelquefois monter sur des manches d'argent pour s'en servir également en guise de cuiller ou comme objet de curiosité. — Dans les Missions, nous avons trouvé à la surface du sol, dans les lieux humides, des Hélices (*Helix*) et des Limnées (*Limnæus*) de grande taille. Ces coquilles sont assez nombreuses pour que, du temps des Jésuites, on les ramassât pour les brûler et en faire de la chaux à blanchir.

Nous ne connaissons aucune espèce d'Écrevisse ou de Crabe dans l'intérieur.

Annélides.— Les Sangsues (*Hirudo Sanguisuga*, Linn.) se rencontrent sur certains points, et plusieurs espèces présentent les bonnes qualités de la sangsue médicinale. Il en existe dans les lagunes des environs de Santa-Fé ; mais leur appareil de succion n'est pas assez énergique, et elles mordent à peine. — Il n'en est pas de même de celles que l'on trouve dans les lagunes et esteros de Corrientes ; nous en avons fait nous-même l'expérience à Bella-Vista. La Sangsue correntine, qui est noire, striée de vert, très-vive et très-alerte, prend aussi bien que celle des meilleures qualités venues d'Europe. La pêche en est ordinairement faite par des enfants. Sitôt que ceux-ci entrent dans l'eau, les sangsues se précipitent sur leurs jambes, mais les pêcheurs savent les saisir prestement et les mettre dans une bouteille avant qu'elles aient eu le temps de mordre.

Il serait bien à désirer que les barbiers de Buénos-Ayres, de Montevideo, de Rosario, etc., au lieu de faire venir des sangsues d'Europe, qu'ils font payer de 1 fr. 50 à 5 fr. aux malades, se servissent des sangsues de Corrientes, qui sont aussi bonnes et ne coûteraient pas la dixième partie de ce que coûtent les premières. On trouve également des sangsues dans les ruisseaux de San-Luis de Cordova, de Tucuman, etc., mais elles ne valent pas celles de Corrientes. Ces dernières sont tellement avides de sang qu'elles fatiguent horriblement les animaux qui entrent dans les esteros pour y

paître les joncs, les souchets, et plusieurs graminées riches en principe sucré, dont ils sont très-friands. On les en voit sortir avec les jambes striées de petits filets de sang provenant des piqûres de ces annélides. Les chevaux qui prennent l'habitude d'aller dans les esteros et de souffrir ces pertes de sang continuelles, engraissent beaucoup, mais sont sans force et finissent par succomber à une sorte d'hydropisie générale. Aussi les propriétaires soigneux ont-ils la précaution de les faire conduire loin de ces flaques d'eau.

§ V. — *Insectes.*

On sait que le nombre des Insectes est prodigieux, puisque les naturalistes en comptent déjà plus de trente mille espèces; aussi, comme nous avons fait pour les animaux précédents, ne voulons-nous qu'indiquer les plus remarquables, au point de vue de l'utilité ou du danger qu'elles offrent, ou de la curiosité qu'elles excitent.

CLASSE DES HEXAPODES.

Coléoptères.—Le Paraguay nourrit un beau Scarabée (*Scarabæus ateuchus*), et plusieurs nécrophores de grande taille, insectes remarquables par la rapidité avec laquelle ils enterrent les cadavres des petits animaux dans lesquels ils déposent leurs œufs. — La Calandre (*Calandra granaria*) et le Charançon (*Curculio*) se trouvent malheureusement aussi répandus dans les blés et les maïs qu'en Europe.— On trouve diverses espèces de Cantharides (*Meloe vesicatoria*) dans les bois, mais on ne s'est jamais occupé de les recueillir.

Les provinces du nord, à partir de Cordova, nourrissent un magnifique Taupin (*Elater*, *Pyrophorus*), connu ici sous le nom de *Tuco-tuco*, et qu'aux Guyanes on appelle *Cuyuyu*. Ces insectes, longs de trois centimètres, ont la forme d'un très-gros Bourdon et possèdent la propriété de plier brusquement leur corps en deux, en frappant le sol avec bruit, pour s'élancer en avant. Ils volent d'ailleurs très-bien. Mais ce qu'il y a de plus remarquable en eux, ce sont deux taches jaunes en avant du corselet, qui, la nuit, jettent un éclat phosphorescent tellement vif qu'en promenant l'insecte sur un livre, il donne assez de lumière pour qu'on puisse lire chaque ligne l'une après l'autre. Les dames s'en font quelquefois des parures, en les enfermant dans un petit nœud de gaze qu'elles cousent à leur robe ou qu'elles montent en coiffure. Dans les belles nuits d'été, ces curieux

animaux remplissent l'air, et les deux jets de feu qui partent de leur tête font un effet extraordinaire. Ils sont rares au Paraguay, tandis qu'ils abondent à Salta, à Tucuman, à Santiago del Estero et à Cordova. — On trouve partout les Lampyres (*Lampyris noctiluca*), également phosphorescentes; mais la matière lumineuse, chez ces insectes, réside dans l'abdomen, et leur éclat est bien inférieur à celui du Taupin.

Orthoptères.— Outre le Criquet, ou *Acridium migratorium,* dont nous avons déjà parlé (tome I, page 536) et dont nous connaissons les ravages, les champs renferment la Sauterelle verte (*Locusta viridissima*), qui vit de végétaux, mais qui est peu répandue. — Le Grillon (*Gryllus domesticus*), cet ami du foyer du paysan d'Europe, se retrouve aussi dans la Plata et chante comme celui de l'ancien continent. — Sous le nom de *Caballo del Diablo*, Cheval du Diable, on connaît une grande Mante entièrement verte (*Mantis religiosa*, Linn.), longue de huit à dix centimètres, d'un aspect réellement hideux. — La Blatte américaine ou Cancrelat, Kakerlac, en espagnol *Cucaracha* (*Blatta americana*), est très-répandue à Buénos-Ayres et surtout à Montevideo, où elle infecte quelques vieilles maisons au point de les rendre inhabitables. Il est cependant possible de s'en débarrasser à force de propreté. Nous n'en avons pas vu dans l'intérieur.

Névroptères. — Les Termites ou Fourmis blanches (*Termes fatale*) ne se rencontrent qu'au Paraguay et sont heureusement rares (Voy. tome I, page 535). — Le Fourmi-lion (*Myrmeleo formicarius*, Linn.), analogue à celui d'Europe, se trouve au Paraguay et à Corrientes.—Les élégantes Libellules ou Demoiselles (*Libellula vulgata*) couvrent les marais et les lagunes, et volent en essaims nombreux au bord des rivières.

Hyménoptères. — *Abeilles.* — Les espèces d'Abeilles (*Apis mellifica*) sont très-répandues dans la Plata. Azara en comptait sept au Paraguay seulement; mais il y comprenait les Guêpes. Elles ne sont pas moins nombreuses au Chaco et dans les provinces de l'intérieur. Les Abeilles américaines, ainsi que l'a remarqué l'entomologiste Latreille, ont l'abdomen plus court et l'aiguillon moins puissant que les Abeilles d'Europe. Leur manière de travailler et leurs mœurs sont toutefois analogues, et leur miel est du même goût. Les

unes font leur nid dans le creux des arbres, c'est le plus grand nombre; d'autres creusent le sol pour l'y bâtir. Tantôt le miel est déposé dans les rayons que tout le monde connaît, tantôt dans de grandes alvéoles rondes, en forme d'amphore. Quelques espèces vivent par petits groupes, formant un gâteau ici, un autre là, attachés soit à une branche d'arbre, soit à un mur : ainsi en rencontre-t-on partout dans l'Entre-Rios, à Santa-Fé ; mais cette espèce appartient plutôt au genre Guêpe (*Vespa polystes*). Nulle part elles ne sont plus nombreuses que dans les bois de Santiago del Estero et du Chaco. Les espèces les plus communes sont connues sous le nom de *Lechiguana* (*Chatergus brasiliensis*, Linn.), et de *Camuati*. Ce dernier nom, qui est guarani, désigne aussi en général les essaims, car l'abeille qui porte ce nom est celle qui donne le plus de miel. Une autre espèce, connue au Paraguay et aux Missions sous le nom de *Labatatú*, produit un miel qui occasionne des douleurs de tête et une sorte d'ivresse momentanée qui va quelquefois jusqu'à un véritable empoisonnement. Cette abeille rappelle celle dont parle Xénophon dans sa *Retraite des Dix mille*, qu'il rencontra dans les montagnes de l'Arménie, et dont le miel rendit malade une partie de son armée. M. Auguste Saint-Hilaire, dans son voyage aux Missions, en 1816, souffrit horriblement après en avoir mangé, et faillit succomber.

Les Guêpes (*Vespa*) ne sont pas moins nombreuses que les Abeilles. L'espèce la plus commune est la Cartonnière, qui, tantôt attache son nid à un arbre, sous forme d'une grosse masse globuleuse d'aspect grisâtre, tantôt le creuse dans le sol. Elle ressemble beaucoup à celle d'Europe (*Vespa gallica*), quoique un peu plus petite. D'autres espèces vivent par très-petits groupes et font leur nid, qui se compose d'une douzaine d'alvéoles, sous un toit, dans un trou de mur, à une branche d'arbre. Une espèce qui est solitaire (probablement un *Sphex*) creuse en terre les trous où elle dépose ses œufs, et les recouvre de sable.

On trouve aussi une espèce de Bourdons, qui vivent en société de cinquante ou soixante, dans de petites cavités souterraines qu'ils tapissent de feuilles rompues, enduisent de cire et remplissent de miel.

Toutes les espèces mellifères sont poursuivies avec acharnement par les habitants de l'intérieur, qui leur enlèvent le miel et en font commerce, et par les Indiens du Chaco, qui s'en nourrissent en partie et en fabriquent une sorte d'hydromel dont ils s'enivrent. Ce goût pour le miel leur fait passer des journées à jeter bas des arbres

gigantesques, cèdres, noyers, pacaras, au sommet desquels ils trouveront seulement dans un trou quelques rayons remplis. La cire est également recueillie par eux et se consomme en partie sur les lieux pour les églises. Elle sert aux Indiens de moyen d'échange avec les blancs.

La Lechiguana et le Camuati pourraient facilement être rendus domestiques avec quelques précautions ; mais on aime mieux pourchasser ces industrieux insectes que de se donner la peine de les soigner. Aussi le nombre en est-il diminué singulièrement autour de Santiago del Estero, et les *meleros*, ou chercheurs de miel, sont-ils obligés de s'interner quelquefois assez profondément dans le Chaco pour en rencontrer.

Fourmis. — Nous avons déjà parlé des Fourmis (*Formica*, tome I, page 523), en racontant les attaques des *Cargadoras* (*Œcodoma cephalotes*, Latr.) contre les végétaux cultivés; nous y renvoyons donc. — De petites espèces infestent les maisons, mais on peut s'en débarrasser en les poursuivant avec opiniâtreté. Cependant on n'y parvient quelquefois qu'avec beaucoup de difficultés, à cause de leur nombre sans cesse renaissant et de leur obstination invincible à revenir au même endroit. Ce sont surtout les vieilles maisons qu'elles poursuivent ainsi. — Parmi les espèces qui habitent la plaine, Corrientes et le Paraguay en renferment une qui se construit des habitations de forme pyramidale hautes de 8 à 12 décimètres et même plus, que l'on nomme *Tacurus*, et cela dans des *bañados*, c'est-à-dire dans des endroits entièrement plats où il y a toujours un ou deux décimètres d'eau. Ces fourmilières, bâties avec une extrême solidité au moyen d'une terre argileuse qui durcit prodigieusement à l'air, sont extrêmement multipliées en certains endroits. Elles forment ainsi des centaines de buttes dans un espace assez resserré, ce qui donne à ces bañados un aspect tout à fait singulier. Les fourmis qui les habitent sont petites et noires : on ne les voit jamais sortir de leur fourmilière, et l'on ne sait encore de quoi elles se nourrissent; il est cependant probable que c'est de nuit qu'elles vont chercher leur pâture. On dit dans le pays que ce son celles que le Tamanoir attaque de préférence, et que la solidité de la pyramide cède devant les ongles puissants de cet animal, qui darde à son aise sa langue allongée jusqu'au fond des galeries habitées par l'insecte. — Les fourmis de cette espèce ne font aucun tort aux cultures et se tiennent d'ailleurs dans des endroits très-isolés.

Lépidoptères. — Ce genre renferme les Papillons. — Ceux-ci sont nombreux partout, mais les belles espèces ne se trouvent que dans le nord à partir du 28e degré. Nous en avons vu de magnifiques à San-Borja, entre autres un gris semé de rouge et de noir, qui avait bien vingt centimètres de large les ailes étendues. Les beaux individus de ce genre sont assez rares, et sous ce rapport la faune des Lépidoptères est peu considérable.

Nous ne connaissons dans le genre Bombyx que le Ver à soie importé de l'ancien continent, et dont nous parlerons en son lieu. Il s'élève bien dans les provinces de Mendoza et de San-Juan, et réussirait certainement partout si l'on voulait s'occuper de son éducation, puisque le mûrier, dont la feuille est indispensable à sa nourriture, est devenu un arbre indigène.

Hémiptères. — A cet ordre appartient la Cigale dont une espèce (*Cicada Sonata*, Westwod) abonde sur les rives de l'Uruguay et du Parana et dans la province de Cordova; nous ne l'avons pas vue plus haut. Cette cigale a un sifflement si puissant qu'on le prendrait presque pour le sifflet d'une machine à vapeur. A la chute du jour, dans les chaudes et calmes journées d'été, l'ensemble de tous ces sifflements, qui sont assez doux entendus de loin, produit un effet extraordinaire dans la campagne. — Le Fulgore porte-lanterne (*Fulgora lanternaria*, Linn.) est répandu sur le littoral. Sans jeter autant d'éclat que le Taupin, il ne laisse pas que d'être très-brillant et donne un charme tout particulier aux belles nuits de ces contrées. La lumière part de son prolongement céphalique. Ainsi le Fulgore, le Taupin et la Lampyre sont les trois insectes phosphorescents des régions argentines.

Dans le genre Puceron, nous connaissons déjà celui du Pêcher. qui parfois est assez nombreux pour causer de véritables épidémies dans les arbres fruitiers (Voyez tome I, page 437 et 544) : on trouve ici ceux du Pêcher, du Poirier et du Rosier.— Les Cochenilles (*Coccus Cacti*) appartiennent aussi à cet ordre; nous en avons déjà traité (tome I, page 518), et nous en reparlerons encore en leur lieu.

Les Hémiptères suceurs renferment les Punaises et les Réduves, qui malheureusement sont très-communes dans certaines régions. — Les Punaises d'eau foisonnent dans certains marais, où elles se nourrissent d'autres insectes. — Les Punaises de terre sont également assez répandues dans les bois : en certains endroits, elles sont assez nombreuses pour se faire de loin reconnaître à l'odeur. —

Mais la plus incommode de toutes les espèces de ce genre est la Punaise des lits (*Cimex lectularia*, Linn.) nommée dans l'intérieur *Chinche de Castilla* (Punaise de Castille), pour la distinguer de l'horrible *Vinchuca* indigène. Il paraît qu'elle a été effectivement importée d'Espagne et qu'elle n'existait pas autrefois. Azara raconte qu'on ne la connaît au Paraguay que depuis 1769, et dans la province de San-Juan, où elle abonde aujourd'hui ; on nous a affirmé qu'elle avait été importée récemment par des effets venus d'Europe. Quant au littoral, nous croyons bien qu'elle y existe depuis la découverte. On a beaucoup de peine à s'en débarrasser, et ce n'est que par une extrême propreté et beaucoup de persistance que l'on y parvient.

La Vinchuca ressemble à une Réduve (*Reduvius physorhynchus*, Serv.) ; c'est un insecte qui vole au besoin. Il porte une tête séparée du thorax par un étranglement prolongé ; sa forme est ovalaire, sa couleur chocolat, comme la punaise ordinaire ; sa longueur atteint de deux à trois centimètres. A peine la nuit est-elle arrivée, que ces horribles insectes sortent de leurs trous et s'abattent sur les dormeurs, dont ils piquent toutes les parties découvertes pour leur sucer le sang. Si par hasard on se retourne dans le lit et qu'on les écrase, ils laissent une grande tache sanglante sur les draps. Leur piqûre, assez douloureuse, cause ensuite une démangeaison très-désagréable. Ces insectes habitent les climats les plus secs et sont communs dans tout l'intérieur. On peut les détruire assez facilement en les pourchassant avec soin ; mais les vieilles maisons, les chaumières, les maisons de poste surtout, en sont infestées. Aussi, l'été, couche-t-on presque toujours en plein air pour les éviter, car elles restent dans l'intérieur des maisons et ne volent pas au dehors. La Vinchuca est rare sur le littoral, mais très-commune dans les provinces andines et surtout dans celle de San-Juan, où l'extrême sécheresse du climat paraît faciliter sa reproduction.

La Puce (*Pulex*), qui, comme la Punaise des lits, est aptère, c'est-à-dire sans ailes, est rangée dans ce groupe. Ainsi la Puce ordinaire (*Pulex irritans*, Linn.) infeste horriblement les maisons restées pendant quelque temps sans habitants. Sur le littoral, il y en a en toute saison, et l'on peut s'en préserver par la propreté ; mais, dans l'intérieur, si elles disparaissent en grande partie pendant l'été, elles y reparaissent avec un nouvel acharnement l'hiver. Sous

ce rapport, Tucuman est détestable. Il n'y a que les maisons neuves et bien construites qui en soient exemptes. Cet insecte infeste même quelques parties de champs et de bois, où l'on est tout étonné d'en trouver sur le sol. On sait d'ailleurs que c'est une plaie des pays qui se rapprochent des tropiques.

La Chique des Antilles (*Pulex penetrans*, Linn.), connue sous le nom de *Pique* et de *Nigua*, se montre à partir du 29e degré. Elle se loge particulièrement dans les doigts de pied à côté des ongles. Cette puce ressemble de prime abord à une puce ordinaire; seulement elle a le corps un peu plus allongé, ainsi que le bec ou suçoir, à l'aide duquel elle perce le trou par où elle s'introduit sous l'épiderme. Cet insecte, si c'est une femelle fécondée d'avance qui s'y introduit, augmente considérablement de volume par suite de la dilatation du ventre, qui est rempli d'œufs, et devient de la grosseur d'un pois, si l'on ne se hâte de le retirer. La douleur produite par cette puce varie en raison de la sensibilité des personnes. Quelquefois on s'en aperçoit presque aussitôt qu'elle a pénétré; d'autres fois ce n'est que lorsqu'elle est déjà assez volumineuse qu'elle amène de la douleur. L'unique et sûr remède est de faire une petite incision à l'épiderme avec la pointe d'un couteau, d'un canif, et de retirer l'insecte, qui représente alors une petite poche ronde, blanchâtre. Les Indiennes et les métisses sont fort adroites pour ces extractions, qu'elles opèrent sans occasionner la moindre douleur. Une simple lotion, et l'application d'un petit linge, s'il y a une plaie, suffisent après l'opération; toute autre chose est inutile. On cite cependant des cas de tétanos, et nous en avons vu un nous-même à Bella-Vista, en juin 1856, après une piqûre de *Nigua*. Mais ces cas sont fort rares, et, par expérience, nous préférons encore la chique au *Bicho colorado* (Rouget, *Leptus autumnalis*), dont nous allons bientôt parler. — La malpropreté, la négligence ou une extraction incomplète peuvent cependant amener des plaies rebelles et même la chute des ongles. Les Français de la colonie de la Nouvelle-Bordeaux, sur la rive droite du Rio-Paraguay, près de l'Assomption, en souffrirent beaucoup au commencement, parce qu'ils ne savaient pas bien s'y prendre pour leur extraction, et que la plupart ignoraient ce qu'était cet insecte, qui n'est réellement pas dangereux, si on l'enlève dès le moment où l'on s'aperçoit de sa présence.

Diptères. — Cet ordre comprend d'autres insectes qui sont un

véritable fléau pour certaines parties du pays. Lorsque le vent vient du côté des *Saladeros* (abattoirs) des environs, les villes du littoral sont infestées de MOUCHES; autrement, l'on n'en est pas plus incommodé qu'en Europe. Ce sont d'ailleurs les mêmes espèces que dans l'ancien continent. Dans les campagnes, ces mouches ont le grand inconvénient de déposer leurs œufs sur toutes les plaies que peuvent avoir les animaux, et les vers qui sortent de ces œufs, en été, amènent quelquefois la mort du jeune sujet, dont ils attaquent le cordon ombilical. On conçoit que, dans les estancias qui comptent plusieurs milliers de têtes de bétail, on ne puisse surveiller tous les bestiaux pour les débarrasser de ces vers ou de leurs œufs, en saupoudrant les plaies d'un peu de chaux vive, ou mieux de calomel; mais ce moyen est pratiqué pour les bœufs de travail et les autres animaux domestiques qu'on a sous la main, et il est infaillible.

Azara affirme qu'il n'y a pas de chiens sauvages (*Perros cimarrones*) au Paraguay, parce qu'ils meurent tous de la suite des plaies qu'ils se font en se battant entre eux pour les chiennes en chaleur, plaies qui s'emplissent de vers qu'y déposent de petites mouches; cependant Corrientes a tout autant de mouches que le Paraguay, et les *Cimarrones* n'y manquent pas, lorsque des portions de la province deviennent désertes.

Les ŒSTRES (*Tabanus cæcutiens*, Linn.) et les TAONS (*Tabanus bovinus*, Linn.) persécutent aussi le bétail; ceux-ci se sont principalement multipliés près des rivières, où ils incommodent beaucoup les baigneurs. Il sort immédiatement une goutte de sang de leur piqûre; mais la douleur passe tout de suite, car ils ne sont pas venimeux comme les moustiques. Il y a toutefois au Paraguay, près des rives du haut Parana, une très-petite mouche jaune, assez inoffensive en apparence, nommée *Butu*, qui pique sans qu'on s'en aperçoive, et qui donne lieu à une petite pustule, siége de vives démangeaisons pendant une huitaine de jours. Cette mouche, fort répandue dans les bois, y incommode extrêmement les travailleurs. D'autres diptères d'espèces voisines piquent les chevaux autour des yeux et y produisent de l'enflure qui les rend aveugles pour quelques jours. Ces divers insectes ont beaucoup contrarié les travaux de la longue *picada*, ou chemin à travers les bois, que le gouvernement paraguayen a fait ouvrir en 1855, de la mission de Jésus à la colonie indienne de Pyra-Puytain, sur la rive droite du Parana.

A l'ordre des diptères appartiennent encore les nombreuses espèces de Moustiques, désespoir des voyageurs qui remontent les rivières. On les connaît ici sous le nom générique de *Mosquitos;* mais on les divise en *Zancudos*, *Quejenes*, etc., correspondant aux genres Conops, Tipule, Cousin, etc. — Le Moustique ordinaire est tout à fait le Cousin d'Europe (*Culex pipiens*, Linn.). — Le *Zancudo*, le Maringouin des Antilles (*Megarhina mosquita*, Rabineau), est plus allongé, de couleur foncée, et produit par sa piqûre un petit bouton noir qui ne s'efface qu'au bout de quelques jours. Il abonde surtout dans le Rio-Paraguay; c'est le pire de tous. — Le *Quejen* est très-petit, blanc zébré de noir, vole sans bruit et principalement de jour, pique sans qu'on s'en aperçoive, mais laisse après une démangeaison insupportable. — Ces insectes sont fort avides de sang, et poursuivent également les hommes et les animaux, qu'ils percent de leur suçoir disposé en aiguillon très-aigu et renfermé dans une gaîne membraneuse. Par ce suçoir, ils versent une salive plus ou moins irritante qui cause la vive cuisson que tout le monde connaît; heureusement que la sensation se dissipe au bout d'une demi-heure, surtout si on ne gratte pas la partie piquée.

Les Moustiques déposent leurs œufs dans l'eau, où leur larve attend son développement jusqu'à l'état d'insecte parfait; aussi sont-ils plus nombreux au bord des rivières et ruisseaux, dans les lieux marécageux, dans les bois, et enfin dans tous les endroits humides et abrités. Quelquefois ils sont plus communs dans une localité que dans une autre, sans qu'on puisse bien en donner la raison. Les rivières à eaux un peu troubles en ont beaucoup plus que celles dont les eaux sont claires : ainsi les fleuves Paraguay et Parana en sont plus infestés que l'Uruguay. Cependant Montevideo, qui est dans un endroit très-ventilé, très-découvert, a plus de moustiques que Buénos-Ayres. Gualeguaychu, entouré de terrains bas souvent inondés, n'en a presque pas. Dans les provinces de l'intérieur il y en a peu, malgré l'eau que l'irrigation verse dans les cultures; dans les hautes vallées et sur les plateaux des Andes, toute espèce d'insectes disparaissent.

Le meilleur remède contre la piqûre des moustiques est de laver la piqûre avec un peu d'eau vinaigrée ou d'ammoniaque étendu; mais comment le faire, alors qu'en un instant on en est enveloppé et piqué en vingt endroits, même à travers les vêtements? C'est le soir, au coucher du soleil, que ces exécrables insectes envahissent tout d'un coup l'atmosphère sur le Parana et l'Uruguay. Ils restent une

demi-heure à poursuivre les gens avec une opiniâtreté et une fureur inouïes; puis ils disparaissent en grande partie et retournent à terre. Il faut avoir passé des jours et des nuits sur une barque amarrée à un arbre de la rive, attendant impatiemment un bon vent qui aide à remonter le fleuve, pour se rendre compte du supplice que ces diptères font endurer aux voyageurs. La nuit, on s'en préserve avec des moustiquaires, ou bien l'on fait de la fumée, en brûlant de l'étoupe et du linge dans les cabines; mais ce dernier remède vaut presque le mal.

Les moustiques ne sont jamais plus terribles que par un petit vent du nord, un temps humide et orageux. Ils disparaissent au contraire absolument avec les vents du sud ou du sud-ouest; ils se réfugient alors dans les bois. Ils fuient également le grand soleil. On en a fort peu en hiver sur le littoral et même dans le nord; mais ils y reparaissent au mois d'octobre pour se perpétuer jusqu'en juin. Les lieux un peu élevés n'en ont point; quant à la plaine et à la pampa, elles en sont tout aussi souvent infestées que le bord des rivières dès que le terrain est un peu humide. La présence de ces insectes, réellement exaspérants, comme celle des autres parasites, Leptes, Ricins, Ixodes, etc., est le plus grand inconvénient des régions tropicales et subtropicales; elle empoisonne les charmes de leur magnifique climat et de leur végétation splendide.

CLASSE DES MYRIAPODES.

On connaît ici deux espèces de Scolopendres (*Scolopendra*, Linn.) : l'une, très-grande, qui atteint jusqu'à 25 centimètres de long : c'est sans doute la *Scolopendra singulata* de Latreille, à laquelle on prête cependant plus de malignité qu'elle n'en a réellement, car elle ne produit qu'une petite éruption locale qui disparaît au bout de deux jours; mais l'aspect hideux de cet animal inspire une répugnance qui fait croire au danger. L'autre espèce (*Scolopendra morsitans*, Linn.), est plus petite, et elle a un moindre nombre de pattes. Toutes les deux habitent les endroits humides et obscurs, les vieilles maisons mal tenues. On s'en garantit parfaitement avec de la propreté dans les habitations. On dit que la Scolopendre des régions équatoriales est très-venimeuse; ce que nous pouvons affirmer, c'est que celle du bassin de la Plata, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'au 22e degré, ne l'est guère.

CLASSE DES ARACHNIDES OU OCTOPODES.

Les Scorpions, les Araignées et les Mites forment les trois principaux genres dans lesquels se divise cette classe d'insectes. Tous ont ici des représentants.

On trouve partout le Scorpion (*Scorpio vulgaris*, Linn.) dans le bassin de la Plata. Comme il se tient généralement sous les pierres et dans les endroits déserts, il fait peu de mal, et personnellement nous ne connaissons aucun accident auquel il aurait donné lieu. Tous ceux que nous avons vus étaient de taille moyenne : quatre centimètres au plus en longueur. Ce sont des insectes lents qui recherchent l'obscurité. On les désigne ici sous les noms de *Escorpion* et d'*Alacran*, ce dernier nom s'appliquant quelquefois à la scolopendre. On dit bien qu'ils sont venimeux; mais on ne s'en préoccupe guère, car ils fuient le grand jour.

Araignées. — Les espèces en sont extrêmement nombreuses et de toute taille. La plus grande est la Mygale (*Mygale*, Linn.), dont le corps atteint jusqu'à 4 et 5 centimètres de longueur, et qui creuse son nid dans la terre avec un art remarquable. C'est l'espèce dite *Maçonne* (*Mygale cæmentaria*, Latreille). On la voit sortir de son réduit par les temps chauds et orageux à la poursuite d'autres insectes. On la regarde ici comme venimeuse; mais cette croyance est probablement due à l'aspect hideux de cet animal, tandis que de petites espèces, qui inspirent beaucoup moins d'effroi, le sont en réalité. La mygale aviculaire (*Mygale avicularia,* Latr.) se rencontre au Paraguay et dans les forêts d'Oran.

L'Araignée ordinaire (*Aranea vulgaris,* Linn.) existe partout dans les maisons, avec les mêmes mœurs, les mêmes habitudes qu'en Europe. — Les environs de la ville de Santa-Fé en nourrissent une espèce particulière qui vit par familles et file une soie très-étendue, d'une extrême finesse, et que l'on a pu tisser. Cette araignée, qui est noire, de la grosseur d'un pois, et vit d'insectes ailés, mouches, fourmis, etc., tend ses toiles sur les haies, aux branches inférieures des arbres. Pour la reproduction, elles paraissent s'enfermer dans une sorte de cocon allongé en forme de tuyau et formé de la même soie. A l'automne elles disparaissent. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette espèce ne se trouve qu'à Santa-Fé et aux environs. Une variété très-voisine existe à Parana, de l'autre côté du

fleuve, et construit aussi des toiles d'une grande étendue, mais ne file point les mêmes cocons que celle de Santa-Fé. Cette dernière mérite réellement une étude spéciale. — Un Français, en 1854, avait sollicité et obtenu un privilége pour l'exploitation exclusive de cette soie d'araignée; mais il n'a pas donné suite à cette tentative.

L'araignée réellement venimeuse de la Plata est rare; cependant on la trouve dans la Bande-Orientale, dans l'Entre-Rios, à Tucuman, etc. C'est, dit-on, car nous ne l'avons jamais vue, une araignée fort petite, noire, qui se cache dans les chaussures dont on ne s'est pas servi depuis quelque temps, ou dans des endroits secs, mais obscurs. Les accidents produits par sa piqûre sont des lipothymies, des convulsions, enfin une grande partie des symptômes qui suivent la morsure de la vipère, moins le gonflement local. On ne voit à l'endroit blessé qu'une tache bleuâtre entourée d'une auréole rouge; des douleurs très-vives, lancinantes, partent de ce point et s'irradient dans toutes les parties environnantes. Cet ensemble de symptômes inquiétants de prime abord se dissipe assez promptement, surtout sous l'influence des stimulants diffusibles, tels que l'éther et l'ammoniaque, des embrocations huileuses et calmantes sur la plaie. C'est du moins ce que nous avons vu dans deux cas parfaitement authentiques.

Quant à une grosse araignée analogue à la Tarentule (*Lycosa Tarentula,* Latr.), et venimeuse comme elle, tout le monde affirme qu'elle existe ici : mais nous avouons également ne l'avoir jamais vue; nous n'avons même pas entendu parler de ses piqûres.

Mites ou Acarides. — Deux genres appartenant à cet ordre sont malheureusement trop connus dans la région de la Plata : nous voulons parler du Leptus (*Bicho colorado*) et l'Ixode (*Garrapata*). — Ces animaux ont les mandibules en forme de lancette composant avec la lèvre un suçoir très-puissant : aussi adhèrent-ils intimement aux corps animés auxquels ils s'attachent; ils sont éminemment parasites.

Le Rouget (*Leptus autumnalis,* Linn.; — ici *Bicho colorado,* insecte rouge) est une petite mite rousse, à peine perceptible à la vue, qui, dans le midi de la France, en automne, se répand sur les graminées. On le trouve même au mois d'août dans les environs de Paris, où il est connu sous le nom d'*Aoutin*, mais ne dure que

très-peu de temps. Ici il se montre dès la fin de septembre, et dure jusqu'en mars, c'est-à-dire six mois. L'Entre-Rios est la région de la Plata où il y en a le plus; à partir du 29e degré, endroit où commence la Nigua (*Pulex penetrans*), on n'en voit plus guère. Il en est, du reste, de cet insecte comme de beaucoup d'autres : il est difficile de s'expliquer pourquoi il y en a dans tel endroit et pourquoi l'endroit voisin n'en a pas. Ainsi, tandis qu'il infeste la ville de Parana et les environs, il ne se montre pas ou du moins presque pas à Santa-Fé, située de l'autre côté du fleuve. Les Leptes infestent non-seulement les plantes graminées, mais encore les arbres et surtout les mauvaises herbes des rues et des champs. Ils n'entrent point dans les maisons, à moins qu'elles ne soient mal tenues. Ils causent de vives démangeaisons aux jambes; on remarque pourtant que les individus qui vont nu-pieds ou sans bas en sont moins tourmentés que les autres; les femmes et les enfants, dont la peau est plus fine, souffrent également plus que les hommes. — On se fait difficilement une idée de l'irritation locale que causent ces insectes, qui s'insinuent sous la peau et donnent lieu à un petit bouton rouge au milieu duquel le lepte est cramponné. On s'en débarrasse en se frottant avec de l'alcool très-fort, du vinaigre, de l'eau sédative; mais, quelques heures après, si on marche dans le voisinage des herbes, on en a tout autant. L'incommodité causée par ces mites n'est pas la même pour tous : les gens du peuple, habitués au grand air, à marcher pieds nus, s'en aperçoivent à peine; mais les personnes à vie sédentaire, peu habituées à la marche, en souffrent horriblement. Il n'y a point ou du moins très-peu de *Bichos colorados* dans l'intérieur.

IXODE (*Acarus-Ixodes*, Latr.; IXODES AMERICANUS, Géer; dans l'Amérique espagnole, *Garrapata;* au Brésil, *Carrapato*). — C'est un insecte de couleur verdâtre, strié de noir, très-répandu dans les bois, dans les herbes, qui a deux millimètres de long, six pattes, deux crochets près de ses mandibules allongées. Cet acare s'attache à la peau des animaux, bœufs, chevaux, chiens, engage son suçoir dans leur peau et l'y remplit de sang comme une sangsue. Il s'y gonfle ainsi, formant une vésicule qui atteint jusqu'à trois centimètres de diamètre, et ce n'est que lorsqu'il a accompli tout son développement qu'il tombe de lui-même, laissant dans l'ouverture qu'il a faite des œufs qui ne tardent pas à se reproduire. Impossible de l'arracher sans qu'il reste une plaie très-doulou-

reuse; d'ailleurs l'animal blessé par l'ixode ne se prête pas à l'opération : les chiens, même les plus doux, s'irritent lorsqu'on veut le leur extraire, tant l'endroit où est implanté ce parasite est sensible. Quelques animaux finissent à la longue par en être couverts et meurent épuisés par le sang qu'ils perdent et par la douleur. Nous avons vu au Paraguay quelques veaux dont le cou et le dos étaient entièrement tapissés de cette vermine.

L'ixode se voit quelquefois dans le midi de l'Europe, où il est connu sous le nom de Tique, de Ricin; mais il est bien loin d'y être aussi fréquent et aussi redoutable que dans les contrées de l'Amérique du Sud qui s'étendent de l'équateur au 30e degré. De temps à autre l'ixode est si répandu que c'est une véritable épidémie. En 1829, toutes les fermes de l'intérieur du Brésil, les plantations de canne à sucre, virent leur bétail attaqué de l'ixode à tel point qu'un tiers des animaux succomba et que les survivants restèrent dans un état déplorable. Au Paraguay, quelques années après, sous le docteur Francia, la même épidémie fit d'épouvantables ravages, et le dictateur donna ordre d'abattre et d'enterrer tous les animaux atteints, mesure qui amena une énorme destruction de bétail. La maladie s'est beaucoup réduite depuis lors, mais il y a encore un certain nombre de bestiaux attaqués. Cette épidémie ne se répand, ni dans la Mésopotamie argentine, ni dans la province de Rio-Grande, ni dans la Bande-Orientale, quoique la *garrapata* y existe partout; il paraît que la chaleur n'est pas assez continue dans ces régions pour favoriser son développement, et que, l'hiver, les animaux attaqués guérissent d'eux-mêmes. On ne la connaît pas non plus dans le sud.

Lorsque les animaux commencent à être attaqués de l'ixode, il est facile de les en délivrer à l'aide de l'étrille, ou par des lotions avec le sublimé, l'application d'une pommade mercurielle de graisses dans lesquelles entrent de la staphisaigre, de la noix vomique, du delphinium, du tabac en poudre, etc., etc. Mais l'emploi de ces moyens, suffisant pour quelques animaux domestiques qu'on a sous la main, est presque impraticable à l'égard de centaines de têtes de bétail. Joignez à cela que les lotions et pommades deviennent elles-mêmes vénéneuses, si l'on est obligé de les employer en trop grande quantité. L'essentiel est d'isoler de suite les animaux attaqués et de les mettre au traitement; on peut quelquefois ainsi arrêter la contagion; mais cela doit se faire promptement, car, en peu de jours, une foule de chevaux et de bœufs sont atteints.

Dans les bois, l'homme lui-même est attaqué par la *garrapata;* l'insecte, qui est alors extrêmement petit, cause une horrible démangeaison. On peut le détruire assez facilement, soit en l'enlevant avec une épingle, soit par des frictions avec l'alcool, comme on fait pour le Bicho-colorado. On raconte que, chez le roi Jean VI, au Brésil, la morsure d'une ixode détermina une plaie à la jambe qui dura six années. Heureusement, ces accidents sont tout à fait inconnus dans la Confédération. Lors même qu'on est obligé de pénétrer dans les bois qui en sont infestés, on sait parfaitement s'en débarrasser, avant que ces parasites aient pu déterminer des lésions sérieuses.

Nous terminons ici cette revue des animaux sylvestres les plus remarquables et les plus répandus dans les régions argentines. Nous n'avons point prétendu faire une histoire du règne animal dans cette immense contrée : il faudrait pour cela un ouvrage spécial et des recherches beaucoup plus étendues que celles que nous avons pu faire ; un seul homme d'ailleurs ne suffirait pas à cette œuvre. Nous avons voulu seulement donner une idée sommaire et surtout pratique des principales espèces animales, soit utiles, soit nuisibles à l'homme dans ces climats, afin que l'immigrant pût savoir d'avance ce qu'il a à espérer ou à craindre de ces espèces. Pour avoir des détails complets au point de vue de l'histoire naturelle, nous renvoyons, comme nous l'avons déjà fait en commençant, aux ouvrages d'Azara et de d'Orbigny, les deux naturalistes qui se sont occupés le plus sérieusement de l'histoire du règne animal dans ces contrées.

CHAPITRE II.

Animaux domestiques.

§ I. — *Mammifères.*

Avant la conquête, les Indiens, habitants du bassin de la Plata, n'avaient aucun animal domestique. Le lama seul était employé par les Quichuas et Aymaras des Andes. Les conquérants importèrent d'abord le cheval, leur principal instrument de guerre, qu'ils n'ou-

bliaient jamais dans leurs voyages de découvertes et de conquêtes. Ce ne fut qu'en 1553 que les premières vaches et un taureau furent introduits par la voie du Brésil, c'est-à-dire par le chemin qu'avait frayé, pour la première fois, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, lorsque, pour gagner le Paraguay, il partit de l'île de Sainte-Catherine et marcha directement de l'est à l'ouest vers le Rio-Parana. Un des conquérants, Melgarejo, abandonnant la petite colonie de San-Vicente que les Portugais disputaient aux Espagnols, pour aller, par le même chemin, rejoindre Irala qui gouvernait alors le Paraguay, une partie des colons l'accompagnèrent avec leur bétail; parmi eux étaient les deux frères Goës, qui parvinrent à amener jusqu'à l'Assomption huit vaches et un taureau. L'intelligent Irala accueillit ces intrépides voyageurs avec enthousiasme, et le Portugais Gaete, qui avait soigné ces animaux pendant la route, en fut recompensé par le don d'une vache, présent considéré alors comme étant d'une si grande valeur qu'il passa en proverbe de dire : Aussi cher qu'une vache de Gaete. C'est de ces neuf animaux que sont sortis les millions de bœufs et de vaches qui peuplent aujourd'hui les champs argentins. — Déjà, trois ans auparavant, en 1550, Nuflo Chaves, revenant de Lima, où Irala l'avait envoyé complimenter le licencié Lagasca, qui y remplissait alors provisoirement les fonctions de vice-roi, avait ramené les premières chèvres et brebis qui parurent dans le pays.

Telle fut l'origine des troupeaux qui font, à l'époque actuelle, la principale richesse de ces contrées.

BOEUF.

Le troupeau de Gaete multiplia rapidement. Ces animaux, qui venaient du midi de l'Espagne, étaient d'une belle taille. En devenant indigènes, ils ne perdirent aucune de leurs qualités natives, et restèrent ce qu'ils sont encore aujourd'hui, quoique jamais, depuis, on n'ait cherché à en modifier la race. Sur un espace qui s'étend du 22e au 42e degré sud, nous n'avons pas remarqué que la latitude, ni par conséquent la température, ait exercé sur eux la moindre influence; ils sont tout aussi robustes dans les plaines d'Oran, sur les bords du Vermejo, sous le tropique, que dans le sud de Buénos-Ayres. Leur taille dépend uniquement de la qualité des pâturages; elle est moindre dans les champs secs et arides, comme ceux que l'on rencontre dans certaines parties de

Catamarca et de Santiago del Estero ; elle est plus élevée dans les grasses prairies de la Bande-Orientale.

Dès le commencement du dix-septième siècle, les bestiaux s'étaient répandus dans les Pampas. Les Indiens, qui habitaient alors ces plaines, continuaient à chasser le Cerf, l'Autruche, le Tatou, le Guanaque, la Viscache, etc. Ils ne s'occupaient pas encore de ce bétail nouveau qui venait à eux et couvrait déjà la plaine de ses troupes immenses. Cependant l'exemple des Espagnols les porta à se servir du cheval, et ils devinrent bientôt de hardis cavaliers ; ils se mirent ensuite à se nourrir de la chair de ces chevaux, soit rendus domestiques, soit sauvages, mais négligèrent le bœuf. Ce n'est que dans ces derniers temps que les Péhuenches du revers oriental des Andes ont commencé à s'alimenter de la chair de cet animal ; encore lui préfèrent-ils la jument.

Il ne reste plus guère aujourd'hui de bœufs sauvages ou *alzados*, et ceux qui le sont encore ne le sont qu'accidentellement. Tout le bétail est réduit, imparfaitement sans doute, mais enfin habitué à la présence de l'homme et à se laisser diriger par lui.

Il y a un siècle, époque à laquelle on expédiait déjà de la Plata près d'un million de cuirs secs annuellement, une foule de fermes à bétail ne comptaient qu'une partie de leurs animaux réduits (*amansados*) ; le reste était *alzado*. On ne chassait ces derniers que pour le cuir. Des hommes à cheval, tenant à la main une lance terminée par un croissant horizontal très-tranchant, les poursuivaient au galop, leur tranchaient le jarret avec une extrême adresse, et, quand ils en avaient abattu un certain nombre, ils revenaient les achever en leur coupant la moelle épinière, au-dessous de la nuque, d'un coup de couteau perpendiculaire. La tuerie (*matanza*) achevée, on leur enlevait le cuir, que l'on étendait sur le sol à l'aide de piquets. Les cadavres étaient abandonnés sur la place aux chiens, aux porcs et aux oiseaux de proie. Ce système d'abattage est encore pratiqué quelquefois sur des animaux maigres, mais non sauvages ; dans ce cas, on amène les troupes aux environs d'un *saladero* et l'on procède à la tuerie d'une manière expéditive. Les cadavres desséchés servent à chauffer les chaudières à graisse ; les os sortis du foyer sont mis en tas, et plus tard expédiés pour engrais.

Les millions de vaches, bœufs et taureaux qui peuplent les plaines sont donc aujourd'hui tous à peu près réduits, en ce sens qu'ils portent la marque de leur propriétaire, qu'ils sont accoutumés au terrain

de leur estancia, obéissent aux hommes chargés de faire le *rodeo*, c'est-à-dire de les ramener ensemble sur un même point, quelquefois même de les faire entrer par fractions, et chacun leur tour, dans le *corral*, grande enceinte de pieux très-forts fichés en terre, afin que plus tard on puisse les conduire par troupes, lorsqu'on voudra les vendre, et les mener, soit à l'abattoir, soit sur un autre terrain. Les jeunes taureaux sont châtrés et portent alors le nom de *novillos*. On réduit le nombre des taureaux entiers à un par quarante à cinquante vaches. Enfin les hommes de la ferme surveillent continuellement les animaux, se montrent à eux et les habituent ainsi à une certaine obéissance.

Si ces soins sont négligés, le bétail devient difficile à conduire; il s'enfuit dès qu'il voit des hommes à cheval, et ce n'est qu'avec des peines infinies qu'on parvient à le rendre à sa docilité première. En outre, le nombre de taureaux, devenant trop considérable, fatigue les vaches, occasionne entre eux des combats furieux, et la reproduction s'en amoindrit. C'est ce qu'on a pu voir il y a peu d'années dans la Bande-Orientale, pendant le long siége de Montevideo : une grande partie du bétail des estancias abandonnées était devenu *alzado*, et à la paix il fallut abattre tous les vieux taureaux, châtrer les jeunes, les réunir aux vaches naturellement plus douces et plus faciles à mener, enfin employer un temps énorme et ruiner des centaines de chevaux dans chaque ferme, pour remettre les troupeaux dans de bonnes conditions.

Ce qui s'est passé dans la Bande-Orientale arrive partout où, par une cause quelconque, le bétail d'une estancia est négligé ; il devient, en peu de mois, à moitié sauvage. Ainsi s'explique l'irrégularité moyenne des bénéfices que donne dans la Plata l'élève des animaux. Il est facile de comprendre quelle influence désastreuse ont sur cette industrie les troubles politiques malheureusement si fréquents dans ces contrées.

Une chose qui frappe tout d'abord l'Européen, c'est la douceur naturelle de tous ces animaux. Les taureaux sont loin d'avoir la férocité brutale des taureaux d'Europe ; le bétail, même sauvage, se réduit sans trop de difficulté, si l'on y met de l'activité et de la patience. Il éprouve d'ailleurs une telle crainte instinctive du cavalier qu'il fuit ou cède aussitôt, et ne fait tête que rarement. Les simples promeneurs à cheval peuvent passer paisiblement au milieu des plus nombreuses troupes de bœufs, sans avoir à craindre quoi que ce soit; les animaux s'écartent toujours devant le cavalier. Le rouge ne les

offense pas davantage, habitués qu'ils sont à voir tant de gens de la campagne en manteau (*poncho*) de cette couleur.

Le bétail domestique est de beaucoup de couleurs différentes. Lors du voyage d'Azara, les bœufs sauvages étaient, dit ce naturaliste, uniformément rouges par devant et noirs par derrière. — Lorsqu'ils s'approchaient par hasard des lieux habités, ils cherchaient à entraîner avec eux dans la Pampa les animaux des estancias. Cela ne se voit plus aujourd'hui. La seule chose à craindre, c'est que, dans les estancias nouvellement formées d'animaux rassemblés de divers côtés, ceux-ci ne veuillent trop souvent retourner à leur *querencia*, c'est-à-dire au champ où ils ont été élevés, ce qui donne lieu, lors de la moindre panique, à des *disparadas* ou fuites en désordre que l'on a beaucoup de peine à empêcher.

La tendance du bétail à retourner aux lieux où il a été nourri d'abord est d'autant plus forte que le champ était meilleur et surtout plus salin. Cette qualité du pâturage et du sol est certainement ce qui a le plus contribué à la multiplication des moutons, des chevaux et surtout des bœufs dans la Plata. Nous ne pouvons expliquer autrement ce phénomène remarquable, puisque les parties où le sel manque, malgré la beauté apparente du fourrage, telles que la province de Rio-Grande du Sud à partir de l'Ibicuy, le Sud-Est du Paraguay, les provinces de Santa-Catarina et de Saõ-Paulo, au Brésil, sont bien loin d'être aussi aptes à l'élève du bétail que les Pampas, la Mésopotamie argentine, la Bande-Orientale, la plaine intérieure et même le Chaco. Dans ces régions, malgré la sécheresse, l'aridité de quelques parties et un fourrage plus maigre en apparence, la reproduction est si considérable qu'on estime qu'un troupeau bien gouverné s'y double tous les trois ans. C'est à cette qualité du sol que nous attribuons la beauté des animaux des rives du Vermejo, lesquels, quoique sous le tropique et plus fatigués que dans le sud par les mouches, les moustiques, etc., n'en sont pas moins magnifiques et rarement atteints par les épizooties.

L'éducation des bœufs de travail se fait sans difficulté, grâce à la douceur native de la race. On les met à la charrue, aux charrettes, et, s'ils sont moins robustes que ceux d'Europe, c'est que leur nourriture est moins substantielle, car elle se réduit toujours à l'herbe verte du pré, qui est souvent assez pelé, surtout aux environs des villes. Convenablement nourris, ces animaux, qui sont grands et musculeux, seraient capables d'un travail beaucoup plus soutenu.

Par la même raison, les vaches donnent peu de lait, et seulement pendant que le veau tette encore. Chez la plupart, en effet, le lait se tarit de lui-même, dès que le veau a trois ou quatre mois, tandis que celles qu'on nourrit à l'étable, comme on le fait aujourd'hui autour des grandes villes, en donnent presque toute l'année. C'est ainsi qu'en hiver, à l'époque où le fourrage est rare, le lait est à peu près inconnu dans l'intérieur, et qu'on y sait à peine ce que c'est que le beurre, alors que les villes du littoral n'en manquent jamais.

Habitué à la vie en plein air et réduit pour son alimentation aux végétaux de la saison, le bétail maigrit l'hiver, principalement s'il y a eu sécheresse pendant l'été, et qu'il n'ait pu, avant la mauvaise saison, acquérir l'embonpoint nécessaire pour résister au froid auquel il paraît très-sensible et aux jeûnes débilitants que les petites gelées le forcent quelquefois à subir. — Au printemps il se refait, quoique le nouveau fourrage, trop aqueux, le purge dès le principe; mais une fois que les graminées commencent à mûrir leurs graines, c'est-à-dire vers les mois de novembre et de décembre, surtout si de bonnes pluies viennent rafraîchir l'air et le sol, il engraisse rapidement. C'est le moment où il acquiert le plus de valeur et où l'on conduit aux *saladeros* les troupes de bœufs (*novillos*) destinés à l'abattage. La conduite de ces troupes exige un assez grand nombre d'aides (*peones*) et beaucoup d'attention, car le bœuf de pâturage ne doit pas être mené trop vite; il faut souvent peu de chose pour l'effrayer, le faire fuir en désordre et regagner sa *querencia*. En outre, il se fatigue promptement et sa chair perd de suite son bon goût naturel. Cela est si vrai que, même aux abattoirs (*mataderos*) des villes, où l'on mène naturellement les animaux les plus gras et de plus haut prix, on trouve rarement de très-bonne viande, tandis qu'à la campagne, dans les estancias, où l'animal que l'on abat n'a pas été surmené, sa chair est toujours excellente. Elle est d'autant meilleure que l'on choisit d'ordinaire de jeunes vaches, qui sont nécessairement plus tendres. C'est aussi ce que l'on fait pour les abattoirs publics : on y conduit plus de vaches que de bœufs; ceux-ci sont réservés pour les saladeros.

Le prix moyen de la viande varie de 2 à 3 francs l'arrobe (les 12 kilogrammes). — Quant aux animaux eux-mêmes, leur valeur a singulièrement varié dans ces derniers temps. Elle peut être aujourd'hui de 70 à 80 francs pour les animaux de boucherie, et de 40 à 50 francs pour ceux de saladeros. Une bonne paire de bœufs de

travail vaut de 150 à 200 francs. — Ceux-ci se domptent à quatre ans et durent très-longtemps, si on les soigne passablement.

Personne ne s'est encore occupé de modifier la race actuelle au point de vue de la production de la viande. Comme les animaux vivent en plein air et ne font ainsi que très-peu de frais, qu'ils sont d'un prix médiocrement élevé, l'on comprend qu'il n'y ait pas encore avantage à la modifier, d'autant plus qu'abandonnée à elle-même dans les vastes pâturages des estancias, la race nouvelle reprendrait probablement assez vite sa forme primitive.

CHEVAL.

Les chevaux de l'Amérique du Sud sont naturellement de race espagnole. Presque tous ont l'encolure courte et relevée, le chanfrein busqué des Andalous. La taille est en général moyenne et il y a peu de très-grands chevaux. Ils sont généralement fort dociles, durs à la fatigue, et seraient excellents s'ils étaient mieux gouvernés.

Dès le principe, les chevaux se multiplièrent comme les bœufs. Il y en eut d'immenses troupes qui devinrent complétement sauvages; mais maintenant le nombre en est fort diminué. Il s'en rencontre encore quelques-uns dans le Sud, et les Indiens qui ne vivent que de chair de jument leur font une chasse si active que la quantité en est aujourd'hui insignifiante. Ajoutez à cela que les estancias de Buénos-Ayres s'étaient beaucoup avancées vers le Sud et avaient par conséquent fait reculer les *baguales* (chevaux sauvages). Ceux-ci sont dangereux pour les chevaux et juments réduits, parce qu'ils viennent les chercher, les enveloppent, les poussent au large et cherchent à les entraîner avec eux, dépeuplant ainsi les estancias : aussi leur fait-on une guerre acharnée. Dans la Mésopotamie argentine, il n'y a que quelques *baguales* isolés; presque tous les chevaux sont apprivoisés, c'est-à-dire accoutumés à une *querencia*, à un terrain dont ils ne s'éloignent pas. Quant à être domptés, c'est autre chose; on n'en a que le nombre nécessaire à l'estancia.

Les chevaux réduits se composent de juments, auxquelles on laisse un cheval entier pour vingt, de poulains de tout âge non montés encore (*potros*) et de chevaux domptés. Les chevaux entiers prennent soin de leur troupe de juments (*manada*), la défendent, et ne souffrent pas que d'autres étalons en approchent ; ils les chassent à coups de pied, les mordent, et ainsi s'engagent entre eux de furieux combats. La jument s'éloigne peu de son maître et seigneur, qui

d'ailleurs la surveille attentivement et la ramène de force quand elle s'écarte, mais elle est quelquefois forcée par des étalons sauvages lorsqu'ils la surprennent isolée. — Sur le terrain des estancias les chevaux paissent à part des bœufs, quoique cependant ils vivent ensemble en bonne intelligence. — Le nombre des juments est extrêmement considérable relativement à celui des chevaux, car on ne les monte jamais; tandis que ceux-ci, très-surmenés, s'usent très-vite et qu'il s'en fait une grande consommation.

Les juments servent principalement pour la reproduction. En outre on les met en tonte réglée pour les crins de la queue et de la crinière, et de temps à autre on les abat pour leur peau et leur graisse, dont on tire une huile appelée huile de *potro*. Relativement aux autres chevaux, la proportion en est à peu près quintuple; c'est du moins le résultat donné par un recensement fait dans la Bande-Orientale, en 1852. Il est fâcheux qu'un préjugé invétéré empêche d'employer la jument aux mêmes usages que le cheval hongre. Il y en a beaucoup de magnifiques, et qui, domptées avec précaution et bien soignées, vaudraient infiniment mieux que la plupart des chevaux dont on use. Il est même assez étrange de voir un peuple tel que le peuple espagnol, qui a été si longtemps en contact avec l'Arabe, chez lequel la jument est en honneur, professer un pareil mépris pour cet animal. Cependant, dans les provinces du nord, où les chevaux sont plus rares que sur le littoral, on commence à la monter. Il est probable que ce préjugé ne tardera pas à tomber comme sont tombés tant d'autres.

La jument porte onze mois; elle allaite quatre mois, et peut être couverte de nouveau peu de temps après la mise-bas, sans que le poulain paraisse en souffrir : ce qui fait un peu plus de deux portées en trois ans. On châtre les poulains à deux ans et on les dompte entre trois et quatre. Le domptage consiste simplement à les seller avec précaution et à faire monter dessus un dompteur de profession (*domador*), qui est généralement un *peon* de l'*estancia*. On comprend que cette opération est fort scabreuse et qu'elle exige de la part du dompteur autant de force et d'agilité que de connaissance du cheval. — En effet, à peine l'homme est-il dessus, que l'animal tout frémissant s'élance au triple galop, ruant, se dressant, faisant des pointes; mais, cramponné à la selle et à ses flancs avec ses jambes nerveuses, le cavalier n'est pas enlevé. Si le cheval se renverse en arrière ce qui arrive quelquefois, au moment où il va toucher terre, le dompteur, plus

leste encore, est en un instant debout à sa tête et l'assujettit avec la bride au moment où il se relève. En même temps un autre cavalier, galopant auprès de lui, anime le poulain à coups de fouet et lui fait décrire de grands cercles. Au bout d'une demi-heure de ce manége, le *potro* commence à se calmer et on le ramène au pas sous un arbre, où on l'attache en compagnie d'autres chevaux déjà domptés. Le lendemain on recommence la même manœuvre, et, au bout de trois ou quatre exercices pareils, l'animal est assez réduit pour qu'une autre personne qu'un *domador* puisse le monter et achever son éducation. Ce n'est toutefois qu'au bout d'un certain temps que l'animal est réellement assez apprivoisé pour qu'une femme ou une personne moyennement habile dans l'équitation puisse s'en servir.

Les chevaux tout à fait sauvages sont d'une réduction beaucoup plus difficile. On en vient à bout cependant, car, ainsi que le bœuf, le cheval sud-américain a un fond de douceur remarquable. Il est moins vicieux et rue beaucoup moins que le cheval européen ; les accidents provenant de coups de pied sont extrêmement rares, et, pour notre part, nous n'en avons vu qu'un seul en dix-huit ans. Toutefois cette manière brutale de dompter les chevaux paraît les affaiblir, car beaucoup ont les jambes de devant ruinées et butent souvent. Nous avons surtout remarqué ce défaut chez ceux du littoral, qui sont généralement plus malmenés que ceux de l'intérieur, lesquels, étant moins nombreux, sont de plus haut prix et conséquemment mieux soignés.

Toute l'année, les chevaux, comme les bœufs, sont abandonnés dans la plaine, où l'on va les chercher quand on en a besoin. Dans les villes ou dans les fermes bien tenues, les propriétaires les maintiennent à l'écurie, leur donnent du fourrage sec et du maïs : aussi sont-ils plus robustes et de meilleur aspect que ceux des champs. Les chevaux nouvellement amenés en ville ont souvent de la peine à s'y habituer ; ils maigrissent beaucoup dans le principe, et l'on est obligé de les renvoyer de temps à autre à la campagne pour se refaire ; quelques-uns même ne peuvent jamais s'y accoutumer.

Le cheval argentin a un excellent fond. Il est docile, courageux, peu exigeant pour son alimentation, et, bien que nourri seulement de l'herbe de la prairie, fait des traites fabuleuses. Quinze, vingt, trente lieues même, ne sont rien pour lui, si le cavalier le ménage un peu, en ne forçant pas son galop et en le laissant reposer de temps à autre quelques instants. Mais, pour ces prouesses, il ne faut

pas, bien entendu, un *mancarron* (vieux cheval usé), comme ceux que le *gaucho* narquois sait si bien faire accepter à l'étranger sans expérience du pays. Le cheval un peu soigné et que l'on ne surmène pas peut rendre des services jusqu'à sa vingtième année; mais l'abondance de ces animaux fait qu'on en abuse impitoyablement et qu'ils sont promptement ruinés. A la différence du Tartare et de l'Arabe, pour lesquels le cheval est un ami, l'homme des Pampas n'est que trop indifférent pour le sien et le sacrifie sans pitié, à moins qu'il ne lui ait reconnu quelque qualité extraordinaire. Dans les estancias, dans les postes, partout enfin, ce noble animal est souvent traité avec une dureté qui fait peu d'honneur à ses maîtres, et l'Indien est pire encore envers lui. Ce n'est que dans les villes qu'eu égard à son prix élevé, on le traite avec les ménagements qu'il mérite.

Peu de pays au monde se prêteraient, aussi bien que les régions argentines, à l'élève de magnifiques races de chevaux. D'abord la race indigène est très-belle; elle présente même des sujets hors ligne que les estancieros intelligents savent apprécier, et dont quelques-uns ont commencé à faire une race d'élite en choisissant, pour les appareiller, les plus beaux étalons et les meilleures juments. Mais on comprend les avantages que pourrait apporter immédiatement l'introduction du sang arabe. Déjà, à Buénos-Ayres et à Montevideo, quelques étalons anglais pur sang ont été introduits et ont donné de bons produits avec les juments indigènes. L'établissement des courses à la manière européenne dans ces deux villes a également répandu le goût des chevaux de choix. Aussi s'est-il accompli une véritable révolution sous ce rapport depuis huit ans. Il y a aujourd'hui non-seulement des chevaux de selle, mais encore des chevaux de carrosse vraiment beaux, et les amateurs n'hésitent pas à mettre 200 et 300 piastres (1,000 et 1,500 francs) à un cheval, tandis qu'autrefois c'était déjà beaucoup de les payer 40. Une belle paire de chevaux de voiture vaut aujourd'hui de 400 à 600 piastres. Nous ne parlons ici que de Montevideo et surtout de Buénos-Ayres, où le luxe des chevaux et des voitures est devenu beaucoup plus grand qu'on ne saurait se l'imaginer en Europe.

Quant aux chevaux de trait pour les charrois et même la charrue, ils laissent infiniment à désirer. Le cheval du pays n'est pas encore assez robuste, ni surtout assez bien nourri, pour pouvoir faire beaucoup de travaux de force, et il se ruinerait vite à ce métier. Sur le

littoral, à Buénos-Ayres en particulier, on a importé quelques étalons propres à former une espèce pour le trait; mais le nombre de ces chevaux est encore trop restreint. Il serait à souhaiter qu'on parvînt à acclimater ici quelques sujets de nos races boulonnaises, percheronnes et normandes, qui sont si parfaites pour le trait. Faisons cependant observer que les très-gros chevaux de traits entiers, de race flamande, dont on fait l'essai, n'ont pas donné de bons résultats; les juments du pays n'étaient pas d'assez grande taille pour les supporter, et le part devenait difficile à cause de la grosseur du fœtus. Il faudrait donc commencer la formation d'une race nouvelle avec des chevaux de moins grande taille.

La rareté des chevaux de trait fait qu'en général on les remplace par les mules, qui sont très-robustes, plus dures à la fatigue, et que, pour les gros charrois, on se sert de bœufs.

Dans l'intérieur, le cheval est de même race et a les mêmes qualités et les mêmes défauts que sur le littoral; il reçoit cependant de la diversité des sites où il vit certains caractères particuliers. C'est ainsi que les chevaux de la sierra, moins légers à la course que ceux de la plaine, sont plus robustes, ont le pied beaucoup plus sûr; et, quoiqu'on ne les ferre pas, la corne de leurs sabots devient tellement dure et ce sabot est si fin qu'ils cheminent impunément dans les sentiers les plus rocailleux, comme nous l'avons vu dans les sierras de San-Luis et de Cordova et dans les Andes. Les chevaux de plaine, au contraire, ont un pied large et tendre, et ne peuvent aller dans la montagne; il suffit même que le terrain soit plus dur, pour les fatiguer très-vite. C'est pourquoi les chevaux de l'intérieur, où la superficie du sol est parfaitement unie, sans une pierre, ont beaucoup de peine à s'accoutumer à la Bande-Orientale où le terrain est parfois assez caillouteux. Ce n'est guère que dans les villes du littoral qu'on les ferre; on ne prend pas ce soin à la campagne; on s'y contente de parer le sabot de temps à autre.

Grâce à l'abondance de ces animaux et à leur bas prix, personne autrefois, même le plus pauvre colon, n'allait à pied. Il en est encore ainsi dans les campagnes où, par suite des distances, toute locomotion est impossible, si l'on n'est pas monté : un cheval sellé est toujours auprès de la maison de l'habitant aisé de la campagne, et, s'il en faut un second, un des gens de la maison a bien vite fait d'en aller *lacer* un dans le champ voisin. En un clin d'œil, l'animal est sellé et prêt à se mettre en route.

La selle indigène, ou *recado*, mérite une description particulière; car elle est fort commode pour voyager dans ce pays où la ressource d'un toit manque aussi souvent que celle d'un lit. Grâce à la multitude de pièces qui la composent, elle remplace l'un et l'autre. C'est d'abord une ou deux *jergas*, ou couvertures de laine, que l'on met sur le dos du cheval; puis la *carona*, pièce de cuir tannée, carrée, qui est double le plus souvent; sur cela, on pose le *recado* proprement dit, petite pièce de bois, recouverte en cuir, formant la selle, et d'où pendent les étriers, généralement petits, où l'on n'entre que le bout du pied; par dessus ce *recado,* la *cincha*, grande, large et très-forte sangle en cuir, munie de deux anneaux en fer ou en cuivre unissant la partie supérieure, qui prend le *recado*, et l'inférieure, qui embrasse le ventre du cheval : une lanière de cuir écru sert à serrer un des côtés. Cet appareil est extrêmement fort et résistant, parce que c'est à l'un de ces anneaux (*argollas*) que doit s'attacher le *lazo* destiné à assujettir un bœuf, à tirer une voiture, un fardeau quelconque, etc. On place ensuite le *pelion*, peau de mouton tannée, munie de sa laine, et, sur le pélion, un *sobre-pelion*, pièce d'étoffe brodée, ou simple carreau de peau tannée et frappée de dessins au marteau; quelquefois c'est une peau de chat sauvage, de paresseux. Au Chili on met une douzaine de pélions les uns sur les autres, ce qui fait un singulier effet de loin, et donne beaucoup de chaleur au cavalier; mais il a l'avantage d'avoir meilleur lit le soir. — Enfin, pour maintenir les pélions, on installe la *sobre-cincha*, grande sangle brodée plus ou moins richement, passée sur le tout.

Le mors dont on se sert est le mors arabe à anneau, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, puisqu'on l'a trouvé sculpté sur les monuments de Ninive. Ce mors est extrêmement fort, et le cheval ne peut ni le mâcher, ni le prendre aux dents, car l'anneau de fer passe par la partie élevée du centre et vient assujettir en dehors la mâchoire inférieure. Cette partie élevée du mors est placée horizontalement dans la bouche du cheval tant qu'on ne fait aucun effort sur les rênes, mais, du moment qu'on les tire un peu, le mors bascule et agit à la fois et sur le palais et sur la mâchoire inférieure; aussi l'animal s'arrête-t-il instantanément. La têtière, ou *cabezera*, est simple, mais quelquefois enjolivée d'ornements d'argent; les brides sont en cuir tressé et très-longues, de sorte qu'elles peuvent servir de fouet.

Pour le voyage, on joint à cet équipement des *alforjas*, double

sac en toile ou en laine pour renfermer du pain et quelques vivres, une paire de *chifles*, cornes de bœuf, attachées avec une courroie, pendant en arrière sur le cheval, et renfermant de l'eau ou de l'eau-de-vie, et l'on se lance ainsi dans les *travesias* (dans le désert).

Rien de plus simple que la manière de faire son lit avec cet appareil. On étend par terre les deux caronas pour se garantir de l'humidité du sol; par-dessus les jerjas qui forment le matelas, le recado, avec ses pélions, fait l'oreiller; le voyageur s'étend là-dessus, met sur lui son poncho en guise de couverture, et dort passablement. Dans le commencement on trouve cela un peu dur; au bout de deux jours on y est habitué. S'il pleut, les caronas, au lieu de se mettre en dessous, se mettent en dessus, et on creuse autour, avec son couteau, une petite rigole pour que l'eau puisse s'écouler plus loin.

L'équipement du cheval varie en richesse, suivant les personnes. Un recado de luxe complet vaut de 3 à 400 piastres à cause de la quantité d'argent qui le couvre : le mors est garni d'argent, la *cabezera* est formée d'anneaux d'argent; des étoiles ou des croissants d'argent ornent le front ou *testera;* une sangle de poitrine, ou *pretal*, est également surchargée d'ornements de même métal; les étriers, les éperons sont en argent; enfin les brides, les étrivières sont ornées d'anneaux et emboutées dans des tuyaux d'argent. Cet équipage est le luxe des habitants de la campagne, qui font les plus grands sacrifices pour être bien installés, lorsqu'il s'agit d'une *carrera* (course de chevaux), d'une fête patronale ou d'une revue militaire. A la grande revue de toutes les gardes nationales de l'Entre-Rios, au nombre de 16,000, qui fut passée à Parana au mois de mai 1858, on évalua à plusieurs centaines de mille piastres la valeur des équipements de la cavalerie entre-riane; les simples soldats eux-mêmes avaient leurs chevaux couverts d'argent.

Quant au cavalier, il porte un large caleçon de coton (*calzoncillo*), souvent brodé par le bas, une pièce d'étoffe carrée (*chiripa*), qui se soutient avec une étroite ceinture de laine (*faja*), et, passant entre les jambes, se replie dans la partie antérieure de cette même ceinture, formant ainsi un large pantalon flottant. Par-dessus se porte le *tirador*, autre ceinture en cuir, mais munie de poches, et se fermant sur le devant avec des boutons d'argent formés de piastres fortes réunies par une chaînette. Derrière, est glissé l'inévitable couteau droit contenu dans sa gaîne, instrument qui sert à tout et dont il est

impossible de se passer dans la vie du champ. Un gilet, une veste ronde et un chapeau de paille ou de feutre aplati complètent le costume. Par-dessus tout, se met le *poncho*, grand manteau percé d'une fente au milieu pour passer la tête, et qui est à la fois une défense contre le froid, le vent, la pluie, le soleil, et une couverture pour la nuit. D'énormes éperons s'attachent aux talons.

Le véritable *gaucho* porte des bottes de *potro*, c'est-à-dire une sorte de bas de cuir formé de la peau de la jambe de derrière d'un jeune cheval. On en racle les poils avec un couteau, on l'amincit en dedans, on la fait sécher et on l'assouplit par le frottement entre les mains. Ces bas s'ajustent parfaitement sur la jambe et durent très-longtemps. Les bottes de potro ne sont pas fermées au bout; les deux premiers orteils les dépassent. Ce sont ces deux doigts que le cavalier introduit dans l'étroit étrier, quelquefois formé d'un simple morceau de bois triangulaire qui pend à son recado. Maintenant la plupart des gens de la campagne ont adopté le pantalon et les bottes ordinaires.

Joignez à cela les *bolas*, c'est-à-dire trois boules en pierre, en bois, ou même en plomb, deux moyennes et une petite, attachées ensemble par une courroie en cuir; la petite se tient à la main, les deux plus grosses sont retenues par la courroie qui part de la petite et se divise en deux à 30 centimètres de celle-ci; le tout peut avoir de 1 mètre 50 à 1 mètre 80 de long. On les lance, en les faisant tournoyer au-dessus de sa tête à une distance de quatre-vingts ou cent pas, et elles se tortillent autour des jambes d'un cheval, d'un bœuf, d'une autruche et l'arrêtent court. Cet appareil, pour être toujours à la main, est attaché sur l'avant du recado. — A l'arrière s'attache le *lazo* replié; mais il tient solidement d'un côté à l'anneau de la cincha.

Le *lazo*, dont la longueur est de 10 mètres à peu près, se compose d'une corde formée de deux cuirs crus, bien tressés et d'une solidité extrême. Il est terminé par un anneau en fer engagé dans la corde même de manière à former le nœud coulant. Pour le lancer, l'homme en tient une partie rassemblée dans la main gauche, et dans la droite, bien saisie par l'anneau, l'anse mobile, qu'il fait ensuite tournoyer quelques instants autour de sa tête, et jette à vingt ou vingt-cinq pas en avant. Le nœud coulant, ainsi lancé par un homme adroit, manque rarement son but. Le bœuf ou le cheval ainsi surpris et enchaîné par les cornes ou par le cou est arrêté court, quelquefois même renversé, car le cavalier a eu soin de

tourner sa monture de manière qu'elle puisse opposer tout le poids de son corps à l'élan de l'animal enlacé. Il est donc rare que le lâceur soit culbuté; cependant cela arrive quelquefois avec les taureaux, lorsque le cavalier n'a pas eu le temps de pousser son cheval de côté, de telle sorte que le taureau, arrêté subitement par le lazo, perde l'équilibre et tombe. Les chevaux, une fois dressés à la manœuvre du lazo, se penchent instinctivement, et font force pour mieux résister à la secousse, ou cèdent un peu pour briser l'élan du bœuf, qui s'arrête presque immédiatement.

Rien n'égale la dextérité de quelques laceurs. Ils manœuvrent la terrible courroie avec une facilité, une aisance dont on se fait difficilement une idée, quand on ne l'a pas vu; elle part en sifflant de leurs mains, va saisir l'animal à la corne ou au pied qu'ils ont visé et indiqué d'avance, et l'arrête au milieu de sa course. Le maniement du lazo demande une extrême habitude et un long usage; aussi les enfants de sept à huit ans commencent déjà à s'exercer sur de petits animaux tels que des lézards, des chats, des chiens, des moutons, avec la première ficelle qui leur tombe sous la main. A douze ans, quelques-uns sont devenus assez habiles pour lacer un bœuf; nous avons connu dans les environs de Montevideo une jeune fille qui, à cet âge, maniait le lazo avec autant d'habileté que le meilleur péon d'estancia ou de saladero.

Les *bolas*, ou boules jumelles, servent principalement pour le gibier, les chevaux ou les bœufs sauvages que les adroits bouleurs arrêtent ainsi de loin, et qui ensuite sont assujettis avec un lazo et abattus ou menés à l'estancia pour la marque ou la castration. On s'en sert également à la guerre, et c'est une arme terrible dans une poursuite, car elle démonte souvent les fugitifs. En 1831, pendant la guerre civile, le général de l'armée unitaire fut ainsi atteint et fait prisonnier à deux pas de son avant-garde par un parti d'éclaireurs dont il s'était trop approché, les prenant pour siens. — Cette arme a été empruntée aux Indiens Pampas, qui en usaient déjà lorsque les Espagnols vinrent s'établir sur les rives du Rio de la Plata.

ANE.

L'Ane serait complétement méprisé sur le littoral s'il ne servait à la production de la mule et du mulet, cet animal si précieux pour le pays et dont on apprécie toute l'utilité quand on a, comme nous, goûté des Cordillères ou des travesias. L'âne fut introduit en même

temps que le cheval, mais il n'est pas, que nous sachions, devenu sauvage comme son congénère. Il est même assez remarquable, au point de vue de la physiologie animale, que l'âne, si beau et si robuste en Orient, son pays d'origine, n'ait pas repris ses formes et son énergie premières dans une contrée si analogue à celles de l'Orient sous le rapport du climat et des productions.

L'espèce que l'on élève dans le bassin de la Plata n'a rien donc de particulier, quoique l'on mette quelque soin au choix des étalons pour la production des mulets. Ces étalons sont cependant d'apparence médiocre, bien que les métis qui en résultent soient au contraire d'une assez belle taille et très-vigoureux, probablement à cause de la bonne qualité des juments que l'on consacre à cette production.

L'âne est employé comme bête de somme au Paraguay, principalement aux environs de l'Assomption, où les Indiennes qui fournissent le marché de cette ville populeuse s'en servent pour le transport de leurs denrées. Les ânes de ces localités sont tous d'une taille moyenne, de couleur café au lait, et ont le poil très-ras. En réalité, c'est une jolie race, quoique un peu petite. On les traite bien, et le fourrage est toujours abondant dans le pays. Aussi l'animal s'y entretient-il en bon état. — Dans le nord de la Confédération, les ânes sont moins beaux, plus petits, mais très-durs à la fatigue. Ils sont multipliés dans les provinces de la Rioja, de Catamarca, de Salta et de Jujuy, et s'emploient principalement dans la montagne. En Bolivie, c'est avec le Lama, presque le seul animal de transport.

Les Baudets que l'on destine à la reproduction sont donnés à nourrir à une jument qui vient de mettre bas, et qui, si l'on prend quelques précautions, ne s'aperçoit pas de cette substitution. Ils s'élèvent ainsi avec les juments, et, lorsqu'ils sont adultes, on les emploie à les couvrir. Pour cela, on forme à l'âne étalon une *manada*, c'est-à-dire une troupe de juments reproductrices, qu'il sait parfaitement conserver et qu'il défend avec succès contre les empiétements des chevaux entiers ; il expulse ceux-ci à force d'entêtement et de courage, car il se bat avec plus de fureur et d'opiniâtreté que le cheval lui-même. Cette manada se compose de 25 à 30 juments auxquelles il suffit parfaitement. En leur compagnie, il vague dans les champs comme le reste du bétail. Cependant le baudet n'est pas aussi attaché à ses juments que le cheval et se permet de temps à autre des excursions lointaines à la poursuite de quelque cavale étrangère. Il a besoin d'être un peu surveillé. Les jeunes mules et mulets accompagnent

leur mère jusqu'à l'âge d'un an, époque à laquelle on châtre les mâles. On les dompte à trois ans.

MULETS.

L'élève des Mules et Mulets est une des industries premières des estancias, surtout dans l'intérieur, où le commerce des provinces entre elles et avec le Chili et la Bolivie, à travers la barrière des Andes, rend l'emploi de ces animaux indispensable. Le Bardeau, c'est-à-dire le produit du cheval et de l'ânesse, est inconnu; c'est du reste un métis, qui, tenant beaucoup plus de l'âne que du cheval, n'a pas sa raison d'être. Quant à la production mulassière, on s'en occupe avec ardeur, sur le littoral, pour l'exportation à Bourbon, à l'île de France, aux Indes, et dans l'intérieur pour le commerce transandin.

Ces animaux sont généralement d'une taille moyenne. On châtre les jeunes mulets à un an; malgré cela, ils restent toujours un peu plus turbulents et plus difficiles à conduire que les mules. On les dompte les uns et les autres à trois ans, soit pour la voiture, soit pour le bât. Dans l'intérieur, ils sont employés indistinctement aux mêmes usages que les chevaux, mais principalement pour les transports. La charge est de 12 à 14 arrobes (l'arrobe est de 11 kilogr. 50 grammes); mais le bât en pèse bien une, ce qui fait en tout 15 arrobes, près de 170 kilogrammes. Il est peu d'animaux qui puissent porter ce poids. La moyenne est, le bât compris, de 150 kilogrammes, poids encore très-considérable pour des animaux qui ne sont nourris que de l'herbe des prés, qui ne reçoivent de temps à autre qu'un peu de luzerne, et plus rarement encore quelques poignées de maïs. Avec cela on leur fait faire des marches de huit à quatorze lieues par jour, et ils font ainsi en un mois et même moins des traites continues de 100 à 250 lieues dans les montagnes.

A l'époque de la prospérité des mines du Pérou, on y menait un nombre considérable de mules provenant principalement de la province de Cordova. Aujourd'hui la Bolivie en demande encore un certain nombre, mais bien moindre qu'autrefois. En revanche, le développement du commerce intérieur de la Confédération en exige beaucoup plus. Aussi l'élève de la mulasse est devenue de nécessité et elle laisse d'assez grands bénéfices.

On sait la sobriété du mulet et combien il est peu difficile pour la nourriture : il ne boit qu'une fois par jour et très-peu, et supporte

avec la même facilité la chaleur et le froid. Aussi nul autre animal ne peut-il le remplacer dans la montagne. En outre, pour le voyage il a les allures plus douces que le cheval, soutient son même pas allongé des douze et quinze heures, et est aussi frais le soir en arrivant à la couchée que le matin au départ. Peu sont vicieux, quoiqu'ils ruent davantage que le cheval et qu'il faille toujours s'en défier. Habitués à marcher en troupe, ils suivent toujours la jument dite *madriña* (marraine), qui, la sonnette au cou, marche en tête de la bande. Un bon mulet travaille pendant une quinzaine d'années, si on ne le surmène pas.

Le cheval, l'âne et le mulet, voilà les trois grands moyens de locomotion et de transport dans l'Amérique du Sud, et particulièrement dans le bassin de la Plata. Tels qu'ils sont, c'est-à-dire tels que la nature et l'acclimatation les ont faits (car l'homme en a abandonné en quelque sorte la reproduction au hasard), ils forment des races déjà remarquables par leurs qualités et même leur beauté ; mais combien ne seraient-elles pas susceptibles de s'améliorer, si elles étaient l'objet des soins intelligents et rationnels dont on les entoure en Europe ! Que ne pourrait produire, sous un climat si favorable, au milieu de pâturages si substantiels, l'introduction de l'étalon arabe pour les chevaux de selle, celle du percheron ou du normand pour les chevaux de trait, celle du baudet du Poitou pour la mulasse ? Quelle facilité n'aurait-on pas, même immédiatement, pour améliorer les races indigènes d'une manière sûre, quoique un peu plus lente, par un choix des meilleurs reproducteurs pris parmi ces milliers d'animaux qui paissent dans les pâturages naturels, et où se rencontrent parfois de si magnifiques sujets ! Il n'est pas douteux pour nous qu'on ne parviendrait, au bout d'un certain nombre d'années, à avoir ici des espèces aussi belles que les plus remarquables de l'Europe et de l'Asie.

MOUTON.

Le Mouton, introduit dès le principe dans le bassin de la Plata, comme les précédents animaux domestiques, ne fut pendant longtemps l'objet d'aucuns soins. On se garda bien d'y amener le Mérinos, qui prospérait alors dans la Péninsule, laquelle, fidèle à son système envers l'Amérique qu'elle regardait comme devant toujours beaucoup consommer et peu produire, s'en réservait soigneusement le monopole. Grâce à l'excellence du climat, malgré sa fai-

blesse native et l'absence presque complète des soins de l'homme, le mouton se propagea extraordinairement, non point à l'état sauvage, mais en troupeaux considérables autour de quelques estancias. Dans l'intérieur on recueillit une petite partie de leur laine pour la fabrication de quelques tissus grossiers; sur le littoral on se contenta de prendre quelques peaux pour en tirer des *pélions*. On alla jusqu'à tuer des milliers de ces animaux pour faire de la chaux avec leurs os, abandonnant la peau et la chair aux chiens et aux vautours. Comme l'on se nourrissait exclusivement de viande de bœuf, on négligeait celle du mouton, regardée comme inutile ou mauvaise. Cet état de choses dura jusqu'en 1820, époque où l'établissement de nouveaux Européens dans la Plata révéla l'utilité que devait avoir l'élève du mouton, surtout si l'on venait un jour à améliorer la race par des croisements judicieux avec les béliers importés du vieux continent.

Dans les provinces de l'intérieur, le mouton avait été cependant un peu moins négligé que sur le littoral; on en eut partout quelques petits troupeaux, et, sur une aussi grande surface de pays, l'animal, devenu indigène, se forma en plusieurs sous-races, différentes, non par la taille, qui resta toujours petite, mais par la laine, qui fut plus ou moins feutrée, plus ou moins longue. Il est même extraordinaire que, chez des animaux abandonnés à eux-mêmes pendant si longtemps et sous des latitudes aussi chaudes, le type primitif ait si peu varié. Ainsi, même aujourd'hui, au Paraguay, près de l'Assomption, où la température moyenne est de 23 degrés, le mouton n'a pas perdu sa laine frisée, comme cela est arrivé dans le nord de l'Afrique; il y est resté de petite taille, perdant de temps à autre de grandes plaques de laine, qui se détachent d'elles-mêmes parce que l'animal n'est pas soigné; mais il diffère peu de l'espèce qui vit dans les autres provinces du littoral. Les Indiens sauvages du Chaco élèvent eux-mêmes quelques moutons, exactement pareils à ceux du Paraguay.

Dans les provinces de San-Luis, de Cordova, de Santiago-del-Estero, la race est plus belle, plus haute sur jambes; elle porte une toison plus fine et plus touffue. A Catamarca, la laine est déjà d'une finesse remarquable; elle atteint sa qualité supérieure dans la Puña de Jujuy, où, sur de froids plateaux élevés de 3,500 à 3,800 mètres, les brebis paissent, mêlées aux lamas, un gazon court, mais substantiel, et où l'absence de chardons, de bardane, d'insectes de toute nature, favorise la production d'une laine fine et touffue, qui reste toujours parfaitement nette. Aussi l'exportation de cette laine

donne-t-elle lieu à un commerce de quelque importance. Dans toutes ces provinces, le mouton s'est raffiné de lui-même, en raison directe du climat, de la nourriture et du terrain.

Inutile de dire que partout il a été laissé à la vie en plein air, sans aucun abri, même pour les brebis prêtes à mettre bas, et que conséquemment la mortalité a été et est encore considérable chez les jeunes agneaux. Malgré cela, la reproduction a toujours été immense, et elle a grandi encore dès que ces animaux sont devenus l'objet de quelques soins. — Dans les Pampas du Sud il s'est formé une race d'assez grande taille, remarquable par l'épaisseur de sa laine, un peu grossière, mais très-longue.

A partir de 1820, on commença à s'occuper un peu des avantages que pouvait donner l'élève du mouton; en 1830 on importa le mérinos et l'on commença le croisement, si bien que le nombre des métis dans la Bande-Orientale et les provinces de Buénos-Ayres et d'Entre-Rios est aujourd'hui considérable. On comptait 133,000 moutons et métis, et 662,000 indigènes dans la Bande-Orientale en 1853, quoique les neuf années de guerre qui venaient d'affliger ce pays en eussent détruit une quantité prodigieuse. Depuis, la race indigène a été modifiée par ce croisement au point que l'exportation des laines, même ordinaires, est devenue l'une des branches les plus importantes du commerce extérieur.

Deux variétés de la même race Mérinos furent employées d'abord au métissage sur le littoral : les Rambouillet, plus robustes, plus rustiques, excellents pour la boucherie comme pour la laine ; les Naz, plus faibles, sans grande valeur pour la viande, mais d'une laine plus fine encore. Cette dernière variété fut implantée en 1837 au Pichinango, près de la Colonia, par les frères Poucel, propriétaires aussi actifs qu'intelligents. Elle y réussit à souhait. La guerre de Montevideo détruisit ce magnifique établissement, qui, en 1845, comptait 1,800 mérinos pur sang, entre béliers et brebis, et 28,000 brebis et moutons métis. A la paix on n'en retrouva pas la cinquième partie, et les créateurs de cette précieuse industrie furent ruinés. — Dans le sud de Buénos-Ayres, une autre ferme du même genre fut créée, en 1835, par un Anglais, M. Arrett; elle est aujourd'hui en pleine prospérité. — Depuis, beaucoup d'établissements analogues se sont formés sur différents points du littoral, et l'amélioration rapide de la laine équivaut à une véritable révolution dans cette industrie.

Dans les estancias, où l'on s'occupe de l'élève du mouton, on choi-

sit un terrain convenablement sec, à pâturage salé, s'il se peut, où il n'y ait ni grande lagune ni marais, mais seulement de petits ruisseaux où les animaux puissent boire de temps en temps, car le mouton boit naturellement fort peu. Une lieue carrée (2,710 hectares) suffit pour 6,000 moutons. Un seul berger peut en garder 2,000, à la condition, bien entendu, d'avoir de bons chiens. Les moutons ont besoin d'une surveillance continuelle, surtout dans les mauvais temps, car, lors des vents ou des forts orages, si communs sous cette latitude, ils s'effrayent et courent stupidement droit devant eux, tournant le dos au vent, au risque de se noyer dans une rivière, dans une lagune. Aussi, dans ces cas-là, se hâte-t-on de les rassembler et de les faire entrer dans les *corrales*, enceintes de pieux qui leur servent de bergerie. Ces corrales sont établis, en raison du chiffre du troupeau, sur divers points, près de la chaumière de chaque berger. Les bergers sont montés, et c'est à cheval qu'ils surveillent leurs troupeaux. Le nombre de leurs chiens doit être suffisant pour n'avoir rien à craindre des tigres et des couguars, qui d'ailleurs se tiennent d'autant plus à distance que l'on choisit toujours pour les pâturages à moutons un sol très-découvert. Généralement, tous les soirs, on les fait rentrer au corral pour les faire sortir le matin une fois la rosée disparue, car le fourrage humide leur est nuisible. Si on les a fait coucher dehors,' on les maintient en *rodeo*, c'est-à-dire groupés, jusqu'à ce que le soleil soit haut, à moins qu'il n'y ait point eu de rosée.

Le mouton est sujet ici à peu de maladies, et les épizooties sont rares. La seule affection commune et préjudiciable est la gale, non pas qu'elle ne puisse se guérir, mais le grand nombre des animaux, le peu de monde qu'il y a pour les soigner, l'absence de bergeries ou d'endroits à part pour y parquer les bêtes malades, sont autant de causes qui rendent le traitement presque impossible : aussi abandonne-t-on l'animal à lui-même. Il en souffre beaucoup dans le principe, puis il s'y habitue ; la maladie devient moins forte, et la santé générale ne paraît pas trop s'en ressentir. Cependant cet état de choses amène un déchet considérable dans la laine, car un troupeau métis ne donne en moyenne que 1,250 grammes par tête à la tonte, tandis que cette proportion est beaucoup plus forte en Europe, où les troupeaux sont naturellement mieux soignés.

On donne un bélier à cinquante brebis ; la monte s'opère dans la prairie ou au *corral*. Les brebis mettent bas où elles se trouvent, et l'absence d'abris pour les remiser alors occasionne, comme nous

l'avons dit, une mortalité considérable parmi les agneaux. D'abord, les vautours Urubus et Caracaras, ces derniers surtout, attaquent le jeune agneau que sa mère ne sait pas défendre; pour commencer ils lui crèvent les yeux, puis le dévorent; ensuite le froid des nuits leur est extrêmement préjudiciable. Lorsque le part a lieu au corral et qu'il pleut, cet endroit devenant fangeux, le jeune animal s'emplit de boue, la mère se refuse à le lécher, l'abandonne, et il ne tarde pas à succomber. On estime que le part, pendant les quatre mois d'hiver, donne une mortalité qui va jusqu'à 75 0/0, tandis qu'elle est de 10 au plus dans les autres mois. On châtre les agneaux à six mois; la tonte se fait tous les ans à la fin du printemps. — Ce n'est qu'auprès des villes du littoral que la chair du mouton se vend comme viande de boucherie et peut donner quelques bénéfices. Dans l'intérieur, elle est abandonnée aux classes pauvres.

Malgré tous ces accidents, qui, comme on le voit, pourraient être prévenus en grande partie dans un établissement bien réglé, l'accroissement de la valeur d'un troupeau de moutons est de 50 0/0 par an, plus grand par conséquent que celui d'une ferme à bétail bovin, qui n'est que de 33 0/0. C'est donc une spéculation extrêmement avantageuse, mais à la condition d'y consacrer une mise de fonds assez considérable, pour l'achat du terrain, la construction de la maison, des magasins, celle des corrales, pour l'organisation d'un personnel nécessaire, enfin pour la réunion en nombre suffisant des béliers et brebis de bonne race destinés à faire le fonds du troupeau. Dès la *troisième année* l'établissement est en plein rapport, et à la sixième le revenu devient considérable. Le chiffre de l'augmentation annuelle du troupeau, tel que nous l'avons indiqué, suffit pour en donner une idée.

Ceci a été si bien compris que des fermes à moutons s'établissent aujourd'hui de tous les côtés, et que l'on s'occupe avec ardeur du métissage par des béliers mérinos amenés directement d'Europe, malgré le haut prix auquel ils reviennent.

On commence même à y songer dans l'intérieur, et nous avons vu dans la province de San-Juan quelques beaux sujets qui servaient puissamment à l'amélioration de plusieurs troupeaux de cette province. Quant aux animaux producteurs de laine longue et fine, en même temps que d'excellente viande de boucherie, ce n'est qu'à Montevideo et à Buénos-Ayres qu'on les trouve, parce que là seulement ont été importés quelques béliers anglais de la race Dislhey, si fameuse par la longueur de sa laine et par sa grande taille. Il est probable

que le croisement de ces béliers avec les brebis à laine déjà longue et fine de Catamarca et de Santiago-del-Estero produirait de très-bons résultats.

Toutes les parties du territoire argentin sont favorables à l'éducation du mouton, et cette industrie peut même devenir de premier ordre dans certaines parties arides et salées qui conviennent parfaitement à cet animal et ne peuvent guère avoir de valeur que sous ce rapport. C'est ainsi que dans les salines de Santiago-del-Estero, terrain ingrat s'il en fût, le mouton indigène prospère admirablement, quoiqu'il y reste de petite taille et que les soins qu'on lui donne soient à peu près nuls. Dans les hautes vallées des Andes, sur certains points de la plaine de Cuyo, sur les plateaux supérieurs des sierras de Cordova et de San-Luis, dans les Pampas du Sud, les terrains en apparence les plus ingrats lui conviennent, et il s'y est également multiplié. Des soins intelligents amélioreraient vite la race de ces animaux, qui ont naturellement des qualités très-précieuses, et en quintupleraient la valeur. — Les courts et incomplets détails que nous venons de donner suffiront pour faire comprendre combien la production de la laine doit aujourd'hui attirer l'attention de tous ceux qui cherchent dans l'exploitation du sol les bases d'une fortune, lente à la vérité, mais solide et certaine.

CHÈVRE.

La Chèvre est la brebis du pauvre; sa rusticité, sa reproduction facile, son peu d'exigence pour la nourriture, enfin l'abondance de son lait, la rendent précieuse. Aussi est-elle fort répandue dans les provinces de l'intérieur et surtout dans celles de San-Luis, de Cordova, de Santiago-del-Estero, de Catamarca et de Salta, où elle trouve abondamment de quoi se nourrir au milieu des broussailles qui couvrent les plaines et les flancs des collines.

Presque toutes les familles de paysans possèdent quelques chèvres, que les enfants mènent paître dans le voisinage, et qui le soir rallient fidèlement le petit corral où on les renferme de peur des couguars, plus nombreux là que partout ailleurs. Sur le littoral il y a beaucoup moins de chèvres; on les remplace par le bœuf et le mouton, dont le produit est plus avantageux, vu la richesse du pâturage. La race des chèvres n'a rien de particulier; elles sont éminemment utiles pour leur lait, pour la chair des jeunes chevreaux

et des mâles hongrés à trois mois, enfin pour la peau que l'on tanne et maroquine en certains endroits.

L'élève de la chèvre est généralement abandonnée aux familles pauvres ; on voit peu de troupeaux, mais tout le monde en a quelques-unes. Personne n'a songé encore à l'introduction des races d'Angora et de Cachemire, qui prospéreraient, à n'en pas douter, sous ce climat, si quelque *estanciero* intelligent et curieux du progrès agricole voulait s'en occuper. La race indigène est assez belle, en effet, pour faire espérer qu'avec des croisements continués quelque temps on ne parvînt à en faire ce que l'on a fait du mouton à l'aide du mérinos. Il serait intéressant que quelques expériences se fissent dans les sierras de Cordova et de San-Luis, où le climat est entièrement analogue à celui des vallées de Cachemire, situées sous la même latitude dans l'ancien continent ; l'acclimatation n'y serait certainement pas difficile. On sait l'immense valeur qu'a aujourd'hui la laine cachemire et quelle révolution l'introduction des chèvres thibétaines en Europe et surtout en France a produite dans le commerce des châles. Leur introduction dans les vallées argentines y créerait une nouvelle branche d'industrie rurale, d'autant plus avantageuse que la grande valeur du produit sous un petit volume rendrait les frais du transport au littoral presque insignifiants.

LAMA.

Le Lama est propre aux Andes et à la partie nord-ouest de la Confédération, où il n'est guère employé que dans la Puña de Jujuy. Nous en avons déjà parlé page 14. Sa reproduction est considérable ; elle égale celle de la chèvre. La femelle porte cinq mois et ne fait généralement qu'un petit. On l'élève par grands troupeaux qui doivent être gouvernés avec beaucoup de douceur ; car, malgré sa docilité, le lama est extrêmement têtu, très-susceptible de s'effrayer sans motif, et, si l'on essaye d'employer la violence pour le contraindre, l'animal oppose une résistance passive invincible et se laisse plutôt tuer sur place. Aussi, pour le conduire, nul ne vaut l'Indien, qui est avec lui d'une patience à toute épreuve.

Le plus maigre pâturage suffit au lama. Il boit extrêmement peu. Le climat sec et froid des Andes lui convient, et il réussit mal dans les plaines basses ; aussi, dans la zone équinoxiale, les plateaux d'une altitude de 2,500 à 3,500 mètres lui sont-ils les plus favorables.

Sa chair est très-bonne, quoique dans les Andes on affirme qu'elle soit froide et pesante, et ait besoin d'être assaisonnée de beaucoup de sel et de piment. Cette opinion n'a effectivement d'autre base que l'habitude où l'on est dans cette région d'assaisonner tout avec une effrayante quantité d'*agi* (piment rouge, poivre de Cayenne ou Karry). La chair du lama, quand il est gras, est tout à fait pareille à celle du mouton, et on la vend sur les marchés de Potosi et de La Paz, en Bolivie.

Dans la province de Jujuy, les Indiens de la Puña n'aiment ni vendre ni tuer leurs lamas; ils les emploient uniquement au transport des fardeaux et à la production de la laine.

Le Lama peut se croiser avec la Vigogne et l'Alpaca; mais les essais faits jusqu'à présent ne l'ont été que sur une petite échelle et sont incomplets. Nous en reparlerons d'ailleurs en traitant de l'acclimatation des espèces nouvelles.

PORC.

Le Porc s'élève partout dans la Plata, mais en petite quantité, excepté sur le littoral. Comme il n'est utile que pour sa chair, et que l'alimentation est en général des plus simples, des moins variées, et basée principalement sur la viande de bœuf, le paysan argentin le néglige complétement. Si par hasard il en possède quelques-uns, ces animaux, mal nourris, restent maigres et ne lui donnent pas le bénéfice qu'il devrait en retirer. Par elle-même, la race est assez belle, quoique de moyenne taille, dans l'intérieur; sur le littoral, les porcs sont plus grands, mais cela tient sans doute à leur nourriture, qui est ici très-abondante, sinon d'excellente qualité.

En effet, à beaucoup de *saladeros* du littoral est annexé un troupeau de porcs, quelquefois très-nombreux, qui se nourrissent des débris animaux de toute espèce qui jonchent ces établissements, et pour lesquels au besoin on tue des juments et des bœufs maigres. Il en résulte que leur chair contracte un goût exécrable, qui, à la vérité, se perd quelque peu si, avant de les mener à la boucherie, on les tient pendant une couple de mois au régime du maïs; mais jamais elle ne se refait complétement. Aussi le porc de la Plata est-il en général bien inférieur, comme viande, à celui du Brésil, lequel, nourri de matières végétales, est excellent. Il se fait néanmoins un très-grand débit de chair de porc à Montevideo et à Buénos-Ayres, et avant le siége de Montevideo un porc de sala-

dero, tout mauvais qu'il fût, se vendait le double d'un bœuf, la nombreuse population italienne le préférant à toute autre viande. Aujourd'hui le prix en est encore très-élevé, car on le soigne un peu plus. Une nourriture exclusivement animale ne convient donc pas au porc, et l'on n'ignore pas en effet que si, en Europe, dans les grandes porcheries, on donne quelquefois de la viande de cheval à ces animaux, cette viande a été préalablement bouillie et n'entre que pour un quart dans leur alimentation générale; réduite à cette proportion, elle est plutôt avantageuse que nuisible.

Dans la province de Corrientes, on engraisse quelques troupeaux de porcs dans les forêts de palmiers yataïs, où ils trouvent une abondante nourriture, grâce aux fruits qui tombent de ces arbres et aux racines des plantes sauvages qu'ils arrachent : leur chair alors est exquise. Un propriétaire de Goya qui a fait cette spéculation s'en est parfaitement bien trouvé; il est à regretter qu'il n'ait eu que fort peu d'imitateurs. Les forêts de yataïs abondent dans cette province aussi bien que dans l'Entre-Rios, et il serait facile d'y élever à peu de frais de grands troupeaux de porcs, dont la chair serait d'un débit assuré sur les grandes places du littoral. Tout le monde sait que l'exploitation intelligente du porc nourri dans les vastes forêts de chênes du Kentuky a fait la fortune de la grande ville Cincinnati, dans l'Amérique du Nord : pourquoi ne s'adonnerait-on pas à la même industrie dans les provinces de Corrientes et d'Entre-Rios, d'où l'exportation est si facile, grâce aux fleuves magnifiques qui les enserrent? C'est une industrie à créer, et ce que l'on a obtenu déjà du petit nombre d'expériences qui ont été faites témoigne de ce que l'on pourrait obtenir encore.

Quant au porc élevé individuellement par quelques agriculteurs qui en font spéculation près des villes, du moment qu'il n'est pas exclusivement nourri de viande crue, il devient d'excellente qualité, prend parfaitement la graisse et se vend très-bien. Beaucoup de petits cultivateurs étrangers font la même spéculation et n'ont qu'à s'en louer; mais ce ne peut être qu'un bénéfice accessoire à leur exploitation ou au métier qu'ils exercent.

On ne s'est pas encore occupé du croisement des porcs indigènes avec les autres races qui prennent plus facilement la graisse et arrivent plus vite à leur entier développement. En Angleterre, en France et dans le reste de l'Europe, les croisements avec le porc de l'Océanie ont produit une race nouvelle excellente pour la boucherie, et plus fine que la race ordinaire. Ici l'on pourrait obtenir sans doute

les mêmes résultats avec le pécari, dont la chair est fort bonne, non moins qu'avec des verrats étrangers. Malheureusement, comme nous l'avons dit, l'élève de cet animal est très-négligée et abandonnée complétement à la routine; on ne réfléchit pas que c'est une branche d'industrie rurale dont la création est peu dispendieuse et dont les bénéfices sont certains, dans la Plata plus que partout ailleurs.

Dans les estancias on élève aussi quelques porcs pour l'usage de la maison. S'il advient que l'on soit obligé de les abandonner, comme il a fallu le faire plus d'une fois pendant les guerres qui ont dévasté le pays à diverses reprises, ces animaux, laissés à eux-mêmes, deviennent sauvages (*cimarrones*) et prennent tout à fait les habitudes et l'aspect du sanglier, souche primitive de leur race. C'est ce que l'on a vu dernièrement dans la Bande-Orientale. Ce pays, coupé de nombreux ruisseaux bordés de bois, s'était rempli, sur certains points, de cochons sauvages qui trouvaient au bord de ces ruisseaux et dans ces bois l'eau qui leur est si nécessaire, des fruits sylvestres et des racines dont ils se nourrissaient, et de plus une foule de reptiles et de petits animaux qu'ils ne dédaignent pas au besoin. Le porc *cimarron*, le verrat surtout, se défend parfaitement contre les chiens et même contre l'homme, et il faut lui faire une chasse en règle. Sa chair est dure et pareille à celle du sanglier.

LAPIN.

Le Lapin domestique n'est élevé que par quelques étrangers sur le littoral. Les marchés de Buénos-Ayres et de Montevideo en sont toujours bien fournis; les lapins s'y vendent de 2 à 3 fr. la pièce. Cet animal est sujet à peu de maladies et se reproduit avec une facilité extrême dès qu'on le soigne un peu.

On pourrait certainement l'acclimater dans les bois de Corrientes et de l'Entre-Rios, où il se reproduirait abondamment et fournirait un nouveau gibier utile par sa chair et sa peau. En beaucoup d'endroits, il serait facile aussi de former des garennes artificielles; mais cette industrie, qui n'est que secondaire, ne peut être entreprise que par des amateurs.

CHIEN.

Toutes les races et toutes les espèces de Chiens se sont multipliées dans le bassin de la Plata. Beaucoup de ces animaux, à différentes

époques, sont même devenus sauvages; mais il n'est pas exact de dire, comme l'a avancé Buffon, qui n'avait point été suffisamment renseigné sur ce sujet, que tous aient repris la forme type de la race première, qu'il considère comme se rapprochant du lévrier. Ce qu'il y a de certain, c'est que les petites espèces ne se propagent pas à l'état sauvage, peut-être parce que l'instinct de leur faiblesse les amène toujours à rechercher l'appui de l'homme; peut-être aussi parce que les plus fortes les détruisent, — tandis que les espèces robustes peuvent parfaitement se suffire à l'état libre, vu l'immense quantité de gibier de toute sorte et de jeunes animaux dont elles peuvent faire leur proie.

Azara dit que, de son temps, les chiens sauvages (*Perros cimarrones*) étaient extrêmement nombreux à partir du 30e degré vers le Sud; qu'au Nord il n'y en avait pas, parce que, à raison des blessures qu'ils se font en se battant pour les chiennes en chaleur, les vers se mettent dans leurs plaies, et qu'ils y succombent tous. Il ajoutait que la rage était tout à fait inconnue parmi ces animaux; et enfin que ces chiens, étant de toute race et de toute espèce, se rapprochaient néanmoins du danois, sinon pour la robe, du moins pour la forme et la taille.

Tout ceci est encore exact en partie, mais le temps et les événements ont apporté des modifications dans cet état de choses. Les chiens sauvages sont en effet à peu près inconnus aujourd'hui dans le Nord, mais ils se multiplient partout où les établissements qui les ont élevés se trouvent abandonnés. Ainsi, pendant la guerre de la Bande-Orientale, la plupart des chiens des estancias devinrent *cimarrones*, leurs maîtres ayant été obligés de se réfugier dans les villes ou aux armées. Il y en eut jusqu'aux environs de Montevideo. — Le chien cimarron agite la queue et donne de la voix comme le chien domestique, lorsqu'il est en chasse. Il habite entre les rochers, où il se creuse une sorte de bauge, dans les fourrés des bois, dans les *pajonales*, endroits remplis de grands joncs et de grandes herbes où il peut se cacher. C'est là aussi que les chiennes mettent bas. Les portées sont toujours nombreuses. — Pris jeune, le cimarron s'apprivoise avec la plus grande facilité et ressemble à tous les autres chiens domestiques, dont il n'est d'ailleurs que le descendant. — Les cimarrones chassent surtout de nuit et se réunissent par bandes pour poursuivre une troupe de vaches, de juments, dont ils arrêtent les petits, veaux ou poulains, en effrayant les mères par leurs aboiements; ils font ainsi beaucoup de dégât dans le jeune bétail. Quelquefois

même ils attaquent les chevaux et les juments, surtout les dernières ; dans ce cas, c'est toujours à la plus grasse qu'ils s'adressent, parce qu'elle est moins légère à la course et reste en arrière lorsqu'ils donnent la chasse à une troupe.

Le nombre de ces chiens s'est parfois tellement multiplié que l'on a dû organiser de grandes battues pour les détruire, et payer une prime pour chaque animal abattu. — De temps à autre, les estancieros, pour s'en débarrasser, saupoudrent de strychnine le cadavre d'un cheval, que l'on abat exprès dans un endroit où ils abondent ; on en empoisonne ainsi des quantités considérables avec cette substance vénéneuse dont on sait l'activité.

La rage fait également, à diverses époques, de très-grands ravages parmi eux. — Si cette maladie était inconnue du temps d'Azara, elle s'est malheureusement acclimatée depuis, et il arrive de temps à autre des accidents. Pour notre part, nous avons eu à traiter à l'hôpital français de Montevideo, en 1844, deux cas de rage communiquée ; nous en connaissons plusieurs autres cas, tous également mortels, dans la campagne, et le fait n'est pas rare dans le reste de l'Amérique du Sud. Il s'en est manifesté dernièrement à Rio de Janeiro.

Un vieux médecin espagnol, le docteur D. J. Gutierrez, mort il y a quelques années, et qui était venu dans la Plata en 1810, nous a assuré qu'on n'y connaissait la rage que depuis 1806, époque des expéditions anglaises. Les chiens amenés alors de l'ancien continent par les officiers anglais, tous amateurs de chasse, furent, selon lui, ceux qui la communiquèrent aux chiens indigènes. Nous ne citons ce fait que pour mémoire. Il nous paraît étrange que des animaux originaires d'Europe, où cette maladie, à l'état sporadique, est si fréquente en quelques saisons, aient perdu en Amérique l'aptitude à la contracter, pour la reprendre plus tard, alors surtout qu'on la voit aujourd'hui se développer spontanément chez les chiens cimarrones lors des sécheresses, et s'y montrer sous la forme épidémique. — Les maladies et les chasses réglées ont donc beaucoup diminué le nombre de ces animaux, d'autant plus que les habitants de la campagne leur font partout une rude guerre.

Quant aux chiens domestiques, toutes les estancias en nourrissent un nombre incroyable de toute race, de tout âge, de toute taille, de tout poil, qui accueillent assez mal le voyageur, surtout de nuit, et contre lesquels il est bon de prendre des précautions en ne mettant pied à terre que lorsqu'il y a du monde. Ces nuées de chiens à moitié

sauvages entourent le moindre *rancho* (chaumière) et sont une défense contre les bêtes féroces et les malfaiteurs. On ne les soigne aucunement, et malgré cela le nombre en devient si considérable et si gênant, qu'il faut souvent en abattre une partie.— Parmi eux, quelques-uns sont de très-haute taille et font de bons *tigreros* (propres à la chasse du jaguar).

Les Européens immigrés depuis une vingtaine d'années ont importé beaucoup de beaux chiens qui se sont parfaitement reproduits: Terre-Neuve, Lévriers, Épagneuls, Bouledogues, Chiens de berger, etc., etc. — Les Lévriers sont toujours assez difficiles à élever, et les Terre-Neuve sont malingres s'ils ne sont pas à portée de l'eau, surtout en été, durant les fortes chaleurs continues, qui les fatiguent beaucoup. Les Épagneuls et les Braques les plus fins se trouvent bien du climat et deviennent superbes. En somme, les belles races et les beaux sujets, soit pour la garde, soit pour la chasse, abondent sur le littoral, tandis que dans l'intérieur on s'en tient encore aux races communes, sauf quelques exceptions. — La maladie chez les jeunes animaux n'est pas plus forte ici qu'en Europe, et à la campagne ils se sauvent presque tous.

Pour la garde des troupeaux de moutons fins, on emploie des chiens de berger importés d'Europe. Mais déjà il en existait une race dans le pays qu'on nommait *perros orejeros*, chiens à brebis, qui rendent de très-grands services, et qui seuls autrefois étaient chargés de conduire et de défendre les immenses troupes (*majadas*) de brebis que l'on envoyait paître dans la Pampa. Ces chiens étaient enlevés très-jeunes à leur mère, et on leur donnait à teter des brebis qu'on maintenait au corral jusqu'à ce qu'ils fussent assez forts pour marcher; de cette façon ils s'élevaient continuellement au milieu du troupeau. La seule nourriture qu'on leur donnât était de la viande de bœuf cuite ou crue. On les en gorgeait le matin afin qu'ils fussent repus pour tout le jour et ne revinssent que le soir avec le troupeau qu'ils ramenaient eux-mêmes au corral. Cette pratique est en partie suivie encore aujourd'hui; mais en outre on fait toujours accompagner le troupeau par des hommes à cheval qui le surveillent et gouvernent les chiens.

CHAT.

Cet animal a suivi l'homme partout. Sa race n'offre rien de particulier. On n'a point encore importé ces beaux Angoras qui plaisent

tant aux Parisiens. — A la campagne, dans le voisinage des bois, quelques chats domestiques deviennent sauvages. Il est à remarquer qu'alors leur robe est grise, tachetée de noir, et se rapproche beaucoup de celle du *gato montes*, chat des bois commun, qui n'est peut-être qu'un chat domestique devenu *cimarron*. Ceci est d'autant plus probable que la grande espèce de *gato montes* a tout à fait le pelage du jaguar, quoiqu'elle n'ait que deux fois la taille du chat ordinaire.

§ II. — *Volailles.*

GALLINACÉS.

Coq et Poule. — Toutes les *estancias*, tous les *puestos* de la campagne en élèvent, mais sans beaucoup de soin, ce qui fait que nombre d'œufs et de jeunes poulets sont perdus. On se contente de jeter à la volaille quelques poignées de maïs; l'herbe de la prairie et les insectes qu'elle y trouve suffisent complétement pour le reste de sa nourriture. Il est même à noter que sa santé est là beaucoup meilleure que celle des gallinacés élevés dans les maisons qui n'ont qu'une petite basse-cour. La nuit, les poules perchent sur un arbre voisin ou sur le toit du rancho, où elles se maintiennent victorieusement cramponnées, malgré le vent, pendant les plus forts pamperos, spectacle que l'on voit souvent dans la Bande-Orientale, où bon nombre de chaumières n'ont pas un seul arbre autour d'elles; mais lorsque quelque ombu ou paraiso s'élève près de la maison, c'est toujours là que les poules préfèrent se jucher.

La race est belle partout. Ce qui y a contribué certainement, c'est le goût des Argentins pour les combats de coqs. On s'est ainsi occupé d'en soigner la reproduction, et l'on peut s'étonner quelquefois de trouver chez un simple paysan, chez un peon d'estancia, de superbes sujets que le propriétaire soigne avec amour, et dont le port martial, l'œil vif, le plumage luisant, attestent toutes les qualités guerrières. Ces coqs de combat sont néanmoins extrêmement doux et familiers, et leur maître les accable de caresses; c'est souvent, en effet, sur leur vaillance qu'il fonde l'espoir du plus clair de son gain, lors de son prochain voyage à la ville. Aux fêtes de village, dans l'intérieur, après la cérémonie de l'Église, les combats de coqs font partie intégrante de la fête; ils en sont même le principal amusement. Beaucoup de villes ont un petit amphithéâtre destiné au *reñidero* (luttes entre coqs).

L'absence de murailles à la campagne, et surtout le voisinage des bois, sont funestes à la volaille, qui y est attaquée par les sarigues et les renards. Les vautours caracaras (carranchos), les couleuvres même et les iguanes pourchassent également les jeunes poulets et quelquefois même la poule, malgré tout le courage de celle-ci pour défendre sa progéniture. Tous ces accidents pourraient être évités avec un peu de soin. Au reste, la douceur du climat favorise tellement la reproduction, et la mortalité est d'elle-même si peu considérable chez les poulets, que la volaille abonde toujours dans les estancias. Elle n'est rare que chez le paysan isolé, fort incurieux de lui-même, et qui se préoccupe uniquement du morceau d'*asado* (viande de bœuf rôti) qui suffit à ses très-simples besoins.

Autour des grandes villes les propriétaires ont multiplié toutes les races. Il est à remarquer que la poule russe, si haute sur jambes, mais bonne pondeuse, et dont la chair est très-fine, la même qui est fort délicate en France, est ici extrêmement robuste, et que la race cochinchinoise, si renommée pour sa taille et l'excellence de sa chair, réussit également sans aucune difficulté, quoiqu'elle ne soit pas encore très-répandue. Dans le voisinage des grands marchés, l'éducation de la volaille est une excellente spéculation pour le petit cultivateur.

Il est facile partout d'engraisser les oiseaux de basse-cour, quand on leur donne suffisamment de maïs et de débris de légumes frais; mais il faut bien se garder de les nourrir, comme on le fait trop souvent sur le littoral, avec des débris de viande ou de poisson. Leur chair devient alors à peine mangeable, et leurs œufs même sont mauvais. Ce phénomène se produit également dans l'intérieur, en temps de sauterelles. Les poules sont très-avides de ces insectes et en détruisent une immense quantité; mais cette nourriture communique un goût singulier *sui generis* à leur chair, les œufs n'ont plus qu'une coquille molle, à peine calcaire, et perdent complétement leur qualité.

DINDON. — Le Dindon est originaire de l'Amérique du Nord; dans l'Amérique du Sud, on trouve dans les bois, à l'état sylvestre, des oiseaux qui se rapprochent beaucoup de celui-ci, tels que le Hocco, la Pénélope noire, etc., etc. Aussi ce gallinacé s'élève-t-il parfaitement, et n'est pas sujet, malgré le peu de soins dont il est l'objet, à autant de maladies qu'en Europe. Il abonde sur le littoral, plus encore dans l'intérieur, surtout dans les provinces de Santiago et de

Cordova. Là, il est peu de couvées qui ne réussissent, et dont les petits ne deviennent très-promptement assez robustes pour résister aux intempéries. La maladie du rouge, qui attaque les dindonneaux alors que leurs caroncules vont se former, est ici peu intense, grâce, sans doute, à la chaleur modérée, mais presque constante, du climat; car on sait que ces oiseaux sont extrêmement sensibles au froid, et que les temps humides, frais et pluvieux en font périr beaucoup de jeunes. La vaste étendue des prairies, autour des estancias, rend d'ailleurs l'élève de cette volaille très-facile, et quelques poignées de maïs suffisent pour les rappeler. Il se juchent sur les ombus, toujours voisins de l'estancia, et de là défient les renards et les comadrejas (sarigues) qui hantent les environs des lieux habités. L'éducation de ces animaux est encore plus lucrative que celle des poules.

La Pintade — s'élève par curiosité dans quelques maisons. C'est une volaille dont la chair est encore plus délicate que celle du dindon. La Pintade trouble les autres animaux de la basse-cour par sa voix bruyante et la turbulence de ses habitudes, et est toujours un peu sauvage.

Le Faisan — est inconnu, mais on pourrait l'élever et le propager ensuite dans les grands bois qui avoisinent les fleuves et dans les forêts de l'intérieur, comme en Europe.

Le Paon, — au contraire, est nourri en beaucoup d'endroits. Nous en avons vu quelques-uns au Paraguay; on le retrouve aussi dans tout le nord de la Confédération. On ne s'en occupe d'ailleurs qu'à cause de la beauté de son plumage. Le climat lui convient parfaitement, et les couvées réussissent avec moins de difficulté qu'en Europe, si l'on veut se donner la peine de les surveiller un peu.

Le Pigeon — s'élève également partout et se reproduit parfaitement. L'espèce la plus répandue est le Pigeon Biset ordinaire. Les colombiers que l'on construit pour eux consistent en un quadrilatère formé de quatre murailles et sans toit; les trous destinés à la ponte sont pratiqués dans l'épaisseur du mur. Cette méthode de construction donne plus d'air dans leur habitation, et les pigeons s'en trouvent bien. Beaucoup de maisons à la campagne ont aussi des trous pratiqués exprès dans leur muraille, laquelle est surmontée d'un chaperon pour empêcher les chats d'y descendre. La reproduction de

ce volatile est grande, et la vente des pigeonneaux donne des bénéfices notables. On élève aussi beaucoup de pigeons de volière de toute espèce, mais seulement sur le littoral ; dans l'intérieur on ne connaît que le biset ordinaire. Celui-ci, au lieu de ne faire que trois pontes par an comme en Europe, en fait cinq ou six, surtout si on lui donne un peu à manger. Les pigeons de volière pondent et couvent toutes les six semaines, mais à la condition d'être très-bien nourris. Rien n'est plus facile d'ailleurs que l'entretien de ces oiseaux, qui se multiplient presque sans soins.

PALMIPÈDES.

Oie. — On l'élève peu, sans doute à cause de sa tendance à se réunir aux oies sauvages qui abondent dans le pays. En effet lorsqu'on veut avoir de ces oiseaux dans les estancias, ils vont pâturer au loin et finissent par devenir tout à fait sylvestres. Ainsi, près de Gualeguay, nous avons vu un troupeau de près de cinq cents oies qui avait fini par se reproduire en liberté, et s'était cantonné entre deux lagunes, dans le voisinage de l'estancia d'où ces oies étaient sorties, et où elles revenaient de temps à autre, sans toutefois se laisser prendre quand on leur jetait du maïs. Quelques petits cultivateurs en élèvent cependant près des villes. Lorsque l'on a une lagune dans le voisinage, cette éducation est des plus faciles, car ce palmipède est très-robuste, n'a jamais de maladie, et ne rebute aucune nourriture, mais il lui faut de l'eau. L'oie grasse est d'une vente excellente sur les marchés du littoral, et c'est une bonne spéculation pour la petite culture.

Canard. — Le Canard se reproduit ici plus facilement encore que l'oie, et sa chair y est tendre et délicieuse. C'est incontestablement la meilleure de toutes les volailles de la Plata. Le climat lui est tellement favorable qu'elle réussit bien même dans de petites basses-cours où il n'y a qu'un simple baquet d'eau. Le canard est omnivore ; aussi, plus sa nourriture est variée, meilleur il est et plus il engraisse, pourvu toutefois que les végétaux en fassent la base et que la viande ou le poisson ne lui soient donnés qu'en petite quantité. — On en élève trois espèces : l'espèce ordinaire, qui aime beaucoup l'eau et qui reste petite ; — une espèce moyenne, intermédiaire entre celle-ci et le gros canard de Barbarie, qui forme la troisième. — L'espèce moyenne paraît être le résultat du croisement des deux autres. —

Quoi qu'il en soit, les trois espèces s'élèvent concurremment et sans la moindre difficulté; elles ne sont jamais malades; les épidémies qui de temps à autre attaquent les poules et les dindons, les épargnent, et la reproduction en est toujours considérable. Aussi n'est-il presque pas de maison à la campagne ou autour des grandes villes qui n'en nourrisse, et les marchés en sont abondamment fournis. Le prix en est malgré cela assez élevé, comme d'ailleurs celui de toutes les volailles sur le littoral, tant la consommation y est grande, à cause des nombreux étrangers qui l'habitent et qui ne se contentent point de simple viande de bœuf, comme la majorité des natifs.

L'éducation des oiseaux de basse-cour dans tout le pays, et surtout dans la région du littoral, est donc réellement avantageuse; aussi beaucoup de cultivateurs étrangers s'y adonnent avec succès.

§ III. — *Insectes.*

Trois genres d'Insectes, seulement, sont susceptibles d'une exploitation méthodique, et ont déjà été l'objet d'un commencement d'industrie dans la Plata : ce sont les Abeilles, les Vers-à-Soie et la Cochenille.

ABEILLES.

Nous savons déjà combien les espèces sylvestres sont nombreuses dans toutes les parties de la Confédération (voy. page 53). — Quant aux espèces européennes, nous n'en avons rencontré jusqu'ici que quelques ruches, chez le général Urquiza, à San-José, et à Gualeguaychu, chez un négociant, D. Apolinario Benités, où elles ont parfaitement réussi, comme l'on pourra en juger par les détails suivants :

Au mois de juin 1857, quatre ruches furent apportées des environs de Montevideo où elles étaient acclimatées depuis quelque temps, à Gualeguaychu. On les plaça dans un jardin potager à une demi-lieue de cette ville, près d'un *saladero* et de terrains assez souvent inondés, soit dans les crues de la rivière, soit lors des grandes pluies. Un bon rucher les abrita des vents du sud et de l'ouest, et un homme intelligent fut chargé de les soigner.

Dans le premier été de 1857 à 1858, une ruche périt; les trois autres donnèrent, l'une quatre, l'autre deux, et la dernière un seul

essaim. Au mois de septembre 1858, il restait huit ruches en bon état. Celles-ci commencèrent à essaimer le 25 septembre, et donnèrent leur dernier essaim au 1er janvier : il y en eut trente-sept en tout; quelques-unes en avaient donné jusqu'à huit, d'autres deux seulement. Enfin, au 2 mars 1859, le rucher contenait quarante-quatre ruches en très-bon état, et qui promettaient de tripler au moins ce nombre au printemps suivant. Il est, comme on voit, impossible de réaliser un plus beau succès, et l'on peut dire que cette industrie est acquise à l'Entre-Rios, si ses habitants veulent s'en occuper.

Le propriétaire a déjà fait récolter une certaine quantité de miel et de cire. On obtient le produit de la ruche en étourdissant momentanément les abeilles au moyen de la fumée du champignon nommé vulgairement vesse-de-loup. On enlève ainsi facilement une partie du contenu et les abeilles reviennent travailler au bout d'un quart d'heure. Jusqu'à présent, le miel se vend 5 fr. la livre, et la cire 7 fr.; des prix aussi élevés ne se soutiendraient pas si cette industrie s'étendait, mais ils n'en resteraient pas moins à un taux très-favorable pour le producteur.

Les abeilles travaillent toute l'année, même en hiver, car le mois le plus rigoureux dans cette saison a la température moyenne du mois d'avril à Paris. Il y a toujours assez de graminées en fleurs dans les champs pour les nourrir, et, si le mauvais temps se prolongeait, on aurait la ressource du sirop fait avec les miels inférieurs que l'on réserve pour cet usage. Mais on n'y recourt que pendant quelques jours, car bien rarement il fait assez froid pour empêcher les abeilles de sortir et de butiner quelque nourriture.

La récolte du miel se continue presque toute l'année, excepté dans les mois de juin et de juillet, qui sont les plus froids. Vingt jours après que les ruches ont essaimé, on peut déjà enlever des gâteaux, ce qui ne paraît pas empêcher la formation d'autres essaims. L'essentiel est de les bien surveiller et de les gouverner avec intelligence.

Le résultat obtenu en si peu de temps à Gualeguaychu, chef-lieu d'un département extrêmement fertile, mais peu cultivé, comme tout l'Entre-Rios, doit encourager les petits cultivateurs, puisqu'une pareille industrie ne réclame pour ainsi dire pas de capital, et qu'un rucher bien tenu peut tripler de valeur chaque année. Ainsi que nous venons de le voir, cette multiplication extraordinaire s'est même faite, dans le cas que nous citons, au plus fort de l'été, pendant une sécheresse de cinquante-cinq jours, qui dura du 19 décembre au 12 février, et fit quelque mal au bétail.

L'Abeille acclimatée à Gualeguaychu est l'abeille ordinaire. Elle nous a semblé cependant un peu moins grande et se rapprochant plutôt de la petite hollandaise, qui est maintenant très-répandue au Chili, et que l'on préfère aujourdhui en Europe, comme plus active, plus douce et plus facile à apprivoiser.

Tout donne donc à penser que, dans les autres provinces, soit du littoral, soit de l'intérieur, ces abeilles réussiraient également bien, d'autant plus que les espèces sylvestres y sont très-nombreuses et trouvent partout une abondante nourriture. On peut en juger par le nombre de leurs essaims, la quantité et la bonté du miel qu'elles produisent, et que les *meleros* (chercheurs de miel) vont recueillir dans les bois, au prix de mille fatigues toujours, et quelquefois de mille dangers.

Ainsi, sans aller chercher au loin des espèces dont le transport est nécessairement difficile et dispendieux et qui peuvent succomber en route, on pourrait, dans l'intérieur, s'occuper des espèces indigènes, qui, très-probablement, se réduiraient en domesticité sans grands travaux. C'est dans les provinces de Santiago-del-Estero, de Tucuman, de Salta, que cette industrie devrait s'établir à l'origine, car c'est là que ces espèces abondent le plus, sans doute parce qu'elles trouvent sur les feuilles des nombreuses mimosées, qui garnissent les bois, le nectar d'où elles savent extraire les éléments du miel et de la cire dont elles remplissent leurs demeures.

On a remarqué qu'en Europe les années les plus sèches sont celles où l'abeille prospère davantage, et la raison qu'on en donne, c'est que la miellée ou exsudation sucrée qui se produit à la surface des feuilles de beaucoup d'arbres se montre alors en plus grande quantité. Or, ici, la chaleur et la sécheresse du climat favorisent beaucoup ce phénomène, et, d'autre part, il y a lieu de noter que l'immense majorité des arbres qui dominent dans la Plata appartiennent à la classe des Légumineuses et à ses divisions, chez lesquelles le principe gommeux et sucré est toujours abondant. L'éducation des abeilles est donc une industrie qui pourra un jour donner des produits d'une valeur notable, surtout au point de vue de la production de la cire, toujours et partout d'un prix élevé. Le miel lui-même est très-recherché dans le pays et sa vente constamment assurée, la confiserie indigène consommant une grande quantité de matières sucrées.

VER A SOIE.

Le Ver à soie (*Bombyx mori.* — Linn.) appartient au genre Bombyce, famille des Lépidoptères (voy. page 56). Les expériences faites jusqu'à présent pour l'éducation de cet insecte précieux ont été suivies de succès. On l'a élevé en grand à Mendoza, et une magnanerie, qui prospère déjà, vient de se fonder à Buénos-Ayres. Le climat de la Confédération, surtout celui des provinces Andines, est tout à fait favorable à l'éducation de cet insecte, qui n'aime pas les temps humides et orageux; aussi pensons-nous qu'il réussira mieux sous le ciel toujours sec et serein des provinces de Mendoza, de San-Juan, de la Rioja, de Catamarca et de la vallée des Andes, que sous celui du littoral, où les grands vents et les forts orages de novembre et de décembre peuvent exercer sur le ver à soie une influence défavorable.

Le mûrier et toutes ses variétés croissent et se reproduisent parfaitement dans tout le bassin de la Plata (voy. tom. I, pag. 446). On y cultive principalement le blanc, le noir et le multicaule. Ce dernier surtout abondait dans la province de Mendoza, du temps où l'industrie du ver à soie y prospérait. Sa culture était bien entendue, et l'on avait commencé des plantations sur une grande échelle, lorsque l'épidémie qui, en 1850, détruisit tous les vers sans exception, la fit abandonner.

Les premières plantations de mûrier furent faites, vers 1840, par D. Cruz Godoy, et continuées par son gendre, D. Joaquin Sola; ces deux cultivateurs furent ainsi les créateurs de cette industrie dans la province. Elle y réussit d'abord à tel point qu'en 1848 et 1849 on récoltait déjà près de 5,000 kilogrammes de cocons, et que les magnaneries, établies alors, donnaient des bénéfices remarquables. On y fabriqua même, avec la soie obtenue, des schalls, des ponchos, qui se vendirent à des prix très-élevés, soit au Chili, soit dans l'intérieur. Mais lorsque nous visitâmes cette province, en 1857, après l'épidémie dont nous venons de parler, il ne restait pas un ver à soie, ni à Mendoza ni à San-Juan, et l'on arrachait les mûriers pour les remplacer par la vigne.

Nous ignorons quelle est la nature du fléau qui a détruit cette industrie naissante. Il paraît probable que c'est la muscardine, cette maladie qui fait tant de ravages dans les magnaneries du midi de l'Europe, et qui ne peut être conjurée qu'à force de propreté et de

soins minutieux. Or nous doutons fort que de pareils soins aient pu être donnés à cet insecte. D'abord, l'excellence du climat ne dispense point de la nécessité d'un local convenable pour l'installation d'une magnanerie, et les constructions sont toujours très-chères dans les provinces. Les matériaux de bonne qualité manquent quelquefois, ou on les choisit mal et on les remplace généralement par des adobes, c'est-à-dire par des briques séchées au soleil; on fait ainsi des murailles épaisses, mais qui ont besoin d'être souvent récrépies et blanchies; ordinairement on ne met point de carreaux au plancher des salles.... Il a donc été difficile de consacrer des locaux convenables à ces exploitations. D'un autre côté, il faut un personnel nombreux, patient, excessivement propre et soigneux. Ces qualités ne se trouvent pas encore à un degré suffisant chez le journalier (peon) argentin, ni chez sa femme, même dans la province de Mendoza, où la classe ouvrière est cependant plus active et plus laborieuse qu'ailleurs. Tout cela a pu contribuer, sinon au développement, du moins au résultat fatal de l'épidémie. Il en a été de même à San-Juan, où d'ailleurs cette industrie était moins avancée.

Il serait à coup sûr d'un très-grand intérêt que l'on fît de nouvelles expériences, en ayant soin de renouveler de temps à autre la graine, et en la faisant venir à la fois d'Europe et de Chine, comme on l'avait proposé. Cela n'offre point de difficulté, puisque ces graines peuvent rester neuf mois sans éclore, et que, par conséquent, récoltées en juin, elles peuvent arriver dans la Plata aux époques où la végétation est dans toute sa force. On s'assurerait ainsi des bons résultats, les magnaneries étant d'ailleurs installées avec le comfort et les précautions qui président à la construction de ces établissements en Europe. Certainement c'est là beaucoup de dépense à faire dans le principe, mais les sériciculteurs en seraient amplement récompensés par l'abondance et la qualité des produits. — L'irrigation, qui est pratiquée dans toutes les provinces des Andes, assure en outre la réussite de toutes les espèces de mûrier, surtout du blanc et du multicaule, les meilleurs pour l'alimentation du ver à soie, et le climat, nous l'avons déjà dit, ne laisse rien à désirer.

Peut-être aussi serait-il bon d'acclimater de nouvelles races de Bombyces. On a beaucoup parlé en Europe, dans ces derniers temps, de l'espèce hindoue, qui s'élève sur le ricin (*Bombyx cynthia* — *Bombyx palmæ-Christi*). Ce ver, originaire du Bengale, est très-robuste et file un cocon pointu aux deux bouts et long de 5 à 6 centimètres. Ce cocon ne peut se dévider comme celui de l'espèce ordi-

naire, et l'on est obligé de le filer à la main, comme le chanvre ou le coton; mais la soie obtenue ne laisse pas que d'être extrêmement fine et sert à tisser des étoffes presque inusables. Tel est du moins le produit qu'on en retire au Bengale.

Or nous savons que le ricin croît partout à l'état sylvestre dans la Plata, et il ne serait pas difficile d'acclimater cet insecte sur un arbre qui lui convient si bien et sous un ciel qui, dans beaucoup de ses parties, est tout à fait pareil à celui de l'Hindoustan.

COCHENILLE.

La Cochenille (*Coccus cacti*, — Hémiptères). — Deux nopals à Cochenille abondent dans l'intérieur du territoire argentin, surtout à l'ouest et au nord du massif central de Cordova : ce sont l'*Opuntia ferox* et l'*Opuntia coccinellifera* (voyez tom. I, page 518). Ces plantes ne sont pas cultivées, et croissent à l'état sylvestre sur les terrains arides et déserts, recouvertes en partie des herbes grimpantes qui croissent autour d'elles. La Cochenille se répand naturellement sur les tiges larges et épineuses de ces *opuntias* et y vit des sucs qu'elle en tire.

Cet insecte est très-petit et n'a pas même un millimètre de longueur. Il est de forme ovale, avec le dos bombé, le ventre plat et de couleur écarlate; il se présente généralement couvert d'une espèce de poil très-fin pareil à du coton. A la métamorphose, la Cochenille se transforme en une petite mouche qui ne vit que quelques jours et meurt après avoir pondu ses œufs qui restent adhérents au cactus et n'éclosent que l'année suivante. — On trouve la Cochenille répandue sur la plante et recouverte d'une sorte de petite toile blanche, très-fine et semblable à celle de l'araignée, qui l'abrite. Elle y forme ainsi des plaques blanchâtres qu'il est facile d'apercevoir d'assez loin. Sous cet abri, elle multiplie énormément, surtout si sa reproduction est favorisée par un temps sec; car les pluies torrentueuses, en lavant les tiges des opuntias, les entraînent, les font tomber et les noient.

Dans les provinces de San-Luis de la Rioja et de Santiago-del-Estero, où le *cactus coccinellifera* abonde, des femmes parcourent les bois, font tomber sur un papier avec des barbes de plume les cochenilles et les pétrissent, ainsi que nous l'avons dit, en une sorte de gâteau auquel elles ajoutent quelquefois un peu de sang de bœuf pour lui donner de la consistance; elles s'en servent ensuite pour

la teinture en la délayant simplement dans l'eau. La province de San-Luis en envoyait autrefois une certaine quantité à Buénos-Ayres sous le nom de *Grana;* mais cette spéculation a été abandonnée.

On s'étonne à bon droit qu'une industrie aussi facile et aussi lucrative n'ait pas été adoptée par les provinces de l'intérieur, qui eussent ainsi possédé un objet d'exportation de grande valeur sous un petit volume, et n'occasionnant que des frais de transport insignifiants. Cela ne s'explique que par l'esprit d'insouciance qui a dominé jusqu'à présent, parmi les paysans argentins, dans les provinces que nous venons de citer, et qui leur fait considérer l'élève du bétail comme seule digne de leur attention.

Ce que l'on récolte aujourd'hui de cochenille à l'état sylvestre témoigne de ce que l'on pourrait obtenir, si l'on voulait la soigner, comme on le fait au Mexique et au Guatemala, où cette industrie constitue la branche la plus lucrative du commerce d'exportation.

Là, les *Cactus-opuntia* sont alignés et espacés de manière qu'on puisse circuler librement autour d'eux ; on a soin de nettoyer le terrain de toutes les mauvaises herbes, et cette propreté permet aux insectes de remonter facilement sur la plante, si le vent ou la pluie les en ont détachés. Lorsque la saison des pluies est arrivée, on abrite les cactus à l'aide de toitures mobiles, pour que les petites cochenilles ne soient pas entraînées ; puis on retire avec précaution les feuilles jaunies et les insectes qui les couvrent, pour les reporter sur des feuilles saines ; on enlève les araignées qui les détruisent; enfin on met de côté, avant l'hiver, un certain nombre de morceaux de tiges couvertes d'œufs de cochenille, pour la reproduction de l'année suivante. Grâce à l'aide de ces soins faciles et peu dispendieux, on obtient d'excellentes récoltes, et une nopalerie bien tenue donne un revenu considérable.

D'après ce que nous avons dit touchant le climat d'une partie du territoire argentin et la vigueur avec laquelle y végète le *Cactus-opuntia*, on doit comprendre quel avantage offrirait à des propriétaires intelligents et soigneux l'établissement de nopaleries.

Les habitants des îles Canaries arrachent en ce moment leurs vignes pour planter des nopals. Les expériences faites en Algérie donnent les meilleurs résultats. Pourquoi, dans une région où la cochenille croît et se développe spontanément, les habitants ne profiteraient-ils pas d'une production naturelle que l'on implante ailleurs avec tant de peines, et qui néanmoins donne tant de profits ?

CHAPITRE III.

Produits du règne animal.

§ I. — *Produits naturels ou à l'état sylvestre, obtenus par la chasse, la pêche etc., etc.*

PELLETERIES.

En passant en revue les animaux les plus remarquables du territoire de la Confédération argentine, nous avons indiqué les produits utiles qu'on en pouvait obtenir.

Les peaux de Tigre et de Fourmilier sont très-recherchées, mais très-rares, car celles que l'on se procure généralement dans le pays sont données en présent, et ne peuvent guère être considérées comme un objet de commerce. Elles se vendent néanmoins très-bien; ainsi une belle peau de Jaguar vaut toujours au moins 8 piastres (40 francs), et va jusqu'à une once d'or (80 francs) lorsque c'est celle d'un mâle et qu'elle est bien marquée. Les peaux d'Ocelot, de Couguar, de Chat sauvage, beaucoup plus petites, ont une faible valeur; mais la peau de la Panthère fauve du Brésil et des Missions atteint le prix de celle du Tigre. — Quant à celles d'Aguara et de Renard, on en rassemble si peu qu'elles ne peuvent entrer en ligne de compte. Cependant on tue assez de renards pour pouvoir tirer parti de leur peau, qui donne une jolie fourrure grise; mais généralement on la laisse se perdre. — Les Indiens Pampas emploient la dépouille du Zorrillo à faire de charmants tapis de pied qu'ils viennent vendre à Buénos-Ayres.— Ceux du Chaco vendent ou échangent à Corrientes et à Santa-Fé des peaux de Cerf, de Capibara, etc., contre des haches, des vêtements, etc. On tanne ces cuirs, qui servent à faire des chaussures de chambre très-solides, surtout celle du Capibara, qui est épaisse et très-résistante. — La peau du Tapir, qui est rare, est employée pour faire des brides, des harnais de cheval. — On ne fait rien de celle de la Viscache, qui cependant pourrait servir à tous les usages auxquels on emploie celle du lapin, et qui a l'avantage d'être plus grande et plus forte.

Les deux pelleteries d'exportation sont celles de la Loutre et du Chinchilla. — La Loutre abonde partout, principalement dans la

lagune de los Porongos, où se perd le Rio-Dulce, et dans les lacs du Chaco. Sa peau est très-fine et très-douce; aussi les Mocovis voisins de Santa-Fé en apportent-ils des quantités considérables sur ce marché. Le prix en est généralement de 3 à 4 piastres la douzaine dans le commerce. — Le Chinchilla vient des régions andines, surtout de la frontière de Bolivie. Salta fait le principal commerce de cette fourrure et l'exporte au Chili ou à Cobija. Son prix sur les lieux est de 4 piastres la douzaine.

Les plumes d'Autruche sont un objet d'exportation d'assez de valeur : ce sont encore les Indiens Pampas qui en approvisionnent le marché de Buénos-Ayres. La quantité qui vient de la Bande-Orientale ou des provinces est insignifiante. A Buénos-Ayres, on la met en balles à la presse hydraulique et on l'expédie pour l'Europe. Les Indiens font aussi avec la plume du ventre de l'Autruche de beaux tapis blancs d'une grande dimension, mais qui ont l'inconvénient de ne pouvoir se conserver longtemps, car les vers, presque toujours, attaquent le bas de la plume et à la longue la détruisent.

PÊCHE.

La pêche, ainsi que nous l'avons vu, est assez abondante pour fournir à l'exportation du poisson sec, fumé ou salé. Cette industrie est encore dans l'enfance, et serait cependant susceptible d'un grand développement, à cause de l'immense quantité de grands poissons que renferment les fleuves : Curbina-negra, Surubi, Dorado, Pacu, etc. Nous les avons indiqués en leur lieu. Quant à la pêche des Phoques pratiquée sur les côtes de l'Océan, c'est plutôt une industrie européenne qu'une industrie locale.

GUANO.

C'est aussi une industrie étrangère que celle de l'extraction du Guano sur les îlots de la côte de Patagonie, extraction qui a été faite avec beaucoup d'activité de 1846 à 1852, mais qui depuis a été abandonnée en partie. Ce guano est inférieur en effet à celui d'Afrique et des côtes du Pérou, parce qu'il est moins ammoniacal, les brouillards humides et les pluies, qui sont fréquentes sous les latitudes patagoniques, dissolvant une partie des sels que la sécheresse du climat conserve en totalité sur les côtes du Pérou.

CIRE.

La Cire est fournie en grande partie par les Indiens du Chaco, qui s'en servent comme moyen d'échange. La colonie française de la Nouvelle-Bordeaux, sur la rive droite du Rio-Paraguay, un peu au-dessus de l'Assomption, commençait à en faire un commerce assez avantageux avec ces peuplades, lorsque le gouvernement Paraguayen l'interdit. Les Indiens en portent à Corrientes, à Santa-Fé, à Salta. Les habitants de Santiago-del-Estero et de Tucuman en envoient aussi une certaine quantité à Cordova et à Catamarca, où on l'emploie pour les cierges des églises : il en vient même jusqu'à Buénos-Ayres et Montevideo.

MIEL.

Le Miel recueilli dans les bois et connu sous le nom de *Miel de Palo* se consomme localement, et l'on n'en exporte que de petites quantités sur le littoral, où d'ailleurs il n'est guère employé que dans les pharmacies. Il est cependant parfaitement blanc, très-liquide et d'un goût exquis. On le tient toujours dans des bouteilles, à cause de sa fluidité que favorise la chaleur du climat.

COCHENILLE.

Nous venons d'en parler tout à l'heure. L'exportation en est tout à fait insignifiante ; elle se consomme dans le pays pour la teinture des fils de laine ou de coton, avec lesquels on fabrique encore quelques tissus.

§ II. — *Produits résultant de l'élève du bétail. — Industrie pastorale. — Estancias. — Saladeros.*

L'élève et l'exploitation du bétail ont été de tout temps et sont encore aujourd'hui l'industrie primordiale et essentielle de toute la Confédération argentine ; c'est la branche qui fournit les principaux moyens d'échange avec l'Europe, et alimente presque en entier le commerce d'exportation. — Le bétail s'élève dans des fermes *ad hoc* ou *Estancias;* il est exploité dans des abattoirs particuliers ou *Saladeros.*

ESTANCIAS.

L'Estancia est l'établissement où l'on élève une certaine quantité de bétail; Bœufs, Chevaux, Mules, Moutons, etc. On comprend sous ce nom le terrain, la maison et le personnel necéssaires pour cette exploitation.

Un terrain d'estancia, pour que l'exploitation soit fructueuse, nécéssite trois conditions: — fourrages de bonne qualité, eaux en abondance, sur le terrain même ou très-près de là, étendue suffisante pour y loger et nourrir un nombreux troupeau. — Ces conditions sont celles que recherchèrent, dès le principe, tous ceux des colons espagnols qui voulurent se livrer à cette industrie, et ils s'attachèrent surtout à l'étendue du terrain. Il leur fut facile d'obtenir du gouvernement colonial de vastes concessions. Plus tard, à mesure que la population s'accrut, on réduisit ces concessions, dont beaucoup n'avaient pu être mises en rapport, et l'on adopta pour le terrain d'estancia une mesure légale désignée sous le nom de *suerte*, sans doute parce que, dans le commencement, ces terrains avaient été tirés au sort. Cette mesure était de 3,000 vares castillanes de face sur 9,000 de fond, en tout 3/4 de lieue (1,991 hectares 76 ares) de superficie. Les *suertes* passèrent depuis dans beaucoup de mains, se fractionnèrent ou s'additionnèrent, et donnèrent à la propriété l'aspect qu'elle a aujourd'hui. Mais le terrain d'estancia dut rester toujours assez vaste, et ne put guère se réduire à moins d'une demie-*suerte* d'étendue. Dans les régions très-éloignées des centres de population, sur la limite des Indiens, les concessions furent et sont encore aujourd'hui beaucoup plus vastes. Nous en connaissons une de l'autre côté du Vermejo, à quelque distance nord d'Oran, qui a quatre vingt-dix lieues de superficie, et dans la vallée du San-Francisco, il existe des concessions de forêts qui n'ont pas moins de vingt lieues de front sur quatre ou cinq de profondeur, de la rivière à la montagne.— Partout dans le pays on prit généralement pour front d'une concession la limite d'un cours d'eau, grand ou petit, comme étant une ligne de démarcation naturelle, pour séparer commodément deux propriétés.

Le terrain une fois choisi et ayant des eaux en quantité suffisante pour abreuver le bétail, soit lagunes permanentes, soit rivière ou ruisseau, l'estanciero chercha pour bâtir son domicile un endroit un peu plus élevé, un mamelon situé vers le milieu de son champ, pour

que de là il lui fût facile d'en embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue et de surveiller de loin ses troupeaux. Sous ce rapport, les terrains de la Bande-Orientale, de l'Entre-Rios et du sud de Corrientes, offraient d'immenses avantages. On évita le plus possible le voisinage des bois où le bétail se cache en été pour fuir la chaleur, mais où il contracte un penchant à devenir sauvage, par suite de la difficulté de l'en faire sortir. Le *desideratum* d'un bon champ pour estancia fut une plaine absolument nue, couverte seulement d'un épais tapis de graminées; on ne recherche les bois, qui sont toujours nécessaires pour les usages économiques, qu'à une distance assez éloignée pour que l'on pût facilement en écarter le bétail. De là cette prédilection pour la plaine et cette répulsion pour les arbres qui caractérisent l'Argentin campagnard, non-seulement du littoral, mais de tout le pays, car, pour lui, le *pastoreo* (élève du bétail) est la première et la plus désirée des industries.

La maison, centre de l'exploitation pastorale, fut construite avec plus ou moins de luxe et de commodité. Dans le principe, ce fut une misérable chaumière, sans meubles, où le propriétaire dormait sur un lit de cuir, s'asseyait sur une tête de bœuf, buvait du maté, fumait la cigarette et se nourrissait exclusivement de l'*asado* national, viande de bœuf rôtie en plein air. — Cette vie est encore aujourd'hui celle de la petite propriété et des frontières du Sud. — Mais depuis ces demeures s'améliorèrent, et il y en a maintenant où l'on peut vivre passablement, surtout si elles appartiennent à des étrangers. A ceux-ci, un peu de comfort est indispensable, tandis que l'habitant de race espagnole n'en sent pas le besoin.

Au bâtiment, principale résidence du maître, se relient quelques chaumières, les unes où logent les valets de la ferme ou *peones*, d'autres qui servent de magasins, où se déposent les cuirs, les laines, etc.; quelquefois une *pulperia* ou boutique, dans laquelle se vendent les denrées et objets d'utilité première, y est annexée. Dans le voisinage, les estancieros soigneux ont parfois un jardin avec quelques arbres fruitiers et quelques légumes : maïs, melons, citrouilles, etc. Des nuées de volailles sont répandues dans la cour et dans les *corrales*, où elles trouvent abondamment à vivre parmi les débris animaux de toute espèce qui les jonchent. Les *corrales*, partie indispensable de l'exploitation, sont de grandes enceintes formées de pieux très-forts, enfoncés perpendiculairement dans le sol et très-proches les uns des autres, de manière à former une barrière infranchissable pour le bétail. On y conduit à tour de rôle un cer-

tain nombre d'animaux pour qu'ils prennent l'habitude de l'obéissance et celle de rentrer à la volonté du maître dans un endroit fermé où l'on puisse saisir ceux dont on a besoin. D'autres enceintes plus petites servent pour les chevaux, les porcs ou les moutons. Un grand nombre de chiens veillent autour de l'estancia et protégent le jeune bétail et les volailles contre les animaux de proie qui accourent de tous les points de la campagne : Sarigues, Chats sauvages, Hurons, etc., etc.

Lorsque la superficie de l'estancia est très-grande et le bétail nombreux, on établit à une certaine distance, aux environs, de petites maisons, dites *puestos*, où vit avec sa famille un péon attaché à telle ou telle fraction de bétail, et tout auprès, un *corral* où celui-ci le fait rentrer à époques réglées, de manière que les animaux soient continuellement surveillés et toujours en rapport avec l'homme.

La quantité de bestiaux à répartir par lieue carrée varie beaucoup; elle est relative à l'état du sol. Là où les pâturages sont drus et nourrissants, on alimente facilement 3,000 têtes et même plus, tant en bétail bovin qu'en chevaux, juments et mules destinés au service de l'estancia; mais dans les terrains maigres il faut bien réduire cette quantité. On dit généralement que la moyenne acceptée sur le littoral est de compter une vare de front (la vare a 86 centimètres), sur 9,000 de fond, c'est-à-dire 9,000 vares carrées nécessaires pour un animal; mais cette quantité n'est suffisante que dans les très-bons terrains; elle est beaucoup trop faible presque partout, car elle supposerait la possibilité de nourrir, en moyenne, près de 4,000 animaux par lieue carrée, ce qui n'est pas possible dans un pâturage naturel, sur lequel les sécheresses et la saison froide ont une si grande influence.

Personnel d'une estancia. — Pour gouverner ces troupeaux, on a un personnel composé de *peones* ou valets de ferme; leur nombre varie à raison des diverses industries qu'embrasse l'exploitation, mais il est toujours assez considérable, c'est-à-dire de deux, trois et même quatre pour 1,000 têtes, suivant le plus ou moins de domestication du bétail. Tout le travail, bien entendu, se fait, et ne peut se faire qu'à cheval; aussi, parmi les *peones*, établit-on une distinction entre ceux qui peuvent travailler avec les *potros* (poulains) ou chevaux neufs, et dont la plupart sont dompteurs de profession (*domadores*), et ceux qui travaillent avec chevaux maniables (*mansos*). Les premiers ont toujours une haute paye, qui va jusqu'à 12 et 15 piastres mensuels, en raison directe de leur activité et de leur intelligence, tandis que les autres

sont limités à 8 ou 10. Tous, bien entendu, sont nourris et logés, dépense peu considérable, car le logement se réduit à un simple toit de paille, et la nourriture à du bœuf rôti et à du maïs.

Ces hommes sont sous la direction d'un ou deux contre-maîtres (*capataz*), et, lorsque l'estancia est grande et que le propriétaire n'y réside pas, il a généralement un représentant, dit *mayordomo* (majordome), lequel a d'ordinaire un intérêt dans l'établissement et commande aux *catapaces*.

Le Gaucho. — Tous les *peones* de l'estancia forment ce que l'on appelle la *peonada*, c'est-à-dire la réunion des serviteurs de la ferme; ce sont eux qui constituent la majorité de la population vigoureuse des campagnes. On les désigne mal à propos sous le nom de *gauchos;* ce n'est point à eux que cette expression est applicable, mais à l'homme errant, au vagabond qui ne veut pas travailler et n'a pour tout bien que ses vêtements et son cheval. Le *gaucho* est le bandit de la Plata, et, quoique ce ne soit pas précisément un malfaiteur, un brigand, il est presque toujours en guerre avec la justice, pour quelque cheval volé, quelque fille enlevée, et surtout pour quelque coup de couteau malheureux, suite de vengeance ou de simple querelle de *pulperia* (cabaret); le chiffre de ces accidents (*desgracia*) est quelquefois élevé. Ce sont les *peons* qui ont, en majorité, composé de tout temps les milices à cheval employées dans les guerres civiles et étrangères qui se sont faites dans la Plata. Quant au gaucho, lorsqu'on peut le saisir, il est enrôlé d'autorité dans les corps de ligne, dont il s'échappe souvent à la première occasion, car le joug de la discipline lui est pesant. Il s'enfuit alors dans les bois et y vit de rapine, c'est-à-dire des bœufs qu'il tue aux estancias voisines, et dont il vend les cuirs à l'occasion. Ces déserteurs, connus sous le nom de *matreros*, habitants des bois, sont d'un voisinage toujours dangereux.

La quantité de bétail bovin qui peuple l'estancia est en raison directe de la fortune des propriétaires et de l'étendue du terrain. A ce bétail s'ajoutent les bœufs de travail (*novillos*) domptés, qui servent pour les charrettes, les chevaux avec le nombre nécessaire de juments et d'étalons pour la reproduction, quelquefois des baudets pour la production mulassière, et enfin un troupeau de moutons plus ou moins nombreux. Les proportions de chaque espèce de bétail varient suivant que le propriétaire s'adonne davantage à telle ou telle branche de l'industrie pastorale.

Rodeo. — La besogne ordinaire des peons de l'estancia consiste à surveiller le bétail et surtout à faire le *rodeo*, c'est-à-dire à décrire de grands cercles autour de la propriété, de manière que les animaux ne s'écartent pas sur le terrain d'autrui ; ce sont, par conséquent, des galops de huit à dix lieues qu'il leur faut faire chaque jour. En outre, ils font rentrer à tour de rôle les bestiaux dans les *corrales*, et ils les ramènent en un point de la plaine, dit aussi *rodeo* (entourage, parcours en rond), où ils passent la nuit, tout cela pour les habituer à l'obéissance et à se laisser facilement conduire. L'opération de l'entrée aux corrales se fait le moins souvent possible, car les bœufs et les vaches s'y blessent quelquefois ; on ne la pratique que rarement, et lorsqu'ils sont bien apprivoisés. Comme les animaux sont naturellement doux, ces résultats ne sont pas difficiles à obtenir; mais il faut pour cela un bon nombre de *peons* et de chevaux. Aussi les temps de guerre, qui font une grande consommation des uns et des autres, sont-ils excessivement funestes à la prospérité des estancias, non-seulement parce que la propriété se trouve alors un peu abandonnée à la discrétion des chefs militaires de tous les partis, mais parce que le bétail, n'étant plus assez surveillé, devient très-aisément farouche (*arisco*, *alzado*), et se reproduit moins.

En effet, le bétail bien gouverné multiplie d'un tiers en sus chaque année, de sorte qu'au bout de trois ans, déduction faite du nombre d'animaux nécessaire à la consommation et à une vente ordinaire, la population d'une estancia a doublé. Une fois qu'il est redevenu à moitié sauvage, cette proportion diminue. Le bétail *alzado* gagne généralement les bois, s'il y en a dans le voisinage, mais ne s'éloigne cependant pas beaucoup du lieu où il a été élevé (*querencia*) ; aussi la difficulté n'est pas de le retrouver : ce qui est pénible, c'est qu'il faut fatiguer pendant des mois entiers hommes et chevaux, pour le réduire de nouveau.

Cette affection instinctive des animaux pour leur *querencia* rend souvent très-laborieuse leur conduite à des endroits un peu éloignés. On n'en vient alors à bout qu'à force de patience et en multipliant les *peones*, et encore arrive-t-il parfois qu'une panique subite les disperse en route, malgré toute l'attention, toute l'activité des conducteurs. Dans ce cas, si l'on n'est pas encore trop éloigné du point de départ, on peut être à peu près sûr de les retrouver à leur ancien pâturage. Les chevaux, les juments, les mules, ont, sous ce rapport, les mêmes instincts.

Terrains salés. — Une condition très-importante pour que le bétail se reproduise bien dans une estancia, c'est que le terrain soit un peu salin. Il n'est pas besoin pour cela que le sel apparaisse à la vue, il suffit que la terre en contienne un peu, et que le pâturage participe de la salure naturelle du sol. Or presque tout le bassin de la Plata offre cette particularité minéralogique, qui explique pourquoi le bétail s'y est reproduit en si grande quantité et pourquoi les épidémies le frappent si rarement, surtout à partir du 30e degré en allant vers le Sud. C'est, en effet, sous ce parallèle que, près des côtes de l'océan principalement, commencent les terrains salifères. Les champs ainsi imprégnés de ces principes salins sont désignés sous le nom de *campos criaderos*, champs favorables à la multiplication, et se payent beaucoup plus cher que les autres.

Barreros. — On donne le nom de *barreros* à des terres imprégnées naturellement de sels de soude, qui se rencontrent çà et là dans certaines localités où le pâturage n'est pas salé de lui-même, et que viennent lécher les animaux. Au Brésil on fait des *barreros* artificiels en mélangeant du sel à de la terre et en plaçant de petits tas de boue salée sur divers points de l'estancia. Dans les parties ainsi privées de sel, comme le nord de Rio-Grande, le nord-est des Missions, l'est du Paraguay, les bœufs sont tellement avides de substances salines qu'ils viennent lécher la sueur des chevaux, s'emparent de leurs couvertures qui en sont trempées, et les mangent... On les voit même lécher la place sur laquelle quelqu'un vient d'uriner. Ce besoin de substances salines rend, dans ces endroits-là, les animaux extrêmement doux et maniables. Si l'on veut que leur santé se maintienne, il faut absolument leur donner du sel, autrement ils maigrissent et succombent facilement aux épizooties diverses qui sont plus fréquentes dans ces régions que partout ailleurs.

Castration. — Les grandes opérations d'une estancia sont la castration des jeunes animaux et la marque. La castration s'opère par ablation : l'animal est lacé, renversé, maintenu par deux ou trois hommes, et l'opérateur ne se sert d'autre instrument que d'un couteau. Les jeunes bœufs sont châtrés à deux ans, les chevaux et mulets à deux ans également, les porcs et les moutons à six mois. Cette opération se fait à l'entrée de l'hiver, en mai ou en juin, époque à laquelle les mouches ont disparu; car, en été, la plaie pourrait être

envahie par les vers, et les animaux périraient. La mortalité résultant des suites de la castration est évaluée à 4 pour 100 pour les bœufs, à 10 pour 100 pour les chevaux, animaux beaucoup plus délicats; elle est presque nulle pour le porc et le mouton.

Marque. — En même temps qu'on châtre les bœufs, les chevaux et les mulets, on les marque, c'est-à-dire qu'on leur applique sur la fesse, à l'aide d'un fer chaud, la marque de l'estancia. Cette marque, enregistrée à la police du chef-lieu de la province, est absolument nécessaire pour constater la propriété du bétail et, en cas de vente, le propriétaire la reproduit sur son acte. Lorsque l'on achète des animaux pour les mettre dans une autre estancia, ou bien s'en servir pour le trait ou la selle, le nouveau propriétaire leur applique sa marque : aussi voit-on des chevaux qui en ont quelquefois deux ou trois, et même plus. Il y a des marques qui datent des premiers temps de la conquête. L'opération de la marque chez les animaux adultes signale l'époque des fêtes dans les estancias : c'est celle où l'homme du champ (*campo*) déploie toute son adresse et toute son énergie; c'est là que brillent les meilleurs laceurs (*enlazadores*), les plus habiles manieurs de *bolas* (*boleadores*). Souvent, ces travaux terminés, il y a des courses (*carreras*) entre les plus fins cavaliers du canton. On y fait la réputation des chevaux (*parejeros*) qui peuvent dès lors aller disputer les prix sur un terrain plus important.

Produits de l'estancia. — D'autres opérations consistent à couper le crin des juments à la crinière et à la queue, et pour cela il faut également les lacer et les mettre à terre. Ce crin est un des principaux produits des estancias.

Les peaux des animaux qui ont servi à la consommation de l'établissement sont séchées sur le sol, étendues à l'aide de piquets (*estacas*, *cueros de estaqueo*), et empilées ensuite dans le magasin, d'où on les expédie par charretées au centre commercial le plus prochain. On en fait autant des crins et bourres de chevaux ou de bœufs. On recueille également les os.

Dans quelques estancias on fait du beurre et des fromages généralement assez médiocres. Cependant ceux de Goya, dans la province de Corrientes, ne sont pas sans mérite, et ceux de la vallée de Tafi, au pied du Nevado d'Aconquija, dans la province de Tucuman, sont parfaits; ils se rapprochent beaucoup de notre fameux

roquefort. On en exporte une assez grande quantité pour le littoral.

La tonte des moutons se fait au commencement de l'été : elle est pratiquée par les peons de l'estancia, et, s'ils ne sont pas assez nombreux, on loue des hommes qui font ce métier à cette époque-là, et on les paye à tant par mouton.

Les meilleurs animaux, les plus gras, bœufs ou vaches, sont vendus pour les abattoirs (*mataderos*) des villes. On ne sacrifie cependant les vaches que lorsqu'il y a abondance de bétail; quelquefois même les gouvernements provinciaux croient devoir en interdire l'abattage, dans l'intérêt de la reproduction. Les autres, généralement les *novillos* ou jeunes bœufs de trois à six ans, sont vendus pour les *saladeros*. L'animal de matadero vaut toujours un quart ou un tiers en plus de celui de saladero. Les prix varient singulièrement; ils étaient à 4 piastres en 1840, ils ont monté à 16 piastres en 1856, par suite de la haute valeur que les cuirs avaient acquise en Europe. Le prix du bétail dans la Plata est tout à fait dépendant de celui qu'obtiennent les produits de l'autre côté de l'Atlantique.

Il n'en est pas de même des provinces de l'intérieur à l'ouest du massif de Cordova : l'exportation principale et presque unique de cette région se fait pour le Chili, marché qui sera éternellement ouvert et dont l'importance ira croissant chaque année, par suite de l'augmentation rapide et constante de la population de cette république. Les provinces de San-Luis, celles de la Rioja et de Catamarca, de Tucuman même, y envoient presque tout leur bétail en pied; il n'y a que les cuirs provenant de la consommation locale qui viennent au littoral. Salta, de son côté, expédie le sien en Bolivie, où le bœuf est rare. Ainsi l'industrie pastorale, dans la Confédération, a trois débouchés toujours ouverts et certains : l'Europe, pour les provinces du littoral où l'élève du bétail se fait en grand, le Chili et la Bolivie, pour les provinces de l'intérieur.

Estancias de l'intérieur. — C'est seulement dans la Mésopotamie argentine, dans les provinces de Buénos-Ayres, de Santa-Fé, partie de celles de San-Luis, de Cordova, de Tucuman, de Santiago del Estero et de Salta, et enfin dans ce que nous avons appelé la Pampasie, que l'élève du bétail peut se faire sur une échelle assez grande pour entretenir des établissements tels que les *saladeros* actuels. Partout ailleurs cette industrie, restreinte par la nature des terrains infiniment moins riches en pâturages et en eau, est forcée de se

limiter au bétail nécessaire pour la consommation locale et l'exportation de l'autre côté des Andes. L'expédition des animaux en pied vers le littoral y comporte des frais de conduite et des pertes en route qui rendraient l'opération mauvaise : aussi ne se fait-elle pas.

Les estancias de l'intérieur sont placées, tantôt sur les plateaux du massif central, tantôt dans les hautes vallées des Andes, tantôt enfin dans la plaine intérieure, si sèche et si boisée, qui s'étend entre ces deux systèmes de montagnes. Les bestiaux montagnards sont inférieurs en taille à ceux de la plaine ; mais, comme ils ont des eaux abondantes, un fourrage court et pourtant substantiel, ils s'élèvent facilement. Les estancias sont toutefois peu nombreuses dans ces régions, et les animaux, pour être en bon état d'exportation, ont besoin d'être engraissés quelque temps dans des prairies artificielles bien arrosées, tels que les champs de luzerne dont nous avons déjà parlé (voyez tome I, page 483).

Dans la plaine boisée, où l'eau manque essentiellement, il faut y suppléer à l'aide de mares artificielles (*represas*) ou de puits (*pozos*). Le soir, les bestiaux arrivent lentement, puis se pressent avec impatience devant la barrière de la *represa*, soigneusement entourée de haies ou de pieux, et on les y laisse pénétrer en groupes qui se succèdent jusqu'à ce que tout le troupeau soit désaltéré. Là où il n'y a que des puits, à l'aide d'un seau de cuir on tire l'eau, que l'on verse dans des troncs d'arbres creusés communiquant les uns avec les autres et dans lesquels viennent boire les animaux. Les puits ne sont généralement pas assez multipliés dans cette région, qui nourrirait plus de bétail si l'on pouvait mieux l'abreuver. Les animaux s'y alimentent autant des feuilles d'algarrobos ou autres arbres et de leurs fruits, que du fourrage rare qui croît à leurs pieds. Dans beaucoup de petites estancias on ne leur donne à boire que tous les deux jours, et chacun, bœuf, cheval, chèvre ou mouton, sait parfaitement quel est le sien. Cette pratique les rend extrêmement familiers, et il devient facile de s'apercevoir, dès le premier jour, s'il manque quelque tête au troupeau.

Cette facilité à reconnaître le bétail est une qualité particulière de l'homme du champ. Sur un troupeau de 1,000 têtes, il connaît chaque animal par sa robe, par ses allures, par ses habitudes particulières; d'un seul coup d'œil il s'aperçoit s'il en manque un : et cela non pas seulement dans les provinces de l'intérieur, où les animaux sont obligés de venir boire à la mare ou au puits, mais aussi dans la Pampa, où, étant constamment épars au milieu du champ, ils

ne se réunissent qu'au rodeo ou au corral, par troupes de quatre ou cinq cents.

Bétail orejano ou public. — Le bétail qui n'a pas de marque est considéré comme appartenant à l'État; c'est le cas de tous les animaux nés sauvages ou devenus tels. Quelquefois le chef civil ou militaire les fait saisir et marquer, en leur taillant ou coupant le bout de l'oreille, d'où le nom d'*orejano* donné à cette fraction des troupeaux de la Pampa. Quelques propriétaires le font aussi pour leur compte en y ajoutant leur marque, mais cette opération est dispendieuse à cause du nombre de chevaux et de peons, ainsi que du temps qu'elle nécessite. Du reste, il n'y a plus aujourd'hui (1858) de bétail *orejano* que dans le sud de la province de Buénos-Ayres, où les invasions répétées d'Indiens ont fait abandonner des estancias, et où, par conséquent beaucoup d'animaux, n'étant plus surveillés, sont devenus à moitié sauvages.

Une grande estancia forme une sorte de village. Autour d'elle se groupent toujours des familles, généralement de *peones*, attachées à l'établissement, et même celles de quelques individus qu'on n'emploie qu'accidentellement, et qui le reste du temps vont travailler ailleurs. — Les petites estancias appartiennent à des propriétaires qui, soit par héritage, soit par leur industrie, sont arrivés à posséder d'abord quelques douzaines de têtes de bétail, puis quelques centaines. Leur nombre, très-limité autrefois, a beaucoup augmenté aujourd'hui, soit par le fractionnement des propriétés entre les descendances des familles, soit parce que beaucoup de majordomes et de capataz intelligents et laborieux sont devenus propriétaires eux-mêmes. Enfin plusieurs étrangers ont acheté des terrains et se sont faits estancieros. Ceux-ci, jusqu'à présent, réussissent moins bien que les fils du pays dans cette industrie, où ils ont à lutter contre une foule d'écueils que ces derniers savent mieux éviter. Les peons sont moins souples, moins obéissants avec eux; on leur vole plus de bétail, et ils n'acquièrent qu'à la longue l'habitude du séjour de la campagne et de la conduite à tenir envers ses habitants, chose absolument nécessaire à ceux qui veulent exercer lucrativement cette magnifique industrie. On compte pourtant dans les provinces de Buénos-Ayres, d'Entre-Rios et dans la Bande-Orientale, de belles et puissantes estancias possédées par des étrangers, généralement très-anciens dans le pays.

SALADEROS.

Le *saladero* est l'usine où l'on abat le bétail en grand, où l'on sale les peaux et la viande, où l'on recueille la graisse, les os, le crin, et tous les autres produits animaux pour l'exportation.

La création d'un saladero demande de grands capitaux, une organisation intelligente et économique; car les frais y sont considérables, et ce n'est que par un ordre parfait qu'un établissement de cette nature peut marcher et donner des bénéfices proportionnés aux déboursés et au travail de l'entrepreneur. La plupart des saladeros appartiennent à des associations : il est rare, en effet, qu'un seul individu possède les fonds nécessaires à la fondation d'un pareil établissement. Beaucoup d'étrangers ont des capitaux dans cette industrie.

Le temps n'est plus où l'on tuait simplement les animaux pour le cuir, et où les cadavres qui semaient la plaine, après une grande tuerie (*matanza*), étaient abandonnés aux chiens, aux vautours et aux mouettes. Aujourd'hui tout ce que peut rendre un animal est exploité, et la plupart des perfectionnements de l'industrie européenne, ceux du moins que le personnel dont on dispose permet d'exécuter, ont été introduits dans ces usines.

La première condition pour un saladero est d'être voisin de la mer ou d'un cours d'eau navigable pour de grosses embarcations, circonstance qui facilite l'exportation des produits et leur transport aux navires qui les chargent, savoir : les cuirs secs et salés, les graisses, les os, les cornes, etc., pour l'Europe; la viande séchée et salée pour le Brésil et Cuba. Aussi tous les saladeros du littoral, et il n'y en a que là, sont-ils établis sur l'Uruguay, le Parana, la Plata, et autour de la baie de Montevideo.

Une autre condition est la possession d'un vaste champ, avec des eaux abondantes dans le voisinage, afin que les animaux, fatigués de la route, puissent trouver à boire et à paître, et se reposer avant d'entrer à l'abattoir. En effet, indépendamment de ce que la viande des bœufs fatigués ne vaut rien, leur cuir s'enlève alors avec difficulté au dépouillement; il est facile de le couper pendant cette opération, et il en résulte un déchet inévitable.

Il faut ensuite édifier les bâtiments nécessaires pour le dépôt du sel, des viandes et des cuirs, pour la graisserie, etc.; les hangars pour le découpage et le salage des viandes; enfin la demeure du pa-

tron, des contre-maîtres et des peones, les bureaux de comptabilité, etc. — En outre, des *corrales* faisant la nasse, au nombre de trois, existent dans tout saladero bien organisé. Le dernier et le plus grand, formé de pieux très-forts, ou d'une muraille en pierres sèches, ou de cornes enchevêtrées, s'ouvre largement pour recevoir la troupe de bétail que des hommes à cheval y poussent doucement. Un second corral y fait suite, dans lequel on introduit un nombre fixé d'animaux, qui doivent être abattus dans la matinée ; il est séparé du premier par une barrière. Enfin un troisième, beaucoup plus petit, au bout du précédent, ne reçoit qu'une vingtaine de bœufs à la fois ; il se termine par une sorte de défilé, dans lequel entre, de plain-pied avec le pavé, une plate-forme ou chariot mobile, roulant sur un chemin de fer. Autour de ce petit corral règne une galerie haute sur laquelle on peut marcher, et une sorte de pont passe par-dessus le couloir du chariot, couloir qui est fermé par une porte à deux battants. Enfin à une poulie, placée au-dessus de cette porte, est passé un lazo très-long, dont le nœud coulant est aux mains de l'exécuteur, tandis que l'autre bout s'attache au joug de deux bœufs que conduit un enfant.

L'abattage commencé, l'exécuteur jette le lazo, qui saisit par les cornes le bœuf le plus proche, et il annonce par un cri que l'enfant doit tirer : en effet, le bœuf est entraîné en un instant sur la plate-forme ; il arc-boute instinctivement ses cornes contre la porte et reste ainsi quelques secondes immobile ; l'homme saisit ce moment pour plonger perpendiculairement son couteau dans la nuque de l'animal, entre l'occipital et la première vertèbre, et coupe ainsi net et d'un seul coup la moelle épinière. Le bœuf tombe comme foudroyé ; la porte s'ouvre pour laisser passer le chariot, que deux hommes entraînent, et elle se referme aussitôt. Le corps de l'animal est enlevé et couché sur un chemin bien dallé ; le chariot est repoussé dans son couloir, et on lace un autre bœuf. Cette manœuvre se fait avec une extrême rapidité. Quant à l'animal couché sur les dalles, et dont la mort a été instantanée, on le saigne; le sang coule dans un canal particulier et se rend dans une sorte d'étang, où l'on fait aujourd'hui du guano artificiel. Les écorcheurs (*desolladores*) s'emparent alors du cadavre et l'ont dépouillé en un clin d'œil ; puis il est mis en quartiers, et ces quartiers sont portés dans un grand hangar, suspendus à des crocs, dépecés de telle sorte qu'il ne reste que les os. Les chairs sont empilées sous d'épaisses couches de sel, et l'on

en fait ainsi des piles qui ont jusqu'à cinq mètres de hauteur sur autant de diamètre. Pendant ces opérations, une partie de la graisse est mise à part; les os des membres et la carcasse sont portés dans de grandes cuves en bois, chauffées par un tube qui y conduit la vapeur d'eau d'un bouilloir, et toute la graisse en est ainsi détachée; chacune de ces cuves contient jusqu'à vingt-cinq ou trente carcasses.

Les cuirs sont salés et empilés comme la viande; les panses et une partie des intestins sont jetés et servent, comme le sang, à faire du guano; le reste va à la chaudière. On met à part les cornes, les sabots, les rognures de cuirs, les crins, etc. Lorsque l'on a extrait les squelettes des chaudières, presque toute la graisse en a disparu et ils ne conservent plus que les ligaments et quelques débris de chair. On sépare les gros os qui peuvent servir pour la tabletterie; les autres sont jetés au feu et servent à chauffer les bouilloirs. Les cendres d'os, mises dans de vieilles barriques, sont expédiées comme engrais pour l'Europe.

Quant à la viande, lorsqu'elle est bien pénétrée par le sel, au bout de quelques jours, on la fait sécher au *tendal*, c'est-à-dire dans un enclos où est organisé un système de perches horizontales sur lesquelles on l'étend de manière à ce qu'elle se sèche parfaitement. Une fois sèche, on l'empile en plein air sur une plateforme en maçonnerie; on la recouvre de cuirs pour la mettre à l'abri des intempéries et des oiseaux de proie, et l'on attend ainsi la vente. Pour le transport, on l'arrime dans des barriques, ou on l'enveloppe dans des nattes par ballots d'un poids déterminé.

La graisse, après avoir été raffinée dans des chaudières, est coulée dans des pipes ou des barriques, et se vend au poids.

Quelques saladeros, pour utiliser la graisse et le suif sur les lieux, se sont annexé une savonnerie, d'autres la fabrication de la bougie stéarique. La plus belle création de ce genre dans la Plata existait à Montevideo, au pied du Cerro, et avait été organisée en 1841 par un Français, M. Hippolyte Doinnel, homme d'une intelligence remarquable, que le siége ruina. Cette vaste entreprise réunissait à la fois saladero, savonnerie, fabrique d'acide sulfurique, fabrique de bougies et four à chaux. 200,000 piastres fortes (1 million de francs) avaient été dépensées pour l'organisation de ces diverses industries, qui, réunies, n'employaient pas moins de 500 personnes, et promettaient d'immenses bénéfices qui commençaient à se réaliser, lorsque la guerre vint tout arrêter. En vain les sociétaires essayèrent de conserver au moins les bâtiments. Pendant les neuf années que

dura le siége de Montevideo, la position où s'élevait la fabrique fut sans cesse disputée entre les assiégeants et les assiégés; les édifices tombèrent en ruine, et, à la paix, la société, épuisée par ses efforts, dut se liquider; ce magnifique établissement fut ainsi perdu pour le pays.

Aujourd'hui les plus importants saladeros de la Plata sont à Barracas, près de Buénos-Ayres, près de la ville de Montevideo, dans la Bande-Orientale, et dans l'Entre-Rios, sur la côte de l'Uruguay. On y tue de 800 à 900 mille bœufs et vaches par année; quant aux cuirs secs exportés, ils proviennent de la consommation ordinaire, et leur nombre peut s'élever à 400 mille : c'est donc presque 1 million 1/2 de cuirs qui sort annuellement de la Plata; ce qui, avec les autres produits résultant de la même industrie, représente une somme totale de 120 millions de francs, en évaluant à 80 francs la valeur exportable de chaque animal abattu.

Tel est, en résumé, l'ensemble des opérations d'un *saladero* bien tenu. Pour bien réussir, l'entreprise doit se faire en grand. Il y a des établissements où l'on dépêche jusqu'à 400 animaux par jour; le minimum doit toujours atteindre une centaine pour que l'opération soit profitable. — Les travaux commencent au point du jour; à onze heures ou midi au plus tard, l'abattage doit être terminé, et le reste de la journée est consacré au dépècement et au salage des viandes et des cuirs. Les hommes occupés à ces divers travaux sont d'une adresse extrême et ils opèrent avec une rapidité étonnante. Le travail le plus délicat est celui de l'écorcheur (*desollador*), qui doit bien éviter de donner le moindre coup de couteau à faux, car le cuir entamé perd considérablement de sa valeur. Ces ouvriers sont payés à la pièce; nous en avons vu qui se faisaient des mois de 80 à 110 piastres fortes; il est vrai qu'ils étaient de première force et célèbres par leur habileté. Beaucoup d'étrangers, de Basques surtout, se sont mis à ces travaux et y ont acquis une dextérité égale à celle des fils du pays.

L'époque où les travaux des saladeros commencent est, en général, à la fin du printemps, c'est-à-dire en novembre, saison où les animaux sont gras, où ils se vendent par conséquent au plus haut prix et donnent en même temps plus de bénéfice à l'abattage. Dans les autres saisons, si l'on est obligé de tuer des animaux maigres, ce n'est que pour le cuir. — Toutes les ventes de bestiaux se font au comptant; aussi l'entrepreneur doit-il être en mesure de faire face aux frais très-considérables de la mise en train des travaux. En re-

vanche, les ventes de cuirs, de viandes salées, celles enfin de tous les produits du saladero, se font également au comptant.

Les viandes sont exportées pour la Havane et le Brésil, où elles servent à la nourriture des nègres. Dans ce dernier pays, sur le littoral, la *carne seca*, viande séchée et salée, est même aussi la base de la nourriture de la majorité des blancs ; mais ils l'associent au lard, qui est excellent, et aux haricots noirs, qui ne sont pas moins bons. Cela fait un mets très-passable, quoique de haut goût.

Huile de jument. — Les juments sont également abattues dans les saladeros, mais dans un corral particulier. Cette tuerie est des plus répugnantes à voir, car la pauvre bête, lacée, et à laquelle on coupe d'abord les jarrets, est abattue ensuite d'un coup de maillet dans le front, puis égorgée. Le cuir est enlevé immédiatement et mis à sécher suivant la méthode ordinaire; les chairs, mises en quartiers, sont portées aux chaudières, où elles bouillent longtemps dans l'eau, et fournissent une huile très-ténue, d'une odeur très-forte, et bonne pour l'éclairage. On la connaît sous le nom de *aceite de potro* (huile de poulain). Les os et les carcasses sont traités comme ceux des bœufs.

Guano artificiel. — La fabrication du guano artificiel, à l'aide du sang et de tous les autres résidus considérables provenant de l'exploitation d'un *saladero*, est une industrie toute nouvelle, et pour laquelle des spéculateurs ont obtenu un privilége. Cette industrie ne fait que commencer et les résultats en sont encore insignifiants. Elle peut cependant devenir importante ; car la masse d'engrais que doit fournir un saladero est énorme, et, jusqu'à présent, on n'a pu encore en tirer parti, si ce n'est pour quelques cultures locales.

BARRACAS.

On donne le nom de *barraca* (barraque) à de grandes cours entourées de murailles et où s'élèvent de vastes hangars et magasins dans lesquels on renferme les produits du pays : cuirs secs, laines, crins, etc. — Là se trouvent des bassins en bois remplis d'une eau chargée de principes vénéneux, dont la formule est encore un secret, mais dont l'arsenic est la base : on y plonge les cuirs secs pour les garantir des vers (*polilla*) ; la presse hydraulique, à l'aide de laquelle on fait les balles de laine ou de plumes d'autruche; les peaux de

mouton, de tigre, de cerf, de loutre; enfin tous les produits du règne animal qui ont besoin d'une surveillance continue pour que les vers et insectes ne s'y mettent pas. Aussi les peons de l'établissement sont-ils toujours occupés à visiter et à secouer ces objets. Les propriétaires des articles déposés payent un tant par mois pour magasinage. Souvent le maître de la barraca est en même temps spéculateur, et achète aux estancieros leurs produits qu'apportent en ville de nombreuses charrettes.

Les cuirs se vendent à la pièce ou à la pesée de 32 kilogrammes; les laines et les crins, à celle de 46 au quintal. La profession de *barraquero* est des plus lucratives, si le patron a son établissement bien installé, un bon personnel capable de soigner les produits qu'on lui confie, et qui restent là, attendant la vente. Malheureusement il n'est pas rare que le démon de la spéculation s'empare du barraquier; il joue alors sur la hausse et la baisse si fréquentes des fruits du pays (*frutos del païs*), et se ruine quelquefois.

Examen des cuirs. — Une profession voisine de celle du saladeriste et du barraquier, est celle de reconnaisseur de cuirs (*reconocedor de cueros*). Celle-ci a l'avantage de n'exiger aucun autre capital qu'un bon cheval et une bonne santé; aussi est-elle généralement exercée par des jeunes gens. Elle consiste à examiner un à un les cuirs, soit secs, soit salés, et à reconnaître ceux qui sont avariés (*deshechos*), soit qu'ils aient été attaqués par le couteau de l'écorcheur, soit que la vermine les ait détériorés. On ne les achète pas sans qu'ils aient été ainsi visités et pour ainsi dire analysés. Les *reconocedores* acquièrent une habileté et une promptitude de coup d'œil qui leur fait immédiatement juger de la valeur du cuir et de la validité de sa marque. Ils sont payés à tant pour cent de cuirs reconnus, et ceux qui ont le plus de renom sont assez occupés pour encaisser en peu de temps un capital fort honnête.

Tabladas. — Nous avons dit que tous les animaux des estancias portaient la marque de leur propriétaire, et que cette marque était enregistrée au chef-lieu du département. Cette précaution est une garantie pour la propriété, aussi bien lorsque l'animal est en pied que lorsqu'il est abattu. En effet, non-seulement les animaux que l'on amène, soit aux saladeros, soit aux abattoirs publics, sont examinés par des agents de l'autorité postés aux *tabladas*, sortes de bureaux de vérification établis en plein air à une certaine distance

des villes; mais encore les cuirs secs y sont également l'objet d'un examen particulier. La marque en est reconnue, et l'on délivre au charretier un bulletin (*guia*) qui lui sert de laisser-passer. Ces précautions fort rationnelles, acceptées et approuvées de tous, ne rencontrent, on le pense bien, nulle difficulté d'exécution dans un pays où tout le monde vit de l'exploitation du bétail.

Les cuirs des animaux abattus par les vagabonds, ou par des *capataces* peu scrupuleux, sont généralement coupés pour les usages locaux, afin qu'on ne puisse les reconnaître; mais ceux qui sont vendus dans le commerce ont, grâce à l'existence des *tabladas*, une origine légale toujours facile à constater.

Aux *tabladas* se font également les achats de bestiaux pour les abattoirs publics, et quelquefois aussi pour les saladeros, quoique, en général, les directeurs de ces établissements traitent avec les estancieros sur le terrain même, de manière à mieux se rendre compte de l'état du bétail. Un expert fort au courant des affaires de la campagne, et qui souvent a un intérêt dans l'établissement, est ordinairement chargé de cette importante mission. C'est le *comprador de ganado*, l'acheteur de bétail par excellence.

Conserves alimentaires. — On a déjà fait quelques expériences pour fabriquer des conserves alimentaires de viande de bœuf que l'on pourrait exporter en Europe, où cet aliment de première nécessité est à un si haut prix. — Malheureusement ces expériences n'ont pas eu de bons résultats : d'une part la main-d'œuvre est trop chère, l'intérêt de l'argent trop élevé pour que l'on trouve facilement les capitaux nécessaires à la création d'une industrie nouvelle qui exige des soins minutieux; de l'autre, la qualité de la viande n'est pas toujours assez bonne pour donner une conserve parfaite. Les animaux, comme nous l'avons dit, se fatiguent souvent en route, avec quelque précaution qu'on les mène; le nouveau fourrage, l'eau nouvelle, les incommodent toujours un peu; de plus ils souffrent plus ou moins de la soif et de la faim dans le voyage de leur estancia au saladero, voyage qui exige quelquefois huit, dix, quinze jours et même plus; tout cela réuni fait que la qualité de la viande laisse parfois beaucoup à désirer. On ne s'en aperçoit guère à la viande salée et séchée, dont le goût se trouve complétement dénaturé; mais il en est tout autrement d'une conserve, dont la première condition, pour rester bonne, est d'avoir été faite avec une viande de première qualité. Cela est si vrai que, même dans les grandes villes, où l'on

paye relativement la viande très-cher et où l'on choisit pour le public ce qu'il y a de mieux dans un troupeau, on la mange assez souvent médiocre ; à moins que la saison ne soit extrêmement favorable, comme pendant le printemps et les étés un peu pluvieux, où les animaux trouvent abondamment à paître sur leur route, se fatiguent peu, et arrivent tous frais à l'abattoir. La viande est alors d'une qualité tout à fait supérieure et elle égale les meilleures qualités européennes. — En somme, le pays ne nous semble pas mûr encore pour la création d'une pareille industrie.

CHAPITRE IV.

Épizooties.

Quoique le pays soit couvert de bestiaux, les épizooties y sont plus rares qu'on ne doit le supposer. Nous avons déjà fait pressentir la double cause de cette sorte d'immunité, remarquable surtout dans le Sud : elle est certainement due tout à la fois à l'excellence du climat et à la présence du sel qui abonde dans la majeure partie des pâturages.

Les sécheresses, qui, dans les régions argentines, sont pour la race humaine les époques les plus fréquentes des maladies, déterminent également des affections, de temps à autre épidémiques, parmi les nombreux troupeaux qui pullulent dans les plaines de la Pampasie et de l'intérieur. Mais, en général, les animaux meurent plutôt d'épuisement, c'est-à-dire des suites de la fatigue causée par la soif, qu'ils ne succombent à des maladies spéciales. En effet, les champs du Sud n'étant point arrosés par les pluies, le fourrage y devient sec et ligneux, et les lagunes, indispensables aux besoins des animaux, se dessèchent ; ceux-ci s'éloignent alors de leur *querencia* pour chercher de l'eau, cheminent quelquefois à des distances considérables, et beaucoup périssent en route. Heureusement ces sécheresses opiniâtres sont très-rares, et l'on ne cite guère que celle qui désola le Sud, il y a trente ans, époque à laquelle trois années consécutives (de 1827 à 1830) se passèrent, dit-on, presque sans pluie. Dans les dix-huit dernières années rien de pareil n'est arrivé ; il y a souvent des sécheresses partielles et plus ou moins longues ; le bétail en souffre certainement, mais il se refait aux premières pluies.

Les épizooties les plus communes sévissent dans le nord de la province brésilienne de Rio-Grande do Sul, et dans le voisinage des Missions orientales. Nous savons déjà que le terrain n'y est pas salé, et que le fourrage y a un certain goût de citron qui ne paraît pas plaire au bétail, lequel effectivement y engraisse peu. Les épizooties qui se manifestent de temps à autre dans cette contrée sont, à ce que l'on nous a assuré, une sorte de pneumonie maligne qui sévit sur les bœufs, quelquefois le chancre de la langue ou glossanthrax, et une fièvre de mauvaise nature qui ressemble au typhus.

Les chevaux et les mules sont généralement épargnés, et ensuite il est extrêmement rare que ces maladies passent au sud du Rio-Ibicuy. — Ce qui est le plus commun dans les pâturages de la Bande-Orientale, de l'Entre-Rios et de Corrientes, c'est l'apoplexie, quelquefois à l'état épidémique, mais ne faisant pourtant pas beaucoup de ravages. Ainsi, au printemps, l'on voit des animaux mourir, subitement atteints au milieu du champ, accident que les estancieros considèrent comme le résultat d'une congestion sanguine impossible à prévenir, d'autant plus que les bœufs qui en sont frappés sont souvent les plus grands et les plus gras du troupeau. Il paraît que la présence d'un chardon particulier (*Cardo bisnal*) dans les pâturages contribue à cet accident. On peut sauver quelques animaux par une saignée qu'un peon pratique, en leur scarifiant le palais avec son couteau, mais la plupart succombent. Les estancieros prétendent que, même dans ce cas, leur chair n'est nullement malsaine, et qu'on peut la manger sans inconvénient. Le cuir est également en parfait état, et l'on se hâte de l'enlever.

En 1857, une épizootie a régné dans les provinces de l'intérieur depuis le nord de Santa-Fé et de Cordova jusqu'à la frontière de Salta, et à la pointe sud de la sierra del Alumbre, sur la lisière du Chaco. C'était une sorte de fièvre lente accompagnée d'un catarrhe des fosses nasales ; mais ce symptôme n'était pas constant. Quelquefois ni la toux ni le catarrhe n'existaient : il n'y avait qu'une fièvre s'annonçant par l'injection des yeux, une marche pesante, l'absence d'appétit, une émaciation rapide, etc. Cette épidémie, qui régna du 31e au 26e degré, ne fit pas de très-grands ravages; quelques troupeaux menacés furent conduits à temps vers les vallées des Andes, où ils se refirent. On profita sans inconvénient du cuir des bêtes malades, et l'on usa même de la chair de celles qui étaient mortes en conservant leur état de graisse. Témoin de ceci, dans les environs de Catamarca, nous ne vîmes pas le moindre accident se pro-

duire. Cette absence de dégoût pour une telle chair était due au très-haut prix du bétail à cette époque, car on est au contraire fort délicat pour la viande de bœuf, et même on ne mange jamais, à moins d'y être forcé, celle des animaux maigres, laquelle est toujours de qualité inférieure. La sécheresse de l'année fut réputée la cause de cette épizootie ; cette sécheresse avait en effet duré près de huit mois dans la province de Santiago-del-Estero, celle de toutes les provinces argentines qui en souffrit le plus.

Vers le nord du Chaco, dans la province de Corrientes, au Paraguay, la Garrapata (*acarus ixodes*, voyez page 64), lorsqu'elle est très-répandue, occasionne plus de pertes dans le bétail que toute autre épizootie.

La pustule maligne et le charbon sont connus, et confondus sous le nom de *grano malo;* heureusement ils ne sont pas communs. On connaît parfaitement l'extrême danger qu'il y a de toucher aux cadavres des animaux morts de cette terrible maladie ; aussi se hâte-t-on d'abattre les bestiaux qui commencent à en être attaqués, pour limiter le mal, et brûle-t-on leurs dépouilles, en se gardant bien de toucher au cuir.

La race chevaline est sujette à peu de maladies dans la Plata. Ce qui y tue les chevaux, comme les bœufs, c'est la faim et la soif lors des sécheresses ; si l'été n'a pas été favorable au pâturage, les gelées surviennent avant qu'ils aient pu engraisser un peu et reprendre des forces. Quant aux maladies proprement dites et de nature épidémique, elles sont fort rares. La mortalité parmi les chevaux en domesticité ne tient qu'à la mauvaise manière de les traiter. — Il en est de même pour les mules et les ânes.

Les moutons n'ont guère ici d'autre maladie que la gale : lorsque celle-ci atteint pour la première fois un troupeau, elle le fatigue énormément, quoique peu de sujets succombent, et le rendement de la laine devient presque nul. Plus tard les animaux s'y habituent en quelque sorte, et la maladie devient moins grave. On a employé beaucoup de remèdes contre cette affection : les onctions soufrées, l'huile de *potro*, la térébenthine, etc. On la guérirait facilement si les troupeaux étaient moins nombreux, ou si l'on avait plus de monde pour les soigner ; mais les bêtes saines se trouvant en contact incessant avec les bêtes malades, il est impossible de l'extirper complétement d'un troupeau.

La clavelée et le piétin sont inconnus. Le mouton passant toute l'année en plein air, sous un beau climat, les maladies qui sont en Europe le résultat du séjour à la bergerie, des pâturages humides, des foins gâtés, etc., ne se montrent jamais dans la Plata.

Les gallinacés semblent ici plus sujets aux épidémies que les autres animaux. Il n'est pas rare, l'été surtout, d'entendre les habitants des environs des villes se plaindre de la mortalité de la volaille, tandis que dans les estancias, au contraire, elle jouit d'une santé parfaite. Nous croyons que ces épidémies sont dues à un défaut de soins : on nourrit trop exclusivement les oiseaux de basse-cour avec du grain sec ; les cours ne sont pas assez grandes, l'eau qu'on leur donne n'est ni assez propre, ni assez fraîche. Les volailles qui peuvent courir dans les champs ne sont jamais malades, ou du moins le sont très-rarement ; tandis que celles que l'on renferme sont d'une éducation beaucoup plus difficile. Le dindon, qui s'élève difficilement sur le littoral et qui y est sujet au *rouge* dans la jeunesse et aux coups de sang dans l'âge adulte, croît dans l'intérieur sans aucune espèce de maladie. — Le canard se trouve bien partout et n'est jamais malade.

Quant aux autres animaux domestiques, tels que les chiens, nous avons remarqué que chez eux, surtout parmi les races nouvellement introduites et délicates, le catarrhe nasal, avec gastro-céphalite plus ou moins intense, était beaucoup plus grave qu'en Europe. Cette maladie, par laquelle ils passent tous, de l'âge de quatre à dix-huit mois, enlève un très-grand nombre de jeunes sujets dans les plus belles races récemment importées : terre-neuves, épagneuls, lévriers, etc. Nous avons également noté que ces animaux vieillissent plus vite qu'en Europe sous ce climat, et qu'à dix ans aucune de ces espèces n'a conservé sa vigueur et son énergie. Les métis croisés avec les espèces indigènes sont d'une santé beaucoup plus robuste. — Nous avons déjà parlé de la rage qui se développe quelquefois à l'état épidémique chez les chiens devenus sauvages (*cimarrones*) et en tue un nombre immense (voyez page 94).

CHAPITRE V.

Acclimatation d'espèces nouvelles et utiles.

En passant en revue les animaux réduits en domesticité dans ces contrées, nous avons déjà indiqué les espèces qui manquent et dont on tire aujourd'hui de bons services en Europe, ainsi que les espèces sauvages indigènes qui pourraient être apprivoisées à leur tour et augmenter le nombre des serviteurs de l'homme. Nous ne ferons donc que récapituler ici ce que nous avons exposé plus haut.

Il est certainement bien étrange que, depuis cinquante siècles à peu près que la race humaine a une histoire et s'est constituée en société régulière, elle ait si peu augmenté le nombre et la variété des animaux susceptibles de concourir à son bien-être, puisque le chiffre de ceux-ci se limite, aujourd'hui encore, à une quarantaine d'espèces, choisies dans toutes les classes du règne animal. Cette pauvreté relative est en quelque sorte volontaire, puisque tant d'animaux divers, précieux soit par leur chair, leur lait, leur fourrure, leur laine, leurs plumes, leurs tissus, leur miel, soit enfin par des qualités physiques spéciales, ont pu être accidentellement apprivoisés et réduits en domesticité utile, puis ont été négligés par l'homme, qui n'a accepté que les plus dociles, et abandonnés de nouveau à leurs plaines ou à leurs bois. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a senti la nécessité d'augmenter le domaine humain par la domestication de races nouvelles. De bons esprits, et surtout des hommes pratiques, se sont occupés d'amener en Europe des sujets, soit déjà domestiqués dans d'autres pays, soit sauvages, mais de domestication possible, dont ils ont surveillé l'acclimatation, soigné la reproduction, implanté définitivement la race. C'est ainsi que l'Angleterre a acquis le Kanguroo; la France le Yack, le Buffle et bientôt le Lama, l'Alpaca, etc. Des sociétés se sont formées dans ce but, et leurs efforts réunis ont déjà obtenu d'excellents résultats.

Nous savons combien, dans le bassin de la Plata, les animaux sont naturellement doux et faciles à réduire, et quelles sont les conditions du climat. Ces conditions permettent de naturaliser de prime abord les espèces déjà domestiques dans certaines parties de

l'ancien continent, et qui n'ont pas encore été introduites dans le nouveau, malgré leur incontestable utilité.

Nous ne parlerons pas ici de l'amélioration des espèces domestiques existantes ; nous savons tous à quoi nous en tenir sur ce sujet : mais nous indiquerons du moins les espèces étrangères à introduire, et les espèces indigènes susceptibles d'être réduites dès aujourd'hui à la domesticité.

MAMMIFÈRES.

Parmi les mammifères, nous citerons : — le Lièvre et le Lapin d'Europe, aussi bien que l'Agouti d'Amérique, qui tous peuvent être ici, soit réduits à la domesticité, soit abandonnés à la vie sauvage ; — le Cabiais Capibara, excellent pour son cuir et dont la chair est très-mangeable ; — parmi les édentés indigènes, l'innocent Fourmilier ou Tamanoir, qui débarrasserait les jardins et les champs des fourmis qui les infestent et sont le fléau de l'agriculture ; — les diverses espèces de Tatous, dont la chair est exquise, qui s'apprivoisent bien, mais que l'on n'a pas encore élevés sur une grande échelle. — Nous nommerons encore le Pecari, qui peut être croisé avec le porc ordinaire, ou s'élever seul ; — et le Tapir, animal très-doux, dont la chair est excellente et le cuir parfait.

Dans les Chevaux, l'Hémione, le Zèbre, le Couagga pourront peut-être un jour être donnés aux vastes Pampas et y former des races nouvelles plus légères à la course et plus robustes que les races croisées actuelles.

Le Chameau, dont l'usage est si naturellement indiqué par la configuration physique de la côte de l'océan Pacifique avec son vaste désert d'Atacama, et par celle du versant oriental des Andes avec ses grandes plaines desséchées, le Chameau n'a été introduit que récemment en Bolivie ; et encore les essais d'acclimatation sont-ils restés incomplets, faute de patience et de soin. Nul animal pourtant n'est plus apte à rendre d'utiles services dans toute une partie du continent sud-américain. L'administration du général Ballivian en avait fait venir quelques paires auxquelles on fit passer les Andes, et que l'on plaça dans la province de Tarija, où elles commencèrent à se reproduire. Lorsqu'on jugea que quelques-uns des nouveaux sujets étaient assez robustes, on essaya de s'en servir dans le désert d'Atacama ; mais sans doute on n'eut pas la patience de les former,

et la routine locale ne sut pas se prêter à un nouveau mode de transport. On prétendit qu'ils ne portaient pas plus que les mules, et on les renvoya à Tarija, où ils sont encore aujourd'hui, fort négligés et considérés comme à peu près inutiles. C'est du moins ce que l'on nous a dit à Salta, où un estanciero en a introduit deux qu'il fait soigner dans son estancia et dont il cherche à propager la race.

Il est certain que l'introduction du chameau serait un immense bienfait pour les provinces de Catamarca, Santiago-del-Estero, Rioja, San-Juan et Mendoza, dont les nombreux déserts seraient traversés facilement par ce courageux animal, qui peut porter la charge de trois mules ordinaires, et est encore moins difficile qu'elles pour son alimentation, puisqu'il se nourrit des feuilles d'arbustes épineux qu'il rencontre sur sa route. Or toutes les *travesias* de ces provinces abondent en caroubiers (*algarrobos*), dont la feuille et les tiges sont éminemment comestibles et qu'en effet tous les animaux mangent parfaitement. L'extrême sécheresse du climat de la plaine intérieure, le sol sablonneux qui la forme, la nature de sa végétation, la rareté de l'eau, toutes ces circonstances réunies rendent cette région singulièrement analogue aux déserts de l'Arabie et du nord de l'Afrique, déserts qu'il serait impossible de traverser, tout le monde le sait, sans l'aide du chameau. L'Argentin de l'ouest qui ferait les sacrifices nécessaires pour introduire ces utiles animaux dans sa patrie aurait donc bien mérité de l'humanité. Mais on ne doit pas se dissimuler que cette introduction serait coûteuse, difficile, et qu'il faudrait non-seulement amener les animaux, mais aussi des hommes habitués à les conduire, à les soigner; il faudrait enfin que ceux-ci demeurassent pendant de longues années jusqu'à l'acclimatation complète de la race et la formation d'un personnel indigène propre à lui continuer les soins indispensables à sa propagation et à son application aux transports. Le peon argentin, éminemment routinier et têtu comme tous les paysans du monde, est incapable de s'y mettre de lui-même. Aujourd'hui que ce ruminant est si bien acclimaté aux îles Canaries, il ne serait pas difficile d'en faire venir un certain nombre avec les hommes nécessaires pour les gouverner (1).

(1) Nous venons d'apprendre que le Brésil s'était adressé à la Société impériale d'acclimatation de Paris, pour se faire envoyer par ses soins des chameaux destinés à la province de Céara. Quatorze animaux mâles et femelles de la meilleure race, achetés en Algérie, ont été embarqués à Alger et sont arrivés à Céara sans le moindre accident (juin 1859). Cet exemple est de nature à encourager les habitants des régions intérieures de l'Amérique du Sud.

Nous avons parlé assez longuement du Guanaque, du Lama, de l'Alpaca et de la Vigogne, tous originaires des Andes (voy. page 16, t. II), et de l'utilité qu'il y aurait à apprivoiser et à métisser le Guanaque et la Vigogne qui vivent encore à l'état sauvage, à introduire l'Alpaca originaire de Bolivie, dont la laine est un excellent objet de commerce. Des tentatives dignes du plus grand éloge ont été faites par un Anglais, M. Ledgers, qui a établi un troupeau d'Alpacas dans le haut de la vallée de la Laguna-Blanca, province de Catamarca ; et, en 1857, par un Français, notre ami, M. Benjamin Poucel, qui a conduit lui-même un troupeau de Lamas de cet endroit au Rosario, par une route de 330 lieues, et, sur 56 bêtes, a pu en faire parvenir 14 à Paris.

L'utilité de l'introduction de ces précieux animaux en Europe avait été comprise depuis longtemps, mais on n'avait fait encore que de rares essais pour leur acclimatation sur d'autres points du bassin de la Plata et leur transportation en Europe. On raconte qu'en 1773, sous le roi Charles III, un alpaca mâle, reste d'un troupeau dont toutes les autres têtes avaient péri, fut conduit en Espagne où il vécut longtemps dans les jardins de l'Escurial. En 1806, à l'époque des invasions anglaises, on avait amené à Buénos-Ayres, par ordre du ministre Godoy, 12 alpacas et 12 vigognes dont le gouvernement espagnol voulait faire présent à l'impératrice Joséphine ; ces animaux y vécurent assez longtemps dans une campagne des environs. La rupture de l'Espagne avec la France, en 1808, empêcha leur expédition en Europe.

La belle qualité de la laine de l'alpaca détermina, il y a quelques années, le gouvernement anglais à proposer une prime de *dix mille livres* sterling pour l'introduction de ces animaux en Australie. D. Carlos Ledgers, que nous avons nommé tout à l'heure, voulut gagner cette prime, en formant sur le territoire argentin une estancia où il put acclimater des alpacas de la Bolivie, pour de là les transporter à travers les Andes, sur le littoral du Pacifique et les embarquer pour le continent australien. L'exportation de l'alpaca étant alors défendue dans la république bolivienne, M. Ledgers eut beaucoup de peine à en extraire un nombre d'animaux suffisant, et, en 1854, il ne parvint qu'à force de sacrifices à en réunir jusqu'à 800, dans la vallée de la Laguna-Blanca, milieu des Andes, par 26° de latitude S. et une altitude variant de 2,600 à 3,000 mètres. Cette vallée, en partie sablonneuse vers le sud, est environnée de hautes cimes couvertes de neige en hiver, et renferme un petit lac et d'assez bons four-

rages; le climat en est froid. Sauf une perte de 200 têtes la première année, le troupeau s'acclimata parfaitement, et commença à se reproduire. M. Ledgers y joignit des lamas, des vigognes et des guanaques; mais il s'occupa plus spécialement de l'alpaca. Nonobstant le succès qu'il avait obtenu, il hésita pendant un certain temps à envoyer ses animaux en Australie. Il craignait que le climat trop chaud et trop sec de cette contrée ne devînt funeste à l'alpaca, l'y plaçât-on même dans les parties les plus élevées de la chaîne des Montagnes-Bleues. Effectivement, l'alpaca vit sur la limite des neiges éternelles, dans les pâturages humides qu'elles arrosent de leurs eaux; or ces conditions, faciles à trouver en Europe, notamment aux Alpes, aux Pyrénées, dans les montagnes de l'Écosse, ne se rencontrent point en Australie, et le tempérament de l'alpaca doit être préparé et modifié, pour qu'on puisse l'y transporter sans danger. Tel était aussi l'objet que se proposait M. Ledgers, en choisissant pour centre premier d'acclimatation et de reproduction la vallée de la Laguna-Blanca, très-sèche, il est vrai, mais froide et suffisamment munie de pâturages pour les animaux. Son troupeau continue à y prospérer, mais nous ignorons s'il a déjà commencé à expédier des animaux pour l'Océanie (1). L'alpaca a réussi en Europe, et l'on en voit quelques petits troupeaux en Angleterre et en France, où l'on peut regarder en conséquence son acclimatation comme un fait accompli. Il en est de même de celle du lama, dont plusieurs couples existent également sur divers points de l'Europe et s'y sont reproduits.

Ce fut dans le but d'augmenter le troupeau que la Société d'acclimatation a formé à Paris, que MM. Poucel et Quevedo se décidèrent à envoyer à leurs frais, des Andes de Catamarca en France, un autre troupeau composé de 53 lamas mâles et femelles, 2 vigognes femelles et 1 mâle, 1 guanaque femelle : c'est du moins ce qui partit de la Laguna-Blanca, où ils avaient acheté ces animaux à M. Ledgers. M. Poucel, premier introducteur des mérinos dans la Plata, et fondateur du bel établissement du Pichinango, dans la Bande-Orientale, voulut veiller lui-même sur la caravane; il l'accompagna jusqu'à la sierra de Cordova, c'est-à-dire l'espace de 180

(1) Ces lignes ont été écrites en 1858. Nous venons de savoir tout récemment (mai 1860) que M. Ledgers est parvenu à transporter sain et sauf en Australie son troupeau d'alpacas, et que non-seulement ces animaux ont bien supporté la traversée, mais qu'ils commencent à se reproduire. On attend du reste de plus amples renseignements sur cette utile expérience.

lieues, et passa avec elle les 30 lieues de salines et de désert qui séparent les deux provinces. Les chaleurs et la sécheresse (on était à la fin d'octobre 1857) fatiguèrent beaucoup ces animaux et en tuèrent un certain nombre. Il fallait pourtant prendre ce chemin, à cause de la présence du *Nillo*, plante vénéneuse que ne sait pas éviter le bétail et qui abonde dans la sierra d'Ancasté en cette saison. On ne pouvait ainsi faire plus de 5 à 6 lieues par jour, et l'eau manquait de temps à autre; deux vigognes, le guanaque, plusieurs lamas femelles et pleines périrent en route. La dernière vigogne mourut dans la pampa de Cordova, et, à la fin de janvier, après cent trente-cinq jours de marche, le troupeau arriva enfin au Rosario, réduit aux seuls lamas. Ceux-ci, après quelques jours de repos, furent embarqués pour Buénos-Ayres, puis enfin pour l'Europe, où ils arrivèrent sans accident.

Cette expérience coûteuse et pénible, entreprise uniquement pour rendre un service à la Plata et à l'Europe, puisque MM. Poucel et Quevedo la faisaient à leurs frais et sans aucune idée de spéculation, offre un précieux enseignement pour la conduite à tenir désormais dans l'exportation de ces animaux, afin qu'elle soit moins coûteuse, moins pénible et surtout moins meurtrière. Ce n'est qu'en établissant, sur différents points de cette longue route, des haltes où les animaux se reposent et se refassent, que l'on réussira à les conduire jusqu'aux ports du littoral. Ces haltes doivent être de véritables estancias d'acclimatation analogues à celles de M. Ledgers, et établies sur les prolongements des sierras d'Ambato ou d'Ancaste, dans le sud de la province de Catamarca, ou dans le nord de la sierra de Cordova, pour qu'ils s'y remettent de la pénible traversée des Salines. — La sierra de Cordova renferme une foule de plateaux où déjà le guanaque abonde, et où l'alpaca, la vigogne et le lama pourraient facilement s'acclimater. Si jamais quelque homme entreprenant veut s'occuper sérieusement de l'éducation de ces animaux, c'est là qu'il devra placer ses bergeries ou plutôt ses *estancias*. La position centrale de ce massif au milieu du territoire argentin, entre les Andes et les grands fleuves, permet de recevoir avec facilité et presque sans péril les troupeaux expédiés de la Cordillère, de les acclimater sur un sol qui leur convient, et de les expédier de nouveau, et dans une bonne saison, pour le littoral. Un grand établissement d'acclimatation, créé dans la sierra de Cordova, réussirait certainement, et serait d'un intérêt immense pour le développement ultérieur de l'industrie agricole et pastorale du pays.

C'est aussi dans cette région, comme dans celle des Andes, qu'il serait avantageux d'acclimater les bœufs de l'Inde, le Yack et le Zébu, qui servent également pour le bât et le trait, et dont la force et la docilité font des animaux de transport extrêmememt précieux dans les montagnes du Thibet et de l'Indoustan. — Le yack vient d'être acclimaté en Europe et commence à s'y reproduire; le zébu n'est encore employé que dans le Bengale et la presqu'île indoue; mais un certain nombre d'individus introduits en Europe s'y sont bien reproduits. — Il paraît que les bœufs qu'emploient dans le sud de l'Afrique les Cafres et les Hottentots, sous le nom de backalis, sont également des zébus. Cet animal est le congénère de notre bœuf domestique, car il produit avec la vache des métis féconds. Habitué à un climat chaud, haut sur jambe, moins massif de formes malgré la loupe graisseuse qui s'élève entre ses deux épaules, et léger à la course, le zébu pourrait être introduit dans les provinces du Nord, pour y remplir à la fois l'emploi du bœuf ordinaire, celui de la mule et du cheval, car il est plus robuste qu'eux et supporte mieux la fatigue, s'il est convenablement nourri. Sa taille, qui varie beaucoup, atteint celle de notre taureau dans les grandes espèces. — Le yack est plus petit, couvert de longs poils, en hiver surtout; il recherche les pâturages humides, tandis que le zébu se suffit presque partout.

A ces deux genres nouveaux, nous joindrons le Buffle, que tout le monde connaît et qui est si multiplié en Orient et en Italie. Le nord de la province de Corrientes et les bords de la laguna Ibera lui conviendraient très-bien, car cet animal aime les lieux marécageux, plonge parfaitement pour arracher avec ses cornes les plantes aquatiques qu'il préfère, et est moins sensible que le bœuf aux piqûres des insectes si multipliés dans ces régions. Malgré son naturel farouche et indépendant, il se dompte aisément et devient propre à tous les services domestiques, témoin l'expérience faite en Asie, en Italie, en Grèce, etc.... Moins délicat que le bœuf, il est à ce prince de nos animaux domestiques ce que l'âne est au cheval, mais avec la force en plus. Sa rusticité, la facilité de son alimentation, le rendent précieux dans les pays pauvres et marécageux où le fourrage est peu abondant ou grossier. Aussi son introduction serait-elle un bienfait pour une foule de régions chaudes et humides de l'Amérique du Sud, dans lesquelles le bœuf ne réussit que médiocrement, et où le buffle, qui aime ce climat, se trouverait naturellement bien; telles sont certaines parties de Corrientes, du Chaco, du Paraguay et des provinces du Nord.

Malgré l'abondance du bétail ordinaire dans les Provinces Argentines et les services que ce bétail y rend, les espèces que nous venons de signaler pourraient combler encore quelques lacunes et faciliter sur plusieurs points le travail auquel les bœufs sont impropres ou qu'ils n'accomplissent que difficilement. C'est aux estancieros riches et dévoués à leur pays, qu'il appartient de faire ces expériences qui doivent concourir au bien général et signaler leurs noms à la reconnaissance de l'avenir.

Nous avons déjà traité du Mouton-Mérinos et de la Chèvre de Cachemire : nous n'avons donc point à y revenir (voyez pages 85 et 88). — Nous ne citons également que pour mémoire les Antilopes, les Gazelles, les Chevreuils, etc., qui pourraient être parfaitement introduits et acclimatés dans les prairies de la Pampasie argentine, et s'y ajouter aux espèces de la même famille qui les habitent.

Le Kanguroo géant, ce grand herbivore didelphe de l'Australie, a été naturalisé dans quelques parcs d'Angleterre où l'on en a formé des troupeaux qui seront utiles un jour par leur chair, qui est très-fine, et par leur cuir, qui, souple à la fois et résistant, devient précieux après avoir été tanné. Il est, par conséquent, hors de doute que cet animal peut être à la fois naturalisé et réduit à l'état domestique dans les plaines de la Confédération, surtout dans le voisinage des parties boisées, son organisation physique le destinant plutôt à se nourrir des feuilles des arbustes que de l'herbe de la Pampa. Le bassin de la Plata est d'ailleurs sous la même latitude que l'Australie, et possède le même climat, avec ses périodes sèches et pluvieuses, sa végétation épineuse et maigre en quelques endroits; le Kanguroo y réussirait donc et augmenterait encore la richesse pastorale du pays.

OISEAUX.

Indépendamment des oiseaux domestiques ordinaires qui sont élevés dans le bassin de la Plata, comme dans tous les autres pays du monde, et dont les races sont susceptibles de s'améliorer, comme nous l'avons indiqué, il est d'autres espèces, soit indigènes, soit exotiques, qui peuvent parfaitement être introduites ou rendues domestiques. Nous en avons déjà dit quelques mots, nous les rappellerons ici.

Ainsi le grand échassier, nommé Chuña dans le nord de la Confé-

dération, et qui abonde surtout vers la province de Santiago-del-Estero, se fait bien à la domesticité. On pourrait le propager dans tout le pays, où il rendrait d'importants services en purgeant les habitations de reptiles et d'insectes malfaisants (page 36).

Le perroquet barranquero, dont les jeunes sont un manger plus délicat que le plus fin pigeonneau, pourrait peut-être s'élever dans une sorte de domesticité libre comme le pigeon, dont il a, en partie, les mœurs (page 32).

Parmi les gallinacés, le hocco, la pénélope noire, la poule d'eau (voyez page 32), sont susceptibles d'une éducation relative. — Le faisan d'Europe prospérerait, à n'en pas douter, dans les bois.

La domestication du ñandu ou autruche américaine est accomplie, si on le veut. Tout le monde peut voir ces grands oiseaux pondre et couver dans un simple carré de verdure, au milieu du bruit des allants et venants, à l'estancia du général Urquiza, à San-José. Depuis que le gouvernement en a défendu la poursuite dans la province d'Entre-Rios, il n'est pas rare d'en rencontrer des troupeaux de 50 à 60, qui s'éloignent à peine lorsque passe un voyageur au grand galop de ses chevaux. — Ce serait le cas d'y joindre le Casoar, originaire de l'Australie, et qui, amené en Europe, s'y est acclimaté et reproduit. — Il serait non moins utile d'introduire l'Autruche africaine et de la croiser avec l'espèce du nouveau continent. La plume de cette dernière y gagnerait immensément en valeur.

Plusieurs espèces de cigognes, le jabiru, connu sous le nom pittoresque de *gaucho pobre,* le jaja (kamichi), sont élevés quelquefois comme objets de curiosité et détruisent les reptiles et les insectes. On pourrait donc très-probablement les faire se reproduire en domesticité.

Dans les palmipèdes indigènes, le cygne à tête noire et une oie à bec rouge très-élégante sont également susceptibles de la domestication.

REPTILES ET POISSONS.

Nulle part, dans la Plata, on n'a encore de viviers, et la pisciculture est à peine connue de nom. Les rivières fournissent tant de poissons qu'il n'est pas besoin de songer à leur peuplement. Beaucoup d'espèces pourraient cependant être soignées avec avantage dans les lagunes permanentes de quelques cantons. — Il en est de même de la Tortue d'eau douce, dont plusieurs variétés, toutes comestibles, se rencontrent dans les eaux courantes du littoral et des provinces du nord (voyez page 38).

INSECTES.

Nous avons parlé des diverses espèces d'araignées fileuses (voyez page 62) et des vers à soie (page 56). Le ver à soie, dont l'éducation a malheureusement été abandonnée dans les provinces andines, peut cependant enrichir un jour le pays, surtout si l'on renouvelle plus souvent les graines en en faisant venir directement de Chine, et si l'on introduit l'espèce robuste qui se nourrit sur le ricin, cette plante indigène si commune dans toutes les provinces argentines. — L'industrie séricicole, nous le répétons ici, est l'une des principales et des plus lucratives à tenter dans la Plata.

Quant aux abeilles (pages 53 et 70), on connaît les espèces indigènes qu'il serait facile de rendre domestiques ; c'est une affaire de patience et de bonne volonté. Nous ne connaissons d'autre espèce introduite que la petite hollandaise, dont plusieurs ruches existent à l'estancia du général Urquiza, et à Gualeguaychu, chez M. Benites, où elles ont déjà donné de nombreux essaims. Leur acclimatation est donc un fait accompli sur le territoire argentin, de même qu'il l'est depuis longtemps au Chili.

LIVRE IX.

POPULATION ARGENTINE.

CHAPITRE Ier.

Classification de la population du bassin de la Plata

Le bassin de la Plata est habité aujourd'hui par les représentant de trois grandes races humaines : l'*américaine*, — qui n'est peut-être qu'une fraction de la grande race *mongolique*, — la *caucasienne* et l'*africaine*. Par la suite des temps, ces trois races se sont intimement mélangées et ont donné lieu aux nombreux métis qui forment le fond de la population argentine, surtout en dehors des grandes villes. Dans celles-ci, grâce à l'immigration, *prédomine toujours* l'élément européen.

Lors de la découverte, le pays était peuplé exclusivement par la race indienne; toutefois celle-ci était divisée elle-même en divers rameaux différant les uns des autres par la taille, la couleur, les traits du visage. Ils offraient certainement plus de différences entre eux que n'en présentent aujourd'hui, sur le sol de la vieille Europe, les Grecs, les Espagnols, les Italiens, les Anglais, les Allemands et les Français, tous membres de la race caucasienne. Tels étaient et tels sont encore les Tupis et Guaranis de l'Ouest, les Calchaquis et Quichuas du Nord, les Araucans et Patagons du Sud.

Nous n'avons pas à rechercher ici quelle est l'origine de la race indigène qui peuple l'Amérique du Sud; ce problème n'a pas encore eu de solution et n'en aura peut-être jamais. — Parmi les naturalistes, les uns la rattachent à la race mongole, à laquelle on ne

peut nier que certaines fractions, telles que celles des Aztèques, des Guaranis, avec leurs yeux obliques, leurs cheveux noirs et rudes, leur teint jaunâtre, ne ressemblent beaucoup. — D'autres, considérant la grande variété qui existe entre les types des différents rameaux de cette singulière population disséminée sur un si vaste espace, en font une race à part qu'ils désignent sous le nom de race rouge, cuivrée ou colombique.

Ainsi, dans le siècle dernier, Linné, partageant le genre humain en quatre races, suivant les parties du monde qu'elles habitaient, classait les habitants des deux Amériques dans sa race américaine. Gmelin, Buffon, Herder, Kant, Hunter, Zimmermann, Blumenbach, en faisaient également une race à part, propre à ce continent.

Les nombreux voyages scientifiques exécutés dans le siècle où nous sommes et l'étude plus approfondie des caractères physiques des nombreuses populations du globe ont amené quelques naturalistes à augmenter considérablement le nombre des races. — Si le grand Cuvier se contente de la division en trois grandes races principales, blanche, jaune et noire, laissant à part les Américains sans se prononcer sur leur origine, M. Duméril en admet six, dont les Américains composent la quatrième ; le géographe Malte-Brun en reconnaît seize, et, après lui, les naturalistes Bory de Saint-Vincent et Desmoulins à peu près autant. Dans leur théorie, la race américaine n'est pas une, et plusieurs de ses rameaux se rattachent à ceux qui peuplent le nord de l'Asie et plusieurs îles de la Polynésie.

M. Lesson, cherchant à concilier ces opinions diverses et s'appuyant sur ses propres observations, pendant un voyage de circumnavigation de quatre années, de 1824 à 1828, a présenté une nouvelle classification des races. Cette classification a été généralement adoptée, non comme définitive, mais comme établissant d'une manière plus rationnelle les grandes divisions de la race humaine, essentiellement une au fond, surtout si l'on vient à la comparer avec le reste du règne animal, même dans ses produits les plus élevés.

Laissant de côté les autres races et leurs rameaux ou familles qui peuplent l'ancien continent, nous trouvons que, d'après ce naturaliste, la race cuivrée ou colombique se partagerait en trois rameaux :

1° Le Colombique, sorti des monts Alleghanis et Apalaches, qui aurait peuplé les côtes de l'Atlantique, le Canada et les environs des

grands lacs de l'Amérique du Nord; il aurait fourni ces énergiques tribus de Hurons, d'Algonkins, de Delawares, de Natchez, etc., qui luttèrent si longtemps contre les Français et les Anglais, et qui depuis, reculant graduellement vers l'Ouest, sont allés se perdre dans les prairies ou pampas du Nord-Ouest et de l'Ouest, au milieu des Sioux, des Osages, des Pawnies, etc., lesquels disparaîtront à leur tour au milieu du débordement de la race anglo-saxonne. Les tribus habitant la Floride : Creecks, Séminoles, etc., en formaient la fraction méridionale.

A ce rameau se rattacherait la famille Caraïbe, qui peuplait jadis toutes les Antilles, et qui, presque détruite par les Européens qui ont colonisé ces îles, s'est cependant conservée sur la côte de Terre-Ferme qu'occupent aujourd'hui la république de Venezuela et une partie de la Nouvelle-Grenade. — Le grand fleuve Orénoque la limitait au sud.

Vers la côte occidentale de l'Amérique du Nord, les tribus de la Californie, celles de la mer Vermeille, les Toltèques, les Aztèques, toutes les populations variées qui composaient l'empire mexicain, celles du Guatemala jusqu'à l'isthme, celles du plateau de Cundinamarca dans les Andes de l'équateur, les Quichuas et les Aymaras du Pérou et des plateaux et vallées supérieures de la Cordillère jusqu'au 30e degré de longitude sud, feraient encore partie du rameau colombique.

2° Le second rameau, ou l'AMÉRICAIN proprement dit, comprendrait les peuplades qui habitent le bassin du Haut-Orénoque et toutes celles des bords de l'Amazone, les nations du Brésil, du Paraguay et des bords de la Plata jusqu'au pied des Andes, c'est-à-dire tout le revers oriental de cette immense chaîne, avec la plaine qui de ses pieds va joindre l'Océan, depuis l'équateur jusqu'au 35e degré de latitude sud.

3° Enfin le troisième rameau, ou le PATAGON, embrasserait toutes les tribus qui peuplent l'angle sud du continent à partir de l'embouchure de la Plata et du 35e parallèle; dans ces tribus sont compris les Araucans du Chili, qui en sont la souche.

M. Alcide d'Orbigny a traité spécialement de l'homme américain dans son grand ouvrage, que nous aimons à citer comme celui d'un observateur exact et consciencieux, et chez lequel les faits tiennent plus de place que la théorie. Cet éminent naturaliste reconnaît avant tout qu'à ses yeux « il n'y a dans l'homme qu'une seule et même

espèce » (1). Sans s'attacher à la recherche des origines, il considère en masse la population indigène de l'Amérique du Sud, et la partage en trois races, qui se subdivisent en différents rameaux, lesquels eux-mêmes comprennent les nations variées qui peuplent ce continent.

La première race, ou ANDO-PÉRUVIENNE, renferme les populations qui ont occupé la longue cordillère des Andes, ses vallées et ses versants, d'une extrémité à l'autre du continent.— Cette race comprend trois rameaux : le PÉRUVIEN, constitué principalement par les nations Quichua et Aymara, qui vivent sur les plateaux des Andes; — l'ANTISIEN, composé des nations qui habitent le versant oriental de ce plateau; — l'ARAUCANIEN, formé par les Indiens de l'Araucanie et ceux de la terre de Feu.

La seconde race, ou PAMPÉENNE, renferme les populations des plaines de ce que nous avons nommé la Pampasie, celles du Chaco, et de tout le terrain compris entre l'Amazone, les Andes, l'océan Atlantique, les fleuves Parana et Paraguay, c'est-à-dire toute la plaine sud-américaine. — Elle se subdivise également en trois rameaux : le PAMPÉEN, embrassant toutes les nations de la Patagonie et de la Pampasie : Tehuelches, Puelches, Tobas, Mataguayos, Abipons, Lenguas, etc., etc.;—le CHIQUITÉEN, composé de toutes les nations indiennes qui vivent actuellement dans la vaste province de Chiquitos, les unes au milieu des bois, les autres réduites par les missionnaires; — le MOXÉEN, formé de celles qui vivent isolées au milieu des forêts marécageuses de la province de Moxos.

La troisième race, ou BRASILIO-GUARANIENNE, n'a point de rameaux, et ne renferme que les deux nations Guarani et Botocudo. Mais la première de ces nations se subdivise en une foule de tribus, qui se retrouvent, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la Plata, sous une foule de noms divers. Elles ont joué un grand rôle, comme nous le verrons, lors de la découverte et de la conquête par les Espagnols et les Portugais.

Cette classification ne s'attache spécialement qu'aux régions que M. d'Orbigny a visitées, c'est-à-dire du 15e degré de latitude sud à la pointe du continent; mais elle peut comprendre toute la population indigène de l'Amérique du Sud située au nord de ce parallèle,

(1) *L'homme américain* (de l'Amérique Méridionale), *considéré sous ses rapports physiologiques et moraux,* par ALCIDE D'ORBIGNY ; Paris, 1839, 2 vol. in-8°. (Fraction du *Voyage dans l'Amérique Méridionale*, tome IV.)

puisque les Guaranis s'étendaient et s'étendent encore jusqu'à la mer des Antilles, par les tribus caraïbes qui ne sont qu'une fraction de cette nation immense, et que les Indiens des Andes de l'Équateur, de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela paraissent appartenir au rameau péruvien (1).

(1) Voici les caractères qu'assigne M. d'Orbigny à ses trois grandes races de l'Amérique du Sud et à leurs rameaux :

I[re] race : ANDO-PÉRUVIENNE. — Couleur brun olivâtre, plus ou moins foncé ; taille petite ; front peu élevé ou fuyant ; yeux horizontaux, jamais bridés à leur angle extérieur.

Premier rameau, ou PÉRUVIEN. — Couleur brun olivâtre foncé ; taille moyenne : 1 mètre 597 millimètres ; formes massives ; tronc très-long comparativement à l'ensemble ; front fuyant ; face large, ovale ; nez long, très-aquilin, élargi à la base ; bouche assez grande ; lèvres médiocres ; yeux horizontaux à cornée jaunâtre ; pommettes non saillantes ; traits prononcés ; physionomie sérieuse, réfléchie.

Les *Quichuas*, les *Aymaras* des plateaux des Andes, les *Atacamas* et les *Changos* du versant occidental sont les nations dont se compose ce rameau. — Chiffre total : 1,400,000 individus, tous chrétiens.

Deuxième rameau, ou ANTISIEN. — Couleur variable du brun olivâtre foncé à une teinte très-claire ; taille variable : moyenne, 1 mètre 645 millimètres ; formes peu massives ; tronc dans les proportions ordinaires ; front non fuyant ; face ovale ; nez variable ; bouche moyenne ; yeux horizontaux ; traits efféminés ; physionomie vive, douce.

Se compose des nations *Yuracarè*, *Mocetené*, *Tacana*, *Maropa* et *Apolista*, vivant dans les forêts chaudes et humides des derniers versants orientaux des Andes de Bolivie. — Leur nombre total s'élève à 15,000, sur lesquels 12,000 sont chrétiens.

Troisième rameau, ou ARAUCANIEN. — Couleur brun olivâtre peu foncé ; taille moyenne : 1 mètre 641 millimètres ; formes massives ; tronc un peu long comparativement à l'ensemble ; front peu élevé ; face presque circulaire ; nez très-court, épaté ; yeux horizontaux ; bouche médiocre ; lèvres minces ; pommettes saillantes ; traits efféminés ; physionomie sérieuse, froide.

Les nations de ce rameau sont les Araucans proprement dits, occupant la partie du Chili connue sous le nom d'Araucanie. Ce peuple se partage en *Chonos*, ou habitants des rivages de l'océan Pacifique, aux environs de Valdivia ; — *Araucans* cultivateurs dans l'Araucanie proprement dite ; — *Pehuenches*, ou montagnards des deux versants des Andes ; — *Aucas*, peuplades du versant oriental de la grande Cordillère et des plaines qui s'étendent à ses pieds. Des *Aucas* sont sortis les *Ranquels*, qui sont devenus nomades dans l'étendue des Pampas. — Le nombre de toutes ces nations réunies s'élève à 30,000 âmes. (Nous croyons que ce chiffre est inférieur à la réalité.) — Enfin les habitants de la terre de Feu, ou la *Nation Fuegienne*, s'élevant au plus à 4,000 âmes, appartiennent encore à ce rameau.

II[e] race : PAMPÉENNE. — Couleur brun olivâtre ; taille souvent très-élevée ; front bombé, non fuyant ; yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur.

Premier rameau, ou PAMPÉEN. — Couleur brun olivâtre ou marron foncé ; taille moyenne : 1 mètre 688 millimètres ; formes herculéennes ; front bombé ; face large, aplatie ;

Nous avons cité les divisions de M. Lesson surtout afin de donner une idée de l'ensemble de la population indigène des deux Amériques. — Quant à celles de M. d'Orbigny, elles se rattachent plus

nez très-court, très-épaté, à narines larges, ouvertes; bouche très-grande; lèvres grosses, très-saillantes; yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur; pommettes saillantes; traits mâles et prononcés; physionomie souvent féroce.

Ce rameau comprend les nations suivantes : *Patagons* ou *Tehuelches*, habitant depuis le Rio Negro jusqu'au détroit de Magellan; les *Puelches*, moins nombreux, vivant au sud de Buénos-Ayres, et constamment en rapport avec les Indiens d'origine araucane.—Les Patagons peuvent compter 10,000 âmes et les Puelches 600 seulement. — Les *Charruas* qui habitaient la Bande-Orientale n'existent plus. — Les *Mbocobis, Tobas, Mbayas, Guanas, Guaycurus*, etc., etc., sont considérés par M. d'Orbigny comme une seule et même nation dont ces différentes fractions ne forment que des tribus. Il en est de même des *Mataguayos*, des *Abipons*, des *Lenguas*, des *Payaguas*, etc.—Le chiffre total de ces populations s'élèverait à 30,000 âmes. (Nous croyons ce chiffre encore inférieur à la réalité, car les nations indiennes du haut Paraguay paraissent assez nombreuses. D'un autre côté, les Mataguayos ont plutôt les caractères physiques de la race Guaranie que de la Pampéenne. Au contraire, les Payaguas, les Tobas et les Mocovis, qui sont constamment en rapport avec les chrétiens de l'Assomption, de Corrientes et de Santa-Fé, ont bien un caractère distinct de la race Guaranie.)

Deuxième rameau, ou Chiquitéen.—Couleur brun olivâtre clair; taille moyenne : environ 1 mètre 603 millimètres; formes médiocrement robustes; face circulaire, pleine; front bombé; nez court, un peu épaté; bouche moyenne; lèvres minces, peu saillantes; yeux horizontaux, quelquefois bridés extérieurement; pommettes non saillantes; traits efféminés; physionomie enjouée, vive, gaie.

Les nations qui composent ce rameau habitent la province bolivienne de Chiquitos et sont presque toutes chrétiennes. Ce sont les *Chiquitos* proprement dits, les plus nombreux de tous, puis les *Samucus, Païconecas, Saravécas, Otukès, Curuminacas, Curavès, Covarecas, Corabécas, Tapiis, Curucanécas.* — Chiffre total : 20,000 âmes. (M. d'Orbigny est le seul voyageur moderne qui ait donné des renseignements sur ces nations, au milieu desquelles il a passé une année. Quoiqu'il y ait bientôt trente ans de cela, nous savons que rien n'a changé dans la province de Chiquitos, dont le système administratif est toujours le même qu'à l'époque à laquelle il la visita. Les Missions y existent encore.)

Troisième rameau, ou Moxéen. — Couleur brun olivâtre peu foncé; taille moyenne : 1 mètre 670 millimètres; formes robustes; front légèrement bombé; face ovalo-circulaire; nez court, peu large; bouche médiocre; lèvres peu saillantes; yeux horizontaux, non bridés; pommettes peu saillantes; physionomie peu enjouée, douce.

Les nations de ce rameau habitent la province bolivienne de Moxos, très-plate, très-humide, arrosée par un grand nombre de rivières qui se réunissent pour former les affluents du grand Rio-Madeira, tributaire principal de l'Amazone. Presque toutes sont chrétiennes. Ce sont les *Moxos*, proprement dits, les *Chapacuras, Itonamas, Canichanas, Movimas, Cayuvavas, Pacaguaras, Itènes.* — En tout 28,000 individus, sur lesquels 24,000 chrétiens. (Nous ferons les mêmes observations pour ce rameau que pour le précédent, M. d'Orbigny étant le seul qui ait donné des renseignements sur cette population.)

IIIe race : BRASILIO-GUARANIENNE. — Caractères généraux : couleur jaunâtre; taille moyenne; front peu bombé; yeux obliques, relevés à l'angle extérieur.

spécialement aux fractions de cette population, qui vivent aujourd'hui dans la Bolivie, le Paraguay, la Confédération argentine et le Brésil.

Un seul rameau, le GUARANI. — Couleur jaunâtre mélangée d'un peu de rouge très-pâle; taille moyenne : 1 mètre 620 millimètres; formes très-massives; front non fuyant; face pleine, circulaire; nez court, étroit; narines étroites; bouche moyenne, peu saillante; lèvres minces; yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle extérieur; pommettes peu saillantes; traits efféminés; physionomie douce.

M. d'Orbigny renferme dans cette race la majeure partie des populations des Guyanes, du Brésil et des provinces platéennes : les anciens *Caraïbes* des Antilles et du Venezuela actuel; les *Galibis* des Guyanes anglaise, hollandaise et française; les Indiens riverains de l'Amazone : *Tapuyos, Mundurucus*, etc.; les *Caboclos* et *Coroados, Tupis* et *Bugres* des provinces méridionales de l'empire brésilien; les *Botocudos* de cette même région; les *Guatos* de la province de Mato-Grosso; les *Guayanas* du Paraguay; enfin les *Chiriguanos* des frontières de la Bolivie, les *Sirionos* et les *Guarayos* des provinces de Chiquitos et de Moxos. — Il ne voit que deux groupes distincts dans ce rameau : celui des *Guaranis* proprement dits, dont il évalue la totalité à 240,000 âmes; et celui des *Botocudos*, ou *Aymorès*, restés entièrement sauvages, qui ne dépasse point 4,000. Beaucoup de Guaranis sont à demi civilisés et chrétiens. Ces chiffres ne sont toutefois qu'approximatifs. — Ces principales nations se subdivisent elles-mêmes en nombreuses tribus dont les noms ont dû varier dans le cours des temps.

De toutes les races indiennes, la race guaranie est celle qui a couvert la plus grande surface de terrain, puisqu'on l'a retrouvée sur la moitié du continent sud-américain. Son point de départ, dans l'hypothèse de ce naturaliste, eût été les régions arrosées par les fleuves Parana et Paraguay, c'est-à-dire le territoire actuel de la république du Paraguay et celui des provinces de Parana et de Saint-Paul, d'où elle aurait rayonné sur le reste du continent et jusque dans le golfe du Mexique, au nord. Cette immense dissémination n'eût pas empêché la permanence de quelques nations n'appartenant pas à cette race, sur le terrain occupé par elle; ce qui explique les variétés de langage et d'aspect physique que remarquèrent les premiers voyageurs et conquérants dans les peuplades indiennes qu'ils rencontrèrent dès le principe.

Les tribus que renferme d'Orbigny dans son premier groupe guarani, et dont nous avons déjà nommé une partie, sont : les Guaranis civilisés de Corrientes, du Paraguay et du Brésil; puis les Guarayos, Chiriguanos, Sirionos, Tupis et Guayanas, qu'il décrit; ensuite une foule de tribus citées par les divers explorateurs qui, dans ces derniers temps, ont parcouru le Brésil : *Comacones, Puris, Coropos, Macuanis, Penhams, Machacolis, Cataxos, Sabujas, Cariris*, etc., et une foule d'autres. — Après le groupe Botocudo ou Aymorè, il place les *Nuaras*, les *Nalicuegas*, les *Guasarapos*, les *Guatos*, les *Cabasas* et les *Bororos*, déjà nommés par Azara, et une série d'autres nations dont il cite seulement les noms, d'après Spix et Martius, Rugendas, Debret, le prince de Neuwied, et dont les caractères ne lui paraissent pas assez tranchés pour les assigner plutôt au premier groupe qu'au second. Cependant elles lui paraissent être bien certainement des fractions de la race brasilio-guaranienne.

Nous avons cru devoir citer les résumés du grand travail de M. d'Orbigny pour donner une idée de l'ensemble et de la distribution des tribus indiennes au point de vue anthropologique, non-seulement dans le bassin de la Plata, mais encore dans toute l'Amérique du Sud. Cette théorie ne présente toutefois qu'une sorte de canevas dans lequel peuvent entrer

Sans vouloir établir de théorie sur la formation de la race indienne et des nations qui en sont sorties, ni sur la manière dont elle s'est répandue dans le vaste continent sud-américain, nous dirons simplement ce qu'elle était à l'époque de la conquête et ce qu'elle est aujourd'hui.

La race caucasienne embrasse maintenant dans l'Amérique du Sud une somme de population supérieure à celle de la race indigène. Formée en majorité de représentants des nations du midi de l'Europe, principalement d'Espagnols et de Portugais immigrés dans le courant des seizième et dix-septième siècles, elle s'est augmentée depuis le commencement du dix-neuvième d'un grand nombre de colons appartenant à toutes les nations de l'Europe. Nous en traiterons donc longuement dans ce livre.

La race africaine, importée violemment pendant deux siècles, y a laissé de nombreux descendants, groupés principalement dans les provinces riveraines de l'Océan ou des grands fleuves. Leur chiffre, très-restreint dans les États d'origine espagnole, arrive à un total considérable au Brésil et dans les Guyanes; il est faible dans la Confédération argentine.

Quant à la race jaune, elle ne compte que quelques représentants isolés dans toutes ces contrées; nulle part elle ne forme de groupe de quelque importance, pas même sur la côte du Pérou, où un petit nombre de Chinois sont allés porter leur industrie.

une foule d'autres divisions basées sur des observations plus précises. Non pas que la précision manque aux observations faites par cet éminent naturaliste, car il a bien vu et déduit des conséquences très-rationnelles de ce qu'il a vu; mais il n'a pu personnellement examiner toutes les nations éparses sur une étendue aussi vaste que celle du continent sud-américain, et d'autres observations plus étendues, plus longtemps continuées, peuvent venir introduire des modifications dans sa classification.

Pour nous, examinant les choses principalement au point de vue pratique, nous dirons quelle est aujourd'hui la distribution et l'état des tribus indiennes les plus en contact avec les chrétiens; le rôle qu'elles ont joué dans les temps passés et celui qu'elles jouent aujourd'hui. Nous examinerons quel est leur état social actuel et quelles sont les probabilités de leur civilisation plus ou moins prochaine.

CHAPITRE II.

Population indienne.

§ I. — *Population indienne du bassin de la Plata à l'époque de la découverte et de la conquête.*

INDIENS DU LITTORAL.

Rien de plus difficile que de classer génériquement et sans confusion les nations indiennes qui habitaient, à l'époque de la découverte, la vaste étendue du territoire qu'occupe aujourd'hui la Confédération argentine. Les unes ont disparu, en se fondant avec les conquérants; d'autres, mais en petit nombre, ont été exterminées; celles-ci se sont retirées vers le sud, dans les déserts de la Patagonie; celles-là, vers le nord, dans les profondeurs du Chaco. En dehors de la guerre avec les chrétiens, leurs dissensions et leurs combats entre elles, des maladies nouvelles, telles que la petite vérole et la scarlatine, ont réduit de beaucoup leur nombre. Aussi les trois siècles qui viennent de s'écouler ont-ils amené une modification profonde dans la plus grande partie de la population indigène.

Il est certain qu'à cette époque le pays était mieux peuplé qu'aujourd'hui de tribus indiennes; car, quelque exagération qu'on veuille voir dans le récit des conquérants et des missionnaires, il n'est pas moins vrai que des contrées, maintenant complétement désertes, renfermaient un bon nombre d'indigènes, sur lesquels les Espagnols eurent beaucoup de mal à asseoir leur domination, ainsi que l'attestent l'unanimité des récits de cette époque et la multiplicité des noms des tribus contre lesquelles ils eurent à lutter. — De ces nations, les unes ont survécu, et leurs noms sont encore portés aujourd'hui par des peuplades du Chaco; quelques-unes se sont éteintes, ou plutôt se sont confondues avec d'autres; beaucoup de celles d'origine guaranie, et c'étaient les plus nombreuses, se sont mêlées aux blancs et forment aujourd'hui la masse de la population dans les régions littorales. En outre, même parmi des nations qui ne se sont pas mêlées aux Espagnols et qui ont continué à leur faire la guerre, le sang n'est pas resté pur de tout mélange; en effet, leur habitude

d'enlever les femmes et les enfants dans leurs incursions chez les chrétiens, de prendre celles-là pour épouses et pour esclaves, d'élever ceux-ci comme fils de la tribu, a amené des modifications dans leur aspect physique. C'est ce que l'on peut remarquer dans la république aristocratique des Araucans au Chili, et dans les nombreuses peuplades du Sud, Aucas, Pehuenches, Ranquilches, etc., qui en descendent.

Les premiers Indiens avec lesquels les Espagnols se trouvèrent en contact furent les Charruas, nation indomptable et féroce qui habitait la Bande-Orientale et qui guerroya contre eux depuis l'origine jusqu'en 1832, époque de son entière destruction. Les Charruas formaient une nation très-distincte de toutes les autres : d'une taille haute et élancée, ils combattirent d'abord avec l'arc, la flèche et la massue, et, lorsque les chevaux se furent répandus dans le pays, ils adoptèrent l'usage de la lance, du *lazo* et des *bolas*, comme les tribus du Sud.

Les Charruas tuèrent Solis à son second voyage. Leur haine indomptable contre les Espagnols et les combats incessants qu'ils leur livraient expliquent pourquoi ceux-ci hésitèrent si longtemps à coloniser la Bande-Orientale, et comment la magnifique position de Montevideo, le meilleur port de la Plata, ne fut occupée qu'en 1726. C'est ainsi que cent-cinquante ans auparavant on s'était obstiné à s'établir dans une localité bien moins favorable sous tous les rapports, sur le rivage opposé du grand fleuve où s'était élevée la ville de Buénos-Ayres.

A cette même époque, deux autres nations tout à fait différentes occupaient la rive gauche de l'Uruguay : c'étaient les Yaros et les Bohanes. Peu nombreuses et peu énergiques, tenues d'abord en échec par les Espagnols, qui fondèrent au milieu d'elles le bourg de Santo-Domingo de Soriano, elles furent complétement exterminées par les Charruas.

Les Chanas, qui habitaient les îles de l'Uruguay, se confondirent facilement avec les Espagnols ; il paraît que c'était une tribu guaranie. Quant aux Charruas, repoussés peu à peu par les Espagnols jusqu'au delà du Rio-Negro, ils s'allièrent intimement aux Minuanes.

Les Minuanes, inférieurs aux Charruas sous le rapport physique, habitaient l'Entre-Rios et une partie de la province de Santa-Fé, de l'autre côté du Parana. Ils étaient assez nombreux, sans avoir comme

les précédents une grande réputation de vaillance. Ce furent eux qui, en 1681, assassinèrent de nuit le conquérant Garay et les siens, pendant qu'ils bivouaquaient sans précaution sur la rive droite du Parana. Pendant toute la durée des dix-septième et dix-huitième siècles, ils combattirent avec plus ou moins de succès contre les Espagnols. Enfin, en 1728, complétement battus près de l'endroit où s'élève maintenant la ville de la Victoria, ils finirent par se fondre avec les vainqueurs; ceux des Minuanes qui ne voulurent pas céder passèrent dans la Bande-Orientale, où ils s'unirent intimement aux Charruas, leurs alliés, et suivirent jusqu'à la fin leurs fortunes diverses : ils ont en conséquence disparu avec eux.

Aux environs de Buénos-Ayres étaient les Querandis, Indiens très-probablement de la même race que ceux qui peuplent actuellement le Sud, et qui combattirent avec une extrême vigueur les premiers colons espagnols conduits par Mendoza. Ils combattaient avec l'arc et la flèche et une sorte de javelot, et en outre se servaient avec une habileté extrême du *lazo* et des *bolas;* ce furent eux qui en enseignèrent l'usage aux Espagnols. On raconte que le frère de Mendoza fut ainsi lacé et tué avec neuf de ses officiers, et qu'au moyen des *bolas perdidas*, c'est-à-dire de boules attachées à une courroie et portant des bouchons de paille enflammée, ils mirent le feu aux maisons de chaume de Buénos-Ayres et à quatre navires espagnols ancrés dans le Riachuelo (ruisseau qui se jette dans la Plata près de la ville); ils les forcèrent ainsi d'évacuer cette place en 1535. Cette colonie demeura donc abandonnée pendant quarante-cinq ans, jusqu'en 1580, époque à laquelle Garay y fonda un nouvel établissement. Les Querandis furent alors repoussés et se retirèrent vers le Sud.

Deux nations guaranies, les plus méridionales de cette nombreuse race, qui habitaient la côte de la Plata où se trouvent maintenant les bourgs de San-Isidro et de Las-Conchas, et qui s'étaient d'abord unies aux Querandis pour repousser les Espagnols, firent alliance avec ceux-ci et se confondirent avec eux. Telle fut l'origine de la population première de Buénos-Ayres. Les Espagnols les désignèrent sous le nom de *Indiens del Monte-Grande y de Santiago*, puis sous celui de Mbeguas, de Chanas, de Timbus, qu'ils se donnaient eux-mêmes. Ces Guaranis s'étendaient vers le Nord, sur la rive droite du fleuve, jusque de l'autre côté du Rio-Juramento.

En remontant le Rio-Parana, les conquérants trouvèrent sur la rive occidentale, au nord du territoire des Timbus, — des Minuanes,

des Abipons, des Mocovis, des Tobas. — Les Abipons (*Abipones* en espagnol) ne furent à peu près détruits qu'à la fin du siècle dernier, non par les Espagnols, mais par les autres tribus indiennes du Chaco, surtout par les Mocovis, qui leur faisaient une guerre acharnée. On essaya de former avec eux, en 1770, la réduction de Garzas, dans la province de Corrientes, à six lieues est de l'endroit où est actuellement situé le bourg de Bella-Vista. Cette réduction ne subsista que quelques années, et sur ses ruines s'est élevé un bois épais. Il en fut de même de celle de San-Geronimo, bâtie sur l'Arroyo-del-Rey en 1748, laquelle, fondée par les jésuites, dura plus longtemps, et ne tomba qu'au commencement de ce siècle, lors de l'abandon de la frontière septentrionale de la province de Santa-Fé, reconquise par les barbares sur les chrétiens.—Quant aux Mocovis et aux Tobas, qui existent encore aux mêmes lieux qu'à l'époque de la conquête, nous en parlerons plus tard.

La province de Corrientes, le territoire des Missions, le Paraguay, les rives du haut Parana, étaient alors occupés par de très-nombreuses tribus, presque toutes d'origine guaranie. Les historiens de cette époque et les missionnaires les désignent sous une foule de noms : Carios, Itatines, Caracaras, Mbeguas, Timbus, Tucaques, Tilvazas, Mangolas, Tarsis, Bomboïs, Curupaïtis, Curumiaïs, Caiguas, Tapes, Dagalastes, Ebirayas, Yaunetes, Frentones, Ometes, Mauris, Cherenos, Chaguayarques, Cambales, Samacosis, etc. Les uns étaient agriculteurs, les autres chasseurs et pêcheurs ; tous combattaient avec l'arc, la flèche et la massue (*macana*). Leur agriculture leur procurait le maïs, l'arachide, le manioc, les haricots, les citrouilles ; ils faisaient de l'hydromel avec le miel des abeilles sauvages, de la bière de maïs (*chicha*) ou d'algarrobo, etc. La plupart portaient le *barbote*, c'est-à-dire qu'ils perçaient la lèvre inférieure à l'origine des dents pour y introduire un morceau de bois ou de pierre comme ornement. Tous ces Indiens furent réduits dans le courant des seizième et dix-septième siècles ; une partie se fondit avec les Espagnols, l'autre constitua les réductions confiées aux franciscains dans les environs de l'Assomption, le reste fut organisé par les jésuites pour former leur fameuse province des Missions, à l'ouest du Paraguay proprement dit, entre le Tebicuary au nord, le Miriñay et l'Ibicuy au sud, la sierra del Tape et les forêts vierges du Pepiri à l'est, la Laguna Ybera et le grand Estero de Nembucu à l'ouest.

Les Carios, qui étaient la tribu la plus puissante et la plus nom-

breuse, firent une guerre acharnée aux Espagnols, qui ne les domptèrent qu'après plusieurs révoltes successives, et les réduisirent enfin en *enconmiendas* (commanderies) assignées aux familles des principaux conquérants, c'est-à-dire en véritable servage. Ces Indiens étaient soumis à des caciques particuliers, vivaient dans des villages, se livraient à l'agriculture; mais leurs mœurs étaient féroces et grossières. Ulrich Schmidel, qui fit toutes les campagnes de Mendoza, d'Oyolas, d'Alvar-Nuñez et d'Irala, les signale comme anthropophages à l'occasion, tandis que les autres tribus du Chaco, telles que celles des Agaces, des Payaguas et les Guaycurus, ne l'étaient point.

Les tribus du nord-est qui occupaient la province de La-Guayra, sur les rives du haut-Parana, où furent fondées les premières Missions des jésuites et les villes de Xérez, d'Ontiveros, de Villa-Réal, détruites depuis par les Portugais, étaient plus douces que celles des Carios et donnèrent beaucoup moins à faire aux conquérants. Ceux-ci n'eurent à lutter que contre les Tupis, dont la race s'est conservée jusqu'à ce jour, Indiens anthropophages du Brésil, dont la langue se rapproche de celle des Guaranis, et qui ne sont sans doute qu'une fraction de cette race. Tout ce qui forme aujourd'hui les provinces brésiliennes du Parana, de Saint-Paul et partie de Sainte-Catherine, était habité par ces mêmes tribus guaranies, au milieu desquelles Alvar-Nuñez-Cabeza-de-Vaca, et depuis lui nombre d'Espagnols, se frayèrent directement un chemin de la mer au Paraguay. Tantôt le nom de la rivière sur les bords de laquelle elles vivaient, tantôt celui de leur cacique temporaire, servirent à les désigner.

Rien de plus remarquable d'ailleurs, au point de vue ethnologique et philologique, que l'existence des peuplades guaranies sur un espace qui ne comprend pas moins de 45 degrés en latitude, des bouches de l'Orénoque à celles de la Plata, et plus de la moitié de ce chiffre en longitude, des rives de l'Océan au pied des Andes, espace supérieur en étendue à celui de l'Europe entière. Ces peuplades, qui n'ont pas d'histoire, qui nulle part n'ont formé un corps de nation, dont la civilisation à peine ébauchée n'a en nul endroit jamais fait d'elle-même aucun progrès, — toutes cependant, sans aucun lien apparent entre elles, sans liaisons d'amitié, sans croyances communes, sans traditions quelconques, portent dans leurs traits, dans leur couleur, dans leurs instincts, les traces d'une origine commune qui reste ignorée, et, chose inexplicable, parlent la même langue. — Ce phénomène est d'autant plus extraordinaire qu'au

milieu d'elles se trouvent une foule d'autres nations, souvent réduites à quelques individus, parlant une tout autre langue, et l'on croit savoir aujourd'hui que le nombre des dialectes connus qui se parlent dans l'Amérique du Sud dépasse douze cents, c'est-à-dire qu'ils sont plus nombreux à eux seuls que ceux de tout le reste du monde. Sans doute ces langues sont très-pauvres, et n'embrassent qu'un cercle d'idées extrêmement restreint; mais elles n'en sont pas moins des idiomes distincts.

Nous n'expliquerons pas plus ce fractionnement des nations indiennes et leurs langues diverses, que nous ne pouvons expliquer l'existence, sur une si vaste surface, des tribus guaranies, si faibles par elles-mêmes, le plus souvent si peu énergiques, lorsqu'il n'est resté chez aucune ni le souvenir d'un point de départ commun, ni quelque désir d'alliance mutuelle, de ligue, pour résister aux autres peuplades différentes d'elles par le langage et les mœurs.

Il est vrai que les historiens de la conquête font remarquer que les Guaranis étaient plus voyageurs que toutes les autres tribus indiennes, et que ceci peut expliquer en partie leurs migrations ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ces migrations aient toujours été isolées et qu'on n'ait conservé le souvenir d'aucune émigration en masse, pareille à celles dont on parle dans l'Amérique du Nord pour les Toltèques et les Aztèques, qui, eux du moins, arrivèrent à un certain degré de civilisation. — Ce qu'il faut considérer aussi, c'est que nulle part les hordes guaranies ne furent plus nombreuses et plus pressées que dans le bassin de la Plata et au bord de ses grands fleuves; ainsi, excepté au Paraguay et sur les bords du haut Parana, où les Guaranis formaient des groupes de population un peu plus denses, partout ils étaient fractionnés en petites tribus portant un nom distinct et complétement isolées les unes des autres, ne se réunissant à celles de même origine ou bien à d'autres nations voisines que momentanément, soit pour résister à quelque attaque, soit plus rarement, pour entreprendre quelque expédition. Doués d'une certaine docilité native, après une résistance assez vive dans le principe, ils cédèrent promptement aux Espagnols et aux Portugais, et se laissèrent réduire en enconmiendas par les premiers, et en un véritable esclavage par les derniers. Les uns et les autres de ces conquérants prirent des femmes dans cette nation, et ainsi se forma la nombreuse race des métis. En même temps, la langue guaranie devint la langue usuelle dans ces régions, de sorte qu'aujourd'hui, dans la province brésilienne de Saint-Paul, au Paraguay et dans la pro-

vince de Corrientes, le peuple, et les femmes surtout, ne parlent encore que le guarani, très-mêlé sans doute de mots espagnols et portugais, mais qui n'en est pas moins la véritable langue générale (*lengoa geral* au Brésil), qui se parle de la Guyane aux Andes et dans le voisinage de la Plata.

C'était aussi la langue des Missions jésuitiques, formées presque exclusivement de Guaranis de tribus diverses, mais groupées habilement sous la main intelligente des fondateurs de ces établissements célèbres. Les jésuites ont laissé une grammaire, un dictionnaire et divers ouvrages imprimés dans cette langue.

Presque toutes les peuplades guaranies du Brésil et du territoire argentin ont disparu, les unes détruites, les autres fondues avec le reste de la population. Dans notre histoire des Missions, on trouvera des détails particuliers sur le sort des Guaranis des anciennes réductions. Ce n'est plus qu'au Paraguay qu'on rencontre encore des villages presque exclusivement composés de ces Indiens ; et, dans les forêts vierges du nord-est, quelques groupes encore sauvages vivent isolés du reste du monde. Vers les Andes, sur la lisière du Chaco, les Chiriguanos, dont nous parlerons bientôt, appartiennent également à cette race et ont toujours conservé leur indépendance. Les Indiens des provinces de Moxos et de Chiquitos où s'élevaient d'autres Missions jésuitiques, qui, passées aux mains des franciscains, existent encore aujourd'hui, comptent également quelques tribus de cette origine. De tous les Indiens de ces régions, ce sont d'ailleurs les Guaranis qui se sont le plus facilement pliés aux coutumes et aux mœurs que leur apportèrent les missionnaires et les conquérants espagnols. Les réductions qui ont subsisté avec quelque éclat ont toutes été composées par eux, tandis que presque aucune de celles qui étaient formées exclusivement d'autres nations n'ont pu durer, l'instinct de la vie sauvage ramenant toujours les néophytes à leurs plaines ou à leurs bois.

Après les Carios, les indigènes contre lesquels les Espagnols eurent à combattre, en remontant le Rio-Paraguay, furent les Agaces, ancêtres des Payaguas actuels, ou plutôt fraction de cette même nation, car les écrivains de l'époque les citent indifféremment sous ces deux noms. Les Agaces étaient des Indiens de haute taille, sveltes, d'une couleur assez foncée, avec les yeux moins obliques que les Guaranis. Essentiellement navigateurs, ils couvraient le fleuve de leurs flottilles, composées de canots faits de troncs d'arbres creusés par le

feu, vivaient de leur pêche et de quelques échanges avec les Carios agriculteurs, avec lesquels ils paraissaient être en bonne intelligence. Ils livrèrent plusieurs combats acharnés aux Espagnols qui remontaient le Paraguay, et tuèrent quinze hommes à Cabot, à l'embouchure du Vermejo ; plus tard, à la Angostura, à quelques lieues au-dessous de l'Assomption, ils veulent barrer le passage à Oyolas et lui tuent beaucoup de monde, sans cependant l'arrêter. Leurs trêves avec les conquérants ne furent que momentanées, et, jusqu'en 1740, ils continuèrent à parcourir, non-seulement le Rio-Paraguay, mais encore le Rio-Parana, en y exerçant une véritable piraterie. Ces incursions des Payaguas expliquent pourquoi tant de villes et de bourgs actuels, entre autres la ville de Parana, ont été fondés à quelque distance de la rivière. Ces Indiens, excellents canotiers, fondaient comme la foudre sur les populations riveraines, saccageaient un bourg, une estancia, et disparaissaient avec la même rapidité, chargés de leur butin.

Cependant l'accroissement de la population espagnole du Paraguay, de Buénos-Ayres et de Santa-Fé, leur fit comprendre que cette continuité de guerre finirait par leur être fatale ; aussi traitèrent-ils enfin de bonne foi avec les gouverneurs du Paraguay, et conclurent-ils une alliance offensive et défensive qui, jusqu'à l'époque actuelle, n'a pas été violée de part ni d'autre. La tribu des Tacumbus se fixa dans une île en face de l'Assomption, où elle réside encore aujourd'hui. Par le cours des années, les maladies et la faible reproduction des Indiens, cette nation se trouve maintenant réduite à quelques centaines d'individus, qui conservent leurs mœurs, leurs habitudes, au milieu du reste de la population paraguayenne, sans se mêler aucunement à elle.

Dans le haut Paraguay, les premiers navigateurs rencontrèrent d'autres peuplades, qu'ils désignèrent sous le nom de Xarayes, Orejones et Guatos. Ces peuplades habitaient les vastes terrains plats qu'inondent temporairement les eaux du Paraguay, du Tacuary, du San-Lorenzo et du Cuyaba. Les Xarayes étaient les plus nombreux ; il paraît qu'ils appartenaient à la race guaranie et qu'ils se sont retirés plus tard dans le haut du Chaco, vers les provinces de Moxos ou de Chiquitos, où ils se sont mêlés avec les Samacosis de cette région. — Les Orejones, qui se sont confondus avec les Guatos d'aujourd'hui, semblaient fort misérables ; en se cachant dans leurs marais, ils échappèrent aux Espagnols. — Les Guatos, qui sont déjà nommés à cette époque, subsistent encore. Ce sont

des Indiens excellents canotiers, très-pacifiques, et qui ont toujours vécu en bonne intelligence avec les colons européens ; mais leur nombre est maintenant beaucoup plus considérable que ne l'indiquait Azara, qui les réduit à quelques familles perdues dans une île inabordable à cause des marais qui l'entourent. Le voyageur espagnol faisait sans doute allusion à la fraction aujourd'hui disparue des Orejones, ainsi nommés des rondelles de bois qu'ils se passaient dans le lobe inférieur de l'oreille, et qui allongeaient cet organe de manière à lui faire toucher l'épaule.

Quant à la population indienne du Chaco, elle est encore aujourd'hui dans le même état qu'à l'époque de la découverte, les Espagnols n'ayant jamais pu y maintenir aucun établissement sérieux, malgré tous les efforts qu'ils firent constamment dans ce but. Seulement beaucoup de tribus anciennes ont disparu, ou plutôt ont changé de nom en se fondant avec d'autres plus puissantes.

Au sud du Vermejo, on comptait les Tobas et les Mocovis, qui existent encore et forment les plus nombreuses et les plus puissantes de ces tribus ; ils furent en guerre continuelle avec les Espagnols de Santa-Fé, de Cordova, de Santiago-del-Estero et de Corrientes jusqu'à l'époque actuelle. Les Tobas avaient également des tribus de l'autre côté du Vermejo. On les a désignés souvent sous le nom générique de Guaycurus, qui appartenait seulement à la nation la plus énergique de tout le Chaco, nation détruite à la fin du siècle dernier, selon Azara, par suite de la coutume de l'avortement provoqué.

Les Lenguas ont à peu près disparu. On leur donnait ce nom d'une fente horizontale qu'ils se pratiquaient à la lèvre inférieure et dans laquelle ils s'introduisaient une petite planchette semblable à une langue. C'était une fort belle race d'hommes. Ils firent une guerre acharnée aux Espagnols, et devinrent surtout redoutables lorsqu'ils eurent pris l'habitude du cheval. Ils s'allièrent aux Enimagas et aux Gentusés, qui vivaient sur les bords du Vermejo, tribus beaucoup moins énergiques, et les prirent sous leur protection. Tous se sont depuis mêlés aux Tobas et aux Mbayas. — Les Machicuys, dont le langage est singulièrement guttural et imprononçable, vivaient entre le Vermejo et le Pilcomayo ; on les confond avec les Mbayas. — Il est d'ailleurs à remarquer que toutes ces hordes, vivant principalement de chasse, étaient vagabondes, et qu'on les trouvait tantôt de l'autre côté du Pilcamayo, tantôt au sud du Vermejo, ce qui explique la fréquence avec laquelle on voit figurer leurs noms

dans les luttes avec les Espagnols du Paraguay, de Corrientes, de Santa-Fé et de Tucuman, et avec les Portugais de Mato-Grosso.

Les Mbayas occupaient, à l'époque de la découverte, tout le nord du Pilcomayo. C'était une race énergique et brave, d'une haute stature, et qui, après le premier moment de surprise causée par les armes à feu des Espagnols, leur fit une guerre sans trêve ni merci, et leur coupa le chemin du Pérou par le Nord. Plusieurs fois ils envahirent le Paraguay et portèrent la terreur jusqu'aux portes de l'Assomption. L'introduction du cheval parmi eux a produit une révolution dans leur manière de combattre, et ils ont adopté la lance, tout en conservant l'arc et les flèches pour la chasse. Les Mbayas sont aujourd'hui connus sous le nom de Guaycurus ; les Brésiliens les nomment *Indios cavalleiros*, et ont eu souvent à combattre contre eux. Rien n'égale l'impétuosité de leur attaque ; et si la troupe chrétienne, quoique armée de fusils, a le malheur de se débander un instant, elle est perdue, car les Mbayas manient le cheval avec tant de dextérité, et la lance avec tant d'adresse, qu'en quelques minutes les fugitifs sont atteints et massacrés. Leur tactique est donc de chercher à mettre du désordre parmi leurs ennemis, en effrayant les chevaux à l'aide de peaux de jaguar qu'ils traînent sur le sol ; mais ils n'osent pas attaquer directement un corps d'infanterie.

Les Mbayas obéissent à des caciques nommés seulement pour la guerre ; ils sont intimement liés avec la nation des Guanas, qui vivent dans leur voisinage, et dont quelques-uns se mettent à leur service plutôt comme serfs que comme esclaves, car les Mbayas traitent leurs domestiques avec la plus grande douceur, et sont entièrement avec eux sur le pied d'égalité ; seulement ceux-ci cultivent la terre, tandis que le maître se réserve pour la chasse et la guerre. La nation des Mbayas aurait augmenté considérablement sans la pratique de l'avortement provoqué, si répandue chez un grand nombre de tribus du Chaco, les femmes ne conservant que l'enfant qu'elles supposent devoir être le dernier, et tuant la plupart des filles.

Cette pratique, suivant Azara qui a eu beaucoup de relations avec ces Indiens, est la cause de la disparition de la superbe nation des Guaycurus, hommes aussi remarquables par leur haute stature et la beauté de leurs formes, que par leur intelligence et leur valeur. Ce nom fameux, le plus célèbre entre tous ceux des tribus indiennes du Chaco, est resté comme souvenir et comme type, et on le donne aujourd'hui indistinctement à tous les indigènes à l'ouest du Rio-Paraguay, et surtout aux Mbayas, qui retracent en partie par leurs

mœurs, leur courage et leur aspect physique ce peuple disparu. Cependant le langage des Guaycurus était différent de celui des Mbayas, et ils formaient une nation à part. Le dernier de leur race s'est réuni aux Tobas.

Vers le nord du Paraguay et sur la lisière des provinces actuelles de Moxos et de Chiquitos et partie de Mato-Grosso, étaient des tribus en majeure partie guaranies, nommées Bororos, Trabasicosis, Samacosis, Parexis, Guasarapos, Guachis, Aquitequedichagas, Nalicuegas, Nuaras, etc., au milieu desquelles passèrent les expéditions d'Ayolas, d'Irala, de Chaves; mais le haut Paraguay ne fut jamais occupé par les Espagnols qui le négligèrent, et la connaissance du chemin du Pérou par cette région se perdit tout à fait. Tout contribua à cet oubli : la multiplicité des hordes indiennes à traverser; les inondations, si fréquentes de l'autre côté de la sierra de San-Fernando; la difficulté de la route, au milieu du dédale de lacs et de lagunes qui l'avoisinent; enfin l'occupation de la rive gauche du Paraguay par les Portugais et leur rivalité incessante avec les Espagnols, dont ils usurpèrent graduellement et obstinément le territoire. Le pays, à l'époque de la conquête, était bien peuplé d'Indiens Mbayas, Guanas, et surtout, comme nous venons de le voir, de Guaranis de noms très-divers, mais qui tous s'occupaient d'agriculture; ils élevaient des daims sauvages, que Schmidel appelle moutons, des volailles domestiques, que ce brave aventurier désigne sous le nom de dindons, oies, canards, etc., à l'aide desquels ils vivaient dans l'abondance. Il est positif, en effet, que toutes les expéditions vers le Pérou qui se firent par ce chemin dans le courant du seizième siècle eurent lieu sans autres accidents que quelques combats contre les tribus indiennes, qui furent facilement repoussées. Ce ne fut, à ce qu'il paraît, que dans le siècle suivant que les Guaycurus et les Mbayas se rendirent réellement redoutables.

A l'extrémité occidentale du Chaco, au pied des dernières ramifications des Andes, vivaient les Chiriguanos, tribus nombreuses d'origine guaranie et parlant cette langue. Les Incas essayèrent vainement de les soumettre. Il paraît que ces peuplades vinrent des bords du Paraguay s'établir dans cette région, vers la fin du quinzième siècle, et qu'ils y détruisirent d'autres Indiens qui l'habitaient. Depuis la découverte et la colonisation espagnole, un certain nombre de Chiriguanos furent réduits en Missions, tant par les jésuites que par les franciscains; mais une fraction considérable resta tout à fait

en dehors de la civilisation chrétienne : on les connaît aujourd'hui sous le nom de Cambas, et ils ont su se faire respecter des Boliviens.

Les Missions de Moxos et de Chiquitos, moins fameuses toutefois que celles de l'Uruguay, absorbèrent la majorité des Guaranis de cette contrée; mais toutes les hordes voisines des rivières Paraguay, Pilcomayo et Vermejo restèrent complétement indépendantes, et même de temps à autre envahirent les possessions espagnoles et ruinèrent les établissements que ceux-ci essayaient de former dans ces régions. C'est ainsi que fut détruite la ville de la Conception del Vermejo, située à quarante lieues nord-ouest de Corrientes, et une foule de petits forts établis sur la frontière du Chaco eurent le même sort.

Les Mataguayos, Matacos, Vejoses, Vilelas, Chunupis, qui habitaient la partie supérieure du Vermejo et du Pilcomayo, ne furent guère connus que de nom et par les récits des autres tribus indiennes, dans le commencement de l'établissement des Espagnols, tandis qu'aujourd'hui ces Indiens, libres dans leurs déserts et ne craignant plus rien des Argentins, sont en continuels rapports avec eux sur les frontières de Jujuy, de Salta et de Tucuman.

INDIENS DES VALLÉES ET VERSANTS DES ANDES.

Quant à la partie montagneuse du Nord-Ouest et aux vallées des Andes, elles étaient peuplées par des tribus indiennes qui avaient été soumises aux Incas, lors de l'expédition de l'empereur Yupanqui vers le Chili, en 1453, et avaient obéi pendant un siècle à ses successeurs. Elles faisaient partie de la nation Calchaquie, dont nous ignorons l'origine, et que quelques historiens considèrent comme appartenant au rameau guarani, quoique son énergie et la vigueur avec laquelle elle défendit pendant fort longtemps son indépendance soient assez en dehors des habitudes passives de la plupart des peuplades de ce nom.

Il est infiniment plus probable qu'elles étaient de la race Quichua, puisqu'elles en parlaient la langue, ainsi que l'indiquent la plupart des noms des divers villages qui existent aujourd'hui dans le pays, et qui tous ont été fondés sur les emplacements où résidait autrefois une tribu indienne du même nom. Le mot *Gasta*, bourg, est quichua, et désigne encore aujourd'hui une foule d'endroits, tels que : Albigasta, Chiquiligasta, dans la province de Tucuman; Manogasta, Sabagasta, dans celle de Santiago-del-Estero;

Tinogasta, Machigasta, dans celle de Catamarca; Malligasta, Nonogasta, Sanagasta, etc., dans celle de la Rioja; Angualasta, Calingasta, etc., dans celle de San-Juan; Tomalasta, etc., dans celle de San-Luis; Pampagasta, etc., dans celle de Cordova; Antofagasta, Payogasta, etc., dans celle de Salta. — Enfin, et par dessus tout, l'idiome quichua s'est conservé jusqu'à nos jours dans la province de Santiago-del-Estero, qui fut une des premières occupées par les conquérants espagnols venus du Pérou, après la chute d'Ata-Hualpa, et où la fondation des villes de Barco et de Santiago, en 1550 et 1553, avait dès le principe affermi leur empire sur la population indienne de cette région. Celle-ci était donc soumise aux empereurs du Pérou, puisqu'on y parlait leur langue; seulement, comme ces provinces étaient très-éloignées de Cuzco, et de conquête récente, les populations y avaient conservé une sorte d'autonomie; elles obéissaient à des caciques nommés par elles, mais qui probablement recevaient de la capitale une sorte d'investiture. Après la chute de l'empire des Incas, elles se trouvèrent brusquement rendues à elles-mêmes, et ne se soumirent qu'en partie aux conquérants européens. Le système de servage que les Espagnols voulurent établir parmi ces tribus, en les répartissant en enconmiendas, occasionna des guerres terribles qui ne se terminèrent que par la destruction presque entière des Calchaquis, en 1670, après une lutte de cent vingt années.

Les tribus Calchaquies se divisaient en un très-grand nombre de groupes portant le nom de l'endroit où ils avaient leur résidence; et ces noms sont encore aujourd'hui ceux des ruisseaux et des bourgs de la contrée. Ainsi la grande et longue vallée où coule le haut Juramento, et qui se continue au sud dans celle du Rio de Santa-Maria, est encore désignée aujourd'hui sous le nom de vallée de Calchaqui; les villages de Cafayate, Tolombon, Colalao, Capallan, Fiambala, Tinogasta, Tinimuqui, Anguinan, etc., ont ceux des tribus qui les habitaient. — Ces Indiens, par suite de la configuration du terrain, étaient naturellement agriculteurs et pratiquaient l'irrigation avec autant d'art que ceux du Pérou. Les montagnards élevaient des troupeaux de lamas, chassaient la vigogne et le guanaque; ceux des vallées se livraient exclusivement à la culture du sol. L'entrée de leurs montagnes était fortifiée par des tours, des terrasses, des enceintes de murailles, où, en cas de guerre, ils se retiraient avec leurs familles. Beaucoup de ces forteresses subsistent encore et offrent un spécimen curieux de l'art indien.

Les Calchaquis occupaient principalement la longue vallée de ce

nom, le grand bassin des Salines de Catamarca, les vallées d'Anillaco et de Famatina. C'est dans les gorges et défilés qui sillonnent en tous sens les versants des hauts plateaux des Andes et de leurs rameaux qu'ils avaient établi leurs retraites les plus inaccessibles. — Les Quilmez occupaient les plateaux de la chaîne qui fait face à l'Aconquija; — les Andalgalas, les versants sud de ce nevado au bord des Salines; — les Acalians, la vallée d'Anucan; — les Lules, le versant oriental de l'Aconquija près de Tucuman; — les Juris, le revers oriental de la sierra de la Rioja; — les Diaguitas et les Escalonis, la grande plaine voisine des Salines, où ils vivaient de chasse; — les Comechigones peuplaient la sierra de Cordova; — les Michilengues, celle de San-Luis; — les Calingastas poussaient leurs cultures jusqu'à la rivière de Mendoza, où ils se trouvaient en contact avec les Indiens du Sud, contre lesquels s'était heurtée, sans les entamer, la conquête péruvienne.

Les Espagnols descendus du Pérou se substituèrent sans peine, dans le principe surtout, à l'autorité des Incas qu'ils venaient de renverser. On vit ainsi se fonder en moins d'un demi-siècle les villes et bourgs de Barco (1550), Santiago (1553), Cañete (1555), Londres (1555), Mendoza (1559), San-Juan de la Frontera (1560), Tucuman (1565), Esteco (1567), Cordova (1573), Salta (1582), Jujuy (1592), la Rioja (1594), San-Luis de la Punta (1596). — On établit le système des enconmiendas; mais alors commença la guerre, qui, comme nous l'avons dit, dura plus d'un siècle, et fit verser des torrents de sang. A diverses époques, les colons européens furent à la veille d'une ruine entière. Mais enfin les Calchaquis durent céder; la tribu des Quilmez, la plus indomptable de toutes, fut déportée (1670) près de Buénos-Ayres, où elle forma le village de ce nom; les Acalians de la vallée d'Anucan furent exterminés, et le reste des tribus indiennes se fondit complétement avec les colons espagnols et forma la masse de la population de ces provinces. On créa des villages d'Indiens (*pueblos de Indios*), où des terres inaliénables furent assignées à chaque famille; les serfs des enconmiendas furent bien traités, et une paix profonde, qui ne fut jamais troublée depuis, succéda à toutes ces agitations, et acheva, à l'aide du christianisme, la fusion des deux races.

Quant aux Indiens des plateaux supérieurs, de ce qui forme aujourd'hui une partie de la province de Jujuy, l'âpreté de leur pays les fit dédaigner des conquérants, qui se bornèrent à en exiger un léger tribut; les Humaguacas et les Tumbayas de la vallée du haut

San-Francisco furent les seuls qui firent quelque résistance, bientôt écrasée. La ville de Jujuy fut bâtie pour les contenir. Placés d'ailleurs sur la route unique qui faisait communiquer les provinces de l'entrée de la Plata avec celles du Pérou, ils étaient en contact incessant avec les Espagnols, et durent perdre promptement tout sentiment d'indépendance.

INDIENS DU SUD.

Après la fondation de Buénos-Ayres par Garay, en 1582, en dépit de la résistance des Quérandis, vainqueurs une première fois de Mendoza, quarante-cinq ans auparavant, toutes les tribus guaranies de la côte de la Plata et du Parana furent distribuées en enconmiendas, et les actes de fondation de cette ville ne portent pas moins de quinze noms de tribus ainsi réparties, leur cacique en tête, entre les colons. Les Guaranis et les Chanas fournirent le plus grand nombre de serfs; quant aux indomptables Quérandis, ils se retirèrent vers le Sud et se mêlèrent aux tribus d'origine araucane qui erraient dans le désert. Laissant entre les établissements espagnols de la côte et leurs campements un vaste espace, ils restèrent longtemps sans se heurter de nouveau contre les colons, jusqu'à ce qu'enfin l'extension des fermes à bétail (*estancias*) vers le Sud, la facilité de venir y voler des chevaux et des bœufs les poussèrent à commencer sur les possessions chrétiennes une série d'incursions qui durent encore.

Ces Indiens du Sud, qui ne furent jamais domptés par l'Espagnol, sont donc aujourd'hui en partie dans le même état qu'à l'époque de la conquête, si ce n'est que l'usage du cheval a modifié leur manière de combattre et de vivre, et que leurs rapports avec les chrétiens ont importé chez eux des habitudes et des besoins nouveaux : ces modifications ont eu lieu surtout depuis l'indépendance sud-américaine et les guerres qui en ont été la suite, et auxquelles ils se sont trouvés indirectement mêlés. Nous en parlerons donc en leur lieu.

§ II. — *Conquête des tribus indiennes. — Régime des Encomiendas ou Commanderies : — Yanaconas, — Mitayos. — Ordonnances d'Alfaro.*

CONQUÊTE ESPAGNOLE.

La première pensée des Espagnols, en entrant dans l'estuaire de la Plata, avait été de chercher les métaux précieux qui avaient rendu l'île de Haïti et l'empire du Mexique si célèbres. Ce désir fut surexcité encore par ce que l'on commençait à raconter du Pérou. Les quelques bijoux d'argent que des Indiens présentèrent à Cabot et qu'ils assurèrent venir des contrées de l'Ouest, ne firent que confirmer l'opinion que les Européens avaient conçue de la richesse métallique du pays. Nous avons déjà parlé de leurs efforts pour gagner ce pays d'or à travers les tribus indiennes du Chaco (voyez d'ailleurs le précis chronologique). Mais à ce désir effréné de l'or se joignaient aussi d'autres motifs plus nobles et plus saints : les uns aspirant à se faire un nom célèbre, à égaler la gloire des Colomb, des Cortès, des Balboa et des Pizarre ; les autres, à répandre la lumière du christianisme parmi les peuples infidèles. Pour qui connaît l'histoire du seizième siècle et les passions qui s'agitaient alors dans l'énergique et noble Espagne, ces instincts n'avaient rien que de naturel et de parfaitement explicable. Ce fut sous l'empire de pareils sentiments que les conquérants exécutèrent ces incroyables faits d'armes qu'on regarderait aujourd'hui comme des fables, si l'histoire n'était là pour les affirmer, et si les preuves n'en subsistaient encore aujourd'hui.

Il faut connaître le pays comme nous le connaissons, pour pouvoir apprécier à toute sa valeur l'énergie physique et morale dont devaient être doués ces hommes de fer qui osaient se lancer sans guides et sans vivres au milieu de contrées inconnues tantôt par d'épaisses forêts où ils se perdaient, et où il fallait que la hache leur ouvrît un chemin, tantôt par des plaines inondées, de trente et quarante lieues d'étendue, tantôt par des déserts de sable et de sel, où l'eau, la chasse, tout enfin leur manquait, et cela au milieu de tribus indiennes ennemies qui suppléaient à l'insuffisance de leurs armes par leur nombre et la connaissance du terrain.

Ainsi Alvar-Nuñez-Cabeza de Vaca traversait directement de l'est

à l'ouest les forêts vierges de Sainte-Catherine, côtoyait les rives aujourd'hui inconnues de l'Y-Guazu, franchissait le grand Parana, les bois immenses du Paraguay occidental, pour arriver à l'Assomption. — Un soldat, seul avec vingt Guaranis fidèles, Ulrick Schmidel, repassait dix ans plus tard par le même chemin, incessamment traqué par les Tupis, et, parvenu aux bords de l'Océan, regardait son voyage comme une chose toute naturelle.—Oyolas se lançait, le premier, dans le Chaco inconnu avec une petite troupe européenne, et, enveloppé par les Gaycurus et les Payaguas, y périssait avec tout son monde ; ce qui n'empêchait pas Irala de répéter la même expédition quelques années après. Partant des lacs si peu connus aujourd'hui du haut Paraguay, il traversait le nord du Chaco, les affluents de l'Amazone, et arrivait au Pérou ; — Nuflo-Chaves, Bergara, l'évêque Cacerès, Zarate, Garay, passaient encore par le même chemin avec de très-faibles escortes. — Et depuis deux siècles et demi personne n'a osé se remontrer sur cette route ! — La Bolivie, qui a un besoin urgent de ce débouché sur le fleuve Paraguay, n'a fait encore aucune tentative sérieuse pour s'en rapprocher réellement.

A la même époque, Almagro arrive au Chili par les horribles plateaux des Cordillères, malgré les glaces et les ouragans. — Rojas, du cœur du Pérou, gagne le Parana à travers les Pampas et arrive à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville du Rosario. — Prado, Zurita, Velasco, Mendoza, Cabrera, traversent tous les déserts du centre et vont fonder des colonies au milieu de tribus hostiles sans regarder au nombre ni au danger. — De tels hommes, durs pour eux-mêmes, devaient l'être pour les vaincus ; aussi regardaient-ils comme tout naturel de se distribuer les populations qu'ils avaient conquises, et de se constituer une sorte de propriété féodale avec des serfs chargés de travailler pour eux. Ils étaient d'autant plus portés à cette application du droit de conquête, que presque toute l'Europe, que les bandes aguerries de Charles-Quint venaient de parcourir, leur présentait encore cette organisation du travail des champs, reste du système social du moyen âge.

RÉGIME DES COMMANDERIES.

Irala, au Paraguay, consacra par des règlements cette répartition des Indiens en *enconmiendas* ou commanderies, à la tête desquelles fut mis un colon espagnol, et qui comprenaient une certaine quan-

tité de terrain et un certain nombre de familles indiennes pour le cultiver.

On donna le nom de *enconmienda de Yanaconas* à la commanderie où le maître avait à son service les Indiens à titre d'esclaves ou plutôt de domestiques, car il ne lui était pas permis de les vendre, et il lui était formellement enjoint de les bien traiter, de leur apprendre une industrie et de les instruire dans le christianisme. Telle fut dans le principe la manière dont furent distribués la plupart des Carios ou Guaranis, et des autres tribus qui avaient été domptées par la force des armes dans le seizième siècle. Au Paraguay, à Buénos-Ayres, dans la province de Santa-Cruz de la Sierra, dans les terres des Calchaquis, etc., il y avait chaque année une inspection passée par le gouverneur pour recevoir les réclamations des Indiens qui auraient eu à se plaindre de leurs maîtres. On voit que les Yanaconas étaient de véritables esclaves, ce qui explique les révoltes fréquentes des Indiens qui les composaient. Ce n'est pas qu'en réalité cet esclavage fût dur; le pays était si fertile, les besoins des maîtres si peu exigeants, que le moindre travail y avait bientôt pourvu. Mais ce travail était forcé, et l'Indien, paresseux de sa nature, encore moins exigeant que l'Espagnol pour ses besoins, y répugnait invinciblement. En outre, il fallait, à titre d'auxiliaire ou de domestique, accompagner le maître dans les nombreuses et terribles expéditions qui se répétaient chaque année, aux premiers temps de l'occupation, ce qui était à la fois un service pénible et une occasion de révolte.

Quant aux Indiens qui s'étaient soumis dès le commencement, ou qui étaient venus chercher l'alliance des Espagnols, on les obligeait à se choisir un terrain, à se former un village ; on leur nommait d'abord un cacique, puis un alcade, un corrégidor, enfin les officiers municipaux qui existaient dans tous les villages d'Espagne. Presque tous les bourgs et villages d'ancienne date qui existent aujourd'hui dans la Plata ont eu cette origine. Cette organisation terminée, la population indienne du groupe ou district (*Pueblo*) était partagée en fractions de commanderies ; chacune, avec un cacique en tête, était mise au service d'un des colons, suivant son mérite. Mais ces commanderies dites de Mitayos (*Enconmiendas de Mitayos*. *Mitayo* vient de *Mitad*, moitié, par abréviation *Mita;* c'est sans doute de cette désignation qu'est venu le mot français Métayer) ne devaient au seigneur qu'un service de deux mois dans l'année, et encore il n'était prêté, à tour de rôle, que par les hommes

seuls de 18 à 50 ans; les caciques en étaient exempts. Le reste de l'année, les Mitayos étaient donc parfaitement libres comme les Espagnols. Nous avons d'ailleurs expliqué plus haut (voy. tome I, page 545) comment se constitua la propriété pour ce qu'on appela les *Pueblos de Indios* dans les pays d'irrigation. — Les *Enconmiendas de Mitayos* n'étaient pas aussi recherchées que celles des Yanaconas, et on le comprend, puisque le service dans les premières n'était alors que temporaire, tandis que, toute l'année, dans les secondes, les Indiens restaient à la disposition de leurs maîtres.

Afin de favoriser la réduction des Indiens, Irala et ses premiers successeurs autorisaient les colons hardis et chercheurs d'aventures à faire à leurs frais de petites expéditions pour réduire des tribus et en former des villages, qui étaient partagés en enconmiendas et répartis entre les auteurs de ces expéditions. Un certain nombre de bourgs durent leur origine à ces entreprises particulières. Lorsque la population indienne était nombreuse, le gouverneur joignait généralement à l'expédition un petit corps de troupes régulières; c'est ainsi que furent réduits les Guaranis *Itatines* des plaines de Xerez, au nord du Paraguay, et ceux de la Guayra, sur la rive gauche du haut Parana. Ce système fut pratiqué avec moins d'ordre et plus de cruauté par les Portugais, qui allaient littéralement à la chasse des Indiens, les transportaient vers la côte, les vendaient, les organisaient en ateliers, enfin les traitaient absolument comme les nègres, qu'ils employèrent depuis, lorsque presque toute la population indienne eût disparu.

Cependant, quoique les règlements espagnols protégeassent jusqu'à un certain point l'Indien sous le régime des commanderies, et que le caractère généralement insouciant et doux des colons leur rendît ce service peu pénible, il n'en excita pas moins de violentes réclamations, dont le clergé séculier, et le clergé régulier surtout, se firent l'écho. Ils attribuaient aux violences des colons les soulèvements continuels des Indiens, poussés à bout par les injustices dont ils étaient l'objet. Leurs femmes et leurs filles étaient abandonnées au libertinage des *enconmenderos* (possesseurs de commanderies), qui ne s'occupaient que de tirer le plus de parti possible du travail de leurs serfs, sans remplir les conditions qui leur étaient imposées par les règlements, notamment de les bien nourrir, de les soigner dans leurs maladies, de les instruire dans le christianisme. Les Indiens mitayos, par suite des avances illusoires en argent ou en effets qu'on leur faisait, arrivaient à tomber dans la classe des

yanaconas avec toute leur famille. — Les réclamations des Indiens, les plaintes répétées du clergé, furent enfin entendues de la cour de Madrid, qui, en 1612, ordonna à D. Francisco Alfaro, auditeur de l'audience de Charcas, de visiter le Paraguay et de prendre les mesures qu'il croirait utiles dans l'intérêt des Indiens.

Alfaro, en effet, promulgua diverses ordonnances qui eurent pour objet non-seulement d'abolir le droit de faire des expéditions pour aller soumettre les Indiens et les réduire en enconmiendas, mais aussi de supprimer ces mêmes enconmiendas. Les expéditions se suspendirent complétement, mais le système des commanderies était trop bien enraciné pour qu'on pût en réalité le détruire tout d'un coup. Alfaro dut fermer les yeux sur les infractions faites à cette partie de ses ordonnances et tout continua presque comme par le passé. Seulement, la race des métis augmentant toujours et celle des Indiens purs diminuant, la population libre des villages devint de plus en plus nombreuse, et le service des yanaconas et mitayos arriva à n'être plus, pour ainsi dire, qu'exceptionnel, et fut, par la force des choses, remplacé graduellement par un contrat entre le maître et l'ouvrier indien. L'introduction des nègres esclaves, qui commença en 1702, vint combler le vide que faisait dans les familles la retraite des anciens serviteurs indigènes, et consola bien vite de leur perte.

Cependant les colons ne pardonnèrent pas au clergé régulier, et surtout aux jésuites, d'avoir provoqué les ordonnances d'Alfaro : de là leur haine implacable contre les Missions créées par cet ordre célèbre. Les querelles des jésuites avec les évêques du Paraguay, leurs expulsions répétées de la capitale, leurs luttes incessantes avec les gouverneurs, prouvent combien les hostilités étaient vives, si vives même qu'ils n'eussent jamais pu y résister sans la protection marquée que leur accorda toujours la cour de Madrid jusqu'en 1767, époque de leur expulsion définitive.

§ III. — *Missions anciennes.*

Dès le commencement de la conquête, le clergé s'était fait le défenseur, le protecteur des Indiens; mais il était si peu nombreux qu'il ne put s'occuper d'eux sérieusement durant nombre d'années. En effet, au bout de vingt ans de colonisation au Paraguay, le nombre des ecclésiastiques s'y limitait encore à dix-sept, y compris l'évêque, les chanoines et quelques religieux. Mais enfin l'introduction de deux ordres réguliers, les franciscains et les jésuites, qui

travaillaient à établir des missions chez les infidèles, permit de commencer méthodiquement la conversion des Indiens, et de les organiser ensuite en sociétés soumises à une espèce de régime théocratique.

Dans le principe, les conquérants espagnols avaient bien donné à leurs serfs quelques idées religieuses; ils baptisaient leurs enfants, enterraient leurs morts avec quelques prières, mais toute leur instruction chrétienne se réduisait à cela. Les Indiens Guaranis, composant l'immense majorité de la population des villages fondés par les Castillans, n'avaient d'autre religion que quelques pratiques superstitieuses qu'ils perdirent promptement, et ils n'eurent aucune peine à se plier aux enseignements religieux de leurs maîtres, enseignements qui, comme nous venons de le dire, se réduisaient à quelques prières et cérémonies, presque sans connaissance du dogme et même de la morale du christianisme. Sous ce rapport, la tâche des premiers missionnaires fut facile, puisqu'ils n'eurent aucunes idées préconçues à vaincre, aucun système à détruire.

MISSIONS DU PARAGUAY ET DE L'URUGUAY.

Les jésuites arrivèrent en 1576 au Paraguay, où les franciscains les avaient déjà précédés. Ils venaient du Pérou, où existait déjà un de leurs colléges, et une de leurs maisons venait même d'être installée à Santiago-del-Estero, alors capitale du Tucuman. Les franciscains s'occupèrent principalement des villages d'Indiens fondés dans le voisinage de la capitale; les jésuites furent envoyés plus loin vers les champs de Xérez, au Nord, et dans la province de la Guayra, aux villages que venait de fonder Melgarejo, et qui tous avaient été confiés à des commandeurs. Ces deux provinces, enlevées depuis aux Espagnols par les Portugais, étaient alors couvertes d'une foule de peuplades, la plupart guaranies, qui accueillirent très-bien les missionnaires. Les Espagnols enconmenderos les voyaient au contraire d'assez mauvais œil. Toutefois les habitants de la petite ville de Espiritu-Santo, sur le Parana, leur construisirent un couvent; mais ceux d'Ontiveros et de Ciudad-Real, craignant qu'ils ne voulussent leur enlever leurs yanaconas, ne voulurent pas en entendre parler.

En 1593, le service général des missions fut organisé par les soins du supérieur général Romero, qui, de sa résidence de Santiago-del-Estero, dirigea à la fois des missions sur les bords du San-Francisco et du Vermejo pour convertir les Humaguacas et les Chiriguanos,

ainsi que vers le Paraguay et le Chaco intérieur. L'année suivante, il vint lui-même à l'Assomption pour y établir une mission de l'ordre et donner une impulsion plus vigoureuse à la réduction des Indiens à l'Évangile. Aussi, les années suivantes, les missions se multiplièrent-elles dans la province de Xérez, habitée par les Guaranis Itatines, peuplades nombreuses, mais douces et agricoles, qui acceptaient plus volontiers la direction des missionnaires que celle de leurs commandeurs. Quelques fractions de Payaguas et de Chiriguanos, les Guatos, les Ybiritiguaras, forment alors les missions de *Tare*, de *Caaguazu*, de *Humboy*, sous la direction des PP. Rancionnier, Mansilla, Martinez, Hernano, etc., tandis que les PP. Barzano, Lorenzana et Saloni s'enfoncent encore davantage vers le Nord jusqu'à la sierra de Camapuan, d'où ils ramènent de nouveaux néophytes.

Dans la province de la Guayra, les PP. Ortega et Filde baptisent un très-grand nombre de Guaranis, et forment quelques villages, en dehors de ceux que les Espagnols avaient établis.

L'importance et le développement que prennent ces Missions, au commencement du dix-septième siècle, déterminent le général des jésuites, Acqua-Viva, à constituer en province de l'ordre le Rio de la Plata, dont il confie la direction au P. provincial Diego de Torrès-Bello (1609), avec résidence à l'Assomption. A partir de ce moment, les Missions se multiplient, et la promulgation des ordonnances d'Alfaro, qui a lieu trois ans après, en abolissant officiellement les commanderies, rend plus facile l'action des missionnaires, gênée jusque-là par les considérations qu'ils étaient forcés de conserver encore pour le régime établi déjà depuis soixante et dix ans.

C'est à cette époque aussi que le P. Luis Bolaños, franciscain, établit les réductions de *Yuti* et de *Caazapa*, dans le Paraguay, et celle d'*Itati*, dans la province de Corrientes. Assisté du P. Francisco Solano (canonisé depuis), apôtre de la province de la Rioja, il rédige une grammaire et un dictionnaire guaranis, qui rendent de grands services aux missionnaires nouveau venus.

De l'autre côté de l'Uruguay, les jésuites fondent les Missions de l'*Igay*, au pied de la sierra del Tape, chaîne qui sépara si longtemps les possessions espagnoles de celles du Portugal, dans le nord de la province actuelle de Rio-Grande-do-Sul ; — de sorte que, de 1600 à 1620, le nombre des réductions fondées ainsi, soit par eux, soit par les franciscains, devint extrêmement considérable.

INCURSIONS DES MAMELUCOS.

Mais un fléau dévastateur allait fondre sur ces établissements formés à la hâte, incomplétement organisés, et que les Espagnols, possesseurs d'enconmiendas, étaient loin de chercher à défendre.

En 1554, à l'est de cette province de la Guayra, si peuplée d'Indiens de race guaranie, les Portugais avaient fondé la ville de Saõ-Paulo. Les colons, ainsi internés dans le pays, s'étant mêlés aux Indiens et aux nègres importés d'Afrique, il se forma là une population métisse tout à fait nouvelle qui s'organisa en espèce de république, aussi bien en dehors du pouvoir portugais que du pouvoir espagnol, et qui s'administra elle-même. Pendant les soixante années que la métropole portugaise resta sous le joug de l'Espagne, de 1580 à 1640, la république Pauliste fit la guerre aux conquérants, attaqua leurs frontières, et, les forçant à reculer, leur enleva une immense étendue de terrain dont devait plus tard s'enrichir le Brésil. On donnait le nom de *Mamelucos* (Mameluks), à raison de leur couleur, à ces métis issus principalement du mélange des Portugais avec les Indiens Tupis, nation plus énergique et plus vaillante que la plupart des autres nations guaranies. En effet, les Tupis, après avoir su défendre courageusement leur liberté, avaient fait alliance avec les conquérants.

Entraînés par le désir d'augmenter leurs possessions et surtout de se procurer des bras esclaves pour cultiver leurs terres, les Paulistes commencèrent à poursuivre les Guaranis des terres espagnoles et à les emmener dans leur province pour y remplacer les vides que la mort et les mauvais traitements faisaient dans les ateliers composés des tribus indigènes conquises par eux. Le succès de leurs premières entreprises les encouragea, et bientôt la plus grande partie des réductions qui venaient d'être formées dans la province de la Guayra furent attaquées et détruites, et les Indiens qui les habitaient emmenés comme esclaves. De 1620 à 1630, leurs incursions incessantes ne laissèrent subsister aucune des Missions nouvelles. Les missionnaires étaient sans armes; leurs néophytes, réduits à la flèche et à la fronde, ne pouvaient lutter contre les armes à feu des Paulistes et le casse-tête (*macana*) des Tupis, leurs belliqueux alliés. D'un autre côté, les Espagnols à enconmiendas, respectés d'abord par les envahisseurs, ne voulaient leur prêter aucun secours. Il fallut donc fuir devant ces ennemis obstinés.

Ceux-ci, en 1630, firent une razzia générale sur tous les établissements des missionnaires dans la Guayra et dans les Llanos de Xérez. Le père Montoya se résolut alors à emmener vers des régions moins exposées le reste de ses néophytes. A la fin de 1631, ces malheureux s'embarquèrent sur le Parana, au nombre de douze mille de tout âge et de tout sexe, à bord d'une flottille formée de sept cents canots, et commencèrent à descendre péniblement le fleuve. Arrivés à la grande chute de Maracayu, ils durent s'ouvrir une route à travers les bois et y transporter à bras les canots pour se réembarquer plus bas, car tout ce qui essaya de franchir les rapides fut brisé et périt. Enfin, après des fatigues inouïes, on arriva aux belles régions où s'élevèrent depuis les Missions de *Corpus*, de *San-Ignacio-Mini*, de *Loreto*, etc., et le hardi missionnaire put y établir sa colonie, bien réduite par la faim, les fatigues et les maladies.

Les Mamelucos, renonçant à les poursuivre, se tournèrent contre les établissements de la sierra del Tape qu'ils détruisirent également; ils emmenèrent en esclavage la plus grande partie de cette population; le reste se réfugia sur les bords de l'Uruguay et du Parana et grossit la colonie que le père Montoya venait d'y fonder. Tous les débris des anciennes missions se trouvèrent ainsi concentrés sur les bords du Parana et de l'Uruguay; c'est là que les jésuites organisèrent ces réductions qui devinrent dans la suite si célèbres : ils y formèrent leur fameuse province des Missions, bordée par le Tebicuary, l'Estero-de-Neembucu, les bois vierges du Paraguay et de la sierra Misionera, la sierra del Tape, l'Ibicuy, le Miriñay et la lagune Ibera. Là, fleurirent les trente bourgs dont nous avons fait l'histoire dans un Mémoire que l'on pourra lire à la fin de ce travail, et auquel nous renvoyons le lecteur s'il veut avoir de plus amples détails sur ce chapitre.

Quant aux Espagnols possesseurs des commanderies de Ciudad-Real, Villa-Rica, Espiritu-Santo, Ontiveros, la neutralité dans la guerre contre les Missions ne leur servit guère auprès des Mamelucos; car, quelque temps après, ceux-ci leur enlevèrent les Indiens yanaconas et mitayos et ruinèrent leurs villes; le pays resta désert. Il en fut de même de Xerèz; et, en 1640, il ne resta plus aucun établissement aux Espagnols sur cette vaste étendue de territoire, découverte et conquise par leurs pères, qui en avaient formé la province de la Guayra et celle des Llanos de Xérez.

Les Mamelucos ne jugèrent pas prudent de pousser leur chasse aux esclaves jusqu'au centre même des établissements espagnols; ils

savaient d'ailleurs que les nouvelles Missions avaient obtenu des armes à feu et qu'elles possédaient une organisation plus militaire. Ils renoncèrent donc complétement aux incursions de ce côté, et le Paraguay resta en paix. Quant à la population guaranie enlevée par ces coureurs de bois, elle disparut graduellement par suite des maladies, des travaux auxquels elle fut soumise, par suite aussi des mauvais traitements, car les Portugais étaient infiniment plus durs envers leurs esclaves que les Espagnols. Une partie se fondit avec le reste des habitants et leur laissa sa langue, qui, de même qu'au Paraguay, est aujourd'hui la plus usitée dans la province de Saint-Paul.

Presqu'à la même époque, en 1630, la ville de la Conception du Vermejo, bâtie sur cette rivière, à quarante lieues de Corrientes, était également détruite par les Indiens révoltés contre les possesseurs d'enconmiendas.

MISSIONS DE L'INTÉRIEUR.

En dehors de la province des Missions proprement dite, les établissements fondés par les jésuites furent peu nombreux et n'eurent qu'une existence éphémère. Tels furent : les Missions de *San-Xavier*, sur la lisière du Chaco, dans la province de Santa-Fé, fondée en 1740; celle de *San-Geronimo*, un peu plus au nord, sur l'Arroyo del Rey, en face de la ville actuelle de Goya, en 1749 ; celle de *San-Fernando*, en 1750, en face de la ville de Corrientes, de l'autre côté du fleuve ; enfin les deux Missions de la *Virgen del Pilar*, dans la sierra del Vulcan, et celle de *la Virgen de los Desamparados*, un peu plus à l'ouest, près du Rio-Colorado, dans le sud de la province de Buénos-Ayres.

La réduction de *Cayasta*, établie à quinze lieues nord de Santa-Fé, en 1750, fut l'œuvre des franciscains.

Vers le nord des régions platéennes, saint François Solano avait été l'âme de toutes les prédications faites aux Indiens dans les provinces de la Rioja, de Catamarca et de Santiago-del-Estero. La musique, à ce qu'il paraît, était un des moyens les plus puissants dont se servait le pieux missionnaire pour attirer les âmes, car toutes ses statues le représentent avec un violon pendu à la ceinture. On sait d'ailleurs que les jésuites usaient habilement de ce moyen de civilisation auprès des enfants du désert.

Les religieux de cet ordre eurent un établissement sur les bords du Rio-Grande de Jujuy, ou San-Francisco, vers le 24e degré; nous en avons vu les ruines, connues sous le nom de la *Reduccion*. — Leur collége, établi en 1633, à Tarija, avait centralisé la direction de toutes les Missions établies par eux chez les Chiriguanos, et qui furent continuées par les franciscains, leurs successeurs. Ce ne fut toutefois qu'en 1690 que les pères Arce, Gonzales, Zea et Centeno, purent commencer leurs travaux apostoliques dans les provinces de Moxos et de Chiquitos, et fonder ces missions, moins célèbres que celles du Parana et de l'Uruguay, mais qui, plus heureuses, ont subsisté jusqu'à l'époque actuelle, bien qu'elles soient oubliées presque complétement par le gouvernement Bolivien, auquel elles appartiennent.

Les Missions dépendant du collége de Tarija étaient situées entre 18° 40′ et 23° 15′ de latitude sud et les 66e et 68e degrés de longitude occidentale, sur les derniers versants des massifs andins et dans la plaine qui avoisine le Chaco. Elles étaient, au commencement de ce siècle, au nombre de dix-neuf, formées toutes de Chiriguanos, à l'exception de celle d'Oran composée de *Mataguayos* et de *Vejoses*, et de deux autres peuplées de Chanès, celles d'*Asero* et d'*Iti*. La plupart subsistent encore aujourd'hui ; mais elles restent stationnaires, et un certain nombre de leurs habitants préfèrent se réunir aux Chiriguanos libres qui habitent un peu plus à l'est.

Les jésuites avaient établi dans leurs Missions le régime communautaire, qui leur semblait plus approprié à la nature des Indiens guaranis, paresseux, imprévoyants, dénués de toute espèce d'ambition et étrangers à tout désir de bien-être et de confort. — Les franciscains les imitèrent, et la presque totalité des réductions d'Indiens formées depuis le fut sous ce régime, dont nous traitons d'ailleurs au long dans le Mémoire précédemment cité. Les modifications apportées à ce système, par suite des ordres venus d'Espagne, furent en somme de peu d'importance, et l'on peut dire qu'il a continué presque jusqu'à l'époque actuelle, puisqu'il n'a été totalement aboli qu'en 1848 au Paraguay, et qu'il subsiste encore en partie dans les Missions de Tarija et dans celles de Moxos et de Chiquitos.

§ IV. — *Population indienne actuelle.*

Les déserts du Chaco, ceux du sud de la Confédération et de la Patagonie nourrissent encore aujourd'hui presque la même popu-

lation indienne qu'à l'époque de la découverte. Seulement, durant les trois siècles et plus qui se sont écoulés à partir de cette époque, un certain nombre de tribus, comme nous l'avons déjà indiqué, ont disparu, soit qu'elles aient été détruites par leurs guerres intestines ou par des épidémies nouvelles, soit qu'elles se soient fondues entre elles; en sorte que, de toutes les nations indiquées par les historiens de la découverte, et dont le nombre avait été d'ailleurs exagéré, il n'en reste plus aujourd'hui que quelques-unes qui soient en contact avec le territoire de la Confédération argentine. — Nous ferons une histoire et une description sommaire de ces Indiens, qui sont :

Au nord-est, les Guayanas et les Tupis.

Au nord, les Guatos, les Mbayas, les Guanas, etc., tous connus sous le nom générique de Guaycurus.

Au centre, les Tobas, les Mocovis ou Montaraces, les Vilelas, les Chunupis, les Atalas, etc.

Au nord-ouest, les Matacos, les Mataguayos et les Chiriguanos.

Au sud, les Pehuenches, les Huilliches, les Ranquilches ou Ranqueles, Pampas, Puelches, Tehuelches, Patagons, etc.

INDIENS DU NORD-EST.

Les Guayanas étaient et sont encore distincts de tous les Guaranis, avec lesquels ils ont cependant beaucoup de rapports; ils appartiennent d'ailleurs à la même race. Ces Indiens habitent les forêts du nord-est du Paraguay, et quelques groupes vivent sur le versant oriental de la petite Cordillère centrale de ce pays, dans le voisinage des ruines de Corpus. Ils sont agriculteurs et chasseurs, mais très-pacifiques. Une partie des Guaranis des anciennes Missions s'est mêlée à eux et a formé une sorte de colonie sur les bords du Rio-Pira-Puytain, affluent du Parana, en face de l'embouchure de l'Y-Guazu. Le gouvernement paraguayen est en bonnes relations avec eux et a donné une sorte d'investiture à leur cacique. M. Bonpland, qui a eu affaire avec eux en 1820, les regarde comme faciles à civiliser et capables de fournir d'excellents éléments pour la formation de nouvelles réductions, qui prospéreraient par la culture et la récolte du maté, si commun dans leurs forêts. — Dans ces mêmes bois des hautes Missions vivent quelques familles isolées d'anciens Guaranis. Nous savons déjà que tout ce pays, autrefois très-peuplé, est absolument désert aujourd'hui, et que, à part quelques très-rares habitants sur

la rive droite du fleuve Uruguay, l'on n'y trouve que les ruines des anciens bourgs jésuitiques, et des bêtes fauves.

Tupis. — Les Tupis sont les restes des anciens Tupinambas du Brésil, ou plutôt c'est la même nation. Les Brésiliens les désignent plutôt aujourd'hui sous le nom de *Bugres*. C'est une belle race, intelligente et courageuse, mais qui se fait difficilement à la vie civilisée, car presque toutes les Missions fondées parmi eux n'ont eu qu'une durée éphémère. Plusieurs de leurs tribus, enfoncées dans les forêts, sont encore anthropophages à l'occasion ; celles qui se sont rapprochées des blancs, dans le nord de la province de Rio-Grande, commencent pourtant à se civiliser un peu. La belle colonie allemande de San-Léopoldo, dans les premières années de sa fondation, eut plus d'une fois à combattre les Bugres, qui devenaient fort dangereux pour les familles isolées, et qui mirent quelquefois même son existence en péril.

Les Tupis parlent une langue qui se rapproche beaucoup de celle des Guaranis. Ils sont d'ailleurs une fraction de cette même race, mais une fraction plus intelligente et plus noble. C'est ce qui ressort, non-seulement de leur aspect extérieur et de leur langage, mais encore des traditions qui couraient parmi eux à l'époque de la découverte, et que les missionnaires ont recueillies, un peu revues et augmentées sans doute.

Ces traditions rapportent qu'à l'époque où le continent sud-américain était seulement habité par des bêtes féroces, deux frères, l'un nommé *Tupi*, l'autre *Guarani*, arrivèrent de l'Orient, montés sur une barque avec leurs familles. Ils s'établirent dans le pays et se livrèrent à l'agriculture et à la chasse, occupations qui les faisaient vivre dans l'abondance de toutes choses. Leurs familles se multiplièrent, et leur existence se passait ainsi dans l'union la plus parfaite, lorsqu'une dispute survenue entre les deux femmes, au sujet de la possession d'un perroquet qui parlait admirablement, les engagea à se séparer, afin d'éviter toute discussion nouvelle entre les familles. Tupi, qui était l'aîné, resta sur le terrain qu'il habitait, et étendit graduellement ses possessions vers l'Océan. Guarani gagna l'intérieur, le bord des grands fleuves, et multiplia prodigieusement. Chaque chef de famille devint tige d'une nation ; de là cette multiplicité de noms parmi tant de peuplades dont l'origine est évidemment la même. Tupi eut une descendance moins nombreuse que celle de son frère, mais qui la surpassa par la beauté des formes exté-

rieures, la valeur et l'intelligence ; la postérité de Guarani fut petite, trapue, faite pour la servitude, à de rares exceptions près, tandis que celle de Tupi préféra la mort à l'esclavage.

De plus, Tupi conserva quelques idées religieuses ; il croyait notamment à l'immortalité de l'âme. Ses devins prédisaient l'avenir et guérissaient les maladies. Guarani ne garda qu'une idée vague d'un être supérieur, qu'il nommait *Tupa*, et dont le tonnerre était la voix. Les deux nations avaient en outre quelques habitudes communes : l'usage de l'arc, de la flèche et de la massue (*macana*); celui de choisir pour cacique, et toujours à l'élection, le plus brave de la tribu; de manger en grande cérémonie leurs prisonniers de guerre; enfin, d'enterrer quelques personnages vénérés dans de grandes jarres de terre cuite. Ces deux derniers usages étaient plus particuliers aux Tupis. Avec le temps, ces deux rameaux d'une même race devinrent complétement séparés et ennemis; une partie des Guaranis eut plus tard recours aux Espagnols pour se faire protéger par eux contre les Tupis, et paya cette protection par la servitude dans laquelle ils tombèrent.

Malgré leur valeur et leur énergie, les Tupis durent céder aussi aux Portugais, et le nombre en diminua considérablement; il en reste encore assez néanmoins pour gêner en quelques points les établissements brésiliens isolés et en rendre le séjour dangereux. Les hordes qui errent dans la sierra des Missions et sur les bords de l'Y-Guazu sont fort peu nombreuses ; elles y vivent de chasse et sont à redouter pour les quelques Correntins qui, depuis quatre ou cinq ans, vont travailler aux anciens *yerbales*, si fréquentés du temps des jésuites.

INDIENS DU NORD.

Les Guatos — habitent le haut Paraguay et ses affluents; ce sont des Indiens très-doux et excellents canotiers, qui se rendent fort utiles à Cuyaba et aux environs pour la navigation des rivières et les transports par eau; presque tous les hommes parlent le portugais. Leurs armes sont l'arc et les flèches, qu'ils manient avec une extrême habileté, et une petite lance pour combattre le jaguar. Leur vie se passe en canot. Ils sont polygames; chacun a autant de femmes qu'il en peut nourrir. Les hommes ont peu de barbe : ils attachent leurs cheveux relevés sur le sommet de la tête; les femmes les portent flottants. Leurs vêtements se réduisent, pour les hommes, à un simple *calimbé* qui couvre les parties sexuelles; pour les fem-

mes, à une espèce de chemise de coton. Leur langue est très-gutturale et ne ressemble pas le moins du monde au guarani. Très-pacifiques, ils vivent en bonne intelligence avec les Brésiliens, qui font un commerce d'échange avec eux pour le poisson frais et salé dont se fournissent Cuyaba et les environs. Ces Indiens sont encore les Guatos de l'époque de la découverte; seulement ils sont beaucoup plus nombreux que ne le dit Azara, qui les avait cependant vus.

Les Guanas — habitent aux environs de Cuyaba et dans les anciens *Llanos de Xérès*, autour du fort actuel de *Miranda*, sur le Tacuary. Ils sont agriculteurs et pêcheurs; quelques-uns sont aussi bons canotiers que les Guatos et pratiquent les mêmes industries. Les Guanas se retrouvent également dans le Chaco, de l'autre côté des grands lacs, sur les limites de la province de Chiquitos et des terres de Chiriguanos, où ils sont connus sous le nom de Chanès. Cette nation est très-nombreuse encore, car on sait que la fraction demi-civilisée qui vit près de Cuyaba n'est qu'une petite partie de la nation entière, qui se divise en un très-grand nombre de tribus nommées Layanas, Quiniquinoas, Choroanas, Tchoaladis, Cayconoes, Yamocos, Ethelenas, etc.

Les Guanas sont, aujourd'hui comme autrefois, intimement liés avec les Mbayas, pour lesquels ils font de l'agriculture et auxquels ils s'attachent en guise de domestiques. Ils ont des villages formés de huttes rangées proprement autour d'une place centrale. Dans chaque hutte, commode et soigneusement balayée, vit une douzaine de familles; tous couchent sur des lits formés de feuillages, de peaux ou d'une toile de coton, élevés sur des piquets plantés en terre. On voit qu'il y a chez ce peuple une véritable tendance à la civilisation. Un certain nombre vont travailler au Brésil pour y gagner les outils et ustensiles en fer dont ils ont besoin. — Leurs femmes sont jolies et propres; malheureusement elles ont l'habitude de tuer presque toutes leurs filles. Elles donnent pour raison à cette déplorable pratique que, s'il y a dans la tribu plus de femmes que d'hommes, les hommes sont moins doux et moins aimables avec elles, et que par conséquent il est de leur intérêt que le nombre n'en augmente pas. Aussi assure-t-on que, lorsqu'elles sont sur le point d'accoucher, elles vont se cacher dans le bois et enterrent sans pitié leur enfant, s'il est du sexe féminin. Le petit nombre de femmes qui restent fait que celles-ci, étant très-recherchées, sont orgueilleuses, coquettes, libertines, mais aussi

dans une condition infiniment meilleure que toutes les autres Indiennes, qui sont accablées de travaux par leurs maris. Le divorce et l'adultère sont communs ; mainte Hélène se fait enlever par son amant, et devient souvent l'héroïne de quelque aventure plus ou moins dramatique, quoique les Guanas ne soient guère jaloux.

Ces Indiens sont pacifiques et n'attaquent pas les autres nations ; mais, poussés à bout, ils combattent avec courage, tuent tous les hommes au-dessus de douze ans et adoptent les femmes et les enfants, comme font encore aujourd'hui les Indiens du Sud. Leurs armes sont les mêmes que celles des Mbayas, leurs alliés.

Mbayas. — Ceux-ci sont les Indiens que les Paraguayens et les Argentins appellent encore *Indios bravos*, Indiens belliqueux, insoumis, et souvent Guaycurus; les Brésiliens les nomment Indiens cavaliers et Cadineos. — Depuis la conquête, les Mbayas ont toujours habité les mêmes régions, c'est-à-dire le nord du Pilcomayo, dans le Chaco, ainsi que nous l'avons déjà dit. C'est une race belliqueuse et hardie, qui s'est mise à l'usage du cheval, comme presque toutes les tribus du Chaco. Indépendamment de la lance, de l'arc et des flèches, qu'ils manient admirablement, plusieurs ont adopté la carabine et sont devenus excellents tireurs. En ce moment, ils vivent en paix avec les Brésiliens, qui cherchent à les soumettre par la douceur, en donnant une investiture aux chefs et en leur faisant quelques petits présents. Ils sont, au contraire, au plus mal avec les Paraguayens, dont ils ont très-souvent ravagé la frontière septentrionale, et dont ils menacent incessamment les possessions sur le Chaco. C'est principalement pour surveiller ces terribles Mbayas que Francia avait fait élever une ligne de corps de garde fortifiés sur la rive gauche du Rio-Paraguay, et que son successeur, D. Carlos Lopez, l'a entretenue. Lors de la courte existence de la colonie française du Chaco, les Mbayas s'étaient mis en rapport avec elle et avaient commencé un petit trafic de cire, de peaux, etc., que M. Lopez fit interdire. En somme, les Mbayas en sont encore aujourd'hui à peu près au même point qu'il y a trois siècles, et tout ce que nous en avons dit (page 158) est encore leur histoire présente.

INDIENS DU CENTRE ET DU NORD-OUEST.

Dans la partie moyenne du Chaco, entre le Pilcomayo et le Vermejo, errent les tribus nomades de Tobas, d'Atalas, Charras, Chu-

nupis, Vilelas et Matacos, qui quelquefois passent cette dernière rivière et viennent toucher aux Mocovis ou Montaraces des frontières de Santa-Fé.

Les Tobas — sont la nation la plus ancienne et la plus nombreuse de cette région; car nous ne voulons pas compter encore toutes les tribus que rencontra et combattit, en 1844, sur les bords du Pilcomayo, l'expédition Van-Nivel : Notenis, Chorotes, Quirneis, Tapietes, Caracaras, Pelus, Opas, Octoyas, Noretes... — Elle paraît composée d'un assez grand nombre de peuplades connues autrefois sous le nom de Petiligas, Lenguas, Enimagas, Gentuses, etc., dont il n'est plus question aujourd'hui, et qui se sont probablement fondues avec elle. Les Tobas sont une belle race d'Indiens, très-bien pris de corps, avec le nez plutôt aquilin qu'aplati, les yeux droits et non bridés sur le côté comme les Indiens de race guaranie, et le teint cuivré clair. Ils ont les mêmes armes que les Mbayas, et de plus les *bolas* (boules) qu'ils manient assez bien. Ce sont des barbares très-nomades, car on les trouve sur le haut Pilcomayo, près des Chiriguanos, sur les rives du Parana, en face de Corrientes, et sur les frontières de Santa-Fé. Ils sont continuellement en guerre avec les Mocovis, leurs ennemis mortels. Les Tobas, depuis une trentaine d'années, ont formé un village en face de Corrientes et viennent travailler dans cette ville ; ils sont canotiers, briquetiers, font quelques travaux d'agriculture et même travaillent dans les Saladeros. Un Basque français, M. Dagorré, nous racontait que les meilleurs *peones* de son saladero étaient des Tobas, qui, avec le temps, étaient devenus semblables en tout aux autres Correntinos et parlaient également l'espagnol et le guarani. Les jeunes Tobas ne se distinguent plus aujourd'hui du reste de la population correntine, dont ils ont tout à fait adopté les mœurs. Les femmes sont assez jolies quand elles sont jeunes, mais passent très-vite. Quelques-unes se tatouent encore les joues avec une peinture bleue, rendue ineffaçable au moyen d'un piquetage à l'aiguille. Elles sont chargées de tout le travail de la hutte, l'homme n'étant tenu que de pourvoir à la nourriture et au vêtement ; on les voit cheminer couvertes de haillons, portant leurs enfants et des fardeaux, fort peu attrayantes dans leur accoutrement sordide. Il est évident que cette fraction de la nation toba ne tardera pas à se confondre avec le reste de la population correntine. A ce point de vue, elle a plus d'instincts civilisables que les Payaguas du Paraguay, lesquels, depuis trois siècles qu'ils sont à l'Assomption,

sont restés absolument les mêmes qu'à l'époque de la découverte.

Les Tobas de l'intérieur sont plus belliqueux que ceux qui avoisinent Corrientes; on a d'ailleurs peu de renseignements sur leurs tribus; on sait seulement qu'elles sont nomades, élèvent quelques troupeaux de moutons, et changent leurs campements, qui ne sont autre chose que des huttes de branchages, suivant qu'ils rencontrent plus ou moins de pâturages pour leurs bestiaux. D'Orbigny rattache les Tobas à la race pampéenne, avec les Mocovis, les Abipons et les Mataguayos, qui vivent dans les mêmes contrées.

Les Chunupis et les Vilelas — sont deux nations peu nombreuses qui vivaient autrefois sur le haut Vermejo et la frontière de Salta. Ils sont descendus se fixer en face de Corrientes, près des Tobas, avec lesquels ils ont fait alliance. Ils ont pris tout à fait leurs mœurs et leurs habitudes, viennent travailler en ville, se répandent dans les environs lors de la récolte des oranges et de la canne à sucre, et se louent pour les travaux des champs: aussi les confond-on le plus souvent avec les Tobas, leurs voisins.

Les Charras et les Atalas — forment de petites tribus qui vivent sur les bords du Vermejo. Ces tribus subsistent de pêche et d'un peu d'agriculture. Elles sont parfaitement inoffensives, et se maintiennent également en rapport avec Corrientes. On les croit d'origine guaranie.

Les Matacos habitent le haut Vermejo. Pour l'extérieur, ils ressemblent beaucoup aux Guaranis des Missions du Paraguay : ils sont petits, trapus, ont une figure tartare, avec le nez un peu épaté, les yeux oblongs et le teint cuivré; mais leur langage est différent. — Dans le Chaco, qu'ils habitent, ces Indiens font un peu d'agriculture et élèvent des moutons et quelques vaches. Depuis une trentaine d'années, l'habitude qu'ils ont prise de venir travailler dans les plantations de canne à sucre de Jujuy, Salta et Tucuman, a produit une véritable révolution dans leurs mœurs.

Les Matacos se divisent en différents groupes : les uns, au nord-est du Vermejo, sont encore entièrement à l'état sauvage, et, unis à quelques Tobas, font de temps à autre des incursions dans les estancias que l'on commence à établir de ce côté, afin d'y voler du bétail; d'autres forment un second groupe qui habite à une quinzaine de

lieues sud du village de l'Esquina-Grande, dans une partie du Chaco semée de lagunes et de pâturages, et dont plusieurs vont travailler l'hiver dans les provinces voisines. Le troisième groupe, et le plus nombreux, s'échelonne le long du Vermejo et de la frontière de Salta : c'est celui qui fournit le plus grand nombre d'ouvriers aux plantations de canne à sucre de la contrée. Quelques-uns de ces Indiens se consacrent au travail des estancias, se logent avec leur famille dans le voisinage d'une ferme, s'y rendent utiles à l'occasion et reçoivent en payement de la viande, du tabac, une pièce d'étoffe ; il y en a même parmi eux qui deviennent d'excellents *peones* (ouvriers) et se font remarquer par leur bonne conduite. — D'autres se louent généralement pour les travaux des plantations, défrichent, cultivent, et font tout ce qui est nécessaire à l'établissement. Le Mataco est robuste et rude travailleur, s'il est bien surveillé. La femme Mataca est employée pour ramasser la canne, la charger dans les charrettes, la conduire au moulin, et pour porter de légers fardeaux. — Les Indiens sont payés, soit en argent, soit en étoffes, tabac, etc., le tout évalué par mois à 4 piastres; le salaire de l'Indienne est de 2 piastres (20 fr. et 10 fr.). En outre ils ont la nourriture, qui consiste en viande, maïs et quelques légumes. Le samedi soir, on leur donne une abondante ration de *guarapo*, ou suc fermenté de la canne, boisson dont ils sont fort avides et avec laquelle ils s'enivrent cette nuit-là. Le dimanche est consacré au repos.

Les Matacos élèvent leur *tolderia*, ou village, auprès de l'endroit où ils travaillent. Ces huttes, qui ont leurs parois formées de simples fagots entassés, avec quelques branchages par-dessus soutenant un toit de gazon, garantissent à peine des injures de l'air. Elles sont horriblement sales. C'est là que ces Indiens vivent avec toute leur famille, qui est quelquefois nombreuse, chacun ayant le droit d'avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir. Les femmes sont aussi malpropres que les hommes, et leurs cheveux hérissés leur donnent un aspect repoussant. Cependant, lorsqu'elles sont jeunes, c'est-à-dire jusqu'à vingt ans, beaucoup ont des figures qui sont loin d'être désagréables : leur teint cuivré, leurs grands yeux noirs, leurs dents blanches, une très-jolie taille, des pieds et des mains d'une petitesse remarquable, les rendraient très-avenantes, si elles se tenaient plus proprement. Malheureusement, une fois mariées, les soins de la maternité, les fatigues du ménage, où elles sont chargées de tout faire et de tout porter, font disparaître bientôt cette beauté éphémère, et les vieilles Matacas sont tout ce que l'on peut voir de plus hideux.

Soit chez eux, soit aux plantations, les Matacos vivent dans une liberté complète. Leurs caciques n'ont qu'une autorité nominale et temporaire, soit en cas de guerre, soit pour juger quelque crime commis dans l'intérieur de la tribu. Ils sont généralement pacifiques; mais lorsque, ivres de guarapo, ils se prennent de querelle, il y a toujours quelques coups de couteau de donnés, et ils ont de suite recours à leurs arcs et à leurs flèches, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Le patron de la plantation s'interpose alors, et, en les maniant avec prudence, il obtient presque toujours, sinon une réconciliation, du moins une trêve. Le grand besoin que l'on a de leurs bras fait qu'on les traite généralement avec beaucoup d'équité; aussi sont-ils dociles et obéissants. Jamais ils ne se mêlent aux jeux des chrétiens; leur travail terminé, ils se retirent dans leurs huttes. Un certain nombre, toutefois, composé de ceux qui parlent bien espagnol, et qui se sont fixés dans l'endroit où ils travaillent toute l'année, prennent tout à fait les mœurs et les habitudes des paysans argentins, au milieu desquels il est difficile de les reconnaître. Mais il en est infiniment peu qui se fassent chrétiens. On s'occupe d'ailleurs médiocrement de leur instruction religieuse.

Le mois d'octobre arrivé et presque tous les travaux de plantation finis, les Matacos se mettent en route pour retourner à leur pays. C'est l'époque à laquelle les fruits sylvestres, qui doivent les nourrir en route, commencent à mûrir, et rien n'est capable de les faire rester, quelque besoin que l'on en ait, quelques offres qu'on leur fasse: leur retient-on même l'argent qu'on leur doit, ils n'en partent pas moins. Les plus industrieux emportent des étoffes, des outils, des ustensiles de fer, qu'ils échangent pour des vaches, des chevaux et des moutons, avec leurs compatriotes ou d'autres tribus qui sont restés dans le Chaco... Ils passent tout l'été dans leurs bois et dans leurs plaines et reviennent à l'automne. On évalue à 1,000 ou 1,200 les Matacos qui viennent ainsi travailler chez les chrétiens; mais le nombre en augmente chaque année.

Quelques agents qui parlent parfaitement la langue des Indiens sont chargés d'aller chez eux les embaucher, lorsque les travaux pressent. On leur paye une prime de 1 à 2 piastres par tête d'ouvrier qu'ils amènent; on fait en outre de petits cadeaux aux engagés. L'habileté de l'agent recruteur consiste à bien connaître la langue et à s'être bien fait venir de la tribu, qui le recommande ainsi aux autres peuplades, et lui permet de ramener parfois un bon nombre d'Indiens. Les frais premiers de chacun de ces engagés sont

ainsi évalués à 3 piastres, y compris la prime du recruteur.

On voit que les Matacos rendent de grands services au nord de la Confédération, et qu'il est important de les ménager : c'est ce qu'ont parfaitement compris les propriétaires de Salta, de Jujuy et de Tucuman, qui veillent avec le plus grand soin à ce qu'on ne brutalise pas ces braves gens, et qu'on tienne très-exactement les engagements qu'on a faits avec eux, car le Mataco est vindicatif et sait attendre le moment de venger une injure.

Les Vejoses sont une petite tribu qui se rapproche beaucoup des Matacos et se confond souvent avec eux. Ils habitent de l'autre côté du Vermejo, à quelque distance d'Oran.

Les Mataguayos ne sont autres que des tribus de Matacos tout à fait sauvages, qui vivent de l'autre côté du Vermejo. Ils ont la même origine et le même langage. Ces tribus sont peu nombreuses et très-disséminées, vivent de chasse et de pêche, et cherchent à voler du bétail aux estancias de la rive gauche du Vermejo; aussi a-t-on établi sur cette ligne une série de petits postes militaires pour les maintenir. — Presque tous les Indiens des rives du Vermejo étaient compris autrefois sous le nom de Mataguayos, dont les Vejoses, les Chunupis, les Vilelas, les Atalas, n'étaient que des fractions.

Chiriguanos. — Cette nation forme une grande et intéressante fraction du rameau guarani. Les conquérants espagnols en trouvèrent quelques tribus au nord du Paraguay, puis dans le Chaco, vers les provinces actuelles de Moxos et de Chiquitos. — Quelques historiens affirment même que ce ne fut qu'à la fin du quinzième siècle que les Chiriguanos émigrèrent du Brésil pour les régions de l'Ouest, et qu'en 1541 il y eut une seconde émigration de plusieurs tribus qui étaient restées sur le haut Parana, dans ce qui devint plus tard la province de la Guayra. — Aujourd'hui le siége principal de la nation Chiriguana est sur les derniers versants orientaux des Andes, dans les plaines qui s'étendent entre les branches supérieures du Pilcomayo et du Vermejo. Ces Indiens habitent encore le même pays, sont aussi libres, aussi indépendants qu'à l'époque de la découverte, et ont su toujours faire respecter l'intégrité de leur territoire par les Espagnols d'autrefois comme par les Boliviens d'aujourd'hui.

Les Chiriguanos sont grands et bien faits, d'une couleur cuivrée claire. Ils vont presque entièrement nus, toujours l'arc à la main, por-

tant pour tout vêtement une ceinture de cuir dans laquelle sont engagés les deux bouts d'un morceau d'étoffe pliée qui leur passe entre les jambes; lorsqu'il fait froid, ils se couvrent d'un poncho travaillé dans le pays. De leur ceinture pend une petite bourse de cuir dans laquelle ils enferment leur tabac et les quelques pièces de monnaie que leur rapporte leur commerce avec les blancs. Leur langue usuelle est le guarani; aussi s'entendent-ils très-bien avec les gens de Corrientes et du Paraguay.

Inoffensifs et vivant en paix avec les autres nations indiennes, les Chiriguanos défendent opiniâtrément leur terrain et ne laissent aucune nation s'y établir. Les Boliviens les connaissent sous le nom de Cambas, et, après avoir essayé plusieurs fois en pure perte de les soumettre, ils y ont complétement renoncé, et ont même perdu une partie de leurs anciennes frontières, reconquises par ces mêmes Indiens. Les missionnaires de Tarija ont fait peu de prosélytes parmi eux; les Chiriguanos tiennent beaucoup à la polygamie, et redoutent de se plier aux ordres des blancs, quelques promesses qu'on leur fasse. Cela ne les empêche pas du reste de vivre en bonnes relations avec eux. Beaucoup vont travailler dans les grandes villes de Bolivie, et rapportent dans leur pays une foule d'ustensiles de première nécessité, d'étoffes, de petits meubles, etc. — D'autres se répandent dans le nord des provinces argentines et y travaillent à l'égal des Matacos. Ils sont moins robustes et moins durs au travail que ces derniers, mais plus intelligents, plus propres, plus soigneux. Aussi les emploie-t-on à tout ce qui demande quelque délicatesse dans la main-d'œuvre. Ce sont les meilleurs ouvriers pour la tannerie, la menuiserie, etc.

Les Chiriguanos, dans leur pays même, sont arrivés à un degré de civilisation remarquable. Ils cultivent le maïs, le manioc, la canne à sucre et une foule de légumes et d'arbres à fruit. Ils élèvent des bœufs, des chevaux, des chèvres, des moutons, des porcs, de la volaille, etc. Dans leurs villages, les maisons sont rangées proprement autour d'une place carrée de cent mètres de côté. Leurs chaumières sont faites de grands roseaux parfaitement tressés, avec un grand toit en feuilles de palmier, touchant presque jusqu'à terre; deux portes mobiles, également en roseaux, y permettent la ventilation. A l'intérieur, des hamacs et des lits en cuir tressé reçoivent la famille. Cet intérieur, soigneusement balayé, fait plaisir à voir par sa propreté et l'ordre avec lequel tout y est rangé.

Quant aux femmes, ce sont les plus agréables de toutes les Indien-

nes, et leur exquise propreté fait ressortir encore la beauté de leurs formes et l'élégance de leur maintien. Elles se baignent au moins deux fois par jour et peignent soigneusement leurs longs cheveux noirs qui flottent sur leurs épaules. Une longue robe bleue de coton tissée et teinte par elles, nommée *tipoy*, les enveloppe comme une toge romaine, et se serre autour de la taille par une ceinture de couleur éclatante. Les jeunes enfants des deux sexes vont nus jusqu'à l'âge de dix à douze ans.

Dans ces villages un cacique est chargé de maintenir l'ordre; c'est lui qui fait donner l'hospitalité aux étrangers, dans une grande case construite pour cet usage.

Indépendamment de l'agriculture, les Chiriguanos ont aussi de l'industrie; ils sont habiles tanneurs et préparent des pantalons et des manteaux de cuir de cerf, qu'ils viennent vendre à Oran et qui sont excellents pour traverser les bois épineux de la contrée. On voit que les Chiriguanos n'ont guère de sauvage que le nom. Pour nous, qui avons eu affaire à eux, nous désirerions que, dans beaucoup de provinces argentines, le paysan fut aussi avancé qu'eux sous plus d'un rapport, surtout à l'endroit de la propreté.

Au point de vue religieux, les Chiriguanos croient à un être suprême père de toutes choses; mais leur instruction religieuse se borne là, et il n'y a chez eux nul culte public. Ils ont des devins, connus sous le nom de *paye*, qui guérissent les maladies par des pratiques particulières, telles que la succion de l'estomac, et qui prédisent l'avenir. A cet égard, ils ont à peu près les mêmes superstitions qu'un grand nombre d'autres tribus indiennes de la Pampasie. Les hommes ont conservé l'usage du *barbote*, ou ornement de la lèvre inférieure, si général autrefois parmi les Indiens du bassin de la Plata, mais ils l'ont remplacé par un simple bouton de verre de fabrique européenne, qui s'applique sous la lèvre inférieure et y est maintenu par une petite traverse en dedans de cette lèvre, percée elle-même pour laisser passer la queue du bouton. Cet ornement bizarre, qui est le signe distinctif du Chiriguano, est porté par tous les hommes adultes sans exception, ce qui défigure un peu leur physionomie ouverte et intelligente; heureusement que les femmes ne le portent point. Leurs arcs et leurs flèches ne les quittent jamais, excepté au moment du travail. Ils sont très-habiles chasseurs et flèchent avec une égale dextérité le *pacu* ou le *dorado* qui s'approche de la surface de l'eau des rivières, la gélinotte des bois (*pava de monte*)

qui perche sur les grands arbres de leurs bords, et le chevreuil (*corzuela*) qui passe rapide comme l'éclair dans la plaine.

Ce n'est guère que dans les plantations de la vallée de San-Francisco que les Chiriguanos viennent travailler. Près de Ledesma, ils ont formé un joli village entouré de leurs cultures et où un certain nombre de familles se sont établies et vivent toute l'année. Ils sont en somme plus sédentaires que les Matacos, qui, à peu d'exceptions près, retournent chaque printemps à leurs bois.

Rien d'ailleurs de plus remarquable que le contraste entre ces deux nations, qui, sans être ennemies, vivent à côté l'une de l'autre sans se mêler : l'une, à demi civilisée, intelligente, propre, ayant le sentiment du bien-être et même du confort ; l'autre, brutale, taciturne, d'une effroyable saleté, et s'opiniâtrant à vivre dans une véritable misère, lorsque son travail pourrait lui procurer l'abondance. — Le Mataco passe d'un travail acharné de plusieurs mois à une inaction absolue. — Le Chiriguano, agriculteur plus encore que chasseur, en fait moins à la fois, mais il s'occupe toute l'année et par conséquent vit mieux.

Les recruteurs argentins vont chercher des ouvriers chez les Chiriguanos, comme chez les Matacos ; la solde mensuelle est la même. Il paraît que, dans ces derniers temps, on est parvenu à en engager un certain nombre pour les plantations de Tucuman.

Le chemin d'Oran à Santa-Cruz de la Sierra traverse le pays des Chiriguanos tout entier. Quelques voyageurs l'évitent en faisant un grand détour vers l'ouest, ce qui allonge la route d'un bon tiers. Mais ceux qui ont pu se mettre en relation avec leurs caciques ou leur être recommandés, traversent directement le pays, et payent de quelques bagatelles, telles que couteaux, ciseaux, colliers de verroteries, l'hospitalité qu'ils y reçoivent.

Les bonnes qualités des Chiriguanos et leur excellente conduite (car ils sont moins querelleurs et moins brutaux que les Matacos) les rendent très-sympathiques dans le nord de la Confédération ; aussi sont-ils recherchés par les planteurs, qui ont en outre l'avantage de les avoir à leur disposition toute l'année, aussitôt qu'ils ont traité. Malheureusement les travailleurs de cette nation qui se décident à sortir de chez eux, ne sont pas encore assez nombreux. Il est fort à souhaiter que l'on continue à les attirer dans le pays, en leur donnant des terres pour y établir leurs villages et leurs cultures ; car le sentiment de la propriété est très-enraciné chez les Chiriguanos, et ils s'attachent au lieu où ils se sont bâti une cabane, où ils culti-

vent en paix leur champ. Fixés dans un endroit, comme ils le sont à Ledesma, par exemple, ils fournissent aux grandes cultures des environs des bras adroits, actifs, et habiles aux divers métiers que met en œuvre l'industrie agricole.

Bien différents de ces paisibles et laborieux Indiens sont les Mocovis ou *Mbocovis* qui habitent l'intérieur du Chaco, vers le centre, et sont le fléau des frontières de Santa-Fé, de Cordova et de Santiago-del-Estero. Ces Mocovis, que les Santiagais nomment *Indios Montaraces*, Indiens des bois, sont en guerre constante avec les Tobas, et l'étaient autrefois avec les Abipons, qu'ils ont presque détruits. Quoique bien réduits en nombre par ces guerres et par la variole, ils ne laissent pas que d'être encore fort incommodes; et en 1854 et 1855, leurs invasions dans la province de Santiago ont coûté la vie à une vingtaine de personnes, indépendamment des nombreux bestiaux qu'ils ont enlevés. Les Mocovis ont toujours habité le Chaco; ils y vivent exclusivement de chasse, et ce n'est que récemment qu'ils se sont mis à élever quelques bestiaux. Ils sont devenus aussi bons cavaliers que les Mbayas et manient la lance comme eux.

Cette nation peu nombreuse aujourd'hui, mais renforcée d'une certaine quantité de malfaiteurs des provinces voisines qui fuient au désert le châtiment de leurs méfaits, est un épouvantail constant pour tous les pasteurs du Rio-Dulce, du Rio-Salado et du nord de Santa-Fé. Le gouvernement espagnol avait autrefois cherché à les réduire en formant des Missions parmi eux; mais la plupart se sont dissoutes; des trois qui restaient en 1810, San-Xavier, San-Pedro et Inispin, une seule a subsisté jusqu'à l'époque actuelle, c'est San-Pedro; et cela, non à cause du lien religieux, mais parce que le gouvernement de Santa-Fé a constamment fourni les Mocovis qui composent cette mission, de maté, de tabac et de juments dont ils se nourrissent. On en a également établi quelques-unes à la colonie du Sauce, à côté de leurs anciens ennemis, les Abipons, plus susceptibles de civilisation. L'expédition du général D. Antonino Taboada, à la fin de 1856, a pourtant amené avec les Mocovis du Chaco un traité de paix qui n'a pas encore été violé, et ils ont rendu quelques services à l'expédition fluviale du Salado, en lui vendant des vivres; mais cette trêve repose sur des bases peu solides, et ne peut avoir de durée que lorsque l'ancienne frontière de Santa-Fé, s'appuyant d'un côté sur le Parana et l'Arroyo

del Rey à l'est, de l'autre sur le Salado et le fortin du Tostado, à l'ouest, sera rétablie.

Les Abipons (*Abipones*), fort nombreux autrefois, ont été réduits, à la suite de leurs guerres avec les Mocovis (voyez page 152), à implorer le secours des Espagnols, qui en placèrent une partie dans la réduction, aujourd'hui abandonnée, de Garzas, de l'autre côté du Parana, et à *San-Geronimo*, sur l'Arroyo del Rey. Lors de l'abandon de l'ancienne frontière, ces Indiens furent placés à l'ouest de Santa-Fé, dans la petite colonie de *Sauce* qu'ils habitent encore aujourd'hui, au nombre de sept cents personnes environ, reste de toute la nation, sur lesquels cent cinquante hommes de combat. Ils sont bons chrétiens, dociles et laborieux. Excepté quelques vieillards, tout le monde parle espagnol et on ne peut plus guère les considérer comme Indiens.

Il en est de même des Calchines, Indiens d'origine guaranie, qui habitent le *Rincon de San-José*, au nord de Santa-Fé, et sont agriculteurs et pasteurs. Ils sont tout à fait confondus avec la population de la province. Le gouvernement passe des rations de tabac et de maté à leurs hommes de combat, de même qu'aux Abipons, afin d'avoir toujours sous la main une force mobile, en cas d'attaque des tribus de l'intérieur.

INDIENS DES ANDES.

Nous ne ferons que citer pour mémoire les Indiens des Andes, tous d'origine Quichua, et qui existent encore purs de tout mélange dans quelques parties des provinces de Rioja, Catamarca, Salta et Jujuy. Ces hommes sont chrétiens et absolument semblables aux Indiens de la Bolivie, dont ils ont les mœurs, les habitudes, les méthodes de travail. Ils sont essentiellement agriculteurs, élèvent des lamas et des moutons, et descendent rarement dans la plaine. Ce sont des paysans éminemment pacifiques et inoffensifs, qui ne diffèrent guère que par une couleur un peu plus foncée et leurs longs cheveux nattés des autres montagnards argentins, lesquels, pour la plupart, sont des métis de cette même race Quichua croisée avec les premiers colons espagnols.

INDIENS DU SUD.

Lorsque, après la seconde fondation de Buénos-Ayres par Garay, en 1582, les Quérandis se furent retirés vers le Sud, on donna le

nom générique de Pampas à toutes les peuplades qui erraient dans les grandes plaines dont on ne connaissait pas encore l'étendue, et que les Indiens désignaient eux-mêmes sous ce nom. Les Indiens Guaranis et les Chanas des environs, beaucoup moins énergiques que les Quérandis, avaient été partagés en commanderies, suivant la coutume, et les nouveaux colons, avec leurs serfs, se livraient à l'agriculture et à l'élève du bétail. On sait à quel point celui-ci multiplia; bientôt d'immenses troupeaux de chevaux et de bœufs sauvages couvrirent la plaine. Les Indiens du Sud négligèrent dès lors la chasse des guanaques, des tatous et des autruches, pour profiter de ces troupeaux qui venaient pour ainsi dire s'offrir à eux. Ils devinrent excellents cavaliers, et commencèrent eux-mêmes à former des troupes de chevaux, hongrant et montant les mâles, et employant les juments pour leur nourriture. — Le dix-septième siècle se passa tout entier dans une paix profonde; mais l'extension des estancias espagnoles vers le Sud et dans le voisinage du Rio-Salado amena un nouveau choc.

L'accroissement considérable du bétail avait donné lieu à un véritable commerce, à travers les passages des Andes, entre les tribus araucanes du Chili et celles du versant oriental de la Cordillère, également d'origine araucane, et liées avec les premières par le langage, les habitudes, les souvenirs et une haine commune contre les chrétiens. Les habitants des pampas conduisaient au Chili le bétail à demi sauvage qu'ils ramassaient dans les plaines; ils recevaient en échange du fer, des armes, des outils, enfin des objets de première nécessité de fabrique espagnole. — Mais comme la conduite du bétail à moitié réduit est pénible, et que d'ailleurs ce même bétail diminuait, ils trouvèrent bientôt plus commode de voler celui des blancs, et commencèrent cette série d'incursions dites *malon* ou *maloca*, qui, sauf quelques rares interruptions, se sont continuées jusqu'à l'époque actuelle. Les frontières des provinces de Mendoza, de San-Luis, de Cordova, de Santa-Fé et de Buénos-Ayres ont été incessamment visitées par ces pillards, qui, fondant à l'improviste sur un village, sur une estancia, tuent les hommes, enlèvent les femmes et les enfants, et emmènent le bétail.

Pour ces invasions, tantôt plusieurs tribus étaient liguées ensemble, tantôt elles agissaient isolément. Le gouvernement espagnol essaya de les civiliser, d'y établir des Missions. Les pères jésuites en organisèrent deux dans le Sud, mais ces barbares étaient trop indisciplinables pour accepter longtemps l'ordre et la sujétion d'un village

régulier. Ils accueillirent bien les missionnaires, acceptèrent leurs petits présents, les écoutèrent quelque temps et les laissèrent ensuite ; les Missions du *Vulcan* et du *Colorado* furent abandonnées, quelques années seulement après leur fondation, et ces tentatives en restèrent là. Le père Falkner, jésuite irlandais, qui résida assez longtemps à la Mission du Vulcan, dite de *la Virgen de los Desamparados*, a fait une histoire intéressante des tribus du Sud. Le premier, il a donné des renseignements exacts sur elles, et indiqué leurs rapports de race et d'origine avec celles de l'Araucanie.

Les Indiens Pampas profitèrent des troubles des provinces argentines, à la suite de la révolution de mai 1810, pour recommencer leurs déprédations. A la fin du siècle dernier, le Rio-Salado avait été pris pour frontière vers le Sud, et l'on avait élevé une série de petits forts, où l'on maintenait une garnison de cavaliers connus sous le nom de Blandengues. Vers l'Ouest, cette frontière s'étendait jusqu'aux Andes par les forts de Melincué, las Tunas, Loreto, Carlota, Fuerte-Viejo, San-Rafael, sur une ligne à peu près parallèle au 34e degré de latitude sud. Lors de la guerre civile, ces fortifications furent négligées ; en même temps, les partis cherchèrent à s'aider du secours des Indiens, et les mêlèrent à leurs querelles. Les barbares en profitèrent pour piller à qui mieux mieux la frontière abandonnée, et les populations chrétiennes durent se replier vers le Nord, emmenant leurs familles et leurs bestiaux, et laissant aux Pampas un vaste territoire. — En 1833, le général Rosas fit une grande expédition pour les rejeter de l'autre côté du Rio-Negro dans les déserts de la Patagonie, et y réussit. Un grand nombre de captives chrétiennes furent délivrées, et la terreur régna dans les tribus ; plusieurs même firent une soumission complète et devinrent alliées fidèles, et l'on put voir un de leurs villages au fameux campement de Santos-Lugares, à quatre lieues de Buénos-Ayres. Mais la majeure partie des barbares, une fois l'armée argentine éloignée, revint sur son ancien terrain ; et si, grâce à la terreur qu'inspirait Rosas, la frontière buénos-ayrienne fut respectée, il n'en fut pas de même de celles des autres provinces, qui restèrent dans le même état d'abandon et de désordre ; celle de San-Luis surtout fut désolée par les Pehuenches, qui, plusieurs fois, pénétrèrent jusque dans les rues de la capitale et infestèrent de leurs maraudeurs la grande route du Chili. En outre, un bon nombre d'officiers et de soldats du parti opposé à Rosas et à ses amis avaient grossi les rangs des Indiens, vivaient de leur vie, et n'étaient pas les moins ardents dans leurs expéditions.

La chute de Rosas, à la grande bataille de Monte-Caseros, au commencement de 1852, mit toutes les tribus du Sud aux pieds de son heureux vainqueur. Le général Urquiza grandissait à leurs yeux de toute sa gloire propre, autant que du pouvoir du chef déchu. Cet homme de sens et de cœur profita sagement de ces dispositions pour conclure une paix solide avec toutes les peuplades, et s'attacha leurs principaux chefs par de bons procédés et quelques largesses faites à propos. Tous les officiers émigrés parmi les Indiens furent rappelés, replacés dans l'armée argentine et chargés de défendre cette même frontière qu'ils avaient visitée en de mauvais jours. En même temps, on s'occupa de rétablir l'ancienne ligne des fortifications espagnoles, et cette œuvre, qui est heureusement commencée, a déjà rendu une sécurité complète au sud de quatre provinces argentines.

Malheureusement, la séparation de Buénos-Ayres du reste de la Confédération l'a empêchée de profiter du bienfait de la pacification générale, et les Indiens se sont dédommagés sur ses frontières du mal qu'ils ne pouvaient plus faire dans le Nord-Ouest. Depuis 1853, époque où une imprudente rupture avec le chef des Ranquèls a fait renouveler les hostilités, chaque année, une invasion indienne est venue mettre en coupe réglée les estancias du sud-ouest et de l'ouest de la province. Une immense quantité de bétail a disparu, et nombre de femmes et d'enfants ont été enlevés. En outre, les troupes de la province ont été battues plusieurs fois, et enhardis par leurs succès, les Ranquèls ont osé une fois attaquer un corps de quatre-vingts hommes retranchés dans un grand *corral* palissadé et les ont anéantis. Voilà où l'on en est avec eux aujourd'hui de ce côté, tandis que le sud des autres provinces est parfaitement tranquille.

Tous les Indiens du Sud ont à peu près les mêmes mœurs et la même manière de combattre. Excellents cavaliers, ils brandissent une lance de cinq mètres en bambou du Chili, et armée d'un long fer orné à sa base d'un bouquet de plumes d'autruche. Ils manient avec la même habileté les *bolas* et le *lazo* de leurs ancêtres. Quelques-uns couvrent leur tête d'un casque de cuir, et se revêtent d'une sorte de cotte d'armes et de cuirasse également en cuir tanné. Cette armure défensive est principalement employée par les Pehuenches et les Huilliches. Ils se sont refusés jusqu'à présent à l'usage des armes à feu, malgré la facilité qu'ils ont de s'en procurer, et ne se fient qu'à leur adresse à manier la lance et à lancer un cheval; il est vrai qu'ils n'ont point de rivaux dans ces deux exercices. Rapides comme l'éclair, ils tombent sur l'ennemi, disparaissent de

même et reviennent encore à la charge. Incapables d'entamer un bon carré d'infanterie, ils deviennent excessivement dangereux dès que le moindre désordre se met dans les rangs, car rien n'égale l'impétuosité de leur attaque et leur à-propos pour profiter de la moindre hésitation dans la défense. Les Indiens du Nord, même les plus braves, tels que les Mocovis et les Mbayas, ne les valent pas pour les qualités militaires, quoiqu'ils soient aussi bons cavaliers. Race énergique et intrépide, ce sont d'excellents auxiliaires pour une armée. A pied, ils sont peu redoutables, et une simple fortification est capable de les arrêter, si ceux qui la défendent ont du sang-froid et sont bons tireurs.

Les Indiens Pampas vivent principalement de chasse et de la chair des nombreux troupeaux de juments qu'ils élèvent. Aujourd'hui, comme autrefois, ils en boivent le sang au moment où l'animal vient d'être frappé. Depuis quelques années pourtant, ils se sont mis à la viande de bœuf. Un de leurs chefs nous a affirmé que les Ranquels commençaient à faire un peu de culture ; quant aux Pehuenches, ce sont les meilleurs agriculteurs de tous, et, sous ce rapport, ils tiennent de leurs frères d'origine, les Araucans.

Les caciques ont chez les Pampas un peu plus d'influence que chez les tribus du Nord. Il y a parmi ces Indiens une sorte d'aristocratie qui n'existe pas chez les autres, et qui paraît venir également de l'Araucanie. Chaque horde obéit à un chef supérieur, qui a sous lui un certain nombre de subalternes. Ce chef rend la justice et commande en guerre, et son autorité est respectée si son courage dans les combats et sa sagesse dans les conseils lui concilient l'estime générale. Autrement son autorité n'est que nominale, et peut être remplacée au premier jour par celle d'un Indien plus brave ou plus habile.

Leurs idées religieuses proviennent également des Araucans ; ils admettent un Être suprême, un principe bon, *Pillan*, et un mauvais principe, *Gualichu*. Celui-ci seulement a besoin d'être conjuré par des offrandes et des sortiléges. *Pillan* se contente du respect que chaque Indien lui porte dans son cœur, et n'a point de culte public. Ce dualisme existe au fond des idées religieuses, fort peu nettes, il est vrai, mais cependant réelles, de la plupart des Indiens de la Pampasie. Il se rapporterait donc, avec les idées superstitieuses dont nous allons parler, à cet ensemble de croyances que l'on a désignées sous le nom de Chamanisme, et qui appartient à une partie de la race mongole, et surtout aux populations du nord de l'Asie.

Leurs devins (*Machys*, — *Payes* des Tobas, des Payaguas, etc.),

jouissent d'un grand crédit dans les tribus; on leur attribue la faculté de jeter des sorts; mais, lorsque quelque grand personnage est malade et que leur art est impuissant pour le guérir, ils courent souvent le danger d'être massacrés, car le public s'en prend à eux de tout ce qui arrive de mal, comme de tout ce qu'il survient de bon dans la peuplade. La foi en ces jongleurs ou sorciers est même tellement enracinée que les Indiens les plus raisonnables, et il y en a, ne peuvent s'en dépouiller complétement, et affirment avec le plus grand sang-froid du monde que très-souvent, pour éprouver leurs devins, ils les ont mis adroitement à l'épreuve, sans jamais les trouver en défaut.

La croyance au pouvoir de devins en communication avec des esprits supérieurs, bons ou mauvais, n'est pas propre seulement à la plupart des tribus sud-américaines de la Pampasie; on la trouve aussi chez des peuplades d'origine guaranie habitant le Brésil, les Guyanes, etc., comme parmi d'autres fractions de la race rouge, habitant l'Amérique du Nord. On sait combien cette croyance est répandue chez les Mongols du grand désert de Cobi, chez les Sibériens indigènes, les Samoïèdes, les Tongouses, les Kamtschadales, les barbares qui habitent l'Asie boréale, chez les Lapons même du nord de l'Europe, — toutes populations qui croient à leurs chamans ou sorciers comme à des prophètes. Les conjurations, la manière de procéder de ces jongleurs, sont analogues parmi les unes et les autres. Ne seraient-ce pas là les restes de croyances communes dénotant des liaisons qui pourraient avoir eu lieu entre ces races diverses dans des siècles passés? La race rouge ne serait-elle, comme beaucoup de naturalistes l'ont avancé, qu'une modification de la race jaune, à certaines fractions de laquelle, au rameau tartare, par exemple, les Guaranis ressemblent tant? Nous ne prétendons nullement trancher ici la question d'origine; cette question, ainsi que nous l'avons dit dans le principe, restera probablement insoluble; mais nous devions signaler les analogies particulières qui nous ont frappé.

Du reste il n'y a chez les nations indiennes nul culte public, sauf quelques cérémonies avant une campagne pour conjurer le *Gualichu*, et où le machy joue naturellement le rôle principal. Les Indiens du Sud croient à l'immortalité de l'âme et se font un paradis conforme aux idées qu'ils ont du bonheur suprême. Dans la demeure céleste de Pillan, on jouira d'une éternelle ivresse dans des festins splendides; les guerriers y chasseront dans de belles plaines où il ne fait ni chaud ni froid, et où le gibier ne manquera jamais; ils y

retrouveront leurs chevaux favoris, leurs armes les meilleures. Une preuve de la magnificence de ces chasses de l'autre vie, c'est que les nuages sont formés par les amas de plumes des autruches qu'ont chassées les âmes bienheureuses.

Des cérémonies particulières accompagnent les funérailles, qui sont d'autant plus pompeuses que le mort occupait un rang plus élevé dans la tribu. Souvent on immole quelques chevaux sur la tombe du mort, quelquefois même, dit-on, mais le fait est très-rare, une vieille femme et des captifs, et on lui élève une sorte de *tumulus*, ou pyramide de terre, sur laquelle on place les peaux de ces chevaux grossièrement empaillées. Ces tombes sont extrêmement respectées de tous les Indiens. Il est assez remarquable que cette coutume ait été celle des anciens Scythes, ainsi que le père de l'histoire, Hérodote, l'a rapporté.

La polygamie est établie chez les Pampas : chacun a autant de femmes qu'il en peut nourrir. On donne une espèce de sérail, composé de vingt-cinq odalisques cuivrées et de quelques captives chrétiennes, à Calfucura, le cacique des Ranquels, et le plus puissant aujourd'hui de tous les chefs de la Pampa. — Comme chez toutes les nations indiennes, soit du Nord, soit du Sud, les femmes sont ici chargées de tout le travail du camp : elles sellent et dessellent les chevaux, installent les tentes, cherchent le bois, font la cuisine; l'homme ne s'occupe que de la chasse, de la guerre et de soigner le bétail. Outre cela, les femmes, mais elles sont quelquefois aidées par les hommes dans cette industrie, tissent des ponchos et des ceintures avec la laine qu'elles filent elles-mêmes et qu'elles teignent de couleurs très-vives et très-durables. Les Pampas y joignent l'industrie des cuirs tressés pour brides, fouets, ornements de cheval. Ces articles sont confectionnés avec un art infini et très-recherchés à Buénos-Ayres, de même que leurs couvertures et leurs ponchos, leurs plumeaux, leurs tapis de plumes d'autruches ou en peaux de Zorillo (*mouffette*), leurs matés ornés de dessins très-originaux. Tous ces petits objets donnent lieu à un commerce qui n'est pas sans quelque importance avec les chrétiens. Les Indiens reçoivent en échange du vin, de l'eau-de-vie, des fruits secs, de la farine, de l'herbe ou maté, du sucre, du tabac, des ustensiles, des étoffes de laine et de coton, etc., etc. Jadis quelques Pampas avaient de petits magasins à Buénos-Ayres, ordinairement en association avec un *pulpero* (épicier-marchand de vin), qui leur prêtait une partie de sa boutique pour leur étalage ; on en voit fort peu aujourd'hui.

Les Pampas ont adopté en grande partie le costume argentin, bottes

de *potro*, *chiripa*, veste et *poncho;* et, lorsqu'ils viennent dans les villes, il est assez difficile de les distinguer des autres *gauchos*. Au sein de leurs tribus ils portent des manteaux de peau de guanaque, de renard ou de cuir tanné, se peignent la figure de diverses couleurs, et ne marchent jamais sans leurs bolas suspendues à la ceinture et le couteau passé dans le cuir qui la forme. Les chevaux sont caparaçonnés comme celui du campagnard de la Plata : les chefs et même les simples soldats se plaisent à les couvrir de plaques d'argent. Plusieurs ont des *aperos* (harnais) tout aussi luxueux que n'importe quel officier argentin. Leurs huttes sont faites de branchages, sur lesquels sont étendues des peaux de cheval; faute de bois, on les installe comme des tentes. Leurs habitants s'y tiennent à moitié nus. Ces huttes sont généralement malpropres et peu commodes. Cependant les femmes se soignent assez personnellement, car elles prennent des bains tous l jours et en toute saison, quel que soit le froid; mais, accablées de travaux malgré leur faiblesse, maltraitées par leurs brutaux époux, qui ne leur ménagent pas les coups de bolas à l'occasion, ces pauvres créatures sont dans un état d'abrutissement qui les rend peu attrayantes, surtout dès qu'elles cessent d'être jeunes. Il n'y a que les femmes des chefs, ou *ulmènes*, qui, ayant des captives pour les servir, sont un peu plus ménagées.

En effet, dans toutes leurs invasions sur les terres chrétiennes, les Pampas enlèvent toujours un certain nombre de familles; ils commencent même aujourd'hui à faire des prisonniers, au lieu de massacrer, comme autrefois, tous les hommes à partir de douze ans. Les jeunes filles sont livrées à celui qui les a enlevées et qui les épouse de gré ou de force; les femmes plus âgées sont esclaves et partagent tous les travaux de la hutte du maître. Les petits garçons sont adoptés par la tribu et font plus tard partie de ses guerriers. Ces mélanges de races ont singulièrement éclairci le sang des Ranquels et des Pehuenches, les plus acharnés à toutes ces expéditions (*malones*) sur les terres des chrétiens. Les dernières invasions des bandes de Calfucura dans la province de Buénos-Ayres lui ont procuré beaucoup de captives; quelques-unes ont pu être rachetées par les soins du gouvernement de la Confédération; mais le profit qu'en ont retiré ces Indiens n'a fait qu'exciter davantage leur cupidité, et il est à craindre que, tant que la frontière ne sera pas mieux défendue, ces invasions ne continuent à être périodiques, comme elles le sont depuis huit ans.

Il paraît que, dans quelques tribus, lorsqu'un cacique de haut rang vient à mourir, sa principale femme est enterrée avec lui; pourtant

cet horrible usage commence à tomber en désuétude. Celui qui se conserve malheureusement, c'est de surcharger les femmes de plus de travaux qu'elles n'en peuvent faire; aussi la reproduction est-elle singulièrement restreinte; beaucoup d'enfants meurent en bas âge, faute de soins; les maladies, surtout les fièvres éruptives, déciment les tribus; et la population indienne, loin d'augmenter, va diminuant chaque année. Qu'on joigne à cela l'usage des liqueurs fortes, dont ils ne sont que trop avides, et dont le résultat est de les abrutir et d'amener des querelles toujours suivies de meurtres et de blessures graves, et l'on s'expliquera l'affaiblissement de la population indigène.

On voit, en somme, que les Pampas ont une civilisation relative, et qu'il serait plus juste de les qualifier de barbares que de sauvages, car leur état de civilisation actuelle rappelle assez exactement celui des barbares qui, au cinquième siècle, envahirent l'empire romain. Ils ne manquent nullement d'intelligence, ont une certaine aptitude pour les arts mécaniques, le commerce, et même pour diverses branches de l'agriculture. Une paix solide avec les chrétiens et un bon système de conduite à leur égard de la part du gouvernement de la Confédération peuvent hâter beaucoup leur fusion dans la masse commune, fusion à laquelle ils sont déjà préparés.

Ces mœurs et ces coutumes sont aussi en grande partie celles des Indiens Araucans, qui, dans le sud du Chili, ont conservé leur indépendance absolue, malgré leurs nombreuses guerres avec les Espagnols, depuis la découverte jusqu'à présent. Quelques fractions de cette nation énergique ont, à des époques qui ne sont pas connues, émigré de l'autre côté des Andes et donné naissance à ces tribus, désignées dans le pays sous le nom commun de Pampas, mais qui se partagent essentiellement aujourd'hui en Ranqueles et en Pehuenches, tantôt alliés, tantôt séparés les uns des autres. Les noms de toutes les tribus qui composent ce groupe ont été souvent confondus avec ceux des autres tribus du Sud, et l'on a fait des nations à part de peuplades de même origine et de même langage, parce que les Indiens eux-mêmes leur donnaient un nom dérivant de celui de la localité qu'elles habitaient. — Ce qu'il y a de certain, c'est que le principal rôle joué par les indigènes depuis un siècle et demi, dans le sud des provinces argentines, a toujours appartenu à ceux d'origine araucane, et c'est à eux que se rapporte en grande partie ce que nous venons de dire des mœurs et de l'état social de ces nations.

Les Indiens-Patagons proprement dits, ceux qui habitent au Sud

du Rio-Negro et mènent une vie plus nomade que les précédents, sont encore moins connus, quoiqu'ils aient de temps à autre des relations avec les chrétiens.

Les premières notions un peu exactes données sur ces Indiens l'ont été par le père Falconner ou Falkner, jésuite, qui résida longtemps au milieu du siècle dernier sur la frontière de Patagonie, et se trouva en relation avec un assez grand nombre de tribus qu'il essaya de réunir en Missions. Ses premiers essais, d'abord heureux, ne purent être continués, et les deux Missions qu'il avait fondées durent être abandonnées.

Falkner dit que les Indiens qui habitaient au sud du Rio-Negro se donnaient à eux-mêmes le nom de *Moluches* et de *Puelches*. Ils voyageaient dans le milieu du pays, depuis cette rivière jusqu'au fond des déserts du Sud. — Les *Chechehuets*, appartenant à la même famille, habitaient les côtes orientales de l'océan Atlantique, de la baie de Saint-Julien, etc. — Les *Serranos* ou Montagnards campaient dans les petites sierras du Tandil, de la Ventana et de Guamini. — Les *Tehuelches*, hommes de haute taille, formaient une tribu à part et se rapprochaient de la Cordillère, mais allaient de ce côté jusqu'au détroit de Magellan. — Enfin les *Talhuets*, habitant au nord du Rio-Negro, et par conséquent plus rapprochés de Buénos-Ayres, étaient les restes des anciens *Quérandis*, qui lors de la découverte avaient combattu Mendoza et l'avaient forcé à la retraite.

Alcide d'Orbigny, qui a passé l'année 1827 presque entière au Carmen, fort sur le Rio-Negro, et s'est trouvé en rapport avec un grand nombre d'Indiens de tribus diverses, les range dans trois sections seulement appartenant à son rameau pampéen, dont elles ne sont que des fractions.

Patagons proprement dits ou *Tehuelches* anciennement, nomades et voyageant dans leurs chasses du Rio-Negro au détroit. Leur taille est en moyenne de $1^m,73$, assez élevée, comme on voit; ils ont les épaules très-larges, les formes massives, et le teint d'un brun olivâtre foncé. — Leur langue est éminemment gutturale, très-distincte de celle que parlent les indigènes d'origine araucane.

Ce sont les Patagons vus par Magellan et par Pigafetta, son compagnon et l'historien de son voyage, qui a laissé un vocabulaire de quelques mots retrouvés les mêmes par d'Orbigny.

Les *Puelches* ne sont qu'une branche de cette même famille des Patagons, d'une taille un peu moins élevée, $1^m,70$ en moyenne; d'un

langage à peu près le même, mais moins guttural et fortement altéré par des mots araucans. Ils habitaient alors sur les bords du Rio-Negro et dans le sud des provinces de Buénos-Ayres, de Cordova et de San-Luis jusqu'aux rivières Salado et Quinto. Comme type physique, ils formaient une transition entre les populations indiennes de l'extrémité sud et celles de la plaine intérieure : Mocovis, Tobas, Abipons, etc.

Les *Aucas*, les *Ranqueles*, les *Pehuenches*, les *Huilliches,* vivant dans le voisinage des Andes et dans le sud de Mendoza, étaient de véritables Araucans, émigrés du Chili méridional, leur patrie, sur le versant oriental des Andes et dans les plaines qui gisent à leurs pieds. La couleur de ces Indiens est encore moins foncée que celle des précédents, leur taille est moins élevée, et leurs formes moins massives. Le langage est tout à fait différent, assez harmonieux même. Les Aucas avaient des poëtes et des musiciens, une mythologie assez compliquée. Tous sont remarquablement orateurs.

Depuis le voyage de M. d'Orbigny, les choses se sont un peu modifiées par suite de l'expédition du général Rosas, en 1833, vers le Sud, de l'extension des populations chrétiennes dans cette direction et de la prépondance qu'ont prise les tribus Ranqueles. — La plupart des Patagons ou Tehuelches paraissent s'être résignés à vivre dans le Sud. — Les Puelches se sont en partie fondus avec eux ou avec les Ranqueles et les Pehuenches; il en reste peu aujourd'hui.— Il n'est plus question en ce moment que des tribus d'origine araucane, qui sont sur tous les points de la frontière du Sud, en contact avec les populations chrétiennes. Ces nations sont celles des Pehuenches, des Ranqueles et de temps à autre celle des Huilliches plus reculés vers le Sud-Ouest et par conséquent voisins de la cordillère des Andes. Ainsi que nous l'avons dit, on les désigne toutes dans le pays sous le nom commun de Pampas.

Ainsi donc, en commençant vers l'Ouest, pays d'origine des tribus dominantes dans le territoire indien du Sud et la Patagonie, nous trouverons :

Les Pehuenches (hommes du pays des pins : le pin araucaria croît en abondance dans les Andes du Chili, sur le versant desquelles ils ont habité). — Les Aucas se sont réunis à eux et se sont fondus dans leur nation, chose peu difficile puisqu'ils étaient de même origine. Les Pehuenches sont donc une véritable tribu araucane, mais

ils sont plus nomades que leurs compatriotes de l'autre côté de la Cordillère. Ils habitent tout le versant oriental des Andes et les plaines du sud des frontières de Mendoza et de San-Luis. Leur cacique actuel est un nommé Galvan, vieillard d'une grande réputation de valeur et de prudence. Cependant son influence n'est que médiocre sur ses sujets turbulents. Il est dans d'excellents rapports avec les gouverneurs de San-Luis et de Mendoza, et emploie tous ses efforts pour maintenir la paix. Depuis huit ans les Pehuenches ont fait de grands progrès en agriculture ; ils ont de nombreux bestiaux, sèment de la luzerne, pratiquent l'irrigation et engraissent leur bétail, pour le faire passer au Chili dans la saison favorable. Beaucoup viennent commercer à San-Luis, où il est difficile de les distinguer des autres gens de la campagne, car ils en ont le costume, les manières et l'aspect. Et cependant les Pehuenches, pendant de longues années, ont été le fléau du Sud. A l'Est, leurs campements s'étendent jusqu'aux bords des lagunes où se perd le Rio-Quinto.

Les Huilliches ressemblent un peu aux Pehuenches, mais ils sont plus grands et d'une couleur plus foncée; ils habitent plus au sud, de l'autre côté du Rio-Negro, et sur le même versant oriental des Andes que les précédents. Dans leurs courses annuelles, ils vont tantôt jusqu'au détroit de Magellan, tantôt sur la frontière de Buénos-Ayres et sont assez volontiers nomades, sans toutefois cesser de revenir périodiquement à leur territoire. Ce sont en général des hommes de très-haute taille, bien faits et d'une grande intrépidité; ils représentent en partie les Patagons, tels que des récits fabuleux les dépeignaient. Il est certain qu'un de leurs caciques, Llampico, qui vivait à la fin du siècle dernier et était en rapports très-pacifiques avec les Espagnols, avait une taille qui dépassait 2 mètres.

Les Ranqueles ou Ranquilches, comme ils se nomment eux-mêmes, habitent entre le territoire des Pehuenches, le Rio-Negro et la frontière de Buénos-Ayres. Ils passent pour les plus pillards, les plus fourbes et les plus indisciplinés de tous les Indiens du Sud. Cette nation paraît formée d'un mélange de plusieurs anciennes tribus qui se sont fondues ensemble et elle réunit aujourd'hui un grand nombre de guerriers. Leur chef supérieur est encore ce Calfucura, dont nous avons parlé, et qui jouit d'une grande réputation dans toute la Pampa, dont il est le chef le plus puissant. Le principal campement des Ranquels est près des lagunes dites des *Salinas-*

Grandes, où, sous le gouvernement espagnol, on allait autrefois chercher du sel. Cette localité, qui est à 120 lieues sud-ouest de Buénos-Ayres, renferme, indépendamment de ses lacs salés, quelques lagunes d'eau douce, des bois, un terrain assez accidenté et propre à l'agriculture. On assure que les Ranquels ont commencé à semer du maïs, du blé, des légumes; mais ces cultures sont encore bien peu de chose, et la chair des nombreux troupeaux de juments qu'ils élèvent fait, avec la chasse, la base de leur alimentation.

Les Puelches habitent tout à fait au sud de Buénos-Ayres dans les environs du Bahia-Blanca, du Tandil et du Rio-Colorado. Ils sont fractionnés en petites tribus nomades dont un certain nombre ont été et sont encore à la solde de la province de Buénos-Ayres, qui leur passe des rations de tabac, maté, maïs, etc., et leur assigne par mois un certain nombre de juments pour nourriture. Ce sont aujourd'hui les moins dangereux de tous les Indiens du Sud.

Quant aux peuplades du sud du Rio-Negro, qui errent dans les déserts de la Patagonie proprement dite, elles sont connues sous le nom général de Tehuelches, ou gens de l'Est. Car le mot indien *Che* signifie pays; de là cette syllabe pour terminaison de toutes les désignations de nations et de tribus.

D'ailleurs, toutes ces hordes étant essentiellement nomades, il s'ensuit beaucoup de confusion dans la désignation de l'habitat qu'on leur attribue; on ne retrouve plus, au bout d'un certain temps, à la même place, les tribus que d'autres expéditions y avaient rencontrées. Et puis, quoique généralement plus unies que celles du Chaco, ces tribus ont aussi leurs querelles, leurs guerres, qui modifient incessamment leur nombre et leur rang comme puissance parmi les barbares. C'est ainsi que les Aucas ont presque disparu en se fusionnant avec les Pehuenches et les Ranquels.

Quant à donner une idée du chiffre de la population de cette partie extrême de l'Amérique du Sud, cela est absolument impossible, par suite de la nature du terrain et de la distribution irrégulière des peuplades indiennes dans les Pampas; mais on peut assurer que cette population est fort peu considérable. Toutes les nations comprises entre le 34e degré et le Rio-Negro, réunies, ne seraient certainement pas capables de mettre 10,000 hommes sous les armes; ces barbares ne sont redoutables que par la rapidité et la soudaineté de leurs attaques, eu égard au peu de résistance qu'ils rencontrent sur une frontière immense gardée par de faibles postes disséminés au milieu d'un pays presque désert. Le jour où la population argentine rurale aura

assez augmenté pour que cette ligne soit cultivée et remplie de villages, ce jour-là, les Indiens du Sud ne seront plus à craindre, ou plutôt ils n'existeront déjà plus, forcés qu'ils auront été, ou de se fondre, comme l'ont fait tant d'autres nations, dans la population nouvelle, ou de se retirer au fond des déserts de la Patagonie derrière le Rio-Negro qu'ils ne devront plus repasser.

FRONTIÈRE DES INDIENS.

Lorsque la première terreur de la conquête fut passée, et que les Espagnols eurent étendu leur empire sur les peuplades dociles et peu énergiques de race guaranie ou quichua, ils se trouvèrent face à face avec des nations qui, à aucun prix, ne voulaient accepter le joug des *enconmiendas* (commanderies), et qui, retranchées dans leurs déserts, disparaissaient devant les expéditions que l'on dirigeait contre elles, pour revenir ensuite attaquer les établissements nouvellement fondés. Dans l'impossibilité de pénétrer plus avant, on dut s'arrêter ; d'un autre côté, le pays était si vaste, la population d'origine européenne si peu nombreuse, qu'elle ne put occuper solidement que certains points, laissant provisoirement les autres abandonnés à la valeur individuelle des colons qui osaient s'avancer loin des principaux centres de population. Pendant toute la durée des seizième et dix-septième siècles, tantôt les révoltes des Indiens soumis (*mansos*), tantôt les excursions des hordes sauvages (*bravos*), mirent la colonisation en péril. Il fallut abandonner plusieurs postes établis au loin, soit aux empiétements des Portugais, soit aux attaques réitérées des barbares. C'est ainsi que l'on perdit successivement la province de la Guayra, sur le haut Parana, les Llanos de Xérez, les possessions dans le Chaco, sur le bas Vermejo, les conquêtes de Manso dans les plaines qui portent son nom, entre cette rivière et le Pilcomayo.

Dans le courant du dix-huitième siècle, l'extension des établissements chrétiens ayant pour principal objet l'élève du bétail, la valeur qu'ils avaient acquise fit sentir la nécessité de les défendre à la fois contre les barbares du Sud et contre ceux du Nord. L'administration espagnole s'arrêta à l'idée d'établir une ligne de postes fortifiés le long du désert, de manière à contenir à la fois les uns et les autres. Indépendamment de quelques compagnies de troupes de ligne, les milices locales devaient y faire un service temporaire.

Ces forts commencèrent par être de simples enceintes de pieux en-

foncés en terre, avec un fossé en dehors et quelques pièces de canon aux angles, sur un petit cavalier formant bastion. Dans le voisinage, une autre enceinte de pieux servait de *corral*, pour recevoir la nuit les chevaux de la garnison. Bientôt quelques maisons se groupèrent autour de ces fortifications, peu redoutables sans doute, mais suffisantes pour en imposer aux barbares, qui n'attaquent jamais que par surprise ; et des villages s'élevèrent ainsi sur la lisière du désert. Ces villages furent certainement bien misérables, la crainte des Indiens, d'un côté, la paresse du soldat, de l'autre, excluant toute agriculture, et plus d'un de ces campements improvisés ressembla plutôt à une *tolderia* (village) d'Indiens qu'à une bourgade chrétienne.

Le peu de valeur réelle de ces petites forteresses fit qu'on en multiplia le nombre, en les augmentant et en les déplaçant tour à tour avec la plus grande facilité ; aussi le chiffre en est-il plus considérable sur les cartes qu'il ne l'est en réalité, beaucoup de ceux qui y figurent n'existant plus aujourd'hui. Ces fortifications n'ont d'ailleurs qu'une importance momentanée, qui cesse dès que le pays commence à se peupler ; car alors les habitants sont assez forts et assez nombreux pour se faire respecter des Indiens, qui n'ont d'autre but que de voler, en s'exposant le moins possible.

Frontière ancienne du Nord. — C'est ainsi que fut fondée la ligne australe du Chaco, pour défendre Santa-Fé contre les Mocovis et les Tobas, qui plus d'une fois vinrent insulter ses faubourgs, pour couvrir la plaine de Cordova, aux environs de la lagune de los Porongos et la route qui de Santa-Fé allait directement à Santiago del Estero. La ligne du Chaco devait protéger cette ville, en même temps que la plaine de Tucuman, tandis que le long du haut Salado et sur les derniers versants de la Sierra del Alumbre, une autre série de petits forts garantissaient les provinces de Salta et de Jujuy.

La première ligne de défense de Santa-Fé partait du fort de *Cayasta*, situé à 12 lieues nord de cette ville, et passant par celui de *San-Pedro*, gagnait *La Esquina*, sur le Rio-Salado ; puis, à l'ouest de cette rivière, les forts de la *Soledad*, de *Melo*, de *Los Sunchales*. Ce dernier était en communication avec celui du *Quebracho-herrado*, dans la province de Cordova. — Vers la fin du siècle dernier, la ligne du Nord fut reportée beaucoup plus haut, jusqu'à l'Arroyo-del-Rey, où fut établie, non loin du Parana, la réduction de *San-Geronimo*, peuplée d'Indiens Abipons. La réduction de San-Javier, plus au sud et également près du Parana, en face du hameau

de Cavallu-cuatia (aujourd'hui La Paz), sur la berge opposée du fleuve, reçut des Mocovis; on en plaça aussi à *Inispin*, et toute cette large bande d'excellent terrain bien arrosé se couvrit d'estancias. De San-Javier, la ligne, en passant par le fort de Melo placé au centre, gagnait celui de la Esquina, sur le Salado, puis, franchissant la rivière, atteignait ceux Del-Eje et de la Soledad. Ce double système couvrait, ainsi que nous l'avons déjà dit, les deux routes directes de Santa-Fé à Santiago, par los Sunchales (140 lieues), et à Cordova, par le Quebracho-herrado et le Rosario de los ranchos (75 lieues).

Entre le Quebracho-herrado et la lagune de los Porongos, appelée aussi Mar Chiquita (petite mer), le passage était couvert par les fortins du *Carabato*, de *La Trinchera* et de *Los Morteros*, qui allaient se relier avec celui de los Sunchales.

Le fort d'*Abipones*, qui existe encore, défendait la ligne du Rio-Dulce, dans la province de Santiago del Estero, et s'appuyait sur le fort du *Tostado*, le plus austral de cette province, au bord du Rio-Salado; puis venaient ceux de *La Viuda*, de *Las Tres-Cruces*, de *Pitos*, de *Balbuena*, d'*Ortega* et de *Miraflorès*, tous échelonnés sur la même rivière. Ce dernier communiquait avec ceux de *San-Fernando*, de *San-Bernardo* et de *San-Simon*, qui couvraient les derniers contre-forts de la Sierra del Alumbre et la lisière du Chaco. Enfin, à la jonction du Rio-Grande de Jujuy ou San-Francisco avec le Vermejo, le fort *Pizarro,* et plus haut la ville de la *Nueva-Oran*, fondée en 1804, complétaient ce système.

Frontière ancienne du Sud. — La frontière du Sud, sans compter celle de Buénos-Ayres qui faisait un système à part, parcourait une ligne à peu près parallèle au 34e degré, et formée de deux séries de fortins, les uns avancés vers le désert, les autres le long des rivières Tercero et Cuarto. Ainsi les deux postes de la *India-Muerta* et de *Melincué* se reliaient avec la frontière de Buénos-Ayres et se continuaient vers l'ouest par ceux de *Loreto*, de *Las-Tunas*, de *Santa-Catalina*, *del-Oratorio*, sur le Rio-Quinto, etc.; enfin, après une très-vaste lacune, par ceux de *San-Rafael* et de *San-Carlos*, dans la province de Mendoza, sur le versant le plus oriental des Andes. — La ligne intérieure se composait des forts de *la Esquina*, du *Saladillo*, sur le Rio-Tercero ; de *Carlota*, de *Rio-Cuarto*, sur la rivière de ce nom; d'*Achiras*, du *Morro*, à la pointe sud des massifs de Cordova et de San-Luis, enfin de la ville de San-Luis elle-même ; de la ligne du Rio-Tunuyan et de la rivière de Mendoza.

Frontière de Buénos-Ayres. — Cette frontière ne fut sérieusement protégée qu'à la fin du siècle dernier ; ce fut Azara qui la traça lui-même en 1796, et marqua l'emplacement des forts. En effet, jusqu'en 1740 toute la campagne de Buénos-Ayres avait été laissée, pour ainsi dire, à la merci des Indiens, qui venaient à de longs intervalles piller jusqu'aux environs de la capitale. Les gouverneurs Ortiz de Rosas et Andonaegui commencèrent alors à traiter avec eux, et ces bons procédés, joints à quelques présents faits à propos, amenèrent une trêve et quelques relations bienveillantes entre leurs chefs et l'autorité espagnole. Ce fut à partir de cette époque que la campagne commença à se peupler davantage, et que s'élevèrent tous les bourgs qui sont aujourd'hui devenus des villes.

Le plan d'Azara partait de Melincué et donnait pour frontière militaire le *Rio-Salado*. Les forts et gardes anciens de *Mercedes* ou *Cabeza-del-Tigre*, *Rojas*, *Salto*, *Areco*, *Lobos*, *Monte*, et *Chascomus*, étaient conservés et renforcés, mais on construisait une série de fortins avancés de l'autre côté du Rio-Salado et dans les endroits les plus favorables pour y maintenir un corps de cavalerie et pouvoir au besoin y établir plus tard une population agricole. Ce plan ne fut pas mis à exécution.

Les invasions anglaises de 1806 et 1807 arrêtèrent le progrès général qui, depuis quelques années, se faisait remarquer dans tout le bassin de la Plata, et que secondait de tout son pouvoir l'autorité du vice-roi et de ses agents. Bientôt après, la révolution sud-américaine, puis les guerres civiles qui la suivirent, replongèrent tout dans le chaos. De 1810 à 1853 la province de Buénos-Ayres fut la seule qui eût gagné réellement au changement de régime. Sa population augmenta par suite de l'immigration étrangère, sa frontière s'étendit et fut assurée par les forts de la *Federation*, du 25 *Mai*, du *Tandil*, et de *Bahia-Blanca*, ce qui reportait sa ligne à 60 lieues au sud du Rio-Salado ; un instant même, en 1833, tout le Sud fut purgé d'Indiens, rejetés de l'autre côté du Rio-Negro. — Il n'en fut pas de même des provinces, qui furent entamées à la fois au nord et au sud par les barbares.

La frontière nord de Santa-Fé ayant été désarmée, les Indiens soumis de San-Geronimo et de San-Javier abandonnèrent ces postes avancés. Une partie retourna à la vie sauvage et se mêla aux Tobas et aux Mocovis ; l'autre, repliée sur Santa-Fé, fut placée à *San-Pedro*

et au *Sauce;* tous les anciens fortins furent délaissés, et la frontière amenée à 12 lieues seulement de la ville. Il fallut abandonner la route de Santiago del Estero par los Sunchales, et même celle de Cordova par le Quebracho-herrado. La barbarie grandissait de tout ce que lui abandonnait une civilisation que la guerre civile faisait rétrograder à l'état sauvage. La province de Santiago del Estero n'était pas moins tenue en échec; ses estancias étaient mises en coupe réglée par les *Montaraces* (Indiens Mocovis et Tobas) qui, ne trouvant aucune résistance dans une province désorganisée, y venaient à leur aise dévaster les propriétés et décimer les habitants. De toute son ancienne ligne de fortifications il ne lui resta qu'Abipones, protégé par les nombreux canaux de Rio-Dulce, et le *Bracho* sur le Rio-Salado; mais ces deux points militaires isolés n'empêchaient nullement les barbares de pénétrer dans l'intérieur et d'en ramener paisiblement le bétail volé. — Quant aux postes de Pitos, Balbuena, Ortega et Miraflores, ils furent abandonnés comme inutiles, aussi bien que ceux de la ligne de la Sierra del Alumbre; en effet, les Indiens de cette partie du Chaco étant entrés en bonnes relations avec les blancs depuis de longues années, ainsi que nous l'avons dit en parlant des Matacos (voir page 181), il y avait peu à craindre de ce côté. La lieutenance d'Oran et la province de Salta souffrirent peu de la guerre civile, grâce au bon sens de leurs habitants.

Dans le sud, on faisait les mêmes pertes que du côté du nord. La ligne se trouvait réduite au cours des rivières Tercero et Cuarto et à la grande route du Chili, car, au sud de cette route, tout était abandonné aux Ranqueles et aux Pehuenches. Les fortins de la India-Muerta, de las Tunas, del Oratorio, étaient tombés en ruines; les seuls point habités qui restaient de ce côté étaient la Esquina, le Saladillo, Rio-Cuarto, Achiras, le Morro et San-Luis. Les postes aux chevaux, absolument nécessaires pour maintenir les communications avec le Chili, avaient dû se défendre elles-mêmes et s'étaient entourées de haies épaisses de tunas (*Cactus cereus*), défense préférable à une muraille et que les Indiens n'osaient attaquer, se contentant de faire des razzias sur le bétail de la plaine. Quant aux bourgades que nous venons de nommer, elles avaient assez de population pour résister aux barbares, qui les bloquèrent cependant plus d'une fois. Elles eussent succombé à leur tour si ceux-ci avaient su faire usage des armes à feu. Mais ce qu'il y avait de plus déplorable dans ce désordre général, c'est que beaucoup de chrétiens, la lie des populations voisines, faisaient cause commune avec les sauvages et n'é-

taient pas les moins acharnés dans ces déplorables incursions.

Depuis la chute de la dictature Rosiste, tout ceci a changé, et le premier soin de l'administration du général Urquiza a été de veiller aux frontières et de faire cesser un état de choses aussi honteux que préjudiciable pour la Confédération. Une politique équitable et ferme envers les Indiens les a renvoyés à leurs plaines et à leurs bois, et l'on s'est occupé sérieusement de reprendre l'ancienne frontière espagnole, frontière bien choisie, et qui, bien gardée, offre toute espèce de sécurité.

FRONTIÈRE NOUVELLE.

Au nord. — On s'est décidé à réoccuper la ligne de l'Arroyo-del-Rey, s'appuyant à l'est sur le Parana par l'ancien poste de San-Geronimo, et à l'ouest sur le Rio-Salado par le vieux fort du Tostado. De ce dernier point au Parana, il n'y a guère que 60 lieues, passant à travers un pays absolument plat, semé de bois et de lagunes, et coupé de canaux qui, à l'époque des crues du Parana, s'emplissent d'eau et paraissent établir une communication entre ce fleuve et le Salado (Rio-Juramento). Nous disons « paraissent, » car la géographie de cette région est fort mal connue, puisque les anciennes populations étaient principalement sur la lisière du fleuve Parana, et que les lacs del Cristal et de las Vivoras, les différents ruisseaux salés (*Saladillos*) qui viennent se décharger dans la lagune de Santa-Fé, sont encore à peu près ignorés.

Cette frontière, une fois organisée, a l'avantage de couvrir complétement les provinces de Santa-Fé, de Cordova et de Santiago-del-Estero. En effet, ce terrain n'est praticable qu'à certaines époques de l'année; tantôt il est complétement inondé, tantôt l'eau y manque complétement à cause de la sécheresse. D'un autre côté, toute la gauche du Rio-Salado, au-dessus du Tostado, est couverte d'un impénétrable rideau de forêts épineuses, au milieu desquelles il est impossible de s'ouvrir une route. Les Indiens du Chaco, dans leurs invasions de ce côté, sont donc obligés, s'ils veulent trouver de l'eau et du fourrage pour leurs chevaux, de venir des bords du Vermejo inférieur, en suivant le Rio-Parana, puis de doubler les sources des Saladillos, c'est-à-dire de suivre presque pas à pas la frontière projetée pour venir passer le Salado entre les forts du Tostado et du Bracho, et pénétrer chez les Santiagais. Or la ligne de l'Arroyo-del-Rey leur barre complétement ce chemin. Elle a, de plus, l'avan-

tage de rendre inutiles tous les autres fortins de Santa-Fé ou de Cordova, et de simplifier singulièrement le service de la frontière. Ceci organisé, les routes de Santa-Fé à Cordova et à Santiago-del-Estero se trouvent rétablies, et le commerce des provinces du Nord a cent lieues de moins à faire pour gagner le littoral; en outre, on rend à la province de Santa-Fé une étendue de terrain presque double de sa superficie actuelle.

Mais le but du gouvernement n'est pas d'établir là une frontière militaire pure et simple, demeure de soldats oisifs qui se démoralisent dans le désert et y prennent des habitudes de paresse, d'indiscipline et de sauvagerie qui les rendent presque en tout semblables aux Indiens qu'ils sont destinés à combattre. Ce sont de véritables colonies que l'on veut fonder; l'exemple heureux du fort de San-Rafael, dans la province de Mendoza, et de celui de la Constitution, dans celle de San-Luis, prouvent combien ce résultat est facile à obtenir, si l'on organise les colonies sur de bonnes bases.

Ainsi chaque fortin-colonie de la nouvelle frontière a 2 lieues carrées de terrain, qui doivent être distribuées aux officiers et soldats qui auraient servi cinq ans sur cette frontière, à raison de 20 cuadras (33 hectares) par soldat, 40 par officier subalterne, et 80 par officier supérieur. Le gouvernement fait l'avance des bœufs, chevaux, brebis, etc., instruments aratoires, semences, etc., dont le prix est remboursé par une retenue sur la solde de chaque colon militaire; il donne, en outre, un subside de premier établissement, à raison de 30 piastres par soldat, 60 par officier, 90 par chef de bataillon et 120 par colonel. Les nationaux et les étrangers sont également reçus dans la colonie, pourvu qu'ils aient quelques ressources, et on leur fait concession de 20 cuadras par famille. Les travaux principaux d'établissement doivent être faits en commun, puis chaque chef de famille est mis en possession de son terrain, et n'est plus astreint qu'au service ordinaire. Des missionnaires doivent être attachés à la colonie et se mettre en relation avec les Indiens.

Tel est, en résumé, le système employé par l'administration argentine, et clairement expliqué dans le décret du 25 septembre 1858, dont l'exécution a commencé immédiatement sous les ordres du colonel du Graty, nommé commandant en chef de la nouvelle frontière. Déjà l'ancienne Mission de San-Xavier a été réorganisée, et l'on y a renvoyé les Mocovis qui l'habitaient autrefois, ainsi qu'un certain nombre de Calchines qui ont demandé à les accompagner. Ces Indiens ont tout d'abord rétabli un canal de commu-

nication avec le Parana, et leurs barques vont aujourd'hui au bourg de la Paz, avec lequel ils entretiennent un petit commerce.

Pour le moment on ne s'occupe que de l'ancienne ligne espagnole de San-Xavier à la Esquina, beaucoup moins étendue que celle de l'Arroyo-del-Rey; mais il faut peupler d'abord ce grand terrain, désert aujourd'hui, avant de s'aventurer dans une autre région plus vaste encore, mal connue, et qui offrirait actuellement quelques difficultés, faute d'une population suffisante pour la couvrir. De la Esquina, une autre ligne de colonies militaires suivra la direction du Rio-Salado jusqu'au fort actuel du Bracho. La ligne directe du Tostado à San-Geronimo s'exécutera lorsque la précédente sera solidement organisée.

Au sud. — La ligne de frontière que l'on s'occupe de rétablir aujourd'hui est l'ancienne frontière espagnole, que nous avons indiquée déjà, mais qui n'a jamais été bien complète. Elle s'appuie à l'extrême ouest sur le fort de San-Rafael, situé par 35° environ de latitude sud, au pied des Andes, et à 60 lieues sud de Mendoza. Ce fort est aujourd'hui une petite ville avec église et école, population agricole et industrielle. — De ce point à la sierra de Varela, au sud du lac Bebedero, dans la province de San-Luis, s'étend une vaste *travesia* (désert), où manquent l'eau et les pâturages, et qu'on a jugé inutile de fortifier pour le moment, car les Indiens ne s'y aventurent pas, de peur de ruiner leurs chevaux. La sierra de Varela, à 20 lieues sud de la ville de San-Luis, où l'eau et les pâturages sont abondants, doit recevoir un fortin; c'est là en effet que passent forcément les Pehuenches lorsqu'ils veulent gagner cette ville. De ce point au fort de la Constitution, sur le Rio-Quinto, il y a 25 lieues à travers d'assez bons pâturages, mais sans eau; puis l'on tombe dans la charmante vallée du Rio-Quinto.

Depuis six ans cette vallée, jadis abandonnée aux Indiens, qui l'avaient entièrement saccagée, s'est couverte d'estancias, et la fondation du fort de la *Constitution*, dans une situation délicieuse sur le Rio-Quinto, a achevé sa résurrection. Cette petite ville, à la fondation de laquelle nous avons assisté en novembre 1856, compte aujourd'hui 3,000 âmes, au bout de trois années d'existence, et est la plus importante de la province après la capitale. Elle est cependant sur la lisière du désert abandonné aux Indiens; mais la terre est si fertile, les eaux sont si fraîches et si abondantes, les bois de *caldenes* (espèce de caroubier) si touffus, les fourrages si substantiels, l'air si

pur, que tout y favorise la population, qui afflue d'une manière extraordinaire. Il faudra bientôt reporter le fortin plus au sud, car les campagnes environnantes ont pris beaucoup de valeur. Le fort de *San-Ignacio*, qu'a remplacé cette colonie, et qui était situé dix lieues plus haut sur la rivière, semblait une véritable *tolderia* d'Indiens, tant la situation était mauvaise, et peu rationnel le régime de vie suivi par cette garnison.

Quinze lieues à l'est du fort de la Constitution, au gué du *Lechuzo*, sur le Rio-Quinto qui ne se perd pas encore dans les sables, on a commencé à bâtir le fort *Urquiza*, qui aura un jour la même importance que le précédent. Cette localité appartient à la province de Cordova; elle a été organisée sur le même plan que la colonie militaire de la Constitution, mais, fondée un an plus tard, elle n'a pu autant prospérer. Du gué de Lechuzo à l'ancien fortin de las Tunas, il y a trente lieues à peu près. Cette distance est considérable et aurait besoin d'être raccourcie par un fortin intermédiaire. Le poste de las Tunas, déjà occupé du temps de la domination espagnole, est dans le voisinage d'une lagune permanente d'eau douce et entouré d'excellents pâturages. De ce point à Mélincué, il y a trente autres lieues; mais entre ces deux postes, un peu plus au nord, se trouve celui de Loreto, de même qu'entre le Lechuzo et las Tunas il y a, près des bañados du Rio-Cuarto, le petit système de San-Fernando, San-Rafael et Carlota. Ces points sont réellement insignifiants et placés trop au nord de la ligne du Lechuzo à las Tunas. Toute cette ligne du Sud est renommée pour l'excellence de ses pâturages, et il s'y formerait de belles estancias s'il y avait de la sécurité pour les fermiers.

Mélincué est une petite forteresse déjà ancienne, placée tout à fait sur la limite du territoire indien du Sud. Ce fortin relève de la province de Santa-Fé et se trouve en relation nécessaire, à vingt-cinq lieues au sud-est, avec celui de la Fédération, qui est du ressort de Buénos-Ayres. Ce dernier fort est situé près des lagunes où le Rio-Salado du Sud prend sa source, et dans le voisinage de dépressions de terrain que les gens du pays regardent comme la continuation du lit du Rio-Quinto. C'est, comme Mélincué, un *Corral de palos à pique*, une enceinte de pieux pointus, debout et très-serrés, derrière lesquels s'abritent la garnison, des magasins mal tenus et quelques maisons particulières. Ce point deviendra très-important le jour où sera rétablie la route directe de Buénos-Ayres à Mendoza, route qui n'a été abandonnée qu'à cause des Indiens.

Quant à la frontière de Buénos-Ayres, nous l'avons déjà indiquée :

elle est la même qu'il y a quinze ans, c'est-à-dire composée des forts de Mercedes, 25 mai, Azul, Tandil, Bahia Blanca, et dans l'extrême sud, sur le Rio-Negro, Carmen ou Patagones. Malheureusement les Indiens la franchissent en se jouant. On a voulu y improviser des colonies militaires formées d'étrangers engagés et soldés par l'Etat, et l'on en a fait l'expérience à Bahia Blanca. Ce système a malheureusement échoué.

Il est difficile en effet que des colonies établies sur cette base puissent réussir, car l'étranger ne se plie pas aisément à une discipline militaire ordonnée par des officiers qui ne sont pas de sa nation ; il ne peut guère servir que comme garde national, pour défendre le bourg en cas d'attaque de la part des barbares : mais son inexpérience de la vie de la campagne, son peu d'habitude du cheval, le rendent tout à fait impropre au service actif que réclame une colonie établie dans ces conditions. Avec des troupes du pays, formées de gens habitués à la vie du champ, la chose est plus facile. Une fois le premier établissement fait, la sécurité assurée, les colons, soit nationaux, soit européens, viendront augmenter la valeur de la colonie militaire, et celle-ci, bientôt assez forte pour se défendre par elle-même, n'aura plus besoin de la troupe de ligne, qui pourra être employée ailleurs plus utilement.

La continuation de ce système, qui a si bien réussi à San-Rafael, à la Constitution, et qui réussit en ce moment au fort Urquiza, est le meilleur moyen d'arriver à donner de la solidité à la frontière du sud et à y implanter la population qui lui manque. C'est le seul efficace pour contenir à jamais les Indiens, avec lesquels il est nécessaire d'être juste, sans cependant négliger d'être fort, car un malentendu quelquefois, un crime isolé, suffisent pour mettre en péril une paix si laborieusement conservée. Il ne faut pas que les Indiens puissent faire peu de cas des forces avec lesquelles ils auraient à lutter d'abord, en cas de rupture ; il faut qu'ils sachent bien d'avance qu'une répression immédiate et énergique châtiera tout méfait de leur part : c'est la meilleure et la plus sûre méthode pour conserver la paix avec eux.

La frontière du nord, quoique moins menacée que celle du sud, car les barbares y sont moins nombreux et moins énergiques, doit être organisée sur les mêmes bases, et c'est ainsi que le gouvernement de la Confédération l'a compris.

MISSIONS ACTUELLES.

Le souvenir de la félicité relative dont jouissaient les Indiens sous la domination des jésuites, dans les anciennes réductions, s'est conservé dans les tribus; aussi n'y a-t-il généralement de leur part aucune répugnance à accepter la visite du missionnaire qui vient seul les trouver et leur proposer de se réunir en villages sous sa direction. La difficulté est d'opérer cette réunion. L'Indien promet; mais, essentiellement vagabond de sa nature, d'une mobilité excessive dans ses idées, obligé d'ailleurs de pourvoir à ses besoins par la chasse ou la pêche, il laisse seul le pauvre prêtre, qui, sans autre moyen de se faire obéir que la persuasion, ne connaissant qu'imparfaitement le langage de ses barbares néophytes, se lasse de prêcher dans le désert, et se voit souvent dans la nécessité de se retirer.

Lorsque les jésuites et les franciscains fondèrent les Missions de la Guayra, du Paraguay et de Corrientes, ils y eurent principalement affaire à la fraction la plus docile de toutes les hordes indiennes, aux Guaranis, et, de plus, une circonstance heureuse favorisait la réunion de ces barbares en bourgades et villages : ils étaient généralement agriculteurs. Mais, lorsqu'ils eurent à traiter avec les peuplades vivant exclusivement de pêche ou de chasse, le succès devint plus difficile, et nous avons vu que les tentatives faites auprès des tribus du Chaco ou des Pampas ne donnèrent que des résultats nuls ou insignifiants. C'est un fait qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut apprécier d'avance ce que l'on pourrait obtenir de nouvelles Missions.

Dans le commencement, la crainte de tomber aux mains des *enconmenderos* (commandeurs) jeta une foule de tribus dans les bras des missionnaires, et, plus tard, la terreur qu'inspiraient les paulistes leur en amena d'autres encore. Une fois la grande province des Missions organisée et la majorité des peuplades guaranies réduite, il fut plus difficile d'en établir de nouvelles, et les jésuites ne purent le faire qu'en détachant de leurs anciens établissements de petites colonies pour former le premier noyau de la population qu'ils voulaient réunir, et en y attirant les Indiens non réduits par l'attrait d'une vie tranquille, d'une nourriture assurée à l'aide d'un travail très-modéré. C'est ainsi que, peu avant leur exil, ils formèrent les trois Missions de San-Estanislao, San-Joaquin et Belem, échelonnées sur la route qui devait plus tard les mettre en communication avec

leurs établissements de Moxos et de Chiquitos. Dans leurs relations avec les Indiens, ils déployaient une fermeté mêlée de douceur, une patience, une habileté, enfin un savoir-faire qui ont toujours été admirés même par leurs adversaires les plus acharnés, et qui n'ont jamais été égalés par leurs émules des autres ordres religieux.

La cour d'Espagne favorisa toujours l'établissement des Missions chez les Indiens, autant par esprit religieux que par politique, la réduction de peuplades vagabondes et pillardes en petits groupes de populations inoffensives étant à la fois une bonne œuvre et une bonne affaire. Aussi les jésuites expulsés furent-ils immédiatement remplacés par les franciscains, qui, jusqu'à l'époque actuelle, ont gouverné la plupart des Missions de l'Amérique du Sud. Durant tout le dix-huitième siècle, chaque fois que les gouverneurs ou le clergé demandaient des fonds pour fonder une Mission, le gouvernement espagnol ne les refusait guère, et fournissait non-seulement la solde des deux religieux qui devaient gouverner la Mission, solde qui était généralement de 50 piastres mensuelles, mais aussi l'argent nécessaire pour acheter les outils et le bétail indispensable à l'établissement. On faisait bâtir par des blancs l'église, la maison du curé, quelques cabanes pour les Indiens; on laissait une petite garnison de soldats pour maintenir l'ordre, et c'était aux missionnaires à faire le reste. Malheureusement, lorsque le bétail était mangé, que les instruments avaient été gaspillés ou volés, les efforts de ceux-ci n'étaient que trop de fois infructueux pour retenir les Indiens, qui, le plus souvent, n'avaient sollicité la Mission que dans l'espoir d'y être nourris sans rien faire. Il ne restait guère que quelques familles métisses, et la peuplade indienne retournait à ses bois. C'est ainsi que tant d'établissements commencés sur la lisière du Chaco disparurent et qu'on se souvient à peine de leurs noms. Les seules qui prospérèrent furent celles où le fond de la population était guaranie, et où la présence de quelques blancs, produisant de nombreux métis, assimilait, au bout d'un certain nombre d'années, la Mission nouvelle aux anciens villages formés dans le commencement de la conquête par le mélange des colons espagnols avec les indigènes.

Les jésuites, dans leur province des Missions, n'admettaient aucun étranger, aucun Espagnol. Cette mesure a été diversement jugée, et aujourd'hui elle serait radicalement mauvaise; mais elle s'expliquait alors par la malveillance que la fondation des réductions excita dans le principe chez les possesseurs de commanderies. Les franciscains étaient moins exclusifs, et il paraît d'ailleurs que cette

prohibition n'existait dans aucune des autres missions, puisque beaucoup de ces villages offrent aujourd'hui une fusion complète des éléments divers de leur population.

Depuis 1810 jusqu'à la présidence du général Urquiza, les gouvernements qui se sont succédé dans les provinces argentines ne se sont guère occupés des Indiens que pour les enrôler et les faire servir tour à tour, soit contre l'Espagnol, soit contre les divers partis qui se disputaient le pouvoir. L'enrôlement forcé des paisibles Guaranis des Missions de l'Uruguay dans les armées d'Artigas amena la destruction absolue de ces quinze bourgades, en 1817. On a vu depuis figurer les Pampas, les Abipons, les Mocovis dans les armées des Unitaires et des Fédéraux. A partir de 1853, cet état de choses a cessé, et les Indiens ont été rendus à leurs villages ou à leurs plaines. Le gouvernement a sagement pensé qu'au lieu de les mêler aux querelles des chrétiens et de leur mettre de si déplorables exemples sous les yeux, il valait mieux les faire instruire par des missionnaires qui cherchassent d'abord à leur donner des habitudes de travail, d'ordre et de stabilité, puis quelques notions religieuses à la portée de leur intelligence.

C'est aux missionnaires de la Propagande que l'on s'est adressé pour cela. Le beau couvent de San-Carlos, près du port du Rosario, a été mis à leur disposition. On y a joint depuis celui des franciscains, à Salta, qui n'avait plus que deux frères pour l'habiter. Une vingtaine de religieux ont été demandés à l'Italie et à l'Espagne pour former le noyau des futures Missions, et l'on a commencé à les répartir dans les villages de la frontière, qui manquent de prêtres depuis un temps immémorial. Quelques-uns ont été destinés aux Missions du Sud, et l'on a établi une maison provisoire à Rio-Cuarto. Le couvent de San-Carlos fournit ceux qui desservent la frontière de Santa-Fé et de Santiago-del-Estero, et déjà la Mission de San-Javier a été confiée au père Parodi. La maison de Salta, sous la direction du père Periche, religieux éclairé, aussi intelligent qu'actif, est chargée de donner les missionnaires nécessaires au Chaco supérieur, et, depuis 1857, le père Puydengolas est établi à la Mission de la Esquina-Grande, sur le Vermejo. Cette dernière Mission est formée de Matacos qui ont les plus grandes dispositions à se civiliser. Le gouvernement s'est chargé de tous les frais jusqu'à présent, et ces frais sont assez considérables.

Il est hors de doute que ces Missions nouvelles donneront de

bons résultats si elles sont conduites avec prudence et fermeté tout à la fois, et si, tout en respectant les droits de l'Indien, on l'oblige à respecter la propriété et à vivre de son travail. Trop souvent l'appât d'une ration de tabac, de maté ou d'un morceau de viande de cheval a suffi pour retenir un Toba, un Mocovi ou un Pampa dans un campement, où le suprême bonheur pour lui était de n'avoir rien à faire. Il faut aujourd'hui, s'il consent à vivre en société et à en accepter les bénéfices, qu'il en supporte aussi une partie des charges. C'est ce que les missionnaires chargés de sa direction ont à lui faire comprendre; cela d'ailleurs est moins difficile qu'on ne pense, si nous en jugeons d'après ce qui se passe en ce moment sur toutes les frontières de la Confédération, aussi bien avec les Pampas qu'avec les Tobas, les Chunupis, les Matacos, les Chiriguanos, etc.

L'Indien, respecté par le blanc, favorisé dans ses transactions avec lui, a compris les avantages du travail, puisqu'il vient de lui-même en demander, comme le font les Tobas et les Chunupis à Corrientes, les Payaguas au Paraguay, les Matacos et les Chiriguanos à Salta et à Oran. Il s'est donc créé de nouveaux besoins, et il comprend qu'il ne peut les satisfaire que par l'échange de son travail, qui lui procure sans danger, honnêtement, des vêtements tout faits, des étoffes, des ustensiles qu'il porte à ses villages, à ses *tolderias* (campement de tentes). Ces objets, il les échange quelquefois à son tour avec d'autres compatriotes qui sont restés au désert, et se sont contentés d'y soigner un peu de bétail ou d'y ramasser des fruits sauvages. Ces Indiens s'expliquent parfaitement le prix de l'argent, et, tout en ne sachant pas lire, savent très-bien distinguer la valeur des divers papiers-monnaie qui circulent à Corrientes et au Paraguay, de même que les Pampas connaissent fort exactement la quotité de celui de Buénos-Ayres. Sous ce rapport, ils ne se laissent nullement frustrer, ni sur les prix de ce qu'ils vendent ou achètent, ni sur la valeur des salaires qu'ils perçoivent. Nous ne pouvions regarder sans un vif sentiment de curiosité, au marché de Corrientes, des femmes tobas, à moitié nues, le sac de peau de fourmilier sur le dos et retenu sur le front par une corde, faire leur marché, acheter très-judicieusement, et ne payer qu'à leur prix les denrées diverses dont elles avaient besoin pour leurs ménages.

Les Pampas ont même des goûts plus relevés que ceux des peuplades du Nord : ils aiment les beaux vêtements, les belles armes; l'argent brille sur les harnachements de leurs chevaux; le maté, le sucre,

l'eau-de-vie, le vin de Bordeaux, les cigarettes, les cartes, sans compter la foule des objets de première nécessité, sont devenus des besoins pour les chefs et même pour de simples Indiens. Ils tirent ces articles de Buénos-Ayres, de Rio-Cuarto, du Morro, de San-Luis, de Mendoza, en échange de cuirs, de crins, de graisse, etc..., que les Argentins vont leur acheter, et aussi de ces jolis objets qu'ils savent manufacturer eux-mêmes, comme tapis de plumes d'autruche ou de peaux de mouffette (*zorrillo*), brides et fouets tressés, couvertures, ponchos, ceintures (*fajas*) de laine aux plus vives couleurs. — Leur commerce de bestiaux par la Cordillère avec le Chili assortit abondamment les Pehuenches de ce dont ils ont besoin. En outre ils commencent à s'occuper de l'agriculture, laquelle est en grand honneur chez leurs compatriotes les Araucans, — et les Ranqueles eux-mêmes se sont mis à semer du maïs.

Mais il est malheureusement trop vrai que beaucoup de ces Indiens n'empruntent à la civilisation que ses vices, et que les chrétiens qui se mêlent à eux ne sont pas toujours propres à les édifier. Cependant ce besoin d'objets nouveaux, qui devient impérieux, ce commerce avec les blancs, qui a augmenté d'une manière si considérable depuis la pacification, ces relations de chaque jour, tout favorise un rapprochement que le temps rendra progressivement plus intime. Dans cette situation, l'action du gouvernement argentin doit être et est en effet puissante, elle l'est surtout par l'influence incontestable qu'il exerce sur les chefs indiens, lesquels sollicitent vivement l'investiture de titres militaires dont ils sont très-fiers.

L'influence religieuse peut en même temps seconder très-utilement l'action civile; mais il ne faut pas se dissimuler que les Missions actuelles doivent se dépouiller complétement des tendances théocratiques et presque monastiques qu'avaient celles des dix-septième et dix-huitième siècles, et que le principe de la fusion des races doit y dominer avant tout autre, ce qui est diamétralement opposé à l'ancien système des jésuites. Autres temps, autres besoins: si les intelligents fondateurs des superbes missions du Parana et de l'Uruguay vivaient à l'époque actuelle, leur habileté si pratique des choses humaines leur ferait modifier profondément le système communautaire et exclusif d'après lequel elles étaient organisées, système utile dans le principe, mais impossible aujourd'hui.

Il est vrai que l'Indien est de lui-même essentiellement imprévoyant, qu'il est disposé à consommer en un jour les provisions de

la semaine, que son bonheur suprême est l'oisiveté, que l'ambition ne le talonne guère, et qu'il ne travaille bien que sous une impulsion étrangère, impulsion qui doit être donnée avec vigueur, avec équité, mais surtout avec continuité. Aussi acceptait-il très-facilement la communauté, et la regrette-t-il encore à l'heure qu'il est au Paraguay, où elle n'a été définitivement abolie qu'en 1848. Ces instincts, ces habitudes, furent certainement ce qui détermina non-seulement les jésuites, mais encore les autres religieux et même les gouverneurs civils, à l'ériger en système général.

Aujourd'hui tout est différent ; l'état actuel des populations indiennes voisines des frontières exige un autre ordre de choses, et nous pensons que l'absorption lente des tribus au moyen du travail fait et salarié chez les blancs, les relations commerciales résultant de l'échange de produits naturels ou industriels, la fusion du sang par l'union avec les femmes indigènes, tout cela dirigé et moralisé par l'influence de l'autorité civile et religieuse, est le meilleur moyen d'arriver au résultat que doivent désirer tous les amis de l'humanité, c'est-à-dire à l'assimilation des races en un seul corps de nation parlant la même langue, vivant de la même vie et adorant le même Dieu.

On sait combien la race indienne pure reproduit peu ; de détestables habitudes, telles que l'avortement provoqué, le meurtre des filles chez des tribus jadis très-puissantes, comme les Mbayas, les Guanas, etc., contribuent à restreindre encore cette reproduction. Aussi cette race doit-elle, sinon disparaître, du moins se transformer un jour, sous l'influence du sang caucasien qui la féconde et la modifie. Et la preuve que cette transformation lente mais fatale est dans les desseins de la Providence, c'est qu'elle a mis chez la femme indienne, comme chez la négresse d'Afrique, ce sentiment inné de préférence pour le blanc, qui partout rend si nombreuse la classe des métis, très-supérieure à la race primitive. En effet, à mesure que diminue le sang indigène pur, le sang mêlé augmente dans d'incroyables proportions ; et, le progrès ne s'arrêtant pas, la métisse elle-même recherche encore un blanc plus pur. Aussi les nouvelles immigrations d'Europe contribuent-elles encore à améliorer la race, qui chaque jour va se rapprochant du type supérieur dont les régions caucasiennes sont le berceau. Ce fait général et absolu, qui se manifeste aujourd'hui avec la dernière évidence dans toute l'Amérique du Sud, doit être accepté d'avance; et vouloir lutter contre une nécessité sociale de cet ordre serait perdre du temps dans d'inutiles tentatives.

Relativement à la population blanche et métisse, la population indienne actuelle est si peu considérable, si insignifiante même dans le bassin de la Plata, que son absorption ne nécessitera plus de longues années; les Missions peuvent donc exercer une influence très-heureuse, comme moyen de préparer et de moraliser à la fois cette absorption.

Nous l'avons déjà dit, les Indiens, heureusement, n'ont pas de répugnance pour le prêtre; celui-ci par conséquent peut beaucoup sur eux, plus que n'importe quel chef civil, qui n'a guère d'action que par les présents plus ou moins considérables qu'il peut leur distribuer, tandis que le missionnaire, qui ne les quitte pas, qui leur parle au nom d'un Être suprême auquel doit obéir le Blanc comme l'Indien, et que les respects entourent, s'en fait plus facilement écouter et obéir. C'est à lui de savoir manier ses néophytes de manière qu'ils soient d'abord des hommes avant d'être des chrétiens. Nous ne croyons d'ailleurs pouvoir mieux faire en parlant des Missions et des principes sur lesquels elles doivent être basées, que de reproduire ici, sur les derniers missionnaires et leurs travaux, les paroles que le fameux explorateur des affluents de l'Amazone, Hœncke, écrivait il y a soixante et dix ans :

« Depuis la conquête des deux Amériques, la piété des rois d'Es-
« pagne a toujours regardé la conversion de tant de nations païennes
« comme d'une extrême importance. On a dépensé généreusement et
« sans y regarder des sommes immenses pour ces conquêtes spiri-
« tuelles, mais avec des succès divers, plus ou moins heureux, sui-
« vant les époques. Aujourd'hui que l'enthousiasme qui portait
« tout le monde aux découvertes et aux conquêtes est éteint, on ne
« doit pas regarder les missionnaires comme de simples conquérants
« spirituels, mais aussi comme de véritables conquérants temporels,
« les seuls avec lesquels on puisse continuer aujourd'hui la conquête
« des peuples barbares, des pays et des provinces qu'ils habitent.
« D'une Mission bien établie et conduite de manière à augmenter
« rapidement le nombre des néophytes se forme un village, puis
« une ville, et de cette réunion de villes et de bourgs, une pro-
« vince.

« C'est un principe très-faux, et qui a fait beaucoup de mal, de
« croire que le premier moine venu est bon pour organiser une ré-
« duction d'Indiens et leur prêcher l'Évangile; tandis qu'au con-
« traire l'exact et heureux accomplissement d'une pareille tâche

« exige sans conteste des hommes d'un talent et d'une instruction « supérieurs, de beaucoup de résolution et d'une prudence singu- « lière. La Providence doit les avoir marqués d'avance pour cet em- « ploi ; elle doit leur avoir donné une force suffisante pour résister « aux ardeurs de la zone torride, aux insupportables piqûres des « moustiques, aux souffrances de la saison des pluies. Ils doivent « être doués d'une mémoire heureuse pour apprendre avec facilité le « dialecte des Indiens. Il faut que leur philosophie principale soit la « connaissance et l'étude de l'homme, de cet être si changeant et si « divers, véritable caméléon suivant les temps et les climats, de « l'homme surtout à l'état sauvage, tel qu'il est sorti des mains de « la nature, sans frein, sans autre loi que ses passions brutales, uni- « ques ressorts de toutes ses actions, enfin une vraie bête sauvage « sous l'aspect d'un homme.

« Malheureusement aucune des qualités que nous venons de citer « ne se trouve chez les franciscains que l'État emploie aujour- « d'hui à grands frais au service des Missions. Ils s'imaginent avoir « fait leur devoir lorsqu'ils ont pu réunir un grand nombre d'In- « diens récitant à la fois et en tumulte des prières qu'ils ne com- « prennent pas. — Dans leurs mains depuis trente ans, l'Indien n'a « appris autre chose qu'à répéter, comme un perroquet, des oraisons « dont il ignore le sens; il n'a pas la moindre idée nette de Dieu, de « l'Être suprême qui doit être le principe et le but de ses actions. « Ses connaissances industrielles sont restées au même point qu'à « l'arrivée des missionnaires, et au bout de tant d'années il n'est « pas plus avancé que par le passé. Tel est l'état déplorable des « Missions à la charge de cet ordre ; et son insuffisance pour une « pareille tâche a été la cause que, depuis l'expulsion des jésuites, « non-seulement les Missions n'ont pas avancé, mais qu'un nombre « considérable a disparu, et que les Portugais grandissent de tout le « terrain que leur abandonne ainsi l'Espagne. »

Thaddée Hœncke écrivait ceci après avoir exploré les Missions du haut Amazone. Nous ne prétendons nullement faire application de ces paroles à l'époque actuelle, du moins en ce qui touche les franciscains, puisque ces religieux ne font que commencer leurs travaux apostoliques, interrompus depuis un demi-siècle dans la Plata. Mais ce qui s'est passé dans le siècle dernier doit être une leçon pour le siècle présent. Pour qu'une Mission nouvelle réussisse, il faut qu'elle soit basée à la fois sur la religion, l'agriculture et les bonnes relations avec les blancs; l'instruction agricole et in-

dustrielle doit y marcher de pair avec l'instruction religieuse, et même la précéder au commencement. C'est en inculquant aux Indiens des principes d'ordre et de propreté, de respect et d'égards pour la femme, en leur inspirant le besoin d'un peu de bien-être et de confort, qu'on arrivera à leur donner des habitudes sédentaires, que quelques-uns ont déjà, à développer en eux le sentiment de la propriété, base de toute société durable. Le religieux chargé d'une mission pareille doit être, pour ainsi dire, un chef de culture et d'atelier autant qu'un catéchiste patient et pieux. C'est ainsi que les frères de Picpus ont pu civiliser, en quelques années, les anthropophages des îles Gambier, et ont fait de cet archipel un séjour de paix et de tranquillité qui rappelle les plus belles créations de la Compagnie de Jésus sur l'Uruguay et le Parana.

Puissent les nouveaux missionnaires appelés à la civilisation des peuplades du Chaco et des Pampas ne point oublier de pareils enseignements! Ils ne manqueront pas d'ailleurs ici d'illustres modèles: partout, sur le territoire argentin, ils retrouveront les traces des Solano, des Bolaños, des Montoya, des Fide, des Lorenzana, etc., de tous ces héros catholiques, défenseurs et civilisateurs des Indiens, dont les travaux ont honoré à la fois le christianisme et l'humanité.

Nous terminons ici ce que nous avions à dire sur la population primitive du Rio de la Plata. Ces détails, sans doute, sont bien incomplets au point de vue historique, mais le but de notre ouvrage nous oblige à restreindre tout ce qui n'est pas d'actualité. On trouvera d'ailleurs dans Azara d'amples développements sur la situation des tribus indiennes à l'époque de la conquête, et ensuite sur les Missions et l'organisation de l'empire espagnol dans la Plata. — Les écrits des pères jésuites Lozano, Guevara, l'*Histoire du Paraguay*, de Charlevoix, les divers mémoires imprimés dans la collection Angelis, enfin les ouvrages d'Alcide d'Orbigny, et surtout son *Traité de l'homme américain,* etc., compléteront ces renseignements pour ceux qui voudraient approfondir davantage l'intéressante question des origines indiennes.

CHAPITRE III.

Population d'origine européenne.

§ I. — *Population originairement espagnole.*

Cette population se composa, dans le principe, des aventuriers que l'amour des découvertes, l'espoir de rencontrer les trésors du Pérou, poussèrent vers la Plata. Il paraît que ce nom produisait un effet magique sur l'Espagne, puisque dès 1533 D. Pedro de Mendoza s'offrait à faire et faisait même à ses frais une grande expédition, laquelle échoua complétement, comme nous le savons, sur la plage de Buénos-Ayres. Des 2,500 Espagnols et des 150 Allemands qu'il avait emmenés, indépendamment des équipages des quatorze navires qui composaient sa flotte, bien peu retournèrent en Europe; ils succombèrent presque tous à la faim, aux maladies, ou sous la flèche des Indiens, et le reste se réfugia au Paraguay. Ce désastre n'empêcha pas cependant, six ans plus tard, en 1540, Alvar Nuñez Cabeza-de-Vaca de solliciter le titre d'*adelantado* (gouverneur) des provinces de la Plata, à la charge de faire également lui-même tous les frais de la nouvelle expédition, comme Pedro de Mendoza. L'immense quantité d'or recueillie par les conquérants du Pérou avait exalté tous les esprits, et l'on s'imaginait que dans ces vastes contrées inconnues devaient exister d'autres empires aussi riches, dont la découverte et la conquête produiraient de pareils bénéfices. La tradition que les Indiens du haut Paraguay possédaient sur l'existence à l'ouest d'un grand royaume où abondaient les métaux de la couleur et de l'éclat de l'or et de l'argent, contribuait encore à enflammer l'esprit d'aventure et la cupidité des Espagnols, et explique comment, dans les trente premières années qui suivirent la découverte du Rio de la Plata, les expéditions furent si nombreuses et si importantes. Cependant ces métaux précieux tant désirés n'existaient point, et la conviction en vint un jour. D'un autre côté, la lutte avec les Indiens avait été si acharnée que, de tant de milliers d'Espagnols accourus dans la Plata depuis une douzaine d'années, il ne demeurait, en 1538, que 600 hommes. Irala, nommé alors *adelantado*, réussit à grouper tout ce qui restait des expéditions précédentes autour de l'Assomption.

Ce fut là que commença à se former la population nouvelle, celle qui devait avec le temps constituer la population civilisée du bassin de la Plata.

Les premiers conquérants n'avaient emmené avec eux qu'un très-petit nombre de femmes européennes. Les nouveaux venus durent naturellement s'unir aux femmes indigènes. Cela était d'autant plus facile que les Guaranis, pratiquant la polygamie, offraient d'eux-mêmes leurs filles aux conquérants. Chaque chef se forma ainsi une sorte de petit sérail; ce qui contribua à multiplier singulièrement le nombre des métis. C'est le cas de constater ici que, l'Européen étant plus reproducteur que l'Américain indigène, la population autochthone dut diminuer à mesure que l'élément caucasien s'accrut.

Dans cette population, les Castillans purs se trouvaient certainement en plus grand nombre que les autres sujets du roi d'Espagne sortis de ses domaines de Belgique, d'Allemagne ou d'Italie; ces derniers toutefois y comptaient en notable proportion; c'est ainsi que nous nous expliquons la persistance du type allemand dans quelques familles du Paraguay. En effet, dans ce pays, nous avons trouvé des hommes grands et blonds, auxquels on eût été tenté d'adresser la parole en allemand, tandis que ces braves gens ne parlaient que guarani. Nous y avons vu des femmes blanches aux yeux bleus et parfaitement blondes, non pas de ce blond ardent espagnol qui se rapproche un peu du roux, mais de ce blond clair si commun dans le nord de l'Europe. Ce phénomène physiologique ne se rencontre même qu'au Paraguay; car dans tout le reste de la Plata, même sur le littoral, excepté chez des familles nouvellement arrivées, nous n'avons jamais retrouvé que ce blond fauve à reflets dorés, tel qu'on le voit dans les beaux portraits de l'école espagnole. Il est étrange assurément de voir persister un pareil type si longtemps dans un pays aussi retiré, aussi entouré de familles indiennes avec lesquelles il était difficile de ne pas se mêler; mais le fait n'existe pas moins et frappe tous les yeux; une partie de la population paraguayenne étonne véritablement par la netteté du caractère caucasien qu'elle a conservé.

Avec le temps, les femmes européennes, si rares dans le principe, arrivaient à leur tour; elles suivaient leurs maris ou leurs parents, employés du roi d'Espagne, ou négociants que le commerce attirait dans ces contrées. Leur présence contribua à faire prédominer le sang européen dans la bourgeoisie. En même temps les filles que les conquérants avaient eues des Indiennes s'alliaient naturellement

aux Espagnols nouveaux venus, et formaient ainsi une sorte de caste qui allait s'isolant de plus en plus de la race indienne pure. Celle-ci, tenue à distance et méprisée, donnait naissance à de nombreux métis qui formaient à leur tour une nouvelle classe intermédiaire entre l'aristocratie, fille de la conquête, et la race indigène, que son infériorité native maintenait nécessairement au dernier plan.

Ce qui se passa au Paraguay, berceau de la population hispano-américaine dans le Rio de la Plata, se passa depuis dans le reste du pays. Seulement la vie pastorale adoptée par les habitants du littoral et des Pampas les rendit moins susceptibles à l'endroit des mésalliances, et la population des campagnes, sauf quelques familles propriétaires de grandes portions du sol, et riches par conséquent, s'y composa presque entièrement de métis. La plupart des tribus indiennes se fondirent peu à peu avec les immigrants venus des différents ports de l'Espagne, et qui choisirent au milieu d'elles leurs épouses : ainsi les *Bohanes*, les *Yaros* de la côte de l'Uruguay, les *Chanas* et les *Timbus* de la rive droite du Parana se mêlèrent si bien à la population espagnole qu'il ne fut plus possible de les en distinguer; il en fut de même de quelques tribus calchaquies, telles que les Quilmès et les Acalians, transportées des vallées des Andes aux environs de Buénos-Ayres, en 1664. Dans la Bande-Orientale, l'Entre-Rios et Corrientes, les Minuanes, les tribus de Guaranis de l'intérieur se fondirent également avec les Espagnols; les Charruas seuls se tinrent à l'écart et furent à la fin exterminés. Sur la lisière du Chaco, Santa-Fé se recruta des métis que lui fournissaient les Abipons, les Tobas, les Mocovis, etc. — Ainsi se forma la population actuelle des campagnes du littoral, chez laquelle il est si facile de reconnaître les traits caractéristiques du sang indien : yeux et cheveux noirs, teint basané, pieds et mains remarquablement petits, taille moyenne, mais élancée et bien prise.

Dans les provinces de l'intérieur, le mélange fut moins rapide que sur le littoral. Le régime des encomiendas maintenu plus longtemps par suite de la configuration du pays et de la nécessité de l'irrigation, la distribution de la terre entre des familles blanches ayant sous leurs ordres un assez grand nombre de vassaux, tout cela établit une ligne de démarcation bien tracée entre les blancs et les Indiens. Ces derniers formèrent la masse du peuple, et, quoique le nombre des métis y devînt de plus en plus considérable, cependant les unions de ces mêmes métis avec les Indiennes, le peu d'immigration nouvelle venue d'Europe, et par conséquent la rareté de l'élément blanc, contribuè-

rent à maintenir la race, et par conséquent le type ancien; aussi la population rurale de toutes ces provinces porte-t-elle plus visiblement que celle du littoral l'empreinte de son origine indienne; ce n'est que dans les villes et dans quelques familles bourgeoises de la campagne que l'élément caucasien reparaît.

Telle fut, jusqu'en 1810, la population argentine, sans parler des modifications apportées par l'introduction des noirs africains, qui d'ailleurs ne furent jamais aussi nombreux que dans les autres colonies. Sous le régime colonial, les blancs formaient naturellement l'aristocratie; les métis, quelle que fût leur position, étaient relégués au second plan, et les Indiens purs, au dernier. Cette distinction entre le sang noble et le sang plébéien était même consacrée par les registres de l'état civil conservés dans les églises; beaucoup, jusqu'à ces derniers temps, avaient des sections particulières pour les Espagnols et pour les naturels, parmi lesquels on comprenait les noirs et les mulâtres. Les blancs, depuis l'abolition des enconmiendas, n'avaient d'ailleurs nul privilége sur les naturels; le degré de fortune ou des emplois publics établissaient, seuls, des distinctions réelles. Cependant, comme il fallait bien que l'orgueil de la peau y retrouvât son compte, — dans le Nord, on désignait les métis sous le nom de *Cholos*, et sur le littoral sous celui de *Chinos*, désignations malséantes, mais passées en habitude. Ce dernier nom venait sans doute de la ressemblance que l'on trouvait entre les Guaranis et les Chinois, dont les yeux obliques et le teint jaunâtre paraissent au premier abord désigner une origine commune.

L'introduction de la race nègre, à partir de 1702, avait fourni un autre élément à cette population déjà très-mélangée. Le nombre des mulâtres, produits de l'union du blanc et du noir, celui des sambos, produits du noir et de l'Indien, étaient devenus assez considérables: la nouvelle immigration européenne qui eut lieu à partir de 1815 vint encore modifier ces proportions en y faisant prédominer de nouveau le type caucasien.

A la fin du siècle dernier, la population avait considérablement augmenté dans le bassin de la Plata, quoiqu'on ne pût cependant la comparer à celle du Chili, du Pérou ou du Mexique. L'établissement de la vice-royauté de ce nom, avec Buénos-Ayres pour capitale, avait été une mesure éminemment favorable et qui convenait à l'importance que ce pays acquérait tous les jours par la valeur de ses productions.

De ces productions dues principalement, comme on sait, à l'industrie pastorale, résultaient naturellement deux grandes divisions dans la situation des populations de la Plata. — La région des Pampas et du littoral consacrée aux troupeaux, et n'ayant qu'un seul port pour communiquer avec la métropole, devint le siége d'une population peu nombreuse, mais énergique et insouciante, que la vie du désert rendit fort indifférente à la vie civilisée et aux distinctions sociales, dédaigneuse de la ville et de ses habitants, et ne recherchant dans l'homme que la vigueur physique et morale. Cette disposition, même sous le régime colonial, y fit prédominer les instincts démocratiques, et, tandis que dans les autres colonies espagnoles les titres nobiliaires étaient nombreux et recherchés, on ne s'en préoccupait que médiocrement sur le littoral. — Dans les provinces des Andes et dans le nord de la vice-royauté, la population, plus sédentaire, livrée à ses travaux agricoles, habituée au régime seigneurial, conséquence du long règne des *enconmiendas*, était beaucoup plus soumise, plus formée à l'ordre et au respect de l'autorité. L'établissement des majorats y avait d'ailleurs perpétué la prédominance de certaines familles et de certains titres, et ce ne fut qu'après les guerres de l'indépendance que ces conditions sociales se modifièrent.

On se tromperait toutefois si l'on croyait que l'autorité du roi d'Espagne fût absolue dans toutes les régions de la Plata, et que les querelles si fréquentes qui ont divisé ces populations depuis 1810 aient été chose nouvelle. Il suffit de lire les historiens du Paraguay et du Tucuman pour voir combien la puissance royale avait peu d'action, à d'aussi longues distances, sur un continent entier, et combien les passions avaient le champ libre pour s'y exercer dans toute leur liberté sauvage. Les rivalités d'amour-propre et d'ambition entre les conquérants ensanglantèrent plus d'une fois les champs argentins, et les Indiens vaincus virent leurs vainqueurs s'entr'égorger à leur tour. Il est vrai que les combattants invoquaient des deux parts le nom du roi; mais personne n'était dupe de leurs protestations. Ainsi : Alvar-Nuñez était jeté dans un cachot par ses administrés; — Luis de Cabrera était assassiné juridiquement par Abreu, etc. Les gouverneurs se dépossédaient tour à tour, et longtemps une véritable anarchie régna dans ces provinces. — Ce ne fut que dans le courant du dix-huitième siècle qu'un ordre réel s'établit dans ces vastes domaines de la couronne d'Espagne, et que l'administration, tout imparfaite qu'elle fut, parvint à étendre ses

bras partout et à se faire obéir sans hésitation sur la totalité du territoire.

La guerre de l'indépendance, en semant l'esprit de liberté parmi des populations qui ne le comprenaient pas, qui n'y étaient point préparées, déchaîna de nouveau les passions; les anciennes rivalités reparurent de province à province, de famille à famille, et profitèrent du bouleversement causé par la chute du régime colonial pour exercer leurs vengeances ou satisfaire leurs ambitions. Les masses, habituées à la docilité, suivirent l'impulsion qu'on leur imprimait, et servirent ainsi tour à tour les divers partis qui déchiraient le pays. Il y a plus : dans les provinces pastorales, où la population était plus énergique, où l'habitude du cheval et l'absence d'établissements agricoles lui donnaient une mobilité extrême, surgirent des chefs, *caudillos*, dont le moindre signe groupait derrière eux des escadrons de cavaliers intrépides, avides de combats et de pillage, et qui plus d'une fois mirent en leurs mains le sort du pays. Ces chefs de partisans, qui d'abord avaient rendu de grands services dans la lutte contre la métropole et ses adhérents, devinrent ensuite par leurs exigences et leur esprit de localisme un obstacle sérieux à l'organisation du pays. Ce ne fut qu'après de longs déchirements que tous ces éléments agités pendant tant d'années se calmèrent et finirent par s'habituer au régime légal.

Des émigrés, de hardis chercheurs d'aventures, venus du midi de l'Europe, mêlés bientôt à des indigènes soumis et convertis, tels furent donc les éléments principaux dont se forma la population chrétienne et civilisée du bassin de la Plata. Si l'on en excepte les Allemands, Belges ou Italiens immigrés du temps de la grande monarchie espagnole, il ne vint plus que des Castillans à partir des dix-septième et dix-huitième siècles. L'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne (1700), et depuis, le pacte de famille (1761) célébré entre les différentes branches régnantes de cette illustre race, permirent plus tard à quelques Français aventureux de pénétrer dans ces contrées si peu connues de l'Europe. De là, ces noms français que l'on retrouve chez quelques familles du pays qui reconnaissent un bisaïeul ou trisaïeul de cette nation. Mais le nombre en fut longtemps fort réduit, le système gouvernemental reposant essentiellement sur l'exclusion de l'étranger et sur le monopole absolu du commerce exercé par la métropole à l'égard de sa colonie.

La révolution de 1810, en rendant le pays entièrement indépen-

dant de l'Espagne, et en y appelant le commerce du reste du monde et l'immigration étrangère, changea complétement ce système. Il ne faut pas croire cependant que le nouveau régime fut si facile à établir dans le principe. L'administration était tout entière aux mains des Espagnols nés en Europe; et tous les préjugés du pays, enracinés par l'habitude, cette force si puissante dans tous les États sud-américains, leur étaient favorables. Il fallut, d'une part, le triste état de la péninsule espagnole, presque tout entière aux mains d'un conquérant étranger; de l'autre, le mouvement d'idées imprimé au monde par la révolution française, pour donner l'énergie nécessaire à ces velléités de liberté et d'autonomie qui commencaient à poindre dans les esprits. Mais une fois le premier pas fait, et il eut lieu le 25 mai 1810, on marcha rapidement. Quelques mois après, la réaction était générale et violente contre la métropole, et surtout contre ceux qui la représentaient. Quoique l'on ne parlât pas encore de s'affranchir absolument de l'autorité royale, dès les années suivantes le principe en fut accepté, et, lorsque les événements de 1814 vinrent redonner à Ferdinand VII la possession pleine et entière de la péninsule, son refus maladroit de transiger avec la révolution sud-américaine ne fit que fortifier l'idée d'une indépendance absolue, qui fut effectivement proclamée le 9 juillet 1816 au congrès de Tucuman.

On pouvait penser que l'exemple des États-Unis aurait fait réfléchir l'Espagne, et qu'elle aurait compris que l'heure était venue de céder de bonne grâce et avec de bonnes conditions ce qu'elle serait plus tard obligée d'abandonner par la force : il n'en fut rien. Ferdinand, ses conseillers, les cortès même, avec leur prétendu libéralisme, préférèrent la lutte à une transaction avantageuse et équitable entre deux peuples de même origine. Cette opiniâtreté inepte prolongea la guerre de dix années dans l'Amérique du Sud, et détermina une séparation absolue, là où le bon sens, l'humanité, l'intérêt de chacun, les instincts de race et de famille, l'identité de langage, devaient perpétuer, sinon une liaison intime, du moins d'amicales relations. L'indépendance amena le triomphe des idées républicaines, pour lesquelles le pays n'était pas encore mûr, et dont les conséquences furent vingt-cinq années de plus de discordes et de désorganisation. L'exemple du Portugal et du Brésil, placés dès l'origine dans les mêmes conditions, avec des mœurs et des instincts analogues, prouve ce qu'une politique plus judicieuse des deux parts eût pu obtenir. Il est permis de croire que, si la mo-

narchie constitutionnelle se fût établie alors au Mexique, en Colombie, au Pérou, au Chili, dans la Plata, tous ces pays présenteraient aujourd'hui un spectacle bien différent de celui qu'ils doivent à une laborieuse expérience républicaine de quarante années. On peut en juger par l'état actuel du Brésil, où, le principe d'autorité mis hors de question, les institutions libérales fonctionnent sans peine, et où la stabilité du pouvoir favorise le développement continu d'une prospérité remarquable.

A la vérité, la Plata était le pays où il y avait le moins d'éléments monarchiques, et ce, par suite de l'éducation et des coutumes des habitants; aussi ce ne fut pas là que dura la lutte contre la métropole. Dès 1816, il fut complétement soustrait à l'autorité de l'Espagne, qui ne fit d'ailleurs de ce côté aucune tentative pour ressaisir cette ancienne partie de ses domaines; il en résulta que les Provinces-Unies purent employer leurs forces à seconder l'émancipation des autres fractions de l'empire espagnol. C'est ainsi que les armées argentines contribuèrent puissamment à la délivrance du Chili, du Pérou et de la Colombie.

En même temps, les régions platéennes commencèrent à recevoir beaucoup de ces proscrits ou de ces exilés volontaires que les événements de 1814 et de 1815 forçaient à quitter l'Europe. Le nouvel essor que la paix imprima au commerce multiplia en outre les relations entre l'ancien et le nouveau continent : les Sud-Américains visitèrent l'Europe, les Européens vinrent chercher fortune sur ces plages nouvelles. — La proximité relative de la Plata, par suite des facilités de la navigation, la beauté de son ciel, la salubrité de son climat, l'affabilité des habitants, le mouvement des affaires, attirèrent de plus en plus l'attention de l'Europe, et dès lors commença à s'établir vers ces rives un courant d'immigration qui ne s'est pas arrêté, il est vrai, mais qui n'a pas acquis non plus toute l'importance qu'il doit avoir, nous le croyons, dans un temps peu éloigné.

§ II. — *Immigration européenne à partir de* 1820.

Jusqu'en 1820, le mouvement d'immigration fut peu marqué. Quelques étrangers étaient venus d'abord s'établir à Buénos-Ayres et à Montevideo : c'étaient des négociants, des marchands, des artisans, quelques hommes exerçant des professions libérales; mais, à partir de cette époque, le nombre des immigrants augmenta sensi-

blement. Buénos-Ayres, après de violentes agitations, venait de retrouver un peu de calme ; Montevideo, possédé par les Portugais, était tranquille ; cette paix, qui promettait de durer, fit songer aux entreprises agricoles et industrielles, et l'on s'attacha à encourager l'immigration européenne. Plusieurs publications, faites dans ce but, lui imprimèrent en effet un mouvement ascensionnel considérable, et l'on vit arriver, non plus seulement des commerçants et des ouvriers, mais aussi des capitalistes et des agriculteurs qui commencèrent à s'occuper de l'industrie pastorale, à acheter des estancias, à soigner l'élève du mouton et à améliorer sa laine. En 1825, époque de prospérité pour les deux rives de la Plata, le courant était bien établi. Il se continua même pendant la guerre avec le Brésil, et beaucoup d'Européens se répandirent dans les provinces de l'intérieur. En 1829, leur nombre était déjà si considérable dans la seule ville de Buénos-Ayres qu'ils purent, lors du siége de cette ville par les dissidents des provinces, former un corps important de garde nationale, sous le nom de *bataillon de l'ordre.* Les événements postérieurs amenèrent un temps d'arrêt dans la prospérité de Buénos-Ayres, mais alors l'immigration, attirée par la tranquillité qui régnait sur la rive gauche de la Plata, dans le nouvel État oriental qui venait de s'y former, commença à affluer à Montevideo, sa capitale.

Ce ne fut, toutefois, qu'à partir de 1836 que le courant y prit de très-sérieuses proportions ; c'est à cette époque, en effet, que les Basques des départements français pyrénéens et des provinces biscayennes de l'Espagne apparurent en grand nombre, et apportèrent un élément précieux à l'industrie du pays. De 1837 à 1842, ce mouvement ne fit qu'augmenter. Le régime antipathique à l'étranger que la dictature avait établi à Buénos-Ayres, ses querelles avec la France, le blocus qui en fut la suite, tout cela concentra l'immigration sur la rive gauche. Buénos-Ayres se dépeuplait tout à la fois par la retraite des adversaires de la dictature qui fuyaient la confiscation et la mort, et par le déplacement des étrangers qu'attirait la prospérité de la Bande-Orientale. C'est ainsi que la population et la richesse de ce pays allaient toujours croissant : en 1842, le nombre des immigrants y dépassa 14,000 et semblait devoir progresser encore, lorsque la guerre civile et étrangère, portée jusque sous les murs de Montevideo, vint suspendre pour bien des années ce courant venu de l'Europe et le forcer à se diriger ailleurs.

Cette émigration avait eu l'avantage de fournir un grand nombre

d'ouvriers de toute sorte, et surtout de journaliers, travaillant indistinctement dans les *saladeros*, dans les fours à brique, et comme maçons ou terrassiers, car la construction des édifices absorbait la plus grande partie des bras nouveaux venus; elle était donc essentiellement industrielle. Quant à l'agriculture, elle était exercée par des colons venus des îles Canaries, et qui s'étaient surtout répandus autour de Montevideo; mais elle ne se faisait guère que sur une petite échelle. Outre ces agriculteurs et ces journaliers, un grand nombre d'artisans et de commerçants, beaucoup de gens exerçant des professions libérales, étant venus également se fixer dans le pays, et tous contribuaient à y développer une activité inconnue jusqu'alors.

Le siége de Montevideo par l'armée du dictateur, et qui dura près de neuf ans avec des péripéties diverses, eut pour effet de disperser la majeure partie de cette population étrangère. Dans le principe, une fraction considérable avait pris les armes, comme en 1829 et 1839, pour défendre la ville contre une armée à qui son expédition dans l'intérieur avait fait une réputation sinistre; mais la prolongation du siége finit par lasser beaucoup de volontaires, qui laissèrent le fusil et s'en furent d'abord dans la province brésilienne de Rio-Grande, puis, à partir de 1848, à Buénos-Ayres, où le commerce, exclu de Montevideo par la guerre, se reporta tout entier. Ce fut aussi à cette même époque que l'Entre-Rios, florissant et tranquille sous l'administration habile et généreuse du général Urquiza, commença à recevoir un assez grand nombre de personnes qui, fuyant les troubles de la Bande-Orientale, aussi bien que les excentricités de la dictature de Buénos-Ayres, venaient chercher sous une administration protectrice la paix et le travail (1).

(1) En 1839, époque des premières querelles de la France avec Rosas, l'escadre française bloquait Buénos-Ayres et avait son point de ralliement à Montevideo, dont le port lui était ouvert, car le gouvernement oriental avait de son côté déclaré la guerre au dictateur. Celui-ci envoya, par l'Uruguay, une armée qui envahit la Bande-Orientale. Montevideo, dégarni de troupes par le président Rivera, qui avait rassemblé le plus de monde possible pour tenir la campagne, fut protégé par une garnison de marins débarqués de l'escadre, auxquels se joignit une partie de la population étrangère, et surtout de la fraction française, formée en garde nationale. — C'était jusqu'à un certain point une répétition de ce qui s'était passé à Buénos-Ayres dix années auparavant. — Seulement, en 1829, la France n'étant point engagée dans la question, le consul général avait dû protester contre l'armement de ses nationaux, tandis qu'en 1839 ceux-ci étaient convoqués directement par l'autorité française. — Du reste, on n'eut point à combattre, tout se passa dans la campagne. Le général Rivera battit l'armée rosiste à Cagancha, le 29 décembre, et les volontaires étrangers retournèrent à leurs travaux.

De 1843 à 1852, l'immigration européenne fut à peu près nulle; on vit bien encore arriver isolément des artisans, des commerçants, des hommes de toutes professions, mais non plus des navires chargés de ces Basques français ou espagnols, de ces Italiens, journaliers ou agriculteurs, qui avaient fourni naguère les bras nécessaires aux grands travaux de l'agriculture et de l'industrie. Les nouveaux venus allaient généralement à Buénos-Ayres, car la Bande-Orientale, livrée au régime militaire, inintelligent et brutal de l'invasion, n'offrait ni sécurité ni garantie, et Montevideo restait assiégé. Pendant quatre années, de 1848 à 1851 inclusivement, Buénos-Ayres profita largement des malheurs de sa rivale, et lui enleva une partie de sa population.

La chute de la dictature, à la bataille de Monte-Caseros (3 février 1852), rétablit l'équilibre, et Montevideo se repeupla. Tout annonçait des jours meilleurs, lorsque les nouveaux troubles suscités à Buénos-Ayres par la déplorable révolution du 1er septembre 1852, ceux de Montevideo en 1853, firent craindre à la perpétuité des discordes civiles sur les deux rives de la Plata, et amenèrent la dissolution de plusieurs sociétés d'immigration qui venaient de se former. On ne recommença à croire à la paix que lorsque l'on vit les provinces argentines, ne se préoccupant point de l'isolement volontaire de Buénos-Ayres, s'organiser sur une base large et solide, discuter paisiblement et proclamer leur constitution au congrès de Santa-Fé, et mettre enfin à la tête de la nation l'homme de sens et de cœur qui, après avoir renversé la tyrannie, s'était fait le premier soldat de

Au siége de Montevideo, en 1843, ce furent les souvenirs de 1829 et de 1839 qui poussèrent les étrangers à prendre les armes pour défendre la ville conjointement avec la garnison orientale. Ils s'organisèrent en trois corps, Français, Basques et Italiens, sous les ordres des colonels Thiébaut, Brie et Garibaldi. Malgré la mort du premier, en 1850, et le départ du troisième pour l'Italie, en avril 1848, ces trois corps tinrent bon jusqu'à la pacification du 8 octobre 1851. — Il est vrai de dire que cette longue résistance avait d'abord été encouragée par l'intervention commune de la France et de l'Angleterre, au commencement de 1845; mais lorsque l'Angleterre retira son action, en 1847, sans avoir rien obtenu de Rosas, et que la France, sans cesser absolument de soutenir Montevideo, s'obstina dans la voie de négociations qui semblaient devoir être interminables, la résistance de la ville et de sa garnison fut tout aussi tenace qu'au commencement du siége. Cependant, à partir de ce moment (1847), une partie de la population étrangère, fatiguée de la durée de la guerre, s'exila graduellement de la ville pour chercher du travail ailleurs, et se répandit ainsi dans les contrées voisines.

Ainsi que nous l'avons raconté dans notre Introduction, ce fut la levée de boucliers du général Urquiza contre Rosas qui mit à fin la guerre dans l'État-Oriental et délivra Montevideo.

la loi. Le général Urquiza une fois président de la Confédération argentine, on put compter sur l'avenir, et les immigrants reparurent (1).

L'ouverture des grands fleuves considérés désormais comme mers, et garantie par des traités avec les principales nations commerçantes du globe, témoigna hautement du désir qu'avaient les Argentins de se mettre en contact intime avec le reste du monde. Cette grande mesure mit fin au système égoïste né des préjugés coloniaux qui avaient monopolisé jusque-là la navigation fluviale en faveur des deux seuls grands ports de la Plata, Buénos-Ayres et Montevideo. Entraîné par l'exemple de la Confédération, l'État-Oriental adopta les mêmes principes, auxquels Buénos-Ayres, fraction dissidente de la nation, ne se conforma qu'avec une mauvaise humeur mal déguisée. Dès lors le mouvement était imprimé : l'agriculture, l'industrie, le commerce, la navigation, tout naquit, pour ainsi dire, à la fois et grandit avec une rapidité qui tint du prodige. Il faut avoir vu le pays tel qu'il était en 1852 et le voir ce qu'il est aujourd'hui (1859) pour se faire une idée du progrès accompli en six années. L'immigration devait nécessairement se ressentir du nouvel état de choses, elle reprit en effet son cours; d'ailleurs la constitution en avait pro-

(1) Ce va-et-vient de l'immigration exige une explication particulière : — De 1838 à 1853, c'est-à-dire pendant les seize années qu'ont duré la guerre contre Rosas, les rivalités armées de Montevideo et de Buénos-Ayres, les querelles de celle-ci avec les provinces, une partie de la population de ces deux villes, aussi bien nationale qu'étrangère, a été flottante, se reportant tour à tour sur celle des deux rives de la Plata qui était la moins agitée et inspirait le plus de sécurité. En pareille occurrence, les immigrants nouveaux venus ne pouvaient prendre racine nulle part, et se transportaient là où ils trouvaient du travail, tout en cherchant à s'éloigner le moins possible des deux grands centres de la population étrangère de la Plata, Buénos-Ayres et Montevideo.

De 1836 jusqu'à l'époque du siége, en 1843, Montevideo avait été le centre, la capitale, pour ainsi dire, de l'immigration étrangère dans la Plata ; depuis 1848, Buénos-Ayres l'est devenue à son tour et l'est restée jusqu'à l'époque actuelle; mais les provinces de l'intérieur, qui n'avaient reçu que fort peu d'immigrants, les ont vus affluer à partir de 1854. Malheureusement cette immigration n'est pas encore assez considérable, relativement à l'immensité du pays qu'il y a à peupler. Elle n'en est pas même arrivée, en moyenne annuelle, pour toute la Plata, au chiffre brillant de 14,000, qu'elle avait atteint pour Montevideo seul en 1842.

Les Compagnies d'immigration qui s'étaient formées immédiatement après la chute de Rosas, en 1852, ont été momentanément découragées par les événements ultérieurs, tels que la révolution de septembre, les discordes de la Bande-Orientale, etc., etc., et n'ont repris que lentement leurs opérations.

Nous reviendrons d'ailleurs en partie sur ces événements, lors de la classification des immigrants et dans la chronologie raisonnée (tome III).

clamé l'utilité et imposé au gouvernement le devoir de la protéger. — L'administration du général Urquiza n'y manqua pas. Non-seulement elle patrona et favorisa toutes les publications tendant à faire connaître le pays, son état et ses ressources, mais encore elle fit les premiers frais de plusieurs expéditions de colons qui trouvèrent sur le sol argentin une large et bienveillante hospitalité. Nous verrons bientôt quels établissements se sont créés sous cette bienfaisante influence.

Un des principaux caractères de l'immigration, depuis 1853, c'est le grand nombre de gens qui viennent aux rives de la Plata à peu près sans espoir de retour. Jadis on ne songeait guère à venir en Amérique que pour y faire fortune et s'en retourner au plus vite en jouir dans sa patrie. Il est vrai que cette espérance se réalisait peu, et que si, regardant autour de nous, nous cherchons ceux qui, depuis trente ans, ont pu regagner la patrie avec une fortune acquise, le chiffre n'en arriverait pas à un sur mille. Effectivement, sauf quelques circonstances heureuses tout à fait exceptionnelles, la fortune est bien difficile à gagner pour ceux qui arrivent sans capital; et ceux qui en ont un le perdent souvent, dès le principe, par leur inexpérience du pays, par de fausses spéculations. Quelques-uns parviennent, il est vrai, à se refaire une position meilleure et quelquefois même brillante; mais pour cela il faut du temps.

Or, pendant que ces années s'écoulent, le souvenir du pays, si vif dans les premiers moments, va s'effaçant peu à peu; les parents, les amis d'Europe vous oublient, ou leurs lettres deviennent plus rares; l'étranger, s'il est célibataire, se marie le plus souvent avec une fille du pays; les enfants nés Sud-Américains veulent demeurer tels. — Au bout de vingt ans de séjour, on est devenu, sinon étranger à l'Europe, du moins plus habitué à l'Amérique, où l'on a une nouvelle famille, de nouveaux amis, de nouvelles relations, où le climat vous sourit sans cesse, où des occupations toujours renaissantes et généralement plus lucratives vous absorbent. Et puis la facilité actuelle des communications avec l'Europe, à l'aide de la navigation à vapeur, permet de faire de temps à autre des voyages qui rendent moins pénible encore l'éloignement du lieu natal. On peut ainsi l'aller saluer de temps à autre, et le séjour du Nouveau Monde en devient par conséquent très-tolérable.

Dans la Plata, tout se passe exactement comme nous venons de le dire. En outre, dans les grandes villes du littoral, le nombre des

étrangers est aujourd'hui si considérable que chacun s'y retrouve dans un milieu accoutumé, et qu'il semble qu'on n'ait quitté qu'à moitié l'Europe. En effet, malgré les guerres civiles et étrangères, malgré les troubles de toute espèce, les désastres commerciaux, le bassin de la Plata est encore, de tous les pays de l'Amérique du Sud, celui qui renferme le plus d'étrangers. Ceux-ci forment le tiers de la population des villes de Buénos-Ayres, Montevideo, Rosario, Parana, Gualeguaychu, etc. Ils constituaient, en 1852, le quart de la population de l'État-Oriental, et font en ce moment le cinquième de celle de la province de Buénos-Ayres. Les recensements ne sont point assez complets pour que nous puissions en donner le chiffre général exact (voir aux notes et documents); mais nous pouvons hardiment l'évaluer aujourd'hui à cent vingt mille au moins. D'ailleurs le courant d'immigration est établi, faible encore sans doute (douze mille au plus par an pour toute la Plata), mais continu, et tout porte à croire qu'il augmentera rapidement.

Un fait heureux pour l'avenir du pays doit être signalé, c'est que généralement l'émigrant ne se borne plus à venir seul, il amène sa famille; c'est donc un citoyen futur assuré à la république, surtout s'il se fixe à la campagne; car les enfants adoptent immédiatement la vie des nationaux, manient comme eux le lazo, les bolas, manœuvrent un cheval avec la même hardiesse et la même habileté, et songent ensuite à devenir par leur travail propriétaires du sol qu'ils ne quitteront plus.

Pendant longtemps les étrangers eurent la manie de se fixer exclusivement dans les villes, et il faut avouer que la triste réputation des campagnes, au point de vue de la sécurité personnelle, n'était pas faite pour les attirer. Les grandes guerres civiles ayant cessé depuis tantôt dix ans, les incursions d'Indiens étant devenues plus rares, ils se sont enfin aventurés dans l'intérieur. Ils ont compris que l'exploitation du sol leur offrirait un jour plus d'avantages, une position de fortune plus fixe que l'exercice d'un petit commerce, d'une petite industrie dans une des grandes villes du littoral, où la concurrence dans toutes les professions et tous les métiers devient chaque jour plus considérable, et où les crises commerciales sont si fréquentes et si désastreuses.

Voici en effet ce qui arrive : l'immigrant nouvellement débarqué, impressionné par les récits exagérés et souvent contradictoires qu'on lui fait de la situation de l'intérieur, de la vie qu'on est forcé d'y mener, se résout d'abord à demeurer sur le littoral. Mais ces frayeurs

s'évanouissent lorsqu'il connaît mieux le pays, et il est à remarquer que presque tous les étrangers, établis aujourd'hui dans l'intérieur des provinces argentines, ont vécu longtemps à Buénos-Ayres ou à Montevideo avant de se décider à aller porter plus loin leur expérience et leur industrie. Généralement ils se sont très-bien trouvés de cette résolution et se sont fait dans l'intérieur une position que jamais ni Buénos-Ayres ni Montevideo ne leur eussent donnée.

Cette émigration, du littoral de la Plata vers les provinces argentines, est un fait récent, car il ne date guère que de 1854. C'est le résultat de la confiance qu'inspirent l'administration actuelle et le nom du magistrat éminent qui la préside ; c'est aussi l'effet d'une connaissance plus répandue des ressources de ces provinces et des excellentes dispositions de leurs habitants à l'égard de l'étranger. Partout il y a considérablement à faire dans ces régions, et les bras manquent; une foule d'industries ordinaires et de nécessité première sont absentes faute de gens pour les exercer; il y a donc place pour cette multitude d'artisans que la concurrence laisse quelquefois sans travail à l'entrée de la Plata, et qui trouveraient facilement à se faire une position meilleure à San-Luis, à San-Juan, à Cordova, Tucuman, Mendoza, etc., etc...

Sans doute les villes populeuses du littoral, telles que Montevideo, Buénos-Ayres, Rosario, ont un vif attrait pour le nouvel arrivant, qui s'y trouve entouré de compatriotes; mais il faut qu'il sache bien que les dépenses y sont très-fortes, et que si le salaire est plus élevé que dans l'intérieur, il en reste peu de chose, sinon rien ; qu'il est presque impossible à l'artisan ou au petit commerçant d'y devenir propriétaire, à cause du haut prix des terrains; et qu'en somme, au bout de plusieurs années de travail suivi, il n'est guère plus avancé qu'au premier jour, tandis que dans les villes et bourgs de l'intérieur il eût pu facilement se former un établissement auquel le temps aurait donné une valeur réelle.

Dans les villes, l'artisan, le journalier, trouvent généralement à vivre. La domesticité, dont les gages sont très-élevés, est une ressource précieuse pour les hommes et surtout pour les femmes européennes, ordinairement plus travailleuses et plus habiles que les femmes de couleur qui autrefois composaient exclusivement la partie féminine du service des maisons argentines. Les grands travaux industriels qui se sont développés emploient beaucoup de bras; mais les fluctuations mêmes de ces travaux, tour à tour repris ou abandonnés, suivant les circonstances, rendent précaire la situation des tra-

vailleurs et contribuent à former, à Buénos-Ayres principalement, une masse de population flottante analogue à celle des grandes villes de l'Europe, où cette population même est devenue un embarras et un danger. Cette accumulation de véritables prolétaires sur un seul point est le premier fait de ce genre dans la Plata et doit donner à réfléchir au gouvernement; heureusement le danger ne fait que commencer encore, et l'immense étendue du sol fournit les moyens de le conjurer.

Si le journalier, le manouvrier, trouvent généralement à vivre; si l'artisan est, en quelque sorte, maître de son travail, puisqu'il peut porter son industrie où bon lui semble et qu'il trouve partout à l'exercer, il n'en est pas de même de cette foule de gens sans état, ou à peu près : commis, professeurs, hommes d'affaires, gens ruinés en Europe, déclassés enfin, qui viennent demander au nouveau continent une position que leur refuse l'ancien. Ceux-ci sont les plus à plaindre, car ils n'ont pas toujours la philosophie et le courage nécessaires pour se mettre à n'importe quel travail, et ils restent le plus souvent aux prises avec la misère, ou du moins avec une affligeante médiocrité. Dans un pays nouveau comme la Confédération argentine, où tant de choses sont à créer encore, il a fallu et il faut commencer par le principal, par les arts économiques et industriels les plus essentiels à la vie sociale ; rien donc, dans ces contrées, ne vaut un bon état manuel, qui non-seulement nourrira toujours celui qui l'exerce, mais le conduira même à une honnête aisance s'il est sobre, économe et laborieux.

L'immigrant agriculteur sera même plus heureux, car, si les commencements sont durs pour lui, si des fléaux terribles, tels que la sécheresse et la sauterelle, viennent de temps à autre éprouver sa patience, il finira toujours, au bout de quelques années, par avoir un champ fertile, un jardin bien planté d'arbres fruitiers, une maison propre et commode, quelques bestiaux, tout ce qu'il faut enfin pour assurer l'aisance de la vie des champs, et même quelques piastres en réserve pour parer aux accidents imprévus. Plus tard il pourra donner de l'extension à ses travaux, aborder les cultures industrielles, et, grâce à son intelligence agricole et à son activité, devenir un fermier presque opulent, alors qu'en Europe il eût éternellement lutté contre une situation voisine de la misère. Comme nous l'avons déjà dit en parlant de l'agriculture argentine (tome I, page 560), c'est là qu'est l'avenir du pays, c'est dans l'exportation du tabac, du coton, du sucre, de l'eau-de-vie, etc., que se trouve-

ront un jour les principales sources de richesse de la Confédération.

Si les travaux agricoles ont été jusqu'à présent peu lucratifs sur le littoral, c'est que la rareté des bras y enchérit excessivement la main-d'œuvre, c'est que trop souvent les entrepreneurs ne se sont pas bien rendu compte à l'avance des premiers frais, des difficultés inhérentes à ces opérations dans un pays qui, comme nous le savons, naît à peine à l'agriculture. Aujourd'hui celle-ci n'est réellement avantageuse que pour ceux qui travaillent par eux-mêmes, et qui économisent ainsi les principaux frais de la main-d'œuvre. — Dans l'intérieur, il en est autrement, par suite de la régularité des récoltes que favorise l'irrigation, et de la plus grande facilité d'y rencontrer des bras moins chers et plus exercés, enfin à raison du prix auquel se maintiennent les blés, les vins et autres produits, qui n'ont point à craindre la concurrence étrangère, comme à l'entrée de la Plata, l'élévation du fret s'opposant au transport des objets similaires à l'intérieur.

Pour que l'agriculture s'établisse sur une grande échelle dans les provinces pastorales de la Confédération, telles que Buénos-Ayres, l'Entre-Rios, Corrientes, Santa-Fé, Cordova, San-Luis et Tucuman, provinces qui sont les plus favorisées sous le rapport de la fertilité du sol, il faut encore du temps. Mais cette transformation, ou plutôt cette modification de l'industrie pastorale actuelle s'y fera nécessairement lorsque la population aura assez augmenté pour fournir à la fois des ouvriers et des consommateurs, et permettre les cultures de produits riches susceptibles d'exportation.

CHAPITRE IV.

Population d'origine africaine.

En 1702 seulement, furent introduits les premiers noirs de traite dans le bassin de la Plata. Ce n'est pas qu'il n'en fût venu un assez grand nombre dès le principe, mais ils y étaient venus isolément, en compagnie des maîtres qui les amenaient. — En 1715, peu de mois après la ratification du traité d'Utrecht, les Anglais obtinrent

de l'Espagne le monopole de la fourniture des esclaves noirs aux colonies espagnoles et la permission d'établir sur différents points des factoreries à cet effet. Buénos-Ayres fut un de ces points. Ils y envoyèrent annuellement quatre navires portant environ douze cents noirs, dont la valeur pouvait être exportée en produits du pays, comme marchandises de retour. Ce traité dura jusqu'en 1728, époque d'une rupture entre l'Espagne et l'Angleterre, rupture causée surtout par la contrebande éhontée que faisaient les navires anglais dans la Plata, et que les gens du pays favorisaient de tout leur pouvoir, attendu qu'elle les pourvoyait d'une foule d'objets manufacturés dont le commerce de la métropole ne les fournissait qu'à des prix exorbitants. Cependant, pour ne plus se faire par navires anglais, l'importation des noirs n'en continua pas moins, mais sur une moindre échelle.

La race africaine fut répartie dans différentes provinces de la Plata, mais plus particulièrement sur le littoral et à Cordova. Le grand nombre d'Indiens soumis qui existaient à l'intérieur rendait inutile, en effet, l'introduction des bras esclaves dans les provinces du Nord et des Andes.

Lors de la déclaration de l'indépendance, l'esclavage ne fut aboli ni de droit ni de fait; et jusqu'à la suppression de la traite des noirs, on continua d'en introduire un assez grand nombre à Buénos-Ayres et à Montevideo, dans cette dernière ville surtout, tant qu'elle fut occupée par les Portugais et les Brésiliens. On y fit même venir des noirs, à titre de colons, après la proclamation de l'abolition de la traite; mais cette traite déguisée ne dura que peu de temps, et, à partir de 1825, la côte d'Afrique n'envoya plus aucun esclave dans la Plata. Les seuls qui y furent encore introduits l'étaient par des propriétaires brésiliens ayant des estancias dans la Bande-Orientale ou des saladeros autour de Montevideo, et qui, pour exploiter ces établissements, amenaient leurs propres esclaves de la province de Rio-Grande.

La constitution orientale proclamée en 1830 admit en principe l'abolition de l'esclavage et proclama la liberté de tous les fils d'esclaves qui naîtraient à dater de cette époque; mais l'esclavage continua de subsister pour ceux qui étaient nés antérieurement, et même les enfants qui dès lors naissaient libres devaient rester jusqu'à l'âge de vingt ans en patronat, c'est-à-dire sous la tutelle des maîtres de leur mère. En 1842, au mois de décembre, l'abolition pure et simple de l'esclavage fut décrétée par le gouvernement orien-

tal : il est vrai qu'il s'agissait alors d'enrôler tous les esclaves pour grossir la garnison de la ville dont on prévoyait le siége prochain. Nous ajouterons que l'indemnité promise aux propriétaires est encore à payer.

Dans la Confédération, l'abolition de l'esclavage n'eut lieu que graduellement, par des libérations successives, et elle ne fut réellement consacrée que par la constitution de 1853, qui établit (chapitre I, art. 15) : « Il n'y aura plus d'esclaves dans la Confédération « argentine. Le petit nombre de ceux qui existent encore sera li- « bre le jour du serment prêté à cette constitution, et une loi spéciale « déterminera les indemnités auxquelles donnera lieu leur affran- « chissement. Tout contrat de vente ou d'achat de personnes est ré- « puté crime, duquel seront responsables les personnes qui le com- « mettront et les fonctionnaires publics qui y prêteront leur minis- « tère. » — Toutefois, lorsque cet article fut proclamé, il n'y avait en réalité plus d'esclaves; car, ainsi que nous venons de le dire, cette institution était tombée de fait, sinon légalement, par les affranchissements, par l'enrôlement des hommes, par les extinctions naturelles. Sous la dictature même, on avait beaucoup flatté la classe de couleur, qui était devenue ainsi un de ses plus ardents soutiens, et qui combattit jusqu'à la fin pour ce régime.

Au Paraguay, l'esclavage existe encore, quoiqu'en 1848 il ait été aboli en principe. A cette époque, en effet, un décret du gouvernement proclamait la *libertad de vientres*, c'est-à-dire la liberté des enfants à venir; mais en même temps il les maintenait en patronat, c'est-à-dire en esclavage déguisé, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Quant aux esclaves existants, ils doivent l'être toute leur vie, à moins d'être affranchis par leurs maîtres.

Pendant un siècle que dura l'importation des noirs dans le Rio de la Plata, le nombre en fut réellement peu considérable, alors que dans les colonies espagnoles du golfe du Mexique, il était quadruple de celui des blancs, et que sur la Terre-Ferme, au Pérou, au Chili, il était encore assez élevé. A la fin du siècle dernier, au Paraguay, où la population totale était de 97,000 âmes, y compris les Indiens et les métis, Azara comptait 100 blancs pour 20 hommes de couleur, et parmi ceux-ci, près de deux sur trois étaient libres. — Dans la ville de Buénos-Ayres, la proportion était différente : en 1770, on y comptait près de 6,000 gens de couleur des deux sexes, sur une population totale de 22,000 âmes. — En 1778, sur 38,000 âmes dans la ville et la campagne de cette même province, on comptait :

4,173 mulâtres et 4,745 noirs; — à Cordova, en 1779, ce nombre s'élevait à 7,000 environ sur 44,000 âmes. — On voit que, eu égard à la population, qui alors ne comptait guère que 300,000 âmes pour tout le littoral et la province de Cordova, la proportion des personnes de couleur ne dépassait point le dixième, soit 30,000 tout au plus ; mais il faut remarquer qu'on ne parle pas ici des métis d'origine indienne, et qu'il s'agit seulement des individus d'origine africaine, noirs purs, mulâtres, ou sambos, c'est-à-dire provenant de l'union du nègre et de l'Indien.

C'était donc principalement dans les villes de Buénos-Ayres, de Montevideo et de Cordova, que les gens de couleur proprement dits s'étaient accumulés; ils y remplissaient tous les emplois de la domesticité, car, à cette époque, aucun blanc n'eût accepté une fonction servile, quelle qu'elle fût. Un tiers était esclave; les deux autres tiers, par suite des affranchissements, étaient libres. Du reste, comme dans toutes les colonies espagnoles, l'esclavage était extrêmement doux dans la Plata, plus doux peut-être que partout ailleurs, à cause de la simplicité de la vie des habitants et de leur peu de besoins, même dans les villes. L'absence d'ambition, l'abondance des aliments de première nécessité dont on se contentait, rendaient le travail des esclaves très-modéré, et l'insouciance à peu près générale pour une bonne installation domestique, pour un service de maison bien fait, contribuait encore à l'indulgence dont ils étaient l'objet. A la campagne, le maître et le valet vivaient aussi bien ou plutôt aussi mal l'un que l'autre, et par conséquent ce dernier n'avait pas à souffrir de la comparaison de son sort avec celui de son patron.

Le préjugé de la couleur n'en existait pas moins dans toute sa force. Les mulâtres et leur descendance, quoique libres, ne pouvaient remplir d'emplois publics. La législation les mettait même au-dessous des Indiens. Mais l'opinion publique les plaçait avec raison au-dessus de ceux-ci pour l'intelligence et l'aptitude au travail. — Le quarteron, provenant de l'union du mulâtre et du blanc, l'octavon même, provenant de l'union du blanc avec le quarteron, malgré la blancheur de leur teint et leurs apparences tout à fait caucasiennes, étaient considérés comme appartenant à la classe de couleur, mais seulement parce que l'on connaissait leur famille; de même qu'aujourd'hui encore, dans les provinces du Nord, on traite de *Cholas*, c'est-à-dire de descendantes de races indiennes mêlées, des femmes parfaitement roses et blanches, chez lesquelles il ne

reste absolument rien du type d'origine, mais dont les mères sont connues pour être de sang mêlé (1).

(1) Les degrés de métissage du blanc avec le noir dans le bassin de la Plata se classent ainsi (nous prenons pour type l'union du blanc avec la femme de couleur, ce qui est le cas le plus commun) :

1er degré. —	Blanc...... / Négresse....	produisent le mulâtre...	1/2 de sang africain, ou nègre. / 1/2 de sang européen, ou caucasien.
2e degré. —	Blanc...... / Mulâtresse..	produisent le quarteron..	1/4 de sang noir. / 3/4 de sang caucasien.
3e degré. —	Blanc...... / Quarteronne.	produisent l'octavon....	1/8 de sang noir. / 7/8 de sang caucasien.
4e degré. —	Blanc...... / Octavonne...	produisent un blanc.....	1/16 de sang noir. / 15/16 de sang caucasien.

Au quatrième degré, les traces du sang noir ne sont plus reconnaissables, excepté dans quelques cas exceptionnels où l'on retrouve chez les enfants provenant de l'union du blanc et de l'octavon, tantôt des cheveux un peu crépus, tantôt le teint basané, tantôt quelque chose de l'odeur propre à la race africaine. On en voit aussi de rares exemples chez des individus qui n'ont que 1/32 de sang noir.

Les métis résultant du mélange de sang caucasien avec le sang indien se rapprochent plus vite du type blanc. Ainsi :

1er degré. —	Blanc.... / Indienne.	produisent le Chino ou Cholo..........	1/2 sang indien. / 1/2 sang caucasien.
2e degré. —	Blanc.... / China...	produisent le sang-mêlé ou métis, nommé aussi Chino ou Cholo..............	1/4 sang indien. / 3/4 sang caucasien.
3e degré. —	Blanc.... / Métisse..	produisent le blanc..................	1/8 sang indien. / 7/8 sang caucasien.

Il est presque impossible de reconnaître chez le métis du troisième degré le 1/8 de sang indien qui coule dans ses veines, car il a tout à fait l'apparence caucasienne ; seulement il est remarquable par le noir de la prunelle et de la chevelure, et quelque chose d'un peu ardent dans le teint ; beaucoup d'Européens présentent d'ailleurs le même aspect.

Lorsque des mulâtres ou des quarterons s'unissent à la négresse, le produit, naturellement plus foncé que le père, est appelé Saut-en-arrière, *Salto-atras.* — Il en est de même du métis indien uni à l'Indienne pur sang ; l'enfant se rapproche naturellement du type de la mère. On comprend qu'il se fasse ainsi des mélanges à tous les degrés.

Le mélange du nègre et de l'indien produit le *Sambo*, chez lequel, conséquemment, le sang de la race rouge et de la race noire se rencontrent par moitié. La couleur de ce produit est très-foncée, mais les cheveux ne sont plus laineux ; ils tiennent plus de ceux de l'Indien que de ceux du nègre, tandis que, dans l'union du nègre avec le blanc, le crépu de la chevelure est le signe qui persiste le plus avant dans les mélanges successifs.

Le blanc avec la Samba produit un métis très-clair, qui offre plus de signes d'origine indienne que de race africaine. — Le produit de ce dernier métis avec le blanc ne se reconnaît plus une fois mêlé au reste des blancs.

Le mélange des trois races à tous les degrés a produit l'immense majorité de la population actuelle de l'Amérique du Sud et du bassin de la Plata en particulier. La race dominante dans la population des campagnes est celle qui provient du mélange du sang indien avec le sang caucasien, tandis que, sous l'influence de l'immigration européenne, elle s'est presque effacée dans les villes.

Cependant, quelle que fût la force du préjugé, il ne pouvait se comparer dans ses effets à celui qui régnait dans les autres colonies européennes, et surtout dans les colonies anglaises.— L'Espagnol, plus conséquent avec les principes de l'Évangile, voyait dans le noir et l'homme de couleur, non un simple instrument de travail, mais un frère dont il devait soigner l'éducation religieuse, puisqu'il était son égal devant Dieu. Aussi, de tout temps, les noirs et les gens de couleur des colonies espagnoles se sont-ils fait remarquer par leur dévotion, peu éclairée, il est vrai, mais simple et ardente.

L'augmentation du nombre des noirs et des mulâtres libres, par suite des affranchissements effectués sous le régime colonial, fit adopter dans la suite quelques mesures particulières à leur égard. Cette population était éminemment flottante; on la frappa d'une capitation annuelle analogue à celle qui atteignait les Indiens de dix-huit à cinquante ans, et qui était désignée sous le nom d'*Amparo*. Elle fut toutefois plus considérable, car elle s'éleva à trois piastres au lieu d'une. Ce tribut imposé à la couleur donna lieu à beaucoup d'abus; plus d'une fois, en effet, on s'en fit un moyen pour retenir dans une sorte d'esclavage des gens de couleur parfaitement libres par leur naissance, mais qui se trouvaient engagés au service de celui qui payait pour eux l'*amparo*.

L'exemption de ce tribut fut proclamée en différentes circonstances en faveur des gens de couleur enrôlés dans les milices, et l'on prit ainsi l'habitude de faire peser sur cette classe la plus forte part du service militaire local, mesure qui fut appliquée en grand lors des guerres de l'indépendance, et surtout depuis.

En effet, à cette époque, on forma des bataillons entiers de noirs, auxquels on donna la liberté, sous la condition du service militaire. Les noirs s'acquittèrent parfaitement de ce service, et se firent même remarquer par leur valeur et leur discipline. Quelques-uns parvinrent à des grades élevés dans la hiérarchie militaire. L'histoire cite le célèbre colonel Barcala, nègre réellement distingué, qui s'illustra par son courage et son intelligence durant les luttes de l'indépendance, et qui périt malheureusement en 1835, à Mendoza, au milieu des dissensions civiles qui déchiraient alors la Confédération. Il en fut de même dans la Bande-Orientale, où le gros des armées, l'infanterie surtout, fut presque exclusivement composé de noirs. — Nous le répétons, cette classe d'hommes s'est toujours montrée infiniment propre au service des armes. Dociles et courageux à la fois, les nègres, lorsqu'ils ont de bons officiers, font d'excellents soldats;

mais leur éducation militaire exige, dans le principe surtout, de la patience, et il faut, sans y mettre une rigueur excessive, maintenir avec soin une discipline qui tend sans cesse à se relâcher.

Cet emploi des noirs et des gens de couleur au service militaire, depuis quarante années, en a singulièrement diminué le nombre. En effet, il n'existe certainement pas aujourd'hui le tiers du chiffre total des noirs qui existaient en 1810.

Les mulâtres clairs se sont fondus en grande partie dans le reste de la population, et ne peuvent plus figurer à part. Quant aux *Sambos*, produits du nègre et de l'Indien, aux *Salto-atras*, mulâtres plus foncés, produits du quarteron ou du mulâtre avec le noir, on les confond tous dans la classe de couleur désignée sous le nom de *Pardos* (obscurs). Par euphémisme et par politesse à la fois, on traite les noirs de *Morenos*, bruns.

Indépendamment du service militaire, diverses causes expliquent encore la diminution graduelle de cette classe : d'abord, la race africaine, comme la race indienne, est moins reproductive que la race caucasique ; ensuite, un bien plus grand nombre d'enfants succombent dans le jeune âge ; beaucoup de négresses et de mulâtresses sont emportées par la phthisie pulmonaire ; leur période de fécondité est moins longue enfin que chez la femme blanche. On peut donc prévoir un temps où cette race, que la traite ne renouvelle plus, disparaîtra tout à fait dans la Plata, autant par sa destruction que par une transformation graduelle, suite de son mélange avec le sang caucasien.

Il nous serait bien difficile de donner ici des chiffres entièrement exacts sur le nombre actuel des gens de couleur dans la Plata. Les seules sources où l'on pourrait puiser quelques éléments statistiques sur ce point sont les registres des mariages, naissances et décès, conservés dans les églises, et dont nous avons fait l'examen, chaque fois que cela nous a été permis ; cependant, par suite de leur irrégularité, nous ne pouvons compter sur les résultats. Sous l'administration espagnole, comme aujourd'hui encore dans quelques provinces, on inscrivait à part les gens de couleur, mais on y comprenait aussi les Indiens ; d'un autre côté, parmi ces mêmes gens de couleur se trouvent mêlés un très-grand nombre de blancs, inscrits là parce que les parents ne voulaient pas payer les droits d'église, plus élevés pour *la sangre noble*, le sang noble, c'est-à-dire blanc, que pour les autres. Il y a donc impossibilité presque absolue d'arriver à un résultat de quelque valeur ; en effet, une statistique exacte exige-

rait un immense travail et le dépouillement minutieux de livres souvent incomplets, presque impossibles à lire.

Ce qui résulte néanmoins de nos recherches, c'est la diminution très-rapide des races indienne et africaine pures, l'augmentation des races mêlées et le rapprochement également très-rapide de ces mêmes races vers le type caucasien représenté par les nombreux Européens qui affluent dans le bassin de la Plata, et dont les unions avec des filles du pays font prédominer de plus en plus ce type sur tous les autres.

Depuis 1853, les gens de couleur vivent entièrement confondus avec la population blanche ; ils exercent toutes les professions, sont propriétaires, ouvriers, agriculteurs. Quelques-uns, en petit nombre il est vrai, ont même acquis de belles fortunes. Les femmes s'occupent spécialement de couture, de blanchissage ; toutefois la majeure partie d'entre elles sont domestiques dans les maisons argentines, et servent à côté des blancs, dont beaucoup remplissent également aujourd'hui les emplois de la domesticité.

Un bien précieux avantage du service des gens de couleur, lorsqu'ils sont bons, c'est l'attachement qu'ils prennent pour leurs maîtres et leur absence d'ambition, — tandis que le domestique européen, plus avide de gain, plus impatient d'améliorer sa position, s'agite sans cesse, change de maison à chaque instant, et, quelques avantages qu'on lui fasse, ne songe qu'au moment où il aura pu économiser quelques centaines de piastres pour établir un cabaret, une auberge, un petit commerce quelconque, où trop souvent il perd ce qu'il a gagné laborieusement. Le noir, de bon naturel et bien traité, vit et meurt dans la même maison et fait partie de la famille.

Quelques maisons sont assez heureuses pour conserver de ces vieux serviteurs, nègres ou mulâtres, qui ont vu naître les enfants, mourir les pères, et assisté à toutes les péripéties de fortune que les événements politiques ont fait subir à leurs maîtres, sans les avoir jamais abandonnés. L'affection, la fidélité, le dévouement de ces braves gens sont au-dessus de tous les éloges que l'on en pourrait faire.

CHAPITRE V.

Population d'origine asiatique.

Cette population est jusqu'aujourd'hui nulle dans le bassin de la Plata, et si nous en parlons, ce n'est que parce que la côte de l'océan Pacifique commence à recevoir un certain nombre de Chinois, et qu'aux Guyanes on a introduit des Indous. Cette introduction des Asiatiques dans l'Amérique du Sud est un fait entièrement nouveau et très-important, maintenant surtout que les traités avec la Chine et le Japon, le percement commencé de l'isthme de Suez, les guerres de l'Inde et de l'Indo-Chine, le développement considérable du commerce avec l'extrême Orient, viennent mêler si intimement les affaires de l'Europe avec celles de l'Asie, et que la vapeur, le télégraphe électrique uniront dans peu presque toutes les régions du globe et les rendront solidaires les unes des autres. — Il est impossible, en effet, que des relations plus fréquentes établies entre l'Europe et cette immense population qui compte au delà de cinq cents millions d'âmes pour la Chine, l'Indo-Chine et le Japon, n'amènent un jour des modifications considérables dans la balance commerciale et peut-être politique du globe, et que le trop-plein de cette population exubérante ne se répande dans les contrées qui manquent d'habitants.

Or, quand on considère que le vaste continent de l'Amérique du Sud est presque désert, on ne peut se défendre de songer à l'influence que doit avoir un jour de ce côté l'introduction des races asiatiques, introduction qui se fera par la force des choses, malgré le peu de sympathie que ces mêmes races inspirent jusqu'à présent aux Européens et à leurs descendants. Déjà la Californie compte quarante mille Chinois ; le Pérou vient d'en recevoir un assez grand nombre ; toutes les îles de la Malaisie, les Philippines en particulier, en regorgent. Il est difficile que, dans cet immense empire de quatre cents millions d'âmes, où l'espace manque aux populations entassées, l'émigration n'aille pas en augmentant, et que, une fois les préjugés qui séparent encore les races blanche et jaune affaiblis par le contact et par les nécessités commerciales, il ne se fasse pas un grand mouvement de population, pour en mener le trop-plein vers des contrées où elle manque, et où cependant la fertilité du sol, la

bénignité du climat, appellent la présence de l'homme. Or, toute la côte occidentale des deux Amériques se trouve dans ce cas, et il est probable que l'émigration chinoise s'y dirigera un jour à flots pressés, comme elle s'est portée vers les îles voisines de la Chine, où elle trouvait déjà cependant une population indigène très-nombreuse et assez habile aux travaux de l'industrie.

Ceci, il est vrai, n'aura lieu que dans un certain nombre d'années; mais les événements marchent vite dans le siècle où nous vivons, et ce sera certainement un fait important et curieux, que l'introduction sur une grande échelle de cette race égoïste et exclusive dans des contrées où son chiffre pourrait égaler promptement et dépasser peut-être celui de la population nationale.

Aussi, en imposant au congrès (art. 64) l'obligation de protéger et de favoriser l'immigration, la constitution argentine entend-elle spécialement l'immigration européenne, ainsi qu'il résulte de l'article 25 ainsi conçu :

« Le gouvernement fédéral encouragera l'immigration euro-
« péenne. Il ne pourra restreindre, ni limiter, ni grever d'aucun
« impôt l'entrée des provinces argentines pour les étrangers ayant en
« vue de travailler la terre, d'améliorer l'industrie, d'introduire et
« d'enseigner les sciences et les arts. »

La constitution a vu avec raison dans les immigrants européens de futurs citoyens argentins, sinon par eux-mêmes, du moins par leurs enfants. Elle y a vu des habitants nouveaux, mais des habitants de même race, de même religion et bientôt de même langage et de mêmes mœurs, et qui, au bout de quelques années, seront fondus dans la masse de la nation et liés à elle par une communauté d'instincts et d'intérêts.

Dans les races asiatiques, au contraire, qu'elles soient de l'Indoustan ou de la Chine, persistent les préjugés locaux, l'esprit immobile de l'Orient, des religions hostiles au christianisme et des mœurs barbares au fond, malgré leurs apparences polies. Par conséquent, ces groupes de populations, au lieu de se fondre avec le reste, pourraient reconstituer un jour une nation dans la nation, et c'est là un inconvénient que ne peut compenser l'avantage immédiat d'une immigration incontestablement habile et laborieuse, et dont les bras industrieux seraient parfaitement utiles, si l'on pouvait sûrement compter sur l'assimilation de ces nouveaux colons.

La situation heureuse du territoire argentin, qui touche par son extrême nord à la zone torride, lui permet de se passer de ces races

noires ou foncées, nées sous les latitudes équinoxiales, et dont la présence et l'aide sont presque absolument nécessaires pour les travaux agricoles des Antilles et des Guyanes ; nécessité si urgente qu'elle a déterminé dernièrement l'importation d'Indous engagés au Bengale, eux et leurs familles, pour un certain nombre d'années, et des tentatives nouvelles pour l'introduction de noirs recrutés sur les côtes d'Afrique à titre de colons.

La race européenne suffit parfaitement à tous les travaux du sol argentin. Nous connaissons le climat dont il jouit, climat dont la beauté et la salubrité sont proverbiales. Sous ce ciel admirable, cette race se développe, se soutient et se reproduit aussi bien, sinon mieux, qu'au milieu de la vieille Europe elle-même ; elle y absorbe et y transforme toutes les autres : c'est donc à elle qu'appartient l'avenir du pays. C'est une nation nouvelle qui se forme, nation intelligente, énergique et laborieuse, qui, dans le cours des années, égalera peut-être, par son activité et ses richesses, son aînée de l'Amérique du Nord.

CHAPITRE VI.

Lois de la population dans la Confédération Argentine.

Le recensement de 1857, dont les résultats ne sont pas encore complétement connus, donne environ 1,200,000 habitants pour la population totale de la Confédération Argentine, en y comprenant la population de la province de Buénos-Ayres, qui, elle seule, s'élève au chiffre de 330,000 âmes. Ainsi que nous l'avons dit, il y a sur ce chiffre total 120,000 étrangers au moins et peut-être 20,000 nègres ou mulâtres. Quant au chiffre des Indiens purs, soit du Chaco, soit du territoire Indien du Sud, il nous est impossible de l'apprécier, et nous ne le faisons pas entrer dans le chiffre total de la population. Les Indiens civilisés et les métis sont considérés comme Argentins et compris dans le total. — Pour un terrain évalué à 75,000 lieues carrées de 20 au degré de superficie, entre les rivières Vermejo et Negro, le Rio-Uruguay et les Andes, c'est-à-dire à 675,000 milles géographiques, ou 2,362,000 kilomètres carrés, quatre fois la superficie totale de la France, et cinq, si l'on adopte la limite du Pilco-

mayo, — c'est un peu moins de 2 habitants par mille carré, alors que cette proportion est, en moyenne, en Europe de 90, et en France de 230. — Or, on compte que, pour être convenablement peuplé, un pays doit avoir au moins 70 habitants par mille carré ; on voit en quelle immense progression doit augmenter la population argentine pour arriver un jour à ce résultat. La Confédération, peuplée comme l'Europe, aurait 47,250,000 habitants, et 155,250,000, si elle l'était comme la France.

Nous connaissons déjà les sources et les origines de cette population : sa reproduction, son régime et ses aptitudes nous restent à étudier. Mais, pour avoir un point de comparaison, établissons d'abord comment les choses se passent en Europe, là où la régularité de l'administration et l'habileté des gens qu'elle emploie permettent de donner aujourd'hui à la statistique toute l'exactitude possible.

On estime que le quart de la population y est composé d'hommes valides de 15 à 60 ans, c'est-à-dire capables de porter les armes en cas de besoin absolu. — Ce fait est réalisable dans l'Entre-Rios, où, sur une population de 80,000 âmes, dont 12,000 étrangers, 14,000 gardes nationaux ont figuré à la grande revue du 26 mai 1858, à Parana. — Cependant on regarde comme le plus grand effort que puisse faire une nation, celui de mettre sur pied le huitième de sa population, et on n'en connaît même aucun exemple en Europe, dans les temps modernes. Mais ici, dans les provinces du littoral de la Plata, où l'agriculture n'existe pour ainsi dire pas, et où la population mâle est éminemment mobilisable, par suite de son habitude du cheval, cela s'est vu plusieurs fois.

Dans les parties les plus civilisées de l'Europe, la vie moyenne est aujourd'hui de 42 ans; elle a doublé depuis un siècle, grâce aux progrès de la civilisation. — On estime que le quart des individus nouveau-nés meurt dans la première année ; deux cinquièmes atteignent six ans, et, avant la vingt-deuxième année, la moitié d'une génération est dans le tombeau. — Malgré cela, la population augmente incessamment, car il naît plus d'individus qu'il n'en meurt ; et si, en France, par exemple, il y a une mort annuelle sur 40 individus ou 2 1/2 pour 0/0, il suffit de 30 pour donner une naissance également annuelle. Les épidémies, les guerres, les famines, les révolutions, enfin les mille fléaux qui frappent l'humanité, ralentissent plutôt qu'ils n'arrêtent cette marche ascendante, qui bientôt reprend son cours normal.

On estime encore, et c'est le calcul de Benoiston de Châteauneuf, que 100 mariages donnent en moyenne 457 enfants au sud du 50e degré de lat., et 430 seulement au nord de cette même latitude, de sorte que les femmes sont réellement plus fécondes dans le midi que dans le nord de l'Europe. C'est donc en moyenne 9 enfants pour deux mariages. Ce chiffre paraît aujourd'hui se réduire à 8, c'est-à-dire à 4 enfants par ménage pour la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

En outre, il naît plus de garçons que de filles; cette proportion est même de 16 à 15, c'est-à-dire qu'il naît 16 garçons pour 15 filles. Mais l'équilibre se rétablit bien vite par suite de la mortalité plus grande chez le sexe masculin que chez le féminin. Dans l'enfance, les convulsions tuent plus de garçons que de filles; plus tard, dans l'âge adulte, le genre de vie, la navigation, les travaux dangereux de l'industrie, la guerre, emportent une grande quantité d'hommes, de telle sorte qu'en définitive, il reste toujours plus de femmes. Dans les pays peu civilisés, cet excédant du sexe féminin est plus grand encore, par suite de la consommation d'hommes valides que fait la barbarie (1).

(1) La statistique est une science encore trop nouvelle (elle ne date que de la fin du siècle dernier), pour que les chiffres moyens qu'elle donne pour toute l'Europe puissent être pris comme base définitive de comparaison avec les autres parties du monde. En effet, la proportion moyenne des naissances, des mariages, des décès, de la période dans laquelle peut se doubler la population, varie suivant les États, les circonstances politiques et économiques, telles que guerres, révolutions, épidémies, disettes, crises commerciales, etc. — On a remarqué que les pays peu civilisés, mais où la vie était facile, donnaient plus de naissances que ceux où la civilisation était la plus avancée ; par contre, ils étaient aussi ceux où la mortalité était le plus considérable. — Ainsi, en Russie, la proportion annuelle des naissances est, en ce moment, de 1 sur 22 habitants, mais celle des décès l'est aussi de 1 sur 27 ; tandis qu'en France, dans la dernière période décennale de 1847 à 1856, si la reproduction n'est que de 1 sur 37, la mortalité n'est plus, à son tour, que de 1 sur 44. — La période de doublement, qui est de 34 ans pour le duché de Bade, de 62 pour la Grande-Bretagne, de 65 pour toute l'Italie, de 78 pour l'Allemagne, de 95 pour l'empire russe, est de 118 pour la France, etc.

Les différences pour les naissances, les mariages et les décès sont considérables dans tous les États de l'Europe. Ainsi :

Une partie des contrées du sud de l'Italie offre une naissance pour 23 habitants, tandis qu'en Écosse, en Norwége, en Danemark, il n'y en a qu'une sur 44 ; c'est presque moitié de différence. — Dans les grandes villes de l'Europe, la proportion varie de 20 à 46 ; car, si l'on compte à Prague, en 1820 (population 117,000 âmes), 1 naissance pour 20 habitants ; à Pétersbourg, en 1834 (population 445,000 âmes), on n'en trouve que 1 pour 46 ; à Rome, en 1831 (population 150,000 âmes), 1 sur 32 ; etc. Ces différences considérables tiennent à une foule de causes dont on peut se rendre compte par le climat, les habitudes, la manière de vivre, etc. (Voyez Moreau de Jonnès. — *Éléments de statistique*, Paris, 1856, page 200.)

Pour les mariages, mêmes oscillations dans les chiffres. En 1831, l'Irlande nous donne

Enfin Euler a calculé, et l'on admet généralement avec lui, que dans un pays de cent mille habitants, la population doublerait :

En 250 ans; — le rapport des décès aux naissances étant comme 10 est à 11.
En 50 ans; — le même rapport étant de 10 à 15.
En 25 ans; — s'il était de 10 à 20.
En 12 1/2; — s'il était de 10 à 30.

Telles sont les principales lois qui président jusqu'à présent en Europe au mouvement de la population, et qui ont été déduites de la comparaison d'une foule de tableaux statistiques de diverses époques et de divers pays, d'après des calculs excessivement longs et minutieux. Ces renseignements, auxquels on donne aujourd'hui et avec raison une si grande importance, puisqu'ils sont la base de toute bonne administration, s'augmentent chaque année par suite du perfectionnement du système administratif, et rendent d'immenses services à l'économie politique européenne.

Dans le bassin de la Plata, où manquent encore presque tous les

1 mariage pour 90 habitants, et l'Angleterre, en 1830, 1 sur 137; la France, en 1836, 1 sur 122, et l'Espagne 1 sur 135, en 1826. — Il y a en Allemagne 33 pour 0/0 de mariages en plus qu'en Espagne et en Portugal. — Pendant le dix-huitième siècle, dans toute l'Europe, la proportion était de 1 sur 110 habitants; elle n'est plus que de 1 sur 125. — Rien d'ailleurs de plus variable que ce chiffre suivant les années, les circonstances sociales ayant la plus grande influence sur le nombre des unions légitimes.

Le chiffre moyen des décès a éprouvé en Europe de grandes modifications depuis un siècle et demi. En France, de 1770 à 1784, pour une période de 15 années, il a été de 1 sur 28 habitants; de 1800 à 1815, de 1 sur 36; de 1816 à 1850, de 1 sur 41; il est moindre encore dans la période actuelle, 1 sur 44. — Dans le reste de l'Europe, nous trouvons des oscillations qui descendent de : 1 décès sur 28 habitants dans les États romains et les anciennes provinces vénitiennes; à 1 sur 59 en Écosse et en Irlande.

En résumé, M. Moreau de Jonnès (Ouvrage cité) établit les chiffres suivants pour l'Europe prise en bloc pendant la première moitié de ce siècle (42 États et 225,000,000 d'habitants en moyenne) :

MOYENNE ANNUELLE.

Mariages	1 sur 125 habitants.
Naissances	1 sur 27 »
Décès	1 sur 40 »
Période de doublement de la population	72 années.

M. Garnier, — *Du principe de population*, Paris 1857, — confirme les chiffres précédents, toutefois avec quelques légères différences provenant du choix d'époques moins longues que celles qu'a prises M. Moreau de Jonnès. (Voir d'ailleurs aux Notes et Documents, — tome III : Tableaux statistiques.)

éléments statistiques réguliers, nous n'avons guère pu procéder qu'approximativement et d'après des renseignements tronqués ou incomplets que nous nous sommes procurés au prix d'un immense travail. Cependant, quelque imparfaits que soient en général ces renseignements, il y a plusieurs points sur lesquels il est possible de s'éclairer, et d'où l'on peut tirer quelques conséquences pratiques d'une certaine importance.

§ I. — *Mariages.*

Les unions matrimoniales dépendent principalement du plus ou moins de prospérité du pays. Rares dans les temps de guerres civiles, ainsi que nous l'attestent ici les registres des années 1813, 1814, 1835, 1840, 1841, 1842, les mariages deviennent nombreux surtout à partir de 1853, époque à laquelle ce pays, organisé par le vainqueur de Caseros, commence à croire à des jours meilleurs.

Il est difficile d'établir le chiffre fixe d'enfants qui correspond à chaque mariage, à cause du grand nombre de naissances illégitimes; cependant ce chiffre nous paraît être en moyenne de quatre par mariage, c'est-à-dire le même qu'en Europe.

Le nombre des femmes, très-supérieur à celui des hommes, surtout dans l'intérieur, rend les mariages d'autant plus faciles que, l'usage n'étant pas de doter les filles, les parents n'ont point à se préoccuper de cette affaire si importante dans les mariages européens, et qui en fait tant manquer. — Néanmoins, dans les régions platéennes, beaucoup de jeunes filles restent encore célibataires par suite du moindre nombre des hommes, la plupart occupés au loin dans les estancias, aux armées, aux voyages, etc. Lorsqu'on parcourt les villes de l'intérieur, telles que Mendoza, San-Juan, Tucuman, Salta, Cordova, Santiago-del-Estero, etc., on est réellement étonné de voir, au sein des familles, tant de jeunes personnes parfaitement nubiles, qui ne se marient que tard ou qui restent forcément dans le célibat.

Sur le littoral, leur nombre est relativement moins considérable, à cause de la quantité d'étrangers qui épousent des filles du pays. C'est là un des avantages immédiats de l'immigration, qui se compose toujours en majorité d'hommes dans la force de l'âge et le plus souvent célibataires.

Quant aux femmes étrangères qui arrivent dans la Plata, elles sont peu nombreuses. Ce n'est guère que parmi les immigrants basques ou sardes que se rencontre un certain nombre de jeunes filles

qui viennent pour se placer comme ouvrières ou domestiques, et qui épousent généralement des gens de leur condition. On peut établir aujourd'hui que, dans les principales villes du littoral, il se marie deux filles du pays pour une étrangère avec un individu étranger; tandis que la proportion des étrangères qui épousent des fils du pays est très-restreinte, celles-ci préférant s'unir à des gens de leur nation. Dans l'intérieur, les mariages d'étrangers avec des filles du pays sont la règle, la présence d'une étrangère à marier étant extrêmement rare dans ces régions.

Les gens de couleur se marient entre eux, car si le blanc consent volontiers à vivre en concubinage avec une fille de couleur ou une métisse indienne (*China*, *Chola*), il lui arrive rarement de l'épouser. Il est encore plus rare qu'une femme blanche consente à épouser un homme de couleur, quand cet homme est reconnu comme mulâtre; mais cette répugnance disparaît à l'égard des nombreux sang-mêlés de toute race et de toute position dont il est impossible de reconnaître aujourd'hui la véritable origine. Sous ce rapport, on est même beaucoup moins méticuleux sur le littoral que dans l'intérieur, où le préjugé de la naissance et de l'origine est infiniment plus puissant que dans les régions où, depuis quarante ans, les races ont été si mêlées par suite des immigrations considérables venues de presque tous les points du globe.

La position de la plupart des femmes de couleur ou des métisses est d'ailleurs, dans la Plata, ce qu'elle est dans toutes les colonies d'origine européenne. — Ce sont elles qui donnent le plus grand nombre des enfants naturels; en effet, une foule de blancs vivent avec elles en concubinage; et elles se prêtent volontiers à des unions éphémères qui ne laissent pas que d'être assez souvent fécondes. D'un autre côté, les longues agitations politiques, en rendant précaire la position des hommes, devaient naturellement restreindre le nombre des mariages; mais les besoins du cœur et des sens ne chômaient pas pour cela, et le nombre des naissances illégitimes, même parmi les classes un peu élevées, le prouvait de reste. — Plusieurs fois, l'influence des Missions religieuses s'est exercée d'une manière favorable pour faire légaliser et consacrer par la religion des unions auxquelles le temps avait déjà donné une sorte de sanction. Tel fut notamment l'effet d'une prédication des pères jésuites à Catamarca, en 1844, et à Salta, la même année, à la suite d'un violent tremblement de terre qui avait épouvanté la population.

Il résulte nécessairement de toutes ces unions, légitimes ou non,

une race très-mélangée, et qui va s'absorbant tous les jours dans le type blanc. Or, l'histoire et l'expérience des siècles démontrent à quel point les races mélangées sont susceptibles de faire de rapides progrès dans les voies de la civilisation. Elles perdent de leurs défauts natifs pour acquérir les qualités qui leur manquent et elles montrent une aptitude vraiment remarquable pour l'industrie, la navigation et le commerce. Il est donc permis d'espérer que, placée, comme elle l'est, dans ces conditions, la population argentine se fera remarquer un jour, et que, sur les rives de la Plata et de ses magnifiques affluents, se groupera, dans un avenir plus rapproché peut-être qu'on ne pense, une grande nation.

§ II. — *Naissances.*

Nous venons de dire, d'après des calculs aussi approximatifs que possible, qu'il y a dans les régions platéennes quatre enfants, en moyenne, par union légitime. Ce chiffre paraît au premier abord peu élevé, mais il ne comprend pas les enfants naturels, qui, dans quelques parties du territoire, à Tucuman, par exemple, sont dans une proportion réellement considérable. On en peut juger en observant, dans le tableau statistique général donné plus bas, le nombre tout à fait extraordinaire des naissances relativement à celui des mariages. Cette proportion est extrêmement remarquable, et, jointe au grand excédant de ces naissances sur les décès, elle explique l'augmentation rapide de la population par elle-même. — Mais, nous le répétons encore, nous ne pouvons donner ces chiffres que comme approximatifs. Cependant, comme nos recherches portent sur vingt-deux localités placées dans des conditions de latitude et d'altitude, et par conséquent de climat, très-diverses, nous sommes arrivés à une moyenne générale assez satisfaisante et qui doit se rapprocher beaucoup de la vérité.

Nous ne sommes pas embarrassés quant au rapport moyen du chiffre des naissances à celui des décès; ce rapport est évidemment de *deux à un*, et nous le démontrerons tout à l'heure. — Mais, ce qui est certainement le plus difficile, faute de renseignements suffisants, c'est d'établir la proportion du nombre d'enfants par mariage; aussi ne l'avons-nous dû faire que provisoirement, en conséquence des faits que nous allons relater.

Tout étranger qui arrive dans la Plata est d'abord frappé du grand

nombre d'enfants qui existent dans les familles blanches, et de la fécondité des femmes de cette race. Effectivement, sur les quelques points où le bon état des archives des paroisses dans lesquelles on a conservé la distinction entre les Hispano-Américains purs et les métis, a permis de réunir des chiffres satisfaisants, le calcul du nombre des enfants issus des unions légitimes des premiers (les Hispano-Américains) nous donne, en certains endroits, une proportion de naissances très-supérieure à celle qui existe en Europe, tandis que dans d'autres cette proportion n'est plus qu'égale ou même moindre.

Ainsi, à Cordova, — dans un espace de 38 années, c'est-à-dire un peu plus d'une génération, — un total de 1,545 mariages entre blancs de la classe supérieure correspond à 10,754 enfants. Nous n'en avons point défalqué ici les naturels, qui sont d'ailleurs assez peu nombreux dans cette classe. C'est donc un peu plus de 7 enfants par mariage, chiffre excessivement élevé, comme on voit.

Dans la classe des habitants considérés comme naturels (*naturales*) du pays, c'est-à-dire Indiens, nègres et métis, cette proportion est de 8 3/4 enfants pour un mariage, puisqu'il y a là 30,896 naissances qui correspondent à 3,496 mariages seulement. — Mais on peut affirmer que dans cette classe peut-être la moitié de ces naissances sont illégitimes, ce qui modifie complétement la proportion. La ville de Cordova et son département, peuplés aujourd'hui de près de 35,000 âmes, ont eu en tout, durant cette période, c'est-à-dire à partir de 1820 jusqu'à 1858, — 5,041 mariages, auxquels répondent 41,650 naissances, — ce qui, si l'on ne déduisait pas les enfants naturels, donnerait 8 1/4 enfants par union, proportion qui serait inexacte et doit en réalité se réduire à 5. — Nous n'en sommes pas moins fondé, d'après le premier chiffre, à établir qu'ici les blanches sont évidemment plus fécondes que les sang-mêlées, lesquelles le sont d'autant moins qu'elles se rapprochent plus du type indien ou africain d'origine.

A Catamarca, où les registres sont moins bien tenus qu'à Cordova, mais cependant très-lisibles, — nous trouvons pour 55 années, conséquemment près de deux générations, — 967 mariages de blancs, auxquels répondent seulement 3,449 naissances, chiffre très-faible, et dont nous ne déduisons pas même les enfants naturels, fort peu nombreux, il est vrai. — C'est donc seulement 3 1/2 enfants par mariage, c'est-à-dire que 7 enfants répondent seulement à 2 mariages. — Parmi les naturels ou gens de couleur, nous trouvons, — 2,005 mariages et 10,512 baptêmes, ce qui donne 5 1/4 enfants par ma-

riage; — mais ici le nombre des enfants naturels est considérable, moins cependant qu'à Cordova.

Disons aussi, en passant, que si dans cette classe les mariages sont proportionnellement plus rares, les frais d'église en sont très-souvent la cause, et que le journalier ou *peon* peut rarement réunir les 10 piastres, plus ou moins, qu'il aurait à payer à la fabrique de sa paroisse pour être marié. En 1844, les jésuites célébrèrent 243 mariages dans cette province, chiffre relativement très-considérable, mais alors ils les faisaient gratis; aussi beaucoup de pauvres gens profitèrent de cette circonstance pour légaliser leurs unions.

En somme, à Catamarca, nous avons pour total général, 16,634 baptêmes répondant à 5,497 mariages, et par conséquent le très-faible chiffre moyen de 4 3/4 enfants par union (naturels compris); ce qui ne peut s'expliquer que par des inexactitudes sur les livres, car le climat est bon, la vie facile, la situation topographique très-salubre, et nous ne voyons aucune raison qui puisse expliquer une si faible proportion de naissances relativement aux mariages, alors que le rapport de la mortalité est là, comme partout, dans le bassin de la Plata, de 2 à 1. (16,634 baptêmes et 8,119 enterrements.)

Tucuman, pour 6 années, de 1795 à 1800 inclusivement, nous offre un chiffre différent de celui de Catamarca :

Mariages espagnols ou nobles : 66, donnant 323 naissances ou 4 7/8 enfants par union.

Mariages de naturels ou sang-mêlés : 235, donnant 925 naissances ou 3 1/2 enfants par union.

En tout : — mariages : 301, donnant 1,248 naissances ou 4 1/9 enfants par union.

Ces chiffres sont d'autant plus remarquables que la dernière période décennale à Tucuman, de 1847 à 1856, donne :

Mariages : 1,655; naissances : 11,448. = 6 5/6.

Ce qui nous rapproche du chiffre de Cordova, qui a pour cette même période décennale :

Mariages : 1,337; naissances : 12,946. = 9 3/4.

Nous trouvons à Catamarca dans la même période (1847-1856) :

Mariages : 816; naissances : 4,264. = 5 5/6.

C'est donc, en résumé, à Cordova que la reproduction est la plus forte. Aussi est-il à remarquer que c'est la province la plus peuplée de la Confédération et celle où la population augmente le plus rapidement, et cela d'elle-même, car l'immigration jusqu'à présent y

est très-peu considérable, et n'y dépasse certainement pas 500 individus en tout.

A Buénos-Ayres, où, depuis quelques années, on s'est occupé sérieusement de statistique, nous trouvons pour résultats :

Première époque, 4 ans, de 1822 à 1825 : — 2,339 mariages et 11,529 baptêmes ; — ce qui nous donne pour les enfants : 4 1/6 par union ; — la déduction des enfants naturels, qui sont au moins de 1/5, nous laisse encore 4 enfants par union légitime.

A 30 ans de distance, 3 autres années, de 1854 à 1856 exclusivement, nous offrent, pour une population moyenne de 90,000 âmes, 2,649 mariages et 13,887 naissances; proportion : 5 1/4 par mariage.

Pour l'année 1856, nous avons une statistique exacte : — sur un total de 4,973 naissances, où les légitimes et les naturelles, ainsi que les sexes et les couleurs, sont distinguées, nous trouvons 17 pour 0/0 d'enfants illégitimes, et malgré cela, 5 enfants légitimes répondent à chaque mariage. — Chez les gens de couleur, nous remarquons 45 pour 0/0 d'enfants naturels, ce qui confirme ce que nous avons dit plus haut de la fréquence des unions illégitimes dans cette classe de la population.

Dans la Bande-Orientale, nous avons trouvé à Montevideo, pour 34 années, de 1820 à 1853 inclusivement :

Mariages : 5,603; naissances : 30,475. = 5 1/2 enfants par mariage; mais les naissances naturelles ne sont pas déduites.

Sur 17 paroisses prises au hasard, en 1837, 38 et 39, dans l'intérieur de la Bande-Orientale, nous trouvons :

Mariages : 245; naissances : 1,717. = 7 enfants par mariage (illégitimes compris).

Pour la même période, une statistique très-exacte de la paroisse du Cordon, dans la banlieue de Montevideo, nous donne :

Mariages : 314; naissances : 1,376. = 4 1/3.

On voit combien tous ces chiffres concordent peu les uns avec les autres, et combien il est difficile, en somme, d'établir une règle générale de la reproduction, comparée au chiffre des mariages. — Cette difficulté vient : d'abord, de ce que nous ne connaissons pas le chiffre des enfants naturels ; — ensuite, de ce que nous ne pouvons pas compter entièrement sur les résultats que nous donne le dépouillement des registres des églises, lesquels ont souvent des lacunes, des volumes perdus, des pages enlevées ; — enfin, de ce que le nombre d'années

qu'il nous a été possible d'examiner est insuffisant. — Ce que nous pouvons affirmer seulement, c'est que la fécondité est plus grande chez les femmes de sang caucasien pur que chez celles de sang-mêlé. Cela s'explique d'ailleurs par le temps que dure chez les premières la période de reproduction, laquelle s'étend de 15 à 40 ans, et même à 45, tandis qu'il est bien rare que, passé 35 ans, une femme de sang-mêlé ait un enfant.

Si donc nous sommes autorisé maintenant à établir, très-approximativement du moins, que, de deux mariages entre blancs, il sortira dix enfants, nous ne pouvons guère en compter que sept au plus pour deux mariages de sang-mêlé. Mais l'accroissement de la population n'en souffre pas pour cela, car le nombre des enfants naturels compense largement la différence (1).

L'ignorance dans laquelle nous sommes du chiffre total exact de la population argentine nous empêche d'établir la proportion du nombre des mariages avec cette même population, excepté dans quelques endroits où le bon état des archives nous a permis d'arriver à un résultat assez probable.

Ainsi, en admettant à Cordova une population moyenne de

(1) Enfants naturels. — Le grand nombre d'enfants naturels dans la Confédération argentine n'a rien qui doive nous étonner, car il est également fort considérable en Europe. On estime que dans cette partie du monde, sur une population évaluée en moyenne à 240,000,000 pour la période de 1820 à 1850, il y a 20,000,000 d'enfants naturels, c'est-à-dire un douzième. — La proportion est la même en France, dans la Grande-Bretagne, en Hollande et en Allemagne : 1 sur 13. — Elle est moindre dans le midi de l'Europe, par suite de l'habitude de marier les femmes plus jeunes. Elle est plus considérable dans les pays du Nord, où les mariages sont tardifs. Il y a d'ailleurs de grandes oscillations dans ces chiffres, selon les années et les circonstances sociales. Plus il y a de prospérité, plus il y a de mariages, et par conséquent moins d'enfants naturels.

Quant aux naissances illégitimes dans les grandes villes, elles sont beaucoup plus nombreuses que dans le reste du pays, et cela se comprend par suite de l'agglomération de la population, du rapprochement des sexes, de la facilité de cacher des relations illicites et leurs résultats, etc. — Ainsi, la proportion des naissances naturelles sur les naissances légitimes est de 1 sur 2 à Stockholm, Mayence, Porto, Lisbonne, Prague; — de 1 sur 3 à Paris, Vienne, Berlin, Naples; — de 1 sur 4 à Milan, Copenhague; — de 1 sur 5 à Florence, Pétersbourg, Genève, etc.; c'est-à-dire qu'il y a une naissance naturelle comme moitié, tiers, quart ou cinquième des naissances totales. — Il est vrai que beaucoup de ces enfants sont légitimés plus tard. (Moreau de Jonnès. — Ouvrage cité, page 244.)

On voit donc que la proportion de 17 pour 0/0 d'enfants naturels trouvés à Buénos-Ayres pour l'année 1856 n'a rien qui doive étonner, puisqu'elle n'est qu'un sixième des naissances, et que, si le chiffre total pour la population du bassin de la Plata est d'un quart, il faut réfléchir qu'il y a une foule de gens de couleur et de sang-mêlé, dans les mœurs desquels il règne de temps immémorial un certain laisser-aller qu'une meilleure éducation seule pourra corriger un jour.

28,000 âmes pour les 38 années qui s'écoulent de 1820 à 1857, et une naissance sur 25 personnes, ce qui nous paraît même trop peu, car les femmes sont plus vite fécondes qu'en Europe et plus nombreuses relativement aux hommes (en tout 1,096 naissances annuelles en moyenne pour cette période), nous ne trouvons qu'un mariage par 206 habitants. — En France, sur une période de 38 années, de 1817 à 1854, cette proportion est de 1 pour 128 ; — en Autriche, 1 sur 123 ; — en Angleterre, 1 sur 111, etc. — Dans les villes, où la population est plus rapprochée, les mariages sont plus nombreux. On en trouve : — à Berlin, 1 sur 113 ; — à Paris, en 1856, 1 sur 98 ; — à New-York, 1 sur 98 ; etc., etc. Nous savons que la moyenne pour toute l'Europe est de 1 pour 125.

A Tucuman, le même calcul, fait pour la dernière période décennale, nous donne 1 mariage sur 151 individus. — (Population moyenne, 25,000 ; — mariages annuels, en moyenne, 165.)

A Catamarca, en adoptant toutefois, à cause de la reproduction moindre que nous avons signalée, 1 naissance sur 30 individus seulement, — la même période décennale indique 1 mariage par 158 habitants. — (Population, 12,780 âmes, et 81 mariages annuels.)

A Gualeguaychu, le même calcul appliqué à une période de 15 années, d'après des registres très-exacts, donne 1 mariage pour 185 habitants. — (Population, 11,040 âmes, et 60 mariages annuels en moyenne) (1).

Ce petit nombre de mariages, eu égard au chiffre total de la population, s'explique, d'un côté, par l'état de guerre civile dans lequel le pays a été si longtemps ; de l'autre, par le grand nombre d'étrangers qui attendent, pour prendre femme, que leur position soit mieux assise. Ces étrangers vivent provisoirement en concubinage, et de nombreux enfants naissent de ces unions morganatiques. Beaucoup, il est vrai, de ces enfants sont légitimés plus tard, et quelquefois même un mariage tardif vient légaliser l'union ancienne qui les a produits ; le nombre des mariages n'en reste pas moins beaucoup au-dessous de ce qu'il devrait être. La morale et le bien-être général gagneraient singulièrement à ce qu'ils fussent plus nombreux. Heureusement que, depuis huit années, l'état du pays et

(1) Dans tous ces calculs sur la population des capitales des provinces argentines, la population de la ville et celle de son département sont réunies. C'est ainsi que Cordova a 38,000 âmes ; Tucuman, 25,000, etc.

la foi qu'on a en son avenir ont beaucoup favorisé les projets d'établissement chez les jeunes gens; aussi le nombre des unions légitimes a-t-il augmenté considérablement, ainsi qu'on en peut juger par les tableaux statistiques que nous donnons. (Voir aux Notes et Documents.)

Quant à la proportion entre les deux sexes, nous n'en pouvons juger que sur des chiffres pris dans l'État-Oriental et à Buénos-Ayres ; ces chiffres confirment ce fait général, qu'il naît plus d'hommes que de femmes, quoique en définitive celles-ci restent en majorité.

Ainsi, — à la paroisse du Cordon, banlieue de Montevideo, en 31 mois, sur un total de 1,376 naissances, il y a — 716 garçons et 660 filles : donc 56 garçons de plus. — 24 mois à l'église Matriz, dans la capitale, donnent — 851 garçons et 835 filles ; majorité en faveur des garçons : 16. — Enfin, à la campagne, sur 1,717 naissances, nous trouvons 107 garçons de plus. — Le fait est donc confirmé.

A Buénos-Ayres, en 1856, sur un chiffre total de 4,973 baptêmes où les deux sexes sont désignés, il y a 285 garçons de plus, ce qui établit la proportion considérable de 10 à 9, et cela aussi bien chez les blancs que chez les gens de couleur. Le même phénomène se passe donc également dans les deux continents.

Maintenant pouvons-nous établir le chiffre moyen de la population correspondant à une naissance, — chiffre que nous savons être de 1 sur 27 dans la totalité de l'Europe, mais qui n'est plus que de 1 sur 37 en France (période de 1847 à 1856); — de 1 sur 35 en Angleterre (période de 1821 à 1831), etc., etc.? — Nous croyons que le chiffre de 1 sur 25, en moyenne, pour la Confédération, est le plus proche de la vérité. Mais il y a certains points, tels que Tucuman et Cordova, où la proportion est aujourd'hui de 1 sur 20, ce qui explique l'augmentation si rapide de population dans ces mêmes endroits.

§ III. — *Décès.*

Nous trouvons ici un phénomène véritablement remarquable et qui se présente partout, dans les villes et dans les villages ; dans la Bande-Orientale aussi bien que dans la campagne de Buénos-Ayres, et dans toutes les provinces de l'intérieur (1) : c'est que le chiffre des

(1) Le même phénomène se montre dans d'autres États sud-américains. La république de l'Équateur, en 1857, a 41,000 naissances et 21,089 décès. (*Annuaire de l'Économie politique et de la statistique pour* 1860.) Paris, chez Guillaumin.

enterrements est inférieur, en moyenne, de plus de moitié à celui des naissances; de sorte que le rapport de ces deux chiffres étant toujours de 1 à 2, la population, suivant les principes d'Euler, devrait doubler par elle-même dans les 25 ans.

Pourtant il n'en a pas dû être toujours ainsi ; car, si cette loi eût existé dès le principe, la population du bassin de la Plata serait, au bout de trois siècles d'occupation, autrement considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. En effet, en admettant qu'elle se composât seulement de 1,000 personnes en 1550, époque à laquelle Irala groupa autour de l'Assomption tout ce qu'il y avait d'Espagnols, cette même population, si elle eût suivi la progression actuelle, atteindrait aujourd'hui le chiffre relativement énorme de 8,192,000 âmes, tandis qu'elle n'arrive pas même encore au quart de ce chiffre. — D'ailleurs il est impossible qu'une pareille progression continue longtemps; l'on n'en a qu'un seul exemple, c'est aux États-Unis, qui, avec 4 millions de population en 1790, en auront probablement 32 en 1865, grâce à la grande immigration qui leur aura porté 5 millions d'hommes en 50 années (1).

Sous une loi pareille, la population du globe deviendrait en un millier d'années trop considérable. Un calcul très-facile à faire, en partant du premier couple humain, et en admettant seulement le doublement de la population tous les 30 ans, donnerait 4,295,740,416 habitants au globe terrestre à la mort d'Adam, lequel, selon la Bible, vécut 930 années. — On voit qu'il faut réfléchir mûrement, avant d'admettre un tel accroissement de population, quoique sur quelques points la progression suive cette loi pendant un certain temps, surtout dans les pays nouveaux, s'ils sont fertiles et salubres, chez les jeunes nations où la vie est encore simple et facile. — C'est

(1) Les divers recensements aux États-Unis ont donné les chiffres suivants :

1790	3,929,827 âmes.
1800	5,305,925
1810	7,239,814
1820	9,638,131
1830	12,866,020
1840	17,062,566
1850	23,267,498
1860 (probablement)	29,000,000

Dans ces chiffres sont compris celui de la population de couleur et esclave, et qui s'élève aujourd'hui à 4,000,000 au moins. — L'immigration a porté au delà de 5,000,000 d'habitants nouveaux, de 1810 à 1860, c'est-à-dire en un demi-siècle. — (Garnier, *Du principe de population*, page 280.)

pourquoi nous ne croyons pas, en l'absence de tout recensement sérieux, que la population du Paraguay, qui avait en 1800 97,000 âmes, dépasse aujourd'hui 300 à 330,000 âmes, quoi que l'on ait dit de son accroissement extraordinaire depuis vingt années.

En France, la moyenne de 38 années, de 1817 à 1854, donne 1 décès annuel pour 41 personnes, c'est-à-dire 84 décès pour 100 naissances. En admettant l'accroissement moyen annuel d'un 222me, qui a eu lieu dans cette période, il lui faudrait 154 ans pour doubler sa population. (Voy. *Annuaire du Bureau des longitudes* de 1858.) Mais dans quelques autres parties de l'Europe, en Russie, par exemple, la progression croissante de la population est plus rapide, et elle l'est infiniment plus encore dans le nouveau monde.

Ici, pour arriver à établir la proportion entre les naissances et les décès, nous avons procédé avec le plus grand soin et consulté des chiffres qui approchent de 300,000, en réunissant à ceux recueillis dans l'intérieur de la Confédération ceux de Buénos-Ayres et de la Bande-Orientale. Nous savons bien toutes les irrégularités qui existent, principalement dans l'enregistrement des décès : les parents, à cause des grandes distances auxquelles se trouvent les paroisses, enterrent quelquefois leurs morts dans le village ou dans l'estancia où ils ont succombé ; les très-jeunes enfants sont enterrés le plus souvent au premier endroit venu, et l'on ne donne pas avis de leur mort au curé; ce dernier cas est même le plus commun. Les adultes, au contraire, sont presque toujours enterrés en terre sainte, la pieuse sollicitude des parents leur faisant pratiquer l'exhumation quelques années après, pour porter au cimetière de la paroisse des restes aimés, et faire dire un certain nombre de messes sur leur tombe. En outre, les décès des champs de bataille, dans des guerres trop fréquentes, ne sont pas constatés, non plus que ceux des nombreux Argentins qui sont morts dans l'exil ou en voyage. — Cependant, même en l'absence de ces renseignements, nous trouvons encore un nombre de baptêmes double de celui des enterrements, ainsi qu'on peut le voir dans le tableau suivant :

	BAPTÊMES.	ENTERREMENTS.	EXCÉDANT des Baptêmes.
Confédération argentine	229,691	97,725	131,966
Montevideo et la banlieue (30 ans)	31,752	21,465	10,287
Buénos-Ayres : la ville (3 ans)	13,887	9,526	4,161
	275,330	128,716	146,614

Il y a donc non-seulement un nombre de baptêmes double de celui des enterrements, mais encore 17,898 baptêmes de plus. Nous n'en tenons pas compte, regardant cette différence comme suffisante pour compenser les omissions d'indication de décès, et nous arrivons toujours à cette proportion de deux naissances pour un décès, que nous sommes ainsi autorisé à établir comme étant la loi qui préside aujourd'hui à la marche progressive de la population dans la Plata. Par conséquent, d'après le principe d'Euler, nous aurions son doublement en 25 années, si cette marche n'éprouvait point de perturbation dans cette période de temps (1).

Quant à la vie moyenne, — ne sachant qu'approximativement le chiffre de la population, nous ne pouvons l'établir également que d'une manière approximative. Elle nous paraît un peu plus courte qu'en Europe, et être seulement de 38 ans ; ce qui s'explique, en grande partie, par ce fait que la croissance étant plus rapide, les femmes étant plutôt, mais moins longtemps fécondes, la vie s'use plus promptement. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait, comme nous le verrons plus bas, des exemples de longévité très-remarquables.

La mortalité est là, comme partout, plus grande chez le sexe masculin que chez le sexe féminin ; et quoiqu'il naisse, ainsi que nous l'avons vu, plus de garçons que de filles, il reste, vers l'âge moyen, beaucoup plus de femmes que d'hommes. Ainsi, à Buénos-Ayres, en 1856, sur une mortalité totale de 2,581 personnes, dont les décès sont spécifiés, nous trouvons 1,479 hommes, et seulement 1,102 femmes ; — différence : 377. Il est vrai que, par suite du grand

(1) Dans les Notes et Documents, tome III, nous donnerons en détail les tableaux statistiques extraits soit des archives des églises, soit des recensements officiels publiés à différentes époques, afin de faire connaître les bases de nos calculs.

Nous y joindrons aussi, comme pièces de comparaison, un certain nombre de documents tirés de la statistique européenne et de celle des États-Unis d'Amérique.

nombre d'immigrants, de marins, de voyageurs, le nombre total des hommes est, dans cette ville, un peu supérieur à celui des femmes; mais à la campagne, où la population est différente et où les femmes sont plus nombreuses que les hommes, nous trouvons un résultat analogue. Ainsi le premier semestre de 1855 donne là 668 décès masculins, et seulement 455 féminins; — différence en moins pour ceux-ci : 213.

Dans la ville de Montevideo, sur un total de 1,144 décès, dans l'espace de 24 mois, en 1837, 38 et 39, nous trouvons 612 décès masculins et 532 féminins; — différence en moins pour ceux-ci : 80. — A la campagne, pendant la même période, sur 670 enterrements, il y en a 391 masculins et 279 féminins, c'est-à-dire 112 décès masculins de plus; la règle semble donc générale.

Quant au chiffre général des morts relativement à la population, nous éprouvons les mêmes difficultés à l'établir que celui des naissances. — Ce chiffre, qui est aujourd'hui de 1 sur 40 dans l'occident de l'Europe, nous semble être ici de 1 sur 30 pour le littoral. — Nous ne donnons toutefois cette proportion que d'après quelques tableaux statistiques de Buénos-Ayres et de Montevideo, ces deux grands ports situés à l'entrée de la rivière de la Plata, où afflue une population très-mélangée, très-diverse, et qui ne peuvent guère servir de règle pour l'intérieur, où la mortalité nous paraît beaucoup moins forte. — Ainsi, en 1855, les chiffres officiels accusent, pour la ville de Buénos-Ayres, une population de 91,548 âmes et 3,251 décès; c'est donc 1 mort sur 29 habitants (28 2/3). — A Montevideo, pendant les 3 années de 1852 à 1854, la proportion est même plus forte, car, sur une population moyenne de 25,000 âmes (moins la banlieue), la ville a 950 morts annuelles; ce qui donne une mortalité de 1 sur 27; mais dans la campagne la proportion est beaucoup moins élevée.

Il faut observer d'ailleurs, en thèse générale, qu'il y a des périodes de bonne santé publique et des périodes de maladie, même sans état épidémique proprement dit, où la population reste stationnaire ou diminue, sans que l'on puisse bien en expliquer la cause.

Ainsi, par exemple, en France, où les registres de population sont tenus avec une grande régularité, de 1817 à 1853, le chiffre des naissances a été constamment supérieur à celui des décès, et cela malgré les deux terribles épidémies cholériques de 1832 et de 1849; puis, en 1854 et en 1855, sans aucune épidémie apparente,

le chiffre des décès se montre tout à coup supérieur à celui des naissances, de 69,318 pour la première année et de 37,274 pour la seconde : phénomène tout à fait inexplicable, et dont les circonstances politiques, la guerre d'Orient, l'oïdium ou épidémie des vignes commencée en 1853, les récoltes médiocres, ne suffisent pas, il nous semble, pour donner le secret. — En 1856, la population reprend sa marche ascendante, mais lentement, et l'excédant des naissances sur les décès est alors de 115,034.

On sait que la mortalité est toujours plus forte dans les grandes villes qu'à la campagne; le chiffre de 1 décès sur 40 personnes dans toute l'étendue de la Confédération argentine, moins les grands centres du littoral, nous paraît donc être celui qui approche le plus de la vérité. En évaluant la population totale de la Confédération, moins la province de Buénos-Ayres, à 870,000 âmes, ce qui est à peu près le chiffre vrai, c'est un total de 21,750 décès par an, auxquels correspondent 34,800 naissances, résultant de 6,214 mariages et d'un nombre inconnu d'unions naturelles. — Comme résultat de ces chiffres généraux, nous comptons : — 1 naissance pour 25 habitants, — et 1 mariage pour 140.

Avec la paix et la prospérité dont jouit le pays depuis six années, il n'est pas douteux que la mortalité, quelque peu élevée qu'elle soit, ne diminue encore, en même temps que le nombre des naissances augmente, comme cela résulte de la statistique des dernières périodes décennales de Tucuman, de Cordova, de Parana, de Santa-Fé, de Catamarca, où la mortalité ne serait plus que de — 1 sur 48 ; — c'est du moins le chiffre que fournit la comparaison du nombre des baptêmes et des enterrements sur ces différents points, en tenant compte, il est vrai, de l'inexactitude qui doit exister à l'endroit des décès.

La mortalité la plus forte pèse toujours sur l'enfance. Les maladies vermineuses, et les convulsions qui en sont la suite, enlèvent beaucoup de jeunes sujets; mais nulle maladie ne fait sur le littoral plus de ravages que le tétanos des nouveau-nés, dit ici *mal de los siete dias* (mal des sept jours), surtout dans la classe des sang-mêlés. Cette maladie est réellement le fléau de la première enfance à Buénos-Ayres et à Montevideo; elle est beaucoup plus rare dans l'intérieur, et nous n'en avons pas entendu parler dans les provinces andines. A partir de l'âge de 8 ans, la mortalité est presque insignifiante jusqu'à 17, époque à laquelle la fièvre typhoïde et la phthisie pulmonaire emportent un certain nombre de jeunes gens.

Puis viennent les maladies diverses propres à chaque sexe, à chaque état : la pleuro-pneumonie, dite *puntada de costado* (point de côté), tue un certain nombre d'adultes ; les maladies du cœur et des gros vaisseaux sont également fréquentes et meurtrières ; enfin les apoplexies frappent au passage de l'âge mûr à la vieillesse.

Tableau du total des mariages, naissances et décès,

PROVINCES.	LOCALITÉS.	LATITUDE SUD.	ALTITUDE.	PÉRIODE ou NOMBRE D'ANNÉES.	MARIAGES.	NAISSANCES.	DÉCÈS.
Entre-Rios	Ville de Parana	31°44'	63	54 ans.	3,370	24,516	12,274
	Ville de l'Uruguay	32°30'	20	74 »	1,799	11,204	5,183
	Ville de Gualeguaychu	33°00'	16	15 »	902	5,523	2,684
	Ville de la Concordia	31°24'	25	8 »	159	1,245	158
	Bourg de la Fédération	31° 4'	25	7 »	110	450	128
Corrientes	Ville de Goya	29° 7'	40	32 »	1,849	11,249	2,040
	Ville de Caacaty	27°31'	60	14 »	595	4,190	1,984
	Bourg de Bellavista	28°27'	80	5 »	185	816	303
	Bourg de Saladas	28°15'	60	46 »	1,358	5,713	3,596
	Bourg de Mburucuya	27°57'	65	23 »	410	4,812	1,527
Santa-Fé	Ville de Santa-Fé	31°40'	15	38 »	1,987	14,761	7,845
	Ville du Rosario	32°56'	38	34 »	2,383	16,218	5,822
Cordova	Ville de Cordova	31°26'	416	38 »	5,041	41,650	16,132
San-Luis	Ville de San-Luis	33°17'	766	33 »	1,883	8,806	1,969
Rioja	Bourg de Famatina	29° 2'	1,100	10 »	600	3,553	1,195
	Ville de la Rioja	29°12'	507	54 »	1,338	7,712	3,429
Catamarca	Ville de Catamarca	28°12'	531	61 »	3,497	16,634	8,515
Tucuman	Ville de Tucuman	26°50'	450	45 »	4,061	27,399	13,641
Salta	Ville de Salta	24°50'	1,150	27 »	1,607	10,455	3,753
	Ville d'Oran	23° 7'	310	16 »	475	1,372	1,027
Jujuy	Ville de Jujuy	24°20'	1,227	15 »	873	4,271	3,708
Santiago del Estero	Ville de Santiago del Estero	27°47'	162	23 »	901	4,092	1,657
	(22 localités.)			» »	35,893	229,691	97,725
Buénos-Ayres	Ville de Buénos-Ayres[3]	34°36'	15	7 ans.	4,977	25,416	19,402
État-Oriental	Ville de Montevideo	34°54'	10	34 »	5,602	30,475	20,443

[1] Il n'a pas été possible, faute de temps, de faire le dépouillement des naissances naturelles; elles entrent, en moyenne approximative, pour un quart dans le total des naissances. Il y a même des points, tels que Parana, Mburucuya, Santa-Fé, Cordova, etc., où la proportion doit être plus forte, un tiers peut-être; — d'autres, tels que Oran, Catamarca, etc., où elle est moindre. — Le nombre d'enfants par mariage n'est donc mis ici que pour faire juger approximativement la différence du rapport des naissances aux unions légitimes, suivant les localités, et faire pressentir le chiffre proportionnel des enfants naturels.

[2] Nous avons calculé la somme moyenne de la population de la période indiquée en divisant le chiffre des baptêmes par celui de la période, et multipliant ce nombre par 25, — chiffre d'habitants que représente une naissance annuelle dans le bassin de la Plata.

Ce tableau statistique comprend la population des villes y compris les départements dont elles sont le chef-lieu, chaque département ne formant qu'une paroisse.

[3] Nous mettons à part la ville de Buénos-Ayres parce que la population est autrement composée que celle de l'intérieur, à cause de sa rade et du grand nombre d'étrangers qui y résident. — Il faut observer, en outre, que nous avons joint ici les époques de 1822 à 1825 (4 ans) à celle de 1854 à 1856 (3 ans), et qu'à la première époque la population était bien moins considérable qu'à la seconde. Ces sept années sont les seules pour lesquelles nous ayons des chiffres officiels.

Montevideo, capitale de l'État-Oriental de l'Uruguay, se trouve dans les mêmes conditions que Buénos-Ayres. — Dans ces deux grandes villes, la mortalité est plus forte qu'à l'intérieur; les mariages y sont plus fréquents aussi; les naissances sont égales. — La ville de Rosario va se rapprochant tous les jours de ces conditions, par suite de l'immigration qui y afflue.

sur divers points de la Confédération argentine.

EXCÉDANT des NAISSANCES.	NOMBRE D'ENFANTS PAR MARIAGE[1].	POPULATION MOYENNE ANNUELLE pendant la période[2].	OBSERVATIONS.
12,242	7 1/2	11,350	Population très-augmentée et très-mélangée par l'immigration depuis 1853.
6,021	6 1/2	3,800	Id. depuis 1850. — Beaucoup d'Européens
2,839	6	8,670	Id. depuis 1851. — Plus d'Européens encore que dans les deux villes précédentes.
1,087	8	3,975	Population très-mélangée et très-augmentée depuis 1854.
322	4	1,850	Fondée en 1848. — Beaucoup d'étrangers.
9,209	6 3/4	8,788	S'est beaucoup peuplée depuis 1845. — Livres des décès tronqués. — Quelques étrangers.
2,206	7	300	Ville ancienne. — Peu d'étrangers.
513	4 1/2	4,126	Fondée en 1825. — Beaucoup d'étrangers.
2,117	4 1/2	3,106	Bourg ancien. — Peu d'étrangers.
3,285	11 3/4	5,232	Bourg ancien. — Guaranis et sang-mêlés.
6,916	7 1/2	9,712	Fondée en 1586. A augmenté depuis quatre ans.— Peu d'étrangers encore.
10,886	6 3/4	11,905	Population toute nouvelle et qui augmente à vue d'œil. — Beaucoup d'étrangers.
25,518	7 1/4	27,400	Ville ancienne. — Registres les plus exacts de tous et les mieux tenus.
6,837	4 3/4	6,675	Ville ancienne. — Peu d'étrangers. — Livres tronqués.
2,358	6	8,883	Département peuplé. — Pas d'étrangers. — Livres peu exacts.
4,283	5 3/4	3,572	Ville ancienne. — Pas d'étrangers. — Registres bien tenus.
8,119	4 3/4	6,816	Ville ancienne. — Quelques étrangers. — Registres bien tenus.
13,758	6 3/4	15,125	Beaucoup d'étrangers depuis quinze ans. — Livres bien tenus.
6,762	6 1/2	9,670	Ville ancienne et peu salubre. — Peu d'étrangers. — Livres incomplets et mal tenus.
345	3	2,143	Région tropicale. Devient de plus en plus salubre. — Registres réguliers.
563	5	7,116	Ville ancienne, peu salubre. — Pas d'étrangers. — Population stationnaire.
2,435	4 1/2	4,458	Ville très-ancienne. — Pas d'étrangers. — La population augmente.
131,916	6 1/5	» »	
5,984	5 1/5	83,250	Un tiers de la population de la ville et de la banlieue est étranger depuis 1850.
10,032	5 1/2	22,400	Un tiers de la population est étranger depuis 1840. — Livres bien tenus.

Suivant le tableau ci-dessus, la proportion s'établit ainsi pour les deux villes et les deux périodes :

BUÉNOS-AYRES (*période de 7 années*).
- Mariages.................... 1 sur 117
- Naissances.................. 1 sur 25
- Décès....................... 1 sur 30

MONTEVIDEO (*période de 34 années*).
- Mariages.................... 1 sur 153
- Naissances.................. 1 sur 25
- Décès....................... 1 sur 37

La discussion et l'appréciation des chiffres qui appartiennent à la Confédération entière, et surtout de ceux de la dernière période décennale, permettent d'espérer que, si le mouvement ascensionnel de la population continue, et qu'il ne survienne pas d'épidémie ou de commotion politique violente, sa loi se formulera selon les chiffres suivants :

Mariages..................................	1 sur 140 habitants.
Naissances................................	1 » 22 »
Décès.....................................	1 » 44 »
Enfants par mariage.......................	5 » »
Enfants naturels..........................	1/5 du total.
Vie moyenne...............................	40 ans.
Doublement de la population par elle-même.	25 années.

§ IV. — *Longévité.*

Dans les régions platéennes, la vieillesse se prolonge quelquefois d'une manière extraordinaire. Tout le monde connaît dans la Plata l'histoire de cette négresse qui est morte à la fin du siècle dernier à l'âge de 180 ans, et que le doyen Funes a vue à Cordova, où elle habitait. Azara en parle également. Cette femme était née au Paraguay; elle fut menée à Tucuman par le premier évêque de cette ville, vers 1630. C'est ainsi que l'on put savoir son âge, car l'arrivée de cet évêque était un événement historique (1).

Les exemples de longévité extraordinaire se rencontrent surtout chez les Indiens. Azara affirme que Cuaty, cacique d'une tribu payagua, qu'il vit à l'Assomption, avait alors 120 ans, puisque cet Indien était déjà marié et cacique lorsque l'on commença à bâtir la cathédrale de l'Assomption, en 1689. Un autre cacique des Mbayas, nommé Camba, était du même âge. Il est du reste fort difficile de savoir l'âge des Indiens; car ils conservent leurs dents jusqu'à la plus extrême vieillesse, ne se courbent point et blanchissent à peine. Chez ces hommes du désert, habitués aux intempéries, aux souffrances physiques, et chez lesquels les besoins de tout genre qui tourmentent l'homme civilisé n'existent pas, les années s'accompa-

(1) Ce phénomène de longévité est peut-être le plus remarquable et le plus authentique de tous ceux que la science possède.

Il fut l'objet d'un rapport fait au gouvernement espagnol, en date du 1er juin 1779, et reproduit dans le *Journal de Madrid*, du 24 décembre de la même année. On y disait qu'à cette même époque vivait à Cordova, gouvernement de Tucuman, une négresse de 174 à 175 ans. (Ce fait est relaté par Lottin, *Almanach de la vieillesse;* Sigaud de Lafon, *Dictionnaire des merveilles de la nature*, tome II, page 462; — enfin M. Lejoncourt, *Galerie des centenaires anciens et modernes*, page 110. — Paris, 1842.)

Azara, qui écrivait au commencement de ce siècle, et avait connu le fait à Buénos-Ayres, dit, tome II, chap. x, page 142 : « Tout récemment une négresse, née au Paraguay et transportée au Tucuman, y est morte à l'âge de 180 ans. »

Enfin le chanoine Funes, qui habitait Cordova et mourut en 1821, dit textuellement :

« Le capitaine Tejo, au commencement de 1553, fonda une petite colonie au port de « Saint-Francisco, situé entre l'établissement de la Cananéenne et l'île de Sainte-Catherine. « Là il se maria et eut un fils qui fut depuis évêque de Tucuman, et maître de cette cé- « lèbre négresse qu'il donna aux jésuites, et qui mourut âgée de plus de 180 ans, à la « ferme d'Alta-Gracia, près de Cordova, où nous l'avons connue nous-même. » (Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*, tome I, chap. XII, page 152.)

gnent de bien moins d'infirmités que chez la race européenne. Il en est de même chez beaucoup de noirs, qui, une fois arrivés en bon état à un âge avancé, supportent mieux et plus longtemps la vieillesse que les blancs.

En effet, le nombre de ces derniers qui dépassent 80 ans n'est pas très-considérable, et nous semble quelque peu inférieur au chiffre d'Europe. En France, par exemple, sur un million d'habitants, le nombre de ceux qui dépassent 80 ans s'élève à 7,302, c'est-à-dire à 7 sur 1,000.

A Montevideo, l'examen de la mortalité selon les âges nous donne pour une population moyenne de 27,000 âmes, de 1850 à 1853, 4 années, — 811 décès, ce qui fait 1 sur 33 ; — et sur ces 811 décès, 20 de personnes dépassant 80 ans : soit 2 1/2 pour 0/0 de la mortalité. Sur ce nombre, il y a même 5 centenaires, dont l'un, une vieille négresse, morte en 1850, avait atteint 106 ans.

A Buénos-Ayres, sur les deux seules années où l'âge des décès soit indiqué, nous trouvons, en 1830, sur un total de 1,670 enterrements en ville, — 88 personnes au-dessus de 80 ans; et à la campagne, — 31 sur 1,152. Il est à remarquer que dans ce dernier nombre se trouvent deux femmes de couleur, mortes l'une à 120, l'autre à 116 ans. — La population de la ville peut être évaluée pour cette époque à 60,000 âmes, et celle de la campagne à 70,000. — En 1856, 26 ans après, sur une population urbaine de 100,000 âmes, y compris la rade, il y a 3,101 décès, ce qui donne 1 sur 32 1/4, et, sur ces 3,101 décès, 74 personnes seulement au-dessus de 80 ans.

Dans la province de Corrientes, le recensement de 1854, fait avec beaucoup d'exactitude, et qui présente un total de 82,570 âmes, offre en fait de longévité les chiffres suivants :

Hommes de 80 à 90 ans	94
— 90 à 100	25
— 100 et au-dessus	10
Femmes de 80 à 90 ans	219
— 90 à 100	39
— 100 et au-dessus	10
Total	397

Dans le département de l'Empedrado, on connaissait à la même époque un homme de 105 ans. Au mois de mai 1856, nous avons vu nous-même à Caacati un vieillard de 106 ans jouissant de la plénitude de sa raison et de beaucoup de force encore, car il s'occupait

des travaux des champs. Ce bon vieillard se souvenait de l'expulsion des jésuites, en 1768, et de leurs belles estancias de la Tranquera de Loreto, car il avait alors 18 ans et était employé chez eux. En 1854, on connaissait à San-Roque D. Bartolomé Segovia, âgé de 106 ans, et aux environs, D. Felipe Frutos, de 108 ans, D. Domingo Candil, de 105. A Curusu-Cuatia, doña Petrona Cuarayabay avait 130 ans, et l'on assurait qu'une dame Molina, qui venait de mourir peu de temps auparavant, était arrivée à 137 ans, et sa fille à 110.

Malgré ces exemples de longévité extraordinaire, ce nombre de 397 personnes au-dessus de 80 ans, sur le chiffre total de la population de la province de Corrientes, ne nous donne pas tout à fait 5 pour 1,000, tandis qu'en France le chiffre est de 7, ainsi que nous l'avons dit. Ce qui confirme, du moins jusqu'à présent, ce que nous avons avancé sur la durée de la vie sous ce climat, à savoir qu'elle s'y usait un peu plus vite, malgré l'extrême salubrité de ce même climat et les cas de longévité extraordinaire que nous venons de citer.

§ V. — *Registres de l'état civil.*

Les longs et laborieux calculs auxquels nous nous sommes livré, pour tâcher de reconnaître, à l'aide du petit nombre de documents qui ont été à notre disposition, les lois qui président au mouvement de la population du bassin de la Plata, prouvent suffisamment combien il est à désirer que l'administration argentine prenne enfin de sérieuses mesures pour que l'état civil repose sur d'autres bases que celles qu'il a aujourd'hui. Nous avons examiné les registres d'un assez grand nombre de paroisses, et si quelques-uns ne laissent rien à désirer pour l'exactitude, il en est malheureusement aussi beaucoup d'autres dans un fâcheux désordre, où la recherche d'un extrait de mariage, de baptême ou de mort serait souvent impossible et, dans la plupart des cas, très-difficile. Les changements fréquents de curés, la négligence de quelques-uns, l'absence de visites pastorales, par suite du manque d'autorité épiscopale ou des vastes distances à parcourir, tout cela contribue à la mauvaise tenue de ces livres, qui sont cependant jusqu'à présent les seules garanties de l'état civil des familles. Le gouvernement provincial de Corrientes a pris l'excellente mesure de confier ses registres de population au juge de paix de chaque département, et il a enjoint aux curés, excepté en cas d'urgence dont avis doit être donné sur-le-champ, de ne célébrer

aucun mariage, baptême ou enterrement, que sur la présentation d'un bulletin émané de la justice de paix. Ceci n'empêche point que les paroisses n'aient également leurs livres, et ce double contrôle est une garantie de plus pour les familles.

Cet exemple, s'il était imité partout, permettrait d'avoir une connaissance exacte du mouvement annuel de la population, et serait le meilleur moyen de faire connaître les ressources réelles du pays, qui, avant tout, a besoin de se peupler. En outre, rien ne serait plus facile que de former une statistique générale, si chaque département était tenu d'envoyer à la capitale de la province, dans les deux premiers mois de chaque année, le chiffre des mariages, naissances et décès, par nationalités, couleurs, âges, etc.; chose très-praticable quand on ne laisse pas accumuler les listes, et quand le juge de paix et le curé ont soin d'en faire le dépouillement mensuel. Cette mesure permettrait de faire avec régularité les recensements généraux, si pénibles et si incomplets jusqu'à présent.

§ VI. — *Recensements.*

Sous l'administration espagnole, les recensements étaient rares. Le pays était très-peu peuplé et attirait médiocrement l'attention de la métropole; les énormes distances séparant les centres de population contribaient encore à faire négliger cette importante opération.

Le premier recensement dont nous ayons connaissance fut fait en 1538, par Irala, à l'Assomption : toute la population espagnole s'y trouva réduite à 600 personnes, parmi lesquelles quelques femmes seulement; tandis que la population guaranie s'élevait presque au centuple de ce chiffre, et même bien au-dessus, si l'on accepte les récits des écrivains de l'époque qui représentent les tribus indiennes du littoral et de l'intérieur comme excessivement nombreuses; mais ces dires sont évidemment exagérés.

Le dix-septième siècle vit partager le bassin de la Plata en trois gouvernements : Buenos-Ayres, Paraguay et Tucuman. — Quant à la province des Missions, comprise entre le Tebicuary et l'Y-Guazu, le Miriñay et l'Ibicuy, elle constitua une sorte d'État à part.

PROVINCE DES MISSIONS.

Les recensements pratiqués à diverses époques dans cette province donnèrent :

1715. — Suivant le père provincial Aguilar :

Réductions ou bourgs	30
Familles	26,942
Ames	117,448

Le gouverneur du Paraguay, Bazan, prétendait alors que cette population devait être beaucoup plus considérable, et que les jésuites trompaient le fisc en ne donnant pas le nombre réel des Indiens de 18 à 50 ans, lesquels devaient payer la capitation d'une piastre par homme.

1717. — Le père Juan Patricio Fernandez assigne :

Aux 30 Missions, âmes	121,168

1730. — Calcul du père provincial :

Missions	30
Familles	29,500
Ames	135,117

1733. — Une disette, conséquence de la sécheresse, et qui fut suivie d'une épidémie terrible (sans doute de variole), avait moissonné beaucoup de familles. — On ne trouve plus alors que :

Familles	22,000
Indiens sujets au tribut	19,000

Ce qui suppose une population totale de :

Ames	110,000

1744. — Suivant les manuscrits des jésuites, imprimés à Vienne :

Population totale	84,604

1769. — Lors de l'expulsion des Pères, on trouva :

Ames : au delà de	100,000

1785. — Suivant Doblas, lieutenant-gouverneur des Missions :

Bourgs ou réductions	33
Ames	70,000

1797. — Suivant Azara :

Bourgs	33
Ames	54,380

Ce dernier recensement fait partie de celui des gouvernements de Buenos-Ayres et du Paraguay, opéré à cette époque.

1856. — Suivant l'auteur du présent ouvrage :

Reste de la population indienne pure des 33 anciennes Missions jésuitiques (population qui se trouve aujourd'hui concentrée au Paraguay),

Bourgs	11
Ames	6,000

La population des anciennes Missions de la rive gauche de l'Uruguay, au nombre de sept, s'est fondue dans celle de la province brésilienne de Rio-Grande-do-Sul.

Les Indiens des Missions occidentales ont été détruits de 1816 à 1820, dans les guerres d'Artigas; une petite partie s'est mêlée au reste de la population de l'Entre-Rios, de Corrientes et de la Bande-Orientale.

La population indienne des Missions du Paraguay a seule survécu, quoique bien réduite en nombre.

GOUVERNEMENT DE TUCUMAN.

Nous ne connaissons aucun recensement qui puisse nous donner une idée exacte de l'ancienne population du gouvernement du Tucuman, qui comprenait les provinces actuelles de Cordova, Santiago-del-Estero, La-Rioja, Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy. — Nous trouvons toutefois que, dans un recensement officiel fait en 1779, la population de la seule province de Cordova est de 44,042 âmes, soit 45,000, si l'on veut un nombre rond. Or, depuis 80 ans, cette population a triplé. Admettant la même progression pour les six autres provinces, nous trouverons que la population totale du Tucuman devait être, en 1780, de :

Ames	170,000

Elle est en effet de 510,000, à très-peu près, aujourd'hui. Ce chiffre nous met bien loin de la proportion du doublement tous les 30 ans, car alors la région dont nous parlons devrait avoir 1,360,000 habitants en 1870, et il n'est cependant pas probable qu'elle dépasse de beaucoup 600,000 à cette époque. — Il est vrai toutefois que ce n'est que depuis une dizaine d'années que le mouvement ascensionnel de la population s'est fait sentir d'une manière bien marquée, et que la progression peut devenir plus rapide dans la période actuelle.

GOUVERNEMENT DU PARAGUAY.

Le seul recensement officiel que nous ayons pu nous procurer est celui que donne Azara pour 1795, et qui s'élève à 97,480 âmes, y compris 10,979 Indiens appartenant au 11 Missions du Paraguay. C'est donc, en nombre rond, une population totale d'environ 100,000 âmes au commencement de ce siècle.

Or nous venons de voir que, dans la période qui s'étend de 1780 à l'époque actuelle, aucune population de l'intérieur n'a doublé dans un espace de trente années. En l'absence de tout recensement officiel ultérieur, et en admettant, ce qui n'est nullement prouvé, que celle du Paraguay ait fait exception, nous trouverions pour l'époque actuelle (1860) une population de 400,000 âmes seulement, et nous avons des raisons de croire que ce chiffre est encore très-exagéré. En effet, nous avons pu nous assurer directement, pendant les deux mois et demi que nous avons passés dans ce dictatorat, que la mortalité était très-considérable chez les jeunes sujets, et même chez les adultes, par suite du mauvais régime alimentaire auquel cette population s'est soumise, et à raison des maladies vermineuses ou éruptives et de la syphilis.

Il est vrai que ce pays n'a pas été éprouvé par les guerres civiles, comme le reste de la Plata ; mais il n'a point eu non plus l'immigration, qui a comblé les vides. Lorsque, dans toutes les régions qui l'entourent, et qui ont des habitants de même race et de même mœurs, la population a seulement triplé en 60 années, comment aurait-elle pu quadrupler et même sextupler au Paraguay, comme on a bien voulu le dire ?

C'est donc tout à fait sans raison que des calculs légèrement faits ont porté son chiffre tour à tour à 1,200,000, à 800,000, et finalement à 600,000 âmes, tandis qu'elle ne doit guère dépasser 300 à 330,000. Cette population paraît considérable, parce qu'elle est assez dense sur certains points, tels que l'Assomption et ses environs, le département de Villa-Rica, etc.; mais le nord, le nord-est et l'est sont déserts, et le sud-est médiocrement peuplé. Il serait à désirer que le gouvernement du Paraguay fît publier un recensement exact de cette ancienne fraction de la vice-royauté, et s'occupât d'y établir les registres de l'état civil, qui y sont encore en plus mauvais état que dans la Confédération argentine. Cette publication aurait le grand avantage d'aider à résoudre un problème d'économie sociale très-

intéressant, celui du progrès annuel d'une population sud-américaine absolument réduite à elle-même pendant 60 ans.

GOUVERNEMENT DE BUENOS-AYRES.

Lorsque, en 1580, Garay fonda une seconde fois Buénos-Ayres, les terrains furent répartis entre soixante fondateurs, auxquels on assigna un certain nombre d'Indiens *yanaconas* et *mitayos*, appartenant principalement à la nation *Chana*.

Nous ne connaissons aucun recensement officiel de cette province antérieur à celui de 1744, où l'on trouve les chiffres suivants :

1744. —	Ville......	11,220	Total....	17,284
—	Campagne..	6,064		

Nous ne savons pas si l'on a compris dans ce chiffre, qui doit sans doute être trop faible, la population de la Bande-Orientale qui commençait à se former, puisque Montevideo avait déjà dix-huit ans de fondation ; mais cela est peu probable.

En 1778, c'est-à-dire presque aussitôt après l'institution de la vice-royauté de la Plata, un autre recensement donne :

1778. —	Ville......	24,754	Total....	40,179
—	Campagne..	15,425		

Le recensement de 1797 donné par Azara comprend la ville et la province de Buénos-Ayres, la Bande-Orientale, Santa-Fé, l'Entre-Rios, Corrientes, les Missions orientales et occidentales au sud du fleuve Parana, c'est-à-dire tout ce qui formait alors le gouvernement de Buénos-Ayres. Cette population était ainsi répartie :

Buénos - Ayres. — Ville...............	40,000		72,168	
— Campagne...........	32,168			
Bande-Orientale. — Montevideo..........	15,245		30,665	
— Campagne...........	15,420			
Santa-Fé : ville et province........................		11,292		75,460
Corrientes : ville et province........................		9,228		
Missions orientales et occidentales................		43,340		
Entre-Rios..		11,600		
		178,293		

Ce qui nous donne, en nombre rond, à la fin du dernier siècle, le chiffre de : — 180,000 âmes pour la population du littoral, 280,000

si nous y ajoutons le Paraguay, et enfin 443,000 en y joignant le Tucuman.

En 60 années, cette population a plus que triplé; car elle se compose ainsi aujourd'hui :

Buénos-Ayres	330,000
Bande-Orientale	140,000
Santa-Fé, Entre-Rios, Corrientes et Missions	220,000
Les sept provinces de l'ancien Tucuman	510,000
Le Paraguay	330,000
	1,530,000
Missions orientales appartenant maintenant au Brésil	30,000
	1,560,000

Depuis cette époque (1797), la Bande-Orientale a eu deux recensements officiels :

L'un, de 1835, a donné	128,312
L'autre, de 1852, seulement	132,969

dont 67,568 Orientaux, 28,586 étrangers, et 11,568 hommes de couleur. — Augmentation en 17 ans : 3,657 âmes. Ce faible chiffre est dû à la guerre étrangère et civile qui a déchiré le pays pendant vingt années; mais, depuis 1852 jusqu'à l'époque actuelle, il y a eu un peu d'immigration, de sorte que la population peut être aujourd'hui de 140,000 âmes.

A Buénos-Ayres, de 1797 à 1854, il n'y a eu aucun recensement officiel; les chiffres suivants ne sont donc que des calculs approximatifs basés sur la mortalité, les baptêmes, etc., etc.

Moreno assigne à la ville :

En 1810. —	Ville	55,000
—	Campagne	X?

Suivant un calcul de D. Vicente Lopez, qui se fonde sur le nombre des décès, il y aurait eu :

En 1822. — Ville	68,896	Total	143,496
— Campagne	74,600		

Ces chiffres doivent être assez proches de la vérité.

Enfin un recensement officiel récent donne :

En 1854. — Ville	71,448	Total	251,695
— Campagne	180,257		

CONFÉDÉRATION ARGENTINE ENTIÈRE.

Dans l'état actuel des choses, surtout dans les provinces de l'intérieur, il est difficile de bien faire un recensement. D'abord on manque quelquefois d'agents suffisamment pénétrés de l'utilité de leur mission; ensuite la population peu éclairée des campagnes ou des faubourgs des villes croit toujours voir dans les recenseurs des agents chargés de faire des levées d'hommes ou d'établir de nouveaux impôts. Les habitants cherchent donc à déguiser leur chiffre réel, en dissimulant le nombre exact des membres de leurs familles.

En 1857 le gouvernement argentin envoya dans toutes les provinces des instructions minutieuses et parfaitement claires pour faire, le même jour, le recensement général de la population de toute la république ; cependant cette excellente mesure n'a pu encore être mise à exécution partout, faute, comme nous le disions, d'agents assez zélés et assez méthodiques, et à raison de la répugnance avec laquelle une partie de la population se prête à ces dénombrements. Aussi n'y a-t-il encore qu'un certain nombre de provinces qui aient envoyé leurs chiffres, et encore ne les considèrent-elles elles-mêmes que comme approximatifs.

Ce dénombrement, qui appartient à l'année 1857, donne les chiffres suivants (1) :

(1) Nous n'avons pu avoir jusqu'à présent (juillet 1860) que les chiffres indiqués dans *la colonne de 1857, et qui ont été publiés officiellement*; les autres, que nous donnons comme, à très-peu de chose près, approximatifs, ont été calculés soit sur des recensements partiels antérieurs, soit d'après le nombre des naissances et décès. — On trouvera tous les éléments de ces calculs aux Notes et Documents, tome III.

Nous avons mis la population probable de 1860 en chiffres ronds, parce qu'ils se fixent mieux dans la mémoire, et que d'ailleurs ils s'écartent fort peu des chiffres exacts.

Les étrangers de la province d'Entre-Rios sont principalement des Français, des Italiens et des Orientaux ; ceux de la province de Corrientes, des Français et des Italiens; ceux de la province de Santa-Fé, des Italiens, des Français et des Européens de tous les autres pays ; ceux de la province de Mendoza, des Chiliens. Dans la province de Salta, il n'y a guère que des Boliviens, mais en assez grand nombre.

Quant à la province de Buénos-Ayres, elle renferme des étrangers de tous les pays du globe, mais plus spécialement des Italiens, des Français, des Espagnols et des Anglais. Un tiers de la population de la grande ville de Buénos-Ayres est étranger.

	ÉTRANGERS en 1857 (1).	CHIFFRE TOTAL. 1857.	1860 (en nombres ronds).
Entre-Rios	(12,044)	79,282	82,000
Corrientes	(2,006)	85,447	86,000
Santa-Fé	(4,304)	41,261	43,000
Cordova	(380)	137,079	140,000
San-Luis	(153)	37,602	38,000
Mendoza	(3,181)	47,478	49,000
San-Juan	?	?	50,000
La Rioja	?	?	34,000
Catamarca	?	?	60,000
Santiago-del-Estero	?	77,575	80,000
Tucuman	(273)	84,044	85,000
Salta	?	?	70,000
Jujuy	?	?	33,000
Buénos-Ayres	?	?	330,000
Total des âmes			1,180,000
Indiens du Sud (2)		10,000 ?	30,000
— du Nord		20,000 ?	
— de la Patagonie. (Pour mémoire.) ?			
Total			1,210,000

Quelque imparfait que soit ce recensement, puisque ce n'est qu'un essai, il donne cependant une idée assez exacte de la population argentine, qui, comme on le voit, atteint à peu près aujourd'hui (1860) le chiffre de 850,000 âmes, sur lesquelles 25,000 étrangers environ, — et celui de 1,200,000, y compris la province de Buénos-Ayres, qui compte près de 330,000 habitants, dont 70,000 étrangers. Joi-

(1) Cette colonne de chiffres entre parenthèses désigne le nombre d'étrangers compris dans le recensement total de chaque province.

(2) Le chiffre de 10,000 âmes que nous attribuons aux Indiens du Sud est basé sur l'opinion qu'on s'en fait généralement sur la frontière. Il est impossible d'arriver à quelque exactitude sérieuse sur ce point. — Il en est de même pour les Indiens du Nord, parmi lesquels nous comprenons toutes les tribus du Chaco argentin, depuis le Pilcomayo jusqu'au Salado. Le chiffre approximatif de 20,000 s'appuie sur les relations des navigateurs du Vermejo et des habitants d'Oran, sur les renseignements obtenus à Santa-Fé, à Corrientes et à l'Assomption.

Quant au nombre des Indiens de la Patagonie, il y a impossibilité absolue de rien préciser sur une population aussi éminemment nomade. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est quelle est fort peu considérable. Aussi ne les citons-nous que pour mémoire.

gnons-y les 25,000 autres étrangers de la Bande-Orientale, qui y forment, comme à Buénos-Ayres, presque un cinquième de la population, et nous trouverons ce chiffre de 120,000 immigrants que nous avions annoncé exister dans le bassin de la Plata, soit par conséquent un dixième de la population totale. — La majorité des immigrants, il est vrai, s'est concentrée dans les provinces du littoral, non loin de l'embouchure de ses grands fleuves ; mais un assez grand nombre commencent aujourd'hui à se répandre dans l'intérieur. Cette immigration exercera nécessairement l'influence la plus heureuse sur ses populations, en y faisant prédominer le type caucasien, supérieur à tous les autres au point de vue physique et moral, et surtout plus reproducteur.

Ainsi donc, d'après le recensement actuel, qui donne environ 1,200,000 âmes pour la Confédération, y compris Buénos-Ayres, on peut espérer une augmentation annuelle de 30,000 âmes, sans compter le produit de l'immigration, assez restreinte d'ailleurs, qui a lieu en ce moment ; c'est-à-dire que le prochain recensement de 1867 donnerait un million et demi d'habitants, et qu'avant la fin du siècle cette population serait plus que doublée. — Si nous consultons comparativement l'exemple du Chili, nous voyons que cette république, qui avait en 1843 — 1,083,801 âmes, en a compté — 1,406,273, c'est-à-dire 323,272 de plus, en 1854, après une période de dix ans. C'est presque un tiers d'augmentation. En suivant cette progression, le Chili aurait 1,800,000 âmes en 1864. Cependant ce pays, par suite de la configuration physique de son territoire, n'est pas si favorable à un grand accroissement de population que celui de la Confédération argentine, plus vaste, plus fertile, mieux arrosé. Il est probable que la population du bassin de la Plata suivra une progression beaucoup plus rapide, surtout si l'immigration européenne vient y jeter sa puissante excitation, comme elle l'a fait dans l'Amérique du Nord. Dans ce cas, même avant la fin du siècle actuel, la nation argentine, composée de 4,000,000 peut-être d'individus intelligents, énergiques, possesseurs d'un climat salubre, et chaud sans énerver les forces, sera de quelque poids parmi les peuples de l'Amérique du Sud et commencera à compter parmi les nations fortes et commerçantes. Les progrès qu'elle a faits depuis huit années sont un sûr garant de ceux qu'elle peut faire encore, à l'ombre de la paix et d'institutions prudentes.

Il peut même arriver que, si la population argentine suit le progrès signalé par la dernière période décennale, le doublement s'en

fasse en moins d'une génération : c'est-à-dire qu'elle se conforme à la loi déduite par Euler, — celle du doublement en vingt-cinq années, lorsque le rapport des naissances aux décès est de 2 à 1, — comme il l'est en effet maintenant, d'après les chiffres que nous avons longuement exposés.

Il ne faut cependant point compter absolument sur la permanence d'une loi dont mille circonstances peuvent entraver la marche. Sous l'empire des circonstances actuelles, cette loi paraît vouloir s'établir, et il est même probable qu'elle s'établira si les Argentins, abandonnant tout à fait leurs anciens errements, se livrent paisiblement à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, à tous les travaux féconds de la paix, au lieu de rentrer dans de stériles querelles, favorables seulement au développement des passions dont le pays n'a que trop souffert. Alors la Confédération s'élèverait, dans un avenir prochain peut-être, au rang que lui assignent son heureuse situation géographique, l'excellence de son territoire et les bonnes qualités des peuples qui l'habitent.

CHAPITRE VII.

Notes physiologiques et psychologiques sur la population argentine.

§ I. — *Argentins proprement dits.*

HOMMES. — HISPANO-AMÉRICAINS.

Les Argentins de pur sang espagnol, — ou dont le léger mélange de sang indien provenant des premières unions avec les femmes indigènes s'est effacé dans la succession des générations, — ont tout à fait l'aspect des Espagnols d'Europe : taille moyenne, mais bien prise, yeux et cheveux noirs, teint le plus souvent clair, quelquefois légèrement basané. Sous ce dernier rapport, l'habitation dans les villes ou le séjour à la campagne ont une influence considérable sur la couleur plus ou moins foncée du visage. Le tempérament est généralement bilieux ou bilioso-sanguin. La force musculaire est moyenne, elle paraît même un peu inférieure à celle des Européens; en revanche, les Argentins sont plus lestes et plus agiles, sans doute à cause de l'usage du cheval, auquel presque tous sont habitués

dès l'enfance. Mais on comprend qu'il y ait une grande différence entre l'Argentin du littoral et celui des Andes, entre le pasteur et l'agriculteur, qui tous deux ont des mœurs et des instincts divers. Ce dernier, beaucoup plus robuste, est aussi plus pesant; moins alerte dans sa démarche et même moins vif d'intelligence, il est en revanche plus laborieux et plus moral.

Dans les villes, dans celles du littoral surtout, la population argentine prend chaque jour davantage les habitudes européennes, et se rapproche par conséquent de la manière commune de vivre en Europe. Mais dans l'intérieur il reste encore beaucoup des anciennes mœurs espagnoles, mélange d'une simplicité non dépourvue de noblesse et d'une certaine fierté naturelle. L'hospitalité y est franche, naïve même, et si elle ne brille ni par le luxe, ni par le bien-être offert au voyageur, le maître du logis partage du moins avec lui ce qu'il a de mieux et lui fait toujours la meilleure part. L'hôte est accepté sous le toit de l'Argentin comme un envoyé de la Providence; on l'y reçoit le moins mal possible, sans le fatiguer de questions indiscrètes, et il y séjourne le temps qu'il veut, sans qu'on ait jamais l'air de lui faire sentir qu'il peut être à charge. Reçu dans mille endroits différents, pendant nombre d'années, sous le toit du riche comme sous celui du pauvre, et ayant trouvé partout le même accueil bienveillant et digne, il nous est doux de rendre ici justice aux qualités hospitalières et aimables des habitants de la Plata.

La population des campagnes du littoral a conservé beaucoup des mœurs si étranges attribuées par Azara aux pasteurs des Pampas. C'est dans ces plaines immenses que vit et se développe cette population remarquable des pasteurs, nommés improprement *Gauchos*. — Ce mot vient, dit-on, du mot araucan *gatchu*, par lequel les Indiens de cette race ont l'habitude de se saluer, et qui veut dire compagnon. — Dans la campagne, il désigne essentiellement l'homme errant, le vagabond sans feu ni lieu, qui vit tantôt dans une *estancia*, tantôt dans une autre, sans occupation fixe, demandant ici ou là une hospitalité qu'on ne lui refuse jamais, et la payant par de légers services à l'occasion; c'est le chanteur de *pulperia* (boutique de campagne où l'on vend des boissons et tous les objets de première nécessité), qui, assis à la porte, sur le banc qu'une forte grille en bois sépare prudemment du vendeur, gratte la guitare en chantant d'une voix monotone, et sur le ton mineur, des chansons qu'il improvise, et groupe autour de lui les désœuvrés des environs.

On le flétrit du nom de *malo*, *gaucho malo*, mauvais compagnon,

lorsqu'il est réputé avoir enlevé violemment quelques filles, blessé ou tué des camarades, des soldats, dans ces duels au couteau si fréquents, lorsque quelques verres de *caña* (eau-de-vie de sucre, tafia) ont exalté les esprits. Il est de ces Gauchos qui passent pour *devoir ainsi un assez grand nombre de morts*. Devoir une mort, c'est ici avoir sur la conscience un duel fatal, une querelle malheureuse, où le couteau, qui jamais ne quitte le Gaucho, a joué un rôle un peu trop concluant. Cette race de Gauchos, qui ont à la fois quelque chose du routier, du ménestrel et du pèlerin du moyen âge, est assez nombreuse encore, quoique incessamment poursuivie par les autorités locales, qui en recrutent les troupes de ligne. Par extension, on a donné dans les villes le nom de Gauchos à tous les habitants de la campagne s'occupant du bétail; mais, en réalité, ce nom ne doit s'appliquer qu'aux vagabonds, et n'est pris que dans cette acception-là sur les lieux mêmes (1).

Dans les villes, l'Argentin livré au commerce ou à l'industrie est actif et laborieux, et sous ce rapport ne le cède à aucun étranger. Viennent les circonstances difficiles, et il saura même mieux que celui-ci s'ingénier à trouver un gagne-pain et ne désespérer jamais de l'avenir. A la campagne, comme on a moins de besoins, on a un peu plus de laisser-aller; dans beaucoup de circonstances on est assez disposé à remettre les affaires au lendemain (*mañana*), à moins qu'il n'y ait urgence; car, dans ce cas, on voit des hommes qui paraissaient indolents déployer tout à coup une intelligence et une activité dont on ne les eût pas soupçonnés capables.

Le laisser-aller qui se rencontre quelquefois chez les employés d'administrations diverses en contact avec l'étranger, a contribué, peut-être plus que tout le reste, à faire taxer les Sud-Américains d'une indolence qui est plutôt le résultat d'habitudes acquises que d'une disposition naturelle, et qu'il leur est si facile de secouer quand ils le veulent. — Sous le régime colonial, la facilité de la vie, l'absence d'ambition, le peu de besoins à satisfaire, contribuaient à maintenir la population dans une quiétude dont le contact d'Européens nouveau-venus, actifs, entreprenants, avides de gain, l'a fait sortir. Cependant on ne comprend encore qu'imparfaitement

(1) Voyez pour les mœurs du Gaucho, *Quiroga, ou civilisation et barbarie*, par D. Domingo Sarmiento, traduit par A. Giraud. 1 vol. in-18; Paris, 1854. — Félix de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, tome II, chap. XV. — Alfred Demersay, *Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des jésuites*, tome I, chap. XXIX.

le hardi proverbe nord-américain : *Times is money* « Le temps c'est de l'argent ; » on n'est généralement pas assez économe de ce temps, d'autant plus précieux qu'il y a de si nombreuses choses à faire dans un pays très-vaste, très-fertile, et pourtant si neuf et si peu exploité.

Malgré leur aptitude assez remarquable pour les arts mécaniques, les Argentins du littoral s'y livrent peu et en abandonnent presque complétement l'exercice aux étrangers. Il en est autrement dans l'intérieur, où, en l'absence de ceux-ci, l'habitant a dû se mettre aux métiers indispensables. Toutefois l'industrie y est malheureusement peu avancée, et l'exercice des métiers les plus usuels laisse beaucoup à désirer. Presque tout est à faire sous ce rapport, à commencer par la construction des maisons et tous les arts qui s'y rapportent. D'ailleurs les professions manuelles de cet ordre sont en général exercées par des hommes de couleur ou de sang-mêlé, considérés naturellement comme classe inférieure.

La population des villes, principalement celle du littoral, se compose donc de commerçants, d'artisans, et d'un petit nombre de propriétaires qui, ayant leurs possessions à la campagne, les font valoir par des majordomes. Cette différence d'occupations et de positions engendre une sorte de rivalité entre les habitants des grandes villes et ceux des champs. Nulle part cette rivalité n'est plus forte et ne se traduit par plus de paroles et de rixes souvent funestes que dans la province de Buénos-Ayres, où la ville et la campagne sont en lutte presque constante depuis un demi-siècle.

La jeunesse argentine est remarquable par la vivacité de l'intelligence, une élocution facile, une compréhension rapide. Malheureusement ces qualités précieuses, livrées à elles-mêmes et privées du concours de l'attention, de la persévérance et du travail, ne suffisent point pour la culture sévère des sciences, qui effectivement font peu de progrès ici. On est surpris de la rapidité avec laquelle les jeunes gens arrivent à un certain degré d'instruction ; ils y arrivent même beaucoup plus vite que ceux d'Europe ; mais ce degré, ils ne le dépassent plus, car pour cela il faudrait travailler opiniâtrément, et peu sont susceptibles, du moins jusqu'à présent, d'une attention profonde et soutenue. Leur imagination est plus poétique que réfléchie ; de là, le grand nombre de poëtes parmi eux, et l'absence d'historiens et de savants. La presse est brillante, mais vide ; on sent que l'instruction sérieuse y est absente, et que l'imagination, non le travail, en fait tous les frais.

Ces qualités et ces défauts caractérisent surtout la jeunesse du lit-

toral. Dans les provinces de l'intérieur, on est moins brillant, mais plus laborieux, et, lorsque le niveau de l'éducation générale se sera élevé, on verra s'y développer de véritables talents dans toutes les branches des connaissances humaines. Mais il faut songer que jusqu'à présent les moyens et les instruments d'une éducation sérieuse ont manqué à ce pays.

Métis. — Les sang-mêlés, provenant du mélange des trois grandes races de la Plata, Européens, Indiens et Noirs, et plus spécialement des deux premières, forment la grande majorité de la population de la campagne. Ces sang-mêlés se présentent à tous les degrés, depuis l'Indien à peu près pur, d'origine guaranie, au visage large et cuivré, presque imberbe, et aux yeux obliques, jusqu'à celui de la Cordillère, dont la petite taille, le nez aquilin, les longs cheveux noirs, attestent l'origine quichua, et au métis svelte et de haute taille des campagnes du Sud, chez lequel coule le sang des races de la Pampa. Les uns sont tellement basanés qu'on observe à peine quelque différence entre eux et les Indiens qui viennent, soit du Chaco, soit du Sud, commercer sur la frontière ou mendier des subsides au gouvernement; d'autres, sur leur teint bruni seulement par le grand air de la plaine ou de la montagne, ne portent que quelques légers signes de race mélangée et offrent des types magnifiques. Rien n'égale la beauté de quelques hommes de la Pampa : magnificence des cheveux et de la barbe, taille haute et svelte, nez aquilin, œil noir, aspect mâle et digne à la fois; tout en fait de véritables modèles et atteste chez eux les effets providentiels du croisement. Ces types superbes se retrouvent surtout dans la Bande-Orientale, au Paraguay, et dans les provinces de Buénos-Ayres et de Tucuman, où le sang est réellement d'une grande beauté.

L'agriculteur des provinces andines est moins beau physiquement que le pasteur de la plaine qui soigne paresseusement ses troupeaux; mais, plus laborieux, plus docile, il vaut mieux au moral. On est étonné de la force physique et de l'énergie patiente qu'il déploie dans les professions les plus rudes, soit comme muletier dans la Cordillère, soit comme terrassier chargé de creuser des fossés pour l'entourage des champs et l'irrigation dans les vallées des Andes. Ce qui lui manque, c'est l'esprit d'initiative, c'est le besoin d'améliorer sa position. Il n'a point assez de ce que le bourgeois argentin a quelquefois de trop, l'ambition. Né sous un toit de broussailles, couché sur un cuir en plein air, nourri d'un peu de maïs et

de viande, se régalant aux grands jours d'une pâtisserie grossière (*empanada*) et d'un verre de *caña* ou de *chicha*, il ne rêve pas un état meilleur, lorsqu'il lui serait facile, avec moins d'insouciance, de se donner un peu de bien-être, d'améliorer son champ et sa maison. Mais l'idée ne lui en vient même pas; il n'a, pour ainsi dire, aucun besoin. Sous ce rapport, il tient éminemment de l'Indien, qu'il compte parmi ses ancêtres, et dont l'indifférence et la force d'inertie sont restées proverbiales dans l'Amérique du Sud. Cette insouciance native de la classe inférieure argentine, cet esprit de routine, ennemi de toute innovation pratique, sont les principaux obstacles à l'avancement du pays, obstacles qui ne peuvent être écartés que par une meilleure éducation primaire, rendue générale et obligatoire.

Les descendants de la race africaine et leurs métis participent de tous les défauts et qualités de la classe que nous venons de citer. Mais, concentrés dans les villes ou aux alentours, ils s'occupent peu d'agriculture, et, après la domesticité qui en emploie un bon nombre, ils exercent surtout des métiers manuels. Beaucoup de nègres et mulâtres sont artisans, et bons artisans. Ils ont plus de goût pour le luxe et le bien-être que les métis indiens. Leur gaieté instinctive les rend sympathiques, et leur esprit d'imitation les porte naturellement à se rapprocher des classes plus élevées, tandis que l'Indien, sombre et taciturne, se tient à l'écart, ou cherche dans une ivresse brutale et solitaire une jouissance de quelques moments.

Cette passion pour les liqueurs fortes est la plaie des races mêlées; mais elle est surtout violente chez l'Indien pur sang, qui sacrifie tout pour la satisfaire. Le noir et le métis ne s'y livrent qu'accidentellement et à l'occasion; l'Indien est toujours prêt à boire, et comme le vin est rare et cher, et le tafia abondant et à bas prix, c'est cette liqueur brûlante et pernicieuse par son excès qui sert à l'abreuver et contribue encore à son abrutissement.

Ce n'est toutefois que près des villes et villages que l'indigène trouve occasion de satisfaire cette passion. Dans les *tolderias* (campements) du désert, il se contente pour boisson de l'eau du ruisseau ou de la lagune, et parfois de quelques boissons fermentées de fruits, qu'il fabrique lui-même.

L'Indien à moitié civilisé est confondu avec l'Argentin de la campagne, et vit comme lui. — Quant à l'Indien resté sauvage, nous en avons parlé en désignant les nations et les tribus dont il fait partie.

FEMMES.

Ce que nous venons de dire des Argentins, nous pouvons en grande partie le dire des Argentines; elles ont les qualités et les défauts de leur race. Leur aspect physique est certainement des plus agréables, et l'étranger qui débarque pour la première fois dans la Plata est étonné, en traversant les rues de Buénos-Ayres, de Montevideo ou de Rosario, de la quantité de jolies figures qu'il rencontre. Il n'éprouvera pas non plus de déceptions s'il pénètre dans l'intérieur, et les villes de Tucuman, de Santiago, de Cordova, etc., etc., lui offriront bon nombre de types aussi charmants que sur le littoral. Les Argentines de race pure ou très-peu mélangée sont remarquables par la beauté de leurs yeux et de leurs cheveux noirs, l'élégance de leur taille et la grâce de leur démarche. Beaucoup ont réellement un port de reine, et chez un grand nombre une légère ondulation dans la marche donne à leur allure un charme inexprimable. Le teint est blanc, moyennement coloré, d'une grande fraîcheur; les traits sont généralement réguliers, mais malheureusement les dents laissent quelquefois à désirer, quoiqu'elles soient cependant meilleures qu'au Chili. Est-ce l'usage du maté bouillant, comme on a l'habitude de le prendre? sont-ce les changements brusques de température, qui contribuent à l'altération si rapide du système dentaire chez tant de femmes? Le fait nous est impossible à expliquer, puisque, à côté des Hispano-Américaines qui en général perdent leurs dents de bonne heure, nous avons les Africaines et les Indiennes qui les gardent belles jusqu'à un âge avancé.

Malgré la chaleur souvent assez forte du climat, les femmes de race espagnole, soigneuses d'elles-mêmes, conservent longtemps leur beauté, et sont loin de se faner aussi vite que celles de sang-mêlé; celles-ci, à trente ans, possèdent rarement des restes de leur gentillesse première, tandis que les autres se maintiennent bien et tout aussi longtemps qu'en Europe.

Nous avons déjà parlé des facultés reproductrices, évidemment plus développées chez les femmes d'origine caucasienne que chez celles des autres races. Ces facultés sont ici favorisées et maintenues par la bonne conformation physique du bassin, qui rend la gestation facile et l'accouchement moins laborieux. Il y a fort peu de femmes contrefaites, et les accidents qui accompagnent la parturi-

tion sont par conséquent beaucoup plus rares qu'en Europe. Les femmes de la Plata sont saines et robustes; elles vivent certainement plus longtemps que les hommes; on a vu, en effet, que les principaux exemples de longévité que nous avons cités étaient pris dans leur sexe. Leur vieillesse est également moins sujette aux infirmités.

Partout, et principalement dans les villes du littoral, les Argentines sont filles d'Ève comme toutes les femmes d'Europe, et cette capricieuse déesse qu'on appelle la mode n'a pas de plus ferventes adoratrices; elles ont même le tort de s'en rendre les esclaves, au lieu de lui commander; elles lui ont sacrifié depuis de longues années cette délicieuse mantille andalouse qui leur allait si bien, et qu'elles savaient si gracieusement porter, pour la remplacer par ce singulier petit chapeau qu'on ne fait bien et qu'on ne sait bien mettre qu'à Paris.

Moins hardies que les Liméniennes, qui savent prendre des modes françaises ce qui peut les faire valoir et laisser le reste, les élégantes de Montevideo et de Buénos-Ayres se condamnent aux robes traînantes qui cachent le pied, qu'elles ont pourtant fort joli, et s'entourent de ces ridicules et incommodes jupons à cerceaux qui font ressembler une femme à une cloche habillée ou à une pyramide, et lui enlèvent toute la grâce naturelle de sa taille. Ce luxe du vêtement prime tout et explique les prodigieuses quantités d'effets de femme que des centaines de navires d'outre-mer importent dans la Plata. A part des sacrifices irréfléchis à la mode, qu'elles sont trop disposées à exagérer, les Argentines ont un goût et une élégance naturelle qui les fait briller dans les réunions. Les bals, par la bonne tenue et la belle apparence des conviés, ne sont point audessous de ceux des grandes villes d'Europe, et surprennent à coup sûr le voyageur, qui ne s'attend guère à trouver dans de petites cités perdues au milieu du continent sud-américain des manières et des toilettes dignes d'un plus grand théâtre.

Quant aux qualités solides de la femme, à celles qui font le bonheur sérieux du ménage, elles dépendent tellement du milieu dans lequel sont élevés et vivent les conjoints, qu'il est impossible de rien préciser ici d'une manière générale. Intelligentes et douces, elles sont extrêmement dévouées à leurs enfants; habiles à tous ces délicats ouvrages qui sont si bien dans les mœurs et les habitudes de la femme, la couture et la broderie n'ont nuls secrets pour elles, et les loteries de bienfaisance, qu'il est d'usage de faire dans les princi-

pales villes, offrent souvent des collections de petits chefs-d'œuvre qui prouvent leur délicatesse et leur goût.

L'éducation intellectuelle est en raison directe des leçons qu'on leur a données : elle se borne, en général, à la musique et aux langues vivantes; le reste est un peu trop négligé, et l'instruction relative à l'économie domestique fait assez souvent défaut.

On sent que nous parlons ici des femmes de la classe supérieure et de la classe moyenne, de celles qu'une éducation, sinon complète, au moins assez avancée, a formées et polies. Celles des campagnes, qui appartiennent principalement au sang-mêlé, restent sur un plan inférieur, mais ne laissent pourtant pas d'avoir aussi une sorte d'élégance naturelle qui les rend moins lourdes et moins brutales que la paysanne d'Europe. Ce n'est guère que dans la montagne que l'on trouve un type peu attrayant, et auquel une propreté douteuse enlève encore de sa valeur réelle. Ce peu de soin de leur personne met les montagnardes des Andes beaucoup au-dessous des Indiennes Chiriguanas, dont nous avons dit l'exquise propreté et la coquetterie naïve. Quant aux Indiennes de race guaranie ou quichua, elles n'ont naturellement rien de bien séduisant, pas plus que celles de la Pampa, et ce n'est que sous l'influence vivifiante du sang caucasien que la race s'améliore; les métisses provenant de ces races présentent en effet des types fort agréables. On les appelle *Chinas* sur le littoral, *Cholas* dans le Nord, à partir de Tucuman. Cette dernière désignation est également appliquée, en Bolivie et au Pérou, aux femmes de sang-mêlé. C'est cette classe surtout qui produit l'immense quantité d'enfants naturels que l'on remarque dans certaines localités de l'intérieur. C'est aussi la fraction de la population argentine qui réclame avec le plus d'urgence les bienfaits d'une éducation qui en fasse de bonnes mères de famille et de bonnes ménagères.

Les négresses et les mulâtresses composent la domesticité femelle de la plupart des maisons indigènes. Elles sont, comme l'on sait, excellentes nourrices et très-susceptibles d'attachement. La race en est peu nombreuse et va diminuant encore, d'une part, par suite des mélanges avec le sang européen qui la transforme incessamment, de l'autre, par la phthisie pulmonaire, qui fait plus de ravages ici dans cette classe que partout ailleurs.

§ II. — *Étrangers.*

Les cent vingt mille étrangers qui sont disséminés aujourd'hui dans le bassin de la Plata appartiennent principalement aux nations française, italienne, espagnole, anglaise et allemande. Une fraction très-importante des nations française et espagnole, qui s'est singulièrement multipliée, est la famille basque, qui depuis 1836 a commencé à immigrer sur une grande échelle et constitue aujourd'hui bien près de la moitié de l'immigration totale.

Dans le principe, ces immigrants forment des fractions très-distinctes de la population générale et conservent les instincts, les usages, les habitudes du pays natal; mais, avec le temps, ces distinctions s'effacent, et sous l'influence du climat, des mœurs du pays, tout se fond dans la masse, qui devient plus homogène de jour en jour. Cette fusion s'opère d'autant plus facilement du côté des Français et des Italiens que, issus de la race latine comme les Espagnols, ils sont liés par la même religion, n'ont pas de très-grandes différences dans leurs langues que tous apprennent aisément, et ont, à peu de chose près, les mêmes mœurs. En outre, la majorité des immigrants épousent des Sud-Américaines; les enfants s'élèvent en parlant espagnol, et, sous l'influence de la mère, deviennent complétement fils du pays, par les mœurs comme par les instincts.

Une autre nation se forme ainsi; les qualités et les défauts des uns et des autres diminuent, se fondent bientôt en un type nouveau, sur lequel l'influence du climat et du sol a plus d'action que tout le reste, et qui caractérise la nouvelle nation argentine, plus laborieuse, plus active que l'ancienne, mais aussi plus avide de gain, moins désintéressée, moins généreuse. Ceci, du reste, est la conséquence naturelle de l'accroissement de population qui, rendant la vie moins facile, créant des besoins jusqu'alors inconnus, oblige chacun à vivre pour soi beaucoup plus qu'auparavant.

Les Espagnols, qui fournissent à la Plata de nombreux immigrants, se trouvent ici au milieu de compatriotes, et quoiqu'il y ait une certaine rivalité entre eux et les fils du pays, comme ils ont, en somme, les mêmes mœurs et les mêmes habitudes, la fusion est naturellement facile. — Les Anglais, beaucoup moins multipliés, s'isolent généralement dans leurs familles, à moins qu'ils n'épousent des Argentines, et dans ce cas leurs enfants deviennent Argentins comme les autres.

— Il en est de même des Allemands. Le chiffre de ces derniers augmente beaucoup depuis quelques années ; cependant les représentants des races anglo-saxonnes et germaniques sont fort inférieurs en nombre à ceux des races latines dans la Plata. Quant aux étrangers des autres nations, nous ne les comptons que pour mémoire ; ils se confondent avec les précédents.

Sous un climat aussi salubre et aussi doux que celui de la Plata, l'acclimatation se fait rapidement. L'étranger qui vient habiter les villes du littoral semble ne pas avoir quitté le midi de l'Europe ; il y trouve sa langue, ses mœurs, une foule de compatriotes, et n'y change, pour ainsi dire, pas de milieu. Dans l'intérieur, c'est autre chose : il ne rencontre plus rien de tout cela, mais ne s'en fait pas moins complétement et vite aux usages du pays. S'il y prend femme, l'assimilation est encore plus prompte. Les jeunes gens adoptent même, avec une aptitude singulière et un bonheur réel, la vie de la campagne ; ils prennent l'habitude du cheval, *lacent* et *boulent*, manient le couteau comme de vrais *gauchos*. Chez quelques-uns même, le type d'origine s'efface au point qu'il est impossible de le reconnaître, et il nous est arrivé plusieurs fois de rencontrer des Français qui pouvaient à peine s'exprimer dans leur langue maternelle, et dont les coutumes, les allures, étaient celles du vrai paysan argentin. On ne peut se figurer combien cette vie du pasteur, libre de tout frein, de toute gêne, au milieu de plaines immenses que l'usage du cheval permet de traverser avec la rapidité du vent, attire certaines natures, et quel attrait inexprimable a pour elles le désert.

Ce n'est, nous l'avons déjà dit, que depuis quelques années que les immigrants se répandent dans la campagne pour s'y livrer à l'agriculture ; nous ne parlons pas ici des colonies agricoles, dont nous traiterons plus loin. Ces cultivateurs, du moins les premiers venus, commencent seulement aujourd'hui à recueillir le fruit de leurs travaux, car dans le principe l'industrie agricole, jusqu'à ce que l'installation soit complète, offre toujours des mécomptes. Beaucoup d'entre eux ont formé autour des villes des établissements qui les font vivre dans une grande aisance, et le nombre en augmente tous les jours.

La majorité des étrangers, jusqu'à présent, s'étant concentrée sur les deux rives de la Plata, la plus grande somme des affaires est aujourd'hui dans leurs mains. Le commerce en gros appartient à des négociants de toutes les nations, parmi lesquels beaucoup d'Ar-

gentins ; le détail, ainsi que la petite industrie, sont exercés concurremment par les gens du pays et les étrangers. Les Français et les Italiens s'adonnent plus particulièrement au détail.

Les Basques, les Béarnais, les Galiciens, s'emploient dans les grands travaux de l'industrie, les saladeros, les constructions, les ateliers de toute sorte, etc. Les Génois monopolisent en quelque sorte le cabotage. Tous enfin travaillent, se rendent utiles, et n'aspirent qu'à devenir propriétaires d'une maison, d'un champ, pour y fixer leur famille. Il en est bien peu qui songent sérieusement à retourner dans leur pays, et encore moins qui réalisent ce vœu. La douceur du climat, la fertilité du sol, la facilité de la vie, des habitudes prises, des liaisons nouvelles, tout les attache au pays dont leurs enfants deviennent nécessairement citoyens ; et ceux-ci le deviennent, non par la force des lois, car, dans la Confédération, le fils d'étranger n'est tenu de choisir sa nationalité qu'à vingt et un ans, mais par attachement pour le sol qui les a vus naître et sur lequel ils ont été élevés. C'est ainsi que, sur cent immigrants, quatre-vingt-dix-neuf sont sûrement de nouveaux citoyens, et que l'affluence de ces hommes utiles est le plus grand bienfait que la Providence puisse départir aux régions de la Plata.

CHAPITRE VIII.

Pathologie du territoire argentin. — Maladies particulières au pays. — Épidémies. — Endémies.

Dans une contrée telle que le bassin de la Plata, où, pour ainsi dire, toutes les races, toutes les nations du monde, se coudoient : Européens, Américains du Nord et du Sud, Noirs importés, Noirs créoles, mulâtres, Indiens autochthones entièrement sauvages ou à moitié civilisés, métis et sang-mêlés de toute variété et de toute nuance, etc., la pathologie, c'est-à-dire la série des maladies qui frappent l'homme, devra être très-variée et même offrir sur certains points du territoire, dans certaines circonstances, un caractère particulier.

L'observation ne nous y a cependant montré que les affections morbides que la médecine a observées dans tous les temps et dans tous les lieux, avec les seules modifications que leur impriment le climat et la nature des tempéraments. Le pays est généralement très-salubre,

et, si l'on paraît y vivre un peu plus vite qu'ailleurs, la vie n'est pas accompagnée de plus de maladies, de plus d'infirmités, que dans les régions de l'Europe réputées les plus saines du globe. Un certain nombre d'affections qui, dans l'ancien monde, moissonnent une assez grande quantité d'individus, sont même ici moins répandues et moins meurtrières; seulement les maladies aiguës y ont une marche plus irrégulière, plus insidieuse, et le pronostic en est plus difficile. Cette insidiosité des symptômes est due sans doute à l'irritabilité du système nerveux, plus grande dans un pays chaud, où les phénomènes électriques sont fréquents, et où, sous l'influence de certains vents, tels que celui du nord, cette irritabilité s'exalte outre mesure.

Une revue rapide des affections morbides les plus communes dans le pays et de leurs caractères particuliers nous permettra de mieux juger de l'état sanitaire du sol argentin.

§ I. — *Fièvres continues.*

Après les fièvres inflammatoires franches, qui sont assez communes, surtout au printemps, et dont la terminaison est toujours heureuse, vient la FIÈVRE TYPHOÏDE, qui offre ici exactement les mêmes caractères qu'en Europe, et atteint même plutôt les immigrants que les Argentins. Rien de particulier dans ses symptômes, si ce n'est que sa marche est un peu plus rapide, c'est-à-dire qu'elle se termine plus vite, ou par la mort, ou par la guérison. Elle est plus fréquente sur le littoral que dans l'intérieur. Nous l'avons cependant rencontrée à l'état épidémique, au mois de décembre 1857, dans la petite ville du *Chañar*, province de Cordova, ville bâtie dans une position très-salubre, mais où l'on souffrait de la sécheresse depuis plusieurs mois. Il y régnait en même temps une épizootie, qui avait été générale dans tout le nord de la province, et que l'on attribuait également à la sécheresse. Il est de fait que la fièvre typhoïde se montre plutôt l'été que l'hiver dans tout le bassin de la Plata, surtout pendant les fortes chaleurs sèches de janvier et de février, et c'est aussi à cette époque qu'elle est le plus fréquente sur le littoral. Lorsque cette maladie est un peu intense, la mortalité est de 1 sur 4, comme en Europe. Elle n'attaque guère non plus les individus que de quinze à trente-cinq ans.

Ce que l'on appelle fièvres gastrique, bilieuse, ataxique, etc., toutes

les formes enfin de fièvre continue grave, se résolvent en fièvre typhoïde, c'est-à-dire que, lorsque la fièvre continue prend de la gravité, la stupeur survient et constitue le symptôme pathognomonique de la maladie. Les pétéchies, les sudamina, les éruptions miliaires, sont rares; mais les symptômes cérébraux prédominent généralement, et, lorsque la forme dite ataxique se manifeste, il est presque miraculeux que le malade survive. Ces symptômes constituent ici le grand danger de toutes les fièvres continues.

§ II. — *Fièvres éruptives.*

La variole, la scarlatine et la rougeole, sont les principales maladies fébriles à forme éruptive qui sévissent dans la Plata ; et nous devons dire qu'elles y sont plus pernicieuses qu'en Europe, d'autant plus qu'elles apparaissent presque toujours à l'état épidémique. Or l'on sait que toute maladie à l'état épidémique a un caractère de gravité plus marqué qu'à l'état sporadique.

La VARIOLE, importée par les Espagnols, a fait d'affreux ravages parmi les indigènes, et c'est à ce fléau que l'on doit principalement attribuer la disparition d'un grand nombre de tribus. Aujourd'hui encore, lors des épidémies qui se répètent dans la Plata tous les huit ou dix ans, quand la variole atteint quelques tribus du Sud ou du Chaco, celles-ci fuient immédiatement dans le désert, abandonnant dans la *tolderia* (campement) les individus qui en sont frappés, et ne laissant auprès d'eux que de l'eau et quelques vivres ; aussi ces malheureux succombent-ils presque tous. — Parmi les blancs, la maladie fait également de grands ravages, quoique la vaccine soit assez répandue, pas autant, à la vérité, qu'elle devrait l'être. Beaucoup de personnes, surtout dans les provinces de l'intérieur, portent, en effet, sur leur visage les stigmates indélébiles de cette terrible affection. La variole est commune au Paraguay, où l'on ne la combat encore que par l'inoculation; aussi l'y trouve-t-on à toutes les époques de l'année, tandis que dans les autres régions de la Plata, on ne la connaît guère que pendant l'automne et l'hiver, et toujours à l'état épidémique.

La SCARLATINE est aussi fréquente que la variole et plus insidieuse encore. Elle se répand un peu moins dans l'intérieur, mais ne fait pas moins de victimes sur le littoral. Elle s'attaque surtout aux femmes, à celles de quinze à trente-cinq ans, dont la peau est la plus fine et la plus veloutée ; aussi est-elle considérée avec raison comme le

fléau des belles personnes. D'une marche extrêmement rapide, cette affection tue généralement au quatrième ou au cinquième jour, si l'éruption ne se fait pas d'une manière régulière : les congestions viscérales, mais surtout celles au cerveau, surviennent alors avec une rapidité foudroyante, et résistent à tous les moyens employés pour les combattre. — La scarlatine est moins dangereuse chez les enfants que chez les adultes, moins chez les hommes que chez les femmes, et, chose très-remarquable, n'attaque guère que les individus nés en Amérique. Les Européens n'en sont presque jamais atteints ; la proportion n'est pas d'un sur vingt, et encore, dans ce cas, la maladie est le plus souvent sans gravité. Nous n'avons jamais vu la scarlatine qu'à l'état épidémique.

C'est aussi à l'état d'épidémie que se montre toujours la ROUGEOLE, beaucoup moins grave, il est vrai, que la scarlatine, mais qui a souvent des suites funestes chez les enfants, en conséquence de la perturbation profonde qu'elle laisse dans leur économie. Au contraire de ce qui a lieu en Europe, la rougeole est ici peu fréquente chez l'adulte, et semble se limiter à l'enfance. S'il est rare que les jeunes sujets y succombent immédiatement, il reste quelquefois après elle des bronchites, des coqueluches, des diarrhées, des ophthalmies, qui les emportent dans l'année qui suit l'attaque.

La MILIAIRE, la SUETTE, sont inconnues ; les autres éruptions sont sans gravité.

§ III. — *Maladies du système nerveux.*

Si le tempérament nerveux domine dans le pays, les maladies de ce système doivent également y prédominer, et c'est effectivement ce qui a lieu dans le bassin de la Plata. — Les morts subites, résultat d'APOPLEXIE cérébrale sanguine ou séreuse, sont communes, principalement pendant les fortes chaleurs de l'été. — A la même époque, presque toujours à la suite d'insolations, se montrent des MÉNINGITES d'une extrême gravité ; heureusement elles sont rares. — Il n'en est pas de même des PARALYSIES, conséquences de congestions cérébrales et d'apoplexies partielles que l'on voit de temps à autre chez les personnes âgées, et qui ne guérissent guère, quoi que l'on fasse. — Une altération cérébrale assez fréquente encore est le RAMOLLISSEMENT du cerveau, qui se manifeste parfois chez les étrangers qui ont passé quarante ans. Cette redoutable affection se montre surtout chez des négociants qui ont beaucoup voyagé et passé alternative-

ment d'une grande activité physique et morale à un repos passager mais complet. On la voit survenir aussi chez les personnes qui ont abusé des liqueurs alcooliques ; elle est alors le plus souvent précédée de quelques attaques de *delirium tremens,* cette maladie des buveurs de liqueurs fortes. Les symptômes dus au ramollissement du cerveau peuvent durer quelques années, mais la terminaison est toujours fatale.

D'ailleurs, sous ce climat, toutes les maladies de la tête sont d'une extrême gravité. Il en est de même des blessures du crâne, lesquelles, souvent légères en apparence et sans accidents sérieux les premiers jours, sont suivies au bout de quelque temps de symptômes inflammatoires rapidement mortels. Aussi les lésions de cette nature exigent-elles une surveillance toute particulière de la part de l'homme de l'art.

Névralgies. — Cette irritabilité extrême du système nerveux, surtout vers le littoral, rend nécessairement les maladies nerveuses proprement dites plus fréquentes, et surtout plus opiniâtres que partout ailleurs. Le grand nombre d'orages, les changements brusques de température que ces orages amènent, les vents quelquefois très-frais qui viennent du large, à l'entrée de la Plata, y contribuent sans nul doute.— Il y a des céphalalgies, principalement des migraines, lorsque souffle le vent du nord, des tics douloureux de la face, des torticolis, dits *aires*, assez tenaces. Quelques-unes de ces névralgies deviennent réellement intermittentes et sont précédées de frisson, au point de produire une véritable fièvre larvée qui cède toutefois aux antipériodiques.

Quant aux fièvres intermittentes vraies, elles sont presque inconnues sur le littoral, et on ne les retrouve que dans le nord de la province de Corrientes, au Paraguay, et dans les provinces du Nord, à partir de Tucuman. Cette immunité du littoral, où les marais ne manquent pas en certains endroits, est extrêmement remarquable et ne peut guère s'expliquer que par la grande et facile ventilation qui existe dans un pays si peu accidenté et où les plaines sont d'une vaste étendue. — Les fièvres paludéennes de Corrientes et du Paraguay sont bénignes; dans le Nord, elles ont principalement pour cause les travaux et les résultats de l'irrigation, sont plus graves et plus tenaces, sans que cependant la forme pernicieuse s'y montre souvent.

L'aliénation mentale nous semble en proportion plus rare qu'en Europe. Elle atteint même plus fréquemment les étrangers que les

nationaux. Ceux-ci, plus insouciants, ou plus résignés peut-être, supportent mieux les revers de fortune que les Européens, qui se laissent aller trop facilement au désespoir. — Les folies qui ont pour cause l'amour contrarié, la perte des enfants ou de personnes chères, sont plus rares que celles qui sont le résultat de pertes d'argent ou de passions politiques.

Il en est de même du SUICIDE, excessivement rare chez les nationaux, assez commun chez l'étranger. L'amour contrarié ou trompé, qui détermine si souvent, en France, en Angleterre et en Allemagne, cet acte de désespoir, se console plus facilement ici, et nous ne connaissons pas un seul exemple d'une femme de la Plata qui en soit venue à cette extrémité pour un motif pareil. Cette passion est beaucoup moins exaltée dans l'Amérique du Sud qu'en Europe.

Les GASTRALGIES et GASTRO-ENTÉRALGIES, les COLIQUES nerveuses, se voient de temps à autre. Ces irritations nerveuses des viscères sont causées et entretenues souvent par un régime antihygiénique, et surtout par l'extrême irrégularité de l'alimentation. L'estomac a ses exigences dont on ne se préoccupe pas assez dans les maisons argentines, et cette négligence est la source d'une foule d'indispositions, de ces coliques assez fréquentes, chez les gens de la campagne principalement, habitués à rester de longues heures sans nourriture, puis à manger après avidement des quantités considérables de viandes rôties ou de maïs. L'usage trop répété du maté, qui diminue l'appétit et est un véritable trompe-la-faim, contribue aussi à cet état de langueur de l'estomac dont se plaignent beaucoup de personnes, particulièrement les femmes qui font abus de cette infusion.

La plus grave de toutes les affections nerveuses qui se montrent dans la Plata est à coup sûr le TÉTANOS. Cette maladie est rarement spontanée, quoiqu'il y en ait quelques exemples ; elle vient au contraire, de temps à autre, compliquer des blessures, tantôt légères, tantôt graves, surtout les coups de feu avec fracture des os et lacération des articulations, ce dont nous avons vu de nombreux exemples à Montevideo, pendant le siége de cette ville. Cette complication terrible enlève les dix-neuf vingtièmes des blessés qu'elle attaque. C'est souvent après les violents orages de l'été qu'elle se manifeste, même alors que le bon état des blessés donne les meilleures espérances de guérison. De simples piqûres aux pieds ou aux mains peuvent déterminer l'invasion du mal, mais cette circonstance est rare. — Les Européens y sont tout aussi sujets que les Sud-Américains, soit de race pure, soit de race mêlée. Tout traitement, quel qu'il soit, empi-

rique ou rationnel, est à peu près impuissant contre cette affection redoutable désignée ici sous le nom de *pasmo real* (spasme royal ou réel). Ce qu'on appelle *pasmo simple* comprend toutes les inflammations survenant dans des plaies locales.

Le tétanos traumatique n'est qu'un accident heureusement peu commun; mais celui qui attaque les nouveau-nés, et que l'on nomme ici mal des sept jours (*mal de los siete dias*) à cause de sa période, est un des fléaux les plus funestes de la première enfance, surtout pour les sang-mêlés. Cette maladie est plus fréquente dans les villes du littoral, à Montevideo et à Buénos-Ayres, que partout ailleurs. Elle y moissonne, particulièrement en automne et en hiver, les enfants des classes pauvres, chez lesquelles l'absence de toute hygiène, des maisons humides et froides, le défaut de propreté, favorisent son développement. Chez les blancs, où l'hygiène est un peu mieux entendue, elle est plus rare. On connaît infiniment peu d'exemples de guérison, et pourtant des soins hygiéniques plus intelligents préviendraient, dans la plupart des cas, cette affection.

§ IV. — *Maladies de la face et du cou.*

L'OPHTHALMIE se montre quelquefois durant les fortes sécheresses et reconnaît évidemment pour cause la fine poussière qui remplit l'air, poussière d'autant plus pernicieuse qu'elle est plus saline. Aussi voit-on cette maladie endémique dans la province de Santiago-del-Estero, dont le sol sablonneux et salin rappelle celui de l'Égypte, dans le sud des provinces de Catamarca et de Tucuman, aux bords de la grande saline. — Ce n'est pas cependant l'ophthalmie purulente des bords du Nil, et la perte de l'œil en est rarement le résultat; c'est le plus souvent une simple conjonctivite, qui cède à des soins rationnels. — Sur le littoral, cette maladie est beaucoup moins commune que dans l'intérieur.

Les PAROTIDITES sans gravité, ou oreillons, se sont montrées quelquefois à l'état épidémique. — La STOMATITE, ou inflammation de la bouche et des gencives, est d'ordinaire le résultat du mauvais état des dents, et disparaît dès qu'on s'en occupe sérieusement. — L'ANGINE est extrêmement commune et règne principalement en automne; elle amène quelquefois l'hypertrophie des amygdales chez les jeunes gens des deux sexes, et nécessite la resection de ces glandes.

§ V. — *Maladies des voies respiratoires.*

Le CORYZA, la BRONCHITE, règnent en automne. — Comme l'angine, ces deux maladies, qui sont très-communes, se montrent principalement à l'entrée de la saison froide. Quelquefois la bronchite a tout à fait le caractère d'une GRIPPE épidémique, et s'étend sur de vastes espaces. — Le CROUP, cette affection si terrible pour l'enfance, se montre aux mêmes époques, mais nous ne l'avons jamais vue prendre un caractère épidémique.

Quant à l'inflammation du parenchyme pulmonaire, à la PLEURO-PNEUMONIE, c'est une des maladies graves et les plus fréquentes de l'intérieur, où elle est désignée sous le nom de *puntada de costado* (point de côté); c'est-à-dire que les symptômes de l'inflammation de la plèvre y prédominent sur ceux du parenchyme pulmonaire, qui n'existent pas moins, puisque cette affection s'accompagne presque toujours d'expectoration sanguinolente. La pleuro-pneumonie commence au mois de mai et sévit jusqu'en octobre; elle attaque beaucoup plus les gens du pays que les Européens; et lorsqu'elle ne se juge pas très-promptement par des sueurs profuses, elle tourne à l'adynamie et a très-souvent alors une issue fatale. — Ce que nous avons dit de l'insidiosité des maladies cérébrales et des fièvres continues existe ici au plus haut degré pour la pleuro-pneumonie. L'hépatisation se fait avec une extrême rapidité, sans que les malades aient conscience de la gravité de leur état, et que les symptômes extérieurs puissent faire prévoir une terminaison funeste. — Cette maladie attaque fort souvent les Indiens, qui, malgré leur habitude de vivre au grand air, n'en sont pas moins sensibles aux influences épidémiques. Nous l'avons vu à Ledesma chez un Indien Chiriguano, et il n'était pas le seul qui eût été attaqué dans son village. Le traitement était absolument abandonné à la nature.

L'ASTHME et l'ANGINE DE POITRINE sont beaucoup plus fréquents sur le littoral, particulièrement sur les côtes de la Plata, qu'à l'intérieur. Quelques étrangers ne peuvent se débarrasser de cette fatigante maladie, quand toutefois l'asthme est idiopathique, qu'en changeant de climat. Le vent de mer, c'est-à-dire de sud-est, a une influence très-remarquable sur les accès; il semble les provoquer, tandis qu'ils disparaissent avec le pampero ou le vent du nord. — La COQUELUCHE est commune chez les jeunes sujets et extrêmement tenace; quelquefois elle prend le caractère épidémique. On la connaît ici sous le nom de

toz convulsiva, toux convulsive ; elle est désespérante par le peu de résultats qu'obtiennent pour sa guérison les médications les plus variées et les plus rationnelles. Le changement d'air, par le transport de la ville à la campagne, et *vice versa,* est le moyen qui réussit le mieux.

La maladie de poitrine, qui cause aujourd'hui en Europe, surtout dans les contrées les plus riches et les plus civilisées, le plus de ravages, la PHTHISIE PULMONAIRE, est heureusement moins répandue dans la Plata. Très-rare dans l'intérieur, elle est relativement plus commune sur le littoral. Les gens du pays, les sang-mêlés, particulièrement ceux d'origine africaine, et, parmi ces derniers, les femmes, payent le principal tribut à cette triste maladie. — Proportionnellement, le nombre des étrangers qui en sont attaqués est beaucoup moindre. Plusieurs raisons nous semblent expliquer ce phénomène : — d'abord la majorité des Européens qui viennent dans la Plata sont dans la force de l'âge, et les mauvaises constitutions ont déjà succombé dans leur pays aux causes de destruction qui les entouraient. En second lieu, les étrangers se nourrissent mieux, se soignent avec plus d'intelligence dans leurs maladies, et observent un peu moins mal les lois de l'hygiène, que la classe indigène, qui fournit le plus grand nombre de phthisiques. Enfin, les affections syphilitiques héréditaires sont aussi plus rares chez eux, grâce aux traitements auxquels ils recourent dès le début, et que négligent singulièrement les sang-mêlés ; or on sait l'influence délétère de ces maladies négligées sur les enfants qui naissent de parents qui en sont atteints.

En outre, le climat est réellement favorable aux Européens qui arrivent avec des prédispositions à cette maladie, ou même un commencement d'altération pulmonaire. Nous avons vu plusieurs fois des cavernes se cicatriser et la santé se rétablir pour un assez grand nombre d'années, après une véritable attaque de phthisie ; — et la marche de cette affection morbide est bien évidemment plus lente ici que de l'autre côté de l'Atlantique.

Mais chez les Sud-Américains de la Plata, surtout parmi les classes inférieures et sur le littoral, la phthisie présente tous les caractères, tous les dangers qu'elle a malheureusement dans l'ancien monde. Peu répandue dans les familles aisées, elle frappe impitoyablement, surtout les femmes de couleur, mulâtresses, chinas, etc., et affecte alors une marche très-rapide.

Dans les provinces des Andes elle est fort rare, sans doute à cause

de l'extrême sécheresse du climat; mais elle reparaît à Tucuman, où tout le monde est persuadé de sa contagion, à tel point que l'on isole les malades. On sait du reste que les exemples de contagion de la phthisie pulmonaire entre époux sont très-communs dans tous les pays du monde, et la Plata ne fait point exception sous ce rapport. La vie d'estancia est la meilleure prophylaxie contre cette affection. Une existence en plein air, une nourriture exclusivement animale, modifient complétement le tempérament et font prédominer le système sanguin; aussi la phthisie pulmonaire se voit-elle peu chez les pasteurs des Pampas, et elle est en quelque sorte propre aux villes.

§ VI. — *Maladies des organes de la circulation.*

Les maladies subaiguës du cœur et des gros vaisseaux sont des plus répandues dans la Plata, principalement chez les hommes dans la maturité de l'âge, étrangers ou fils du pays. Il est assez difficile d'en dire la raison. — Corvisart, en parlant de ces lésions des organes circulatoires, a dit que nos passions et nos fautes étaient la cause première des maladies du cœur; il développait ensuite sa pensée en exposant que les émotions morales, qui ébranlent souvent et violemment cet organe, déterminent des palpitations qui finissent par devenir une habitude, et par suite une maladie, si la raison, d'une part, et, de l'autre, les secours de l'art, ne viennent pas rétablir l'équilibre des fonctions. Les terribles événements politiques de la révolution française et de l'empire constituaient une série de causes assez énergiques pour provoquer des émotions capables de déterminer ces mouvements désordonnés du cœur; Corvisart vivait à leur époque, et en notait les effets pernicieux. — A certains égards, la Plata a présenté des événements analogues; et les guerres civiles, les secousses qu'elles ont produites dans toutes les familles et dans toutes les fortunes, ont pu engendrer les mêmes effets. Ce n'est pas cependant toute la raison, car les étrangers, nécessairement en dehors des événements politiques par leur position de neutres, et menacés seulement dans leurs intérêts, souffrent tout autant que les nationaux des affections du cœur. L'explication de cette irritabilité si constante des organes circulatoires devient donc assez difficile.

Ces affections frappent plus les hommes que les femmes. La forme est plutôt la PÉRICARDITE subaiguë et l'HYPERTROPHIE que l'ANÉVRISME proprement dit. Celui-ci atteint quelquefois l'aorte et les

autres gros vaisseaux. Quant aux artères des membres, on remarque assez souvent l'anévrisme de l'artère iliaque externe, principalement chez les cavaliers. La marche de toutes ces affections est très-longue et peut être puissamment enrayée par les secours de l'art; mais elles ne comptent pas moins un assez grand nombre de victimes.

La CHLOROSE, quoiqu'elle ne soit pas une maladie du cœur proprement dite, mais bien une lésion utérine dont le dérangement circulatoire n'est qu'un symptôme, est inconnue à la campagne, rare à l'intérieur, mais se voit de temps à autre dans les villes du littoral, où elle est cependant moins fréquente qu'en Europe, parce que l'on y vit plus au grand air. La menstruation étant plus facile ici qu'en Europe, cette maladie y est aussi moins grave.

§ VII. — *Maladies du tube digestif.*

La GASTRITE aiguë est excessivement rare, et n'est guère que le résultat de l'ingestion de substances nuisibles dans l'estomac ou d'une violente indigestion; mais il n'en est pas de même de la forme subaiguë. Rien de plus commun que d'entendre ici des personnes se plaindre de mauvaises digestions, de fatigue épigastrique, de rapports aigres et nidoreux. Ces accidents sont plus fréquents chez les femmes que chez les hommes; on peut les attribuer à l'irrégularité et souvent à la mauvaise qualité de la nourriture, surchargée parfois de graisses et d'épices, et au désordre dans les heures des repas. Chez les hommes, une autre cause s'ajoute comme origine et point de départ d'altérations organiques des voies digestives : c'est l'abus ou l'usage intempestif des liqueurs alcooliques; et cette mauvaise habitude se voit beaucoup plus chez les étrangers, particulièrement chez ceux qui viennent du nord de l'Europe, que chez les Argentins. Les SQUIRRES du cardia et du pylore, les RAMOLLISSEMENTS DE L'ESTOMAC, en sont la suite, et ces maladies ne sont pas rares.

La DIARRHÉE, à l'époque de la dentition, est commune chez les enfants et ne laisse pas d'en enlever un certain nombre. Chez les adultes, elle se montre au commencement des chaleurs de l'été, et prend quelquefois l'aspect cholériforme, mais cède promptement à un traitement convenable. Il n'en est pas de même de la DYSSENTERIE, fréquente à partir du mois de février sur le littoral et dans le nord, mais beaucoup plus rare au centre et dans les provinces andines. Cette affection est d'autant plus grave que les sujets ont plus abusé des purgatifs, car cette manie de se purger

outre mesure existe à un haut degré dans toute l'Amérique du Sud, et surtout dans la Plata. Les pilules drastiques de toute espèce, de tout nom, le purgatif Leroy, sont employés par tous, nationaux ou étrangers, au moindre embarras gastrique, à la moindre fièvre, au moindre bouton sur la peau. Ce sont des dépuratifs infaillibles aux yeux du public, ce qui explique l'énorme débit qu'obtiennent ces drogues; mais les malheureux qui abusent de ces médicaments incendiaires succombent tôt ou tard avec une rapidité extrême aux dyssenteries ou aux maladies organiques du tube digestif.

Les maladies du foie sont un peu plus fréquentes qu'en Europe, mais pas autant que dans les contrées tropicales. La forme subaiguë est plus commune que la forme aiguë, et se termine quelquefois par des abcès.

§ VIII. — *Maladies des voies génito-urinaires.*

Le CATARRHE de la vessie attaque quelquefois les vieillards, mais il est plus souvent la suite de RÉTRÉCISSEMENTS DE L'URÈTRE négligés qu'idiopathique. Ces rétrécissements sont assez communs, et résultent ordinairement de blennorrhagies plus ou moins nombreuses dont le malade ne s'est point occupé. On comprend que le développement de ces dernières affections et les dégénérescences organiques qui en sont la suite abondent, principalement dans les localités isolées, où il est difficile de trouver des mains habiles et les soins délicats que requièrent de pareilles lésions. — Quant à la GRAVELLE, aux CALCULS vésicaux, ils sont rares, plus rares même qu'en Europe proportionnellement. — L'HYDROCÈLE paraît favorisée par la chaleur du climat; aussi est-elle assez commune. — Quant à la dégénérescence éléphantiaque du scrotum, elle est excessivement rare, alors que le Brésil en offre tant d'exemples. — Nous parlerons plus loin des maladies syphilitiques, qui demandent un examen particulier. — Nous n'avons pas remarqué que l'exercice du cheval rendît les ORCHITES plus fréquentes qu'ailleurs.

Les maladies de l'utérus ne sont pas très-communes chez les femmes, malgré l'existence si fréquente de la LEUCORRHÉE favorisée par un régime irrégulier et peu réparateur et par l'abus du maté. Dans ce dernier cas, le flux est presque toujours atonique, et attaque même de très-jeunes filles. Cette maladie cède assez facilement à un traitement bien dirigé, et surtout à un meilleur régime. Mais une pudeur mal entendue ou une insouciance fâcheuse font

trop souvent négliger cette indisposition, et quelquefois des abaissements de l'utérus et des dégénérescences organiques en sont la suite.

Quant à l'irritation nerveuse de cet organe et aux symptômes hystériques qu'elle amène, rien de plus fréquent dans toute la Plata : ce qui s'explique facilement par le nombre des femmes, relativement supérieur à celui des hommes, et en conséquence par la quantité de jeunes filles qui restent forcément dans le célibat. Heureusement ces accidents sont plus effrayants que réellement graves, et ils disparaissent presque d'eux-mêmes après quelques attaques. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'ils se prolongent, et finissent par exercer une influence fâcheuse sur les fonctions cérébrales.

En général, chez les Argentines, la menstruation s'établit sans difficulté, et sa disparition amène rarement de fâcheux symptômes. Sous ce rapport, elles sont plus favorisées que les étrangères, chez beaucoup desquelles ces périodes viennent et s'en vont avec une certaine souffrance, et dont quelques-unes, sous ce climat, éprouvent des perturbations sérieuses dans cette fonction. Il y a certainement plus de maladies de cette nature en Europe que dans la Plata. — On sait avec quelle facilité accouchent généralement les négresses et les Indiennes dans toute l'Amérique du Sud et le peu d'accidents qui suivent la parturition. A cet égard, les blanches et les métisses sont presque aussi favorisées que les précédentes. Les suites de couches n'offrent guère d'autre danger que les abcès au sein. La métro-péritonite est heureusement fort rare. La douceur du climat, qui permet une aération constante des maisons, contribue sans doute à cette immunité, relativement à une maladie qui fait en Europe tant de victimes.

§ IX. — *Cachexies. Maladies diverses*

Le RHUMATISME articulaire aigu est peu commun, mais il n'en est pas de même de la forme subaiguë et chronique, qui est excessivement répandue, surtout à la campagne. Cela s'explique parfaitement par l'habitude qu'ont tant de gens de coucher en plein air, souvent exposés à la rosée, sous une *ramada*, toit de broussailles, ouvert à tous les vents, ou dans une chaumière (*rancho*) qui ne vaut pas mieux. On rencontre principalement les douleurs rhumatismales sur le littoral, en automne et en hiver ; elles sont plus rares au pied des Andes, où la sécheresse du climat paraît en préserver. — La GOUTTE est à peu près inconnue chez les Argentins, et ne se voit que

parmi les étrangers. — Le scorbut ne s'est montré qu'à Montevideo, et sous forme épidémique, pendant les deux siéges qu'a soutenus cette ville, en 1813 et en 1843; sa cause unique fut la privation brusque de viande fraîche, qu'eut à subir une population habituée jusque-là à s'en nourrir presque exclusivement.

Les maladies inflammatoires diverses de la peau, les érysipèles, les abcès, ne sont ni plus ni moins multipliés qu'ailleurs. En 1853, il a régné sur le littoral une véritable épidémie de panaris. — L'anthrax est fort rare. Dans un pays où tant de débris animaux se putréfient à l'air, il est étonnant de ne pas voir la pustule maligne, même dans le voisinage des saladeros et des grandes estancias. Cependant, chose singulière, cette maladie n'est pas rare dans la province de Mendoza, province parfaitement salubre d'ailleurs, et où l'on n'abat que le bétail strictement nécessaire à la consommation.

Quant aux maladies spéciales au pays, il n'en est qu'une seule, rare heureusement, qui mérite l'attention, c'est la lèpre. Cette terrible affection atteint aussi bien les Européens que les indigènes et se rencontre de temps à autre. Elle est même assez répandue à Santa-Fé pour y avoir nécessité un hôpital spécial. — Si la marche de cette affreuse maladie est très-lente, les cas de guérison sont inconnus. On la considère ici comme contagieuse, et elle l'est certainement entre époux et par hérédité : nous en avons vu des exemples. — Les dartres n'offrent rien de particulier, si ce n'est d'être très-souvent liées à un état syphilitique ancien et de réclamer un traitement approprié. — Le cancer est au moins aussi répandu qu'en Europe, chez l'homme comme chez la femme; sa marche paraît même plus rapide. Rien de varié comme ses localisations : les lèvres, les amygdales, le sein, le testicule, l'utérus, la peau, l'œsophage, l'estomac, le rectum, etc., en sont le siége, et il est tout aussi refractaire aux secours de l'art, quoique l'opération, si elle est faite à temps, puisse singulièrement prolonger la vie des malades.

Les maladies scrofuleuses sont infiniment plus rares qu'en Europe, excepté toutefois le carreau, qui dans le jeune âge moissonne beaucoup d'enfants des races mêlées, spécialement de la race africaine. La plupart des négrillons et sang-mêlés sont remarquables par leur gros ventre, dont le développement tient souvent au mauvais état des ganglions mésentériques. — Quant au rachitisme, il est beaucoup moins répandu, et l'on ne rencontre guère sur le territoire argentin de bossus ni de boiteux par suite des déviations de la colonne vertébrale ou des luxations spontanées du fémur. La vie au grand air,

une alimentation très-animalisée, combattent victorieusement ces vices et ces perversions du système osseux. Il en est de même des tumeurs et ulcérations de nature scrofuleuse, beaucoup plus rares dans tout le bassin de la Plata que dans l'ancien continent.

Nous voudrions pouvoir en dire autant de la SYPHILIS, maladie excessivement répandue, et dont les ravages indirects sont bien plus fréquents qu'on ne le croit généralement. En effet, ses symptômes, peu graves primitivement, ont dans quelques cas une influence durable et funeste sur la vie entière. Ils modifient sensiblement presque toutes les autres affections qui surviennent dans le cours des années, se propagent par l'hérédité, et marquent fatalement certaines familles. Les maladies scrofuleuses qui atteignent des enfants nés de parents mal guéris en sont souvent le résultat.

Nous n'avons point à rechercher ici si cette désastreuse maladie est née dans l'Amérique ou y a été importée, quoique nous penchions pour la seconde opinion, du moins en ce qui regarde la Plata. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle y est malheureusement trop multipliée, surtout dans les grandes villes du littoral. Dans l'intérieur on en trouve moins d'exemples; toutefois, vers le nord de la Confédération, elle est plus grave que dans le Sud.

On comprend que dans des ports de mer, où afflue un grand nombre d'hommes dans la force de l'âge, excités par de longues navigations, il y ait aussi une multitude de femmes, dans les classes inférieures surtout, qui se livrent à la prostitution. Ces femmes, de sang-mêlé pour la plupart, fort peu soigneuses de leur santé, sont presque toutes atteintes de maladies aiguës ou chroniques dont elles ne s'occupent jamais, et qu'elles propagent nécessairement parmi leurs nombreux visiteurs. Aucune police ne les surveille et ne les oblige à quelque hygiène. Aussi la majeure partie de ces malheureuses créatures finissent-elles par s'adonner aux liqueurs fortes, et succombent de bonne heure à la phthisie pulmonaire, qui fait parmi elles de plus grands ravages que dans toute autre classe. — Les prostituées d'un ordre un peu plus relevé ne sont pas cependant beaucoup plus saines. Elles ne se traitent guère que dans les cas très-aigus; or l'on ne sait que trop combien cette affection est malheureusement encore contagieuse, lors même que les premiers symptômes inflammatoires ont disparu. Comme, par suite de leur conformation, les femmes en souffrent localement moins que les hommes, beaucoup d'entre elles croient être parfaitement guéries, tout en conservant des leucorrhées ou des érosions superfi-

cielles de nature très-douteuse, qui rendent leur contact périlleux. — En outre, dans la nombreuse classe des mulâtresses, des chinas, etc., un certain nombre, employées à la domesticité, aux travaux d'aiguille, ne se piquent pas d'une grande réserve,... et c'est ainsi que ces fâcheuses contagions s'introduisent jusque dans les ménages.

Il est certain toutefois que, malgré sa fréquence, la maladie syphilitique n'a pas de symptômes plus sérieux ici qu'en Europe, que dans une foule de circonstances elle est même plus légère, et se borne chez beaucoup d'individus des deux sexes à des écoulements légers. Il en est ainsi au Paraguay, à Corrientes, où ces phénomènes sont extrêmement communs, sans que des altérations réellement très-graves, des symptômes d'infection constitutionnelle, se montrent chez un grand nombre de sujets. Ce n'est que lorsque les individus atteignent la quarantaine que de pareils symptômes apparaissent, et durent d'autant plus longtemps qu'on ne leur oppose point un traitement rationnel. Il nous a semblé que dans le Nord les accidents étaient plus graves, car nous avons trouvé là un assez grand nombre de malades ayant perdu le nez par suite de cette affection.

Quelque fréquente que soit cette maladie, et malgré le peu de soin avec lequel on la traite, même dans des classes élevées, elle ne paraît pas exercer une influence très-désastreuse sur les populations; car, au Paraguay, où elle est peut-être plus développée que partout ailleurs, la race est généralement très-belle et très-saine; il en est de même sur le littoral. — Nous ne savons pas si la syphilis est très-répandue chez les tribus indiennes du Sud; mais, dans le Nord, elle n'est pas rare chez les Matacos, fort malpropres de leur nature et en rapport constant avec les chrétiens.

Quant à la GALE, elle est fort rare, même dans les régions montagneuses, où la propreté des habitants laisse beaucoup à désirer. On ne la trouve guère que sur le littoral, et plutôt chez les Européens que chez les indigènes. En 1842, les immigrants basques étaient atteints d'une éruption tenant à la fois de la gale et du pemphygus, et qui cédait parfaitement à un traitement antipsorique.

§ X. — *Parasites et animaux venimeux.*

VERS INTESTINAUX. — Ils sont communs chez l'enfance, principalement au Paraguay, où cette disposition vermineuse nous semble une des principales causes de la mortalité qui pèse sur cet âge de la vie. L'alimentation presque exclusivement végétale de la popula-

tion de ce pays, l'usage continu du laitage, des mélasses et sirops tirés de la canne à sucre, y contribuent certainement à la production des helminthes, très-rares en effet dans les provinces argentines, où l'on ne se nourrit que de viande. — Le TÆNIA se voit de temps à autre sur les bords de l'Uruguay, mais il n'est pas très-commun; la ville de la Conception et ses environs font pourtant exception à cette règle.— Le DRAGONNEAU est inconnu, même dans la région tropicale.

Quant aux insectes qui infestent les maisons et à quelques autres parasites, nous en avons déjà parlé. Les soins et la propreté suffisent pour s'en garantir, à part quelques-uns, tels que la *chique* (*pulex penetrans*), connue ici sous le nom de *pique* ou de *nigua,* qui pénètre dans les chairs, principalement vers les pieds, et s'y développe sous la forme d'une petite boule de la grosseur d'un pois, si l'on ne se hâte de la retirer; ce qui est très-facile avec un peu d'adresse. — Le ROUGET (*leptus autumnalis*, *bicho colorado*), si commun dans l'Entre-Rios, est pire encore que la chique, car il couvre le corps, les jambes surtout, et détermine des démangeaisons insupportables et quelquefois des érysipèles superficiels. — Les moustiques produisent un effet analogue, lorsqu'on habite le bord des rivières ou les lieux humides

Nous avons déjà parlé de la rareté des morsures des serpents et des autres animaux venimeux, de l'araignée, du scorpion, de la scolopendre, etc. (voyez pages 43, 61, 62); nous ne les citons ici que pour mémoire.

Il en est de même de l'HYDROPHOBIE communiquée, maladie essentiellement mortelle, et dont nous avons vu malheureusement plusieurs exemples. (Voyez page 94.)

§ XI. — *Maladies épidémiques.*

Presque toutes les maladies qui affligent l'humanité peuvent devenir épidémiques; mais, dans le bassin de la Plata, il en est trois qui n'apparaissent guère que sous cette forme, et parcourent quelquefois tout le territoire, en y faisant plus ou moins de ravages. Ce sont les trois fièvres éruptives que nous avons déjà nommées : la variole, la scarlatine et la rougeole.

La VARIOLE est certainement la plus grave de toutes ; elle l'était surtout avant l'introduction de la vaccine. Aussi l'examen des registres de mortalité nous a-t-il donné la conviction que, toutes les fois

que la mortalité a dépassé de beaucoup la moyenne annuelle, ces décès extraordinaires ont toujours été le résultat d'une épidémie de cette nature : c'est ce que, à ne compter que du commencement de ce siècle, nous trouvons dans les années 1802, 1812, 1823, 1831, 1836, 1837, 1842, 1847, 1853, sur toute l'étendue de la Confédération argentine. Chose remarquable, ces épidémies commencent toujours sur le littoral à la fin de l'été, et, remontant rapidement vers le Nord, contagient les populations jusqu'au Paraguay, au Chaco ; à l'Ouest, arrivent aux Andes, et frappent même les tribus indiennes du Sud. A la fin de 1853, des tribus de Péhuenches des environs de San-Carlos s'enfuirent dès que la maladie se fut mise dans leurs tentes. — L'épidémie ne règne pas plus de six mois dans un endroit, mais elle fait beaucoup de victimes ; la plupart des individus non vaccinés meurent s'ils sont attaqués, tandis que ceux qui ont été inoculés de ce préservatif, ou sont respectés par le fléau, ou n'en reçoivent qu'une atteinte légère. Le nombre de ceux qui succombent après une bonne vaccine est extrêmement faible. Cependant nous en avons vu nous-même quelques exemples, lors des épidémies varioliques de 1842 et 1853 à Montevideo. Dans les intervalles qui séparent ces épidémies, il ne se montre que quelques cas isolés.

La SCARLATINE suit une marche pareille à celle de la variole, mais elle apparaît à des intervalles moins réguliers. Quelquefois elle règne conjointement avec la variole, ainsi que nous l'avons observé à Montevideo en 1842 ; elle est aussi plus localisée. Cependant la grande et terrible épidémie de 1837 contagia à la fois Montevideo, Buénos-Ayres, les rives du Parana, de l'Uruguay et les provinces de l'intérieur. Celles de 1845 et 1847 ne s'étendirent guère hors des deux grands ports de la Plata. Il est à remarquer que la province brésilienne de Rio-Grande participe à toutes les grandes épidémies dont Montevideo est le théâtre.

La ROUGEOLE se développe aussi à l'automne et gagne le reste du littoral. L'intérieur en est exempt, ou la voit à des époques différentes.

Les autres maladies épidémiques sont les suivantes : La PLEURO-PNEUMONIE ou *puntada de costado*, qui commence à l'automne, et règne presque chaque année dans les provinces andines, et jusqu'en Bolivie. Le massif de Cordova en souffre également, comme nous l'avons vu en 1857, année où l'épidémie fut générale du 33e au 20e degré de latitude, et fit un certain nombre de victimes, principalement parmi les métis, qui, mal nourris, mal soignés, opposent

peu de résistance à la maladie. Aussi, en juillet et août de cette même année, la ville de Salta éprouva-t-elle une mortalité considérable. L'épidémie disparaît généralement au commencement de l'été.

La COQUELUCHE se montre pareillement à l'état épidémique et gagne tout le pays, mais elle n'a jamais un caractère bien grave et n'enlève que peu d'enfants.

La GRIPPE est plus fréquente que la coqueluche, et, comme dans l'ancien monde, parcourt d'immenses espaces. En 1858, au milieu de l'automne, elle sévit presque en même temps, c'est-à-dire dans l'espace de quelques semaines, dans tout le bassin de la Plata.

La FIÈVRE JAUNE et le CHOLÉRA ont déjà frappé dans le voisinage de la Plata, mais heureusement n'ont point encore pénétré dans l'intérieur, quoiqu'il ne faille dès à présent rien préjuger encore de cette immunité. — En 1857, Montevideo, respecté jusqu'alors, en a fait la triste expérience.

Il y a quelque chose de bien remarquable dans le développement subit qu'a pris depuis vingt ans la FIÈVRE JAUNE sur les deux flancs du continent sud-américain, au sud de l'équateur. — Auparavant, le fléau s'était borné aux côtes du golfe du Mexique, et on l'avait vu une seule fois à la Guyane, en 1804. — Tout à coup, en 1842, la maladie envahit Guayaquil, placé presque sous la ligne, y fait d'affreux ravages et y reste endémique ; elle atteint ensuite Lima et tous les ports de l'océan Pacifique jusqu'au 22e degré de latitude sud. — La côte orientale du continent en était exempte encore, lorsque, *en novembre 1849, la fièvre jaune éclate brusquement à* Bahia ; le mois suivant, à Rio-de-Janeiro ; et en 1850, elle infeste tous les ports du Brésil jusqu'à Sainte-Catherine par le 26e degré sud, et au nord jusqu'aux Guyanes. Depuis, elle est restée endémique sur tous ces points.

De 1850 à 1857, la Plata demeurait complétement à l'abri de ce fléau, et non-seulement les équipages de tous les navires, soit de guerre, soit de commerce, y jouissaient d'une santé parfaite, mais encore on remarquait que les bâtiments infectés, à mesure qu'ils approchaient de l'entrée de cet estuaire, voyaient l'état de leurs malades s'améliorer, et il était même fort rare qu'aucun succombât, une fois le navire mouillé en grande rade de Montevideo. — Pour toute mesure préservatrice, on faisait faire aux bâtiments une quarantaine de huit à quinze jours, selon l'état sanitaire du bord.

Ces sept années se passèrent ainsi, et l'on pouvait certainement croire

à l'immunité complète des bords de la Plata, lorsqu'en mars 1857 la maladie éclate à Montevideo, et y fait d'épouvantables ravages pendant quatre mois. En effet, durant ce court espace de temps, dans cette ville où la mortalité annuelle est d'environ 1,000 personnes, il en périt 1,200, et cela, quand les deux tiers de la population avaient fui. Ce qu'il y eut encore d'étrange, c'est que, malgré des communications continuelles avec les environs, la maladie se concentra dans la ville et même dans un seul quartier, celui qui borde le port, et que les faubourgs, ainsi que les villages les plus proches, en furent exempts. — En avril 1858, ce fut le tour de Buénos-Ayres; là aussi la maladie se borna à un seul quartier, au quartier voisin du fleuve, elle n'y fit pourtant que 70 victimes. Dès la fin de mai, il n'y avait plus un malade de fièvre jaune; mais la grippe était générale.

Maintenant, pourquoi cette terrible épidémie a-t-elle mis un temps aussi long à venir dans la Plata? Pourquoi n'y est-elle pas restée endémique comme au Brésil? Y reviendra-t-elle un jour? Il est impossible de le dire. — Il y a dans le développement et la marche de ces fléaux le *quid divinum* des anciens, c'est-à-dire ce je ne sais quoi qui échappe à notre intelligence, et dont nous ne saurions donner la raison (1).

(1) Voici l'ordre chronologique du développement de la fièvre jaune sur les côtes orientales de l'Amérique du Sud depuis 1849 :

1849. — Bahia (12° 58′ S.). — Au mois de septembre, arrive à Bahia le navire nord-américain *Brasil*, procédant de la Nouvelle-Orléans, d'où il était parti à l'époque de l'épidémie annuelle. Il avait des malades à bord, et communiqua néanmoins avec la terre. En octobre, on commença à voir dans la ville des malades atteints de fièvre continue grave, avec symptômes très-analogues à ceux de la fièvre jaune. Ils furent peu nombreux jusqu'au mois de décembre; mais, dès le 12 de ce dernier mois, l'épidémie était tout à fait caractérisée et frappait surtout les étrangers et les équipages des navires en rade. Au mois de janvier, 20,000 individus avaient été atteints, la plupart légèrement, mais les nouveaux venus avaient succombé en grand nombre.

1849. — Rio-de-Janeiro (22° 54′). — Les premiers individus atteints furent les gens d'une auberge qui avaient été en contact avec des matelots du navire nord-américain *la Navarre*, arrivé de Bahia le 3 décembre. Dans le courant du mois plusieurs autres bâtiments ayant des malades à bord arrivèrent également et communiquèrent avec la ville. Dans le commencement de janvier, toutes les rues avoisinant le port étaient remplies de malades, et à la fin du mois on ne pouvait plus les compter dans le reste de la ville. L'épidémie ne commença à diminuer qu'en juin.

1850. — Fernambouc (8° 3′). — En février, la maladie y éclate à la suite de l'arrivée du navire français *l'Alcyon* avec des malades à son bord.

Para (1° 28′). — Commence à voir des malades au mois de février.

Alagoas (10° 2′). — Est contagié vers la fin de janvier.

Parahyba (7° 6′). — Vers la fin de février.

Le CHOLÉRA-MORBUS, qui est apparu au Brésil en 1855 et y est revenu en 1858, n'a point encore touché la Plata, quoique ses ravages aient été considérables dans la province de Rio-Grande et surtout dans la ville très-gaie et très-salubre de Porto-Alégre, où les mois de novembre et de décembre 1855 furent meurtriers. A l'inverse de la fièvre jaune, le choléra attaquait principalement les noirs, tandis que celle-là épargnait les gens de couleur pour prendre presque exclusivement ses victimes parmi les blancs. — Le bassin de la Plata aura-t-il prochainement la visite de cet hôte funeste? nous ne pouvons nous dissimuler que cela est assez à craindre, plus même que pour des retours de la fièvre jaune, laquelle se borne au littoral et

Sainte-Catherine (27° 25′). — En mars; — la maladie y est légère, et disparaît presque de suite.

Santos (24° 1′). — Port de la province de Saint-Paul, est contagié en mars. La maladie y est peu forte.

Cayenne (4° 56′ N.).—Dans la Guyane française, n'est atteinte qu'au mois de décembre 1850, mais l'épidémie y fait de grands ravages jusqu'au mois de mai 1851.

1851. — La ville de San-Luis de Maranham (2° 30′), dans la province de ce nom, observa une rigoureuse quarantaine pendant toute l'année 1850, et n'eut pas un seul cas de fièvre jaune. Mais, en mars 1851, la maladie y éclata et y dura quatre mois, sans être toutefois très-meurtrière.

L'épidémie ne commença également à Céara (3° 42′) qu'en juin 1851, et y dura jusqu'en 1852.

Depuis 1850 jusqu'à l'époque actuelle, toutes les côtes du Brésil ont été périodiquement visitées par la fièvre jaune, qui paraît y être devenue endémique. Cependant elle n'y règne, ni tous les ans, ni toute l'année, avec la même force; c'est principalement de janvier à juin qu'elle sévit. Dans la grande épidémie de 1850, la mortalité fut de 4,200 personnes à Rio-de-Janeiro, mais il y eut au delà de 20,000 malades. — Les étrangers entrèrent pour 7/10 dans la mortalité totale; les Brésiliens pour 2/10, et les noirs pour 1/10.— Relativement aux sexes, il y eut 9/10 d'hommes et 1/10 de femmes seulement d'attaqués.

La maladie se limita aux côtes de l'Océan et s'étendit fort peu dans l'intérieur; elle ne remonta pas plus de huit lieues le cours des grandes rivières.

De 1850 à 1857, rien de nouveau dans la Plata, quoique ses ports fussent en communication constante avec ceux du Brésil, et les quarantaines très-irrégulièrement observées; mais, en février 1857, il commence à y avoir des malades à Montevideo (34° 54′), et, en mars 1858, à Buénos-Ayres (34° 36′).— Terrible dans la première de ces villes, la maladie fut insignifiante dans la seconde. — Il faut observer ici qu'à Montevideo, situé à l'embouchure de la Plata, l'eau de la rivière est tantôt tout à fait salée, tantôt saumâtre, et qu'à Buénos-Ayres, situé à quarante lieues nord-ouest plus avant dans les terres, le fleuve, large de dix lieues, a ses eaux constamment douces. Ce n'est qu'aux *Barrancas de San-Gregorio*, six lieues au-dessus de Montevideo, que les eaux saumâtres et salées commencent. — Or nous savons que le voisinage des eaux marines paraît une des conditions nécessaires au développement de la fièvre jaune. Cette circonstance expliquerait donc le peu de gravité de l'épidémie à Buénos-Ayres, et son intensité à Montevideo.

La fièvre jaune a également régné à Lisbonne en 1858 et 1859. Tout porte à croire qu'elle y avait été importée du Brésil.

ne se montre jamais à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le choléra, au contraire, franchit toutes les barrières et frappe aussi bien l'intérieur des continents et les plateaux élevés, comme on l'a vu au Mexique, que le rivage de la mer et des grands fleuves.

Quarantaines. — On a commencé à prendre quelques mesures préservatrices contre l'invasion de ces fléaux, et il nous est bien agréable de rendre ici justice à la municipalité de Buénos-Ayres, qui, en 1858, déploya une telle intelligence et une telle activité dans la prescription et la surveillance des mesures hygiéniques générales et particulières, que la maladie fut enrayée dès le principe. Sa conduite en cette occasion a été un modèle de prudence et de bon sens que l'on ne saurait trop imiter en pareilles conjectures. On a commencé à s'occuper dans toutes les villes du littoral de la construction de lazarets dans des positions isolées et salubres, et il faut espérer que l'on terminera promptement ces travaux.

§ XII. — *Maladies endémiques.*

Le territoire de la Confédération argentine n'a que fort peu de maladies endémiques, et encore ces maladies sont-elles, en réalité, légères, et ne compromettent que très-accidentellement la vie.

Goître. — Dans presque toutes les vallées des Andes, sur quelques points du massif central de Cordova et de San-Luis, de Corrientes et du Paraguay, le *goître est endémique, tandis qu'il est* complétement inconnu sur le littoral de la Plata. — Cette maladie tient évidemment à la qualité des eaux. On a cherché à expliquer sa cause de mille manières. M. Boussingault, qui l'a vue dans les Andes de l'équateur, l'attribue à la non-aération de l'eau ; mais à Mendoza, où l'on boit de l'eau d'une rivière qui a déjà près de quatre-vingts lieues de cours, cette eau a eu tout le temps de se charger d'air atmosphérique, et l'on y voit beaucoup de goîtres, tandis que le Rio de San-Juan, qui est absolument dans les mêmes conditions que celui de Mendoza, ne donne point cette infirmité.

D'autres pathologistes l'attribuent à l'absence de sels iodés. Enfin un médecin français distingué, le docteur Grangé, qui a longtemps étudié les vallées des Alpes et des Pyrénées, où il y a beaucoup de goîtreux, affirme que la principale cause du goître serait la présence, dans l'eau, de sels magnésiens. Nous pencherions assez pour cette

dernière opinion ; car la vallée de Famatina et quelques versants de la sierra de Calilegua, dans la province de Jujuy, où le goître est fréquent, ont des eaux qui, malgré leur limpidité, sont cependant impures, parce qu'elles reçoivent beaucoup de ruisseaux qui ont traversé des gîtes métalliques. Il en est de même à Salta, où l'on boit l'eau du Rio-Arias qui vient de la Quebrada del Toro. — On remarque d'ailleurs dans toutes les Andes que, lorsque les eaux sont *algo salitrosas*, un peu salines, disent les habitants, elles donnent le goître. En revanche, il est certaines sources plus salines encore qui sont réputées pour le faire passer. Ainsi, vers le sud de la vallée de Catamarca, au bord du grand bassin des Salines, dans plusieurs estancias, se trouvent des puits, dont l'eau légèrement saumâtre, et à laquelle on ne s'habitue qu'à la longue, dissipe le goître au bout de quelques mois d'usage, à moins qu'il ne soit devenu trop volumineux. Pareille observation a été faite sur la rive droite du San-Francisco, au pied de la sierra del Alumbre.

Il est probable que ces eaux renferment en abondance des sels d'iode ou de brome, et, dans ce cas, il serait à désirer qu'une analyse exacte en démontrât la présence, afin de rendre leur usage plus commun.

L'iode est reconnu depuis longtemps, dans toutes ces régions à goître, pour le spécifique souverain contre cette hypertrophie de la glande thyroïde ; aussi presque tout le monde use-t-il des pommades iodurées. Dans la province de Salta, on se sert depuis un temps immémorial d'une infusion de varech que l'on récolte sur les plages de Cobija, port de l'océan Pacifique, et qui est très-chargé d'iode.

Le goître, dans les vallées des Andes, s'accompagne quelquefois de crétinisme. Il y en a des exemples à Famatina et à Jujuy, mais il est beaucoup moins répandu aujourd'hui qu'autrefois. — Le goître se montre aussi au Paraguay, dans les vallées de la petite chaîne de montagnes qui le traverse du nord au sud, et au bourg de la Restauration, province de Corrientes. Dans cette petite ville, quelques familles font usage de l'eau de puits au lieu de celle de l'Uruguay, qui est parfaite, et c'est chez elles que se développe cette infirmité.

Le goître se rencontre aussi bien chez les hommes que chez les femmes, chez les étrangers que chez les indigènes. Des Allemands, qui étaient venus travailler aux mines de Famatina, ont fini par en être atteints. Quand cette hypertrophie n'est pas trop volumineuse, elle se dissipe en changeant de lieu. Nous avons connu un Français,

habitant Salta, chez lequel le goître disparaît aussitôt qu'il fait un voyage de quelque durée hors de cette ville, et se reproduit peu de temps après son retour.

Les FIÈVRES INTERMITTENTES, dites *chuchos*, tremblement par le froid, sont endémiques dans les provinces de Tucuman, de Salta et de Jujuy. Elles commencent avec la saison sèche. En effet, dans ces contrées rapprochées des tropiques, l'été est fort pluvieux; mais l'eau cesse de tomber en avril, et tous les marais, toutes les lagunes qui se sont formés durant la saison des pluies, venant à sécher, exhalent des miasmes qui produisent l'intoxication paludéenne. Toutes ces fièvres sont heureusement bénignes et n'ont de danger que pour les nouveaux venus qui les négligent. C'est ainsi que des *arrieros* (muletiers) de Mendoza, de San-Juan et de la Rioja, où le *chucho* est inconnu, en contractent parfois de graves à Tucuman, et succombent même, s'ils n'ont pas recours immédiatement aux antipériodiques.

Indépendamment de l'action des pluies, l'irrigation, lorsqu'elle est mal dirigée, produit aussi beaucoup de petits marais très-malfaisants, comme il est facile de s'en apercevoir autour des villes de Salta et de Tucuman. On ne donne point assez d'écoulement aux eaux que retiennent les terrains argileux de ces vallées, et il se forme des mares où elles croupissent indéfiniment. Ce n'est point pourtant faute de pente, car dans toutes ces localités le terrain est assez incliné pour permettre de donner un écoulement facile à toutes ces eaux. Salta ne doit son insalubrité qu'à cette négligence. Ses canaux, dits *tagaretes*, engorgés et servant de réceptacle aux ordures de toute la ville, les trois ou quatre lagunes empestées du voisinage, y sont évidemment l'origine des fièvres doubles-tierces de l'automne et de l'adynamie typhoïde qui complique si souvent la pleuro-pneumonie pendant l'hiver.

Au Paraguay et dans la province de Corrientes, il règne également des fièvres intermittentes lors des sécheresses succédant à de grandes pluies, par suite de la dessiccation de grands espaces marécageux, tels que, — les marais du *Cañabé* et le voisinage de la lagune *Ipoa* et de l'*Estero de Nembucu*, au Paraguay; — les *Bañados* de la *Maloya* et ceux du *San-Ambrosio;* ceux des environs de Goya, les abords de la Laguna Ibera, etc., à Corrientes; les *cañadas* sans nombre qui bordent les environs. Il paraît même que les fièvres d'accès y sont maintenant plus fréquentes qu'autrefois, car M. Alcide d'Orbigny,

qui passa presque toute l'année 1828 dans cette province, s'étonnait de la voir exempte de fièvres intermittentes. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, mais les accès sont bénins, et la plupart du temps ces fièvres se dissipent d'elles-mêmes.

§ XIII. — *Marche des maladies. — Constitutions médicales dans le bassin de la Plata.*

Si maintenant, résumant le tableau rapide que nous venons de faire de la pathologie du bassin de la Plata, nous essayons d'en tirer quelques conclusions, d'autant plus importantes que le mélange des populations de toute race et de tout pays est plus remarquable ici que partout ailleurs, nous trouvons :

1° Grande variété d'affections morbides à peu près les mêmes que celles que la médecine a observées dans tous les temps et dans tous les lieux.

2° Fréquence des fièvres éruptives, toujours à l'état épidémique, et parmi elles la scarlatine n'attaquant que les Sud-Américains. Ces maladies règnent généralement de mars à novembre, et après des intervalles de plusieurs années entre chaque épidémie.

3° Prédominance des maladies du système nerveux, principalement sur le littoral; insidiosité des maladies en général et irrégularité dans les symptômes; fréquence du tétanos spontané chez les nouveau-nés, du tétanos traumatique chez les blessés; fréquence des névralgies en général.

4° Maladies du cerveau, telles que méningites, apoplexies, etc., dans la saison chaude. — Ramollissements, surtout chez les étrangers.— Action fâcheuse et rapidement funeste de l'abus des boissons alcooliques. — Moins d'aliénations mentales qu'en Europe. — Suicide rare. — Très-peu d'aveugles-nés. — Encore moins de sourds-muets.

5° Angines et pleurésies fréquentes l'hiver. — La pleuro-pneumonie souvent épidémique dans l'intérieur. — La phthisie pulmonaire répandue sur le littoral, principalement parmi les sang-mêlés. — Fréquence des maladies du cœur et des gros vaisseaux chez les nationaux et les étrangers.

6° Gastralgies et gastro-entéralgies assez répandues. — L'hépatite aiguë, rare. — La dégénérescence cancéreuse de l'estomac plus fréquente chez l'étranger que chez l'indigène. — Les femmes, très-

sujettes aux langueurs d'estomac, conséquence d'un mauvais régime et de l'abus du maté. — La dyssenterie se montrant assez souvent à la fin de l'été, sur le littoral et dans la région tropicale.

7° Peu de maladies des voies urinaires. — Gravelle excessivement rare, ainsi que la pierre. — Chez les femmes : métrites subaiguës fréquentes, mais rarement des métro-péritonites après l'accouchement, qui est en général facile. — Fréquence de la leucorrhée, quelquefois suivie de cancer de l'utérus.

8° Beaucoup de rhumatismes articulaires subaigus, surtout sur le littoral. — Goutte très-rare. — Peu de maladies scrofuleuses. — Cancer fréquent et de marche rapide. — Syphilis très-répandue, non-seulement à l'état aigu, mais encore à l'état secondaire et tertiaire. L'influence des races et de l'origine est nulle sur la gravité plus ou moins grande de ses symptômes ; tout dépend de l'hygiène que le malade observe et du traitement qu'il oppose au mal. L'influence de l'hérédité est, au contraire, marquée.

9° De toutes les fièvres continues, la fièvre typhoïde à symptômes bien tranchés, mais de marche irrégulière, est la plus fréquente ; les symptômes cérébraux y prédominent toujours. Rarement il y a des éruptions pétéchiales ou miliaires.

10° Quelquefois des fièvres larvées sur le littoral de la Plata, presque jamais de fièvres intermittentes proprement dites. Celles-ci ne commencent à se montrer qu'au nord du 28e degré de latitude.

Toutes ces maladies sont plus ou moins multipliées suivant les saisons et les années, et se montrent généralement par séries caractérisant une constitution médicale bien marquée qui dure six semaines ou deux mois. Il est très-rare qu'à part les lésions organiques qui ne se forment que lentement, une maladie aiguë, de quelque nature qu'elle soit, apparaisse seule.

Comme spécimen des causes diverses de la mortalité sur le littoral, nous donnons ici un résumé de celle de Montevideo pendant trois ans et demi, — du 1er juillet 1850 au 31 décembre 1853. Buénos-Ayres est exactement dans les mêmes conditions, et n'offre avec cette ville d'autre différence qu'une population quadruple.

Pendant cette période de trois ans et demi, sur une population moyenne de 25,000 âmes, à Montevideo, la mortalité a été de 880 par an, en tout 2,970 décès constatés, sur lesquels 2,247 ont été dus aux maladies ou accidents qui suivent :

Phthisie pulmonaire, hémoptysie	285	
Pleuro-pneumonies aiguës	140	193
Affections de poitrine diverses	53	
Croup	24	
Coqueluche	22	
Maladies cérébrales	211	313
Apoplexies	102	
Affections gastro-intestinales diverses	248	
Dyssenteries	129	
Affections du foie	77	
Fièvre typhoïde	69	
Tétanos des nouveau-nés	158	
Tétanos traumatique	6	
Variole (Il y a eu épidémie en 1853)	185	
Rougeole	49	
Lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux	106	
Hydropisie	34	
Rhumatisme aigu	13	
Érysipèle	12	
Cancer de l'estomac	18	34
— de l'œsophage	2	
— de l'utérus	6	
— divers	8	
Blessures diverses	124	160
Noyés	19	
Brûlures	17	
Mort-nés	28	
Vieillesse	18	
Suicides	7	
Maladies diverses	81	
Maladies non caractérisées	723	

Cette énumération confirme les corollaires que nous avons déduits de notre examen de la pathologie argentine. Toutefois, dans un pays aussi vaste et où les régions géographiques sont si bien marquées, on comprend que la pathologie générale doit naturellement varier suivant ces mêmes régions. Or, tout ce que nous venons de dire se rattache d'une manière plus spéciale au littoral qu'à l'intérieur, que nous n'avons pu étudier aussi complétement au point de vue médical, tandis que quatorze années d'exercice de notre profession sur les rives de la Plata nous ont mis parfaitement au courant de sa pathologie et de l'action de son climat, aussi bien sur les nationaux que sur les immigrants européens.

§ XIV. — *Appréciation du plus ou moins de salubrité des régions argentines.*

Après une série d'observations aussi longtemps continuées, nous pouvons parler, avec quelque connaissance de cause et sans rien exagérer, de la salubrité réelle du pays dont nous traitons. — Cette salubrité avait été appréciée dès le principe, comme l'indique suffisamment le nom donné par Mendoza à l'établissement qu'il essaya de fonder sur la rive droite de la Plata : *Puerto de la Santissima Trinidad de Buénos-Ayres*, — le port de Très-Sainte-Trinité de Bon-Air, — tant la pureté du ciel et la beauté du climat l'avaient séduit.

La suite des temps prouva que Mendoza ne s'était point trompé. La beauté de la race, son activité, lorsqu'elle est excitée par le besoin ou la passion, le bon état de la santé publique dans tout le bassin de la Plata, prouvent l'excellence du climat, la pureté de l'air qu'on y respire. — Le petit nombre de maladies endémiques et leur peu de gravité, la rareté des grandes épidémies, puisque la seule, pour ainsi dire, est la variole que combat avec tant d'efficacité la vaccine, mettent certainement ce pays au premier rang pour son aptitude au développement de l'espèce humaine.

L'Européen n'y est attaqué d'aucune de ces maladies qui rendent si dangereux les premiers temps de séjour dans les régions intertropicales. En outre, les travaux de défrichement ne produisent aucune de ces fièvres si graves qui accompagnent les premiers essais d'agriculture en ces mêmes régions. Dans le bassin de la Plata, il suffit presque partout de mettre la charrue dans une plaine recouverte d'une couche de gazon, et nulle part, excepté vers quelques parties du Nord, les bois ne sont assez épais ni assez humides pour offrir des difficultés et des dangers à l'exploitation. — C'est donc avec certitude que nous pouvons établir ici, comme nous l'avons fait déjà en différentes parties de ce travail, que le bassin de la Plata, grâce à son climat, à sa salubrité, à la bonne disposition du sol, sera un jour une des contrées les plus peuplées de la terre ; et qu'il y a là tous les éléments pour constituer un jour une grande nation, même dans un avenir assez rapproché, grâce à l'immigration, à la fusion des races, sur un territoire qui ne demande que la main de l'homme pour devenir un des plus riches et des plus agréables du globe.

§ XV. — *Thérapeutique indigène.*

Abandonné le plus souvent à lui-même au milieu d'un pays si vaste, l'homme, en proie de temps à autre aux maladies inhérentes à l'humanité, a dû chercher à les guérir, et pour cela il a appelé à son secours, tantôt des pratiques superstitieuses ou routinières, tantôt l'emploi de certaines substances que lui enseignaient l'expérience et la tradition.

Nous voyons en effet que, même chez les tribus sauvages, il s'est élevé des individus qui ont fait de l'art de guérir une sorte de sacerdoce inspiré par un être supérieur, bon ou mauvais, dont ils recevaient un pouvoir surnaturel sur les malades qui les invoquaient à leur aide. Ainsi la médecine est exercée chez les Indiens du Sud par de soi-disant sorciers (*payes, machys*) qui conjurent le *Gualichu*, mauvais génie, qui s'est emparé du corps du patient, et que l'on fait sortir en suçant le creux de l'estomac et en pratiquant des frictions sur tout le corps.

Ces procédés, dont on pourrait expliquer physiologiquement l'efficacité dans certains cas, sont accompagnés d'invocations, de convulsions, tantôt simulées, tantôt pareilles à des attaques épileptiques dans lesquelles tombe quelquefois l'opérateur, qui finit par se faire illusion à lui-même au point de croire à sa puissance surnaturelle. Mais nous devons ajouter qu'aujourd'hui ces mêmes sorciers, dans les tribus du Sud, connaissent l'action des vomitifs et des purgatifs, et que plusieurs se font envoyer de la frontière des médicaments qu'ils distribuent à tort et à travers à leurs clients de la Pampa. — Les Indiens du Nord savent distinguer les plantes émollientes, excitantes ou purgatives, et les emploient au besoin. Chez eux, la succion de l'estomac et les pratiques d'une soi-disant sorcellerie sont également appliquées.

Le peuple argentin a emprunté à la médecine indienne l'usage de quelques plantes particulières, telles que le *datura stramonium*, connu sous le nom de *chamico;* un céleri sauvage, *apio cimarron*, dont la décoction excitante et détersive sert à laver les plaies; une *salsepareille* comme dépuratif; enfin d'une foule d'autres plantes, dites *yullos del campo*, herbes des champs, qui font la base de la médecine dans les estancias et dans cette multitude de villages où il n'y a pas de médecin.

Dans les anciennes Missions, quelques jésuites ayant une tein-

ture de la médecine s'étaient occupés de faire une sorte de botanique médicale. L'un d'eux surtout, le P. Sigismond Asperger, Hongrois, qui y résida plus de quarante années, avait composé un recueil assez volumineux, dans lequel chaque plante était dessinée avec l'indication de son nom guarani et espagnol et l'histoire de ses qualités médicamenteuses. Nous en avons eu dans les mains le manuscrit, malheureusement très-tronqué, et qui appartient à un négociant italien d'Itaquy, lequel refuse naturellement de s'en défaire. On en avait fait quelques copies qui circulaient dans le pays, et peut-être s'en trouve-t-il encore à l'Assomption. Le P. Asperger resta au Paraguay après l'expulsion de ses confrères, et mourut, dit Azara, à l'âge de cent douze ans. — M. Bonpland, pendant son long séjour dans ces régions, a examiné la plupart des plantes décrites par Asperger et les a consignées dans les manuscrits, qu'il nous a dit avoir envoyés au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Le souvenir de diverses substances médicamenteuses employées par le P. Asperger existe encore au Paraguay, et quelques guérisseurs, *curanderos*, les emploient contre la syphilis, la dyssenterie, les fièvres d'accès bénignes, qui sont les principales maladies du pays. On en fait autant dans la province de Corrientes et sur les rives du haut Paraguay. Mais cette matière médicale est extrêmement restreinte et se borne à quelques plantes purgatives ou excitantes, telles que : un jalap, un chardon, etc., et le fameux baume des Missions ou *aguaraybay*, dont les feuilles et les tiges, employées en décoction, sont un diaphorétique très-puissant ; on le considère aussi comme antiputride. (Voyez d'ailleurs tome I, page 414 et 522.)

Il ne faut pas croire cependant que la thérapeutique indigène ait aucun secret, aucune pratique réellement efficace ou spécifique pour certaines maladies. La plupart du temps, au contraire, les moyens employés sont déraisonnables ou inutiles, s'ils ne sont pas nuisibles. Dans la campagne même, et jusque dans les villes, certains guérisseurs se font une réputation par l'emploi de pratiques puériles ou extravagantes. Au reste, ceci ne se rencontre pas seulement dans la Plata, mais aussi dans les pays les plus civilisés de l'Europe ; partout l'homme est porté à voir du mystère dans les choses qu'il ignore, ou qui lui semblent dépasser son intelligence, et généralement l'art de guérir est rangé dans cette catégorie. En ville, dans presque toutes les familles, avant d'appeler le médecin, on a recours à des moyens thérapeutiques dits *caseros* (de maison, domestiques), c'est-à-dire à ce que nous appelons en France des remè-

des de bonne femme. Mais dans les villages de l'intérieur on fait souvent pis, et il serait trop long de rapporter les médications tantôt bizarres, tantôt dégoûtantes, tantôt même dangereuses, que l'on emploie.

Lorsqu'on fait ainsi soi-même de la pharmacie, ce n'est jamais que dans un seul but : celui de nettoyer le corps par l'emploi des vomitifs et des purgatifs, et quelquefois de tous les deux à la fois, car les idées populaires sont éminemment humorales ; nous parlons ici du populaire bourgeois, et non du paysan, qui ne s'élève pas encore aussi haut dans ses idées curatives. Aussi la vente principale est celle des évacuants ; la consommation en est énorme. Des mixtures, des élixirs, des sirops de toute espèce, des pilules de tout calibre et de tout nom, tout cela essentiellement purgatif, sont colportés en flacons, en boîtes, avec accompagnement d'instructions faisant de ces drogues des panacées, des remèdes à tous les maux, afin de pousser à la vente. On en trouve dans les estancias, dans les pulpérias de la campagne, comme dans les boutiques des villes et les pharmacies; point de marchand ambulant qui n'en ait sa provision et ne la débite à bon prix.

Il faut cependant reconnaître que ces purgatifs font moins de mal qu'on ne serait porté à le croire, et que des estomacs comme ceux des habitants de la Plata, habitués à une nourriture très-épicée, les supportent assez bien. Il y a même certains cas où, quoique administrés par une main inexpérimentée, ils produisent un bon effet, soit que la maladie fût légère, soit que la révulsion portée sur le tube digestif ait amené une dérivation salutaire. Mais, prescrits sans rime ni mesure, comme ils le sont trop souvent dans les irritations gastro-intestinales, ils agissent d'une façon désastreuse. La dyssenterie, fréquente dans la Plata, n'est jamais plus grave que chez ceux qui ont abusé des drastiques; elle résiste, dans ce cas-là, nous l'avons déjà dit plus haut, à tous les moyens employés pour la combattre.

Dans les villes du littoral et dans presque toutes les capitales de province, la vraie médecine est en honneur et dûment considérée ; elle y est exercée par des médecins nationaux dont un certain nombre ont pris leurs grades en Europe, et le reste à l'Université de Buénos-Ayres. Beaucoup de médecins étrangers y exercent également, et la thérapeutique est tout à fait à la hauteur de la science. Les pharmacies sont en quantité suffisante et bien tenues.

§ XVI. — *État de la vaccine.*

Si la variole a été, depuis la découverte, le principal fléau du sol américain, celui dont les nations indigènes et les colons européens ont le plus souffert, on comprend quel bienfait dut être l'introduction de la vaccine pour le nouveau continent, et comment elle y fut accueillie. — C'est au roi d'Espagne Charles IV que revient l'honneur de cette utile mesure, qui fut mise à exécution avec toute l'intelligence et toute la générosité qui caractérisent le gouvernement d'une grande nation.

Charles IV fit préparer, dès 1803, une expédition *ad hoc* dont le soin fut confié à son propre médecin, D. Francisco-Xavier Balmis, qui emmena avec lui un nombre suffisant d'enfants pour que le virus-vaccin pût être transmis de bras à bras, et que le succès en fût assuré. C'est ainsi que la vaccine fut introduite aux Antilles, au Mexique, à la Terre-Ferme, etc... M. de Humboldt, voyageant alors dans ces contrées, fut témoin de la réception faite à Balmis. C'était un enthousiasme général : les évêques, les gouverneurs, les personnes les plus distinguées, enfin la population entière, couraient au rivage, enlevaient dans leurs bras les enfants porteurs du vaccin et les menaient en triomphe aux églises pour remercier Dieu de ce bienfait. — De ces points, d'autres navires devaient porter la vaccine dans la Plata et sur les bords de l'océan Pacifique. Un heureux hasard, raconte Funes, permit un peu plus tôt son introduction dans la Plata. Un trois-mâts portugais, appartenant à D. Antonio Machado, l'apporta en 1805 à Montevideo, et le vice-roi Sobremonte se hâta de la faire venir à Buénos-Ayres au moyen d'une négresse vaccinée sur l'autre rive, et à laquelle on donna sa liberté, pendant que Machado était l'objet de la reconnaissance publique. Un ecclésiastique de mérite, le docteur D. Saturnino Segurola, fut un des plus ardents propagateurs du préservatif, qui, grâce à lui, se répandit bientôt dans tout le reste de la vice-royauté.

Avec la vaccine diminuèrent les ravages de la variole ; non pas que tout vacciné ne fût jamais atteint, mais alors la maladie était infiniment moins grave, et se réduisait le plus souvent à une varioloïde ou à une varicelle qui ne laissaient point de traces. Les populations furent ainsi préservées, et l'efficacité de cette inoculation devint tellement évidente que des tribus indiennes vinrent même quelquefois s'offrir aux vaccinateurs.

Aujourd'hui la vaccine est répandue dans tout le pays, mais d'une façon irrégulière, car elle manque encore même dans des villes assez importantes, et beaucoup d'habitants de la campagne négligent de faire inoculer leur famille. Les médecins de police, et il en existe un dans chaque ville un peu populeuse, sont chargés de la vaccination gratuite; la difficulté est d'obtenir que les parents amènent leurs enfants en assez grand nombre pour que le virus puisse se conserver de bras à bras; or, de temps à autre, faute de sujets à vacciner, le virus se perd. Sa conservation en plaques, en croûtes et même en tubes, n'est pas toujours sûre, quelques soins que l'on prenne; il faut souvent en revenir à la vaccination de bras à bras, et pour cela aller chercher, quelquefois fort loin, un sujet porteur de vaccin. C'est ainsi que dans l'intérieur, car dans les grandes villes du littoral la distribution de la vaccine ne laisse rien à désirer, il y a encore des épidémies de variole qui font beaucoup de mal, et que l'on y rencontre souvent des visages marqués de ses stigmates.

L'administration actuelle vient d'établir une direction centrale de la vaccine à Parana, afin de régulariser et d'assurer ce service, dont l'importance, dans un pays aussi sujet aux épidémies varioleuses, ne saurait trop être appréciée.

CHAPITRE IX.

Notes hygiéniques particulières au territoire argentin.

§ I. — *Climat*, *habitations*, *eaux, etc....* (*Circumfusa.*)

Nous n'avons presque rien à ajouter à ce que nous avons déjà dit du climat de la Confédération argentine en ses diverses régions. Il est agréable partout, excepté dans quelques hautes vallées des Andes trop froides et trop battues du vent, et dans le voisinage du grand désert des Salines, où la sécheresse et la chaleur rendent la plaine à peu près inhabitable.

Lorsque les conquérants reconnurent et soumirent le pays, ils mirent leurs soins particuliers et beaucoup d'intelligence à choisir les positions les plus salubres, en même temps que les plus avantageuses au point de vue militaire, pour y asseoir leurs principales villes. Quant aux villages d'Indiens qui existaient déjà, on les laissa sub-

sister, et même on en augmenta le nombre, que l'on donna en *encomienda*, ou seigneurie, aux familles des conquérants et des premiers colons. Dans toutes les régions de l'intérieur où la culture n'était possible que près des cours d'eau, on trouva les populations agricoles en grande partie soumises aux Incas, et parlant la langue quichua. Les Indiens *Guarpes* des provinces de Cuyo qui parlaient un idiome différent, probablement un dialecte araucan, furent compris dès le principe dans le gouvernement du Chili, tandis que toutes les autres nations des Andes et de leurs versants, en remontant vers le nord, durent obéir à celui de Tucuman.

Les villes furent construites à la manière espagnole, par *cuadras* ou carrés de 150 vares (129 mètres) de côté, dits *manzanas*. — Les édifices publics, l'église, le *cabildo* (maison de ville), la maison du gouverneur, garnissaient la place qui occupait l'espace d'une manzana. Les rues furent droites, orientées suivant les quatre points cardinaux, tantôt au nord vrai, comme dans les villes de Rioja, de Catamarca, etc., tantôt, et le plus grand nombre sont dans ce cas, seulement dans le sens du méridien magnétique. Ce système de constructions est resté général jusqu'à l'époque actuelle, et, s'il présente quelque uniformité, il est du moins commode et facilite la ventilation. Les rues eurent 16 vares ($12^m,60$) de large, dimension très-suffisante pour permettre la circulation dans le principe, mais devenue trop petite pour les villes du littoral qui ont un grand mouvement d'affaires, comme Buénos-Ayres, Montevideo et Rosario, où il devient nécessaire de les porter à 20 vares (17 mètres). Plus tard on modifia la dimension des *cuadras*, qui fut réduite à 130, 100 et même à 80 vares. (La vare a $0^m,86$.)

Les maisons furent construites dans le goût de l'architecture espagnole, généralement en briques; les unes avec des toits en terrasse permettant la promenade : c'est le système suivi sur le littoral; d'autres avec des toits en tuiles creuses. Dans les régions très-sèches du pied des Andes, une toiture en roseaux, recouverte de terre mêlée à de la paille hachée, parut devoir suffire. Enfin, dans beaucoup d'endroits, on se contenta d'une toiture en chaume dite *rancho*, ou en gazon séché. Ces bâtiments furent fort simples et n'eurent rien d'architectural; à part quelques églises d'un style très-médiocre et de dimension moyenne, il n'y eut pas un édifice public de quelque valeur. Ce n'est que dans le courant du dix-huitième siècle que l'on a commencé à bâtir quelques monuments, tels que la cathédrale et les couvents de Cordova, la cathédrale de Buénos-Ayres, la matriz et

le cabildo de Montevideo, les églises de Mendoza, San-Juan, Salta, etc. Ce fut aussi à cette époque que les jésuites achevèrent leurs meilleures églises des Missions, leurs beaux établissements de la province de Cordova, notamment le grand collége et son église, et les succursales de Caroya, de Santa-Catalina et d'Alta-Gracia.

Depuis lors l'art a fait des progrès, et, quoiqu'on ne puisse encore citer aucun de ces beaux monuments qui font l'orgueil des villes d'Europe, les églises de Tucuman et de la Concepcion-del-Uruguay, les théâtres et les douanes de Montevideo et de Buénos-Ayres, le palais du gouvernement à Parana, etc..., prouvent que les habitants du bassin de la Plata ont à cœur de donner aux établissements publics de leurs villes un certain cachet d'élégance et de grandeur.

On a parlé quelquefois de la splendeur des anciennes villes fondées lors de la conquête; on a cité, par exemple, la richesse d'Esteco, engloutie en 1690 par un tremblement de terre; on a célébré la somptuosité de ses habitants. — Mais ici la tradition a fabuleusement grandi le souvenir d'événements anciens que le temps écoulé depuis la conquête entourait d'une certaine auréole merveilleuse; elle a fait de misérables bicoques des palais magnifiques. La vérité est que, pendant la fin du seizième siècle et toute la durée du dix-septième, il n'y eut, pour ainsi dire, dans toute la Plata que des chaumières. — Les maisons des habitants les plus riches ne se faisaient remarquer que par des dimensions un peu plus vastes; mais, à part une salle garnie de quelques meubles simples et assez bien tenus, où se réunissait la famille dans les grandes occasions, le reste était mal bâti, mal commode, et le plus souvent d'une propreté douteuse.

Aujourd'hui, dans toutes les principales villes, on bâtit bien; et dans l'intérieur la brique commence à remplacer l'*adobe,* grande brique crue, séchée au soleil, et qui dure fort longtemps sous un climat sec. Le littoral offre surtout des édifices très-commodes et d'un aspect élégant, mais les rez-de-chaussée souffrent généralement d'un excès d'humidité due à l'absence de caves. La plupart des maisons se limitent à ce rez-de-chaussée; un petit nombre ont un étage, et plus rarement encore elles en ont deux. Mais leur principal ornement, surtout à Montevideo, c'est le *mirador,* ou belvédère, sorte de tour carrée qui peut renfermer une ou deux chambres, et d'où la vue embrasse un vaste horizon sur la ville et la campagne. Sur les terrasses qui forment, comme en Orient, le toit de la majorité des maisons, la famille vient prendre le frais le soir; car, après les journées

embrasées de l'été, il est à la fois bien agréable et bien salutaire de pouvoir, sans sortir de chez soi, respirer à l'aise un air plus pur.

Les Espagnols n'avaient point adopté la cheminée, dont la chaleur, disaient-ils, faisait mal à la tête, et ils la remplaçaient par le *brasero* (grand bassin en cuivre rempli de braise ardente enterrée dans la cendre), lequel vicie nécessairement l'air par l'acide carbonique qu'il dégage, quelque bien installé qu'il soit. — Depuis vingt ans on fait presque partout usage des cheminées, qui ont surtout le grand avantage de sécher les appartements pendant l'hiver. En effet, si le froid n'est pas très-intense, et si, à la rigueur, on pourrait se passer de feu, — lorsque le vent du nord vient à souffler après quelques journées fraîches, il se produit le même effet qu'en Europe lors du dégel. La vapeur d'eau se condense et ruisselle sur les murailles refroidies des maisons, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il est difficile de se faire une idée de l'effroyable humidité qui y règne alors. Par une chaleur qui s'élève subitement à 20° ou 25° au dehors, les habitations paraissent de véritables glacières, et l'usage des cheminées, qui rétablissent l'équilibre de la température à l'intérieur, peut, dans ce cas, prévenir les angines, les bronchites et les rhumatismes, si fréquents à cette époque de l'année. Dans les provinces du centre des Andes et du Nord, l'humidité est beaucoup moins grande que sur le littoral, car l'hiver est dans ces régions la saison de la sécheresse, et, à part quelques froids assez vifs, dans la matinée surtout, la saison y est réellement très-belle. Le vent du nord, qui, comme nous le savons déjà, y est connu sous le nom de Zonda, fatigue comme sur le littoral; mais il est moins humide et attaque moins le système nerveux. En revanche, il y soulève une effroyable poussière, conséquence de la sécheresse, et oblige les habitants à se renfermer dans les maisons; mais ces édifices, la plupart sans fenêtres et sans carreaux, excepté dans les grandes villes, sont fort désagréables à habiter à l'époque de ces tourmentes.

L'absence de vitres aux fenêtres, la clôture imparfaite des ouvertures des maisons, sont à la fois la conséquence du climat remarquablement sec une partie de l'année et le résultat des habitudes nationales. On vit la moitié de l'année en plein air : le soir, dans les maisons bourgeoises, on tire les lits dans la cour, et on y dort de minuit à cinq heures du matin. Dans la journée, la sieste se fait de une à quatre heures, afin d'éviter la chaleur du jour; même l'hiver quelques-uns la continuent encore. Quant au paysan, aux mêmes heures, il dort sur une natte ou sur un cuir, en s'abritant d'un maigre

poncho. Cette habitude de passer sa vie hors des maisons contribue sans doute à ce que, dans toute cette région, on se préoccupe médiocrement de leur installation.

D'ailleurs, bâties en adobes (briques cuites au soleil) ou en pisé, couvertes de toits en roseaux et en terre délayée et battue, leur construction est prompte et peu dispendieuse, et, malgré leur peu de solidité, elles durent fort longtemps, grâce à la sécheresse du climat. Un excellent système, adopté partout, consiste à prolonger le toit sur des poteaux, de manière à former une galerie couverte (*varanda*) autour du petit édifice, ce qui donne de la fraîcheur aux appartements d'autant plus qu'une partie de l'année, le soleil étant presque perpendiculaire, on se trouve ainsi parfaitement garanti de ses rayons.

L'architecture de la Pampa est moins exigeante encore ; les pasteurs se bâtissent des chaumières, dites *ranchos*, de branchages et de boue, recouvertes par des toits de chaume. Ces ranchos n'exigent pas grand apprêt. Quelques piquets plantés en terre, des branches transversales recouvertes d'un torchis, une porte qui donne à la fois du jour et de l'air, voilà le rancho terminé ; il se compose d'une ou deux pièces. A quelques pas de la chaumière principale, un autre rancho plus petit sert de cuisine ; le foyer est au milieu, et la fumée s'échappe par où elle peut. Enfin quatre poteaux, joints par des solives croisées qui supportent un toit de fagots entassés, abri grossier sous lequel on met les chevaux pour qu'ils aient un peu d'ombre, et où l'on fait aussi la sieste au besoin, forment ce qu'on appelle la *ramada*, construction qui manque rarement auprès des ranchos de la région pampéenne. — Le campagnard agriculteur construit son habitation sur le même modèle ; près d'elle, un bouquet d'arbres venus d'eux-mêmes, quelquefois un pêcher ou un figuier plantés par le propriétaire ; une enceinte de pieux piqués droits ou de fagots d'épines superposés, pour renfermer quelques bestiaux la nuit ; une mare naturelle ou factice pour recevoir les eaux pluviales, ou un petit canal dérivé du ruisseau le plus voisin, tels sont les éléments de l'habitation du paysan de l'intérieur. Il faut y joindre un champ de maïs, quelquefois de blé, et un ou deux ares semés de giraumons (*zapallos*) et de pastèques (*sandias*).

Nous ne parlons pas de son mobilier, qui se compose d'un grabat que le plus souvent il a fait lui-même, et dont un cuir de bœuf ou des lanières tressées forment le fond ; d'une table quelquefois, d'un banc, d'une marmite en fer, d'une bouilloire à maté et de quelques pots de terre fabriqués dans le voisinage. Avec cela, le paysan ar-

gentin du pied des Andes ou du massif de Cordova suffit à tous ses besoins, lesquels, comme on le voit, sont réduits à leur plus simple expression. — Dans les Pampas, l'installation intérieure est à peu près la même; plus simple encore peut-être, car une tête de bœuf, un petit bloc de bois y servent de siége au patron et à ses hôtes, et les ustensiles de cuisine se limitent à une bouilloire à maté et à une broche (*asador*) pour le rôti.

L'eau dans les villes du littoral est fournie par des citernes (*algibes*), à l'alimentation desquelles les orages pourvoient abondamment. Cette eau est toujours fraîche et excellente, si les habitants de la maison ont soin de veiller à la propreté des terrasses qui la recueillent. A l'intérieur, partout où se pratique l'irrigation, un petit canal particulier, *acequia*, amène l'eau du ruisseau dans les maisons et dans les jardins, généralement mal tenus, qui y touchent. Ces petits canaux ont l'avantage de donner l'eau nécessaire au lessivage du linge ainsi qu'aux bains, dont on use avec profusion dans la saison chaude, et qui sont des plus salutaires. Il est fâcheux qu'on n'en fasse point usage l'hiver, autant au point de vue de l'hygiène que de la propreté. — Mais le montagnard des Andes ne brille pas sous ce rapport; et pourtant, comme il n'y a nulle habitation dans cette région qui ne soit à la proximité d'un cours d'eau, il est impardonnable de n'en pas profiter.

Les villes du littoral ont des bains publics; elles offrent même, pour la thérapeutique, des bains de vapeur. On y trouve d'ailleurs la plupart des ressources de l'Europe sous tous les rapports, tandis que dans l'intérieur du continent tout cela manque en grande partie, et il faut que l'industrie de chacun y supplée.

§ II. — *Vêtements, etc., etc.* (*Applicata.*)

Les relations mutuelles de tous les pays du globe, relations si fréquentes depuis un demi-siècle et que les moyens de communication modernes multiplient encore tous les jours, tendent à uniformer de plus en plus les mœurs et les habitudes. Le costume n'échappe point à cette loi : partout on accepte, ou plutôt on subit les modes européennes, surtout celles de France, et cela trop souvent en dépit du climat et des nécessités locales.

Le frac étriqué de l'Occident, le pantalon noir à sous-pieds, la botte vernie, étreignent les habitants de la zone tropicale, et ils ont même adopté l'abominable chapeau à petits bords, malgré le soleil

de feu qui inonde leurs rues. Au Brésil, l'usage du parapluie pour se garantir de son ardeur rachète en partie ce non-sens; mais, dans la Plata, quoique les rayons de cet astre soient pendant l'été tout aussi brûlants qu'au Brésil, ce n'est pas encore la mode.

Si les hommes des villes croient devoir se condamner aux souffrances d'un costume si peu rationnel, que ne feront pas les femmes, qui semblent avoir pour principe, là plus que partout ailleurs, qu'*il faut souffrir pour être belles!* Nous avons déjà dit (p. 287) leur goût immodéré pour les modes nouvelles et l'exagération qu'elles y mettent quelquefois. D'ailleurs, quand il s'agit de modes, dans l'Amérique du Sud aussi bien que dans l'Europe, en vain voudrait-on prêcher les règles de l'hygiène et du bon sens, on sait bien qu'on ne convertira personne. — Nous devons dire cependant que le corset est un peu moins tyrannique dans la Plata qu'en Europe, en ce sens qu'on l'y porte moins; mais les jours de grande toilette il reprend tout son empire et se serre d'autant plus qu'on est resté plus longtemps sans en user; aussi nombre de femmes en sont-elles sérieusement incommodées.— Ce que l'on fait pour le corset, on le fait plus encore pour la chaussure; on a le grand tort de la porter trop courte, afin de se faire le pied plus petit; il en résulte quelquefois l'incarnation de l'ongle du gros orteil, accident qui réclame une opération douloureuse pour sa guérison.

A la campagne, le costume est beaucoup plus naturel et plus commode (voyez p. 78). Le *calzoncillo,* la *chiripa*, le *tirador*, le *poncho*, la veste ronde ou *chaqueta*, couvrent parfaitement le corps et lui laissent tous ses mouvements. Le chapeau seul est illogique, car ses bords ne sont généralement pas assez grands pour bien garantir le visage du soleil. Dans les Andes le costume est le même; mais le montagnard se chausse de l'*ojota*, semelle en cuir, qui est tout à fait l'ancienne sandale romaine. Cette chaussure est certainement moins commode et moins protectrice du pied que le soulier ou la botte, mais elle a l'avantage de ne rien coûter, chaque individu la confectionnant lui-même. Au Paraguay, excepté dans les villes, tout le monde va pieds nus; ce qui se comprend sur un sol sablonneux.

Quant aux Indiens,—ceux du Sud s'habillent de peaux de guanaque, de cuirs de poulains, se font des manteaux très-bons et très-chauds en fourrures de zorrillo. Tous les chefs aujourd'hui portent le poncho et même le pantalon des chrétiens. — Dans le Nord, les Payaguas s'enveloppent d'une couverture; les Matacos se couvrent du poncho; leurs femmes portent la robe de coton, tantôt tissée par elles,

tantôt faite d'étoffes européennes; le Chiriguano seul va presque complétement nu, à moins qu'il ne soit sur les terres des chrétiens, dont il adopte alors en partie le costume. — Tous ces Indiens sont très-curieux de vêtements européens, et partagent sous ce rapport la passion des insulaires du grand Océan.

Quelques-uns se tatouent; mais cette pratique n'est guère répandue que chez les Tobas, et encore pas chez tous. Nous avons d'ailleurs parlé plus haut (liv. IX, chap. II, p. 179 et suiv.) des mœurs et usages de ces tribus. Au point de vue hygiénique, leur costume en général est au moins aussi rationnel que celui des chrétiens.

Les cosmétiques sont en grand usage parmi toutes les femmes de la bourgeoisie et même chez les femmes de couleur. Toutes consomment des quantités d'eaux parfumées, de pommades, etc.; et généralement les odeurs très-fortes d'ambre et de musc sont les plus recherchées. Elles font également un emploi immodéré de la poudre de riz appliquée directement sur la peau, ou mieux encore de la farine de manioc tamisée très-fine, de telle sorte que beaucoup de ces dames apparaissent le soir, la figure enfarinée de la plus étrange façon. Elles prétendent que cela conserve le teint. Cet usage, qui n'est pas d'ailleurs exclusif aux dames de la Plata, et que l'on voit fort répandu ailleurs, n'a d'autre inconvénient que le ridicule; mais le ridicule n'est-il pas l'essence même de la mode?

§ III. — *Alimentation.* (*Ingesta.*)

La nation espagnole a toujours passé et avec raison pour être d'une grande sobriété, sobriété qui souvent même est allée jusqu'à l'excès. Ce peuple a d'ailleurs emporté partout avec lui un dédain superbe des commodités de la vie, qui, s'il a quelques avantages, a bien aussi ses inconvénients; ses colonies ont donc participé des mœurs et des goûts de la métropole. — Aussi, dans tout le bassin de la Plata, le confortable, ce bien-être du chez soi, si recherché aujourd'hui en Europe et surtout en Angleterre, est encore inconnu, si ce n'est dans quelques rares maisons de Buénos-Ayres et de Montevideo. On n'en a pas même l'idée, et la table est encore plus négligée que le reste. Cette insouciance est poussée à ce point, que le serviteur chargé de préparer les aliments est regardé comme le dernier de la maison. « Pas même bon à faire un cuisinier, » dit le proverbe espagnol, pour caractériser un domestique inutile.

Ce mot suffit presque pour faire juger une cuisine qui, au point

de vue gastronomique, est au-dessous de toute espèce d'appréciation, et dont nous devons parler seulement sous le rapport de l'hygiène. — D'abord, un vice général, dans presque toutes les familles argentines, c'est l'irrégularité des repas : il n'y a pas d'heure vraiment fixe pour manger, et l'on comprend quels inconvénients doivent en résulter pour l'ordre et le travail d'une maison considérable. L'usage du maté, qui tue l'appétit, contribue beaucoup à ce désordre. — En outre, — chose inouïe pour un Européen !... — on ne mange guère avant midi, même aux champs, et les travailleurs levés avant l'aube souffrent nécessairement de ce jeûne prolongé. Ajoutons que souvent encore, lorsque le travail est quelque peu pressé, on attend jusqu'au soir ! Or, si élastique que puisse être l'estomac d'un Sud-Américain, ce viscère ne souffre pas moins d'une pareille attente. Le travail de l'ouvrier des champs s'en ressent naturellement ; car l'homme mal nourri est sans force et sans activité. Il est vrai que ceci est une habitude à laquelle ces campagnards sont soumis dès l'enfance, et que le soir ou le lendemain ils compensent, par la quantité d'aliments qu'ils absorbent, le jeûne forcé qu'ils ont subi. A cet égard, l'Argentin de la campagne tient de l'Indien, dont il porte un peu de sang dans les veines ; celui-ci, en effet, après des jeûnes prolongés, résultats de sa paresse et de son imprévoyance, se gorge d'aliments, dès qu'il le peut, sans en paraître incommodé ; mais, chez le sang-mêlé et l'homme de race caucasienne, un pareil régime est tout ce qu'il y a de plus antihygiénique, et quelques affections gastro-intestinales n'ont pas d'autre cause. Les Européens ne peuvent s'y faire ; aussi beaucoup de ceux qui s'étaient entendus avec des propriétaires pour les travaux des champs, moyennant un salaire et la nourriture, sont-ils obligés de renoncer à ces travaux, faute de pouvoir assouplir leur estomac à de semblables habitudes.

Ce n'est pas que la nourriture sur le littoral soit mauvaise en elle-même, car elle se compose essentiellement de viandes rôties, de l'*asado*, rôti national, pièce de bœuf embrochée dans une tige de fer et cuite en plein air à un feu ardent. Cet *asado*, lorsqu'il provient d'un animal jeune et en bon état, est réellement exquis. Mais la question est de n'en pas manquer, et, comme on ne tue pas tous les jours, il faut quelquefois se contenter de *charque dulce,* viande séchée au soleil, dure, d'un goût souvent détestable, et encore sans pain ou avec du biscuit de mer ou du maïs grillé. On comprend que nous parlons ici de la campagne, et non des villes, où l'on trouve toujours de la viande fraîche et quelques légumes. Cependant, à la ville

même, la viande est quelquefois fatiguée; car les animaux, une fois enlevés à leur pâturage accoutumé (*querencia*), maigrissent et se lassent rien qu'en faisant la route de l'estancia à l'abattoir, n'eût-elle que quinze ou vingt lieues, et leur chair laisse alors beaucoup à désirer. C'est ce qui a lieu surtout pendant l'hiver, lorsque les chemins sont mauvais, et que le bétail a de la peine à se tirer des fondrières qui existent autour de quelques cités, de celle de Buénos-Ayres, par exemple. A la campagne, au contraire, la viande est presque toujours excellente.

A l'*asado* national on joint le *puchero*, c'est-à-dire un bouillon composé avec les os et débris du bœuf. Comme la décoction s'en fait très-rapidement, le bouillon est plus chargé de graisse que d'osmazome; mais il est assez agréable, et l'on y ajoute quelquefois du riz.

Dans l'intérieur, où il y a plus d'agriculture et moins de bétail, le maïs, soit bouilli avec du lait, sous le nom de *mazamorra*, soit cuit dans l'eau avec de la graisse et du sel, sous celui de *locro*, fait la base de la nourriture des habitants de la campagne. Ce maïs doit être auparavant dépouillé de sa pellicule extérieure, et pour cela on le pile dans un mortier, généralement de bois d'algarrobo, de ñandubay, enfin d'une essence très-dure. Les femmes sont chargées de ce soin. Le paysan y joint, s'il peut, un morceau de viande fraîche ou de *charque*. — Dans les provinces du Nord, tous les ragoûts sont abondamment assaisonnés de poivre rouge, *agi*. — Dans les provinces de la Rioja et de Santiago-del-Estero, on consomme beaucoup d'*algarroba*, gousse desséchée du caroubier, soit bouillie dans l'eau, soit en sirop, soit enfin en *patay*, sortes de pains formés de la farine de ce fruit, laquelle a un goût de moisi auquel les étrangers ne s'habituent guère.

En somme pourtant, tous ces aliments sont sains, et pèchent plutôt par leur mauvaise distribution et leur insuffisance que par leur qualité. Plus industrieux, plus soigneux de son bien-être, le paysan argentin pourrait les rendre plus abondants, et même les varier par la culture des légumes et par celle des arbres fruitiers. Mais, jusqu'à présent, il s'en est à peine occupé, et se contente de vivre au jour le jour.

Les pasteurs des provinces littorales et d'une partie de l'intérieur ne mangeaient pas de pain autrefois, quoiqu'ils sussent parfaitement apprécier la valeur de cet aliment. Depuis quelques années, l'usage s'en est beaucoup généralisé. Dans les villes, tout le monde en mange, et, dans les provinces agricoles du Nord et des Andes, c'est aussi l'aliment le plus général, après la viande toutefois, qui reste la

base de la nourriture du pays, surtout parce qu'elle est d'un prix peu élevé.

Quant aux boissons, l'eau est la principale et même la seule.—Ce n'est guère que dans les grandes villes du littoral et dans les provinces vinicoles de l'intérieur que l'on use du vin, et encore en petite quantité. On emploie aussi, dans le nord, comme nous l'avons déjà indiqué (voyez t. I, p. 492), certaines bières de maïs, connues sous le nom de *chicha*, nom donné d'ailleurs à toute boisson fermentée qui ne provient pas du raisin, à celles d'algarrobo, de chañar, de piquillin, de mistol, etc. Quelques-unes de ces bières sont enivrantes lorsqu'on en boit beaucoup.— L'eau-de-vie de vin, *aguardiente de vino*, celle de canne à sucre, *aguardiente de caña* ou tout simplement *caña*, se consomment en quantité notable dans les provinces qui en produisent. L'importation d'outre-mer en fournit le littoral. Quant à l'homme de la campagne, il préfère la caña à toute autre boisson, sans en trop faire abus, et les ivrognes de profession sont assez rares parmi les gens du pays. — Cette dernière boisson, très-salubre quand elle est prise à petite dose ou mêlée avec de l'eau, devient un véritable poison pour ceux qui en abusent et ruine les meilleurs tempéraments. Les étrangers s'y habituent très-vite, et malheureusement quelques-uns s'y adonnent avec passion et finissent par s'abrutir.

La nourriture exclusivement animale de la Pampa rend les hommes qui l'habitent sains et vigoureux; leur force musculaire n'est cependant pas supérieure à celle du paysan européen, nourri principalement de végétaux. Mais cette alimentation exclut pour ainsi dire les maladies scrofuleuses et la phthisie pulmonaire, qui sont inconnues dans cette région. — Dans les provinces de l'intérieur, si la viande vient à manquer ou à enchérir, ce qui arrive quelquefois en temps de sécheresse, l'usage exclusif du lait, du maïs et de l'algarroba, constitue une nourriture qui n'est point assez réparatrice, et toutes les maladies se signalent alors par un caractère d'adynamie très-marqué. — Nous ne parlons pas des viandes de veau, de mouton, de porc ou de chevreau, dont on n'use que rarement; car l'Argentin n'aime que le bœuf qui fournit la *carne*, la viande par excellence.

§ IV. — *Occupations*, *habitudes*, *etc...* (*Gesta.*)

Les occupations, les habitudes, sont, à la ville, celles de tous les centres de population en Europe. On y trouve les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes vertus ; on y souffre des mêmes maladies.—

A la campagne, le système de vie exigé par les grands espaces à parcourir, l'isolement des fermes à bétail (*estancias*), les distances considérables qui séparent chaque groupe de population, ont créé des mœurs spéciales, des habitudes particulières.

L'habitude du cheval est la première de toutes les nécessités; aussi l'enfant se met-il à l'équitation dès qu'il peut marcher. Les femmes n'y sont pas moins habiles que les hommes : assises sur un simple *recado*, ou selle indigène qui, à la campagne, sert aux deux sexes (voyez page 77), elles fournissent au galop des traites énormes. A Corrientes et dans diverses parties de l'intérieur, les paysannes montent à califourchon comme les hommes, et sont capables de faire le même service qu'un *peon d'estancia*. Ces violents exercices au grand air, cette vie simple et frugale, maintiennent la santé robuste de ces pasteurs ; mais, si le corps s'en trouve bien, la culture morale reste singulièrement en arrière, et ce n'est pas là qu'il faut chercher des exemples de dévouement et de vertu. Les notions du bien et du mal y sont encore confuses ; on s'y rapproche infiniment de la vie primitive, qui, malgré les dires de certains philosophes, ne devait rien avoir de bien séduisant, ni au physique ni au moral.

Les travaux, se faisant constamment à cheval, se réduisent à peu de chose hors du temps de la marque et de la castration des bestiaux. Faire dix ou quinze lieues au galop, sur le terrain de l'estancia, n'est rien pour des hommes habitués au cheval dès leur enfance; on est donc oisif la plupart du temps. Si malheureusement un cabaret (*pulperia*) se trouve dans le voisinage, il réunit les hommes des environs, qui viennent y gratter la guitare, y jouer aux cartes leurs gages du mois et s'y quereller. Le plus souvent ces querelles se terminent par des coups de couteau donnés et reçus sans cris, sans même élever la voix, presque froidement, et cependant l'un des champions reste quelquefois sur le carreau. Aussi l'autorité surveille-t-elle ces *pulperias* de campagne et y défend-elle la vente des liqueurs fortes; mais on comprend combien il est aisé d'éluder ces utiles règlements de police. L'habitude du couteau est une des plus difficiles à déraciner et celle qui produit le plus d'accidents à la campagne, par suite de l'habileté avec laquelle ses habitants manient cette arme, dont ils ne peuvent d'ailleurs se passer dans leurs travaux.

Nous parlons ici seulement des pasteurs des provinces à bétail, car l'agriculteur est beaucoup plus doux de caractère; moins oisif, il hante moins la pulperia, et ses querelles ont aussi moins souvent une issue tragique.

Les plaisirs de la pampa sont surtout la chasse et les courses de chevaux. — On chasse aux *bolas* l'autruche et le cerf (*venado*) ; c'est là que les meilleurs cavaliers font briller leur adresse et celle de leurs chevaux. Grâce à la légèreté de leurs montures et à la dextérité avec laquelle les boules sont lancées à cent pas de distance, l'animal est bientôt arrêté dans sa course et égorgé par le chasseur. On a vu même des cavaliers assez adroits pour *bouler* et *lacer* le jaguar ; mais, comme cet animal fréquente peu la plaine, il est presque impossible de le chasser aux *bolas* et au *lazo* dans les fourrés où il se réfugie quand il est poursuivi, et il faut alors l'attaquer au fusil ou à la lance.

Si l'homme des champs est habile à ces exercices, il l'est moins à celui des armes à feu, auquel d'ailleurs il néglige de s'adonner. Il n'a grand goût ni pour le fusil ni pour le pistolet, et par conséquent est médiocre tireur. — Ceci est un malheur réel, car la nécessité de se défendre quelquefois contre les attaques imprévues des maraudeurs indiens rend l'usage du fusil absolument nécessaire, surtout pour ceux qui vivent sur la limite du désert. — Il est à remarquer que les Indiens de cette partie de l'Amérique du Sud ne se sont pas mis non plus à l'usage de la carabine comme ceux de l'Amérique du Nord, et qu'ils se sont toujours limités à leurs arcs, à leurs flèches et à leurs lances, enfin à leurs armes nationales. Deux motifs nous paraissent avoir contribué à cela. — D'une part, les Espagnols s'étaient imposé de ne point leur vendre d'armes à feu, et cette mesure a été longtemps observée ; de l'autre, l'usage du cheval, rendant le tir incertain et embarrassant, leur a fait mépriser des armes qui leur semblaient inutiles, et que remplaçaient d'une manière plus efficace dans leurs mains la lance et la *bola*.

Les étrangers sont, au contraire, remarquables par leur adresse au fusil, et, parmi eux, ceux qui s'adonnent le plus au maniement de cette arme sont les Français, généralement très-amateurs de chasse, et qui trouvent dans la Plata à satisfaire amplement ce goût inné. En effet, le pays est extrêmement riche en gibier à plume et à poil : perdrix, canards, bécassines, chevreuils, viscaches, tatous, etc., enfin tout ce que produisent la plaine, le marais, le bois, la montagne, etc., abondent et provoquent l'ardeur et l'habileté des chasseurs. Pour quelques-uns même la poursuite du gibier devient une sorte de profession, et grâce à eux les marchés des villes en sont toujours abondamment pourvus.

Les courses de chevaux (*carreras*) réunissent tous les amateurs des environs et sont exécutées par deux cavaliers montant à nu leurs

coursiers. La distance est courte, trois ou quatre cents mètres généralement, et, ce que cherchent surtout les champions, c'est d'abord à se surprendre dans les *paradas* (temps d'arrêt), c'est-à-dire à partir une seconde l'un avant l'autre, d'abord; puis à se culbuter en route en se poussant réciproquement pendant qu'ils galopent côte à côte.— Ces courses, qui passionnent les gens de la campagne et même quelques étrangers, offrent donc en somme peu d'intérêt. Le système des *paradas*, qui consiste à partir tous les deux à la fois et de concert, mais à volonté et non à un signal donné, rend la course interminable, et occasionne des disputes opiniâtres que ne termine pas toujours la sentence du juge du camp (*sentenciador*), quoique les concurrents aient juré de la respecter. — Montevideo et Buénos-Ayres ont adopté des courses à l'européenne, où le champ est de plusieurs milliers de mètres, assez vaste, par conséquent, pour faire briller toutes les qualités du cheval et de celui qui le monte. Cette méthode a déjà produit un grand bien pour l'amélioration de la race chevaline, des propriétaires ayant fait venir des étalons pur sang, et le goût des beaux chevaux s'étant extrêmement développé.

Les Argentins aiment aussi beaucoup les combats de coqs. Presque toutes les villes ont de petites arènes (*reñidero de gallos*) où s'engagent quelquefois des paris considérables autour des combattants emplumés. — Ces cirques s'improvisent également dans les fêtes de village. Ici les boules et le billard attirent des curieux; pendant que plus loin, dans quelque maison un peu grande, la guitare aux sons criards groupe les amateurs de *zambacueca*, de *gato*, de *cielito*, etc., toutes ces danses, à deux, trois ou quatre personnes, aujourd'hui abandonnées sur le littoral, qui pourtant sont très-gracieuses et que l'on exécute parfaitement.

Dans les villes du littoral, où il y a beaucoup de Basques français et espagnols, il existe des jeux de paume couverts, où la jeunesse continue à s'exercer au jeu national. Cet exercice, aussi salutaire qu'amusant, attire en tout temps de nombreux amateurs. Buénos-Ayres, Montevideo, Rosario, Gualeguaychu, Parana, etc., ont de nombreuses *canchas de pelota* (jeu de paume), qui font ordinairement la fortune de leurs entrepreneurs.

Jeu. — En dehors de ces exercices au grand jour, qui sont au nombre des coutumes nationales et qui passionnent une partie de la population, nous devons citer d'autres amusements qui, sans être plus répandus qu'en Europe, sont plus funestes peut-être, à la cam-

pagne surtout, à cause des querelles qu'elles occasionnent : ce sont les jeux de cartes. Ces jeux de hasard sont, il est vrai, impitoyablement poursuivis; mais il est si facile d'échapper à toute surveillance que plus d'un brelan défendu, tenu dans une pulperia, se termine par la ruine d'un des joueurs, qui y laisse son argent, ses vêtements, et jusqu'à son cheval. Le gaucho supporte patiemment la perte; mais, s'il soupçonne de la mauvaise foi dans son adversaire, il lui jure une haine implacable, et se venge incontinent, s'il le peut.

En ville, surtout dans celles de province, le désœuvrement fait des joueurs. Pour satisfaire ce goût des chances aléatoires, de nombreuses loteries (*rifas*) d'objets divers sont organisées presque partout, et, dans beaucoup de cités, une loterie à lots gagnants considérables donne un grand revenu, tantôt à des établissements charitables, tantôt à des spéculateurs sur lesquels l'administration prélève un droit assez fort.

§ V. — *Hygiène des immigrants.*

Les villes du littoral où débarquent les étrangers, telles que Montevideo, Buénos-Ayres, Rosario, etc., n'ont aucune maladie endémique qui puisse attaquer les immigrants. Aussi l'acclimatation est-elle facile, et, loin d'être malades dans les premiers mois, les nouveaux venus se remettent au contraire avec bonheur des fatigues d'une traversée qui dure en moyenne de cinquante à soixante jours, pour les navires venus des ports occidentaux de l'Europe. Le changement de climat n'affecte point les gens du midi de la France, de l'Espagne ou de l'Italie; ils retrouvent sur les bords de la Plata un ciel pur et des productions analogues, et de plus un si grand nombre de compatriotes qu'il leur semble n'avoir pas quitté leur pays. Cependant il arrive à quelques-uns d'entre eux, comme à certains provinciaux qui viennent habiter les grandes villes de l'Europe, que, dans la première année de séjour, ils sont attaqués de la fièvre typhoïde, maladie toujours dangereuse, quoiqu'elle ne le soit pas plus ici que dans l'ancien continent. Ils sont aussi sujets à la dyssenterie, qui se manifeste vers la fin de l'été, dans les mois de février et de mars, et qui est autant due à l'influence climatérique qu'à l'abondant usage des fruits : melons, pastèques, pêches, etc., dont ils sont fort disposés à faire abus. Cette dyssenterie est très-variable en gravité, selon les années; le plus souvent elle se réduit à de simples cours de ventre, qui disparaissent avec un peu de régime.

On voit qu'avec quelques soins hygiéniques, tels que les bains, la propreté du corps et du logement, et surtout la sobriété, les nouveaux débarqués dans la Plata peuvent se maintenir en santé parfaite, et n'ont à redouter aucune de ces maladies terribles qui frappent si souvent les Européens à leur arrivée dans les régions tropicales. Mais, nous le répétons, c'est à la condition d'être sobres, surtout à l'endroit des boissons alcooliques, dont l'effet délétère est ici beaucoup plus prompt qu'en Europe. Tout immigrant qui se laisse aller à l'usage immodéré de la caña, du genièvre ou de l'absinthe, etc., s'abrutit rapidement. La sensibilité à l'égard des boissons s'exalte à tel point qu'il suffit d'une très-petite quantité pour produire l'ivresse; et cet état continué amène le *delirium tremens*, le ramollissement du cerveau, l'aliénation mentale, le cancer de l'estomac, etc., enfin une mort prématurée. Nous ne saurions assez insister sur ce point, car les exemples sont innombrables. — Par suite de l'exaltation du système nerveux due au climat, les effets de l'alcool sont évidemment plus prompts ici et plus puissants, car il est impossible, même aux personnes sobres, mais qui avaient l'habitude de bien vivre en Europe, de continuer longtemps dans la Plata un régime aussi plantureux et aussi excitant que celui qu'elles suivaient dans l'ancien continent. Elles sont obligées de manger moins et de tremper davantage leur vin, sinon elles éprouvent bientôt une pléthore qui les fatigue et ne se dissipe que par l'usage d'aliments moins substantiels et de boissons moins stimulantes.

Les immigrants du midi de l'Europe sont généralement plus sobres que ceux du Nord, tels que les Anglais et les Allemands, qui, plus enclins à l'usage des alcooliques, les supportent mieux, parce que leur système nerveux est moins impressionnable, quoique à la longue ils en ressentent également les effets délétères. — Ce sont surtout les alcooliques pris à jeun, les vins blancs acides et soufrés, vendus sous le nom de vin de Grave, qui produisent ces désordres. Il faut dire aussi que ces boissons souvent falsifiées en Europe, et même dans la Plata, sont de qualité inférieure et conséquemment plus nuisibles. On a pu le remarquer surtout dans ces dernières années, pendant lesquelles la maladie des vignes, si générale en Europe, ayant fait hausser excessivement le prix des vins et des esprits, la fraude fut plus que jamais excitée par l'appât d'un gain considérable.

Après la première année, les immigrants peuvent se considérer comme acclimatés, et sont certains de jouir d'une santé aussi bonne, sinon meilleure, que dans leur propre pays. Leur tempérament se

modifie fort peu, car le climat n'est pas assez chaud pour produire sur l'économie animale l'effet qu'amène à la longue le séjour de la zone torride. Ils ne pâlissent point, ne brunissent que très-légèrement, à moins qu'ils n'habitent la campagne, et conservent toute la plénitude de leurs forces.

Les femmes sont toutefois plus impressionnées que les hommes par le changement de climat. Il est rare qu'il n'y ait pas dans le principe quelques modifications dans la menstruation, soit en plus, soit en moins; mais plus tard l'équilibre se rétablit, et l'on a même remarqué que les Européennes devenaient plus fécondes. Il est probable que ces phénomènes physiologiques sont également dus à l'impression que reçoit leur système nerveux de la grande quantité d'électricité qui se dégage continuellement, et dont de si fréquents orages trahissent la présence. Ce qui semblerait confirmer cette hypothèse, c'est que les maladies nerveuses sont plus fréquentes à Montevideo et à Buénos-Ayres, enfin à l'entrée de la Plata, que dans le reste du pays, et que c'est là aussi que le nombre de manifestations électriques est le plus élevé. Dans l'intérieur, les orages, au contraire, n'ont lieu qu'à la saison des pluies, c'est-à-dire en été, et près des Andes la cordillère absorbe tout; les décharges électriques n'y frappent que les montagnes, sans presque jamais toucher à la plaine.

Cette absence de maladies particulières au climat est, en définitive, une des circonstances qui doivent le plus favoriser l'immigration vers des contrées aussi fertiles et aussi salubres.

LIVRE X.

COLONISATION DU TERRITOIRE ARGENTIN.

CHAPITRE Ier.

Terres publiques, — nationales, — provinciales. — Premières concessions de terrains. — Donations emphythéotiques.

§ I. — *Division première du sol. — Terres particulières et publiques.*

Nous avons déjà donné, en parlant de l'agriculture argentine (tome I, page 555), un aperçu du partage premier du sol et de la propriété dans le bassin de la Plata; nous ne ferons donc guère que résumer ici ce qui a été dit antérieurement.

Lors de la découverte des régions platéennes, découverte que suivit presque immédiatement leur conquête par les Espagnols, le sol était possédé par une multitude de tribus indiennes d'origines diverses : Quichuas, Guaranies, etc., dont la plupart vivaient de chasse, quelques-unes d'un peu de culture. Chez un certain nombre, les territoires étaient assez bien marqués, et, les limites une fois signalées par une rivière, un ravin, une série de collines, ces tribus en défendaient avec acharnement la propriété contre les empiétements de leurs voisins. Mais, comme elles n'étaient groupées que sur certains points et dans le voisinage des ruisseaux et rivières, il restait une immense quantité de terrains déserts, au milieu desquels des hordes plus hardies, plus aventureuses, poussaient leurs chasses vagabondes. Les conquérants, en soumettant la plupart des nations sédentaires et en les réduisant en *enconmiendas* distribuées aux principaux d'entre eux, s'emparèrent naturellement du sol, qui devint

ainsi la propriété d'un petit nombre de familles. Les Indiens furent comptés pour rien, excepté dans les quelques villages connus sous le nom de *pueblos de Indios*, où on leur assigna des terres.

Lorsqu'on créa des villes et des villages, on assigna également des terres aux premiers habitants : — un *solar* ou emplacement d'un quart de *cuadra* (65 mètres) dans la ville ; — un terrain ou *suerte de chacra* de quatre cuadras de superficie, carré de 250 mètres de côté, dans l'*egido* ou terrain des environs de la ville ; — enfin les *suertes de estancia* ou champs destinés à l'élève du bétail : lambeaux de terres d'une demi-lieue de large sur 1 lieue 1/2 de longueur, c'est-à-dire 3/4 de lieue carrée, contenant 1,200 cuadras ou 2,031 hectares 1/2. Ces lots de terre étaient tirés au sort, d'où le nom de *suertes*, qui leur est resté.

Plus tard, le nombre des colons espagnols s'étant accru et avec eux l'élève des troupeaux, l'autorité locale fit de nouvelles concessions au nom du roi : — tantôt à titre gratuit, comme récompense nationale ; — tantôt comme vente définitive et à bas prix ; — tantôt enfin comme cession emphytéotique à de très-longs termes, quatre-vingt-dix-neuf ans, par exemple, à la charge de payer une modique redevance (*cañon enfiteutico*), et sous condition de préférence du concessionnaire comme acquéreur, lors de la vente définitive.

A mesure que la frontière s'étendait dans le désert possédé par les tribus indiennes que l'on refoulait, de grandes étendues de terrain étaient ainsi concédées, sans ordre, sans contrôle, suivant que telle ou telle famille était plus ou moins en faveur auprès de l'autorité. — La majeure partie du territoire se trouva ainsi répartie en un petit nombre de mains, d'autant plus que les concessions étaient immenses ; on comptait des estancias de 20, 40, 60 et même 90 lieues carrées ; et il en existe encore aujourd'hui de cette étendue. — Il en fut de même dans les pays agricoles et à irrigation, où le régime des *enconmiendas* s'établit plus facilement encore, les populations n'y étant point nomades comme dans les plaines des Pampas et du littoral. Les terres avaient alors si peu de valeur, que fort souvent elles étaient abandonnées par les concessionnaires, et que le paysan, ne se préoccupant guère d'en obtenir, préférait vivre aux gages d'un propriétaire riche qui lui prêtait une chaumière et un coin du sol, plutôt que de travailler pour lui-même et de se créer un foyer, un champ à lui.

En outre, les concessions premières avaient été faites d'après la configuration physique des localités, de telle sorte qu'à une façade de

quelques *cuadras* correspondaient souvent plusieurs lieues de fond, et que l'on n'en occupait qu'une minime portion, près de l'endroit où s'étaient groupées quelques habitations; tout le reste demeurait donc complétement désert. Ceci avait lieu surtout dans les régions montagneuses, les vallées étant seules habitées. Dans la plaine, on concédait — de ruisseau à ruisseau, — de lagune à lagune, — et ces limites étant vagues, parce que le ruisseau et la lagune se désséchaient ou étaient mal connus, la superficie de la concession devenait quelquefois immense, le concessionnaire pouvant l'augmenter à son gré.

D'un autre côté, la connaissance inexacte du sol entraînait souvent de fausses désignations de limites; — puis les titres se perdaient ou étaient contestés. — Pendant les guerres civiles, de nouvelles concessions furent faites au détriment de droits anciens oubliés ou sacrifiés. — L'incendie ou la dispersion des archives dans une multitude de villes et de bourgs vint compléter ce chaos; de telle sorte que la propriété, sur une foule de points, finit par tomber dans une confusion qui rendit et qui rend encore aujourd'hui sa constatation très-difficile, et en fait une source de nombreux et interminables procès. Tous ces inconvénients sont devenus plus palpables depuis que la valeur des terrains a augmenté dans une proportion extraordinaire et avec une rapidité que l'on ne pouvait soupçonner à l'avance.

Intrus (*Intrusos*). — La vaste étendue de champs appartenant à une seule famille, à un seul homme, donna lieu encore à une autre plaie, celle des *intrusos* ou intrus, gens qui, sans permission ou par simple tolérance momentanée, viennent s'établir sur un point de la propriété d'autrui, s'y bâtissent une chaumière (*rancho*), et, sous prétexte d'y faire de l'agriculture (laquelle se réduit à la plantation de quelques pieds de maïs ou de citrouilles), vivent aux dépens du voisin, et souvent lui tuent ses vaches dans le bois ou lui volent ses chevaux. Rien de plus difficile que l'expulsion de ces hôtes dangereux, qui pullulent dans quelques départements des provinces littorales, et gênent sérieusement le propriétaire qui voudrait faire des améliorations dans ses champs.

Locataires (*Inquilinos*). — Ces intrus sont des locataires (*inquilinos*) forcés qui ne payent point de redevance, tandis que le véritable *inquilino*, dans les provinces de l'intérieur, est un paysan féconda-

teur du sol, qui partage avec le propriétaire, au prorata de son travail. Ces locataires, ou mieux métayers, ne s'élèvent presque jamais jusqu'à la propriété elle-même, et finissent par constituer ainsi une sorte de prolétariat dans lequel se perpétue sinon la misère, du moins une fâcheuse médiocrité. Cette situation d'une partie heureusement peu nombreuse de la population argentine est le résultat de la distribution première du sol par trop grandes portions, et de l'institution des *enconmiendas*. Le temps seul peut modifier cet état de choses, en éveillant les besoins et l'ambition de cette classe d'hommes, trop insoucieuse de son bien-être et trop routinière.

Hypothèques. — L'irrégularité fréquente et souvent inévitable des titres sur lesquels repose la validité des successions est également un écueil considérable lorsqu'il s'agit d'emprunter les capitaux dont des hommes actifs et entreprenants auraient besoin pour mettre leurs propriétés en valeur. Il n'y a point de registres d'hypothèques, et tout se fait par les mains des *escribanos*, ou notaires, qui peuvent ne pas être parfaitement au courant de la position des emprunteurs, et auxquels, par suite des nombreux et interminables procès que la dépossession occasionne, on a rarement recours. C'est encore là une des causes qui restreignent les spéculations agricoles, en éloignant les capitaux qui pourraient les favoriser.

Cadastre. — Le jour où l'État fera examiner sérieusement les titres des propriétés, à l'effet de reconnaître si les conditions de leur obtention ont été remplies, le jour où une sorte de cadastre sera établi, on pourra, cela est certain, faire rentrer dans le domaine public une immense étendue de terrains indûment occupés aujourd'hui. Nous disons indûment, alors que cette occupation a eu lieu et se continue plutôt de nom que de fait. Toutefois, quand le terrain a été réellement occupé et exploité, les titres primitifs fussent-ils douteux, il y aurait des droits acquis à respecter, et nous sommes loin de conseiller des mesures qui causeraient un véritable bouleversement dans la propriété actuelle; il n'est pourtant pas juste non plus que l'État perde sans profit, ou du moins sans compensation, ce qui constitue en quelque sorte le fonds social de la nation.

Terres publiques. — Si de pareilles difficultés existent pour la constatation des propriétés particulières, on n'en rencontre pas de moindres lorsqu'il s'agit de constater celles de l'État, et surtout de

distinguer les terres appartenant à la nation, ou terres fédérales, de celles qui font partie du domaine des provinces.

La confusion que nous venons de signaler se retrouve au même degré dans les limites de la plupart des provinces; quelques-unes seulement les ont bien tracées. En outre, des terres autrefois occupées ont été abandonnées aux Indiens, par suite du malheur des temps, comme dans les provinces de Santa-Fé, de Cordova, de Santiago-del-Estero, et c'est le gouvernement central qui a reconquis une partie de ces terres, pour la conservation desquelles il entretient aujourd'hui les garnisons de la frontière. Il serait donc juste que la nation, qui fait les frais de ces reprises, en recueillît également les bénéfices. Malheureusement les provinces ne paraissent pas, du moins jusqu'à présent, l'entendre ainsi. On s'y hâte de concéder, de vendre à bas prix les meilleures terres, et l'on s'enlève d'immenses ressources futures. Il est urgent qu'une loi conservatrice vienne arrêter ces gaspillages, qui grèvent aussi bien l'avenir des provinces que celui de la nation.

§ II. — *Terres nationales et provinciales.*

Le gouvernement argentin a si bien compris la gravité de cet état de choses, qu'il a proposé, en 1856, un prix de 800 piastres (4,000 francs) à l'auteur du meilleur mémoire sur l'aliénation des terres publiques, afin d'éclairer la question et de préparer une loi destinée à sauvegarder enfin le plus clair de la richesse nationale. Le prix a été remporté par un Sud-Américain anonyme, dont nous analyserons aux Pièces justificatives l'excellent Mémoire, lequel renferme des indications éminemment pratiques, et résume ce qui s'est fait avec tant d'avantage aux États-Unis dans des circonstances analogues.

En attendant que le congrès argentin soit appelé à délibérer sur la loi qui devra régir cette matière, nous devons dire quel est l'état actuel des terres incontestablement *nationales*.

Dans le Sud : — tout le territoire compris entre le 34e parallèle et le Rio-Negro, d'une part; de l'autre, entre la frontière occidentale de Buénos-Ayres et le Nuevo-Salado ou Desaguadero de Mendoza, — que nous désignerons sous le nom de *Territoire indien du Sud*, — est complétement en dehors des provinces de Buénos-Ayres, Santa-Fé, Cordova, San-Luis et Mendoza, qui n'y ont jamais rien possédé. Ce vaste terrain n'est parcouru et habité que par des tribus

indiennes, Huilliches, Pehuenches, Ranquelles et Pampas, etc., toutes nomades, dont plusieurs caciques ont reconnu la suzeraineté du gouvernement argentin, accepté des grades et une sorte d'investiture. Il peut donc être considéré comme propriété nationale, à la condition toutefois d'indemniser les possesseurs actuels, si l'on veut en occuper une partie, chose facile et peu coûteuse. Mais cette mesure ne peut être prise que par la nation entière, et non par une fraction de la nation, comme l'est chaque province.

Il en est de même du *Chaco boréal*, entre le Vermejo et le Pilcomayo, dont la suzeraineté reste encore en litige entre la Confédération, la Bolivie et le Paraguay, quoique les droits de la Confédération soient certainement, d'après les limites de l'ancienne vice-royauté, peu contestables. Il n'y a jamais eu là aucun établissement chrétien, si ce n'est vers le dernier versant oriental des Andes sur les confins de la province de Tarija, dans les terres des Chiriguanos, où quelques Missions se sont établies depuis près d'un siècle. Les Indiens qui habitent cette région sont exactement dans le même état qu'à l'époque de la découverte, et la prise de possession de ce territoire, prise du reste fort éloignée encore, ne peut également avoir lieu que par des traités avec les tribus indiennes qui l'occupent.

Le *Chaco austral* est plus accessible, parce qu'il est plus rapproché et entamé déjà par le voisinage des provinces de Salta, de Tucuman, de Santiago et de Santa-Fé, qui s'en attribuent des portions, leurs limites de ce côté n'étant point fixées encore. Une partie des Indiens qui l'habitent est, comme nous l'avons dit (p. 181), en rapport avec les chrétiens, et ils traiteraient volontiers pour des cessions de territoire; ces Indiens sont les Matacos. Quant aux Tobas et aux Mocovis, pillards incorrigibles, on n'a point de ménagements à garder avec eux. La nouvelle frontière que l'on établit en ce moment marque nettement la limite entre cette partie non occupée du Chaco et les provinces de Santa-Fé et de Santiago. Elle ne reste vague que pour Salta, qui déjà concède des terrains sur les deux rives du Vermejo jusqu'à l'*Esquina Grande* et sur les versants-est de la *sierra del Alumbre*. Il n'est pas jusqu'à Tucuman qui n'y demande une bande de terrain, entre le 26e et le 27e degré de latitude, pour aller toucher le Rio-Parana.

Enfin, le *territoire des Missions* est réclamé par la province de Corrientes, qui en a formé les trois départements de la Restauracion, de la Cruz et de Santo-Tomé, sur lesquels elle exerce une juridiction

pleine et entière. De fait, la Restauracion et la Cruz sont depuis longtemps annexées à la province; mais tout le territoire désert, situé au nord de l'Aguapey, est réclamé par le Paraguay, à tort sans doute, ainsi que nous l'avons démontré (t. I, p. 49). Quoi qu'il en soit, le traité de limites avec la Confédération n'étant pas encore conclu, ces beaux terrains restent provisoirement en litige. Au gouvernement fédéral seul appartient de trancher la question. La province de Corrientes, jusque-là, ne peut légalement faire acte de possession sur un territoire dont la nationalité n'est pas encore déterminée. Cette première question une fois réglée avec le Paraguay, il y aura lieu d'examiner si ce n'est pas à la nation plutôt qu'à une province que doit revenir cet immense terrain, le meilleur de tous, et le seul qui soit immédiatement colonisable, sans frais, sans expédition militaire, sans nécessité de fortifications quelconques.

Mais, il ne faut pas se le dissimuler, avec le système actuel, les provinces restant en possession de toutes les terres comprises dans les limites, consenties ou non, qu'elles se sont fixées, le gouvernement national n'a pas un mètre de terre à vendre pour le moment. En effet, ce n'est ni dans le Chaco, ni dans le Sud, au milieu de tribus indiennes encore sauvages, que les immigrants iront se fixer, alors qu'il y a sur les bords du Parana et de l'Uruguay, dans des régions déjà peuplées, des terres excellentes et à bas prix. Ce serait même une dérision que de fixer aujourd'hui un prix quelconque à des terrains que le colon devrait aller conquérir avec son fusil, et sur lesquels, pendant de longues années encore, sa famille ne pourrait avoir qu'une sécurité précaire. Les seuls terrains qui devront être recherchés d'abord et payés à un prix raisonnable, sont ceux qui avoisinent les rivières, les petits centres de population, les points fortifiés de la frontière, et avant tout et par excellence, le territoire voisin des grands fleuves.

Or, sauf de très-rares exceptions, toutes les terres de cette catégorie se trouvent dans la circonscription actuelle des provinces, qui comptent sur la vente qu'elles en feront pour payer leurs dettes particulières et couvrir les frais de quelques travaux publics, — comme l'a annoncé celle de Corrientes, dans la loi promulguée en 1859, qui a mis en vente toutes les terres de la province proprement dite et des anciennes Missions occidentales; — comme le fait Santa-Fé, qui se hâte trop d'aliéner celles que lui rend la nouvelle frontière, soit dans le Nord, vers San-Javier, soit sur le chemin du Quebracho-Herrado et près de l'Arroyo de las Tortugas; — enfin, comme le fait Cordova

sur cette même frontière de las Tortugas et dans le voisinage de la lagune de los Porongos. — La province de Corrientes, il est vrai, a fixé à ces terrains un prix raisonnable et qui sauvegarde ses intérêts; mais nous ne voyons pas que les autres provinces aient jusqu'ici pris des mesures sérieuses à cet égard et que l'on économise les ressources futures de l'État. Les concessions, les ventes à bas prix se font comme sous la domination espagnole, et le présent ruine l'avenir.

EXEMPLE DES ÉTATS-UNIS.

C'est ici le cas de rappeler ce qui s'est passé aux Etats-Unis en pareille occasion, et de se rendre compte des résultats immenses que valut à la nation le désintéressement des États, qui tous contribuèrent à former un fonds national des terres publiques qu'ils possédaient. Voici ce que rapporte à ce sujet un économiste distingué, M. Michel Chevalier (1):

« Aussitôt après la déclaration de l'indépendance, le congrès « s'occupa des domaines de l'Ouest. Les concessions faites origi- « nairement aux diverses colonies par la couronne d'Angleterre « n'établissaient pas des limites occidentales positives. La plupart « des États prétendaient que leur territoire s'étendait jusqu'au Mis- « sissipi, et même jusqu'à l'océan Pacifique. »

(Exactement comme Buénos-Ayres prétend aujourd'hui que le terrain lui appartient jusqu'aux Andes; — que Santa-Fé, Cordova, San-Luis, Mendoza, élèvent des prétentions à se prolonger indéfiniment dans le Sud; — que Tucuman et Salta veulent s'étendre jusqu'au Parana, par le Chaco.)

« La Virginie avait en outre sur ces vastes régions un droit de « conquête : le colonel Clarke, à la tête d'une petite troupe d'in- « trépides Virginiens, s'étant emparé des postes anglais compris « entre l'Ohio et le Mississipi, — pendant quelques années il fut « impossible de rien arrêter qui satisfît tous les États.

« En mars 1780, l'État de New-Yorck fit à la Fédération la ces- « sion de ses droits. Cet acte fut suivi d'une déclaration du con- « grès faisant appel au patriotisme des États, et portant que les « régions de l'Ouest qui seraient ainsi cédées par eux formeraient « un domaine public et seraient consacrées à la formation d'États « nouveaux, constitués d'après les principes généraux qu'il posa.

(1) Lettres sur l'Amérique du nord. — Paris, 1837. — Tome I, page 409; — Voir aussi aux Notes et Documents du tome III du présent ouvrage.

« En 1784, la Virginie, dont les titres étaient les plus positifs, « offrit sa renonciation, sous des conditions que le congrès ac- « cepta. En 1785, le Massachussets envoya la sienne; en 1786, le « Connecticut en fit autant, puis les deux Carolines; — en 1802, « la Géorgie, à la condition que le congrès la débarrasserait des « Indiens Cherokées, soit par la force, soit par un traité. En 1803, « le gouvernement acheta à la France la Louisiane pour 15 mil- « lions de dollars; en 1819, la Floride à l'Espagne pour 5 millions. « Il se forma ainsi un domaine public très-vaste, qui s'augmenta « des terres que l'on acheta aux Indiens, à la condition que ceux- « ci reculeraient vers l'Ouest...

« Le congrès vendit d'abord les terres par portions étendues, « formant ainsi en bloc 570,000 hectares. Mais, en 1800, il adopta le « système qui a été suivi jusqu'à présent, et qui a donné les meil- « leurs résultats.

« Ce système, en résumé, consiste à faire mesurer le pays et à le « diviser en carrés de six milles de chaque côté (9,655 mètres).— Ce « carré (*township*) est divisé en 36 autres carrés d'un mille de côté, « dits *sections*, de 259 hectares de superficie. La section est par- « tagée en *quarts* (65 hect.), *demi-quarts* (32 hect.). Le bornage se « limite aux *quarts*. L'arpentage est fait aux frais de l'État, et ne « coûte guère que 3 dollars par *section*. Le plan est porté au bureau « des ventes publiques de terrains de l'État.

« Ceux-ci sont mis en vente au prix *minimum* de 1 dollar et « 1/4 par acre, ou de 16 fr. 48 c. l'hectare (ce qui correspond à « 5 piastres la cuadra argentine carrée, prix très-élevé si nous le « comparons à celui de la Plata. La cuadra de 150 vares de côté « contient, à très-peu de chose près, quatre acres, cette dernière « ayant 4,040 mètres carrés de superficie, et la cuadra 16,929 mè- « tres). — Chaque année, 40 *townships* sont mis aux enchères; s'ils « ne trouvent point d'acquéreurs, on les vend par fractions au prix « *minimum* de 1 dollar et 1/4 l'acre, et il se trouve toujours des « spectateurs ou des immigrants pour les acheter à ce prix.— Quant « aux terrains à gîtes minéraux, ils restent à l'État. — Depuis 1820, « toutes les ventes se font au comptant. Dans chaque township, on « réserve une section (259 hectares, — 159 cuadras) pour les écoles « primaires. En outre, sur le prix de vente, il y a une retenue de « 5 pour 100 en faveur des travaux publics...

« Jusqu'en 1835, la vente des terres publiques avait été relativement « peu considérable, quoiqu'elle eût donné déjà 322,415,000 fr. nets

« au trésor, pour 18,835,000 d'hectares de vendus. Mais, depuis cette « époque, le grand nombre d'immigrants qui sont arrivés dans « l'Amérique du Nord ont singulièrement fait augmenter la vente, « qui est en moyenne d'un million d'hectares par an, et donne ainsi « net 16 millions de francs à l'Etat. »

Le système de vente des terres publiques au profit de l'État, établi dans la Nouvelle-Angleterre par les colons anglo-saxons, a été également suivi en Australie. Seulement, l'abrutissement des Australiens indigènes, leur petit nombre, leur état nomade, n'ont pas rendu nécessaires des traités avec des tribus qui étaient tout à fait insignifiantes.

Cette vente, dans la période décennale de 1846 à 1855 inclusivement, dans toute l'Australie, a rapporté à la couronne 185,978,500 fr., soit 18,597,850 fr. par an!... Quel exemple et quelle leçon pour la Confédération argentine et les États sud-américains (1)!

Sans doute la découverte des mines d'or en Californie et en Australie a, depuis 1848 et 1851, attiré dans ces régions une multitude immense d'immigrants; mais ce ne sont pas les chercheurs d'or, ce sont les agriculteurs qui achètent de la terre, et les ventes ont été énormes dans les deux continents. Que la paix continue dans les provinces de la Plata, et les immigrants y afflueront également; que gouvernants et gouvernés mettent de l'ordre dans leurs affaires, qu'ils soient économes de la fortune publique, et l'État trouvera d'abondantes ressources pour toutes les créations d'utilité générale.

(1) De 1846 à 1855, c'est-à-dire pendant une période décennale, il a été vendu, dans les diverses colonies anglaises de l'Australie (la Nouvelle-Zélande exceptée), pour 7,442,650 livres sterling, près de 180 millions de francs, de terre au profit du gouvernement. Ce total se répartit comme il suit :

Province de Victoria .... livr. sterling.	4,793,861
Australie méridionale	1,410,141
Nouvelle-Galle du Sud	1,004,703
Tasmanie	212,883
Australie occidentale	21,062
	7,442,650

Le montant des ventes annuelles a été fort inégal. En 1851, il ne dépassait pas 331,449 livres sterling. En 1852, le rendement des gîtes aurifères ayant augmenté les achats de terres de plus de moitié, le chiffre total atteint 771,366 liv. — En 1853 et 1854, sous l'impulsion d'une demande croissante, il s'élève successivement à 2,159,054 et à 2,107,890 liv. — En 1855, il retombe à 1,321,709 liv.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1859, par Block et Guillaumin; page 440. — Guillaumin; Paris, 1859.

Puisque nous parlons ici des propriétés de l'État, nous devons signaler aussi certains produits naturels, dont la vente a procuré au pays d'immenses bénéfices. C'est la vente du guano, qui a permis au Pérou de payer tous les intérêts arriérés de sa dette et de faire les frais d'un énorme budget que nous nous gardons bien de proposer pour modèle. Cette vente, en 1857, a rendu au gouvernement 15,296,952 piastres. — Le guano des côtes de Patagonie est, comme nous le savons déjà, inférieur en qualité à celui du Pérou; mais il n'en a pas moins encore une grande valeur, et les îles qui le fournissent sont des propriétés de la nation argentine (1).

(1) Il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que les îles voisines de la côte du Pérou sont exploitées pour le guano qu'elles fournissent. Après de longues discussions avec les Américains et les Anglais, la propriété en a été enfin reconnue et confirmée au Pérou, qui en permet l'exploitation à raison de tant par tonneau. Le chiffre de 15 millions de piastres, produit de 1857, dit assez quelle est l'énorme valeur de ce produit, dont il reste encore des quantités immenses à recueillir.

C'est à l'aide de cette production, pour ainsi dire tombée du ciel aux Péruviens comme la manne aux Israélites, que les finances de cette république se sont relevées et qu'elle peut faire face à un budget comme celui-ci, pour une population qui s'élève seulement à 2,106,492 habitants :

Guerre et marine	5,392,202	piastres.
Intérieur	3,825,248	»
Dépenses diverses	3,806,901	»
Dette consolidée	1,406,636	»
Intérêts d'autres dettes (intérieure, flottante)	1,929,064	»
	16,360,051	piastres.

En dehors du produit de la vente du guano, les autres revenus de l'État ne se montent qu'à 3,359,304. C'est donc le guano qui permet d'équilibrer ce prodigieux budget, qui se solde par un excédant de recettes de 2,296,105 piastres. Mais, comme on se contente de payer les intérêts sans amortir le capital, le Pérou a encore une dette intérieure et extérieure dont le total s'élevait, au 1er janvier 1858, à 46,451,387 piastres. (*Annuaire de statistique pour* 1859, page 504.)

Le Chili, dont la population n'était, à cette même époque, que d'un million et demi d'habitants, mais dont l'administration est considérée comme l'une des plus avancées de toute l'Amérique du Sud, présente les budgets suivants :

1855. — 6,287,000 piastres. (Recettes de l'année 1855.)
1856. — 6,095,641 » (Budget pour 1856.)
1857. — 6,336,069 » (Budget pour 1857.)

Dette extérieure	6,480,500	piastres.
Dette intérieure consolidée	1,960,400	»
	8,440,900	piastres.

Avec ce faible budget, le Chili sert religieusement les intérêts de sa dette, paye régulièrement tous ses employés, a une petite armée parfaitement tenue, une flotte ; crée partout des routes et organise un bon système de travaux publics. — Annuaire cité, page 322.

On voit quels avantages doit procurer un jour à la Confédération la vente de ses terres publiques, si l'on ne gaspille pas d'avance cette précieuse ressource. Au prix des Etats-Unis, une lieue carrée de 1,600 cuadras (2,708 hectares) vaudrait 8,000 piastres. Aujourd'hui ce n'est encore qu'aux environs des villes que cette mesure de terre est arrivée à ce prix ; les meilleures estancias, dans la campagne, ne dépassent point le prix de 4 à 5,000 piastres la lieue.— On fera observer peut-être que l'Union du Nord a aujourd'hui près de 30 millions d'habitants, quand la Confédération n'en a pas un et demi. A cela, nous répondrons que les États-Unis n'en avaient encore que cinq lorsque le congrès fixa ce prix minimum, qui a empêché les dilapidations de terres et favorisé la division de la propriété. Or cette division est le seul moyen de grouper les populations vers certains centres et de les forcer aux habitudes agricoles, au lieu de les disséminer sur de grands espaces, comme l'a fait l'industrie exclusivement pastorale qui règne aujourd'hui dans une partie du bassin de la Plata.

Le congrès argentin ne s'est point encore occupé de la loi sur les terres publiques, jugeant sans doute que la question n'était pas encore assez mûre. C'est au patriotisme des provinces à imiter le noble exemple des États-Unis et à céder une partie de leurs droits au gouvernement fédéral, tout en économisant leurs ressources particulières. Aujourd'hui les grandes concessions de terres, à quelque titre qu'elles aient lieu, à moins qu'il ne s'agisse de colonies agricoles, les ventes ou cessions de champs pour estancias, aux prix actuels, constituent une perte sèche pour le pays, et lèguent certainement des embarras à l'avenir.

CHAPITRE II.

Terres indiennes.

Nous venons d'indiquer dans le chapitre précédent, § II, quelles étaient ces terres (1).— Il n'en existe plus dans l'intérieur des provin-

(1) Ce sont principalement ce que nous avons nommé le *territoire indien du Sud* et le *Chaco*.

Jusqu'à présent l'abondance des terres situées dans d'autres parties du territoire argentin, et déjà occupées presque toutes par la population actuelle, n'a pas rendu nécessaire

ces actuelles, puisque tous les Indiens non chrétiens habitent le Chaco ou le territoire du Sud, et n'élèvent aujourd'hui aucunes prétentions sur les terres situées au delà de l'ancienne frontière espa-

l'acquisition de ces terrains. Le rétablissement de l'ancienne frontière espagnole sous le 34e degré parallèle, et celui de la ligne du Chaco qui a été possédée jadis en partie, donnent déjà une immense quantité de terres nationales ou provinciales, qui, une fois leur juridiction déterminée, peuvent être distribuées et vendues au grand bénéfice de la nation. Mais il viendra un jour où la population s'étendra sur des portions occupées jusqu'alors par les Indiens, et des chocs doivent probablement avoir lieu alors avec ces hommes du désert.

La plupart, il est vrai, sont nomades, et ne sont guidés dans leurs courses à travers les pampas du nord et du sud que par les nécessités de la chasse ou de leurs troupeaux. Mais les tribus ont cependant entre elles certaines limites reconnues qu'elles sont accoutumées à respecter et qu'elles savent défendre contre les empiétements des uns et des autres. — On sait que le rétablissement de la ligne du 34e degré donna lieu à des réclamations de la part des Pehuenches du sud de Mendoza et de San-Luis, qui ne se calmèrent que parce que ce n'était en réalité qu'une revendication de terrains anciennement occupés par les Espagnols, comme ils le savaient très-bien, et parce que le gouvernement sut à propos leur distribuer quelques présents.

L'administration argentine est, en conséquence, résolue, lorsqu'elle avancera ses postes dans le désert, non-seulement d'acheter les terres aux Indiens, mais encore de laisser à chaque tribu, suivant son importance et ses droits, une étendue de terrain qui ne sera pas moins de douze lieues carrées, de manière à y concentrer les Indiens pour les rendre accessibles aux tentatives de civilisation que des missionnaires seront chargés de faire sur eux. D'ailleurs nous avons vu déjà quelle aptitude ont la plupart des tribus pour certains travaux qui sont un commencement de vie civilisée (Matacos et Chirignanos, aux sucreries des provinces du Nord); le commerce que quelques-uns font avec les blancs (industries des indiens Pampas); tout porte donc à croire que le rapprochement de ces tribus sera assez rapide, et qu'elles ne tarderont pas à se fondre dans la masse de la population argentine, qui ne les repousse point systématiquement, comme le fait la population anglo-saxonne des États-Unis.

Ce n'est pas dans l'Amérique du Sud que l'on verrait se reproduire les iniquités dont les Choctaws, les Creeks et les Chérokées ont été victimes, et dont M. Michel Chevalier, dans ses remarquables *Lettres sur l'Amérique du Nord*, s'est fait l'historien.

Quoique ces lignes aient été écrites il y a près d'un quart de siècle, nous croyons utile de les citer afin que l'on sache bien quelle différence existe entre la manière de faire des Américains du Sud et celle des Américains du Nord, et de quel côté on est le plus libéral et le plus chrétien :

« Les Chérokées occupent un territoire assez étendu en Géorgie et dans l'Alabama, la Caro-
« line du Nord et le Tenessée. La Géorgie, s'appuyant sur la convention de 1802, par laquelle
« elle a renoncé à ses prétentions sur le domaine de l'Ouest, a voulu s'emparer de la portion
« du territoire des Chérokées qui est comprise dans ses limites. Les Chérokées commençaient
« à se civiliser, grâce à quelques individus de sang mêlé qui existaient parmi eux, et par l'in-
« tervention de quelques missionnaires qui s'étaient établis dans leurs villages. Ils s'étaient
« construits des maisons confortables, étaient vêtus comme les blancs, travaillaient comme
« eux à la terre, élevaient du bétail, avaient appris à lire et à écrire. Un d'eux avait ima-
« giné un alphabet, et à New-Echota, leur capitale, on imprimait un journal en chérokée
« Ils avaient même pris de la civilisation tout ce qu'ils voyaient autour d'eux, sans exception :
« ils avaient des esclaves. Le nombre des Indiens qui se constituaient ainsi est diversement

gnole de 1810. (Voyez les limites de cette frontière, pages 202 et 209.) Ce n'est pas qu'ils ne soient fort jaloux de celles qui leur restent. Les Pampas du Sud-Est se sont souvent plaints de ce que la province de

« évalué : des estimations récentes portent le nombre entier des Chérokées à l'est du Mis« sissipi à 18,000.

« Les Chérokées, ayant traité comme nation avec les États-Unis, voulaient se gouverner « par leurs propres lois. La Géorgie a commencé son système de vexations contre eux en « leur imposant les siennes. Elle se déclara propriétaire de leur territoire; elle le partagea « entre ses habitants pendant que les Indiens l'occupaient encore, et en mit une partie en « loterie, ce qui lui valut le surnom de *Lottery-State*. Pour désorganiser les Indiens, elle dé« fendit à tout blanc de se fixer parmi eux. Cette défense était particulièrement dirigée contre « les missionnaires. Sur leur refus de s'éloigner, ceux-ci furent, en 1831, arrêtés par la « force armée, jugés et condamnés par les tribunaux géorgiens à quatre ans de travaux for« cés (*hard labour*). Au mois de mars suivant, la cour suprême des États-Unis déclara que « leur sentence était illégale, que les lois en vertu desquelles ils avaient été jugés et par les« quelles l'État de Géorgie s'arrogeait le droit de juridiction sur le territoire des Chérokées « étaient contraires aux lois et aux traités des États-Unis, et, en conséquence, nulles et de « nul effet; mais le général Jackson ne prit aucune mesure pour faire respecter les arrêts « de la justice; les missionnaires restèrent en prison jusqu'en janvier 1833, où la Géorgie « les relâcha à condition qu'ils renonceraient à vivre avec les Indiens. A la fin de 1834, de « nouveaux scandales éclatèrent, au sujet des Indiens, entre le gouverneur de l'État et la « propre magistrature géorgienne.

« Pendant que l'État traitait ainsi ces malheureux Indiens, les particuliers se permettaient « à leur égard les spoliations les plus audacieuses, au point de les chasser de leurs maisons, « par exemple, et de s'y installer par la force. En 1836, les Chérokées, hors d'état de ré« sister au système de spoliation collective et individuelle de la Géorgie, voyant qu'ils n'a« vaient aucune protection à attendre du pouvoir fédéral, ont consenti à émigrer au delà du « Mississipi. On leur a accordé des conditions beaucoup plus favorables qu'aux autres Indiens « ainsi déportés. On s'est engagé à leur ouvrir des routes, à leur préparer le sol, à leur four« nir des outils, des forges, des animaux domestiques, à établir des moulins, des imprime« ries, à leur bâtir des édifices et à leur donner des sommes d'argent assez considérables, « sous diverses formes : indemnité une fois payée, redevance annuelle, dotation des écoles, « dotation des orphelins, s'élevant en totalité à vingt-cinq millions. Les Indiens se montrent « cependant très-peu satisfaits de cet arrangement; ils font observer que la terre qu'on leur « enlève vaut plus du double de cette somme, au prix *minimum* de vente adopté par le Con« grès pour les terres publiques (16 fr. 48 c. par hect.). Ils se plaignent de ce que les ter« res qu'on leur assigne, à l'ouest du Mississipi, ne leur sont pas données en toute propriété « (*fee simple*) et de ce qu'ils n'y seront que des occupants.

« La conduite de l'Alabama à l'égard des Indiens n'a pas été aussi brutale que celle de « la Géorgie. Elle a produit moins de sensation, surtout parce que les Creeks, à qui l'Ala« bama a principalement eu affaire, n'inspiraient pas le même intérêt que les Chérokées. Les « Creeks sont au nombre de 22,000, la plupart dans l'Alabama. En 1836 la guerre a éclaté « entre eux et les États-Unis. La conséquence de ces hostilités, dont la cause paraît peu « honorable pour les blancs, doit être la déportation immédiate de cette nation indienne et « de toutes les autres.

« Les violences commises par ces deux États contre les Indiens ont souvent été flétries aux « États-Unis. Les hommes les plus honorables du pays s'élevèrent hautement, dans l'affaire « des missionnaires, contre la barbarie des Géorgiens. Les écrivains les plus habiles de l'A-

Buénos-Ayres avait occupé les terres au sud du Salado, quoique cette prise de possession date de près de quatre-vingts années ; mais enfin ils s'y sont résignés. Les Péhuenches du Sud-Ouest se sont également

« mérique ont consacré leur plume à plaider la cause des malheureux Indiens, et à dénoncer la cupidité de quelques États, et plus encore celle des individus isolés qui, acharnés à dépouiller les anciens maîtres du pays, les pervertissent par l'ivrognerie pour mieux abuser d'eux ensuite. Je lisais, il y a peu de temps, dans l'*Excursion dans les Prairies*, de M. W. Irving, de sévères réflexions sur la conduite des *settlers* de la frontière à l'égard des Indiens. Au sein du Congrès, en mai 1836, à l'occasion des hostilités survenues entre les Indiens et les blancs dans l'Alabama et la Géorgie, l'ancien président J.-Q. Adams s'exprimait en ces termes :

« La Géorgie et l'Alabama n'ont pas le droit de se plaindre de ce que le gouvernement fédéral n'a pas été vigilant à les protéger contre les attaques des Indiens ; ce sont les traits lancés en l'air par la Géorgie et l'Alabama qui leur retombent sur la tête. La Géorgie, en foulant aux pieds nos traités avec les Indiens, a donné le premier exemple de cette politique que la guerre actuelle va conduire à terme. Elle a défié le gouvernement fédéral ; elle a cassé vos lois ; elle a bravé le pouvoir exécutif et les juges gardiens de la Constitution. Si vous voulez savoir jusqu'où elle est allée dans ce système, demandez-le aux cachots de ces prisons et au greffe de notre cour suprême. Ces cachots vous diront qu'ils sont devenus la demeure de pieux ministres de l'Évangile, dont tout le crime était d'avoir voulu répandre parmi les Indiens la lumière et les consolations de la parole sainte. Vainement le tribunal suprême de l'Union stigmatisa cet acte comme une violation de nos lois ; la Géorgie n'en tint compte ; le pouvoir exécutif ne fit pas respecter la décision de nos magistrats ; les missionnaires furent obligés d'acheter leur liberté en sacrifiant leurs droits de citoyens que nous devions défendre. Nous avons ployé devant la Géorgie ; nous avons sacrifié à ses caprices et à son égoïsme les principes de la justice et de l'humanité ; nous avons déchiré nos anciens traités avec les Indiens, et nous les avons obligés d'en signer d'autres dérisoires, que nous jetterons au vent quand il nous plaira, jusqu'à ce que la race indienne soit éteinte sur le continent.

« La cause première de la guerre que nous avons actuellement à soutenir contre les Indiens n'est donc pas autre chose que notre propre injustice, sanctionnant celle de la Géorgie et de l'Alabama. L'administration actuelle a pris le contre-pied de celles qui l'ont précédée ; celles-ci s'appliquaient avec la plus vive sollicitude à civiliser les Indiens, à éclairer leur esprit, à adoucir leurs passions, à régler leurs appétits, à les fixer sur le sol par l'agriculture, à les initier aux joies et au confort du foyer domestique et de la famille. Tel était le système de Washington et de Jefferson, infatigablement poursuivi par leurs successeurs.

« Aujourd'hui votre politique à l'égard des Indiens est de les arracher tous par la violence ou par des simulacres de traités à la terre qu'ils foulent, pour les exiler au delà du Mississipi, au delà du Missouri, au delà de l'Arkansas, jusqu'aux confins du Mexique ; et vous les bercez de l'espérance mensongère qu'ils auront là un asile permanent et inviolable, un abri assuré enfin contre votre rapacité et vos persécutions. Vous y traînez, de gré ou de force, par traité ou à la pointe de l'épée, les débris des Séminoles, des Creeks, des Chocktaws, et je ne sais combien d'autres tribus. Dans l'exécution de ces impitoyables rigueurs, vous rencontrerez la résistance que des hommes ainsi poussés à bout peuvent opposer ; de là, la guerre actuelle ; elle n'a pas d'autre cause ; c'est l'agonie d'un peuple arraché à la terre où sont ensevelis ses pères ; c'est la dernière convulsion du désespoir. »

alarmés, lorsqu'ils ont vu le gouvernement réoccuper l'ancienne frontière du Rio-Quinto, en y établissant les forts Constitucional (*las Pulgas*) et Tres de Febrero (*Lechuzo*); ils ne se sont calmés que lors-

« Les méfaits commis contre les Indiens ne peuvent cependant être imputés au gouver-
« nement fédéral; il manque de force au dedans, et sa bonne volonté à l'égard des Indiens,
« qui a été réelle jusqu'à l'avénement du général Jackson, s'est trop souvent trouvée im-
« puissante. Les sommes votées par le Congrès pour les Indiens, et dépensées en distribu-
« tions de provisions, ustensiles, vêtements et armes, et aussi à entretenir parmi eux quel-
« ques écoles, se sont élevées, depuis 1791 jusqu'en 1835 inclusivement, à 83 millions. Les
« allocations de 1836 s'élèvent à 40 millions, y compris les sommes nécessaires à l'exécution
« des traités de déportation.

« Les Indiens sont peu nombreux dans les États et territoires organisés; à la fin de 1835
« on y en comptait 82,000, savoir :

ÉTATS.	TRIBUS.	NOMBRE.
États de la Nouvelle-Angleterre	Pénobscots, etc	2,500
New-York	Sénécas, Cayugas, Onéidas, Tuscaroras, Delawares, Onondagas, etc.	5,000
Virginie et Caroline du Sud	....	500
Caroline du Nord	Chérokées	3,000
Géorgie	Chérokées et Creeks	8,000
Tennessée	Chérokées	2,000
Alabama	Creek et Chérokées	23,000
Mississipi	Choctaws et Chicksasaws	8,000
Ohio, Indiana, Missouri, Michigan et Arkansas	Wyandots, Miamis, Ottowas, Pottawatomies, Winnebagoes, Delawares, Shawnées Kickapoos, Sénécas, Chippeways, Monoménis	25,000
Floride	Séminoles	5,000
TOTAL		82,000

« Les tribus originaires de l'Ouest, les plus voisines des États ou territoires organisés, dont la plus importante est celle des Pawnées, forment une population de 28,000

« Les Indiens qui ont émigré, en majeure partie Choctaws, le reste Creeks et Chérokées, etc., sont au nombre de 26,000

« Toutes les autres tribus sauvages, évaluées diversement, peuvent être portées à 180,000

ce qui donne pour chiffre total de la population indienne sur le sol appartenant à l'Union 316,000

« Ainsi la race rouge a disparu à peu près du territoire qui est possédé par les Anglo-Amé-

qu'ils ont vu qu'on ne voulait pas aller plus loin. Beaucoup de tribus seraient disposées à céder leurs droits sur certaines parties de leurs terres, moyennant finance ; et déjà dans le sud de Mendoza des par-

« ricains; mais elle ne disparaîtra pas pour cela du globe, elle constitue le fonds de la po- « pulation de l'Amérique espagnole. Là, les blancs de race pure sont presque partout, et « surtout au Pérou et au Mexique, dans la même proportion à peu près qu'aux Antilles parmi « les noirs.

« Il y a une douzaine d'années que les Anglo-Américains se sont décidés à transporter les « Indiens à l'ouest du Mississipi, au delà de la ligne des États d'Arkansas et de Missouri, en « assignant à chaque tribu un territoire distinct. On a commencé à y procéder même sous « M. J.-Q. Adams (de 1825 à 1829).

« Selon toute probabilité, à la fin de 1836, le nombre des Indiens qui n'auront pas été « transportés au delà du Mississipi, ou qui n'auront pas consenti à l'être, n'excédera pas « 10 à 12,000. Ce seront ceux de New-York et de la Nouvelle-Angleterre, et quelques « autres misérables débris de tribus que l'ivrognerie et la misère déciment tous les jours.

« De toutes les tribus qui ont ou ont eu des communications avec les États-Unis, les Choc- « taws et les Chérokées sont les seuls qui jusqu'à présent aient fait des efforts pour entrer « dans la vie civilisée; les autres Indiens restent chasseurs et guerriers.

« En 1834, M. H. Everett a présenté à la Chambre des représentants au Congrès un rap- « port remarquable sur les relations des blancs avec les Indiens, et sur les mesures à pren- « dre pour les régulariser. Je n'ai pas appris que ses projets de bill aient été adoptés. Ils « avaient pour objet, l'un d'organiser l'intervention du gouvernement fédéral dans l'admi- « nistration des affaires des Indiens; le second, de fixer les rapports des blancs avec les « peuplades réunies à l'ouest du Mississipi ; le troisième, de maintenir l'ordre dans le terri- « toire occupé par elles. Ils donnaient le moyen de pourvoir à l'éducation des Indiens dans « les arts agricoles et mécaniques, de les garantir du contact des marchands qui les corrom- « pent et les volent, et de les constituer en confédération qui aurait eu son assemblée géné- « rale, et qui aurait été présidée par un gouverneur nommé par le Président. Les Indiens « auraient même été autorisés à envoyer au Congrès un délégué sur le pied de ceux des ter- « ritoires qui ont droit de séance et de parole dans la Chambre des représentants, mais « qui ne votent pas. » — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord;* Paris, 1836. Pages 401 et suivantes.

Depuis cette époque, la population indienne a encore diminué. Mais, comme les États-Unis ont fait de grandes acquisitions dans l'Ouest par l'annexion de la Californie, le chiffre des Indiens qui vivent sur le territoire actuel de l'Union se trouve augmenté puisqu'il était de 400,764 en 1853, au lieu de 316,080 que l'en comptait en 1835. Cette augmentation résulte du recensement approximatif qui s'est fait dernièrement des tribus qui habitent les versants orientaux des Montagnes-Rocheuses et les plaines qui s'étendent à leurs pieds, tribus qui n'étaient pas comprises dans le précédent calcul.

La preuve que la race indienne de toute l'Union continue à diminuer rapidement, c'est que l'on ne compte plus un seul Peau-Rouge à l'est du Mississipi, et qu'à l'ouest de ce fleuve tous les nouveaux territoires créés depuis une vingtaine d'années : Wisconsin, Iowa, Minnesota, etc., etc., n'ont presque plus d'indigènes. — Avec l'accroissement de la population blanche dans les vastes régions de l'Ouest, il est probable que cette masse encore assez grande de tribus disparaîtra dans un temps donné.

Le même phénomène se passe au Canada, mais la destruction de la population indigène est moins rapide.

ticuliers en ont acheté à des caciques de grandes étendues. Mais ces marchés, faits à vil prix et sans garantie, peuvent être à peu près considérés comme non avenus, puisque, faute de garnisons avancées, les terrains acquis de la sorte n'ont pu être occupés.

D'après la carte de Dewine, publiée en 1859, on y compte encore :

A l'Est des Montagnes-Rocheuses........................	34,036 Indiens.
A l'Ouest de ces mêmes montagnes........................	63,340
Total....................	97,376

Tous ces Indiens vivent de chasse, de pêche pour la plupart, et la civilisation ne fait aucun progrès parmi eux.

Dans le nord du Mexique et sur sa frontière nouvelle avec les États-Unis, il existe aussi un assez grand nombre de tribus énergiques et guerrières, telles que les Apaches, les Comanches, etc., qui défendront encore longtemps leur nationalité et leur territoire.

C'est une consolation pour l'humanité que dans l'Amérique du Sud, et dans la Plata en particulier, les choses se passent autrement. Si les Hispano-Américains, dans leurs républiques encore mal assises, sont plus turbulents, moins méthodiques, moins ardents au travail que leurs frères du Nord, ils sont aussi moins âpres au gain, plus tolérants pour les autres races humaines. L'homme de race rouge ou de race noire, quand il est chrétien, est considéré comme un frère; et ne fût-il pas même chrétien, c'est toujours un homme que l'Hispano-Américain regarde comme devant être un jour un concitoyen. Enfin, s'il subsiste encore parmi eux quelque chose de ce que l'on a nommé l'aristocratie de la peau, cette aristocratie, toujours douce et affable, tout en gardant son respect d'elle-même, ne fait pas peser sur ceux qui ne sont pas de sa couleur un mépris injuste et brutal.

Il nous paraît d'ailleurs utile de rectifier ici certaines données historiques tout à fait erronées et qui datent de loin, au sujet de la conduite des Espagnols envers les Indiens dans l'Amérique, conduite qui a été bien souvent calomniée.

On leur a reproché d'avoir détruit systématiquement les peuplades qu'ils avaient conquises, et on est revenu à satiété sur les cruautés commises à l'époque de la conquête.

Or nous demanderons, puisque la race américaine a disparu d'Haïti et de Cuba, occupées d'abord par les Espagnols, ce qu'il en est resté à la Jamaïque, qui est tombée presque de suite entre les mains des Anglais? Nous demanderons s'il en reste encore à la Trinité, à Sainte-Lucie, aux Lucayes, qui appartiennent depuis deux siècles à ces derniers; s'il en reste à la Guadeloupe et à la Martinique, occupées par les Français?

Dans toutes les îles du golfe du Mexique l'ancienne race indienne a disparu, mais ce sont moins les cruautés des Européens que les maladies et l'émigration pour la Terre-Ferme, qui ont été la cause de cette disparition des Caraïbes dans les Antilles.

La capitainerie de Caracas, aujourd'hui Venezuela, la partie maritime de la Nouvelle-Grenade (ancien royaume de Terre-Ferme), quoique peuplées, à l'époque de la découverte, de la même race caraïbe que celle qui remplissait l'archipel Mexicain, ont conservé leurs anciens habitants, dont une partie s'est fondue avec les colons espagnols, tandis que l'autre est restée dans ses bois et ses savanes, conservant pleinement sa liberté. Il y a bien eu dans le principe beaucoup de sang versé, surtout lorsque l'on voulut établir le régime des commanderies (*enconmiendas*), mais ce ne fut point une lutte d'extermination.

Quant aux Indiens déjà à moitié civilisés des plateaux de Cundinamarca, de l'Équateur, du Pérou, de la Bolivie actuelle, ils firent immédiatement partie de la nouvelle nation hispano-américaine.

Nous ne reviendrons pas sur ceux du bassin de la Plata, dont nous avons parlé en détail,

D'ailleurs de telles transactions ne peuvent être faites que par l'État, qui seul a la force nécessaire pour obliger les vendeurs à les respecter. Lui seul peut obtenir que les Indiens du Sud se retirent un jour de l'autre côté du Rio-Negro, s'ils ne préfèrent se fondre

et qui, mêlés et confondus avec la race immigrante pendant trois siècles, forment aujourd'hui la majorité de la population des campagnes.

On voit donc qu'il y a bien à rabattre des cruautés systématiques prêtées aux Espagnols à l'égard des Indiens, puisque tant de millions d'hommes de cette race subsistent encore dans le Mexique, le Guatémala et l'Amérique du Sud, alors que dans les colonies d'origine anglaise ils ont disparu, repoussés, détruits par la population nouvelle, qui non-seulement n'en a point voulu accepter le mélange, mais l'a regardé presque comme un déshonneur.

Nous ferons remarquer aussi que pendant tout le seizième siècle, époque principale de la conquête et de la colonisation de l'Amérique par les Espagnols, ce peuple était en guerre acharnée avec l'Angleterre et que cette guerre avait un caractère religieux qui devait nécessairement surexciter la haine des deux nations. C'était en effet le moment de la lutte la plus ardente entre le catholicisme ancien, dont l'Espagne était le champion, et le protestantisme nouveau venu, protestantisme embrassé avec enthousiasme par l'Anglais, plutôt peut-être dans des vues politiques que religieuses. Des deux parts on se prêtait des méfaits naturellement fort amplifiés, et c'est ainsi que dans l'Europe irritée de la puissance de Charles-Quint et de Philippe II, et jalouse de leur empire transatlantique, on fit à l'Espagne la réputation d'avoir organisé une destruction raisonnée des Indiens, alors qu'au contraire le gouvernement de Madrid chercha constamment à les protéger contre les empiétements et les injustices des nouveaux colons. Il fut secondé en cela par les divers ordres religieux qui s'établirent en Amérique, et qui, dans l'ardeur de leur zèle pour défendre les Indiens, contribuèrent quelquefois aussi, il faut le dire, par leurs discours et leurs écrits empreints d'exagération, à confirmer cette mauvaise réputation que l'on avait faite aux conquérants.

Tandis que dans l'Amérique du Sud les Indiens, mêlés avec la race conquérante, se fondaient en une *seule nation*, *dans l'Amérique du Nord les immigrants anglo-saxons se gardaient* avec soin de leur contact. Les Français du Canada et de la Louisiane étaient les seuls qui, se montrant exempts des préjugés de leurs voisins, n'hésitaient pas à contracter des unions avec les femmes indigènes. Avec le temps et l'accroissement extraordinaire des colons d'origine européenne, le territoire compris entre l'Océan et le Mississipi fut successivement occupé tout entier par eux, et les habitants primitifs, traqués, poursuivis, tantôt par la force, tantôt par ruse, durent céder leurs terres. Si l'on cite avec bonheur William Penn, qui ne croit pas pouvoir s'établir sur un sol nouveau sans en indemniser équitablement les possesseurs premiers, ailleurs les hardis pionniers de l'Ouest comptent plutôt sur leurs fusils que sur des traités pour se procurer des terres indiennes, et exterminent graduellement la population autochthone qui veut défendre le sol de ses ancêtres. C'est ainsi que les tribus disparaissent l'une après l'autre, que le territoire à l'est du Mississipi ne compte plus aujourd'hui un seul Indien, et que les restes de cette race, réfugiés entre le grand fleuve et les Montagnes-Rocheuses, diminuent de nombre tous les jours, sans se fondre comme le font lentement, il est vrai, mais d'une manière continue, les nomades de la Confédération argentine avec les populations chrétiennes de leur voisinage.

En vain le gouvernement fédéral nord-américain proteste contre ces usurpations inhumaines et édicte des lois pour protéger les 400,764 Indiens qui restent (recensement de 1853) contre les empiétements et les brutalités avides d'un peuple entier. Toutes ces mesures res-

avec les chrétiens, comme y ont consenti un certain nombre; lui seul aussi peut les organiser en tribus sédentaires, se livrant à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, comme quelques-unes ont des dispositions à le faire. Les particuliers sont tout à fait impuissants pour réaliser isolément de pareils résultats. — D'un autre côté, on ne saurait dépouiller sans indemnité des gens avec lesquels on est lié aujourd'hui par des traités qui sont observés de part et d'autre. A part l'injustice et l'inhumanité d'une pareille conduite, on aurait affaire à une race chez laquelle l'esprit de vengeance est inné, et dont les derniers descendants, tant qu'ils pourraient manier une lance et jeter le *lazo* et la *bola*, rendraient, pendant bien des années encore, la frontière inhabitable. Il en est de même de quelques parties du Chaco, quoique les Indiens qui l'habitent, à part les Chiriguanos et

tent le plus souvent sans effet, car elles sont éminemment impopulaires, et l'esprit public est plus fort que la loi.

Cependant des sommes assez considérables sont consacrées chaque année aux affaires indiennes, qui forment un département spécial de l'administration générale de l'Union. Ces affaires sont administrées par quatre inspecteurs généraux ayant sous leurs ordres vingt-cinq agences distribuées dans tout le territoire.

La dépense totale du département des Indiens a été de 2,593,483 dollars en 1856 et de 4,008,062 dollars en 1857.

On voit que le gouvernement nord-américain est plus juste en cette affaire que son peuple, et qu'il ne croit pas devoir traiter les Indiens en ennemis, ni les mettre en dehors de l'humanité, comme les préjugés populaires ne sont que trop portés à le faire.

Dans la Plata, au contraire, toutes les mesures que prendra le gouvernement fédéral pour sauvegarder l'existence et les propriétés des Indiens seront favorablement acceptées par l'opinion publique, qui n'a pour eux nulle répugnance, du moment qu'ils renoncent à leur vie nomade et pillarde pour adopter la vie civilisée. Ce n'est pas dans la Confédération argentine que se commettraient les iniquités dont les Chérokées ont été les victimes; on y est, le répétons-nous, et les faits le prouvent, plus franchement libéral et plus chrétien; l'indigène, une fois civilisé et catholique, y est accepté au pair de tous les autres citoyens, du moment qu'il consent à faire partie de la nation.

C'est donc par des traités et des achats que les terres indiennes arriveront à faire partie des terres nationales, et, dans leur vente aux nouveaux colons, le gouvernement argentin trouvera amplement à se rembourser des avances qu'il aura faites, soit pour l'achat de ces mêmes terres, soit pour les cadeaux qu'il distribue aux chefs des tribus principales et les petits subsides qu'il leur fournit. Avec ces dépenses, en effet, on les oblige à tenir leurs gens tranquilles et à ne pas donner d'inquiétude aux frontières qui se peuplent rapidement, grâce à la sécurité dont on y jouit aujourd'hui.

L'organisation du service des terres indiennes entre tout à fait dans celui des terres nationales, dont nous avons parlé au § II de ce chapitre.

Quant aux tribus qui consentent à s'organiser en villages et à se livrer à l'agriculture et à l'élève du bétail, elles acquièrent immédiatement les mêmes droits que les centres de population argentins, et y sont gouvernées par les mêmes lois, modifiées toutefois suivant les circonstances, surtout dans le principe, afin d'arriver graduellement à la fusion avec la population nationale.

les Matacos, soient beaucoup moins susceptibles de civilisation que ceux du Sud. (Voyez pages 179 et 188.)

C'est un fait acquis à la science ethnologique que les races inférieures doivent disparaître au contact des races supérieures, en se transformant ; laissons donc cette loi providentielle s'accomplir d'elle-même, et n'abusons ni de notre force ni de notre intelligence contre des races moins avancées, qui n'en sont pas moins dignes de notre intérêt.

Dans l'état actuel des choses, le gouvernement fédéral n'a pas besoin d'acheter de terres aux Indiens : une fois les arrangements avec les provinces terminés, il en aura de reste à distribuer et à vendre aux immigrants, dans des régions mieux situées, plus fertiles et plus sûres. Ce qui survit de la race rouge doit, pendant de longues années encore, conserver son territoire actuel, sans que l'espace manque aux colons qui viendront peupler le bassin de la Plata. Environnés de toutes parts d'une population active et industrieuse, les Indiens se fondront tôt ou tard avec elle, ou ils disparaîtront d'eux-mêmes.

CHAPITRE III.

Concessions de terrains actuels. — Emphytéose.

En attendant que le congrès argentin ait statué sur les terres publiques et qu'il ait établi une distinction entre celles qui doivent être nationales et celles qui resteront provinciales, les provinces, comme nous venons de le dire, continuent à faire des concessions à ceux qui viennent peupler le pays. C'est une vieille coutume espagnole, très-libérale sans doute, et que nous ne blâmons que lorsqu'il s'agit de grandes concessions à des particuliers ; car le don d'un terrain à bâtir, la concession de quelques cuadras pour métairie, dans une ville que l'on fonde, ou dans ses environs, sont au contraire d'excellentes mesures propres à appeler la population. Mais céder plusieurs lieues de terrain à un seul individu pour estancia, même dans une localité déserte pour le moment, nous semble d'une grande imprudence : car le pays ne peut tarder à se peupler, et ces grands terrains deviennent alors d'une immense ressource.

Ce qui atténue en partie le mal, c'est que les terrains sont généralement concédés à titre emphytéotique, c'est-à-dire que le concession-

naire doit payer une rente annuelle (*cañon enfiteutico*) à l'État. — Mais ces baux emphytéotiques sont d'une trop longue durée, et la rente trop faible pour former une branche sérieuse de revenu. — Dans le cas où l'État voudrait vendre un jour le terrain concédé à titre emphytéotique, le concessionnaire doit être, à offres égales, préféré comme acheteur.

Terrain communal ou *Egido*. — Les concessions qui se font aujourd'hui sont de deux sortes : concessions dans les villes et leur banlieue ; concessions dans la campagne. Les premières comprennent les *solares*, ou fractions de cuadras pour bâtir, qui sont en raison de la dimension locale de la cuadra, — laquelle a 150 vares (129 mètres) dans la plupart des villes de l'intérieur ; 130 vares (112 mètres) à Santa-Fé; 80 vares (69 mètres) dans la plupart des villes nouvelles de l'Entre-Rios.

La banlieue, terrain communal ou *egido*, est un terrain d'une lieue de rayon autour de la ville, où l'on délivre des concessions de 200 vares de côté (près de 3 hectares : 29,584 mètres carrés) pour y faire des maisons de campagne et de la petite culture; c'est le *terreno de quinta,* terrain de maison de campagne.

Les concessions rurales comprennent les terrains de *chacras* et d'*estancias*. Le terrain de chacra est dans la seconde lieue de rayon autour de la ville. Il comprend seize cuadras de 150 vares, ou 27 hectares, et est destiné à la culture des plantes céréales, fourragères, etc. — Toutes ces terres sont déclarées de *pan llevar*, c'est-à-dire propres à porter du pain, terres à céréales; il est défendu d'y élever du bétail autrement qu'enfermé par de bonnes clôtures. A mesure que la population croît, on étend le cercle des terres de *pan llevar*.

Les terrains d'estancias, ou consacrés à l'industrie pastorale, ne commencent qu'à cette distance des villes ; les limites y sont marquées par des ruisseaux ou des bornes (*marcos*) posées par le propriétaire. La concession du terrain d'estancia n'a pas d'étendue fixe ; elle dépend de la localité.

Pour acquérir un terrain de ville de *quinta* ou de *chacra,* il suffit de se présenter au juge de paix de l'endroit, et de lui signaler le terrain, pourvu qu'il ne soit occupé par personne, qu'il soit vide (*baldio*). Le juge de paix passe alors la demande à l'alcade du quartier, qui cite les voisins et s'informe si le terrain est effectivement inoccupé. Après la vérification, on fait mesurer la concession, on dresse un acte qui sert de titre de propriété transmissible, et le pétitionnaire est mis

immédiatement en possession. Quant aux terrains d'estancias, il faut en adresser la demande directe au gouvernement. Celui-ci fait prendre des informations par le commandant du département, lequel doit faire un rapport très-circonstancié. Le gouvernement statue alors, et l'acte de concession est dressé par l'*escribano-mayor*, c'est-à-dire le notaire de l'administration.

Les frais devant le juge de paix ne sont que de cinq piastres pour chaque concession ; ils sont beaucoup plus considérables dans le second cas. — Les terrains d'estancias sont généralement donnés en emphytéose.

Toutes ces concessions sont révocables, si l'impétrant ne remplit pas les conditions auxquelles elles sont faites, c'est-à-dire notamment celle de l'occupation dans les quatre mois. Le *solar urbano*, terrain de ville, doit être fermé de murailles, et l'on est tenu d'y bâtir une maison. Celui de quinta ou de chacra doit être entouré d'une haie ou fossé, et mis en culture. On n'est pas trop rigide sur ce dernier point, mais la condition de la haie est absolue. Il arrive d'ailleurs que beaucoup de concessions négligées par leurs propriétaires reviennent à l'État, ou, qu'étant dénoncées par d'autres solliciteurs, elles leur sont accordées immédiatement dès que l'abandon est prouvé. Il en est de même pour le terrain d'estancia, si l'on peut faire constater qu'il n'est pas occupé.

La pratique que nous venons d'exposer est celle observée dans l'Entre-Rios, mais il en est à peu près de même dans les autres provinces. Il y a peu de villes dont la banlieue n'ait pas quelques terrains non occupés ou abandonnés, et susceptibles d'être concédés à des gens qui voudraient sérieusement les cultiver. Ce système longtemps suivi à la Concordia, à l'Uruguay, à Gualeguaychu, a puissamment contribué à l'accroissement de ces petites villes, en y attirant beaucoup d'étrangers qui ont profité de ces concessions. — Aussi répéterons-nous ici ce que nous avons dit plus haut, que les seules ventes de terres publiques que l'on doive proscrire sont celles d'estancias, celles des 2, 6, 10 et même 20 lieues carrées de terrain, que l'on a concédées quelquefois avec tant de légèreté, et qui sont une perte sèche pour l'État, le prix misérable auquel elles sont vendues ou concédées en emphytéose ne pouvant constituer un revenu sérieux.

Dans la pratique actuelle, toute terre non occupée ou abandonnée, en quelque endroit que ce soit, peut être *dénoncée*, et doit être accordée au réclamant, s'il est prouvé qu'elle n'a jamais appartenu à

personne, ou qu'ayant été abandonnée, il y ait prescription. C'est ainsi que quelques individus actifs et laborieux ont pu, à force de démarches, se rendre maîtres de très-bons terrains, même dans le voisinage des villes, les fermer, les mettre en culture et les vendre ensuite à des prix élevés. — Il est vrai que ces conquêtes de terrain donnent lieu souvent à de longs procès, mais le *dénonciateur* intelligent s'en trouve toujours bien, s'il a eu soin de faire d'avance toutes les démarches nécessaires pour établir d'une manière incontestable que le terrain était *baldio*, c'est-à-dire non possédé.

Il faut observer que toutes ces concessions demeurent assujetties d'avance aux lois que le congrès édictera sur cette matière; cependant elles constituent déjà, pour l'impétrant, un droit de possession qui est parfaitement transmissible.

CHAPITRE IV.

Immigration et colonisation.

Si la population de la Confédération argentine était abandonnée à elle-même, elle s'accroîtrait sans doute, mais d'une manière inégale; nous avons vu en effet que, si sa progression est rapide aujourd'hui, elle a été assez lente pendant les deux premiers siècles de l'occupation espagnole. (Voyez page 260.) Avec l'immigration étrangère, au contraire, cette population peut augmenter dans une progression aussi rapide que celle des États-Unis, lesquels, de 4 millions d'habitants qu'ils avaient en 1790, sont arrivés à 30 en 1860, grâce à ce que, dans cette période de soixante-dix années, ils ont reçu 5 millions d'immigrants européens, qui ont surtout peuplé les territoires déserts de l'Ouest et la Californie. — Cet exemple doit fixer l'attention de tous les Argentins qui songent à l'avenir de leur pays, dont la faiblesse, à l'époque actuelle, s'explique assez par la disproportion qui existe entre sa population numérique et son immense territoire. Le gouvernement fédéral l'a si bien compris que, depuis six années, il a fait les plus grands efforts pour attirer l'immigration, et n'a épargné pour cela ni les bons procédés ni les sacrifices.

En effet, la première condition de progrès, aujourd'hui, pour la nation argentine, c'est de peupler son territoire, car le désert commence presque aux portes des villes, et, ainsi que nous l'avons déjà dit

(voyez p. 248), l'on n'y compte pas tout à fait deux habitants par mille carré. En amener, à ces contrées fertiles et salubres, c'est à la fois faire le bien du pays et le bonheur de tant de petits agriculteurs, qui, sur les terres fatiguées de l'Europe, se disputent un coin du sol, et, tout en l'arrosant de leurs sueurs, trouvent à peine de quoi y vivre misérablement.

Le bassin de la Plata semble avoir été préparé par la Providence pour servir de déversoir et de refuge à cette grande fraction des populations méridionales de l'Europe, que la haute valeur de la propriété et l'exiguïté de son revenu condamnent fatalement à une éternelle médiocrité. Encourager à l'émigration vers les contrées argentines, c'est contribuer à la solution de cette terrible question du paupérisme qui agite sans cesse les sociétés du vieux continent. Là, en effet, les classes pauvres et laborieuses trouveront un champ tout prêt pour leurs travaux, une ample compensation à leurs peines, surtout la réalisation de ce rêve du petit agriculteur européen : un domaine fertile, suffisamment étendu, une propriété susceptible de procurer un jour à sa famille une véritable aisance.

§ I. — *Colonisations anciennes.*

L'émigration vers d'autres contrées a commencé du moment où les hommes se sont trouvés en trop grand nombre sur un seul point. Depuis, les guerres civiles ou étrangères, les luttes de toute nature, les famines, les épidémies, une population surabondante, le désir d'améliorer sa position, la réputation de fertilité ou de richesse de certaines contrées, enfin le besoin inné chez certains hommes de changer de pays, furent les principales causes des émigrations, tantôt en masse, tantôt individuelles. Des considérations militaires et commerciales poussèrent aussi les gouvernements à fonder des colonies avec leurs propres citoyens, et à transporter dans des régions lointaines une image réduite, mais réelle de la métropole.

Les émigrations et les colonisations anciennes portent ces différents caractères. — Celles qui appartiennent aux premiers temps historiques sont des migrations de peuples entiers, venant à la conquête d'un nouveau territoire dont ils exterminent la population autochthone, comme la migration des Hébreux de l'Égypte à la terre de Chanaan, celle des Doriens dans la Grèce, d'où ils font disparaître les Pélasges, etc. — Plus tard, sous une civilisation plus avancée, des

groupes de hardis aventuriers vont fonder dans des îles et sur les côtes de la Méditerranée des colonies où l'on parle la langue, où l'on professe le culte de la mère-patrie, mais qui en sont parfaitement indépendantes et ont une existence politique propre.— Ainsi se peuplent les îles de l'Archipel, les côtes de l'Italie méridionale, la Sicile, les côtes de la Lybie, où fleurit Cyrène avant de tomber sous la domination persane. Les Phéniciens fondent Carthage, dont la puissance devient bientôt supérieure à celle de sa métropole; les guerres médiques poussent les Phocéens à aller s'établir dans le midi de la Gaule, où ils bâtissent l'antique Marseille.

Le système commercial des Carthaginois offre le seul exemple de colonies fondées dans un esprit analogue à celui des colonies européennes modernes. On les voit établir des comptoirs en Corse, en Sardaigne, en Espagne, sur les côtes septentrionales de Mauritanie, sans se préoccuper beaucoup des indigènes, qu'ils soumettent et exploitent, ou refoulent, ce qui explique le peu de racines de ces établissements. La grande expédition d'Hannon sur les côtes occidentales de l'Afrique, jusque dans le voisinage du cap Vert (509 ans avant Jésus-Christ, selon Walckenaer), a un caractère particulier, en ce qu'elle fut à la fois un voyage de découvertes et une entreprise de colonisation, puisque sa nombreuse escadre ne portait pas moins de trente mille colons, avec les vivres, les semences, les instruments aratoires, enfin tout ce qu'il fallait pour former des établissements durables. Plusieurs de ces colonies se soutinrent, en effet, jusqu'à l'époque de la ruine de Carthage.

Les Romains fondent aussi des colonies, mais celles-ci ont un cachet tout militaire. Ce sont des soldats avec leurs familles, auxquels on distribue des terres au milieu de populations réduites, et dont la présence doit maintenir la soumission. Le long du Rhin, du Danube et de l'Euphrate, frontières du grand empire, les colonies romaines sont des camps retranchés, des forteresses auxquelles sont adjoints des cantons cultivés ; mais tout y est sous un régime entièrement militaire.

Les invasions des barbares furent plutôt des migrations, tantôt de peuples entiers, tantôt de fractions de peuples, ou de simples expéditions guerrières ayant pour but le pillage, que des immigrations destinées à coloniser. Ainsi les Gaulois envoyèrent-ils plusieurs fois des essaims armés en Germanie, en Italie, en Grèce, et l'un d'eux même se fixa dans l'Asie Mineure, où l'on était tout étonné d'entendre parler le celtique dans la province qui prit d'eux le nom de

Galatie. Les Cimbres et les Teutons, détruits par Marius, étaient partis du Danemark, chassés, dit-on, par une irruption des flots de la mer. Les Helvétiens émigrèrent en entier pour aller s'établir dans la Gaule occidentale, et, dans leur route, furent exterminés par Jules-César. L'empire romain succombe, au cinquième siècle, sous les invasions répétées des barbares qui s'établissent sur ses ruines, et se fondent lentement avec la population vaincue, qu'ils dominent et transforment.

Le moyen âge n'offre d'autres colonisations en grand que celle des Arabes qui viennent occuper l'Espagne, la plupart des îles de la Méditerranée, et dominent le pays comme les Romains l'avaient dominé avant eux, à l'aide de colonies militaires assez nombreuses pour en imposer à la population conquise. — A l'époque des Croisades, l'occupation de la Palestine pendant un siècle et demi par les chrétiens d'Occident est une colonisation du même genre ; exclusivement militaire et religieuse, elle ne laisse guère de racines. — Pendant toute cette période, qui s'étend du dixième au quinzième siècle, les seules colonies fondées dans un but commercial sont celles des républiques de Gênes dans la mer Noire, et de Venise sur les îles et côtes de la Grèce.

§ II. — *Colonisations modernes.*

Il faut arriver à la fin du quinzième siècle pour voir se réveiller dans toute l'Europe l'esprit d'aventures et d'entreprises lointaines au bruit de la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, et bientôt à l'étrange nouvelle d'un nouveau monde trouvé par Colomb. — Les Portugais triomphent en Afrique, aux Indes orientales, et cette nation, si peu nombreuse, cantonnée dans un coin de la Péninsule, trouve dans un indomptable courage et une activité sans égale le moyen de couvrir de riches et puissants établissements les côtes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Goa, Melinde, Angola, enfin le Brésil, témoignent de leur génie colonisateur.

Nous savons ce qu'accomplit l'Espagne dans les deux Amériques. — Depuis la Californie et les Florides jusqu'au détroit de Magellan, c'est-à-dire sur un espace de 84 degrés en latitude, elle avait jalonné ses fondations coloniales. C'était un empire plus vaste en étendue que ne le furent jamais ceux d'Alexandre, de César, et même des grands conquérants asiatiques, puisqu'il n'embrassait pas moins de six cent

mille lieues carrées.—A son exemple, les autres nations européennes réclament leur part de ce monde nouveau. La France occupe le Canada, la Louisiane, la moitié de Saint-Domingue, première possession espagnole au delà de l'Atlantique, quelques îles du golfe Mexicain, une partie de la Guyane. L'Angleterre forme des établissements sur la côte orientale de l'Amérique du Nord; elle enlève la Jamaïque à l'Espagne, puis quelques autres parties des Antilles, et s'établit également à la Guyane. La Hollande en fait autant; enfin il n'est pas jusqu'à la Suède et au Danemark qui n'aient des comptoirs dans la mer du Mexique.

Toutes ces colonies fondées dans le courant des seizième et dix-septième siècles étaient dans une dépendance étroite de la métropole, dont elles devaient consommer les produits, et où elles avaient uniquement à importer des matières premières, comme objet d'échange.

Le système espagnol et portugais se montra plus exclusif encore, en interdisant la visite des étrangers dans ses établissements d'outre-mer, en cachant soigneusement au reste du monde l'état plus ou moins avancé de cet empire transatlantique, sur les richesses duquel la renommée contait des merveilles que grandissait encore l'éloignement. La célébrité des métaux précieux du Mexique et du Pérou avait appelé d'Espagne de nombreux aventuriers, auxquels se joignaient un certain nombre d'autres Européens qui servaient dans les armées espagnoles, alors les premières du vieux continent. La liberté éphémère dont jouirent les premiers établissements succomba bientôt sous l'absolutisme intronisé par le fils de Charles-Quint, et que ses successeurs consommèrent par l'application d'un régime fiscal qui ne tendait à rien moins qu'à maintenir l'agriculture et l'industrie de ces régions dans une éternelle enfance, et à les rendre à jamais tributaires de la mère-patrie. Dépouillés de toute initiative, soumis à une implacable tutelle, les Hispano-Américains durent tout recevoir de la Péninsule : magistrats, officiers, soldats, employés publics, aussi bien qu'objets manufacturés. Dans certaines contrées, au Mexique, par exemple, la culture de la vigne et de l'olivier fut défendue, pour forcer les habitants à consommer les vins et les huiles de l'Andalousie. Tout navire étranger était banni des ports d'Amérique. Quant à la population, réduite à se croiser presque exclusivement avec les races indigènes, elle ne s'accrut qu'avec une extrême lenteur. — Un pareil régime dut contribuer autant que le climat à donner ces habitudes d'insouciance et de paresse si amèrement reprochées depuis à ces peuples.

Bien différentes étaient les colonies fondées par la race anglo-saxonne, et qui, sous un climat moins beau, sur une terre moins fertile, développèrent patiemment, avec moins d'éclat, mais avec une fermeté constante, toutes les qualités de leur race intelligente, laborieuse et méthodique. Pendant près d'un siècle, le gouvernement anglais s'occupa peu de ces établissements, et les laissa se gouverner à leur guise sous le régime municipal qu'ils avaient adopté ; régime qui faisait de chaque province une sorte de république tout à fait indépendante et parfaitement capable de se suffire à elle-même. Déjà, vers le milieu du dix-huitième siècle, le progrès de leur population et leur prospérité étaient remarquables. Bientôt l'abandon du Canada par la France et son annexion aux possessions de la couronne d'Angleterre, vinrent augmenter leur importance et leurs richesses. Ce fut peu d'années après que la mère-patrie créa ces impôts impopulaires qui préparèrent l'explosion.

On sait les péripéties de cette lutte, qui se termina par l'indépendance absolue des Provinces-Unies et la création d'une nationalité nouvelle. Dès lors il devenait évident que l'exemple donné par l'Amérique du Nord serait suivi, dans un temps plus ou moins rapproché, par l'Amérique du Sud, quoique sa situation morale et matérielle fût bien inférieure encore à celle de son aînée. En effet, trente années ne s'étaient pas écoulées encore depuis cette époque mémorable, que, le 25 mai 1810, Buénos-Ayres jetait la première le cri d'indépendance, et que toute l'Amérique espagnole suivait son exemple. Malheureusement, si, grâce aux institutions politiques qui avaient préparé l'émancipation nord-américaine, une ère de paix et de prospérité suivit de près ce grand événement ; les populations hispano-américaines, au contraire, jetées sans transition du régime absolutiste colonial dans un régime de liberté pour lequel elles n'étaient pas mûres, tombèrent bientôt dans une véritable anarchie. Voilà près d'un demi-siècle qu'elles s'agitent pour conquérir l'ordre, la paix, la vraie liberté, et cependant chaque jour voit éclater dans ce vaste empire, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, de nouvelles et incessantes révolutions. Telle est, en ce moment, la triste condition du Mexique, de l'Amérique centrale, de la Nouvelle-Grenade, du Pérou, de la Bolivie, etc. Seuls aujourd'hui, le Brésil, le Chili et enfin la Confédération argentine, sont parvenus à fonder un gouvernement stable et des institutions régulières.

Mais n'allons pas conclure de cette agitation constante, de ces secousses plus apparentes que profondes, que ces pays rétrogradent

vers la barbarie ou que même leur civilisation reste stationnaire. Au milieu de toutes ces révolutions et malgré elles, les républiques sud-américaines ont fait et font chaque jour des progrès notables à tous les points de vue ; seulement, comme ces progrès sont moins rapides qu'en Europe, et surtout que dans l'Amérique du Nord, ils frappent moins les yeux.

De l'autre côté de l'Atlantique on prête plutôt l'oreille au bruit que fait la chute de leurs gouvernements souvent éphémères, au récit des luttes qui l'ont préparée, qu'à l'histoire du progrès de ces peuples dans les voies de la civilisation. On ignore qu'à présent, dans toutes les classes de la société sud-américaine, le niveau de l'éducation morale et intellectuelle s'est élevé, que l'instruction supérieure s'est répandue. On ne se rend pas compte du développement qu'ont acquis, depuis quinze années seulement, l'agriculture, l'industrie et le commerce, de toutes les entreprises qui s'y forment, du nombre d'Européens qui y portent leur activité inquiète, et exploitent concurremment avec les nationaux qu'ils instruisent et stimulent, les richesses de ces magnifiques contrées. — Mais l'ère des agitations stériles se fermera un jour, et, arrivés enfin à la période de calme et de paix qui suit l'enfantement pénible des nationalités durables, ces États ne tarderont pas à donner au vieux monde et à leurs aînés du Nord le spectacle d'une organisation sociale remarquable et d'une immense prospérité matérielle.

§ III. — *Colonisation à l'époque actuelle.*

Après les grandes luttes de la république et de l'empire français, le rétablissement du commerce, si longtemps gêné, et même parfois interrompu entre les divers points du globe, imprima un essor considérable à la navigation, et amena dans les ports des deux Amériques une foule d'Européens. La réputation de bien-être, de liberté, de sécurité, dont jouissaient les États-Unis du Nord, y attira des immigrants, dont le nombre s'accrut chaque année.

L'émancipation des anciennes colonies espagnoles et portugaises y fit venir également des étrangers ; mais combien leur nombre était insignifiant auprès des flots d'immigrants qui se précipitaient vers les rives du Missisipi ! De 1830 à 1848, la conquête de l'Algérie par la France, l'extension de la domination anglaise aux Indes orientales, la facilité plus grande des communications par l'action de la vapeur, enfin l'importance toujours croissante du commerce trans-

atlantique, vinrent donner une impulsion nouvelle à l'émigration européenne, qui prit bientôt le caractère d'un fait social d'une portée immense lorsqu'on découvrit les prodigieuses richesses en métaux précieux de la Californie et de l'Australie. Les gouvernements s'en émurent et durent aviser, non pour ralentir ou arrêter ce mouvement, mais pour le régulariser, et surtout en moraliser les moyens.

Le courant est désormais établi : chaque année, 3 à 400,000 Européens quittent leur patrie pour chercher fortune ailleurs, alors qu'en 1840 ce nombre ne s'élevait encore qu'à 140,000. Les Iles Britanniques et l'Allemagne fournissent principalement cette immense émigration, qui jusqu'ici ne profite guère qu'à l'Amérique du Nord et à l'Australie, tous les autres pays ensemble ne recevant pas la dixième partie du torrent colonisateur qui va peupler ces deux régions. Les émigrants du midi de l'Europe, c'est-à-dire de la France méridionale, de l'Italie et de l'Espagne, recherchent la Plata et les anciennes colonies espagnoles, où les attirent des sympathies de race et des similitudes de langage, de religion, d'habitudes, qu'ils ne retrouvent point dans l'Amérique du Nord ; mais leur nombre est beaucoup trop restreint ; il faudrait qu'il décuplât annuellement pour que l'on vît se reproduire ici quelque chose du progrès inouï des États de l'Union nord-américaine. La situation actuelle de ce pays est néanmoins rassurante ; car, une fois la paix solidement établie, le crédit se consolide de lui-même, et l'immigration afflue tôt ou tard là où l'acquisition de la terre est aisée, le salaire élevé, la vie facile.

Même aux États-Unis, la marche de l'immigration a été lente dans les commencements. — Suivant M. N. Bromwell, pendant les dix premières années, de 1784 à 1794, elle fut à peine sensible, et se réduisit, par année, en moyenne, à 4,000 personnes venues principalement des ports français et anglais. Après 1794, les commotions politiques de l'Europe firent monter annuellement ce nombre à 10,000 ; il diminua beaucoup de 1802 à 1815, pendant les guerres de l'Empire, et ne reprit qu'en 1817, année dans laquelle on compta 22,240 immigrants. C'est à partir de cette époque que l'on possède des documents officiels sur le mouvement des passagers débarqués dans les ports de l'Union.

En 1819 le Congrès vota plusieurs lois utiles pour régler cette matière, et détruire une foule d'abus dont les immigrants étaient victimes à bord des navires qui les transportaient. Dès lors le courant se régularisa et s'accrut d'année en année.

Ainsi l'on compta :

De 1820 à 1829 inclusivement..........	128,502 immigrants.
De 1830 à 1839	538,381 —
De 1840 à 1849.........................	1,427,337 —
De 1850 à 1855.........................	2,113,404 —
Total général..........	4,207,624 immigrants.

Sur ce total on trouvait :

Hommes.....................	2,495,080.
Femmes.....................	1,679,136.

Dans ces 36 années, les pays suivants ont donné :

La Grande-Bretagne (surtout l'Irlande)....	2,743,445 immigrants.
L'Allemagne...........................	1,242,081 —
La France............................	188,725 —
	4,174,251 immigrants.

Le reste est fourni par tous les autres pays du globe.

Les races gréco-latines ne donnent que 300,000 émigrants au plus sur ce chiffre, d'où il suit que 93 pour 100 de cette immigration sont composés de races germaniques et de races celtiques (les Irlandais).

De 1856 à 1860, le courant est un peu diminué, mais toujours considérable ; de sorte qu'en 1860 le chiffre total de l'immigration étrangère aux États-Unis arrive à dépasser cinq millions.

On voit que c'est surtout depuis 1850, c'est-à-dire depuis la découverte des mines d'or d'Australie et de Californie, que la fièvre d'émigration s'est emparée des Européens; en effet, on a pu évaluer aux chiffres suivants les émigrations :

Anglaise.	Allemande.
1849. — 300,000	185,000
1850. — 282,000	195,000
1851. — 336,000	245,000
1852. — 369,000	307,000
1853. — 359,000	368,000
1,646,000	1,300,000

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sur le total des émigrations anglaises, pendant cette période de cinq années, il y en a eu 1,185,000 pour des contrées étrangères aux possessions natio-

nales (1). — Ces émigrations, comme celles d'Allemagne, sont presque toutes pour les États-Unis. — Dans le même temps, il n'est pas sorti des ports d'Europe plus de 100,000 Français, qui se sont dirigés vers l'Amérique du Sud, la Californie et l'Australie. — Pour sa part, la Plata n'a pas reçu plus de 10,000 de ces Français, sur un nombre total de 30,000 immigrants de tous pays qui y ont débarqué pendant cette même période de six années, chiffre bien faible, comme on voit ; mais c'était l'époque où la guerre de Montevideo durait encore, c'était celle de la dictature du général Rosas et des agitations qui suivirent sa chute (2).

§ IV. — *Colonisation dans la Plata.*

Nous avons raconté avec détails en traitant de l'immigration européenne dans le Rio de la Plata depuis 1820 (chap. III, § II,

(1) De 1830 à 1846, l'émigration anglaise était en moyenne de 81,000 individus par an; mais, à partir de 1847, le chiffre en a augmenté dans les proportions suivantes :

1847	258,270
1848	248,089
1849	299,493
1850	280,849
1851	355,966
1852	329,337

Il est parti d'Angleterre, depuis le 1er janvier 1815 jusqu'au 31 décembre 1852, par conséquent en trente-huit ans : 3,463,292 émigrants, sur lesquels 1,791,446, c'est-à-dire plus de la moitié, dans ces dernières années. (*Rapport de la Commission d'émigration*, en date du 21 avril 1853 et cité par le *Journal des Économistes*, janvier 1855.)

(2) L'émigration européenne s'est faite dans les proportions suivantes pendant ces dernières années :

	Émigration totale :	dont, par le port du Havre.	
1854	460,697	97,000	émigrants.
1855	206,065	28,000	—
1856	279,242	21,000	—
1857	341,609	45,000	—
1858	185,259	30,000	—
1859	?	15,000	—

Chiffres donnés par le Congrès de statistique de 1860, à Bruxelles. *Journal de Statistique*, juillet 1860.

L'émigration, qui avait notablement diminué en 1858 et 1859, paraît reprendre en 1860. Ce sont toujours l'Angleterre et l'Allemagne qui fournissent le plus d'émigrants, et les États-Unis, l'Australie et le Canada qui en attirent le plus grand nombre ; la Plata ne vient qu'en quatrième ligne.

Nous ne parlons pas ici de l'Algérie, qui se trouve dans des circonstances particulières, et

page 228); comment cette immigration, qui avait été si considérable de 1837 à 1842, s'était arrêtée lors du siége de Montevideo. Nous avons dit pourquoi Buénos-Ayres, qui pendant la dictature du général Rosas plaisait peu aux immigrants, avait cependant commencé à en recevoir, à partir de 1849, et les espérances de paix et de tranquillité que fit concevoir la chute de cet homme funeste, espérances bientôt frustrées par les nouveaux troubles qui éclatèrent sur les deux rives de la Plata, aussi bien à Montevideo qu'à Buénos-Ayres. Nous n'avons donc point à y revenir.

Nous insisterons seulement sur le tort que font à tous les États du Rio de la Plata leurs agitations fréquentes que la distance grossit, et l'influence fâcheuse qu'elles ont sur l'immigration. L'Europe juge les apparences plutôt que le fond; ignorante des faits, elle croit ces pays fatalement condamnés à une anarchie éternelle, parce que quelques coteries se querellent à Montevideo ou à Buénos-Ayres, tandis que les masses, aujourd'hui parfaitement indifférentes, restent étrangères à ces luttes de partis et ne songent qu'à leurs travaux.

L'histoire des républiques sud-américaines, et de celles de la Plata surtout, y est donc peu connue; on n'y prête qu'une attention médiocre aux récits de ce qui se passe de l'autre côté de l'Atlantique, et l'on se hâte de juger, sans se rendre compte des faits et des enseignements qu'ils portent avec eux. De là, les erreurs commises quelquefois par les gouvernements européens dans leurs relations avec ces contrées, et l'insouciance du public à leur égard. On ne se préoccupe point encore de l'immense avenir que de pareils États, *dont la population augmente rapidement*, dont les ressources grandissent chaque jour, ouvrent à l'activité européenne à l'étroit dans son coin du vieux continent, et combien, loin d'être un mal pour le pays qui la fournit, l'émigration y développe l'esprit de commerce et d'entreprise, y favorise la navigation et toutes les industries qui en dépendent.

Que l'on consulte les annales du commerce extérieur de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Sardaigne, etc., depuis trente années, et l'on verra de combien a grandi celui fait avec l'Amérique du Sud, et à quel chiffre y montent aujourd'hui les exportations et importations annuelles. La somme de toutes ces transactions a quintu-

dont la population d'origine européenne s'élève aujourd'hui à près de 250,000 âmes, en dehors de l'armée, bien entendu.

(Voyez le mémoire de M. Horace Say sur l'*Émigration européenne au dix-neuvième siècle.* — *Annuaire de l'Économie politique et de la statistique*, pour 1855, page 141.)

plé depuis 1830, et le mouvement commercial y continue sa marche ascendante, malgré les agitations plus bruyantes que profondes dont ces pays sont le siége depuis 1852, époque à laquelle le général Rosas a disparu de la scène politique.

C'est surtout dans la Plata que cette progression est sensible. C'est, comme nous l'avons vu, de tout le continent du Sud le point le plus recherché par les immigrants étrangers, celui où la colonisation est le plus facile, où elle offre le plus d'avantages immédiats, aussi bien aux colons qui viennent d'eux-mêmes, qu'à ceux qui se chargent de les y envoyer. — Il y a donc nécessité de mieux apprécier les événements qui s'y passent et de les juger d'une manière plus saine.

Il ne faut pas que l'on croie toujours que Buénos-Ayres et Montevideo sont tout dans cet immense bassin de la Plata, et qu'à chaque trouble qui éclate dans l'une de ces villes, l'agitation gagne et convulsionne le reste du pays. Certes ces deux grands centres de population sont d'une haute importance, mais il y en a d'autres après eux qui se forment sans bruit, mais d'une manière sûre, et groupent autour d'eux des intérêts considérables qui commencent à peser dans la balance de la production et du commerce général de ces régions. Les provinces riveraines du Parana et de l'Uruguay, celles de l'intérieur de la Confédération argentine sont dans ce cas : Rosario, Santa-Fé, Parana, Corrientes, Gualeguaychu, l'Uruguay, Cordova, Tucuman, Mendoza, San-Juan, Salta, etc., deviennent aujourd'hui de véritables places de commerce, puissantes aussi bien par leur mouvement d'affaires que par leur influence politique, et qui ont voix au chapitre lorsqu'il s'agit des intérêts généraux du pays. C'est ainsi que, malgré l'absence de Buénos-Ayres, grâce à Dieu ralliée aujourd'hui, mais qui pendant huit années s'est tenue à l'écart, la Confédération argentine n'en a pas moins grandi; et pendant qu'ailleurs on se faisait une guerre de rivalités stériles et d'amours-propres impuissants, elle a su, sous une administration ferme et intelligente, jouir d'une paix réelle et développer vaillamment les éléments de prospérité qu'elle renfermait.

Voilà ce qu'il aurait fallu apprécier, au lieu de se laisser effrayer par des craintes de révolutions nouvelles, de guerres acharnées pareilles à celles qui, de 1830 à 1852, abreuvaient les champs argentins du sang des Unitaires et des Fédéraux. Il aurait fallu sentir que l'ère de la barbarie dont Rosas s'était fait le champion était fermée et que la civilisation avait vaincu.

Les derniers événements (ceux de 1860) ont prouvé, en effet, que

l'éducation politique des Argentins avait fait de grands pas, et que l'oubli du passé, l'union de toutes les provinces, aussi bien des plus riches et des plus puissantes, comme de celles moins favorisées de la fortune, étaient des nécessités sociales comprises et acceptées par tous.

Sous l'empire des inquiétudes qu'inspirèrent les événements du 11 septembre 1852, qui parurent rouvrir l'ère des révolutions qu'on espérait fermée par la chute de la dictature, on se défia donc de la stabilité du pays; les entreprises d'immigration sur une grande échelle se suspendirent, et les capitaux, toujours timides, hésitèrent à se montrer. Cette défiance persista pendant toute la période que Buénos-Ayres resta séparé de la Confédération argentine, et, malgré des progrès très-réels accomplis de part et d'autre, il n'y eut certainement pas tout le développement industriel et commercial qui se fût effectué sans cette déplorable querelle.

C'est surtout l'esprit d'entreprises qui fit défaut. On craignait pour l'avenir, et les capitaux se cachaient, au lieu d'entrer hardiment dans la circulation et de féconder des projets qui eussent contribué puissamment à la prospérité du pays. Cette défiance retenait également les capitaux étrangers; et cependant quel plus bel avenir pour les possesseurs de fonds qui, en Europe, ne trouvent à les faire valoir qu'à 5 pour 100 au plus, alors que, dans la Plata, le moindre intérêt est partout de 12 pour 100 sur bonne hypothèque ou sur des maisons offrant toute garantie! On y trouve même des placements à peu près sûrs à 18, à courte échéance, lorsque, étant soi-même sur les lieux, on peut surveiller chaque jour ses intérêts. De petits capitalistes n'y exercent pas d'autre industrie et grossissent ainsi en peu d'années leur premier apport. Quel avantage n'y aurait-il donc pas ainsi pour des fortunes médiocres à pouvoir placer une partie de leur avoir à des intérêts légaux aussi élevés, et combien le commerce local aurait à profiter de l'affluence des capitaux qui lui manquent aujourd'hui pour agrandir le cercle de ses opérations!

Quant au gouvernement de la Confédération argentine, il a tout fait pour inspirer la confiance dans l'avenir de la République: — d'abord en remplissant scrupuleusement les engagements qu'il a contractés lui-même, soit envers des banquiers, soit envers de simples particuliérs, quelque onéreux qu'aient été les sacrifices qu'il a dû s'imposer à cet effet; — puis en patronnant, en aidant même toutes les publications susceptibles de jeter quelque lumière sur la Confédération, — et enfin en favorisant ouvertement l'immigration vers la Plata.

La constitution d'ailleurs lui en faisait un devoir, qu'il a consciencieusement rempli. Grâce à son influence hautement proclamée, vigoureusement soutenue, partout les étrangers ont été bien accueillis, soigneusement protégés, aidés dans toutes les circonstances où on a pu le faire. Les préjugés qui pesaient sur eux dans quelques localités ont disparu, et tous les Argentins ont fini par comprendre que l'immigration seule, mais sur une large échelle, pouvait donner au pays la force, la richesse et développer ses ressources. La hausse rapide de toutes les valeurs immobilières, partout où les immigrants se sont établis en nombre, a convaincu les plus incrédules en les enrichissant. L'admission affectueuse de l'étranger par le fils du pays, son assimilation avec lui, sont donc aujourd'hui des faits accomplis (1).

Pour ce qui est de l'immigration collective, l'administration argentine l'a provoquée par des contrats, par des traités, dans lesquels elle s'est montrée aussi généreuse que bienveillante, et dont le trésor public, malgré ses embarras, a largement fait les frais. — Ce n'est pas que l'État ait cessé de considérer l'immigration individuelle comme la plus utile, la moins chère, la plus avantageuse au pays; mais celle-ci n'arrivait point assez vite, et les agents de colonisation promettaient des résultats plus prochains.

(1) Les avantages de l'immigration sont aujourd'hui si bien compris par tous les habitants du Rio de la Plata que des Sociétés locales à Montévideo, à Buénos-Ayres et à Rosario, se sont formées pour la protection des immigrants au moment de leur arrivée, et que les provinces même ont envoyé des fonds pour payer le transport des ouvriers dans l'intérieur. Celle de San-Luis l'a fait en 1857; celles de Mendoza et de San-Juan se préparaient à le faire lors de notre départ en 1859.

C'est ainsi que la *Société auxiliatrice des immigrants* à Montévideo avait installé, en 1852, une vaste maison où l'hospitalité leur était donnée, où des vivres à prix réduit leur étaient fournis et où chaque propriétaire pouvait aller embaucher les travailleurs dont il avait besoin. Un agent à demeure dans l'établissement inscrivait sur un registre *ad hoc* et par catégories les nouveaux arrivants, suivant leur sexe, leur âge, leurs professions, et chacun pouvait ainsi trouver immédiatement une occupation utile. Il y avait une telle demande de travail, que nul n'y séjournait plus de trois ou quatre jours.

Quelque chose d'analogue a été fait à Buénos-Ayres et au Rosario, et il serait bien à désirer que ces établissements fussent perfectionnés et d'autres établis sur les principaux points du littoral. Le colon qui arrive isolé a besoin de ménager ses ressources et d'être guidé; on comprend donc l'utilité d'un établissement où il peut vivre quelques jours à bon marché, au lieu d'être exploité dans ces petites auberges ou cafés borgnes qui pullulent dans les ports, bouges où des officieux les égarent par de faux renseignements pour leur arracher leurs derniers écus. La multiplication de pareilles maisons de refuge deviendrait un encouragement puissant pour l'immigrant qui hésite naturellement à partir, dans la crainte de se trouver isolé, perdu, à son arrivée dans un pays qu'il ne connaît pas.

C'est ainsi que le docteur Brougnes conclut avec la province de Corrientes, en janvier 1853, un traité par lequel il se compromettait à envoyer, dans le courant de dix années, à raison de deux cents en deux ans, mille familles de cultivateurs composées de cinq personnes, prises dans les départements du midi de la France. — On devait donner à chacune d'elles vingt cuadras (33 hectares) de bonnes terres bien situées, deux bœufs de travail, deux chevaux ou juments, huit vaches pour la production, les semences nécessaires en coton, tabac, blé, maïs, canne à sucre, etc.; une chaumière composée de deux pièces, et 600 kilogrammes de farine pour vivre la première année. Enfin un terrain communal de quatre lieues carrées était annexé à chaque colonie (voir aux Notes et Documents) pour l'élève du bétail. — En échange de tout cela, les colons devaient rembourser au gouvernement de Corrientes la somme de 200 piastres, ou 1,000 francs, après la seconde année, ou après la troisième, si l'une des récoltes avait manqué. En outre, les colons étaient tenus de donner, pendant cinq années, le tiers du produit du sol à l'entrepreneur qui leur avait fait les avances de fonds pour leur passage et ménagé ce contrat avantageux avec le gouvernement correntin. — En 1854 le gouvernement fédéral prit à sa charge le contrat qu'avait signé le gouvernement provincial de Corrientes, le remboursa de ses avances, et continua à pourvoir aux dépenses de la colonie pendant le temps stipulé. — Après les premières difficultés d'un pareil établissement, la colonie de *San-Juan-del-Puerto-de-Santa-Ana*, la plus anciennement fondée et qui a déjà quatre années d'existence, a fini par bien marcher. Elle est située sur la rive gauche du Parana, juste en face de l'embouchure du Rio-Paraguay, et à six lieues de la ville de Corrientes. — En faisant la description de la province de ce nom, nous en parlerons en détail.

Dans la province de Santa-Fé, à sept lieues de sa capitale, au milieu de la belle plaine située à l'ouest du Rio-Salado, M. Aron Castellanos a établi la colonie de *la Esperanza*, sur un terrain cédé par le gouvernement de la province. Cette colonie, qui se compose aujourd'hui de 1,500 personnes, est dans le meilleur état. Les conditions étaient exactement les mêmes que celles du docteur Brougnes, sauf la prestation du tiers des récoltes, qui était remplacée par des arrangements particuliers entre l'entrepreneur et les colons. (Voir aux Notes et Documents.) — En 1858, le gouvernement fédéral a complétement désintéressé M. Castellanos par une somme de 600,000 francs,

en remboursement des avances qu'il avait faites, et a pris la colonie à sa charge. Celle-ci, depuis 1856 qu'elle est fondée, a continuellement prospéré, malgré le fléau de la sauterelle, qui lui a enlevé en 1858 presque toutes ses récoltes. Le gouvernement se contente du simple remboursement de ses dépenses, et beaucoup de colons, déjà libérés, sont entièrement propriétaires de leurs terrains.

A las Conchas, à sept lieues au-dessus de la ville de Parana et sur les rives mêmes du fleuve, une autre colonie, qui compte déjà plusieurs années d'existence, prospère également, surtout depuis que des colons allemands sont venus grossir les rangs des premiers établis. C'est aussi le gouvernement fédéral qui a pourvu dans le principe à la plus grande partie des dépenses.

Le général Urquiza lui-même, à la fin de 1857, a installé dans ses terres, au bord du fleuve Uruguay, une colonie formée de Suisses et de Français, qui est en pleine prospérité. Le terrain est excellent, et sa situation, à huit lieues au-dessus de la ville de la Concepcion del Uruguay et à deux lieues de Paysandu, est des plus favorables pour le commerce. Les conditions sont analogues à celles des autres colonies dont nous venons de parler. Les colons reçoivent seize cuadras (27 hectares) de terrain évaluées 100 piastres (500 fr.), puis du bétail et des semences évaluées au même prix, en tout 1,000 francs; ils doivent commencer à rembourser 200 francs par an au bout de la seconde année. S'ils ne peuvent le faire, ils payent un intérêt jusqu'à remboursement intégral de la somme première (1,000 fr.). La propriété leur appartient alors complétement. — Cette affaire est personnelle à M. le général Urquiza, qui a l'intention d'établir trois autres colonies autour de sa belle propriété de San-José, proche de la ville de l'Uruguay.

Des concessions de terres ont été faites dans le même but à la compagnie de navigation du Rio-Salado (Juramento), à celle du Rio-Vermejo, etc., et le gouvernement argentin est disposé à en faire à toutes les compagnies sérieuses qui se présenteront et offriront des garanties suffisantes. Nous avons déjà parlé des établissements militaires et coloniaux de la frontière des Indiens, soit dans le Nord, soit dans le Sud. (Voyez p. 207.) Tous ces efforts prouvent assez combien l'administration présidée par le général Urquiza est convaincue de la nécessité de créer des établissements agricoles,

aussi bien à l'aide des étrangers que des nationaux, et quelle importance elle attache à tout ce qui peut attirer et fixer l'immigration.

L'émigration hésite encore à se détourner des États-Unis pour se diriger vers la Plata, mais elle y viendra un jour : car, indépendamment de ce qu'il commence à se former, dans l'Amérique du Nord, un parti hostile à l'étranger (les Know-Nothings), les ressources des régions argentines, une fois mieux connues, suffiront pour y attirer les colons, et, le courant une fois bien établi, rien ne pourra désormais l'arrêter. Il ne faut pas oublier que ces régions comptent déjà, comme nous l'avons dit, 120,000 étrangers, dont la moitié venus depuis une douzaine d'années, et tous, sauf les habitants des colonies, arrivés individuellement sur les invitations de parents ou d'amis qui trouvent le pays à leur goût et facilitent le voyage de leurs proches, en leur envoyant des renseignements et même des fonds (1). Ajoutez à cela que le pays devenant chaque jour plus tranquille, l'industrie et l'agriculture s'y développant comme elles le font, il offre plus de ressources, plus de travail, plus de bien-être; qu'il s'assimile de plus en plus à l'Europe, à ce point que l'immigrant semble ne pas avoir changé de patrie, et ne trouve de différence que dans un ciel plus beau et une terre plus fertile.

Tout cela ne suffirait cependant pas pour attirer une masse considérable de colons, si l'on n'agissait directement, en Europe, sur les pays qui fournissent le plus à l'émigration vers l'Amérique du Sud,

(1) Depuis que l'émigration irlandaise pour les États-Unis s'est faite dans de si énormes proportions, des calculs officiels portent aux chiffres suivants les sommes envoyées par les colons irlandais de l'Union en Irlande, pour y favoriser le départ de leur parents et amis :

1848	11,500,000 fr.
1849	13,500,000
1850	23,925,000
1851	24,750,000
1852	37,101,000
TOTAL	110,776,000 fr.

Cet argent, sorti des États-Unis, y est rentré en partie par les valeurs que les nouveaux immigrants ont apportées avec eux.

C'est ainsi que l'on calcule que chaque immigrant allemand emporte aux Etats-Unis une somme monnoyée de 200 fr. Or que l'on calcule ce que doivent avoir donné, dans ce cas, les treize cent mille colons de race germanique qui dans ces derniers temps sont allés dans l'Amérique du Nord : ce sont deux cent soixante millions de francs qu'ils y ont mis dans la circulation, sans compter le capital créé par leur travail. (Horace Say, *Annuaire de l'Économie politique pour* 1856, pages 543 et 562.)

tels que l'Allemagne, la Suisse, le Piémont, le midi de la France, la Savoie, l'Espagne, etc. — La plupart des personnes qui s'occupent de recruter des émigrants réclament certaines primes pour récompense, fort légitime du reste, de leurs peines. C'est généralement un droit d'inscription versé par l'émigrant, puis une prime payée par l'armateur qui l'embarque, etc. Ces primes, plus ou moins élevées, suffisent aux recruteurs, qui naturellement se préoccupent beaucoup plus de la quantité que de la qualité des colons qu'ils raccolent; mais les entrepreneurs de colonisation, qui spéculent sur ce que pourra rendre plus tard le colon une fois établi, sont naturellement forcés, dans leur intérêt même, de s'enquérir de la moralité des gens qu'ils veulent expédier outre mer; — c'était le caractère des colonisations Brougnes et Castellanos. — On comprend que pour ces sortes de spéculations il faut avoir des fonds considérables afin de faire face aux avances nécessaires aux colons; d'un autre côté, beaucoup de ceux-ci ne se préoccupent guère du remboursement du prix de leur passage, ou des autres avances qu'on leur fait sur le terrain de la colonie. Les uns se découragent et s'en vont, d'autres ne payent pas, et l'on hésite à les exproprier. Des particuliers ne peuvent supporter de pareilles mises de fonds et se trouvent singulièrement embarrassés si le gouvernement ne vient à leur aide, comme il l'a fait en plusieurs cas.

Or le gouvernement argentin ne veut plus aujourd'hui coloniser directement; il juge avoir assez fait en sacrifiant 300,000 piastres pour les colonies de San-Juan, Esperanza, San-Geronimo, Conchas, *etc.*, et en *témoignant ainsi de son désir de favoriser l'immigration* de tout son pouvoir. C'est à l'industrie particulière à faire le reste. L'administration donne des terres publiques d'étendue suffisante et bien situées; elle exempte de droits le mobilier des colons, et tout ce qui leur est nécessaire, mais elle ne s'en charge pas elle-même. — Pour éviter la spéculation, ces concessions de terre ne sont définitives que lorsque les conditions de la concession, c'est-à-dire l'occupation du sol par le nombre stipulé de familles agricoles, sont effectives. En outre, elle est décidée à tenir la main à ce que tous les engagements soient remplis, aussi bien de la part des entrepreneurs que de celle des colons.

Les gouvernements européens ont, à l'exemple des États-Unis, pris les mesures les plus sages (voyez aux Notes et Documents) pour que l'émigrant ne soit pas exploité à bord des navires qui le transportent, et fasse le voyage dans des conditions de salubrité et de

sécurité satisfaisantes. Le gouvernement argentin n'a donc point à se préoccuper des transports qui se font sur des navires déjà soumis à une inspection sérieuse en Europe, mais il veille à ce que le colon ne soit pas frustré des avantages promis par ceux qui l'ont amené et l'ont placé sur les terres concédées par l'État. Il nomme un directeur, un juge de paix, un maître d'école, un curé, enfin des autorités choisies dans la nation qui compose la majorité de la colonie nouvelle, il l'exempte d'impôts pendant dix ans et lui conserve sa nationalité. Avec ce régime, toute colonie doit nécessairement prospérer.

Quant aux bénéfices qui doivent revenir aux entrepreneurs de colonisation, on doit bien se pénétrer avant tout que, pour que des spéculations de cette nature donnent des résultats avantageux, il faut qu'elles soient menées par des compagnies puissantes, assez riches pour ne pas compter sur la moindre parcelle de remboursement avant la fin de la troisième année. A ce compte on peut faire hardiment de la colonisation : car, une fois le colon bien installé, sa ferme en plein rapport, et pour cela il faut du temps, il lui est possible de commencer à rembourser par annuités et de se libérer dans un temps assez court. — L'écueil contre lequel ont eu à lutter d'abord les colons de Santa-Fé et de Corrientes a été l'irrégularité des avances, soit en argent, soit en nature, qui devaient leur être faites, ce qui plus d'une fois a fait perdre aux colons un temps précieux. Pour qu'une colonie agricole réussisse immédiatement, il faut que tout ce qui a été promis au colon lui soit avancé dès son arrivée, afin qu'il ne se décourage pas et prenne confiance dans son avenir. Et puis tous les colons ne sont pas intelligents et laborieux; parmi eux il y a quelquefois des fainéants, et même, comme partout, des mauvais sujets, enfin des hommes inquiets pour lesquels le changement est une nécessité et qui ne se trouvent bien nulle part. Il faut tenir compte de toutes ces circonstances, surtout dans le principe; mais, lorsque la colonie marche d'elle-même, les vides formés par ceux qui se retirent sont vite comblés par les gens, soit nouveaux, soit anciens arrivés, qui viennent demander à en faire partie.

Le voisinage des villes est aussi une cause puissante de dissolution pour un établissement de cette nature, à cause des offres que le manque de bras fait faire aux colons, offres qui en séduisent toujours un certain nombre. Aussi est-il de toute nécessité de les conduire directement au siége de la colonie, sans les faire passer par les grandes villes du littoral, telles que Montevideo, Buénos-Ayres,

Rosario, etc., où le haut prix momentané des salaires, la présence de quelques amis ou connaissances, mille suggestions diverses, peuvent en retenir quelques-uns, et cela bien à leur détriment. En effet, jamais la position de l'ouvrier des villes ne vaudra celle du colon agricole, qui, au bout de quelques années, s'il est intelligent et laborieux, peut avoir en toute propriété un bon champ de 30 hectares, ses bestiaux, son jardin, sa maison commode, enfin tout le bien-être du cultivateur aisé. Les commencements sont durs sans doute, non pas que la terre soit ingrate, mais parce que, dans la Plata comme ailleurs, l'agriculture est exposée à des fléaux qui compromettent quelquefois les récoltes. Celles-ci, au reste, ne sont jamais complétement perdues, et la culture peut être si variée que la moyenne doit toujours être favorable au cultivateur intelligent. — D'ailleurs n'en est-il pas de même en Europe, et toutes les années y sont-elles également bonnes?

Il est vrai que les colons sont impatients, et que, de l'autre côté de l'Atlantique, on leur a fait quelquefois une telle peinture du pays qu'ils sont portés à croire qu'il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des fruits non plantés, des récoltes non semées. La vérité est que la terre donne beaucoup, mais il faut le lui demander. Ceux des colons que n'ont pas rebutés les premiers accidents de la culture à Corrientes sont aujourd'hui dans une bonne position; il en est de même à Santa-Fé. Il faut du temps en effet pour que les arbres croissent, pour que les bestiaux se propagent, pour que toute la concession soit défrichée; ce n'est généralement qu'au bout de cinq années que le colon peut commencer à recueillir le fruit de ses travaux et à jouir d'un bien-être réel. A partir de ce moment, sa position est vraiment heureuse, et plus tard il peut même arriver à une petite fortune.

Nous parlons ici de la colonisation agricole du littoral; il en est de même dans l'intérieur. Les provinces soupirent après le moment où des essaims d'immigrants viendront augmenter la population de leurs villes, former des établissements dans leurs campagnes, où il y a tant à créer. Cette population douce, docile et remarquablement intelligente, ne demande pas mieux que de s'instruire par la comparaison d'une agriculture plus avancée, d'une industrie plus habile.

Sans doute tous les immigrants qui viendront dans le bassin de la Plata trouveront partout à s'occuper utilement, quelle que soit leur profession; mais, nous ne nous lassons pas de le répéter, nul ne sera

plus heureux que l'agriculteur qui voudra se livrer sérieusement à l'exploitation du sol; là est la véritable richesse future du pays. C'est surtout, comme nous l'avons déjà dit en traitant de l'agriculture argentine, dans les cultures industrielles, dans celles du coton, du tabac, des plantes oléagineuses et tinctoriales, que le cultivateur actif et judicieux trouvera d'amples bénéfices, juste récompense de ses travaux.

Ce qui doit favoriser encore les travaux de l'immigrant agriculteur, c'est que le défrichement n'offre aucune espèce de difficulté. Sur presque tout le littoral, dans les provinces d'Entre-Rios, Corrientes, Santa-Fé, Buénos-Ayres, le sol ne présente qu'une plaine couverte de gazon où il suffit de mettre la charrue, au lieu d'avoir à perdre un temps considérable dans l'abatage et l'incendie des forêts, comme dans tant d'autres parties de l'Amérique du Sud. Sous ce rapport, le littoral a des avantages immenses, qui doivent y fixer d'abord le plus grand nombre des nouveaux colons. — D'un autre côté, ce défrichement est sans péril pour la santé. Tandis que, dans les régions tropicales, les premiers coups de pioche dégagent trop souvent du sol des effluves nuisibles, l'agriculteur de la Plata peut hardiment labourer et ensemencer les plaines, vierges jusque-là, sans avoir à redouter aucune des maladies qui ailleurs déciment les nouveaux venus; son acclimatement et ses premiers travaux se font donc sans danger, et peu de pays offrent de pareils avantages.

L'agriculture n'est pas non plus la seule branche lucrative qui soit offerte à l'immigrant. Pour n'avoir pas la réputation des mines d'or de la Californie, celles de la Confédération n'en sont pas moins d'une importance que l'on soupçonne à peine, mais qui donneront d'immenses résultats. Les gisements d'or de la sierra de San-Luis, des vallées de San-Juan, de la sierra de Famatina, des plateaux de la Rinconada dans la province de Jujuy; ceux d'argent de Cordova, de la Rioja, de Catamarca; ceux de cuivre de Mendoza, de San-Luis, de Catamarca, de Salta, etc., enfin tous ces minerais précieux que nous avons déjà indiqués (tome I, liv. III, chap. IV), seront exploités un jour. Des milliers de bras feront jaillir de ces montagnes des trésors égaux à ceux qu'ont obtenus les mineurs du Chili, de la Bolivie et du Mexique. — Nous ne parlons pas de toutes les autres industries que suscite et met en œuvre l'exploitation minière, aussitôt

que l'affluence des bras et des capitaux lui permet de se développer. — Il y aura donc place pour tous, pendant des siècles encore, sur le territoire si vaste et si favorisé de la Confédération argentine ; la beauté du ciel, la salubrité du climat, la fertilité du sol, en feront la terre promise des émigrants de l'ancien monde.

LIVRE XI.

INDUSTRIE ARGENTINE. — COMMERCE.

CHAPITRE I.

Résumé des produits de l'agriculture et de l'industrie pastorale.

Au chapitre IV du livre septième (tome I, pages 544 et suivantes), nous avons traité amplement de l'agriculture argentine et de ses résultats. Dans le livre suivant, au chapitre III (tome II, page 107), nous nous sommes également étendu avec détails sur les produits du règne animal et de l'industrie pastorale dans la Plata. — Nous y renvoyons donc le lecteur.

Nous rappellerons seulement que nul produit de l'agriculture n'est exporté aujourd'hui à l'étranger, si ce n'est le maté ; et cette denrée même est une production végétale spontanée, qui ne s'exploite encore qu'à l'état sylvestre. Les vins, les esprits, les sucres, les blés, les fruits secs, ne donnent lieu qu'à un commerce intérieur.

Les produits du règne animal, au contraire, sont nombreux et de valeur considérable, surtout ceux qui proviennent de l'élève du bétail ; sous le nom de *frutos del païs* (fruits du pays), ils font le premier et le principal objet d'échange avec les articles qu'importe l'Europe. Les viandes sèches et salées, les cuirs, les crins, les laines, les suifs, etc., figurent pour de nombreux millions de piastres à l'exportation. — Nous le verrons, d'ailleurs, dans les tableaux statistiques et commerciaux que nous donnerons aux Notes et Documents (tome III).

CHAPITRE II.

Industrie minière.

L'exploitation des mines est une autre branche d'industrie qui commence à acquérir une grande importance et qui occupe déjà un nombre assez considérable de bras. Les seuls minerais métalliques travaillés jusqu'à présent sont empruntés aux gisements d'or, d'argent et de cuivre, qui se trouvent répartis dans les districts montagneux des provinces des Andes et du centre, dans les massifs de San-Luis et de Cordova. Nous ne parlons pas ici des pierres meulières, des marbres, des calcaires, des grès, etc., etc., exploités pour les constructions, et qui ne donnent lieu qu'à des industries locales. Le peu d'ouvriers à employer, la petite quantité de capitaux qu'il est possible de mettre en œuvre, restreignent nécessairement les opérations aux métaux de plus de valeur. C'est ainsi qu'on néglige le nickel, l'étain, le plomb, le fer, etc., etc., pour se restreindre au travail du cuivre, de l'argent et de l'or, les seuls métaux, jusqu'à présent, qui, sous un petit volume et dans des conditions d'exploitation facile et modérément dispendieuse, puissent donner des bénéfices assurés et prompts dans des provinces éloignées du littoral, où tous les objets d'importation ou d'exportation sont nécessairement grevés de frais de transport considérables.

Les districts métallifères exploités aujourd'hui se limitent aux provinces de Mendoza, San-Juan, la Rioja, Catamarca, Jujuy, Cordova et San-Luis.— Ce n'est pas que les minéraux exploitables manquent dans les autres provinces ; ils y sont, au contraire, très-nombreux, ainsi que nous l'avons déjà indiqué (tome I, page 325), mais l'exploitation n'en a pas été entreprise encore par suite du peu de population du pays.

§ I. — *Province de Mendoza.*

Sous le régime espagnol on avait reconnu les plombs argentifères des montagnes qui bordent la vallée d'Uspallata. Les travaux commencèrent seulement en 1776, mais dès 1638 on savait que la chaîne des Andes renfermait de ce côté de nombreuses richesses minérales ; au-

jourd'hui l'industrie minière s'y limite à l'exploitation du cuivre dont on a rencontré des gisements fort abondants en divers endroits.

La chaîne de *Payen*, rameau le plus oriental des Andes, dans le sud de la province de Mendoza, a donné de l'argent et du cuivre dans le courant du siècle dernier. Il paraît même que l'on y avait établi un commencement d'usine pour son exploitation, mais le voisinage des indiens Pehuenches et Huilliches, qui faisaient valoir leurs droits sur ces terrains, et le grand éloignement de tout centre de population important, empêchèrent la continuation des travaux. On se contenta de choisir le minerai le plus riche et de le porter à travers la Cordillère au port de la Concepcion, au Chili, où on le fondait. On dit qu'on en fit ainsi des canons et des cloches. — En 1856, quelques hardis Mendocins (*Mendocinos*) ont fait une petite expédition pour reconnaître ce district minéral, dont la renommée avait, à ce qu'il semble, un peu exagéré les richesses. — Ces explorateurs, partis du fort de San-Rafael, éloigné encore de près de 65 lieues du cerro de Payen, sont arrivés sans encombre à la montagne et l'ont examinée de leur mieux. Les échantillons qu'ils ont rapportés renfermaient un peu d'argent, de nickel, de cobalt; principalement du cuivre et du plomb. Les plus nombreux et les plus riches étaient des carbonates de cuivre bleu et vert, et de l'oxydule de ce métal.

Comme dans le voisinage de la ville de Mendoza et dans des localités où l'on n'a nullement à redouter le voisinage des Indiens, il y a des minerais de cuivre abondants, on n'a pas jugé nécessaire de continuer des tentatives sur Payen. Ce n'est donc que plus tard que l'on pourra s'en occuper. Cette exploration n'en fait pas moins beaucoup d'honneur aux Mendocins, qui n'ont pas craint de se risquer dans un pays perdu, au milieu d'Indiens de loyauté douteuse, pour reconnaître un point qui doit être plus tard d'une si grande importance pour la province.

Les gisements de cuivre exploités en ce moment sont, en commençant par le Sud, ceux de la chaîne des Paramillos, de l'autre côté du bourg de Lujan. Les mines se trouvent dans des gorges transversales ouvertes de l'est à l'ouest. Les principales sont celles de *Salamanca* et de *Valencia*, qui ont été découvertes en 1852 par D. José Correa, un des mineurs les plus intelligents et les plus actifs de la province. Plusieurs autres mines ont été ouvertes dans le voisinage et donnent de bons produits, mais elles ne sont pas d'une richesse égale à ces deux premières. — Dans toutes ces mines, le cuivre se rencontre à l'état natif, mais en petite quantité, à l'état d'oxydule, de sulfure,

de carbonate vert. La gangue est fournie par une roche schisteuse qui paraît avoir été déposée au milieu des dislocations des calcaires saccharoïdes qui forment la masse de la chaîne des Paramillos en cet endroit. Les roches y sont d'ailleurs très-variées.

La vallée d'Uspallata renferme, comme nous l'avons dit, les gisements minéraux les mieux connus de la province. Les minerais de plomb argentifères qui furent exploités les premiers donnaient, dit-on, dans le principe, jusqu'à 200 marcs par caisson (*cajon*) (1), c'est-à-dire 45 kilogrammes d'argent pur par 2760 kilogrammes de minerai choisi et concassé. Ce minerai était de la galène ou sulfure de plomb. Mais ce beau rendement diminua assez rapidement et tomba à 8 marcs, ce qui découragea les mineurs. L'agriculture et l'élève du bétail étaient, à ce compte, beaucoup plus avantageuses.

Cependant, en 1825 on essaya de reprendre les travaux. Le souve-

(1) Caisson (*cajon*) est une mesure répondant à peu près à une vare cube ou 636 décimètres cubes (636 litres). Il contient 6,000 livres espagnoles (2,760 kilogrammes) de minerai. — Dans quelques provinces le *cajon* n'est que de 5,000 livres.

Le marc (*marco*), demi-livre espagnole ou 230 grammes, est le poids représentant l'unité de métal pur. Ainsi un minerai de tant de marcs au caisson représente autant de fois 230 grammes de métal qu'il y a de marcs indiqués. — On ne se sert de cette mesure que pour les métaux précieux : or, platine, argent. Pour les autres, tels que le cuivre, l'étain, le fer, etc., on estime à tant pour cent du poids total le rendement du minerai.

La plupart des mines de la Confédération argentine étant dans des montagnes tout à fait inaccessibles aux chariots, du moins dans les environs des puits d'extraction, le minerai est porté à l'usine à dos de mulet. Dans ce cas, la roche minérale, sortie de la mine, est mise d'abord en *cancha*, c'est-à-dire sur une aire préparée exprès, où on l'examine, on la concasse en mettant à part les morceaux soupçonnés de renfermer des particules métalliques, et rejetant les autres. Tous ces morceaux de minerai utile, que l'on réduit à n'avoir plus que trois ou quatre centimètres de diamètre et même moins, sont mis dans des sacs en peau dits surons (*zurrones*) et chargés sur des mulets qui les portent aux bâtiments d'exploitation quelquefois fort éloignés. Les frais exigés ainsi par le transport influent naturellement sur la manière dont on choisit le minerai; si ces frais sont considérables, on ne prend que le minerai très-riche et on laisse le reste; s'ils sont faibles, ou si le minerai renferme de l'or ou de l'argent, on emporte toutes les parcelles qui peuvent donner quelque chose à l'exploitation. Les ouvriers mineurs sont généralement fort habiles pour reconnaître à la simple inspection quelle est la valeur d'un minerai.

L'aloi ou le titre d'un métal (*ley* en espagnol) est la quantité de métal absolument pur, c'est-à-dire sans mélange d'aucun autre corps étranger. Ainsi, lorsqu'un marc de métal à peu près pur a été extrait d'un minerai, il reste à en déterminer le titre pour lui assigner sa valeur commerciale. On comprend qu'il s'agit ici principalement des métaux précieux, tels que l'or et l'argent.

Dans les minerais qui proviennent de la plupart des mines de la Confédération argentine, l'argent renferme assez souvent un peu d'or, et l'argent un peu de cuivre. Il importe donc d'en déterminer exactement les proportions. — Ce n'est que par l'analyse chimique qu'on y arrive.

nir des résultats heureux des premiers temps de l'exploitation faisait croire qu'avec des méthodes meilleures, des ouvriers plus habiles, on obtiendrait un rendement supérieur. Il se forma donc, à Buénos-Ayres, une compagnie composée de nationaux et d'étrangers, qui réunit bientôt des capitaux assez considérables ; elle obtint la concession des mines abandonnées et fit l'acquisition de la plus grande partie des terrains de la vallée d'Uspallata. Malheureusement, bientôt la guerre civile qui éclata entre les Unitaires et les Fédéraux, les agitations et l'absence de sécurité dans les provinces, qui en furent la conséquence nécessaire, arrêtèrent les opérations. Les travaux qui étaient à peine commencés furent abandonnés, et n'ont pas été repris dans les trente années qui se sont écoulées depuis cette époque.

Ce qui a fait persister dans cet abandon, c'est sans doute le peu de confiance que l'on a dans la richesse du minerai; car les représentants de la Société de 1825 existent encore à Buénos-Ayres, et ses actions ne sont pas absolument sans valeur ; mais personne n'a encore songé à la réorganiser. Il faudrait d'ailleurs un appel de fonds considérable pour la construction d'une usine, la réunion du personnel nécessaire, etc., etc. — La vallée d'Uspallata peut cependant se prêter très-bien à un établissement de ce genre. L'altitude de la ferme actuelle et de la ville future, dont les terrains ont été délimités, n'est que de 1,800 mètres, et les céréales, les fourrages, les bois, les arbres fruitiers même, réussissent bien à cette hauteur, sous le 33e degré. Le ruisseau donne une quantité d'eau suffisante pour les irrigations et pour les moteurs hydrauliques. Les mines ne sont qu'à six lieues de la ferme et parfaitement accessibles par des sentiers praticables en tout temps. Il n'y a donc rien qui puisse contre-indiquer une étude nouvelle des anciennes galeries et la réorganisation des travaux.

Si l'on renonce à l'exploitation de la galène argentifère, le cuivre est abondant presque partout et peut être exploité fructueusement. La meilleure preuve que cela est possible et avantageux, c'est que D. Félix Correa, parent de D. José, a créé, avec ses seules ressources, une usine à cuivre et s'en trouve bien.

Cette usine est située sur le ruisseau d'Uspallata, à deux kilomètres de la ferme de ce nom, où se trouve le bureau de la douane nationale pour la route du Chili. — Elle a trois fours à réverbère pour la fonte du métal, et tous les bâtiments accessoires pour le logement du directeur, des contre-maîtres et des ouvriers, qui sont nombreux, l'établissement occupant en tout une centaine de personnes.

Le minerai est fourni par la mine de *Santa-Helena*, qui se trouve à six lieues de l'usine, dans un sentier de traverse très-âpre et très-étroit qui conduit d'Uspallata à Mendoza à travers la chaîne des Paramillos, et réduit la route à douze lieues au lieu de trente qu'il y a de cette ville à la ferme par le chemin ordinaire. Ce minerai est de l'oxyde, du carbonate, du sulfure et du sulfate de cuivre; le carbonate et l'oxydule dominent. Il est riche, et son aloi varie de 20 à 40 pour 100. Plusieurs autres mines ont été reconnues dans les environs de Santa-Helena. D'ailleurs tous les chaînons des Paramillos, auxquels il faut joindre ceux du Tontal et de la Yalquera, qui commencent au nord de la vallée d'Uspallata, offrent des indices métalliques. Les roches de tous ces cordons sont assez friables, tandis que celles de la Cordillère proprement dite, où l'on trouve également du minerai, sont extrêmement dures. Dans le minerai cuivreux provenant de Santa-Helena, de même que dans celui de *Salamanca*, de *la Valenciana* et de *la California*, la gangue est tantôt argileuse, tantôt calcaire, mais presque jamais quartzeuse. La galène argentifère d'Uspallata, au contraire, est assez souvent enchâssée dans le quartz.

A l'usine de D. Félix Correa, le minerai de cuivre est traité par un grillage à l'air libre, et deux fontes successives dans le four à réverbère. Le chauffage se fait avec les racines de la *jarilla*, arbuste de la famille des myrtacées, très-résineux, et qui donne beaucoup de chaleur. Ce végétal abonde dans toute la vallée d'Uspallata. Il est apporté à l'usine à dos de mulet, comme tout le reste. — Le métal obtenu à la seconde fonte est coulé en briques carrées du poids de 6 arrobes (72 kilogrammes) que l'on transporte à travers la Cordillère jusqu'à Valparaiso, d'où il est expédié en Europe. Le fret pour cette route, qui exige huit jours de marche, est de 9 réaux par quintal (5 fr. 50 c. pour 46 kil.). Les retours se font en espèces ou en marchandises de fabrique européenne pour la consommation de la province de Mendoza.

Les mines de Salamanca et de Valenciana desservent également une petite usine récemment créée près de Lujan. Mais cette usine est moins importante que celle d'Uspallata. Lorsque le minerai était très-riche, on l'envoyait autrefois directement au Chili, où les frais d'extraction sont moins considérables; maintenant on le traite dans la province même.

Les frais d'exploitation ont beaucoup augmenté parce que les ouvriers, soit pointerolleurs (*barreteros*), soit charrieurs (*apires*), sont payés plus cher depuis 1854, et que, par suite de l'accroissement

du commerce et de la grande rareté des bras, tout est aussi devenu plus cher dans la province. C'est d'ailleurs ce qui a eu lieu dans tout le reste de la Confédération depuis cette époque. Le grand avantage de l'établissement d'Uspallata, c'est d'être dans une vallée très-susceptible de culture, où il y a du bois, de l'eau, du pâturage pour les animaux, et déjà un commencement de population.

Près de la ville, la sierra des Paramillos renferme de beaux marbres noirs qui pourraient être exploités avantageusement. On en exploite une petite partie pour faire de la chaux grasse qui est excellente. — Vers San-Carlos, il y a de l'anthracite qui donne d'excellent gaz à éclairer à la distillation, des carrières de marbre de toutes couleurs et d'une exploitation facile, des lagunes salées dont on peut extraire un sel très-blanc, plusieurs sources bitumineuses, dont quelques-unes sont exploitées par des Chiliens.

On voit donc quel est l'avenir de l'industrie minérale dans cette province; industrie d'autant plus facile à y établir que les habitants sont intelligents et laborieux, les produits de l'agriculture abondants et à prix raisonnables, et les moyens de transport faciles par suite du grand nombre de bêtes de charge et de l'excellence des muletiers.

§ II. — *Province de San-Juan.*

La structure géologique de la province de San-Juan ressemble beaucoup à celle de la province de Mendoza; par conséquent leurs produits minéraux ont beaucoup d'analogie les uns avec les autres.

Nous venons de signaler les indices de minerais de fer, de cuivre, de plomb argentifère, qui se trouvent dans les deux sierras de Tontal et de la Yalquera, qui ferment l'extrémité nord de la vallée d'Uspallata et se prolongent dans la province dont nous parlons, jusqu'à rencontrer la rivière de ce nom. — Le cordon le plus oriental de la chaîne des Andes, dans le sud de la province, ou sierra de *Zonda*, a de beaux marbres noirs qui ne sont pas exploités encore; on leur préfère un calcaire blanchâtre pour la construction des édifices publics. La cathédrale a été construite ainsi.

Une petite chaîne isolée, dite de *los Cerrillos*, qui est entourée de toutes parts par une *cienega* (marais), formée par les infiltrations de la rivière et des canaux d'irrigation, à cinq lieues seulement de la capitale de la province, renferme, assure-t-on, de riches minerais de plomb et de cuivre. On n'en a point encore commencé l'exploitation. — Il en est de même de la sierra *del Pie-de-Palo*, gros massif

triangulaire qui commence à sept lieues est de la ville, et touche aux cultures de Caucete. Elle renferme des minerais de cuivre non exploités encore.

Les seules mines qui aient été l'objet de quelques travaux se trouvent dans la grande et aride vallée de Pismanta au nord, sur les flancs des cerros de Guachi et de Gualilan, dans les environs du bourg de Jachal, et dans l'oasis de Valle-Fertil. Dans beaucoup d'autres endroits, on a reconnu des gisements métalliques d'une valeur réelle et commencé leur exploitation; mais on n'a point continué, faute de bras et de capitaux.

Le département de Jachal est celui qui renferme les cantons miniers les plus connus de la province, ceux qui ont été le siége des opérations les plus importantes. En 1850, il n'y avait pas moins de trente et une mines ou lavages d'or en exploitation, et six moulins broyeurs pour préparer le minerai.

Le canton de *Gualilan*, au sud du chef-lieu du département, renfermait onze mines et deux moulins broyeurs. Les veines aurifères s'y rencontrent dans une petite montagne calcaire dont elles paraissent occuper la partie supérieure. Dans quelques mines on a poussé les travaux jusqu'à quatre-vingts mètres de profondeur, mais beaucoup se sont inondées, et il a fallu abandonner l'exploitation faute de moyens suffisants pour en extraire les eaux; aussi se borne-t-on en ce moment à la recherche des filons superficiels. Le minerai est de l'or renfermé dans une gangue calcaire et de l'argent uni au sulfure de plomb. Ce dernier minerai donne douze marcs au caisson; mais les mineurs s'occupent plutôt de l'extraction de l'or, dont ils se contentent de traiter le minerai par la pulvérisation et le lavage.

Le canton de la Pampa, au nord de Jachal, renferme les deux *minerales* (points minéraux) de *el Pescado*, avec onze travaux établis, et de *Guachi*, lequel est très-anciennement connu. — Ces localités donnent de l'or, qui est traité par le broiement dans deux moulins situés non loin du centre des exploitations. L'or de Guachi n'est pas aussi fin que celui de Gualilan, mais il est plus abondant. Beaucoup d'anciennes mines se sont comblées, d'autres se sont remplies d'eau; il y a peu de méthode dans la manière dont on les traite. Le plus souvent les habitants se bornent à laver des déblais d'anciens travaux, et ils y récoltent toujours une certaine quantité d'or. — Comme le cerro de Guachi est traversé par des veines aurifères nombreuses, on avait proposé de pousser une galerie horizontale (*fronton*) pour les reconnaître plus facilement et les attaquer de bas en haut, ce

qui eut facilité singulièrement l'extraction des déblais et l'écoulement des eaux. Mais on n'a point donné suite à cette heureuse idée. L'argent uni au plomb se rencontre également dans le cerro de Guachi, ce qui prouve la similitude de sa formation avec celui de Gualilan.

Dans les vallées les plus rapprochées de la Cordillère occidentale, on rencontre, dans le canton de la Iglesia, le petit district minéral de *Chilca*, qui renferme huit mines d'or en exploitation. Les mines se trouvent sur une petite montagne, à huit lieues de la chapelle de la Iglesia. Les roches de cette formation sont très-dures, mais le filon est riche en or d'excellent aloi; aussi les travaux se sont-ils limités à la superficie et s'étendent-ils dans tous les sens, car on n'a pu les pousser profondément. Ils suffisent cependant pour alimenter deux moulins broyeurs. Il y a aussi, dans le voisinage, des filons argentifères que l'on a commencé à exploiter; on y a également trouvé du cuivre.

Les cantons de Rodeo et d'Antecristo sont voisins de celui de la Iglesia. Leurs montagnes, d'une nature géologique analogue, offrent les mêmes minerais : or, argent et cuivre. Cependant ce dernier métal y abonde plus que les deux autres et paraît devoir donner lieu un jour à une exploitation plus fructueuse. Au *Rodeo* les mines nommées *Mondaca* et *Mondaquita* ont été anciennement l'objet de quelques travaux; on a essayé de les reprendre dans ces derniers temps. — Près d'*Antecristo*, il y a aussi des mines de cuivre anciennement exploitées, mais que l'on a abandonnées depuis, et une mine d'argent. Le minerai de cuivre y est principalement du sulfure; l'argent est généralement uni au plomb; mais il en existe aussi à l'état natif. Ces dernières mines donnent, dit-on, 30 marcs au caisson.

Le département de *Valle fertil* a deux cantons de mines principaux : le *Cerro blanco*, qui donne de l'or; la *Quebrada de la Huerta*, qui donne de l'argent. — Le Cerro blanco est une colline traversée par des veines quartzeuses. Le grand filon métallifère connu sous le nom de *Veta blanca*, filon blanc, court du sud au nord dans une étendue de deux lieues; il présente à la fois de l'or, de l'argent, du plomb et du soufre. Son épaisseur va jusqu'à quatre mètres. Certaines parties sont fort riches, puisque des galeries ont donné jusqu'à 60 marcs d'argent fin par caisson, et jamais au-dessous de 18. Le minerai aurifère y est traité, comme dans le département de Jachal, par le broiement et le lavage. — Plus loin, mais toujours dans les mêmes localités, se présente un autre filon, dit la vieille mine (*mina*

vieja), qui est de la pyrite de fer, renfermant une assez grande quantité d'or à 23 carats. On y trouve en moyenne 8 grammes d'or par 100 kilogrammes de minerai. Les travaux exécutés sur ces deux filons pénètrent à 30 mètres maximum de profondeur.

La Quebrada de la Huerta offre des filons plus riches que le Cerro blanco. Son exploitation n'a commencé que depuis peu de temps, mais on a extrait de la mine principale du minerai qui a donné jusqu'à 200 marcs au caisson, et même plus (1).

On voit, d'après ce qui précède, que presque toutes les vallées de la province de San-Juan sont bordées par des montagnes riches en minéraux de haute valeur, et qu'il ne s'agit que de les exploiter. La population n'est malheureusement pas assez considérable encore pour fournir des bras nécessaires à de pareils travaux, et l'agriculture y absorbe presque toutes les forces vives de la province. Or, comme cette agriculture est avancée et fort lucrative, il n'y a pas beaucoup de stimulant pour le travail des mines, qui d'ailleurs sont presque toutes situées dans des localités assez arides et assez éloignées des centres de population.

Il vient cependant de se former dans la capitale une société d'encouragement composée de propriétaires aisés, qui réunissent leurs capitaux pour donner une impulsion énergique à l'industrie de San-Juan, et principalement à celle des mines dont les bénéfices sont assurés, grâce à l'abondance et à la valeur des gisements métalliques exploitables.

§ III. — *Province de la Rioja.*

La province de la Rioja est, comme celle de San-Juan, entourée, à l'est, de déserts arides formés par le grand bassin des Salines; à l'ouest, elle est bordée par la haute chaîne des Andes et ses cordons, qui y circonscrivent ainsi de longues vallées généralement ouvertes du sud au nord. Le massif de la sierra de *los Llanos* est isolé au milieu de la grande plaine entre les Andes et le massif central de

(1) Nous n'avons pu visiter personnellement les mines de San-Juan, à cause du peu de temps qui nous restait pour passer la Cordillère avant la mauvaise saison. Les détails que nous donnons ici viennent des renseignements que nous nous sommes procurés dans le pays, en partie d'un mémoire sur la province en général publié par le docteur Saturnino Laspiur, dans le *Nacional Argentino*, septembre 1856, et de diverses publications officielles faites par ordre du gouvernement San-Juanien (*San-Juanino*).

Cordova et de San-Luis, et participe de la nature de ce dernier plutôt que de celle de la grande Cordillère.

Les deux systèmes, celui des Andes et celui de los Llanos, renferment des gîtes métalliques nombreux; les premiers seulement sont exploités; on n'a guère fait que reconnaître les seconds.

La chaîne des Andes offre d'abord le grand massif central formant des plateaux généralement porphyriques, d'une altitude moyenne de 4,000 mètres, puis des chaînons secondaires qui courent parallèlement au massif principal, dans une direction nord et sud. Les gisements métalliques, indépendamment des autres matières minérales utiles aux arts et à l'économie domestique, se trouvent dans ces chaînons et leurs dépendances.

La sierra de la Rioja, grand cordon de 3,000 mètres d'altitude, dernière chaîne de la Cordillère, entre le 28e et le 29e 30′ du côté de l'est, renferme du cristal de roche, de la topaze, de la stéatite dont on fait d'excellents creusets. On y a trouvé des indices d'or, d'argent, de cuivre, de zinc et de plomb; mais aucune mine n'y a été ouverte encore. Par son extrémité nord, la chaîne de la Rioja se joint à celle d'Ambato, qui vient de Catamarca, et au point de jonction, dans un petit chaînon secondaire nommé *cerro de Mazan*, il y a des gisements d'étain fort abondants.

La chaîne de Famatina court parallèlement à la sierra de la Rioja, c'est le point principal des exploitations minérales de la province; elle renferme de l'or, de l'argent, du cuivre et du fer. Nous allons en parler en détail tout à l'heure.

Dans la grande vallée formée par la sierra de Famatina, à l'est, et la grande Cordillère au sud, il y a, sur les deux versants, de nombreux gisements métalliques. Ainsi, en commençant vers le nord dans le *Valle hermoso* (la belle vallée), on rencontre une mine d'argent sulfuré et une autre de cuivre. — Un peu plus au nord, dans des collines granitiques qui se rapprochent de Fiambala, il y a des quartz aurifères. — En suivant la vallée *del Jagüe*, vers Vinchina, on trouve du cuivre à *Cuminchango*, et, près de là, de l'argent sulfuré. — Au *Potrero grande*, il y a des mines de cuivre qui ont été l'objet de travaux très-anciens. Il paraît même qu'avant la conquête les Indiens les exploitaient et qu'ils en tiraient le métal dont ils faisaient des armes et des instruments d'agriculture. Dans une petite gorge, non loin du village du Jagüe, se rencontrent des monceaux de débris et des ruines de fours grossiers qui avaient été construits par les anciens habitants; il y a même des scories provenant évidemment

de fontes faites en cet endroit. C'est aussi dans les environs de ce village, dans la petite vallée parallèle à celle de Vinchina, qu'existe une mine de nickel abandonnée en ce moment, mais qui, exploitée par deux mineurs allemands, les frères Erdmann, a donné de bons résultats. Ces deux messieurs, aujourd'hui fermiers à las Juntas, dans la vallée de Copiapo au Chili, nous ont dit que la mine était riche et les travaux faciles; ils ne l'avaient laissée que par des motifs indépendants de leur volonté.

Dans les dépendances de la Cordillère elle-même, sur les flancs du rebord du *Leoncito*, on a reconnu des gisements de cuivre et d'or qui peuvent être exploités toute l'année, car leur altitude n'est pas excessive. — Il en est de même à *Santa-Rosa*, chaînon voisin du grand plateau central de la Cordillère, où il y a des filons d'argent. — Dans le département de Guandacol, près du hameau de *los Hornillos*, on rencontre une terre argilo-calcaire à souhait pour construire des creusets infusibles. — La vallée de Guandacol a des minerais d'argent et d'or qui ont déjà été exploités, mais sans grande activité, et où l'on fait encore quelques fouilles assez avantageuses (1).

La sierra de los Llanos, surtout vers son extrémité sud, présente des indices d'or, d'argent, de cuivre et de plomb. On a même commencé les travaux d'exploitation d'une mine d'argent près du hameau de *San-Isidro*. Nous n'en connaissons pas les résultats.

Le district minéral le plus important de toute la province de la Rioja est, comme nous l'avons indiqué déjà, celui de Famatina.

C'est seulement depuis 1804 que l'on y a commencé des travaux méthodiques d'exploitation. Cependant il paraît que, lors de la conquête, les Indiens de la vallée de Famatina avaient déjà une idée des métaux que renfermaient ces montagnes, car nous venons de voir que, sur son versant oriental, ils avaient très-probablement extrait du cuivre par une simple fusion, industrie qui ne peut d'ailleurs nous étonner, puisque les Quichuas du Pérou savaient déjà travailler l'or et le bronze, et que l'empire des Incas s'étendait jusqu'à ces régions. D'autre part, lorsque, en 1572, Velasco fonda la ville de la Rioja, afin de donner un centre à la domination espagnole de ce côté des Andes, une partie de la tribu des Diaguitas consentit à être transportée dans les environs de Jujuy, et les historiens rapportent que la

(1) Ces détails sur les mines de la Rioja, situées de l'autre côté de la chaîne de Famatina, et que nous n'avons pu visiter nous-même, nous ont été fournis en grande partie par M. Nicolas Davila, ancien gouverneur de cette province.

cause de ce facile consentement fut la crainte d'être employés aux travaux des mines que l'on pensait commencer. Cependant, comme l'exploitation des métaux précieux du Mexique et du Pérou absorbait uniquement l'attention des Espagnols, on ne donna pas de suite à ces projets, et les travaux sérieux datent seulement de l'époque que nous venons de citer (1804).

Les traditions locales attribuent la découverte des principaux gisements argentifères du *Nevado* à deux mineurs aragonais. — L'un d'eux mourut fusillé au commencement de la guerre de l'indépendance ; l'autre put se retirer à son pays. La rumeur publique, qui exagère tout et cherche partout du merveilleux, raconte que le malheureux mineur, arrêté par les indépendants avec des communications pour les Espagnols ses compatriotes, offrit une somme fabuleuse pour sa rançon, et que la trahison de son confesseur empêcha que le payement de cette somme fait à temps vînt sauver sa vie. Le traître aurait gardé pour lui seul le secret de l'endroit où le trésor, fruit des travaux du mineur, aurait été déposé. Cependant rien de moins certain que cette histoire, et nous devons dire dès l'avance que chaque canton de mines a généralement ses légendes dont le merveilleux fait tous les frais. — Ici doivent se trouver des mines d'une richesse immense, mais ignorées aujourd'hui par suite de la mort ou de la fuite de leurs ouvriers mystérieux ; — plus loin sont enfouis des trésors énormes dont quelque vieillard sait encore le secret ; — là d'anciennes routes courtes et faciles mènent à des gisements métalliques d'une abondance miraculeuse, mais dont la connaissance est perdue ; — enfin telle mine à présent inondée, et dont il est impossible de retirer les eaux, a fourni jadis des quantités prodigieuses (*alcances*) d'argent et d'or.... — Tels sont les contes dont on berce le plus souvent ceux qui viennent visiter un canton métallifère et auxquels la population prête une foi aveugle. On a même vu de vieux mineurs narquois, ce sont généralement des Indiens, exploiter la cupidité crédule de quelques entrepreneurs, se faire nourrir pendant des mois et avancer des sommes assez importantes, sous la promesse d'indiquer un jour des gîtes métallifères qui n'existaient que dans les fables dont ils endormaient leurs hôtes.

A partir de 1816, on commença à exploiter les mines de Famatina sur une assez grande échelle, du moins pour le pays, et un certain nombre de mineurs, tant de la province que de l'étranger, vinrent y travailler. Déjà, en 1820, la quantité d'argent extraite était assez considérable pour que ces bénéfices inspirassent l'idée d'or-

ganiser une compagnie qui donnât aux travaux l'impulsion nécessaire et y introduisît de meilleures méthodes. En 1824, époque de paix et de prospérité pour tout le bassin de la Plata, une société se forma dans ce but à Buénos-Ayres, et comprit un assez grand nombre de nationaux et d'étrangers. On fit venir des mineurs d'Angleterre et d'Allemagne, les exploitations furent mises sur un excellent pied et tout promettait les meilleurs résultats, lorsque la guerre civile qui éclata entre les Unitaires et les Fédéraux vint interrompre cette prospérité naissante.

On connaît l'issue des luttes acharnées où figura le fameux Quiroga, et dans quel état elles laissèrent la malheureuse province de la Rioja exploitée et torturée par cet homme funeste, qui, pendant tant d'années, l'avait épuisée d'or et de sang. Au milieu de toutes ces agitations, le directeur de l'exploitation, M. Charles Pfoertner, fut assassiné, la plupart des mineurs s'enfuirent et l'exploitation fut, pour ainsi dire, réduite à rien. — Dans les années qui suivirent la mort de Quiroga, assassiné lui-même près de Cordova en 1835, la province commençait à se remettre un peu de ses malheurs passés, lorsque les événements de 1841 vinrent y rappeler la guerre civile. Tous les hommes de quelque valeur furent obligés de fuir, le Chili se remplit d'émigrés argentins qui y portèrent leurs capitaux et leur industrie ; la Rioja demeura de nouveau à moitié déserte, et, pendant tout le temps de la dictature de Rosas, se traîna péniblement dans l'isolement et la médiocrité. En 1849 on parla de donner de nouveau quelque activité aux travaux, en rétablissant la compagnie minière et en mettant quelques étrangers à sa tête ; mais le mauvais vouloir du dictateur, son hostilité contre toute mesure qui pût être utile aux provinces, firent échouer ces projets. Ce n'est que depuis la disparition de ce fléau de la Plata, que, la paix étant revenue et la confiance en l'avenir rétablie, les travaux ont repris avec quelque activité, et ont une importance réelle, moins par ce qu'ils sont aujourd'hui que par ce qu'ils peuvent devenir, grâce à la vaste étendue des cantons miniers et à la richesse de leurs produits.

En effet, le *district minéral* de Famatina n'a pas moins de soixante-douze lieues carrées de superficie, car les montagnes où l'on a reconnu des gisements d'or, d'argent, de cuivre et de fer, occupent un espace de douze lieues en longueur et six en largeur, et la tranche exploitable est d'une épaisseur de quinze cents mètres. Toute cette masse de hauteurs est sillonnée d'un nombre immense de filons métalliques, ainsi que le prouve le grand nombre de petites mines que

l'on y a creusées, et qui toutes ont donné des bénéfices plus ou moins grands. Non pas cependant que tous les filons soient d'une extrême richesse, mais leur nombre supplée à la pauvreté de quelques-uns, de telle sorte qu'on ne creuse pas une galerie qui ne soit productive, l'habitude des mineurs étant d'abandonner un filon aussitôt qu'il cesse de donner, et d'aller ailleurs en chercher un autre qu'ils ne tardent pas à rencontrer.

La sierra de Famatina proprement dite est un long cordon de montagnes, prolongement sud des chaînes qui forment la paroi occidentale des vallées de Tinogasta et de Copocabana, dans la province de Catamarca, par 27° 30′ environ de latitude. Le grès, qui compose ce cordon vers ces vallées, disparaît près du village de las Campanas et est remplacé par les gneiss et les micaschistes qui forment tous les contre-forts inférieurs de ces bassins. A partir de cet endroit la chaîne devient plus haute, et, continuant à se prolonger vers le sud, elle arrive, près du bourg de Famatina, à former l'énorme massif neigeux qui porte ce nom (*cerro nevado de Famatina*) (1) et tous ces mornes (*cerros*) qui portent ceux *del Espino*, *Bayo*, *del Tigre*, *de la Caldera*, *de Santa-Rosa*, *de la Cieneguita*, *de Ampallao*, *de Aranzazu*, etc. — Tout ce groupe forme le canton minier (*mineral*) proprement dit. — Après ces sommets qui atteignent des hauteurs variant de quatre mille à six mille deux cents mètres, la sierra s'abaisse rapidement et va finir vingt lieues plus loin au sud dans des plaines où se termine également la sierra de la Rioja. De sorte que les deux chaînes circonscrivent ainsi, comme entre deux gigantesques murailles, une vallée large de cinq lieues et longue de trente. — Le long du versant ouest de la sierra de Famatina, et parallèlement à elle, s'étendent également les deux hautes vallées *Hermoso* et *del Jagüe*, dont nous avons déjà indiqué les minerais. Elles se réunissent à la grande vallée de Vinchina, et viennent avec elle, comme la précédente, se joindre aux plaines orientales de la province de San-Juan.

Le massif de Famatina donne naissance à plusieurs cours d'eau qui vont fertiliser la vallée de ce nom. L'un, qui vient du Nevado lui-même et des flancs du cerro de la *Mejicana* ou *Espino*, le plus riche en minerais précieux et siége principal des travaux actuels, coule vers

(1) Ce nom vient de celui d'une tribu indienne qui vivait dans cette vallée, où l'on trouvait encore les tribus des Anguinans, des Tinimuquis, des Nonogastas, etc., etc. — On dit vulgairement, dans le pays, que le nom de Famatina provient de la désignation *fama tiene*, il a de la réputation; mais cette origine est inexacte. Le Nevado portait ce nom avant qu'on eût commencé à exploiter ses précieux minerais.

le nord-est, et est, près de son origine, tellement chargé de principes métalliques que son eau est tout à fait impotable. Ce n'est qu'une fois sorti des gorges étroites de la montagne où il reçoit une foule d'autres petits affluents, que l'on peut s'en servir pour les irrigations et les usages domestiques et même pour boire, quoique l'usage de cette eau détermine facilement l'apparition du goître. Le grand avantage de ce ruisseau, indépendamment des irrigations qu'il permet, c'est de fournir une force motrice dont on a profité pour établir les moulins broyeurs (*trapiches*) de *los Corrales* et de *las Escaleras*, dans le village de Famatina, situé au nord du bourg principal qui porte également ce nom.— Ce village, qui commence au *Carrisal*, est une seule rue, longue de trois lieues, car les maisons et les cultures sont groupées au bord du ruisseau.

Deux autres torrents nommés : *Agua amarilla*, l'eau jaune ; *Agua negra*, l'eau noire, tombent des versants méridionaux du Nevado ; un peu moins chargés de principes métalliques que le précédent, ils descendent par la gorge (*quebrada*) de la Troya, et, serpentant dans la vallée, arrosent les villages de *Sarmientos*, *San-Nicolas*, *Tinimuqui*, *Malligasta*, *Anguinan* et *San-Miguel*. Sur un espace de six lieues la différence totale du niveau est de mille mètres. Aussi le cours de ces ruisseaux est-il extrêmement rapide, et ils pourraient donner place à des centaines d'usines ; sans compter que les eaux qu'ils fournissent pour l'irrigation permettent de riches cultures dans la vallée, cultures qui nourrissent une population de huit mille âmes et sont susceptibles d'extension avec un meilleur aménagement des eaux qui doivent les favoriser.

Le bourg de Famatina, nommé aussi *Villa Argentina*, *Villa de Famatina*, et *Chilecito*, le petit Chili, est l'entrepôt de la province, et conséquemment aussi de tout ce qui a trait à l'exploitation de ses mines. Ce bourg est en rapport constant avec la ville de Copiapo (1),

(1) Copiapo, anciennement *San-Francisco de la Selva*, capitale de la province chilienne d'Atacama, a grandi singulièrement depuis trente ans, grâce à ses mines d'argent et de cuivre, mais principalement par suite de la richesse du district minéral de Chanarcillo, siége de puissants dépôts argentifères. Cette montagne, d'une altitude absolue de 1,200 mètres, est située à vingt lieues de la ville de Copiapo, dans un canton entièrement aride, fraction du désert si connu d'Atacama, et qui s'étend au sud-ouest jusqu'au port de Huasco.

Le Chanarcillo proprement dit est un morne de forme pyramidale, composé d'un calcaire compacte extrêmement dur, d'un aspect dolomitique et en stratification concordante horizontale, s'élevant de 300 mètres au-dessus des vallées pierreuses qui le circonscrivent. Grâce à cette structure et au climat, les travaux n'ont point besoin de boisage, et nulle infiltration aqueuse n'a lieu dans les galeries. — Chose remarquable, seul, le côté sud de la montagne a

de l'autre côté des Andes, centre des plus riches exploitations minières du Chili, et dont l'exemple est un stimulant puissant pour les

offert des gîtes métalliques; la face nord en est absolument dépourvue. Les nombreux filons qui traversent le morne y présentent l'argent à l'état natif, à celui de chlorure, quelquefois à celui d'iodure et même de bromure. — Dans ce premier cas, le métal est dit *caliente* (chaud), et il suffit de le broyer et de l'amalgamer avec le mercure pour son extraction. Souvent aussi il est allié au soufre et à l'arsenic (mipsikel); on le dit alors *frio* (froid), et il faut, avant de le broyer, le soumettre à un grillage pour en volatiliser ces deux éléments. Cette opération faite, le minerai est traité par la pulvérisation et l'amalgamation, comme le précédent. — Lorsque le minerai argentifère est entouré d'une gangue argileuse rougeâtre, on lui donne le nom d'*almagro*, qui correspond à celui de *paco*, usité au Pérou pour y désigner cette forme minérale.

Une foule de filons métallifères traversent le cerro de Chañarcillo ; aussi les mines y sont-elles extrêmement nombreuses. La colline entière, comme le fameux cerro de Potosi, est criblée de trous, et des masses énormes de débris extraits et précipités sur ses flancs en ont modifié la forme. Lorsque nous le visitâmes en 1857, la richesse du minerai diminuait sensiblement, et beaucoup d'établissements étaient en *broceo* (rapport nul); il n'y en avait que deux ou trois qui fussent en rapport utile (*beneficio*) : la valeur de l'argent extrait était cependant, en moyenne, de 250,000 piastres par mois (1,250,000 fr.).

Chañarcillo n'est pas le seul point de ce district métallifère qui donne de l'argent ; il y a des mines à *las Tres Puntas*, à *la Cabeza de Vaca*, à *Punta brava*, à *San-Antonio*, etc., etc., mais nul endroit n'est jusqu'à présent plus riche et n'a donné de plus beaux bénéfices.

C'est en 1832 que ces gisements ont été découverts par un métis indien nommé Jean Godoy, *cateador* (chercheur de mines) de son métier. Il commença les travaux de la mine appelée depuis *Descubridora* (la Découvreuse), et s'associa pour cela avec un autre mineur chilien, nommé Gallo. Au bout de quelque temps Godoy, déjà vieux et fatigué, céda sa part de mine à son confrère pour la somme de 9,000 piastres (45,000 fr.). Gallo, resté seul, donna plus d'extension aux travaux, et bientôt la rencontre de veines fort riches lui permit d'acquérir une énorme fortune ; sa famille est aujourd'hui l'une des plus opulentes du Chili.— Au bruit de ces découvertes métalliques, une foule de mineurs accoururent : la montagne fut examinée, reconnue, percée dans tous les sens, et partagée bien vite entre tous les mineurs, qui en *dénoncèrent* les gîtes minéraux.

Quelques mines ont donné d'immenses trésors. Le *Manto de Mandiola* a fourni des morceaux d'argent pur de plus de vingt quintaux. Il a fallu les briser pour les extraire des puits, sans cela ils seraient les plus gros morceaux d'argent connus dans le monde. La grande fortune de cette famille provient d'un seul *alcance* (d'une seule trouvaille). Dans ces mines, l'argent était en *barra*, c'est-à-dire en barre, en filon massif ; ce minerai donnait 95 pour 100 à la fonte. Toutes les mines, certainement, ne sont pas riches à ce point ; mais beaucoup ont donné d'immenses produits. On évalue à 90 millions de piastres (450 millions de francs) la valeur de l'argent extrait du seul *minéral* de Chañarcillo, de 1832 à 1855.

Aujourd'hui l'on y compte encore, parmi les mines les plus productives, *la Descubridora*, la première de toutes : les travaux vont jusqu'à 456 mètres de profondeur ; *la Valenciana*, qui occupe le point culminant du cerro : les travaux descendent à 516 mètres. — Après viennent, comme ayant donné le plus de bénéfices : le *Manto de Cobos*, le *Manto de Mandiola*. (L'expression *manto* désigne des filons épanouis en chambres, en rognons, près de la superficie, et n'exigeant aucuns travaux profonds. On exploite ces gisements par le système de piliers laissés pour soutenir les terrains.)—On cite ensuite les mines de *Santa-Rita*, de *la Esperanza d'Apolanco*, de *San-Francisquito* (198 mètres de profondeur), etc., etc.

Le rendement des mines est généralement inégal : tantôt des filons très-riches s'interrom-

Argentins. En effet, la prospérité des mines d'argent de Chañarcillo, situées non loin de cette ville, celle des nombreuses mines de cuivre

pent subitement et trompent les plus belles espérances, tantôt des puits poussés fort avant sans qu'on rencontre rien, s'ouvrent tout à coup sur des dépôts métalliques d'une grande valeur. On cite une mine, le Délire (*Delirio*), ainsi nommée de ce que ses propriétaires avaient dépensé des sommes considérables pour leurs travaux sans rien rencontrer, et qui tout d'un coup s'est trouvée en *beneficio* (en bénéfice) par suite d'*alcances* (trouvailles inespérées); *la Al-fin-Hallada* (l'Enfin trouvée) est dans le même cas. A côté de cela on nomme *la Mejicana*, dont les travaux, poussés au delà de 500 mètres, n'ont pas encore donné une piastre de produit.

La richesse métallique de Chañarcillo y a développé l'industrie minière sur une grande échelle. Tous les travaux y sont aussi bien dirigés que dans n'importe quelle mine d'Europe: chaque établissement est conduit par un directeur, toujours instruit et capable, qui a sous ses ordres de nombreux contre-maîtres et ouvriers. Ceux-ci, lorsque la mine est en bénefice, sont soigneusement visités au sortir des travaux, auxquels ils se rendent à peu près nus, car le vol est une habitude invétérée chez tous les ouvriers mineurs, et, malgré toutes ces précautions, beaucoup de métal disparaît volé par les travailleurs eux-mêmes, qui sont, dans cette occasion, d'une dextérité égale à celle du prestidigitateur le plus habile.

Lorsque l'argent est en *barra*, c'est-à-dire à peu près massif, une simple fusion suffit pour l'extraire, et les scories sont traitées à nouveau avec le reste du minerai. — Quand le rendement est moins considérable, le minerai est choisi, concassé en très-petits morceaux, mis en *surons* et porté à la *maquila*, c'est-à-dire à l'usine de broyage et d'amalgamation. Toute la vallée de Copiapo est remplie de ces *maquilas* ou usines, qui sont sur le meilleur pied d'installation. Une grande roue hydraulique, mue par le cours d'eau qui traverse cette vallée, met en mouvement les meules qui broient le minerai, et les râteaux qui l'agitent dans les cuves.

En effet, celui-ci, une fois bien broyé, est jeté dans une cuve à moitié pleine d'eau, avec une quantité de mercure vif mesurée sur sa richesse; l'eau est placée là pour favoriser la division des substances et empêcher l'évaporation mercurielle. — Par une agitation qui dure de vingt-quatre à quarante-huit heures, le mercure s'empare de tout l'argent contenu dans le minerai, et forme avec lui une masse de consistance butyreuse. Le mélange terminé et complet, on met cette masse dans un filtre en forte toile, d'où l'excès de mercure tombe par son propre poids. L'amalgame restant est placé dans une cornue, en forme de creuset, d'où, par la chaleur, le mercure est volatilisé et va à travers un serpentin se condenser dans un réservoir où on le recueille pour le faire servir de nouveau. On estime que 1/4, ou 60 grammes de mercure par marc d'argent obtenu, se perdent dans l'opération. — L'argent qui reste dans la cornue forme un culot nommé *piña*, car il ressemble à une pomme de pin, qui est livré au commerce après que son titre a été déterminé par une analyse chimique des plus faciles.

Ce n'est pas seulement l'argent qui rend aujourd'hui Copiapo et ses environs le centre de la première industrie minière de toute la côte occidentale de l'océan Pacifique. De nombreuses mines de cuivre sont venues ajouter leurs produits à ceux du minéral de Chañarcillo, et leur production, moins aléatoire que celle de l'or et de l'argent, y introduit une immense activité.

Grâce à cette double exploitation, cette ville a aujourd'hui un chemin de fer, est éclairée au gaz, a des hôpitaux, des établissements de bienfaisance, une école des mines, etc., etc., est entourée de nombreux villages, tous le siége d'une activité extrême. La petite ville de *la Caldera*, qui est son port, s'est créée sur une plage aride et sans eau (puisque l'on est obligé d'y suppléer par la distillation de l'eau de mer). Les grands bâtiments à vapeur du Pacifique y touchent deux fois par mois. *La Plazilla*, autre bourg très-commerçant, s'est fondée au

que l'on exploite aujourd'hui dans toute sa vallée et aux environs, sont bien faites pour leur donner le désir de développer chez eux une pareille industrie, puisqu'ils en possèdent les éléments nécessaires, non-seulement à Famatina, mais dans le reste des provinces andines, qui toutes, comme nous l'avons vu, ont des richesses métalliques abondantes et variées.

La route qui conduit du bourg de Chilecito aux mines traverse d'abord une assez jolie vallée, fertilisée par les ruisseaux que nous

pied du cerro de Chañarcillo, et d'autres centres de population se forment dans les environs des groupes de mines les plus avantageux et les plus exploités.

Copiapo s'est montré reconnaissant envers la mémoire du pauvre Indien qui lui a valu cette haute fortune. — Une statue en bronze a été érigée à Jean Godoy sur la place principale de la ville. Il y est représenté dans le costume de mineur chilien, le poncho sur l'épaule, la pointerolle à la main gauche et le marteau dans la droite. Cette glorification du travail dans la personne d'un humble ouvrier fait autant d'honneur au peuple qui a rendu cet hommage qu'à celui qui en est l'objet.

Le CHEMIN DE FER de la Caldera à Copiapo, et de Copiapo à Pabellon et aux mines, a été créé pour desservir ce canton, où tous les transports se faisaient autrefois à dos de mulet.

Ce chemin a 51 milles anglais de longueur de la Caldera à Copiapo, et 30 de Copiapo à Pabellon ; les travaux pour le conduire jusqu'à la Plazilla, à 36 milles plus loin, sont en voie d'exécution. C'est, jusqu'à présent, le plus long chemin de fer de l'Amérique méridionale. — La route est à une seule voie, avec gares d'évitement. De la Caldera à Pabellon, les travaux d'art n'ont pas été considérables, car on a suivi la rivière. La pente à racheter était de 388 mètres, de la Caldera à Copiapo, et de 265 de Copiapo à Pabellon; elle reste encore de 300 mètres au moins pour gagner le pied du cerro de Chañarcillo, et il y aura beaucoup de travaux d'art à exécuter : remblais, tunnels, ponts, etc., etc....—Le coût du chemin jusqu'à Pabellon s'élève seulement à 1,200,000 piastres (6 millions de francs), et il a rapporté, jusqu'en 1857, 15 0/0 à ses actionnaires; toutefois la construction du reste va être fort dispendieuse. De plus, il faut border la route de barrières, plusieurs accidents étant arrivés tant à la ville qu'à la campagne, et perfectionner l'installation générale.

L'exploitation de ce chemin de fer revient à un prix assez élevé, principalement à cause du besoin de renouveler les chaudières, que l'eau un peu saline de la rivière de Copiapo altère rapidement. Mais les bénéfices couvrent amplement tous ces frais, tant l'abondance des matières à transporter augmente par suite du développement donné aux travaux des mines de cuivre. — La Caldera a un grand nombre d'usines à réduction, qui exigent chaque jour une immense quantité de minerai pour ne pas chômer. Le railway seul peut leur en apporter promptement et à bas prix. — Les machines sont nord-américaines, ainsi que tout le reste du matériel. — Il a été construit par l'ingénieur M. Allan Campbell, et l'entrepreneur a été un autre Nord-Américain, M. Wilwrigth. L'intelligence et l'activité de ces deux messieurs ont été à la hauteur de l'entreprise. M. Campbell est le même qui a fait l'étude du chemin de fer de Rosario à Cordova, dont nous parlerons en son lieu.

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails sur les mines de la province chilienne d'Atacama et son chemin de fer, parce que l'exemple de sa prospérité doit vivement stimuler les Argentins, qui ne voudront certainement pas rester en arrière de leurs voisins de l'autre côté de la Cordillère, dans la voie de la civilisation et du progrès.

venons de nommer, et qui s'ouvre directement à l'ouest du bourg. Il ne faut pas moins de huit heures de marche, à dos de mulet, pour arriver à l'un des principaux points argentifères du canton, c'est-à-dire aux pieds du *cerro Negro*, grande et haute montagne qui se dresse sur le premier plan de hauteurs formant le massif dont le Nevado occupe le centre. Les établissements du cerro Negro ne sont pas à quatre lieues en ligne directe du bourg; et l'on peut même de la mine de Santo-Domingo, communiquer par signaux visibles de jour avec ses habitants.

Ce chemin est affreux, et il faut toute l'habitude des gens du pays pour y passer sans frémir; il y a surtout certaines *laderas*, sentiers, sur les croupes élevées des montagnes (*faldeos*), qui sont tout ce que nous avons vu de plus effrayant dans nos voyages; et cependant tout le monde y chemine, même des troupes de mulets chargés chacun de cent cinquante kilogrammes de minerai. Un autre chemin moins mauvais, toutefois un peu plus long, suit le ruisseau sorti du pied de la Mejicana et conduit à l'autre village de Famatina vers le nord. Cette route, qui est d'une quinzaine de lieues, pourrait être installée et rendue praticable en tout temps, avec quelques dépenses. Si les mineurs s'entendaient pour en faire les frais, que l'on estime à six mille piastres, on faciliterait singulièrement les transports de vivres, de bois, etc., et de tous les autres objets dont on ne peut se passer dans les travaux.

Lorsque l'on va aux mines par le premier chemin, lequel passe par les petites fermes de la *Enseñada* et du *Vallecito*, on gravit péniblement la côte de la *Cieneguita*, puis les cols (*portezuelos*) de la *Cienega* et de *Santa-Rosa*. Là commencent les mines. Ces montagnes sont composées de roches schisteuses renfermant de l'argent natif, du sulfure et du chlorure d'argent. Elles sont en outre traversées de puissants filons de fer oxydulé magnétique; en beaucoup d'endroits, les deux métaux se trouvent l'un à côté de l'autre. Le minerai de ces mines ne donne que dix à douze marcs au caisson. Elles ont l'avantage d'être moins éloignées du bourg que les autres.

Le *cerro Negro*, le mont noir, qui vient après le cerro de Santa-Rosa, est une grande montagne noire d'aspect, à sommet conique et dont les flancs sont couverts d'éboulis noirâtres, résultats et des intempéries et des débris extraits des puits de mines qui y ont été creusés. Le schiste alumineux qui le constitue se décompose rapidement au contact de l'air; il est tellement pénétré de fer que beaucoup de ces débris ont un éclat métallique qui les ferait prendre

pour du fer pur, tandis que ce n'est que de l'oxyde au second degré. — Le sommet du cône du cerro Negro atteint une altitude absolue de quatre mille cinq cents mètres, les mines n'y sont ouvertes que dans une région dont l'altitude varie de trois mille cinq cents à quatre mille mètres. Elles donnent, outre le fer que l'on n'exploite pas, de la blende ou sulfure de zinc, qu'on néglige également, de l'or et de l'argent, qui sont les seuls métaux dont on s'occupe.

La mine principale est celle de Santo-Domingo, dont la profondeur n'est que de soixante mètres, mais qui a déjà donné de beaux bénéfices. La roche y est moyennement dure : aussi n'a-t-on pas besoin de boisages, il n'y a pas non plus d'infiltrations aqueuses. Autour de la mine de Santo-Domingo, beaucoup d'autres mines sont ouvertes, et les travaux y sont tour à tour suspendus ou repris, suivant les caprices ou les moyens des propriétaires. C'est ainsi que dans toutes les gorges voisines on aperçoit une foule de trous d'une profondeur variable abandonnés, l'habitude étant de cesser les travaux aussitôt qu'un filon s'interrompt, et d'en chercher un autre.

On donne le nom de *pilquineros* aux mineurs qui vont ainsi individuellement creuser quelques trous superficiels et en extraire du minerai qu'ils vont vendre aux usines (*trapiches*). — Ces hommes acquièrent un coup d'œil extraordinaire et savent reconnaître de fort loin la roche qui leur donnera du métal. Ils sont également d'une habileté rare à juger, à la simple inspection et au poids apprécié par la main, le rendement d'un minerai quelconque, et ne se trompent presque jamais sur la quantité.

Le *cerro de la Caldera*, qui suit le cerro Negro, est à peu près de la même nature et offre les mêmes minerais.

Le *cerro Morado* (le mont rouge-violet) gît un peu derrière au sud-ouest des deux monts précédents; c'est une grande croupe qui se détache des flancs du *cerro Amarillo* (mont jaune) lequel lui-même tient au *Nevado*, sommité principale du système. On y a trouvé de l'or. — Les cerros *del Tigre* (du Tigre), *Bayo* (Isabelle), *Aranzazu* et *Ampallao* sont des croupes qui se détachent, comme les précédents, du Nevado; leur couleur est également jaunâtre, et fait le contraste le plus singulier avec les roches noires du cerro Negro. Tous ces monts sont composés d'une roche calcaire fortement pénétrée de peroxyde de fer; ils présentent de nombreux conglomérats formés de cailloux, de débris de roches soudés par un ciment argilo-calcaire extrêmement dur.

Il faut encore quatre heures de marche à dos de mulet pour se

rendre des environs de la mine de Santo-Domingo à la gorge qui s'ouvre entre le cerro Bayo et celui de la Mejicana, c'est-à-dire au pied du Nevado lui-même, où sont situées les principales mines. Le *Cerro de la Mejicana* (mont de la Mexicaine) ou *Espino* (l'épine dorsale), ainsi nommé parce que c'est une assez longue croupe qui se détache du flanc septentrional du Nevado, dont le sommet un peu aplati le surplombe de quinze cents mètres environ. En face de lui, le *Bello-Plan*, moins élevé mais de forme pareille, suit la même direction, et tous deux renferment ainsi une vallée longitudinale qui commence à une altitude de quatre mille cinq cents mètres, et se continue en descendant vers le nord, arrosée par le ruisseau dont nous avons parlé et qui va au village de Famatina. Ce ruisseau naît dans une espèce de bourbier argileux où l'on a trouvé de l'or, mais en petite quantité; un peu plus bas, à un endroit nommé *las Cuevas de Noroñha* (les grottes de Noroña), on avait établi un lavage qui a d'abord donné beaucoup, mais que l'on a abandonné dès qu'il est devenu moins abondant, à cause de la difficulté de pareils travaux sous une température aussi rigoureuse que celle qui règne à de telles hauteurs (1).

Toute cette haute vallée, dont l'altitude atteint, comme nous ve-

(1) Les altitudes barométriques des principaux points de ce canton ont été prises par D. Nicolas Naranjo, ingénieur chilien qui l'a visité en 1854, et par nous, en mai 1858. — M. Naranjo a gravi le fameux Nevado de Famatina, auquel il donne 6,294 mètres de hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer; il a également mesuré les cimes de l'Espino et du cerro Negro. Il est le premier qui ait eu la gloire de porter un baromètre sur ces sommités de la Cordillère. — Nous avons répété quelques-unes des observations de M. Naranjo et pris des mesures dans quelques endroits où il n'a pu le faire. Les altitudes que nous avons obtenues sont, en général, plus faibles que les siennes. Nous ignorons quel système de baromètre et quel calcul il a employé.

Voici les altitudes de ce canton :

	Naranjo.	L'auteur.	Nombre d'obs. M. M.
Cultures du Carrisal	»	1,700	3
Bourg de Famatina	122	1,100	90
Estancia de la Enseñada	»	1,650	4
Estancia del Vallecito	»	1,940	2
Portezuelo de la Cieneguita	»	3,000	2
Mine de Santo-Domingo	3,922	3,750	5
Col du cerro Negro	»	4,180	2
Sommet du cerro Negro	4,575	»	»
Col (portezuelo) de los Bayos	»	4,300	2
Socabon ou grande galerie des mines	4,940	4,260	3
Sommet du cerro de la Mejicana ou Espino	5,070	»	»
Sommet du Nevado	6,294	»	»
Village de Nonogasta	»	890	6

nons de le dire, quatre mille cinq cents mètres à son point le plus élevé, est balayée de temps à autre par des vents affreux, et parfois ensevelie dans la neige. Cependant, malgré son altitude, la neige n'y persiste jamais longtemps, même en hiver, le soleil, sitôt que le vent cesse, ayant assez de force pour la fondre ; mais il y gèle presque toutes les nuits, quelle que soit la saison. Ces ouragans sont heureusement rares : il neige et il vente quelquefois dans les vallées inférieures, que cette haute région reste dans le calme. Le principal inconvénient de cette quebrada, c'est la rigueur du climat, la sécheresse extrême de l'air et l'élévation qui y rend les personnes non encore habituées sujettes à la *puna* ou *soroche*, c'est-à-dire à la gêne de respiration causée par la raréfaction de l'air à une pareille hauteur. Le baromètre, en effet, n'y accuse plus qu'une pression atmosphérique de 0,460, c'est-à-dire qu'elle est à peu près de 2/5 moins forte qu'au bord de la mer, où elle est de 0,760. On comprend quelle influence cette énorme différence de pression doit avoir sur l'économie humaine. Aussi quelques ouvriers ne peuvent-ils y résister; des maladies de cœur et des gros vaisseaux se déclarent, et il leur faut aller habiter les vallées plus basses et renoncer au métier de mineur.

C'est dans cette gorge et sur les flancs de l'Espino et du Bello-plan que sont les mines les plus célèbres et les plus productives de tout le district métallifère de Famatina. On y comptait, lorsque nous les visitâmes, la *Berdiona*, l'*Anduena*, *San-Pedro*, la *Perra*, la *Mejicana*, etc., toutes en plein rapport, sans compter celles qui sont disséminées dans le reste du canton. La roche qui compose ces montagnes est généralement calcaire; elle est traversée par des filons métalliques, tantôt de pyrite de cuivre, tantôt d'argent, soit pur, soit mêlé au chlore, à l'iode, à l'arsenic, au soufre ; l'or s'y rencontre également à côté de l'argent, mais en moindre quantité. Rien de plus inégal que le rendement du minerai : tel caisson rendra jusqu'à cinq cents marcs d'argent et douze d'or, tel autre n'en donnera que quinze d'argent et seulement quelques grammes d'or ; — la moyenne varie entre quinze et cinquante marcs du premier métal, soixante et quatre cents grammes pour le second. — On a remarqué que, dans toutes ces montagnes, les terrains d'une couleur jaunâtre, généralement semés de conglomérats argileux à leur superficie, étaient ceux qui donnaient le plus d'or. Tout ce canton renferme, en ce moment, quarante-deux mines d'argent et deux d'or en exploitation; la plus riche de toutes est la *Berdiona*, située sur les flancs de l'Espino.

Cette montagne, qui paraît être la plus riche de toutes en minerais

précieux, a donné lieu à un travail que l'on ne s'attendrait guère à rencontrer dans un pays aussi perdu et aussi éloigné de toute habitation humaine. C'est l'œuvre du *socabon* (souterrain), galerie horizontale percée à la base de l'Espino, dans le but de découvrir les filons argentifères qui le traversent, et de les exploiter de bas en haut, afin de faire plus aisément l'extraction des déblais, de donner un écoulement facile aux eaux. Cette galerie (*fronton*) a près de deux mètres soixante cent. de haut et deux mètres dix cent. de large; elle était arrivée à cent douze mètres de longueur au mois de mai 1857, et l'on calculait qu'on pouvait la faire avancer de cinq mètres par mois, en y maintenant continuellement quatre hommes travaillant à la pointerolle (*barreteros*) et autant pour extraire les déblais (*apires*). Déjà trois filons avaient été reconnus, mais on n'en avait point encore commencé l'exploitation. L'argent s'y présentait tantôt pur, tantôt associé à un peu d'or; ici, mêlé à de la pyrite de cuivre, plus loin, à l'état de chlorure. La roche est un calcaire bleuâtre, très-compacte, qui devient d'autant plus dur qu'on pénètre plus avant dans la montagne; mais elle se laisse bien attaquer par les instruments, et il est facile de la faire sauter à la poudre. On n'a trouvé d'eau qu'au commencement, et cette eau provient des infiltrations neigeuses de la superficie; la dureté de la roche rend inutiles les boisements.

Ce grand travail est dirigé par un vieux mineur expérimenté, D. Pantaleon Garcia, propriétaire de la mine de Santo-Domingo, sur le cerro Negro. M. Garcia, depuis quarante ans, s'occupe des mines de Famatina; il y a acquis une fortune honorable : son exemple et ses conseils sont d'une influence puissante pour le développement de l'industrie minière de la Rioja. — Grâce à lui, une société anonyme s'est organisée en 1854, pour donner plus d'extension aux travaux de l'Espino. Cette société dispose d'un capital de 50,000 piastres (250,000 fr.), représenté par 500 actions de 100 piastres payables par dixième; c'est elle qui a entrepris l'œuvre du Socabon et en fait continuer l'exploitation (1).

(1) Nous avons visité le district minéral de Famatina en mai 1857. — Voici quel était alors l'état des exploitations dans lesquelles les travaux avaient acquis quelque importance :

Mines d'or : — *Rosario-del-Oro*, sur le cerro Morado; en bénéfice. — La *Descubridora*, sur la même montagne; en bénéfice.

Mines d'argent : — Sur le cerro Negro: mine de *Santo-Demingo*, en bénéfice : elle a déjà donné 20,000 marcs d'argent depuis que les travaux y ont été commencés; — *Rosario del cerro Negro*, en bénéfice. — Sur le cerro del Puerto: *San-Pedro del Puerto*, en bénéfice; — *Rosario del Puerto*, en bénéfice; — la *Peregrina*, en bénéfice. — Sur le cerro de

Le minerai extrait de toutes ces mines diverses est, comme celui de Chañarcillo, concassé, mis en surons et porté aux usines d'amalgamation qui se trouvent, dans la vallée de la Enseñada, sur le chemin de Chilecito et dans celles du village de Famatina; ces usines sont au nombre de six. Rien ne rappelle là les magnifiques établissements de la vallée de Copiapo ; mais, quoique moins luxueux et installés de la manière la plus économique, les appareils employés n'en remplissent pas moins le but; seulement le travail marche un peu plus lentement, et la perte de mercure est peut-être un peu plus considérable.

Le minerai est moulu sous de grosses meules en granit. La poussière qui en provient est placée dans deux, quatre ou six tonnelets attachés à l'axe d'une roue à augets sur lesquels on fait arriver un courant d'eau.

Si le minerai est riche en or, une fois pulvérisé, on le lave pour en extraire ce métal, puis le reste est soumis à l'amalgame, où le mercure s'empare rapidement de la petite quantité d'or échappée au lavage. — Le reste du minerai, qui est argentifère, est soumis à une autre amalgamation. — Le produit est filtré pour en enlever l'excès de mercure, puis chauffé dans une cornue pour volatiliser et re-

la Cienega : *la Veta Nueva*, en bénéfice. — Sur le cerro de las Greditas : *Nuevo Descubrimiento*. — Sur le cerro de la Caldera : San-Pedro. — Sur le cerro de los Bayos, deux mines appartiennent à D. Rafael Fragueiro. — Sur le cerro del Tigre, mine de *San-Miguel*, en bénéfice. — Sur le cerro de la Mejicana, appelé également Espino : compagnie du *Socabon;* on se contente en ce moment de pousser la galerie, sans exploiter les filons découverts ; — *Mina de la Compagnia*, en bénéfice ; — *la Mejicana*, id.; — *las Animas*, id.; — *el Espino*, id. ; — *la Berdiona*, id. — Sur le Bello-Plan : *la Forastera*, en bénéfice ; — *el Manto*, id.; — *la Veta de la Perra*, id.; — *l'Anduena*, etc., etc...

L'aloi moyen du minerai d'argent était de 50 marcs au caisson, rendement inférieur à celui de Chañarcillo, qui est quadruple.

Il y avait d'occupés alors six moulins broyeurs : deux à Famatina ; c'étaient ceux de *las Escaleras* et de *los Corrales ;* et quatre dans la vallée près de Chilecito, appartenant à MM. Encina, Garcia, Fraguiero et Soage. Un cinquième était en construction, et un sixième était abandonné.

On venait de découvrir dans la sierra de la Rioja une terre à briques réfractaires de la meilleure qualité. D. José Barros, directeur de l'hôtel des monnaies de la Rioja, était l'auteur de cette découverte, et des expériences faites dans les fourneaux à réverbère de l'usine de D. Manuel Malbran, auprès d'Andalgala, avaient donné des résultats tout à fait concluants. — Des briques de cette qualité, exposées pendant sept jours et sept nuits au feu le plus ardent, n'ont pas éprouvé la moindre altération, tandis que d'autres briques réfractaires, apportées d'Europe, ont été attaquées au bout de quatre jours. — La présence de cet argile est un véritable bienfait pour l'industrie métallurgique dans ces provinces. On trouve aussi dans la sierra de la Rioja un stéatite que l'on taille en creusets qui résistent très-bien au feu, et que M. Barros emploie avec avantage pour la fonte de l'argent à la monnaie de la Rioja.

cueillir ce métal, et enfin fondu et réduit en *piña.* — Si le minerai argentifère est mêlé au soufre et à l'arsenic en assez grande quantité, on le grille d'abord en plein air ; ensuite les résidus de ce grillage sont calcinés, mêlés avec du sel, dans un four à réverbère, où la chaleur achève de volatiliser ces deux éléments, et fait combiner le chlore du sodium avec l'argent pour former un chlorure d'argent, lequel à son tour est traité par un nouveau broyage et l'amalgamation comme dans le cas précédent.

Telles sont, en résumé, les principales opérations que subissent les minerais de Famatina pour l'extraction des métaux précieux qu'ils renferment. — Les produits sont exportés au Chili en échange des objets de fabrication européenne achetés à Valparaiso et que l'on importe par la Cordillère, — ou bien ils sont amenés à l'hôtel des monnaies de la ville de la Rioja.

Cet établissement date de 1824, époque où se fonda la première compagnie dont nous avons parlé plus haut ; compagnie qui se proposait de donner une grande extension aux travaux des mines de Famatina : on sait comment les circonstances politiques empêchèrent la réalisation de ces projets. Il occupe l'ancien couvent des jésuites, dont la propriété revint à l'État après l'expulsion de ces religieux, et dont les bâtiments sont aujourd'hui en fort mauvais état. La compagnie avait commencé la construction d'un autre édifice plus convenable ; ses murailles même étaient arrivées à deux mètres de terre lors de la dissolution. Cette construction n'a pas été reprise.

Quoique l'outillage de l'hôtel actuel des monnaies laisse à désirer, et que tous les appareils soient en général d'ancien modèle, ils peuvent encore servir, et l'on y a frappé, depuis 1831 jusqu'à 1856 : 7,048 onces d'or, valant 119,816 piastres, une valeur de 404,628 piastres, en piastres fortes, demies et quarts de piastre, et une quantité assez considérable de monnaie provinciale aux 750 millièmes. — Ce sont les métaux des mines de Famatina qui ont fourni à ce monnayage, qui comprend ainsi une valeur d'environ 3 millions de francs (1).

Il serait fort difficile de dire quel est le produit annuel des mines de ce district ; ce produit paraît varier de 120 à 150 mille piastres. On est bien loin, comme on le voit, d'approcher ici des chiffres annuels

(1) Ce chiffre n'est qu'une mince partie du produit total des mines de Famatina pendant cette période. — On peut, sans exagération, le porter au moins au décuple ; ce serait donc une valeur de 30 millions de francs qui aurait été extraite de ces mines depuis 1820.

de Chañarcillo, qui sont de 15 millions de francs en moyenne; c'en est tout au plus la cinquième partie. Mais les produits de Chañarcillo s'épuisent, ceux de Famatina ne font qne commencer. Lorsque ce district minéral sera exploité sur la même échelle que celui de Chañarcillo, son rendement deviendra extrêmement considérable, car l'exploitation ne se bornera pas à celle d'un seul mont argentifère, mais elle s'étendra à tout le groupe dont nous avons signalé l'étendue, et l'on peut presque calculer d'avance les valeurs immenses qui résulteront un jour de cette exploitation, dont la limite est, pour ainsi dire, indéfinie. Depuis longtemps les mines argentifères de la vallée de Copiapo auront cessé de donner, que celles du groupe de Famatina auront encore des milliers de filons métallifères à offrir à l'activité des mineurs.

Mais ce n'est pas seulement l'exploitation des métaux précieux, tels que l'or et l'argent, qui doivent faire la fortune de ce district. Il est une exploitation beaucoup plus utile et dont le champ est également illimité; c'est celle du fer. Le cerro Negro, ceux de Santa-Rosa et de la Caldera sont, pour ainsi dire, entièrement composés de ce métal. De quelles ressources ces prodigieux gisements ne seront-ils pas un jour pour la province de la Rioja et la Confédération entière, lorsque l'accroissement de la population fournira les bras nécessaires pour leur mise en œuvre ! Nous croyons que l'exploitation de ces minerais de fer vaudra encore mieux à Famatina que son or et son argent; au fer nous joindrons le cuivre, qui abonde aussi presque partout.

Dans l'état actuel des choses, on doit sans doute se borner à l'exploitation de l'or et de l'argent, qui présentent beaucoup de valeur sous un petit volume, et n'exigent pas de grands frais pour la création des usines où doivent se réduire leurs minerais; mais il en sera autrement lorsque la population aura augmenté, car il y aura intérêt à exploiter sur les lieux le cuivre et le fer, que le transport par les Andes ou les Pampas grève de frais considérables pour les provinces de l'intérieur.

Deux causes surtout contribuent à la lenteur du développement de l'industrie minière actuelle dans le district de Famatina: c'est, d'une part, l'absence de capitaux; de l'autre, le mauvais état des routes et la rigueur du climat des mines. — Le manque de capitaux fait qu'on ne peut donner aux travaux l'extension dont ils auraient besoin, et que l'on y opère en quelque sorte au jour le jour, et au fur et à mesure des bénéfices que l'exploitation, ainsi réduite, peut rapporter. La compagnie du Socabon a donné, sous ce rapport, un bon

exemple, qui devra trouver des imitateurs : les travaux des mines étant toujours un peu aléatoires, un individu seul hésite à hasarder tout son capital dans une seule opération, tandis qu'une compagnie, riche d'une fraction des fonds de chacun, est plus hardie, plus à l'aise dans ses entreprises. C'est ainsi qu'à Copiapo l'on a pu imprimer à l'industrie minière ce développement remarquable qui fait aujourd'hui la fortune de la province d'Atacama.

Quant au climat de Famatina, il est rude sans doute, mais les mineurs s'y trouveraient bien si les maisons qui doivent les loger étaient mieux construites, si la nourriture était meilleure. Nous savons déjà combien le montagnard des Andes est dur à la fatigue et peu exigeant. Jusqu'à présent les ouvriers n'ont pas manqué pour les travaux, quoique un pointerolleur (*barratero*) n'y gagne que 12 à 14 piastres, — et un charrieur (*apire*), celui qui porte les déblais sur ses épaules dans une hotte de cuir (*capacho*), 8 à 10 piastres; plus, pour tous deux, la nourriture et un grabat sous le mauvais rancho qui les abrite tant bien que mal contre le froid. — Mais on pourrait augmenter beaucoup le personnel en faisant de meilleures conditions aux ouvriers, d'autant plus que, par suite d'une exportation considérable à l'intérieur, tout devient plus cher dans la vallée de Famatina.

Enfin il faudrait améliorer les routes. Celles qui desservent actuellement les deux cantons où sont les principales mines sont affreuses. Avec quelques travaux on pourrait rendre ces sentiers moins mauvais, faciliter le passage en certains endroits qui obligent à des détours fort longs, établir des huttes de refuge sur les cols où le vent est le plus fort et le froid le plus intense lors des tempêtes. Avec ces précautions on faciliterait l'accès des exploitations, et on y attirerait quelques spéculateurs qui répugnent jusqu'à présent à aller les visiter, alors qu'il faut affronter d'aussi détestables chemins.

La grande vallée de Famatina, sur une longueur totale de 70 kilomètres, entre le Carrisal, situé par 1,700 mètres d'altitude, et Bichigasta, qui n'est plus qu'à 800 mètres, est assez peuplée et offre assez de ressources, dès aujourd'hui, par ses cultures, lesquelles sont encore fort susceptibles d'extension, pour nourrir une population industrielle nombreuse. On peut donc compter que rien ne manquerait à celle qui serait employée aux mines, et que l'abondance de la production agricole s'opposerait toujours à une hausse exagérée des vivres et des objets de première nécessité à l'usage des mineurs.

Les dépenses y seraient même beaucoup moins fortes qu'au Chili, où le plus clair du bénéfice des ouvriers s'écoule incessamment dans les nombreuses tavernes et les boutiques qui ne leur donnent qu'à des prix exorbitants ce que les champs fertiles de Chilecito, d'Anguinan, de Nonogasta, enfin des nombreux villages de cette belle vallée, fournissent en abondance et à un taux raisonnable.

Nous sommes entré dans d'assez longs détails sur le district minéral de Famatina, parce que c'est un des points du sol argentin qui mérite le plus d'attention, en raison de la facilité qu'il y a d'en faire le centre d'une immense et riche exploitation minière, et que déjà les travaux y sont commencés et en bonne voie. Un peu plus de confiance dans l'avenir, la puissance et les bénéfices de l'association pourraient y réaliser promptement de grands résultats. — Il n'y aurait pas d'ailleurs à se limiter au district de Famatina. Le nickel et le cuivre de la vallée de Jaguë, l'étain de Mazan, les minerais de la sierra de los Llanos, seraient susceptibles d'une exploitation non moins avantageuse que celle de ce canton, et leur mise en valeur, possible dès aujourd'hui, ne contribuerait pas peu à la prospérité de toute la province de la Rioja.

§ IV. — *Province de Catamarca.*

La province de Catamarca ressemble beaucoup à la partie andine de la province de la Rioja. Ses montagnes appartiennent au même système général, et ont une constitution géologique analogue ; il n'est donc pas étonnant qu'elles présentent des gisements métalliques de même nature.

Effectivement, on retrouve dans les chaînes qui sillonnent partout cette province l'or, l'argent, le nickel, le cuivre, le fer, etc., si répandus dans la Rioja ; le cuivre cependant y domine. — Cette abondance de gîtes métalliques fut reconnue dès la conquête, car il paraît que, du temps de la domination espagnole, on savait déjà plusieurs localités qui donnaient de l'or et de l'argent, principalement au milieu des sierras situées dans les environs du Fuerte de Andalgala, résidence d'une tribu Calchaquie qui y défendit longtemps son indépendance.

Deux endroits furent aussi l'objet de travaux d'une certaine importance : le *Cerro de las Capillitas*, et la *Quebrada del Arenal.*

Quelque vagues que soient les souvenirs qui s'en conservent dans

le pays, on peut en déduire que, dès le commencement du siècle dernier, les gisements de *las Capillitas*, dans la chaîne de l'Atajo, avaient été reconnus, et qu'il s'était formé une société composée d'Espagnols et de Péruviens pour leur exploitation. Toutefois on ne s'adressait guère qu'aux métaux précieux, tels que l'or et l'argent, et l'on négligeait le cuivre, devenu aujourd'hui l'objet de l'exploitation principale. La quantité d'ouvriers rassemblés fut assez grande, puisque l'on trouve sur la montagne les ruines de deux petites chapelles (*capillitas*), d'où le nom donné à ce chaînon de l'Atajo. Les débris de nombreux ranchos (*chaumières*) à murailles en pierres sèches, les puits de mine à moitié comblés, soit sur le plateau de las Capillitas, soit au pied de ce mont, dénotent que les travaux avaient eu une certaine extension. L'une de ces anciennes mines arrive même à la profondeur de 50 mètres ; un mineur argentin, D. Manuel Malbran, l'a reconnue, et, dans un examen fait en 1831 en compagnie d'un Indien âgé de quatre-vingts ans, il put retrouver les mines de San-Salvador, San-Miguel, las Animas, Maria-Luisa, etc., auxquelles ce vieux mineur avait travaillé jadis. Cependant il est probable que, sauf peut-être dans le commencement, les produits furent d'une richesse médiocre, car ces mines ne firent pas grand bruit dans le pays et furent abandonnées.

L'autre point où des travaux avaient été également établis anciennement est sur les flancs mêmes du massif de l'Aconquija, dans une étroite *quebrada*, gorge, d'où sort le ruisseau *del Arenal*, à six lieues environ du cerro de las Capillitas.

D. Miguel Diaz de la Peña, qui fut, il y a un siècle et demi, le fondateur du majorat de Guazan, lequel depuis est toujours resté dans sa famille, fut aussi, dit-on, le créateur de l'exploitation de l'Arenal. On y traitait par le broiement et l'amalgamation des minerais d'argent extraits de l'Aconquija lui-même. L'opération marcha bien dans le principe, et le rendement fut assez abondant ; mais, au bout d'un certain temps, l'entrepreneur et ses associés firent, on ne sait comment, de si mauvaises affaires qu'ils furent obligés à une faillite de 150,000 piastres. Les travaux restèrent donc abandonnés pendant de longues années. — En 1825, époque à laquelle l'esprit d'entreprise s'était éveillé dans toutes les provinces de la Plata, puisque des compagnies se formèrent, ainsi que nous l'avons vu, pour l'exploitation des mines de Mendoza et de la Rioja, un des descendants du fondateur du majorat de Guazan voulut reprendre les travaux. Il fit venir vingt-huit mineurs anglais ;

on restaura les bâtiments, on rétablit les moulins, etc...; mais bientôt les troubles occasionnés par la lutte des Unitaires et des Fédéraux mirent de nouveau le pays en combustion, les travaux furent suspendus, l'entrepreneur se vit obligé de fuir et les ouvriers se dispersèrent. Il en fut à l'Aconquija comme à Uspallata et à Famatina.

Pendant vingt-cinq années tout travail d'exploitation minière fut donc interrompu dans la province de Catamarca; seuls, quelques individus isolés visitèrent ces cantons, y examinèrent les anciens travaux, résolus d'en profiter lors de circonstances meilleures. La chute de la dictature, au commencement de 1852, en permettant aux exilés de rentrer dans leur pays, rendit aux provinces un bon nombre de citoyens intelligents et actifs, qui s'empressèrent de se remettre aux industries qu'ils n'avaient quittées qu'avec peine. — C'est ainsi que D. Manuel Malbran examina les anciennes mines de las Capillitas, y signala l'utilité d'en reprendre les travaux, et en donna l'exemple; que D. Anselmo Segura compléta la reconnaissance de l'Atajo, et fonda l'usine d'Amanao ; qu'à leur exemple plusieurs citoyens de Catamarca dénoncèrent également un certain nombre de mines et en commencèrent l'exploitation.

Ces études ne se bornèrent pas aux cantons anciennement connus; on chercha partout des mines dans la province, et bientôt l'on y signala des gîtes minéraux en telle abondance qu'à la fin de 1854 il y avait déjà cent quarante-trois mines dénoncées et dont la concession avait été faite, et qu'en juillet 1857 ce nombre s'élevait à deux cent soixante-dix-huit.

En effet, on a trouvé de l'or dans une petite chaîne granitique, près de Fiambala; on a vu de l'or, de l'argent et du cuivre dans la sierra de Belem, cordon également composé de granites et de micaschistes, qui sépare les vallées de Tinogasta et de Copocabana du grand bassin des salines d'Andalgala. — On a signalé les mêmes gisements dans la haute chaîne de Quilmes, qui, faisant face à la partie nord de la sierra d'Aconquija, forme la paroi occidentale de la vallée de Santa-Maria. Près de Cafayate se sont présentés de très-riches minerais de cuivre, et leur exploitation doit être commencée aujourd'hui. Enfin des traces d'argent ont été vues dans les sierras del Alto et d'Ancaste, et de l'étain dans celle d'Ambato.

Nul point cependant ne s'est trouvé le plus riche et le plus immédiatement exploitable, malgré son éloignement de la capitale de la province et les exécrables routes qui y mènent, que la sierra del Atajo. C'est aussi là que les travaux se sont d'abord établis. — Cette

chaîne unit l'Aconquija à la sierra de Belem par une série de montagnes moyennement élevées, mais elle en est très-distincte, car, près de leur point de jonction, le gros massif du *Clavillo* s'élève brusquement à une altitude de quatre mille huit cents mètres environ, et, pareil à une immense et uniforme muraille à créneaux neigeux, se continue vers le nord en conservant sa hauteur, tandis que l'Atajo, beaucoup plus bas, forme une série de croupes très-diverses d'aspect, et présente un relief des plus accidentés.

La chaîne de l'Atajo appartient en grande partie au système du gneiss, comme l'Aconquija. A la différence de presque tous les contre-forts de la cordillère, elle est dirigée de l'est à l'ouest, tout en étant coupée par des gorges profondes ouvertes du sud au nord. Son extrémité occidentale, dite sierra de la Negrilla, se confond avec les contre-forts du *Clavillo* ou massif central de l'Aconquija; son extrémité orientale s'unit à la sierra longitudinale de Belem. Sa longueur totale peut être d'une quinzaine de lieues; elle se trouve située sous le 27e degré de latitude, et son altitude absolue ne dépasse point trois mille cinq cents mètres maximum; le Nevado d'Aconquija la domine donc de toute sa hauteur.

Dans ses gorges arrosées par des filets d'eau en hiver, par des torrents furieux en été, époque des pluies, croissent d'épais taillis, et l'on y rencontre quelques vallons moins tourmentés, remplis d'excellents pâturages. Les plateaux eux-mêmes ont un gazon court et serré que le bétail ne dédaigne point. Les eaux de l'Atajo, au sortir de leurs étroites vallées, roulent vers le grand bassin de la Saline; dans leur passage elles sont entièrement absorbées par les irrigations qui fécondent les belles cultures de Cholla, d'Ingamano, de Guazan, etc.

Les mines principales sont dans le cerro de las Capillitas. — On a repris les travaux des anciennes, et l'on en a ouvert de nouvelles. Quant à celles de l'Arenal, dans la sierra d'Aconquija, on ne s'en est point occupé encore. — Les minerais qu'on tire de ces mines se traitent dans trois usines assez éloignées les unes des autres : celle d'Amanao, située dans la vallée de ce nom et créée par D. Anselmo Segura; celle de M. Malbran, située dans la gorge de Negrilla sur le chemin du Fuerte; la troisième, enfin, celle de Victoria, création très-importante qui appartient à un Anglais, D. Samuel Lafone, située de l'autre côté du gros bourg de Santa-Maria, à vingt-sept lieues des mines. Nous parlerons plus bas de ces trois établissements.

Quoique les gisements métalliques de las Capillitas et de leurs en-

virons soient très-variés, on ne s'adresse plus qu'à ceux de cuivre. Ainsi, à deux lieues de là, sur un petit plateau de la *cuesta de la Negrilla*, il y a une mine de nickel assez riche; au bout de quelques temps les travaux y ont été suspendus, la recherche du cuivre absorbant toute l'attention. On y a reconnu pourtant cinq filons parfaitement exploitables. Suivant l'analyse qui en a été faite au musée argentin par M. le colonel du Graty, le minerai est un sulfo-arseniure de nickel et de fer, contenant un peu d'argent. — Les anciens puits de mines de la quebrada de las Capillitas eux-mêmes, creusés dans le siècle dernier pour suivre les filons d'or et d'argent qu'on y avait découverts, sont délaissés, et toute l'exploitation s'est concentrée près du sommet de la montagne où l'immense étendue des dépôts de minerai cuivreux promet une extraction pour ainsi dire indéfinie.

Les principales mines de cuivre exploitées sont : la *Restauradora*, la *Isabel*, la *Peregrina*, la *Argentina*, propriétés de la maison Lafone et Cie, société puissante par ses capitaux et son activité, formée en 1856 ; elle a acheté ces mines au prix de 800,000 francs, et y fait depuis quatre ans des dépenses considérables. — Ce sont encore la *Mina-Grande*, à M. Malbran ; la *Santa-Clara*, à M. Augier ; la *del Rosario* et la *Bartolina*, à M. Segura, toutes sur le cerro de las Capillitas ; la *Esperanza*, sur le cerro voisin de San-Miguel, également à M. Segura; enfin, une foule d'autres, proches de celles-ci, appartiennent soit à des particuliers, soit à des compagnies, et sont l'objet de travaux également importants.

Quoique le métal exploité soit généralement du cuivre, la *Peregrina* donne de la galène argentifère, que l'on recueille en certaine quantité. Ce minerai a rendu jusqu'à quarante marcs d'argent par caisson. On y trouve aussi l'argent à l'état de chlorure et uni au fer comme dans la mine de Santo-Domingo à Famatina.

La canton où existent ces mines était un affreux désert, et la plupart sont situées dans des gorges d'une aridité complète. Les centres de population les plus proches sont Cholla et Andalgala, à dix et quatorze lieues est, et Santa-Maria, à vingt-quatre lieues sud. Le chemin de l'est est affreux jusqu'à Cholla, car il faut franchir les roches et les pentes rapides de la cuesta de la Negrilla. La route de Santa-Maria est bonne, mais elle traverse un désert absolu, à travers le *Campo de los Pozuelos*, grand cirque sablonneux de quinze lieues de large, dépourvu de toute végétation et toujours battu des vents, jusqu'à la Punta de Balastro, où commencent les cultures de la vallée de Santa-Maria. Comme l'altitude est considérable, trois mille deux

cents mètres, il ne croît aux *Capillitas* d'autres végétaux qu'un peu d'herbe pour les bestiaux. Tout doit donc y être envoyé à dos de mulet. Le climat y est éminemment sec et froid, et les vents s'y déchaînent avec fureur; le séjour en est cependant moins rude que celui de Famatina.

Trois mines renferment des travaux considérables : la *Restauradora*, la *Mina-Grande* et la *del Rosario;* elles ont déjà produit de grandes quantités de cuivre. Le minerai y existe à l'état de sulfure noir et d'oxydule; l'oxyde se trouve à la partie supérieure, le sulfure vers le bas. Ainsi les deux mines Grande et Rosario, dont les puits sont creusés sur le plateau même du cerro de las Capillitas, fournissent principalement de l'oxyde rougeâtre, tandis que la Restauradora, située deux cent cinquante mètres plus bas dans la quebrada, exploite essentiellement le sulfure. Il y a du carbonate dans la *Catamarqueña* et la *Santa-Clara*. Cette dernière a fourni du cuivre natif en arborisation. Le minerai est extrêmement riche; d'ailleurs l'énormité des frais d'exploitation et de transport ne permet pas, dans l'état actuel des choses, d'opérer fructueusement sur des minerais qui fournissent au-dessous de 20 pour 100 à l'extraction. Tout ce qui n'a pas ce titre est rejeté provisoirement pour être exploité plus tard, s'il y a lieu.

Les travaux de la Restauradora sont poussés assez avant, et il y a déjà près de huit cents mètres de galeries soit perpendiculaires, soit horizontales; malheureusement elle reçoit quelques infiltrations aqueuses, qui ont nécessité l'ouverture d'un *Socabon* ou galerie d'écoulement, opération absolument nécessaire, qui a beaucoup augmenté les frais, mais aussi facilité le travail, car cette galerie a également servi à l'extraction des minerais et des déblais. — Dans le prémier semestre de 1857, la mine avait fourni 313 caissons de minerai à 25 pour 100 d'aloi, coûtant 29,446 piastres en frais d'extraction, et devant donner 2,300 quintaux métriques de cuivre à 96 pour 100 de métal pur avant leur affinement, qui doit avoir lieu en Europe. — Or, malgré les frais de réduction aux usines et de fret jusqu'aux ports d'embarquement, le bénéfice est encore assez considérable pour encourager beaucoup cette industrie.

La mine Rosario appartenant à M. Segura, mort au moment où il commençait à recueillir le fruit de ses travaux, est située sur le plateau des Capillitas, et l'extraction se fait au moyen d'un puits perpendiculaire (pique-torno) qui descend à 80 mètres et donne accès à plusieurs galeries horizontales. De 1853 à 1855, les produits avaient

été irréguliers ; mais, dans le dernier semestre de 1856, les ouvriers tombèrent sur un filon qui donna 64 caissons de minerai à 43 pour 100 d'aloi, d'où résultèrent 1,120 quintaux métriques de métal en barres.

La Mina-Grande, aujourd'hui propriété de M. Malbran, est située tout près de celle du Rosario et donne des produits analogues.

La Santa-Clara, dont les travaux ont été suspendus momentanément, par suite d'un procès, a été vendue 320,000 francs.

Grâce à la découverte et à l'exploitation de ces mines, toutes les parties voisines de la province de Catamarca ont été, pour ainsi dire, galvanisées. La capitale elle-même a changé d'aspect ; le commerce y a grandi presque subitement, et le mouvement des capitaux exigés par les travaux a donné aux entreprises diverses et à l'esprit d'association une hardiesse dont on ne se serait jamais douté. L'agriculture a suivi cette impulsion : elle s'est étendue, et ses produits ont considérablement augmenté de valeur. Andalgala et Santa-Maria, qui n'étaient que des bourgs sans grande importance, ont plus que doublé en étendue et en population dans l'espace de quatre années ; des ouvriers des mines y ont établi leurs familles et y sont venus dépenser le fruit de leur travail, ce qui naturellement y a beaucoup accru la consommation.

Ce qu'il y a eu certainement de plus remarquable a été la fondation des trois usines d'Amanao, de Cholla et de Santa-Maria, où se traitent aujourd'hui les minerais de l'Atajo. Leur installation au milieu de pays perdus, loin de tout grand centre de population, avec des moyens incomplets et pour la direction et pour le travail, avec des matériaux qu'il fallait payer à des prix exorbitants (des briques réfractaires apportées du port de Rosario ont valu 2 fr. 50 cent. la pièce), prouve ce que peuvent la volonté et le travail aidés de quelques capitaux. On y a tout créé, tout organisé au fond d'une des provinces argentines les plus éloignées du littoral, et malgré les trois cents lieues qui l'en séparent.

L'usine (*ingenio*) d'Amanao a été fondée par D. Anselmo Segura, dans la gorge de ce nom, et à neuf lieues de la mine du *Rosario*, dont les produits l'alimentent. Cet Argentin, presque abandonné à lui-même dans le principe, a su y faire sortir du néant un établissement complet où rien ne manque aujourd'hui. La *quebrada* est abondamment fournie de bois qui alimente l'usine ; on en a défriché les par-

ties les plus planes pour y créer des prairies artificielles pour le bétail (*potreros*) et des cultures potagères, le tout entouré de bonnes murailles en pisé. — L'usine entière se compose de maison de maître, habitation pour les contre-maîtres et ouvriers, aires (*canchas*) pour le minerai et le bois, deux fours à réverbère pour la fonte du métal. Aujourd'hui les travaux y sont en pleine activité, et les fourneaux, incessamment allumés, y réduisent des quantités de plus en plus considérables de minerai. Amanao est à quinze lieues d'Andalgala ; on y arrive en longeant les contre-forts méridionaux de l'Atajo et de la Negrilla, par un sentier assez mauvais, mais que les mules franchissent sans peine.

L'usine de D. Manuel Malbran est située dans la quebrada de Cholla, à quatre lieues environ du pied de la pénible *Cuesta de la Negrilla*, par une altitude qui n'est plus que de 1,400 mètres : aussi le climat y est-il délicieux, et cet honorable industriel a-t-il fait de son usine une charmante campagne aux eaux fraîches, entourée de belles cultures et où l'on peut se procurer tout ce qui est nécessaire à la vie. Comme M. Segura, M. Malbran a tout créé; il a été son propre ingénieur, son maçon, son fondeur. La brique réfractaire lui manquait, il a trouvé de l'argile dans la quebrada et en a fait lui-même; le four à réverbère a été construit sous sa direction, et les tiges de fer qui le consolident ont été forgées sur les lieux. De l'usine à Cholla et au Fuerte de Andalgata, le chemin n'offre aucune difficulté; il n'en est malheureusement pas de même pour aller aux mines.

C'est la nécessité d'être à la proximité du bois et des pâturages qui a obligé, dans la quebrada de Cholla comme dans celle d'Amanao, d'établir l'usine si loin des mines qui l'alimentent. Il y a, en effet, dix lieues de l'*ingenio de Malbran* à la *Mina-Grande* sur le cerro de las Capillitas, d'où lui viennent ses minerais, et il faut franchir, pour y arriver, l'abominable côte de la Negrilla. En outre, on passe ensuite dans des vallons où la *tembladera* (voyez t. I, p. 219) attaque les animaux fatigués : notre caravane en a fait la désagréable expérience, et cela oblige à des précautions qui sont une dépense de plus. Cependant la proximité d'Andalgala, point commercial important, qui n'en est qu'à quatre lieues, est une compensation qui n'est pas sans valeur. D'un autre côté, les mineurs songent à ouvrir une autre route, plus longue peut-être, mais moins pénible, qui mettrait le canton de las Capillitas et les usines d'Amanao et de Malbran en

communication plus facile avec Andalgala. Ce n'est qu'une question de dépense qui peut se résoudre au moyen d'une association entre tous les intéressés.

Les plus remarquables établissements pour le traitement des minerais sont ceux de la Compagnie Lafone, près de Santa-Maria. Ils sont au nombre de deux : celui d'*Ampachango*, à trois lieues du bourg, au pied de la chaîne d'Aconquija, et celui de *Victoria*, à deux lieues et demie au nord, en descendant la rivière. Ampachango n'a qu'un seul four à réverbère et est à peu près délaissé en ce moment; Victoria en a trois. De vastes terrains parfaitement arrosés au moyen de canaux dérivés de la rivière entourent ces établissements, et l'on y a de grandes cultures, dont le principal but est de produire des fourrages pour les nombreuses troupes de mulets destinés au transport du minerai. L'établissement de Victoria se trouve à vingt-sept lieues de las Capillitas, et c'est une marche de deux jours. La halte se fait à la punta de Balastro, où les animaux peuvent se reposer et trouvent de l'eau et des fourrages. Mais de Balastro à la mine Restauradora, il y a dix-sept lieues, qu'il faut franchir en une seule marche. Il y a bien le ruisseau del Arenal, sur lequel on pourrait établir une sorte de ferme, d'une immense utilité pour les voyageurs et le service des mines ; mais le propriétaire du lieu n'a point encore voulu vendre ce terrain à la Compagnie ni y créer lui-même un établissement, de sorte que ce point précieux reste désert. — Nous savons déjà que, dans la quebrada d'où sort ce ruisseau, il a existé autrefois une usine pour le traitement des minerais d'argent. La métamorphose de cette localité en ferme de culture serait sans doute plus avantageuse, comme revenu, qu'une mine, car la vente des fourrages pour les animaux de charge, leur admission à tant par tête dans les *potreros*, donneraient des bénéfices considérables.

La fondation de Victoria sur un point aussi éloigné des mines a eu lieu, comme pour les deux usines précédentes, dans le but de se procurer du bois à peu de frais. On a eu en vue le voisinage d'une très-grande forêt d'essences très-dures et excellentes pour le chauffage des fourneaux, telles que algarrobos, quebrachos, espinillos, etc., tous d'une grande taille, forêt qui s'étend sur une longueur de quinze lieues, de Santa-Maria à Tolombon, et varie d'une largeur de quelques hectomètres à douze kilomètres. Ce bois immense peut fournir indéfiniment à toutes les usines qui pourront être créées dans cette vallée.

Tous les bâtiments de l'établissement de Victoria sont neufs et parfaitement construits. C'est l'usine la mieux tenue de toute la Confédération; le personnel y est suffisant. Les fours, construits en grande partie en briques apportées d'Europe, ont 4 mètres de large, 5 de long; la cheminée est de 6 mètres de haut. En ce moment on ne les fait que travailler successivement, les uns après les autres; mais, lorsqu'on aura un nombre suffisant d'animaux pour apporter tout le minerai qui reste en *cancha*, c'est-à-dire sur l'aire, en dehors de la mine, on pourra les chauffer tous en même temps. On calcule que le coût de chacun de ces fourneaux revient à 13,000 fr.

Le minerai provenant des mines de la société Lafone donne, en moyenne, 25 à 30 pour 100; c'est du sulfure de cuivre, de l'oxyde gris ou oxydule, des carbonates vert et bleu : quelquefois il est uni à une certaine quantité de fer, de plomb ou de nickel; il y a même des traces d'or et d'argent dont on ne tient pas compte, à cause des frais d'extraction.

Dans toutes les usines que nous venons de nommer, le sulfure de cuivre subit deux grillages à l'air libre, afin d'en volatiliser le soufre et l'arsenic qui s'y trouvent quelquefois, puis il est fondu dans le four à réverbère et coulé, comme à Uspallata, en grandes briques du poids de 72 kilogrammes; c'est la méthode générale. L'oxydule est traité par le charbon de bois, qui le réduit dans le fourneau même; on y ajoute un fondant, qui est un peu de minerai de fer et de carbonate de chaux. Il se forme ainsi, au-dessus du métal réduit, des scories qui sont encore très-riches en cuivre, et que l'on traite de la même manière avec de nouveau minerai. On fait de même pour les carbonates.

On calcule que trois fourneaux pourraient produire facilement chaque année, à l'établissement de Victoria, 10,000 quintaux métriques de cuivre, sans compter l'or et l'argent dont l'exploitation n'est ici que secondaire, mais qui peut devenir fort importante, si, comme cela est probable, on trouve des minerais plus riches que ceux qui se rencontrent aujourd'hui à côté du cuivre. Celui-ci est tellement abondant qu'il absorbe naturellement toute l'attention. C'est à sa production, le répétons-nous, que la province de Catamarca doit principalement sa prospérité.

Pour qu'à une distance aussi éloignée des ports d'embarquement, on puisse organiser des travaux aussi considérables et aussi dispendieux, il faut nécessairement que le produit obtenu soit en quantité suffisante et d'un prix assez élevé. Or le cuivre de Cata-

marca, coulé en briques contenant 95 pour 100 de métal pur, se vend au Rosario, de 90 à 120 francs les 46 kilogrammes, suivant son titre. Il est porté à dos de mulet, généralement, à Tucuman, où on le charge sur des charrettes qui le mènent à Cordova, et de là au Rosario. Tantôt les mules le portent d'abord à Catamarca, puis à Cordova par le désert des Salines. Les frais s'évaluaient, en 1857, à 60 francs pour une charge de 12 arrobes, c'est-à-dire pour 138 kilogrammes rendus au Rosario, d'où on les embarque pour l'Europe. Rien d'ailleurs de variable comme les prix de transport sur ces mêmes lignes, dans l'intérieur de la Confédération; nous ne parlons ici que du prix moyen.

Cependant, quelque considérables que soient les frais d'extraction et de réduction du minerai, et ceux de transport du métal, l'exploitation des mines de cuivre de Catamarca donne de si grands bénéfices, que le prix de ces mines a monté extraordinairement. Celles qui sont aujourd'hui en pleine exploitation valent des 4, 5, et 6,000 onces d'or (3, 4, et 500,000 francs), et même plus, et des transactions ont eu lieu et ont lieu encore à ce taux. — Cela suffit pour faire apprécier l'avenir de cette industrie dans la province de Catamarca (1).

§ V. — *Province de Salta.*

La province de Salta, entièrement livrée à ses travaux agricoles et à son commerce avec la Bolivie, s'occupe peu de l'industrie minière jusqu'à présent. Cependant elle ne compte pas moins de gisements métalliques que les provinces précédentes, quoiqu'il n'y ait encore aucuns grands travaux en activité dans ses mines. Ses montagnes sont la continuation des systèmes qui partagent les différentes vallées en forme de bassins de la province de Catamarca; on y trouve l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le fer, etc.

Ainsi, dès 1855, treize mines de cuivre et quatorze d'argent avaient été dénoncées dans la vallée d'Aimacha, qui, de Molinos, donne accès sur les plateaux de la grande Cordillère, et dans diver-

(1) Pour plus amples détails sur les mines de Catamarca, on peut consulter: Du Graty, *Mémoire sur les productions minérales de la Confédération argentine*, Paris, 1855.— Du même auteur: *La Confédération argentine*, page 128; Paris, 1858, chez Guillaumin.— Le *Nacional argentino*, nº 55 (30 novembre 1854). — Un très-bon article de M. Benjamin Poncel, ancien directeur de l'établissement de Victoria, dans le nº 21 du journal *El Orden* (13 janvier 1858), publié à Buénos-Ayres.

ses gorges du voisinage, qui communiquent avec la partie occidentale de la grande vallée de Calchaqui. Le cuivre s'y présente à l'état de carbonate vert ; on l'y rencontre aussi à l'état natif sous formes d'arborisation. Cinq de ces filons ont été attaqués déjà, et ont donné du métal de bonne qualité. — A quatre lieues plus loin, au cerro Bayo, dans une roche quartzeuse, se rencontrent des pyrites de cuivre au milieu desquelles existe de l'argent, tantôt natif, tantôt chloruré. Deux mines ont été dénoncées et sont le siége d'un commencement d'exploitation assez avantageuse.

Quoique situé dans la Cordillère, ce canton a de l'eau et du bois à volonté, et les vivres peuvent lui arriver en abondance de la fertile vallée de Calchaqui. Le bourg de Molinos, point le plus important de toute cette région, offre beaucoup de ressources.

A l'extrémité nord du val de Calchaqui, de l'autre côté du col du Nevado d'Acay, se trouve le hameau de *San-Antonio de los Cobres*, Saint-Antoine des Cuivres, ainsi nommé de ce que dans les environs il existait, du temps de la domination espagnole, une usine à réduction dont les travaux ont été abandonnés. Tout ce canton offre des minerais assez riches qui ne sont pas exploités faute de bras et de capitaux. C'est ainsi que, sur le chemin de la Cordillère *del Despoblado*, à proximité du village de San-Antonio, on voit une mine d'argent et une ancienne usine (*trapiche*) à amalgamation, également abandonnées.

Une localité qui promet beaucoup est le village de *Chicoana*, situé dans la belle vallée de Lerma, non loin de l'entrée de la longue quebrada del Escoipe, et à quatorze lieues seulement de la capitale. Les collines du voisinage ont offert des minerais de cuivre extrêmement riches, et, au mois de novembre 1858, neuf mines avaient été dénoncées et l'on y avait immédiatement commencé les travaux. Ces mines ont l'avantage d'être dans un pays assez peuplé, très-bien cultivé, et de jouir d'un excellent climat, leur altitude n'étant que de 1,200 mètres au plus. Nous ne savons si cette industrie a pris depuis, à Chicoana, les développements auxquels elle est appelée.

Dans le département d'Oran, on a trouvé de beaux échantillons d'argent au milieu des roches roulées par le torrent de *San-Andres*, qui prend sa source sur le mont Zenta, mais on n'y connaissait point encore de filon. — Dans les environs d'*Iruya*, hameau situé sur les prolongements de la chaîne du Zenta vers le nord, près de la frontière de Bolivie, et à *Santa-Victoria*, autre hameau non loin du précé-

dent, il y a des minerais d'argent et d'or ; toutefois ils sont peu connus encore, et l'on n'en a rapporté jusqu'à présent que des échantillons de mince valeur. Cependant, comme cette chaîne se lie avec les cordillères de Potosi, si riches en métaux précieux, il est à croire qu'elles renferment des minéraux de nature analogue, puisqu'elles en offrent des indices, et un examen moins superficiel de ces montagnes y ferait peut-être découvrir des filons facilement exploitables et de haute valeur.

A Getemani, situé à six lieues de la ville de Salta, non loin de la poste de la Caldera, sur le chemin de Jujuy, on a trouvé un vaste dépôt de kaolin. Il est formé de trois veines principales qui traversent une colline peu élevée et affleurent à sa superficie en divers endroits; on peut les reconnaître sur une étendue de plus de 500 mètres. Le kaolin s'y présente sous diverses couleurs : blanc bleuâtre, blanc rosé et blanc jaunâtre. D'après les essais qui ont été faits, le blanc rosé fournit la meilleure porcelaine. — On rencontre aux environs des quartz, des feldspaths, des sables blancs, des argiles, des ocres, enfin une foule de substances également utiles dans l'industrie céramique; et presque tous les oxydes métalliques nécessaires se pourraient recueillir dans la province.

Le propriétaire du terrain de Getemani aurait voulu y former un grand établissement pour la fabrication de la porcelaine; mais il lui fallait un homme parfaitement au courant de tous les procédés pour organiser les travaux et son personnel d'ouvriers, et il n'a pu le rencontrer encore. — Cependant nulle industrie n'offrirait à coup sûr de plus beaux résultats : car, à part quelques poteries grossières, fabriquées dans le pays, tout ce qui est faïence ou porcelaine vient d'Europe, et, se trouvant grevé de frais énormes par suite de la cherté du fret, se vend à des prix exorbitants. On le comprend, puisque tout cela doit être apporté, soit à dos de mulet des ports de l'océan Pacifique à travers les Cordillères, avec vingt journées de marche au moins, soit du Rosario, par la voie des charrettes, qui mettent trois mois pour cette traversée de près de quatre cents lieues.

Une fabrique de porcelaine établie à Salta fournirait à prix relativement très-bas les provinces de Jujuy, Salta, Catamarca, Rioja, Santiago-del-Estero et Tucuman. Ce serait donc un marché de 450,000 âmes à pourvoir, et l'on se fait facilement une idée des avantages que laisserait une industrie de cette nature. Joignez à cela le voisinage de la Bolivie, qui est jusqu'à présent le principal débouché de Salta et qui s'y approvisionnerait également, et l'on peut

calculer le chiffre des affaires qu'un établissement pareil serait à même d'entreprendre, et le bien qu'il ferait à la province.

§ VI. — *Province de Jujuy.*

L'industrie minière est à Jujuy comme à Salta; elle commence à peine. On y trouve les mêmes minerais, mais de plus l'or, que l'on recueille dans les cantons de la Puna.

Les minerais de cuivre reconnus dans le voisinage de la lagune salée de Casabindo ne sont pas exploités, non plus que ceux d'argent qui existent auprès du joli bourg de Tilcara, et ceux de fer des environs d'Humahuaca. A dix lieues sud-ouest de ce dernier bourg, le cerro de *Aguilar* offre des traces d'anciens travaux qui ont eu pour but l'exploitation des filons argentifères qui le traversent. Le minerai ne donne que 8 à 10 marcs au caisson, mais il est en quantité considérable. Cette localité a un climat très-froid; cependant l'eau, le bois et le fourrage y sont abondants, et la pomme de terre y réussit très-bien. En 1851 une société s'était formée pour recommencer les travaux, mais elle n'a pas donné suite à ce projet.

Les habitants de Jujuy se livrent exclusivement à l'agriculture et à l'élève du bétail, et les onze mines d'or, d'argent et de cuivre qui avaient été dénoncées jusqu'en 1857 n'avaient encore donné lieu, à cette époque, à aucune exploitation sérieuse.

Ce n'est que dans les quatre départements de la Puna, c'est-à-dire des plateaux de la Cordillère centrale, qui atteignent une hauteur variant de 3,500 à 4,000 mètres, que l'on s'occupe de temps immémorial à la recherche de l'or. Cette industrie est tout entière dans les mains des Indiens de la *Rinconada*, de *Santa-Catalina*, de *Cochinoca* et de *Yavi*. Ils se bornent à laver pendant la saison des pluies, qui dure deux mois dans ces cantons des Andes, les sables aurifères des torrents, et les terres charriées par les averses dans le fond des vallées et les ravins. On a essayé dernièrement de creuser des tranchées et d'établir des lavages plus étendus et plus méthodiques; mais les entrepreneurs se sont rebutés devant l'esprit de routine, d'insouciance et d'indocilité de ces Indiens, et les pertes que leur faisaient éprouver la facilité de faire disparaître des quantités notables de l'or obtenu, quelle que fût leur surveillance sur les ouvriers. On se contente aujourd'hui d'aller acheter la poudre d'or à ceux qui la recueillent, et généralement la majeure partie de ce que produisent les lavages est acquise par les *pulperos*, marchands de

campagne, qui tiennent des boutiques dans les environs des *placeres*.

Indépendamment de l'or, le département de Cochinoca peut fournir aussi de l'argent. A neuf lieues du village de ce nom, une localité du nom de *Rechaite* donne des minerais de 25 marcs au caisson. Ils ont été essayés par D. José-Maria Uriburu, qui y établit un commencement d'exploitation; mais, faute d'un personnel convenable d'ouvriers, il a fallu y renoncer. Cet endroit, situé dans la *Puna*, a un climat très-froid, mais les vallées inférieures peuvent le pourvoir facilement de tout ce qui est nécessaire en vivres, fourrages, bois, etc...

Les minerais d'or de la Puna étaient exploités même au temps de l'empire des Incas. Sous la domination espagnole, les travaux y étaient installés sur une grande échelle, surtout auprès de la Rinconada et de Santa-Catalina, où l'on voit encore des traces des fossés et des déblais qui en furent le résultat. Pendant la guerre de l'indépendance, ces cantons, voisins de la Bolivie, où les Espagnols se soutinrent jusqu'en 1825, furent dévastés par la guerre; toute exploitation y fut suspendue, et depuis cette époque on ne s'y est remis qu'imparfaitement.

Il nous est impossible de calculer la valeur moyenne annuelle du rendement des lavages actuels de la Puna, les chercheurs d'or se gardant bien de faire connaître les quantités qu'ils recueillent. Quelques personnes le portent à 2,000 onces (170,000 francs).

La sierra de *Santa-Barbara*, prolongement nord de celle *del Alumbre* de l'autre côté du Rio-San-Francisco, a des filons d'argent et de cuivre dont on a ramassé quelques beaux échantillons; mais aucuns travaux n'ont été jusqu'à présent entrepris pour l'extraction de ces minerais encore mal connus.

C'est aux pieds de cette sierra que l'on trouve du bitume, et dans ses vallées que se rencontre de l'alun cristallisé. Aucune de ces substances n'est non plus l'objet d'une exploitation régulière.

Les salines de Casabindo sont d'une bien autre utilité pour la province de Jujuy que ses placers aurifères. — Elles sont situées également sur les plateaux de la Puna, dans un canton désert, mais où des sentiers praticables en tout temps permettent d'arriver sans grande difficulté. Ce sont des espèces d'étangs dont le fond est occupé par des strates de sel cristallisé solide et que recouvre une couche d'eau plus ou moins profonde; le plus grand est un véritable lac fort étendu. On coupe sur ses bords des tranches de sel par blocs

carrés un peu aplatis, généralement du poids de 25 kilogrammes chacun, et on les charge sur des ânes ou des mules qui descendent dans les vallées et les portent au reste de la province, à celle de Salta, et jusqu'à Tucuman. On en expédie également pour la Bolivie. — L'exploitation est inépuisable, puisque les trous formés pour l'extraction de ces plaques se remplissent de nouveau à la saison des pluies, à mesure que l'eau du lac monte et y dépose incessamment d'autres couches salifères.

Les salines de Casabindo appartiennent à la province, qui perçoit un droit sur chaque arrobe de sel que l'on en extrait. Elles peuvent lui donner un jour un revenu considérable, lorsque l'accroissement de la population de Jujuy et des contrées voisines aura augmenté la consommation générale. Ce produit pourrait même être exporté par le Vermejo jusqu'aux Missions, qui en manquent absolument, et dont les troupeaux ont un urgent besoin. C'est ainsi que dans la vallée de San-Andres, sur le versant oriental de la chaîne de Zenta, on installe de petites enceintes en pierres que ne peut franchir le bétail, et dans les murailles desquelles on encastre des briques de sel que les animaux viennent lécher et dont ils se montrent fort avides.

La qualité de ce minéral est parfaite. Sa coupe en grandes briques dures et compactes le rend facilement transportable et n'exige d'autre emballage qu'un peu de paille. On donne à ces briques, en les taillant dans la saline, la forme et le poids que l'on veut, suivant qu'elles doivent être chargées sur des ânes ou sur des mulets. Le prix de l'arrobe (12 kilogrammes), au détail, est généralement de 2 fr. 50 c. — Tout le monde a le droit d'aller puiser aux salines de Casabindo en payant seulement au gouvernement provincial un droit de 2 réaux (1 fr. 20 c.) par quintal (46 kilog.). On estime qu'il s'en extrait ainsi 6,000 quintaux par année.

§ VII. — *Province de Tucuman.*

La province de Tucuman n'a, en ce moment, aucune mine en exploitation. L'élève du bétail, la culture de la canne à sucre, industries toutes deux si lucratives, occupent tous les bras. Cependant on y trouve tous les minerais dont nous avons signalé l'existence dans les provinces précédentes. — Dans la chaîne des Quilmes, près de Colalao, dans la vallée de Santa-Maria, il y a de l'argent et surtout du fer. On y a rencontré des dépôts très-puissants d'oxyde hydraté

de ce métal; quelques filons donnent jusqu'à 80 pour 100 à l'essai.

La chaîne de l'Aconquija n'a pas été examinée complétement dans ses versants orientaux, on n'a que des échantillons apportés par quelques *cateadores* (chercheurs de mines) qui y signalent les mêmes métaux du versant occidental, c'est-à-dire l'argent, le cuivre et le fer.

§ VIII. — *Province de Santiago-del-Estero.*

On ne connaît encore dans la province de Santiago-del-Estero d'autre minerai que le fer natif du Chaco, auquel on donne une origine météorique. Nous en avons déjà parlé en détail (t. I, p. 272), et insisté sur l'utilité qu'il y aurait à faire une reconnaissance géologique de ce territoire d'*Otumpa*, où, suivant les Indiens, une grande quantité de fer analogue au précédent, tantôt est disséminée sur la surface du sol, tantôt s'enfonce dans la terre et figure des troncs d'arbres, etc., etc. — S'il était vrai qu'il existât ainsi des quantités considérables de fer natif, n'exigeant d'autre travail que de le ramasser et de le charger sur des charrettes, il y aurait un grand avantage à aller le recueillir, y eût-il soixante lieues de désert à traverser.

On sait que le fer météorique a des qualités précieuses; il est très-doux, éminemment malléable et facile à travailler. L'acier qu'il donne acquiert une trempe toute particulière, d'une extrême finesse. — L'exploration d'Otumpa serait donc une chose utile pour la province.

Nous avons signalé également (t. I, p. 279) les magnifiques calcaires de la sierra de *Guazayan*, qui donnent des albâtres et des marbres translucides, et les avantages que pourra procurer un jour leur exploitation. Nous ajouterons que les sierras granitiques de *Sumampa* et d'*Ambargasta*, traversées de nombreuses veines de quartz, n'ont pas été examinées encore au point de vue minéralogique, et que, comme elles font partie du massif central où abondent, comme on sait, l'or, l'argent, le plomb et le cuivre, il est extrêmement probable qu'elles renferment également des gisements de ces minerais.

§ IX. — *Province de Cordova.*

La province de Cordova est aujourd'hui le siége d'exploitations minérales très-importantes, quoiqu'il n'y ait pas plus de trente ans

qu'on les ait commencées, et que plus d'une fois il ait fallu les interrompre. — Dans un canton, celui de Guayco, qui occupe quelques plateaux et vallées intérieures de la sierra, on recueille une galène argentifère fort riche ; dans l'autre, celui du *Tio* ou *Paraiso*, sur le versant oriental qui regarde les Pampas, on se livre à l'extraction du cuivre. — Nous allons décrire ces deux exploitations.

Le district minéral de *Guayco*, qui ressort du département de la Cruz-del-Eje, offre une superficie moyenne de vingt lieues carrées, c'est-à-dire que c'est dans cet espace, circonscrit par des cordons détachés de la chaîne de las Achalas au nord et à l'est, par la série des pics volcaniques de la Cienega, del Agua del Tala et de la Yerba-Buena au sud, par les petites chaînes de Guaza-Pampa et del Coro à l'ouest, que se trouvent les principales mines. Cela ne veut pas dire que l'on n'ait point vu d'autres gîtes minéraux en dehors des limites que nous venons de signaler ; il y en a encore au *Cerron*, du côté de Copocabana, à quinze lieues nord-est de Guayco ; on en a reconnu près de *Candelaria*, de *Saldan*, etc., etc. Mais les seuls exploités utilement sont ceux qui se présentent dans le district de Guyaco.

Toute cette région est montagneuse et offre des vallées intérieures assez vastes, enserrées par des cordons généralement dirigés du sud au nord et composés de micaschistes, au milieu desquels apparaissent enchâssés çà et là des dépôts calcaires, les uns un peu crayeux, les autres tout à fait saccharoïdes. La pente de tout le canton est dirigée vers le nord-ouest ; c'est de ce côté, vers la plaine des Llanos de la Rioja, que coulent tous les ruisseaux qui naissent aux pieds des grands plateaux des Achalas et de San-Luis, qui constituent le corps principal de la sierra de Cordova. Ces ruisseaux, malheureusement trop peu nombreux, fournissent une force motrice précieuse pour les usines où se traitent les minerais, et de l'eau pour les irrigations agricoles. Le surplus va se perdre dans la plaine occidentale.

Le hameau du Guayco est un groupe de maisons établi sur une colline de gneiss et de micaschiste d'une altitude absolue de 620 mètres, où un filon de galène argentifère a été reconnu et mis en exploitation sur une longueur de 600 mètres ; mais il paraît qu'il se prolonge encore, avec quelques courtes interruptions, à huit kilomètres vers le nord-est. Ce minerai, donnant de 30 à 50 marcs au caisson, se présente donc dans des conditions d'exploitation très-avantageuses. Une douzaine de puits (*piques*) ont été creusés sur cette longueur et appartiennent à différents propriétaires ; mais les mieux

situés dépendent de la Compagnie de MM. Roque frères, Français, établis depuis de longues années dans la province de Cordova. Ce sont eux qui ont donné le plus d'extension et de valeur à leurs travaux.— La mine principale, celle de *San-Agustin*, a été envahie par les eaux : on leur a donné un écoulement en creusant une galerie horizontale (*socabon*) qui arrive au fond de la mine et emporte dans un ravin inférieur toutes les infiltrations. Les autres mines, telles que *San-Meliton*, la *Bella-Americana*, etc., etc., sont épuisées au moyen de seaux mus par un treuil, et l'infiltration n'étant pas très-considérable, ce mécanisme suffit; ces seaux servent d'ailleurs à l'enlèvement du minerai par le *pique-torno* ou puits d'extraction. — D'autres mines sont parfaitement sèches, mais c'est le petit nombre. Les pluies étant fréquentes l'été dans cette région de la sierra, il y a presque toujours des infiltrations et il faut, par conséquent, prendre d'avance des précautions contre ces accidents.

C'est dans ce but qu'à la *Mina argentina*, au sud-ouest de l'usine (*trapiche*) *del Ojo-de-Agua*, département de Pocho, mine de plomb argentifère qui appartient à D. Manuel Lastra, on a essayé d'établir une machine à vapeur pour l'épuisement des eaux qui avaient noyé tous les travaux de cette exploitation, d'ailleurs fort riche. M. Lastra, avec des frais énormes, y fit porter de Cordova toutes les pièces d'une machine de la force de douze chevaux, et la monta dans le puits d'extraction même. — L'appareil a bien fonctionné pendant quelque temps et a permis de recommencer la recherche du minerai, mais les dérangements fréquents des pompes, la difficulté des réparations avec des ouvriers inexpérimentés et peu soigneux, ont fait renoncer à ce moyen. La mine s'est remplie de nouveau, et le propriétaire ayant provisoirement abandonné l'exploitation, cet établissement n'a plus un seul habitant aujourd'hui.

Toutes les mines du district de Guayco donnent à peu près du minerai sous la même forme. Tantôt c'est une galène ou protosulfure de plomb cristallisé à grandes facettes, cette forme est la plus commune; tantôt c'est une galène, dite à grains d'acier, de même nature chimique. Quelquefois le minerai est un carbonate de plomb blanc jaunâtre, plus souvent encore un carbonate de couleur foncée, appelée par les ouvriers *plomizo*, tandis qu'ils désignent les deux galènes précédentes sous le nom de *soroque*.

L'argent ne se borne pas cependant, dans les mines de la sierra de Cordova, à ces combinaisons avec le plomb. On l'y trouve aussi, mais plus rarement, comme dans les mines du cerro Negro de

Famatina, uni à l'oxyde et au carbonate de fer, et, comme dans celles de Chañarcillo, à l'état de chlorure et d'iodure.

Indépendamment du plomb argentifère, on trouve dans ce même canton de la blende ou sulfure de zinc, de la pyrite de cuivre, de l'oxyde de fer, du sulfure d'antimoine ; mais aucun de ces minerais n'est exploité, à l'exception d'un peu d'oxyde de fer, qui est employé comme fondant pour la réduction de la galène.

Tous les minerais des différentes mines que nous venons d'indiquer dans ce canton sont portés dans quatre usines principales, qui sont :

El Ojo-de-Agua, dans le département de Pocho, à six lieues des mines de Guayco. — *El Trapiche de Santa-Barbara*, près du hameau de la Higuera, appartenant à MM. Guido Zaldarriega et Manuel Lastra. — *San-Carlos*, près du village de ce nom, à MM. Ernest Louviot et Montaño. — Enfin, *El Trapiche de Mendez* à côté du hameau de Taminga, sur le chemin qui mène du Guayco à Cordova. — D'autres usines sont en ce moment en construction ; quelques-unes, plus anciennes et mal installées, ont été abandonnées. Celles que nous venons de nommer étaient les seules qui fonctionnassent en 1858, époque à laquelle nous visitâmes ces mines.

Tous ces établissements ont l'avantage d'être situés à une hauteur inférieure à 1,000 mètres, ce qui leur permet d'avoir un excellent climat, de joindre au bâtiment de l'usine les cultures nécessaires en céréales, légumes et arbres fruitiers pour le personnel, et en fourrages pour les animaux de travail. Le ciel de toute cette haute région est admirable : les chaleurs y sont modérées pendant l'été, et le froid de l'hiver y est à peine sensible. L'été est la saison des pluies.

Quant à l'installation, elle est bonne ; les fourneaux à manche, à réverbère, à coupellation, sont convenablement construits ; le cours d'eau, qui passe auprès de chacun, fournit la force nécessaire pour mettre en mouvement les bocards destinés au broiement des minerais, la soufflerie ou les trompes à vent pour les fourneaux. S'il n'y a aucun luxe dans les constructions, au moins rien de ce qui est utile n'y manque, et l'on peut, à bon droit, s'étonner de voir des usines aussi bien montées, au milieu de la montagne et à 150 lieues des ports du littoral, d'où il faut faire venir à grands frais presque tous les appareils.

L'établissement *del Ojo-de-Agua*, appartenant à MM. Roque frères, est le plus complet de tous ; ce que nous dirons de la manière dont on y traite le minerai peut s'appliquer à tous les autres.

Le minerai traité dans cette usine étant généralement du sulfure ou du carbonate de plomb, mais surtout du sulfure, est concassé par petits morceaux, ou, si besoin est, broyé au bocard, puis mêlé avec de l'oxyde de fer, quelquefois même avec des cendres de *jume*, plante très-riche en carbonate de potasse. On y joint également les autres minerais argentifères de quelque nature qu'ils soient, et le tout est placé avec le charbon de bois dans des fourneaux en brique. Là, le soufre est volatilisé, l'oxyde, à mesure qu'il se forme sous l'influence de la chaleur rouge, est réduit par le charbon, et tout l'argent reste combiné avec le plomb. Pendant le coup de feu, l'on agite de temps en temps le métal avec un ringard pour en retirer les scories et favoriser la combinaison; l'opération terminée, il reste au fond un alliage de plomb et d'argent que l'on coule en lingots du poids de 8 kilogrammes. Ce procédé évite les frais d'amalgamation, qui seraient considérables, et qui d'ailleurs sont remplacés ici économiquement par la réduction au plomb.

Le plomb allié à l'argent, et qui en renferme plus ou moins, suivant la richesse du minerai fourni par la mine (l'aloi est, en moyenne, de 25 marcs au caisson), se met à part pour être traité à son tour par une fusion nouvelle afin d'en extraire l'argent.

Le fourneau est à réverbère et alimenté au bois. La sole est formée d'un ciment composé de chaux, d'argile et de poudre d'os; on la charge de 10 à 12,000 kilogrammes de plomb, et l'on chauffe à grand feu; la combustion est puissamment activée par un jeu de soufflets mis en mouvement par une grande roue hydraulique. Sous l'influence de la chaleur, le plomb amené au rouge absorbe l'oxygène de l'air et passe à l'état de protoxyde ou litharge que l'on fait écouler à mesure; une petite partie est lentement absorbée par la sole du fourneau qui forme coupelle. Le coup de feu dure de trente-six à quarante-huit heures; dans cet espace de temps tout le plomb est oxydé, et l'argent à peu près pur reste dans la coupelle; on s'aperçoit que l'opération est terminée à des lueurs éclatantes et à de véritables fulgurations qui passent sur le métal en fusion. On arrête alors le feu, on laisse refroidir, et l'on enlève ensuite le culot d'argent. La sole du fourneau peut suffire pour plusieurs opérations; lorsque l'on vient à la remplacer, on la brise et on la mêle aux scories ferrugineuses avec lesquelles on traite le minerai argentifère dans la première opération.

Une petite fonte de 7,800 kilogrammes de plomb allié à l'argent, à laquelle nous assistâmes à l'Ojo-de-Agua, donna 54 kilogrammes 520 gr. d'argent fin d'une valeur de 11,016 francs.

L'argent obtenu par cette opération est fondu une seconde fois à la coupelle avec beaucoup de soin et mis en lingots. On l'essaye pour en savoir le titre, et on l'expédie soit à l'hôtel des monnaies de Cordova, soit au Chili, soit en Europe. Quant à la litharge, on la réduit à l'aide du charbon dans un fourneau à manche pour en extraire le plomb pur. Le métal est coulé alors en saumons du poids de 2 arrobes (24 kilogrammes) chacun, et mis de côté. On estime qu'on pourrait le vendre une piastre (5 francs) l'arrobe, rendu au Rosario ; mais les frais de transport étant fort considérables, ce prix est pour ainsi dire insignifiant. Afin de pouvoir racheter ces frais par une plus-value, résultat d'une fabrication faite sur les lieux, la maison Roque a l'intention d'établir, à son usine même, une fabrique de minium, de céruse, de plaques, de tuyaux, enfin de tous les ustensiles d'usage en plomb pour les expédier sur le littoral, où ils pourraient se vendre à un prix inférieur aux objets similaires venant d'Europe. Cette maison a ainsi accumulé jusqu'à 600,000 kilogrammes de ce métal, dont il avait été jusqu'à présent impossible de tirer parti (1).

La production annuelle de toutes les mines d'argent de la sierra de Cordova peut s'évaluer à 12,000 ou 15,000 marcs, valant de 600 à 750,000 francs. — Cette production serait beaucoup plus considérable si les entrepreneurs n'avaient à lutter contre un obstacle difficile à vaincre, le manque de bras. Les ouvriers dont on peut disposer ne fournissent qu'un travail souvent incertain. Tantôt ce sont

(1) Les frères Roque sont des Français depuis longtemps établis dans la province de Cordova, où ils ont donné à l'exploitation des mines d'argent une impulsion remarquable. Cette industrie leur a permis d'acquérir une fortune considérable, dont ils ont profité pour agrandir le cercle de leurs opérations et améliorer leurs méthodes. A cet effet, l'un d'eux, M. Léon Roque, est venu en Europe pour y étudier les procédés modernes, et a visité avec fruit les mines du Hartz en Saxe, celles de Pont-Gibaud en Auvergne et de Poullaouen en Bretagne. Quoique n'étant plus un jeune homme, il a suivi avec assiduité les cours de l'École impériale des mines de Paris, et, de retour dans la Confédération, il a su appliquer d'une manière fort intelligente la somme des connaissances qu'il avait rapportées d'Europe à la magnifique industrie que ses frères et lui avaient créée.

A son exemple, un autre Français, M. Ernest Louviot, en société avec un Argentin aussi distingué par son intelligence que par son caractère, M. Montano, font du *trapiche de San-Carlos* un très-bel établissement.

Nous avons parlé de la résolution réellement héroïque de don Manuel Lastra, qui, le premier de tous les Argentins, a établi une machine à vapeur non-seulement dans l'intérieur du pays, mais encore dans la montagne, malgré les incroyables difficultés d'une pareille entreprise. De tels faits prouvent assez en faveur de l'esprit de progrès qui règne aujourd'hui dans la province de Cordova, et de sa tendance à en faire un jour un centre industriel important.

leurs moissons, tantôt leurs semailles à faire ; il leur faut courir après le bétail égaré ; il faut, lorsque l'année est bonne, aller faire, dans les bois, la récolte de l'*algarroba* (le fruit du caroubier) ; c'est un baptême, un mariage, une fête d'église, une neuvaine, auxquels on ne peut manquer d'assister,.... et c'est ainsi que le personnel est constamment réduit, et que l'on ne peut donner aux exploitations toute l'extension dont elles seraient susceptibles, grâce à l'abondance du minerai. Peu d'ouvriers étrangers viennent dans ces localités éloignées ; il faut se suffire avec les indigènes, et nous venons de dire combien le travail de ces derniers laisse à désirer pour la régularité.

Cependant les salaires sont assez élevés. Un contre-maître reçoit de 100 à 150 francs par mois, les autres ouvriers en moyenne 50 francs, indépendamment du vivre et du coucher ; mais l'appât de ce gain fort convenable ne suffit pas pour attirer plus de monde. Aussi, la plupart du temps, l'exploitation ne peut marcher avec l'activité nécessaire pour faire réaliser promptement de grands bénéfices. Une augmentation dans la population locale, l'arrivée d'immigrants actifs et robustes, pourraient modifier avantageusement cet état de choses. Aussi les propriétaires des mines font-ils tous leurs efforts pour en attirer.

Une route accessible aux charrettes conduit de Cordova au centre des mines ; par suite des détours qu'il faut faire, pour éviter les localités trop âpres de la sierra, elle compte près de quarante lieues ; aussi préfère-t-on généralement aux charrettes le transport à l'aide des mulets, qui peuvent suivre des sentiers plus rudes mais plus courts. Cependant l'existence d'une route carrossable et qui pourrait être améliorée facilement est un avantage immense pour les cantons miniers de la montagne.

Le second district minéral de la province de Cordova est situé dans le département de *Calamuchita*, à l'est de la capitale et sur le versant oriental de la chaîne principale qui regarde les Pampas. Cette partie de la sierra offre des collines allant, par des pentes assez douces, se confondre avec la plaine. Leurs croupes gracieusement arrondies laissent entre elles de petites vallées sillonnées par de nombreux ruisseaux qui vont grossir les eaux du Rio-Secundo. Cette rivière, malheureusement non navigable, va se perdre à soixante lieues plus loin dans la Pampa, en y formant des lagunes marécageuses de grandeur variable suivant les saisons. Les versants de la grande sierra cordovaise sont couverts, dans cette zone, d'une

magnifique végétation ; élevés de 5 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, ils jouissent d'une température délicieuse, et toutes les cultures des climats tempérés y prospèrent : céréales, légumes, arbres fruitiers, etc. ; le bétail y est superbe, car il y trouve de gras pâturages ; la laine des moutons y est de qualité supérieure, et de précieux gisements de cuivre, très-facilement exploitables, viennent s'ajouter à la richesse de cette région privilégiée.

Ce n'est que depuis huit ans que l'on a reconnu les gîtes minéraux *del Tio* et des environs. L'abondance des veines métalliques examinées dans le principe fut telle que l'on donna le nom de *Paraiso mineral*, paradis minéral, à ce canton, et que vingt et une mines y furent dénoncées et mises en exploitation en fort peu de temps. Plus tard on découvrit celles du *Minotauro*, qui sont un peu au nord du Paraiso minéral, et dernièrement, en se rapprochant d'Alta-Gracia, on a rencontré d'autres gisements de cuivre oxydulé qui paraissent plus riches encore que les précédents.

Les premiers travaux entrepris au Paraiso fournirent du minerai d'un aloi tellement élevé (30 et même 40 pour 100 du poids total) que des mines, avec un commencement d'exploitation, donnèrent lieu à des transactions très-importantes. L'une d'elles fut même vendue 3,000 onces d'or (240,000 francs) et plusieurs compagnies se formèrent rapidement pour leur mise en valeur. L'un des propriétaires fit un voyage en Europe pour en ramener des contre-maîtres et des ouvriers. Cependant la richesse première du minerai ne se soutint pas, et se réduisit assez vite à 15 pour 100 de cuivre par quintal, ce qui était encore, comme on le voit, un assez beau rendement.

Ce minerai est surtout de la pyrite, c'est-à-dire un sulfure de cuivre uni à une assez grande quantité de fer. Il y a aussi du carbonate vert et bleu et de l'oxydule ; mais la pyrite est la forme minérale la plus abondante. Les filons ont généralement une direction nord et sud ; à la mine del Tio, l'un est croisé par une autre veine allant de l'est à l'ouest. Leur épaisseur est extrêmement inégale : les plus larges effleurent le sol, ils diminuent à mesure que l'on pénètre plus profondément, puis se renflent encore. Toutes les collines de ce canton appartiennent au terrain de gneiss et de micaschistes ; on ne trouve des calcaires que sur les contre-forts les plus abaissés et en se rapprochant de Cordova.

La principale exploitation est à la mine del Tio. Le puits d'extraction (*pique-torno*) a 40 mètres de profondeur, et l'on se met à

ouvrir des galeries horizontales. Les eaux commencent à s'infiltrer dans la mine, mais on les extrait assez facilement au moyen d'une pompe aspirante et foulante ; les propriétaires ont d'ailleurs l'intention de creuser une galerie d'écoulement. Les travaux entrepris dans les mines voisines sont moins développés, on en tire cependant une assez grande quantité de pyrite.

Le grand avantage des mines du Paraiso, c'est qu'on peut y venir charger le minerai en charrettes à bœufs, ce qui simplifie beaucoup les frais de transport; la route carrossable actuelle est passable, et il est facile de l'améliorer. On a construit les bâtiments nécessaires pour les mineurs, et le personnel est suffisant. Le salaire des ouvriers est un peu moins élevé qu'au Guayco, le pays étant plus fertile, plus peuplé et moins éloigné de la capitale.

Les mines *Tacuru* et *Mercedes* sont à deux lieues du Paraiso et appartiennent à une autre société. La pyrite y est fortement mêlée de matières terreuses ; elle est toutefois très-abondante et la quantité de minerai y compense la qualité. Il y a eu, dans ces deux mines, jusqu'à sept filons en exploitation.

Les minerais provenant du Paraiso et du Tacuru sont traités dans deux usines.

Celle du *Tacuru* est seulement à une lieue des puits d'extraction, et la communication est facile. L'usine est très-bien montée, mais n'a encore qu'un seul fourneau à réverbère, que l'on chauffe au bois. Le travail s'y exécute parfaitement; cependant, comme le minerai est pauvre, l'opération se trouve grevée de frais assez élevés.

L'usine (*ingenio*) *de los Molinos*, située seulement à treize lieues de Cordova et dans un endroit délicieux, est plus considérable que celle du Tacuru. Elle a deux fourneaux à réverbère, et lorsque nous la visitâmes, en 1858, on allait commencer à en bâtir un troisième. Rien ne manque d'ailleurs à l'établissement, et, par sa bonne construction, le confortable des habitations, il rappelle les beaux ateliers de Copiapo et de la Caldera. Seulement, au lieu d'être situé sur une plage aride ou dans une étroite et maigre vallée, il est assis sur de charmantes collines dans le pays le plus agréable et le plus pittoresque que l'on puisse voir; des ruisseaux aux eaux claires et toujours fraîches lui donnent les forces motrices nécessaires et l'irrigation qui féconde ses cultures.

Cet établissement est moins éloigné du Rosario que Cordova, ce qui économise aux charrettes deux jours de voyage. Il appartient à la société Lafone et Cie, la même qui exploite les mines de Capillitas,

dans la province de Catamarca. Les capitaux dont dispose cette maison ont permis de donner à l'exploitation tous les développements nécessaires. Cependant, jusqu'à présent les bénéfices sont moins grands qu'à las Capillitas, dont le minerai est infiniment plus riche. Nous avons vu, en effet, que l'aloi moyen de ce dernier était de 30 pour 100, et que souvent on y avait trouvé des gites abondants à 60 et même 80 pour 100; les mines du Tio, au contraire, donnent tout au plus 15, et celles du Tacuru 10 pour 100. Il est vrai que cette infériorité relative de la valeur du minerai est compensée par la situation meilleure dans laquelle se trouvent les mines de ce district. Les transports y sont moins dispendieux, l'approvisionnement plus facile, les salaires des ouvriers moins élevés, enfin on y est trois fois moins éloigné des ports du littoral, et l'on peut plus facilement réunir le personnel nécessaire à l'exploitation.

Ces conditions rendent donc la situation du district minier de Calamuchita très-intéressante et lui promettent un grand avenir. Les filons trouvés nouvellement dans cette même partie de la sierra, en remontant vers le nord, ouvrent à l'exploitation du cuivre, dans ce département, un champ pour ainsi dire illimité.

L'abondance des calcaires saccharoïdes dans la sierra de Cordova, et à une courte distance de la capitale, donne lieu à une autre industrie susceptible un jour d'un bien vaste développement. Tantôt ces calcaires sont disposés en veines puissantes qui traversent des assises de gneiss et de micaschistes noirâtres, des feldspaths presque purs et des granites; tantôt ils forment de grosses masses amorphes qui constituent à elles seules de petites montagnes. Des collines, que l'on aborde le plus facilement du monde en charrettes à bœufs, y sont presque entièrement formées de marbres magnifiques du grain le plus fin et des couleurs les plus variées. Il y en a de blancs, de bleus, de verts, de roses, de jaunâtres; quelques-uns enfin sont translucides. La netteté de leur grain, l'étendue de leurs assises, en feront plus tard une ressource inépuisable pour la sculpture et les constructions de luxe. Aujourd'hui ce marbre superbe ne sert qu'à donner de la chaux grasse qui s'exporte jusqu'au Rosario et même à Buénos-Ayres. C'est une des exportations principales de la province de Cordova. Cette chaux est d'autant plus demandée qu'elle supporte une quantité de sable beaucoup plus considérable que les chaux de Parana et de la Bande-Orientale, et que, quoique plus chère à cause des frais de transport, elle est souvent plus économique, en ce qu'il

en faut moins pour les mortiers ; d'un autre côté, le ciment qu'elle donne, s'il est plus longtemps à sécher, devient aussi plus dur, et est, en conséquence, adopté de préférence pour divers genres de constructions.

Les fours à chaux (*caleras*) sont à une courte distance de Cordova, quatre ou cinq lieues. Ils sont bien construits ; on les chauffe au bois. — Cette industrie est arrêtée dans son essor par le manque de capitaux qui empêche de donner aux exploitations le développement dont elles auraient besoin pour devenir très-lucratives.

§ X. — *Province de San-Luis.*

La partie centrale de la province de San-Luis est occupée par la chaîne de montagnes de ce nom, sorte de dédoublement de la sierra de Cordova, car elle est de la même formation géologique. Il y a cependant quelques différences dans leurs compositions minérales. La sierra de San-Luis renferme plus de quartz ; cette roche, en certaines parties, y compose des montagnes entières ; en outre, ses gneiss et ses micaschistes, excessivement abondants partout, contiennent une quantité de mica tellement considérable, que tous les sables provenant de cette sierra ont un aspect brillanté tout à fait extraordinaire ; enfin, si les calcaires y sont moins communs que dans la sierra cordovaise, les terrains trachytiques sont au contraire très-répandus, surtout dans la partie centrale (voyez, d'ailleurs, tome I, pages 228 et 279, pour la structure et la formation de la sierra de San-Luis).

Au point de vue de la richesse minérale, la sierra de San-Luis est supérieure, du moins jusqu'à présent, à celle de Cordova, car elle renferme une remarquable quantité d'or ; tous les ruisseaux qui descendent de ses sommets offrent des parcelles de ce métal dans les sables de leur lit ; la plupart des roches quartzeuses des vallées centrales en contiennent ; les oxydes et les carbonates cuivreux des collines de San-Francisco en offrent des paillettes semées dans la gangue quartzeuse qui les enveloppe.

Aujourd'hui, deux points principaux dans la sierra de San-Luis sont l'objet de travaux qui, malheureusement, n'ont pas encore le développement qui serait nécessaire. Ce sont : — les vallées de la *Cañada-Honda* et de la *Carolina* pour la récolte de l'or ; — les contreforts occidentaux de la sierra, voisins du bourg de San-Francisco, pour l'extraction du cuivre. — Cette dernière exploitation est tout à fait récente, puisqu'elle n'a été commencée qu'en 1856, tandis qu'il y

a déjà de longues années que l'on a ramassé de l'or dans les vallées centrales de la sierra.

Le pic nommé *Tomalasta* et aussi *cerro Rico*, le mont Riche, occupe le point culminant d'un système de cônes, la plupart trachytiques, qui s'étendent de l'ouest à l'est, par conséquent en sens contraire à la direction générale de la sierra. Cette montagne, d'une altitude absolue de 2,180 mètres (nous l'avons gravie et mesurée), est le sommet le plus élevé de tout le massif de San-Luis. C'est sur ses flancs et dans les hautes vallées qui l'entourent que se trouvent les dépôts aurifères qui ont donné lieu aux exploitations les plus étendues; enfin c'est de ce point que naissent les ruisseaux dont les sables fournissent au lavage de notables quantités d'or.

Un plateau et deux vallées se groupent autour de ce point central, le plateau de los Cerros Blancos, qui s'incline vers l'est, les deux vallées de la Carolina et de la Cañada-Honda, avec leurs vallons secondaires, dirigées généralement du sud au nord. Toutes les croupes qui circonscrivent ces gorges sont composées de micaschistes que traversent d'épaisses veines de quartz pur. En beaucoup d'endroits cette roche forme une sorte de muraille, et de gros blocs quadrangulaires renversés par les orages en sèment les sommets de débris d'une éclatante blancheur. Les penchants des collines de cette région supérieure sont couverts de pâturages verdoyants. Dans le fond des vallées, des couches épaisses d'une terre jaunâtre au fond, noirâtre à la superficie, y recouvrent des cailloux roulés qui eux-mêmes reposent sur la roche ancienne qui forme le fond de la vallée. C'est dans ces débris désignés sous le nom de *llampo* (1) que se trouve l'or; il provient des roches quartzeuses usées par le temps et qui, en roulant avec les torrents, ont laissé échapper le métal qu'elles contenaient. Lors des orages et des grandes pluies, les eaux entraînent les parcelles aurifères qu'elles déposent plus ou moins avant, avec leurs sables, dans les anfractuosités des roches, où l'on peut en recueillir.

Le plateau des *Cerros-Blancos*, ainsi nommé des collines quartzeuses d'une blancheur éblouissante qui s'élèvent aux alentours, forme une plaine d'une lieue environ en tous sens, et d'une altitude de 1700 mètres, et qui, touchant d'un côté aux contre-forts orien-

(1) *Llampo* et *Cascajo* dans les pays espagnols ; — *Cascalho* dans les pays portugais. — C'est aussi dans des cailloux roulés de cette espèce que les diamants se rencontrent au Brésil, ainsi que du platine, de l'or, des gemmes, etc., etc. Dans la province de San-Luis, on donne le nom de *circa* ou de *planes* à la roche sur laquelle repose le llampo.

taux du Tomalasta, s'incline doucement vers le nord-est. Le sol de ce plateau est une terre argileuse d'une épaisseur variant de deux à cinq mètres, qui recouvre une couche assez épaisse de llampo. Les habitants du village de Cerros-Blancos ont creusé un nombre infini de trous dans cette plaine haute, pour en recueillir les sables sous-jacents, et en ont tiré une notable quantité d'or. Les trous creusés par eux ont généralement trois ou quatre mètres de diamètre. Le llampo, extrait avec un seau de cuir, est lavé au plat dans le ruisseau voisin. Ces opérations ont été abandonnées parce que tous ces trous se remplissaient d'eau assez promptement et qu'il faut un travail trop grand pour les vider.

La vallée de la *Carolina* part du pied même du Tomalasta dont elle reçoit les eaux et a environ, du sud au nord, 6 kilomètres de longueur, sur une largeur variant de 200 à 1,000 mètres. Son altitude absolue est égale à celle du plateau de Cerros-Blancos. Elle est bordée par des collines peu élevées de gneiss et de micaschistes, au milieu desquelles on aperçoit de nombreuses et épaisses veines de quartz. Le ruisseau qui la traverse a été longtemps le siége de lavages d'or assez considérables, exécutés par les habitants de cette région. Ils y ont à peu près renoncé aujourd'hui et regardent l'élève du bétail comme une industrie moins dure et plus lucrative. Ils se contentent, lors des pluies, de recueillir la terre et les sables entraînés du milieu des déblais résultant du travail des anciennes mines, et de les laver, ce qui leur donne toujours une certaine quantité de métal. Toute la vallée est semée de trous pratiqués dans le même but qu'aux Cerros-Blancos, et abandonnés par suite des eaux qui s'y infiltrent.

C'est au pied du Tomalasta même que se sont concentrés les travaux d'excavation. Un certain nombre de mines y ont été ouvertes depuis le commencement de ce siècle, pour la recherche et l'exploitation des filons quartzeux aurifères qui traversent le bas de la montagne. Ces filons sont entourés d'une gangue argileuse jaunâtre de dureté moyenne, et qui, une fois mise à l'air, se réduit en une sorte d'argile plastique, sous l'influence de l'humidité. Le terrain, entièrement trachytique dans les deux tiers supérieurs de la montagne, est schisteux dans le tiers inférieur, du moins à la superficie, et toutes les roches y sont en pleine décomposition.

La principale et la plus profonde de toutes ces mines était le *pique de Piñeiro*, ainsi désignée du nom de son propriétaire. Cette mine

était arrivée à une profondeur de plus de 40 mètres; et l'on raconte que l'exploitation était fort lucrative, lorsqu'elle fut envahie par les eaux. On établit un service de seaux pour les extraire, et le travail restait possible ; mais, un jour, pendant une sorte de fête que le propriétaire donnait à ses ouvriers pour les féliciter d'un *alcance*, c'est-à-dire de la rencontre d'un gîte très-riche, celles-ci affluèrent avec tant de force que les bras et les moyens employés ne suffirent plus pour les enlever, et il fallut abandonner les travaux. Plus tard, une petite galerie horizontale (*socabon*) fut ouverte à une cinquantaine de mètres au-dessous de l'ouverture supérieure de la mine, dans le but d'en atteindre le fond, et de donner une issue facile et continue aux infiltrations aqueuses; mais les travaux, conduits au jugé et sans instruments convenables, ne purent arriver assez avant et furent discontinués. La mine est aujourd'hui abandonnée à la disposition du premier qui la *dénoncera*.

Il est fâcheux que les anciens propriétaires n'aient pu continuer leur opération, car la partie du Tomalasta où se trouve le pique de Piñeiro est réellement croisée par plusieurs filons aurifères fort riches que l'on a exploités en divers sens et qu'on n'a laissés qu'à cause des infiltrations. En les attaquant de bas en haut au moyen de ce *socabon* agrandi et rectifié et en les reliant ensemble par un système général d'écoulement, il est probable que l'on pourrait assécher une partie de la région inférieure du Tomalasta, que l'opinion générale regarde, avec raison, comme la partie la plus importante de toute la vallée, puisque les eaux qui en viennent charrient toutes des parcelles d'or.

En s'élevant sur les flancs du Tomalasta, on rencontre également, même au milieu des trachytes, des filons quartzeux avec gangue argileuse qui viennent affleurer à la superficie. Quelques échantillons de la roche qui les forme ont produit de l'or, ce qui n'a rien qui doive surprendre, puisqu'ils sont de la même nature que ceux qui ont été exploités au pied de ce mont.

La plupart des collines qui forment les parois de la vallée de la Carolina sont de la même nature minérale.

La vallée de la Cañada-Honda, dirigée à peu près dans le même sens que la Carolina, mais un peu plus au sud et plus étendue, est, en ce moment, le siége des principales exploitations de la sierra de San-Luis. Elle peut avoir trois lieues de longueur depuis l'estancia de D. Eugenio Sola, qui y a établi un petit barrage pour laver les sables

aurifères du ruisseau, jusqu'auprès du plateau des Cerros-Blancos; une petite chaîne de collines, où l'on a creusé quelques mines, l'en sépare; elle communique par une assez large ouverture avec les vallées du Sololosta et de l'Intigua qui s'ouvrent au sud-est.

Les montagnes qui enserrent toutes ces vallées sont de la même nature que celles de la Carolina; on y a remarqué seulement que l'or ne se rencontre que là où apparaissent des terres argileuses jaunâtres, soit dans le fond de la vallée, soit sur le penchant des collines. Or, en remontant la Cañada-Honda, on ne commence à trouver des terres de cette nature qu'à partir du barrage de Sola. Dans la partie supérieure et la plus large de cette vallée, elles sont recouvertes par une couche assez épaisse d'une terre noire qui a une apparence tourbeuse et ne renferme pas un grain d'or. Il faut traverser les deux couches pour arriver au llampo. Les terres jaunâtres paraissent provenir de la décomposition des gangues argileuses qui enveloppent dans beaucoup d'endroits les filons de quartz aurifère. Quant aux terres noires, elles sont peut-être le produit de la décomposition des bois et de plantes lacustres qui avoisinaient anciennement des amas d'eau situés dans ces montagnes et écoulés par suite de l'écroulement des digues rocheuses qui les contenaient.

Partout, depuis la maison de Sola, l'explorateur voit des puits pareils à ceux de Cerros-Blancos, creusés soit près du ruisseau, soit dans les parties déclives des collines. Les uns sont abandonnés, d'autres ont encore quelques travailleurs; tour à tour on les reprend ou on les délaisse; l'eau y est l'écueil du mineur, qui n'a d'autre moyen de l'extraire qu'un seau de cuir, manœuvré à la main à l'aide d'un *lazo* (courroie de cuir), que tout paysan argentin porte avec lui. Le ruisseau, creusé dans le sol de la vallée, a des berges abruptes de 2 à 5 mètres; partout on les a excavées pour en recueillir et laver le llampo; c'est là que se sont concentrés presque tous les lavages d'or du canton, quoiqu'il y en ait encore quelques-uns dans les vallées voisines du *Cerro-del-Valle* et de l'*Intigua*. Ces travaux, faits isolément et sans méthode, sont accompagnés d'assez nombreux accidents. Plus d'une fois les terres excavées en dessous et non soutenues s'écroulent, et ensevelissent vivant l'imprudent mineur qui se hasarde seul à cette recherche. On en cite plusieurs exemples, et ces catastrophes n'ont pas peu contribué à décourager les habitants.

Le chercheur d'or de San-Luis choisit, dans le cours des ruisseaux, un étranglement où l'eau soit un peu profonde, et où du sable

se soit déposé en quantité notable. Assis sur une roche ou debout, les pieds dans l'eau, il remplit aux trois quarts de sable une sébile (*fuente*) en bois d'algarrobo, large de 40 centimètres et profonde de 15, puis lui fait exécuter sur l'eau un mouvement de rotation rapide. Pendant que la main gauche maintient la sébile, de la droite il rejette toutes les pierres et les petits cailloux, le sable grossier. Telle est la sûreté de son coup d'œil que, sa sébile fût-elle encore pleine au tiers, il sait s'il y a de l'or; car la couleur jaune des paillettes s'est déjà trahie. Tout en faisant continuer, sans s'arrêter un instant, le mouvement de rotation de la sébile et l'introduction d'une eau nouvelle qui rend le sable plus mobile, il enlève tous les corps étrangers, et la poudre d'or reste enfin seule au fond du vase. Les femmes et les enfants sont à ce métier aussi habiles que les hommes et se livrent à cette industrie dans la saison d'été; car l'hiver est assez rigoureux dans les cantons élevés de la Sierra.

La somme que peut gagner un ouvrier ordinaire varie de 3 à 10 réaux (de 1 fr. 75 à 6 fr.) par jour. Généralement, quand un montagnard a recueilli pour une valeur de 4 réaux (2 fr. 50), il juge sa journée finie et va vendre sa poudre d'or à la *pulperia* voisine, où il achète ce dont il a besoin. La poudre se conserve dans des plumes de condor, et se vend ensuite aux négociants à raison de 70 à 75 francs l'once espagnole (29 grammes). Cet or est extrêmement fin.

Ceci est le travail isolé, celui que peut pratiquer le premier venu; mais il est d'autres travaux plus importants, mieux dirigés, qui donnent de bien autres résultats. Nous avons pu en juger nous-même lorsque nous visitâmes ces cantons, au mois de novembre 1856.

Le problème à résoudre pour la rencontre de l'or dans la sierra de San-Luis, c'est d'arriver facilement et économiquement au llampo, c'est-à-dire au sable aurifère, superposé, comme nous l'avons déjà dit, à la roche qui forme l'ossature de la chaîne, et que recouvre une couche plus ou moins épaisse de terre absolument sans produit, car l'or ne se trouve que dans le llampo, où il a été entraîné dans le cours des siècles.

En effet, par une sublimation dont le procédé reste encore dans les secrets de la nature, ce métal a été injecté dans les roches quartzeuses. Ces roches, arrachées de leurs assises, roulées par les torrents, broyées les unes contre les autres dans les convulsions

dont l'écorce terrestre a été le théâtre, poussées par les eaux dans les parties les plus déclives des vallées, ont laissé échapper l'or qu'elles contenaient. Celui-ci, par son propre poids, s'est déposé dans les anfractuosités du sol. Les torrents, en changeant de lit, roûlent de nouveau ces débris mêlés de parcelles métalliques et les réunissent dans les endroits où des bancs de rochers, traversant les vallées, forment des barrages naturels ; c'est là que se trouvent les dépôts les plus riches. — C'est ainsi qu'on en trouva jadis dans le Pactole, qu'il y en a même encore aujourd'hui dans le Rhin, dans l'Ariége ; qu'on en a rencontré à la Nouvelle-Grenade, au Brésil, au Pérou... ; enfin, que le présentent la Californie et l'Australie, sans compter les mille localités d'Afrique et d'Asie qui en fournissent.

Mais, par la raison même que c'est dans le cours des siècles que les sables aurifères se sont accumulés dans certains bassins, dans certaines vallées, des recherches faites méthodiquement ont dû en extraire, au bout d'un temps donné, tout ce qu'ils renfermaient de métal précieux, et c'est ainsi que tant d'anciens lavages, si célèbres autrefois, se sont épuisés. Sans parler des *placers* aurifères de l'antiquité, nous citerons ceux d'Ouro-Preto, dans la province brésilienne de Minas-Geraes, si célèbres il y a un siècle, et dont le rendement est presque nul aujourd'hui ; ceux du Pérou, qu'on n'exploite plus guère ; ceux de la Californie et de l'Australie, qui commencent à donner moins. Il faut alors aller chercher l'or dans les roches qui le renferment, suivre les filons au moyen de mines creusées dans les entrailles des montagnes, broyer le minerai qui le contient, enfin remplacer les procédés de la nature, dont l'œuvre exige des siècles, par un travail mécanique. La grande dissémination de l'or au milieu des roches, au lieu d'y être groupé comme l'argent, le cuivre et les autres métaux, rend sa recherche encore plus laborieuse, et explique la rareté et la valeur de ce splendide métal. — Telle est, en peu de mots, l'histoire de la production et de la recherche de l'or.

Il est donc arrivé, dans les vallées hautes de la sierra de San-Luis, ce qui a eu lieu partout où l'on rencontre ce métal. L'or se trouve disséminé dans leurs bas-fonds, et, lorsque l'on enlève la couche terreuse qui recouvre les débris roulés et les sables provenant des roches quartzeuses aurifères du voisinage, c'est-à-dire le llampo, on l'y rencontre en quantité plus ou moins grande. — Qu'un système général de travaux bien dirigés mette à nu le fond de la vallée de

la Cañada-Honda, par exemple, et il n'est pas douteux qu'on y recueille des masses d'or considérables.

Cela avait été compris, en 1852, par une compagnie qui, avec beaucoup de sens, avait voulu utiliser les eaux elles-mêmes du ruisseau qui traverse la vallée, pour enlever les terres noires et jaunes qui cachent le llampo. On avait décidé de barrer son lit par une digue en pierres sèches et terrassement, de manière à conduire à volonté de gros filets d'eau d'un côté, ou de l'autre pour raviner les terres et les enlever. L'ouvrage était fort avancé, lorsqu'une averse ou plutôt une trombe d'eau qui, du ruisseau généralement assez paisible, fit un torrent furieux, emporta la plus grande partie de la digue. Les sociétaires, mécontents ou découragés, ne voulurent point recommencer l'ouvrage, et ces premiers travaux furent sans résultat utile.

Cependant cet exemple ne fut point perdu pour tous. — Un Chilien actif et intelligent, D. Manuel Moralez, entreprit un travail analogue sur une échelle beaucoup moindre, et, au lieu de barrer le ruisseau, il se borna à en détourner une petite partie, qu'il employa à délayer et à entraîner les terres. Voici son procédé :

Sur les rives mêmes de ce cours d'eau, il circonscrit par un fossé un carré de terrain de 20 mètres de côté. Des rigoles longitudinales y sont creusées et débouchent sur la berge même. Un petit canal dérivé à quelque distance en amont, chose facile à faire, vu la forte pente du terrain, amène un courant assez fort qui s'introduit dans les rigoles. Là, quatre ouvriers armés de pelles rabattent incessamment la terre de leurs bords, et la délayent dans l'eau, qui entraîne ainsi dans le lit du torrent une boue liquide. — De cette façon, l'enlèvement des terres se fait très-vite et de la manière la plus économique.

Arrivé au llampo, on enlève d'abord les pierres volumineuses et tous les cailloux de moyenne grosseur, puis les sables sont jetés dans une sorte de coffre à fond criblé ; c'est le *long-tom*, usité en Californie. Un filet d'eau y tombe de deux ou trois mètres de hauteur et permet le passage du sable fin, pendant qu'un mouvement de balancement est imprimé au long-tom. Tout le sable est ainsi entraîné et tombe dans un coffre en bois placé au bord de la berge, et qui, le soir, se trouve rempli. C'est alors que, sous les yeux du propriétaire, le lavage a lieu à la sébile. Cette opération est rapide, car il ne vient plus dans le coffre que du sable choisi et fortement aurifère. C'est ce dont nous avons pu nous assurer nous-même, en assis-

tant deux soirs de suite à ce travail. Nous étions étonné de la quantité d'or qui restait au fond de chaque sébille et de la bonne fortune du mineur; point de plat qui ne donnât quelque chose. Les pépites (*pepillas*), et il s'en trouvait d'assez grosses, étaient immédiatement remises au patron, qui ne perdait pas un instant de vue le laveur. La poudre, encore mêlée d'un peu de sable, était déposée dans un plat, puis lavée et épurée une seconde fois à la *puruña*, c'est-à-dire dans une coquille d'anodonte ou un morceau de corne, pour en enlever tous les corps étrangers, séchée et mise à part pour être livrée au commerce. — L'atelier de M. Moralez était composé de dix ouvriers, qu'il payait alors, en moyenne, 10 piastres (50 francs) par mois, plus la nourriture. Ses bénéfices devaient être quintuples de ses dépenses.

On voit, par cet exemple, ce que peut donner une exploitation intelligente et méthodique des vallées hautes de la sierra de San-Luis, puisque partout elles renferment de l'or. Ainsi, pour en faire l'expérience, dans la vallée de l'Intigua, nous avons fait laver devant nous plusieurs sébiles de sable, qui toutes ont laissé quelques parcelles métalliques, et c'était pourtant dans un ruisseau dont le lit a été déjà exploré bien des fois. Tous les filets d'eau qui débouchent dans les deux principales branches du rio Quinto charrient également des terres aurifères : on en a trouvé sur le versant occidental de la sierra, dans les ruisseaux de San-Francisco, de Quinez, etc., mais la région la plus riche a toujours été celle des affluents du rio Quinto.

La petite chaîne de collines qui ferme le fond de la vallée de la Cañada-Honda et s'arc-boute contre le plateau de Cerros-Blancos, est, en ce moment, le siége de quelques travaux, et plusieurs mines y ont été creusées. Les filons s'y présentent sous le même aspect qu'au Tomalasta; c'est du quartz renfermant de l'or et enchâssé lui-même dans une gangue argileuse, tantôt jaune, tantôt rougeâtre.

Les gens du pays regardent cette gangue ocreuse, qu'ils nomment *guia*, comme le signe certain de la présence de l'or. — On suit ces filons à la pointerolle; le minerai est broyé entre deux pierres sur les lieux mêmes, et lavé ensuite selon la méthode ordinaire. On se limite aux veines les plus superficielles et l'on ne pénètre pas au delà de quelques mètres de profondeur. — Il est facile de comprendre qu'avec des moyens aussi grossiers on n'obtienne pas de grands résultats; cependant on récolte encore ainsi une certaine quantité de métal.

A une époque où les mines étaient exploitées avec un peu plus d'activité qu'aujourd'hui, il y avait au hameau du Trapiche, à dix

lieu de la Cañada, sur le chemin de San-Luis, un moulin broyeur (*trapiche*) où l'on portait du minerai qu'on y traitait par amalgamation mercurielle, mais l'établissement, abandonné pendant les guerres civiles, est tombé en ruines et n'a point été relevé.

Nous devons ajouter encore que dans le voisinage des roches aurifères on a trouvé des sulfures de plomb et d'antimoine, que les mineurs désignent sous le nom de *bronce*, du carbonate de cuivre, et du sulfure de fer en abondance, etc., etc., mais on ne se préoccupe naturellement que de l'or. L'exploitation de ces minerais ne peut avoir lieu que lorsque les premiers seront épuisés.

A la fin de 1856, quelques habitants de San-Luis (*Puntanos*) avaient projeté d'organiser une nouvelle société minière et de donner aux travaux de la Cañada et de la Carolina une direction meilleure et plus d'extension. Nous ne savons si l'on a donné suite à ces projets fort louables, sans doute, mais qui ont besoin d'être mûris, pour ne point avorter, faute de capitaux suffisants et de volonté bien arrêtée, comme cela n'est que trop souvent arrivé.

On estime, aujourd'hui, à 80,000 piastres (400,000 francs) le rendement annuel des placers de San-Luis ; mais nous pensons ce chiffre exagéré à cause de l'irrégularité de leur exploitation. Rien ne serait plus facile, nous venons de le voir, que d'obtenir un produit pareil et même supérieur par une meilleure organisation des travaux, malheureusement on n'y suit qu'une routine ancienne et arriérée : ainsi l'on n'a aucun moyen d'épuiser les eaux, ni une pompe, ni une vis d'Archimède, ni une roue à chapelet, ni un manége ; tout se fait à bras avec des seaux et un lazo glissant sur une branche d'arbre posée en travers sur un puits de mine. — Les ouvriers sont, il est vrai, dociles et assez durs au travail, mais on ne peut compter sur eux, car ils disparaissent au moment où l'on en a le plus besoin et vont à d'autres travaux. Enfin il est très-difficile de se procurer de bons contre-maîtres, et il faut, pour ainsi dire, tout faire par soi-même.

D'un autre côté, les routes pour arriver au cœur du canton sont exécrables. — L'une, pour la vallée de San-Luis, passant par le Totoral, le Trapiche, Durasno, et Cuchicorral, compte vingt-deux lieues et n'est praticable que pour les mulets et les chevaux de montagne. L'autre, de vingt-quatre lieues, va à San-José del Morro. On la dit moins mauvaise que la précédente et très-susceptible d'amélioration avec quelque dépense ; on prétend même qu'il serait possible de la rendre carrossable. Cette route aurait l'avantage immense de rapprocher le canton des mines du littoral ; car le Morro se trouve

sur le grand chemin qui va du Rosario au Chili en passant par San-Luis et Mendoza. Par cette voie il serait très-facile de pourvoir ces montagnes de tout ce qui leur est nécessaire, à beaucoup moins de frais et plus rapidement que par celle de San-Luis. La population, déjà assez importante dans les trois villages de la Cañada, de la Carolina et de Cerros-Blancos, y augmenterait, et l'on pourrait alors donner à l'industrie minière tous les développements dont elle est susceptible.

Quoique l'altitude de la région des mines soit assez considérable, 1,600 mètres en moyenne, ces localités, placées sous le 33e degré de latitude, n'ont point un climat trop rigoureux. L'agriculture y est possible. On y récolte du blé, de l'orge, des pommes de terre. Les arbres fruitiers, tels que le noyer, le pommier, le cerisier, et presque tous les légumes y réussissent. En outre, la sierra tout entière produit d'excellents pâturages et nourrit des troupeaux de bœufs et de moutons qui y restent au grand air toute l'année; les vivres, par conséquent, abondent et ne sont pas à des prix trop élevés, condition très-favorable pour l'agglomération d'un certain personnel industriel.

L'autre point de la sierra de San-Luis, qui commence à devenir le siége d'une exploitation importante, est le chaînon de San-Francisco. Ce chaînon qui se compose de collines surbaissées, généralement formées de feldspaths, de gneiss, de micaschistes et de quartz, comme presque tout le reste des montagnes de la province, se détache des pieds de la chaîne principale et forme un petit système allongé du nord au sud dans une étendue de quatre à cinq lieues, qui enserre la vallée où s'élève le bourg de San-Francisco. L'altitude absolue de cette vallée est de 800 mètres en moyenne; les plus fortes ondulations de ce chaînon ne s'élèvent pas à 100 mètres au-dessus du reste de la plaine : aussi le climat y est délicieux, et toutes les cultures de la région argentine centrale y réussissent. Rien de charmant comme cette vallée, abondamment arrosée par des eaux limpides qui descendent de la grande chaîne, et y fécondent des champs bien cultivés fournissant tout ce qui est nécessaire à la vie.

Les collines métallifères se trouvent à trois lieues du bourg; elles sont essentiellement feldspathiques. C'est à la fin de 1855 qu'on y a découvert un grand filon s'étendant du nord au sud-est, dans une étendue de 800 mètres. Il renferme de l'oxydule, du carbonate et du sulfure de cuivre, mais particulièrement de l'oxyde gris. Son épais-

seur, faible à la superficie, s'élargit à mesure que l'on pénètre plus profondément; il est enveloppé d'une gangue quartzeuse très-dure, mais, en dehors de ce quartz, la roche est beaucoup plus friable. Ce qui caractérise spécialement ce gisement, c'est que l'or s'y trouve uni au cuivre de telle façon qu'il est facile de l'apercevoir à l'œil nu, semant de paillettes brillantes la gangue quartzifère qui contient le cuivre oxydé ou carbonaté. Le cuivre mêlé d'or est inégalement réparti dans l'étendue de ce grand filon; il est absent en certains endroits : ainsi, dans la mine *Jurato*, ouverte dans un filon secondaire qui croise le premier, il n'y a que du carbonate. Sur des collines de même nature, à deux lieues plus loin, d'autres filons présentent les mêmes traces d'or à côté du cuivre dans les mines *Rodriguez* et *Zuviria*. La forme minérale la plus abondante sous laquelle ce dernier métal se rencontre dans tous les gisements du canton est l'oxyde gris ou oxydule. L'aloi est extrêmement riche et va jusqu'à 60 pour 100; il paraît, en moyenne, de 25. Le sulfure, si répandu dans les mines de Catamarca, est rare, au contraire, dans celles de San-Francisco.

La découverte de ces gisements précieux excita dans la province un enthousiasme universel. A la fin de 1856, il y avait déjà vingt-cinq mines dénoncées, et l'on avait commencé les travaux dans plusieurs. En 1857, on s'est mis à construire des usines pour la réduction du minerai. Ce qui manquait, c'étaient des contre-maîtres intelligents pour diriger et surveiller les travaux.

Dans l'exploitation on mettait à part le minerai aurifère destiné à être exporté, soit au Chili, soit en Europe; le minerai cuivreux seul devait être traité sur les lieux mêmes. Il paraît que, depuis notre visite à ce canton, on a donné à cette industrie beaucoup de développement.

Rien n'est plus facile d'ailleurs que d'établir dans les mines de San-Francisco une exploitation régulière. Le pays est salubre et fertile, et jouit d'un climat parfait; tout ce qui est nécessaire à la vie y abonde : il y a du bois suffisant pour les usines, des ruisseaux capables de fournir les forces motrices nécessaires, des routes facilement accessibles pour le transport des minerais : tout y peut donc favoriser le travail et faire de ce canton un grand centre industriel.

Le bourg de San-Francisco est à trente lieues de la capitale de la province; une route carrossable, longeant à travers une plaine presque partout horizontale, la grande chaîne de San-Luis, y conduit.— Les mines d'or du Tomalasta en sont à huit lieues; mais il faut franchir, pour y arriver, l'âpre côte du Palmar, et traverser des parties

fort abruptes de la sierra. Ces sentiers ne sont fréquentés que par les mineurs, ou par les acheteurs de laine qui vont faire leurs acquisitions aux estancias de la montagne et les portent à Renca ou au Morro, de l'autre côté du massif de San-Luis, pour de là les acheminer sur le Rosario. — On communique avec la province de Cordova en doublant la pointe de la sierra à Quinez ; quant aux rapports avec les provinces de San-Juan et de la Rioja, ils sont rares, mais peuvent se faire directement par les grandes plaines qui séparent le massif de San-Luis de la chaîne des Andes.

§ XI. — *Province de Corrientes.*

On ne connaît encore aucun gisement métallique dans la province de Corrientes. —L'industrie minérale s'y borne à l'extraction des calcaires destinés à faire de la chaux, du plâtre, à celle des grès employés aux constructions. — Il y a d'excellentes terres à poteries qui ne sont employées que pour la fabrication de quelques ustensiles de ménage assez grossiers, tels que cruches à eau, plats, marmites, etc. On pourrait, en plusieurs endroits, les employer à faire de la faïence fine.

Nous avons déjà indiqué les lagunes salées du village de *Saladas* d'où l'on pourrait, au besoin, extraire du sel, ainsi qu'on le fait au Paraguay, à Lambaré, près de l'Assomption.

Dans le territoire des Missions, la sierra qui en traverse la partie nord-est paraît posséder différents gîtes minéraux. — Nous en avons parlé (tome I, page 251 et suivantes) en traitant de la structure géologique de la Mésopotamie argentine. — Les grès de *La-Cruz* et *Santo-Tomé* ont offert des traces de sulfure de mercure, et de petites quantités de métal coulant ont été rencontrées dans des excavations faites au pied de leurs collines ; cependant aucune recherche sérieuse n'a encore été entreprise à ce sujet. — On affirme que la petite sierra *Del-Iman*, proche du fleuve Parana, dans le canton de Candelaria, renferme du fer, et que du cuivre a été trouvé dans les environs de Santa-Ana. Comme ce pays est absolument désert aujourd'hui, pour avoir quelques renseignements vraiment exacts sur les localités, nous ne pouvons que nous appuyer sur les récits des anciens missionnaires jésuites qui administraient le pays. Or aucun ne parle de travaux entrepris pour exploiter ces métaux. Leurs Indiens s'occupaient exclusivement d'agriculture ; l'or et l'argent ne servaient qu'aux objets destinés au culte. Quant aux ustensiles de fer et de

cuivre, il leur était plus facile de les faire venir d'Europe que de les fabriquer eux-mêmes.

Les richesses minérales de la sierra des Missions ne sont donc que soupçonnées. — Ce qui paraît plus probable, c'est qu'elle renferme du charbon de terre, matière plus précieuse que l'or par ses usages, et dont l'exploitation rendra des services immenses dans le haut Uruguay, lorsque la navigation à vapeur y sera établie. Nous avons eu entre les mains des échantillons qui provenaient des environs de San-Javier, et qui étaient de qualité excellente.

Comme la sierra des Missions est d'une constitution géologique analogue à celle des chaînes qui traversent le nord de la province brésilienne de Rio-Grande et celle de Sainte-Catherine, il est très-probable qu'elle renferme les mêmes minéraux, c'est-à-dire le fer et le charbon de terre.

§ XII. — *Province d'Entre-Rios.*

La province d'Entre-Rios, comme la province de Corrientes proprement dite, n'a point de gîtes métallifères connus, car nous ne voulons pas parler des roches un peu ferrugineuses que l'on trouve sur les bords de l'Uruguay. — Nous connaissons déjà ses calcaires et ses grès (voyez tome I, pages 264 et 266), tous précieux pour l'art des constructions; mais nous devons insister sur les calcaires coquilliers des environs de Parana, qui donnent lieu à une industrie locale considérable, celle de la fabrication de la chaux.

Un banc calcaire d'une épaisseur variable, superposé à des sables d'origine marine, s'étend, des bourgs de la Victoria et du Diamante, à celui de la Paz, c'est-à-dire dans une longueur de soixante lieues sur la rive gauche du Parana. Ce calcaire, d'une épaisseur variable, renferme de nombreuses coquilles, telles que des huîtres, des vénus et quelquefois des ossements de baleine. En certains endroits il a une apparence cristalline, et dans d'autres, et le plus souvent, crayeuse.

Mais, indépendamment de la couche calcaire, tous les dépôts anciens qui composent les berges du fleuve, rangés en strates horizontaux concordants, sont extrêmement intéressants à étudier au point de vue utilitaire, car ils fournissent bon nombre de matières très-employées dans les arts, et qui donnent déjà lieu à des industries diverses importantes.

En effet, en procédant de haut en bas, on trouve d'abord une couche d'humus dont l'épaisseur varie de 20 à 50 centimètres, puis une

terre sablo-argileuse de couleur violette, en certains endroits, mêlée d'un peu d'oxyde de fer et offrant des traces d'oxyde de manganèse. — On fait avec cette terre une brique excellente.

Sous cette première couche se présente un autre dépôt argileux très-fin, de couleur jaunâtre, et semé de noyaux calcaires à peine visibles. Cette terre fournit des matériaux excellents pour la poterie fine. Elle est excellente pour faire ces vases poreux, dits *alcarazas*, dans lesquels l'eau se maintient si fraîche, grâce à sa transsudation à travers leurs parois. Elle est également bonne pour la brique et tous les ouvrages relatifs à l'industrie figuline. Sa porosité, qui n'en exclut pas cependant la solidité et la durée, la rendra surtout précieuse pour la construction des tuyaux de drainage.

Sous cette couche d'une épaisseur qui varie de 1 à 4 mètres, se trouve le banc calcaire que nous venons de signaler. Là où il manque, s'étendent des strates d'argile smectique, que l'on peut employer comme terre à foulon, et qui, bien pétrie, donne des carreaux et des dalles de première qualité et supérieurs à tout ce qui vient d'Europe en ce genre, par la dureté et la finesse de leur grain.

Cette glaise précieuse est aujourd'hui exploitée dans plusieurs ateliers qui fournissent de carreaux Parana, Santa-Fé, et commencent à en exporter dans les autres villes du littoral.

Si l'on joint à cette fabrication celle des tuyaux pour les conduites d'eau, celle des tuiles plates et des tuiles creuses, des briques réfractaires, on aura un aperçu des usages auxquels peuvent être employés ces grands dépôts argileux.

Plus bas, des ocres rouges et jaunes abondent et sont employés avec succès pour la peinture à la détrempe, à laquelle on donne du corps et de la solidité avec le suc d'*agave americana*. — Les veines de marne argileuse, d'une blancheur éblouissante, qui traversent les sables sous-jacents à toutes ces couches, peuvent être employées, concurremment avec les matières précédentes, pour la fabrication d'une faïence très-fine et très-solide à la fois.

Tels sont les avantages que présentent à l'industrie les terres de la ville de Parana et de ses environs, et surtout celles qui composent les berges (*barrancas*) du grand fleuve de ce nom. On commence seulement à en tirer parti depuis quelques années, et les ateliers qui les mettent en œuvre s'installent, se développent, et améliorent tous les jours leurs procédés de fabrication. Cette industrie peut donner un jour de grands bénéfices, puisque les carreaux qui viennent d'Europe et servent de lest aux navires se vendent encore 200 francs

le mille; et que les toitures en roseaux (*ranchos*), si sujettes à l'incendie, ont besoin d'être remplacées partout par la tuile. — L'introduction des machines à fabriquer la brique, les tuiles, les tuyaux, etc., donnera un nouveau développement à ces travaux de première nécessité pour le pays.

Quant à la fabrication de la chaux, c'est l'industrie principale et la plus lucrative encore du canton de Parana. Neuf fours y étaient en activité en 1856, et fournissaient une valeur annuelle de 400,000 fr. environ à l'exportation pour Santa-Fé, Rosario et Buénos-Ayres. — Le calcaire varie un peu dans sa nature, suivant les localités : dans certains endroits il est mêlé d'une assez grande proportion d'alumine et de magnésie, et donne alors une chaux éminemment hydraulique; ailleurs sa texture, presque saccharoïde, permet d'en faire une chaux grasse rivale de celle de Cordova.

La calcination de ces calcaires se fait dans des fours qui peuvent contenir de 1,500 à 2,500 hectolitres. Ils n'ont point de grilles, et l'on y dispose les matériaux en formant dans le bas une voûte avec les plus grosses pierres à chaux arc-boutées, et en mettant ensuite un lit alternatif de bois sec, généralement du saule, et des pierres plus petites. Le four une fois bien chargé, on allume le feu par en bas, et on l'entretient quelque temps; puis on mure la porte en ne laissant que des regards pour maintenir le courant d'air, et l'on attend huit ou dix jours, jusqu'à ce que la cuisson soit terminée. La chaux est ensuite extraite, éteinte à moitié, et mise en magasin. — Ce procédé est très-lent, car on ne peut guère faire une fournée que tous les deux mois, tandis qu'en adoptant les fours à feu continu, on simplifierait la besogne, et on épargnerait le temps, tout en obtenant un produit plus considérable au bout de l'année, sans que les dépenses de l'installation nouvelle fussent trop fortes. Cela serait d'autant plus utile que tous les fours actuels ont besoin d'être reconstruits et garnis à l'intérieur de briques réfractaires au lieu des briques molles et poreuses dont on se sert maintenant, briques qui ne durent point et nécessitent des réparations continuelles, et par conséquent assez coûteuses.

Cependant, telle qu'elle est aujourd'hui, cette industrie laisse encore au producteur 50 pour 100 de bénéfice net. Il n'y a pas à craindre non plus que l'offre excède jamais la demande; tous les matériaux de construction sont constamment en hausse par suite des immenses constructions du littoral, et la voie du fleuve permet de les

exporter rapidement et à des prix raisonnables. Toutes les *caleras* (fours à chaux) sont, en conséquence, installées près de la rive du Rio-Parana, de manière que l'on puisse charger sans frais leurs produits.

On trouve également du calcaire sur la rive droite de l'Uruguay, et on l'exploite à la *calera* d'Espiur et à celle de Barquin, près de la Vuelta de San-José.

C'est aussi en remontant le long de cette rive, à partir du hameau de ce nom, que l'on rencontre, dans le lit de la rivière, des agates, des calcédoines, des cornalines, des quartz-améthystes susceptibles d'être taillés en bijoux d'un beau poli et d'un éclat parfait. Sur les bords des ravins qui s'ouvrent dans les berges du fleuve, on voit ces mêmes minéraux en groupes assez volumineux et offrant des cristallisations fort remarquables. On en a fait des envois en Europe, où ces belles pièces sont employées avec avantage dans la grosse bijouterie et l'ornement. Le cristal de roche et l'améthyste qu'on recueille dans ces localités sont réellement superbes, et y donnent les plus beaux échantillons du monde, au point de vue de la cristallisation.

§ XIII. — *Province de Santa-Fé.*

Cette province n'a aucun gîte métallique connu. Son sol d'ailleurs est formé par les alluvions anciennes qui ont constitué le terrain pampéen, et n'offre que de la terre à brique et à poterie. — On pourrait y récolter du sel, soit dans la lagune salée qui touche presque à la ville, soit vers le nord, dans les ruisseaux salés (*saladillos*) qui s'y déversent; mais le commerce étranger l'en fournit abondamment et à bas prix. — La richesse du sol, au point de vue agricole, l'abondance des bois, l'excellence des pâturages pour l'élève du bétail, compensent largement pour Santa-Fé sa pauvreté en matières minérales.

§ XIV. — *Province de Buénos-Ayres.*

La province de Buénos-Ayres possède un sol analogue à celui de Santa-Fé, excepté vers le sud, où les chaînes du Tandil, de Tapalquen, du Vulcan, de Guamini, et de la Ventana, constituent deux systèmes d'une structure et d'une formation toutes différentes de celle du reste des terrains de la province. (Voyez tome I, pages 234 et 275.)

Dans la région pampéenne on ne trouve pas une pierre ; les seules matières minérales utiles y sont une bonne terre argileuse pour la fabrication des briques, et le sel que l'on peut récolter dans les nombreuses lagunes salées qui avoisinent le territoire indien. — L'une de ces lagunes, celle de *las Salinas Grandes*, située par 37° 13′ de latitude sud et 65° 34′ de longitude est, et à cent vingt lieues de Buénos-Ayres, était, sous la domination espagnole, l'objet d'expéditions régulières pour y aller chercher le sel qui cristallise sur ses bords. Depuis que le commerce étranger en fournit abondamment le pays, ces expéditions fatigantes et coûteuses sont devenues inutiles, et ce n'est que lorsque le sud-ouest de la province se sera peuplé qu'il y aura avantage à reprendre cette exploitation.

Quant aux montagnes du sud, elles n'ont été encore l'objet d'aucune reconnaissance scientifique complète. On sait seulement qu'elles sont composées de roches métamorphiques et que les quartz y abondent. Il n'y aurait donc rien d'étonnant qu'on y trouvât l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, enfin les matières métalliques si répandues dans le massif central de Cordova et de San-Luis, avec lequel leur structure géologique établit tant de rapports.

§ XV. — *Exploitation des mines du territoire argentin. — Législation minière. — Coup d'œil sur la production des métaux précieux dans l'Amérique du Sud et ailleurs.*

EXPLOITATION ACTUELLE. — SES MOYENS. — SON AVENIR.

Nous venons d'examiner avec quelques détails les mines du territoire argentin qui sont en travail d'exploitation ou qui ne vont pas tarder à y entrer. Ce nombre, qui serait peu élevé eu égard à la vaste étendue du territoire et s'il en restait là, est remarquable quand on songe à la variété et à la richesse des produits, et au faible chiffre de la population qui a dû fournir les bras nécessaires à leur mise en œuvre. L'industrie minière ne fait, pour ainsi dire, que commencer, et déjà elle a mis en circulation des capitaux importants, elle a appelé dans ses ateliers un personnel considérable.

Les Sud-Américains actuels ont hérité du goût des Espagnols leurs pères pour ces sortes de travaux, qui sont généralement pratiqués avec une ardeur et une persévérance qu'on s'étonnerait presque de rencontrer chez un peuple en réalité peu avide de gain et assez insouciant des choses de la vie. Nul doute que les traditions

des richesses produites jadis par les mines du Mexique, du Pérou, de Potosi, ne soient pour beaucoup dans la faveur dont jouissent, dans les régions des Andes, les spéculations qui ont trait à la recherche et à l'exploitation des minerais précieux; on s'y souvient encore de ces galions qui portaient jadis aux ports de la métropole les trésors du Nouveau Monde, et peut-être ne désespère-t-on pas de faire renaître ces jours de gloire et d'abondance. Heureusement on a le bon sens de ne plus baser, comme autrefois, la richesse des États uniquement sur le chiffre du produit de leurs mines, et l'on sait accorder à l'agriculture la place qui lui est due avant toutes les autres industries.

C'est ainsi que, dans les provinces argentines voisines des Andes, on s'occupe d'abord de la culture du sol, affaire de nécessité primordiale, puisqu'il faut tout créer sur les lieux et qu'on ne peut, comme sur le littoral, importer de l'étranger ce que l'on veut en fait de denrées alimentaires. Déjà presque toutes les localités favorables aux cultures y ont été occupées, et ces localités ne sont pas très-nombreuses, car le chiffre des rivières et ruisseaux est restreint, et nous savons qu'on n'y peut rien récolter sans irrigation.

Sans doute, à l'aide d'étangs artificiels obtenus par le barrage de quelques gorges et vallées, par un meilleur aménagement des eaux actuelles, il serait facile de disposer d'une masse aqueuse plus considérable pour l'irrigation, et par conséquent d'étendre beaucoup les cultures; mais il viendra un moment où, la terre labourable manquant aux habitants, où, toutes les pentes, tous les plateaux aptes à l'élève des troupeaux étant occupés par une quantité suffisante de bétail, il faudra que la population croissante ait recours à d'autres industries. Celle du travail des mines deviendra donc forcément la principale dans les provinces des Andes : on le pressent déjà, et c'est pour cela que tous les bons esprits se préoccupent des moyens de préparer cette industrie, de la rendre facile et fructueuse en y appelant à la fois des entrepreneurs et des capitaux, des ingénieurs et des ouvriers capables.

L'exemple voisin du Chili contribue puissamment à faire apprécier la valeur des spéculations sur les mines. On sait combien a prospéré la province d'Atacama depuis la découverte de ses gîtes précieux. Une foule d'Argentins, réfugiés dans la république chilienne pendant la guerre civile qui dévorait leur patrie, ont vu de leurs yeux les résultats qu'ont donnés l'exploitation du charbon de terre à la Conception, celle du cuivre à Coquimbo, celle de l'or, de l'argent et du cuivre à

Copiapo; plusieurs même se sont lancés dans des entreprises de cette nature et en ont recueilli d'amples bénéfices. Dans le département de Copiapo, pendant longtemps, la majorité des ouvriers mineurs venait du versant oriental des Andes. — Il y a donc, dans la Confédération, les éléments nécessaires pour donner aux opérations de ce genre l'impulsion première ; et c'est ainsi que, depuis 1852, on s'est mis avec ardeur à la recherche de mines nouvelles, et que l'on a repris d'anciens travaux.

Cependant, comme les capitaux et la population sont encore insuffisants pour proportionner les moyens d'exploitation à la vaste étendue du champ exploitable, il faut que d'autres régions envoient ce qui manque pour donner à cette magnifique industrie le développement dont elle est susceptible. Cela peut se faire dès à présent, sitôt que l'on connaîtra mieux les richesses réelles des provinces intérieures au point de vue de la production minérale, et la facilité de la plus grande partie des travaux d'extraction et de réduction dans presque tous les cantons à gisements métalliques.

On peut dire, en effet, que le cuivre et l'argent se trouvent partout dans les Andes, depuis le cerro de Payen, à l'extrémité de la province de Mendoza, jusqu'à la frontière de Bolivie. Nous avons déjà cité toutes les localités qui en renferment; mais que sont ces indications pour une région si vaste, alors que tant de vallées des Andes et du massif central restent inexplorées, et que tous les jours on y découvre quelque nouveau gisement! Dans la province de la Rioja, des montagnes entières, le cerro Negro par exemple, forment une seule masse de fer indéfiniment exploitable et capable de fournir le monde entier; les gisements de plomb argentifère de la sierra de Cordova ont une étendue extraordinaire; l'or abonde à San-Luis, à San-Juan, à Rioja, à Jujuy. Enfin toutes les Cordillères qui forment les contreforts du grand plateau bolivien vers le sud, et se ramifient dans le nord de la Confédération, renferment des minerais d'argent de la même nature que ceux qui ont rendu le cerro de Potosi si célèbre. — Quel n'est donc pas l'avenir de ces régions lorsqu'on y aura importé les capitaux nécessaires pour les travaux d'exploitation et les bras pour les exécuter !

Jusqu'à présent presque tout s'est fait par les gens du pays eux-mêmes, qui, comme nous l'avons expliqué en passant en revue les principales mines aujourd'hui exploitées, les ont mises en activité sans aucun guide étranger ; ce n'est que plus tard qu'il leur est arrivé, du Chili et d'Europe, des ingénieurs et des contre-maîtres. Cette ab-

sence de gens spéciaux a été quelquefois aussi la cause que, dans le principe, plusieurs travaux ont été dirigés avec plus de zèle que de savoir, et qu'il a fallu plus tard y revenir pour les rendre plus praticables et plus complets, et en augmenter le rendement par l'introduction de meilleures méthodes.

Il serait à désirer que les entrepreneurs d'exploitations minières se rendissent plus exactement compte d'avance de l'étendue des travaux à accomplir, des installations à faire, des capitaux à employer, pour ne pas s'engager à la légère dans des opérations qui sont toujours aléatoires à un certain degré, quelque belle apparence qu'offrent les filons dans le commencement. Il est vrai que cette sorte de hasard est ce qui passionne si généralement les mineurs, et qu'il est rare que ceux qui se sont mis une fois dans cette industrie l'abandonnent, quelles que soient les fortunes qu'ils y acquièrent. C'est ainsi que l'on cite, au Mexique, des mineurs tour à tour riches et ruinés à plusieurs reprises, et qui, jusqu'à la fin de leur vie, ont voulu courir les chances de ce jeu qui les absorbait. Ces exemples se sont fréquemment reproduits au Pérou et au Chili.

Dans un pays comme la Confédération argentine, où les fortunes sont assez disséminées, où il n'y a guère de nationaux capitalistes, où l'on est encore peu habitué, peu hardi aux spéculations, il est rare qu'une personne aille hasarder tout son avoir dans une opération qui exige ordinairement une avance de fonds assez considérable avant de rien rapporter : telle est la mise en valeur d'une mine. — L'organisation de compagnies pour des entreprises de ce genre est donc le moyen le plus sûr et le plus pratique d'arriver à développer l'industrie des mines. En effet, tel actionnaire qui peut bien aventurer mille piastres pour une opération susceptible, comme toute affaire de commerce, de bien ou mal réussir, n'y risquera pas, le plus souvent, sa fortune entière. On commence ici à comprendre les bénéfices de l'association à ce point de vue, et la plupart des exploitations établies aujourd'hui le sont dans ces conditions. Ce qui manque, c'est que les compagnies soient plus nombreuses, plus entreprenantes, et qu'elles mettent un peu plus de largeur dans l'organisation de leurs travaux.

Souvent les contre-maîtres et les ouvriers étrangers sont rebutés par l'exiguïté des salaires, le mauvais état des logements, l'insuffisance et la grossièreté de la nourriture; ils n'ont ni la frugalité ni la patience de l'ouvrier des Andes, qui supporte avec une insouciance parfaite la vie rude des cantons miniers. — Sous ce rapport, l'instal-

lation des travaux à Chañarcillo peut servir de modèle, qu'il s'agisse de la position faite aux directeurs-administrateurs des mines, comme du régime imposé aux ouvriers et des soins dont ils sont l'objet. Là, des ingénieurs capables et instruits ont, non-seulement un traitement convenable, mais encore un intérêt dans les bénéfices de l'exploitation, et sont, en conséquence, fortement excités à ne rien négliger pour son succès. Les travaux sont conduits selon les meilleures méthodes; des plans exacts en sont tracés et se complètent chaque jour au fur et à mesure de leur développement. Une comptabilité rigide et toujours claire tient en tout temps les actionnaires au courant de la situation de l'entreprise.

Quant aux usines, même intelligence dans leur construction et leur organisation; elles rappellent, sous ce rapport, les plus beaux établissements d'Europe, et font honneur à l'esprit pratique des Chiliens.

Or ce que les Chiliens ont fait, les Argentins peuvent bien le faire; ils ont les mêmes minerais, ils ont des cours d'eau aussi puissants, et si, dans la région orientale des Andes, les communications avec la mer ne sont pas aussi aisées que sur l'autre versant, par compensation les approvisionnements y sont plus faciles, et le prix de la main-d'œuvre moins élevé. Pour les métaux précieux, tels que l'or et l'argent, et même pour le cuivre, les frais de transport sont insignifiants ou médiocres, eu égard à la valeur du produit qui doit être exporté, il n'y a donc là nul empêchement sérieux à l'accroissement de l'industrie minière.

Ce qu'il faut, pour que l'exploitation des mines argentines réalise promptement la prospérité à laquelle elle doit atteindre un jour, c'est que, indépendamment du concours des capitaux et de l'affluence des bras dont nous avons signalé la nécessité, l'éducation de la jeunesse des départements miniers soit dirigée vers cette industrie.

Il faut que l'on s'y instruise des arts qui s'y rapportent, et que l'on y forme, avec le temps, une pépinière d'hommes pratiques, capables de s'occuper avec fruit de la mise en valeur des minerais de leurs montagnes. L'étude des sciences physiques et mathématiques, celles du dessin linéaire, sont de toute nécessité aujourd'hui, et il est urgent que l'enseignement en soit obligatoire dans les grands établissements d'instruction nationale, à l'Université de Cordova, point le plus rapproché des régions minières. Il faut convier l'esprit et l'attention des jeunes gens au spectacle de l'industrie moderne et

des merveilles qu'elle accomplit, pour qu'ils cherchent un jour à en réaliser quelque chose dans leur patrie (1).

LÉGISLATION MINIÈRE.

Les mines sont soumises à des règlements particuliers qui dérivent tous de l'ordonnance du roi d'Espagne Charles III, en date du 22 mai 1783, et contre-signée Galvez (2). Cette ordonnance, s'appliquant principalement aux mines du Mexique, a été appelée *l'Ordonnance de Mexico.* — Ses dispositions ont été rendues obligatoires par décret du congrès national constituant (décembre 1853), qui confirme le titre X des statuts de l'organisation des finances et du crédit public, ainsi conçu :

Art. I. — « Jusqu'à ce que le congrès édicte le code des mines,

(1) Les exploitations de mines actuelles appartiennent tantôt à un seul propriétaire, c'est le cas le plus rare, tantôt à plusieurs, tantôt enfin à de véritables compagnies. — Dans le second cas, la mine, suivant une ancienne coutume espagnole, est divisée en vingt-quatre barres (*barras*), c'est-à-dire en vingt-quatre portions, qui toutes sont aliénables, de telle sorte que chacun possède une, deux, trois, quatre, six, etc. barres, ou mieux, portions de la mine.

Un directeur de travaux (*administrador*) conduit l'exploitation; il a sous lui un ou plusieurs contre-maîtres (*capataces*). Ceux-ci dirigent les mineurs qui creusent les galeries à la pointerolle et à la poudre (*barreteros*), et les manœuvres (*apires*), qui chargent le minerai dans une hotte de cuir (*capacho*) et le portent en dehors de la mine.

Le puits d'extraction, perpendiculaire, se nomme *pique-torno* (puits-treuil), parce qu'un treuil, mû tantôt à bras, tantôt par des chevaux, en extrait le minerai dans des seaux.

Les galeries horizontales portent le nom de *fronton,* et celui de *socabon* lorsqu'elles doivent servir à l'écoulement des eaux.

On les appelle *chiflon* lorsqu'elles sont obliques et praticables à l'aide de marches grossièrement taillées dans la roche. *Los planes* ou les parties planes sont le fond de la mine.

On entend par *respaldo* les parois des galeries opposées à une autre galerie. *Manto* est une sorte de chambre où de nombreux filons s'épanouissent. *Panizo* est le massif de la montagne que l'on juge traversé par de nombreuses veines métalliques qui s'y croisent en divers sens et en forment une sorte de gâteau minéral. *Placer* s'entend principalement des lavages d'or ou de platine. Ce mot est peu usité dans la Confédération. On l'y remplace par le mot *lavadero*, lavage.

Lorsqu'une mine est en plein rapport, on la dit *en beneficio*, en bénéfice. Lorsqu'au contraire elle ne donne plus rien, elle est *en broceo*, en rapport nul. Le *cateador* est le chercheur de mines; le *pilquinero,* celui qui ne fait qu'exploiter un filon superficiellement et l'abandonne sans pénétrer plus avant. — Voyez d'ailleurs au vocabulaire, tome III.

(2) Voy. : *Ordenanzas de mineria y colecion de las ordenes, y decretos sobre esta materia posteriores á sa publicacion; á las que van agregadas las reformas de que son susceptibles algunos de los articulos vigentes de las mismas ordenanzas.* — Paris, 1858, in-8°. Librairie de Rosa et Bouret.

« les ordonnances de Mexico seront en vigueur dans la Confédéra-
« tion, en tout ce qui ne déroge pas à la présente loi.

Art. II. — « Il est entendu par mine, l'exploitation du terrain par « le moyen d'excavations superficielles ou souterraines pour extraire « les pierres précieuses ou toute substance minérale réductible en « métal. Par conséquent ne sont pas compris dans le mot mines « les carrières, les salines, les terres argileuses ou de couleur, les « marbres, les pierres siliceuses, les soufres, etc.

Art. III. — « Les lavages d'or sont compris dans les mines et se- « ront sujets aux mêmes règles.

Art. IV. — « Chaque mine comprendra la superficie de terrain in- « diquée dans l'ordonnance.

Art. V. — « Toute personne ou association de personnes est apte « à dénoncer et travailler les mines.

Art. VI. — « Le nombre des propriétés minières contiguës ou sé- « parées qu'une personne ou une société peut posséder n'est pas li- « mité, mais chacune des concessions aura son titre de propriété.

Art. VII. — « Tout titre de propriété minière doit être consigné « sur le registre des mines de l'administration correspondante de la « Banque, les titres antérieurs à cette loi, dans le délai de cent qua- « tre-vingts jours à compter de celui de l'établissement de la Ban- « que, et ceux postérieurs, dans les quatre-vingt-dix jours qui sui- « vront l'obtention de la propriété de la mine.

Art. VIII. — « L'administration de la Banque ouvrira un registre « des mines, sur lequel on inscrira : le nom du propriétaire, le « genre de minéral, le lieu, le cours ou la direction du filon métallique, « la date du titre de propriété délivré et celle de son enregistrement. « On inscrira encore sur le titre une déclaration qui constatera qu'il « a été enregistré à tel folio, telle date, et que la contribution indi- « quée par l'article suivant a été payée.

Art. IX. — « Toute mine, avec ou sans travaux, en exploitation ou « non, pourvu qu'elle soit possédée, payera une contribution annuelle « de 20 piastres (100 francs). Cette contribution devra se verser dans « les trois premiers mois de l'année, à compter de l'établissement de « la Banque, au bureau d'enregistrement des mines. La contribu- « tion de 20 piastres, solde des mines acquises, de l'obtention du « titre de propriété, se payera pour l'année entière, quels que soient « le mois dans lequel la mine ait été obtenue et l'époque de l'ins- « cription.

Art. X. — « Les propriétaires de mines qui ne payeront pas les

« contributions désignées quatre-vingt-dix jours après l'époque fixée « pour l'enregistrement et le payement abandonnent par ce fait leur « propriété et elle pourra être dénoncée par un tiers, dans les termes « de l'ordonnance (celle de Mexico).

Art. XI. — « Le titre de propriété d'une mine n'est pas valable « s'il n'a pas été enregistré, ou si la contribution n'a pas été payée. »

Une loi complémentaire, du 1er décembre 1854, déclara les mines de charbon de terre comprises dans l'article I du titre X des statuts des finances.

Plus tard, en date du 1er août 1855, le congrès, voulant favoriser l'industrie minière, vota la loi suivante :

Art. I. — « Est libre de droits l'exportation des métaux de toute « espèce à l'état de minerai, de pâte (*pasta*), de lingot ou de mon- « naie.

Art. II. — « Est également libre de droits l'importation des bri- « ques réfractaires ou infusibles, du mercure, des machines, des ap- « pareils complets et outils destinés à l'exploitation des mines et à la « fonte des minerais.

Art. III. — « En conséquence, il est dérogé à toutes les disposi- « tions des statuts de finances et crédit qui s'opposent à la présente « loi. »

L'ordonnance de Mexico est extrêmement détaillée, et il serait impossible d'en donner une analyse sans entrer dans de longs détails qui appartiennent plutôt à un ouvrage spécial qu'à une géographie descriptive et statistique. — Nous n'en résumerons que quelques parties. — Disons seulement que cette ordonnance est un code complet, qui a tout prévu et qui, dans presque toutes ses dispositions, est éminemment favorable à l'industrie qu'il est chargé de réglementer.

Une des parties les plus importantes de ce code est celle qui a trait à l'institution des juges de mines (*juez de minas*), magistrature éminemment utile et qui a été conservée dans la Confédération, dans le but de prévenir les contestations qui ont si souvent lieu au sujet de la propriété des mines et de leurs limites. — Les juges des mines sont nommés par les mineurs eux-mêmes et confirmés par l'autorité locale ; au besoin ils sont assistés d'une sorte de jury formé par les principaux propriétaires de mines.

L'intervention des avocats est absolument interdite (titre III, art. 5) en cette matière. Dans les contestations dont le sujet n'est pas d'une

valeur au-dessus de 200 piastres (1000 francs), tout doit se faire verbalement entre les parties et le juge. Si les valeurs en litige sont estimées dépasser cette somme, les parties peuvent exposer par écrit leurs observations, mais à la condition qu'elles ne seront point rédigées par des avocats, la loi voulant les exclure de toute ingérance en ces sortes d'affaires afin d'amener plus vite un arrangement entre les parties. Aussi les procès de mines ne durent-ils guère longtemps et se règlent généralement à l'amiable, le juge et ses assesseurs n'ayant rien tant à cœur que de terminer au plus vite les différends.

Les difficultés qui surviennent le plus souvent entre les mineurs sont de deux sortes : les unes relatives à l'étendue des concessions minières, les autres à la validité de leur propriété. — Dans le premier cas, il peut arriver que deux voisins empiètent l'un sur l'autre dans leurs galeries souterraines, poussés à la poursuite des filons métallifères. Ce cas s'est souvent présenté à Chañarcillo, et il n'est pas rare que l'empiétement ait lieu de bonne foi, parce que l'on se trompe sur l'évaluation du chemin souterrain qui a été parcouru. Une expertise faite par des ingénieurs habiles munis de bons instruments peut rétablir facilement les limites légales de chaque propriété, et ici la sentence n'est pas difficile.

Dans le second cas, la constatation du droit est moins aisée, car tour à tour des mines sont reprises ou abandonnées, et l'on ne sait pas toujours comment et depuis combien de temps cet abandon a eu lieu, les déclarations et les témoignages à ce sujet étant plus d'une fois contradictoires.

En effet, la loi établit (titre V) *que les gîtes minéraux sont la propriété de l'État*, qui peut les céder à des particuliers pour les exploiter en toute liberté, les posséder et les transmettre par vente, cession ou héritage, mais sous certaines conditions qui sont : une contribution au fisc et la mise en valeur, l'exploitation desdits minerais. L'État en conserve donc toujours la juridiction et la propriété première.

En conséquence, tout individu qui fait la découverte d'une mine et la dénonce a le droit d'être mis en possession de cette mine sous les conditions ci-dessus énoncées. S'il l'abandonne, elle retombe dans le domaine de l'État, lequel, à son tour, reprend le droit de la concéder à un autre. — Lorsque l'on dénonce une mine abandonnée, une enquête est faite par les soins du *juez de minas*, et si, dans les trois mois qui suivent l'inscription du dénonçant, aucune réclamation n'est adressée par les anciens possesseurs, celui-ci leur est substitué en toute forme.

L'ordonnance détaille minutieusement les formalités à remplir, les indemnités qui doivent être payées dans le cas où il y aurait des bâtiments d'exploitation ayant encore leurs toitures, etc. Les usines destinées à la réduction du minerai et situées dans le voisinage des mines rentrent aussi dans cette catégorie, et peuvent être également concédées, si leur abandon absolu est prouvé. Ce cas est naturellement le plus rare de tous.

On comprend que dans des régions éloignées des populations urbaines, comme le sont généralement les cantons miniers, dans des montagnes souvent peu accessibles, il soit difficile de s'assurer si les conditions exigées pour la concession des mines sont exactement remplies par les impétrants, et que les possesseurs anciens puissent revenir quelquefois sur des concessions faites, selon eux, d'une manière illégale. Une mine qui, dans certaines mains, était peu fructueuse, peut produire soudain de grands bénéfices avec des exploiteurs différents; et ici le hasard sert quelquefois aussi bien que le travail, rien n'étant inégal comme le rendement des filons aurifères ou argentifères. On cite ainsi quelques mines ayant donné lieu à des contestations fâcheuses entre les anciens et les nouveaux propriétaires; et il faut là toute l'expérience, toute l'autorité du juge des mines pour couper court à des procès toujours pénibles, et empêcher tout retard dans les exploitations.

Sous la domination espagnole, les étrangers ne pouvaient dénoncer et acquérir la propriété des mines qu'avec une permission expresse du roi. Dans la Confédération argentine, ceux-ci sont aujourd'hui, sous ce rapport, égaux en droits aux fils du pays; aussi un assez grand nombre se sont-ils déjà lancés dans cette industrie, et il est probable que leur exemple sera suivi.

PRODUCTION DES MÉTAUX PRÉCIEUX EN GÉNÉRAL, ET SPÉCIALEMENT DANS L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE ET PORTUGAISE.

La production des métaux précieux dans le Nouveau Monde a été et est encore aujourd'hui un fait si remarquable, si important dans l'économie sociale et politique du globe entier, qu'il ne nous paraît pas inutile d'en dire quelques mots. — Nous venons de traiter du rendement actuel des mines de la Confédération argentine et de leur avenir; la quantité déjà considérable des gisements aurifères et argentifères découverts dans cette vaste région de l'Amérique du Sud nous permet de croire que le nombre s'en augmentera encore,

et que, leur exploitation se réalisant, cette production viendra un jour à entrer pour des sommes très-fortes dans le chiffre total des valeurs métalliques livrées à la circulation générale. Un coup d'œil sur ce qui s'est passé depuis trois siècles et demi dans l'Amérique espagnole et portugaise nous confirmera dans cette opinion.

Lorsque les Espagnols découvrirent l'Amérique, ils trouvèrent chez les indigènes la connaissance de quelques métaux. Ainsi les habitants de l'île de Haïti, pour se fabriquer des parures, se servaient de l'or ramassé dans les torrents de la chaîne de Cibao. Au Mexique, les Aztèques connaissaient l'or, l'argent, le cuivre, et même, d'après Cortès, le plomb, l'étain et le mercure, quoiqu'ils fissent à peine usage de ces derniers métaux. Il en était de même au Pérou, chez les Quichuas. Enfin les indigènes de la Plata, bien que fort éloignés de la région des Andes, avaient une idée des métaux brillants qu'on y recueillait, puisque les Indiens Guaranis que rencontra Cabot en 1527, dans le fleuve Parana, portaient des ornements d'argent dont ils lui firent cadeau, et que de cette aventure le fleuve de la Plata prit son nom (en espagnol, *plata* veut dire argent; *Rio-de-la-Plata*, rivière de l'argent). Comme la région des fleuves ne produit point de métaux, il était évident que ces bijoux leur venaient du côté de l'Ouest; c'est, d'ailleurs, ce qu'ils cherchèrent à faire comprendre au navigateur européen.

Dans l'Amérique, comme dans le reste du globe, la connaissance de l'or dut précéder celle des autres métaux. — En effet, ce métal est presque le seul qui se rencontre à l'état de pureté dans la nature : sa couleur brillante le trahit facilement au milieu des sables qui le renferment; sa fusion n'est pas très-difficile; il est éminemment malléable et assez tenace. Son exploitation dut donc être une des premières industries humaines, puisqu'il ne s'agissait que de le ramasser dans les lits des ruisseaux et des torrents où il était disséminé. C'est ainsi que son origine se perd dans la nuit des temps, et que les premières notions historiques sur la race humaine réunie en société nous la montrent en possession de ce métal. Il fut de très-bonne heure un signe représentatif de la valeur des échanges, et, avec le temps, la monnaie fut inventée.

L'argent entra plus tard dans la circulation métallique, et il paraît que, dans le principe, sa valeur fut regardée comme égale sinon supérieure à celle de l'or. Son extraction demandait des pro-

cédés plus compliqués, des connaissances plus étendues en mécanique et en chimie, puisqu'il fallait aller l'arracher aux filons qui le contenaient, fussent-ils même superficiels, puis le séparer des matières étrangères auxquelles il était uni. — Il en fut de même du cuivre. — Quant au fer, il ne vint qu'après eux, et lorsque la civilisation fut plus avancée. On voit en effet, dans Homère, que les armes des combattants, au siége de Troie, étaient généralement d'airain, c'est-à-dire d'un alliage d'étain et de cuivre, et que le fer était si rare et si recherché qu'Achille en fait le prix du combat du disque dans les joutes qui honorent les funérailles de Patrocle (1). Les Gaulois, nos ancêtres, n'avaient que des épées de cuivre, et cette infériorité d'armement contribua sans doute, malgré toute leur valeur personnelle, à leur défaite par les armées romaines.

Ce qui se passa dans l'ancien monde eut également lieu dans le nouveau. Ses habitants n'en étaient encore qu'à l'usage des trois premiers métaux que nous venons de citer, lorsque les Espagnols leur apportèrent la connaissance du fer, mais, en même temps, leur enlevèrent les masses d'or et d'argent que plusieurs peuples, tels que les Muyscas, les Aztèques, et surtout les Quichuas, avaient accumulées, tant pour les objets du culte que pour ceux de l'industrie publique et privée.

Disons toutefois que l'on a dû singulièrement exagérer les quantités de métaux précieux qui furent prises aux Indiens lors de la conquête, et que la discussion des chiffres donnés par les historiens de cette époque amène à des résultats tout autres que ceux que l'on se serait attendu à trouver.

Ainsi la rançon de l'empereur du Pérou, Atahualpa, et le pillage des temples de Cuzco, origine des plus fortes sommes arrachées aux vaincus, si les récits d'Herrera, de Garcilaso et d'autres écrivains sont exacts, ne produisirent que 22 millions de francs environ de notre monnaie. — Le trésor de la Kasbah d'Alger en a donné 53, lors de sa conquête en 1830 ! — Il est vrai qu'au seizième siècle la valeur des métaux précieux était probablement quintuple ou peut-

(1) « Ensuite Achille dépose au milieu de l'assemblée un bloc de fer brut que jadis lançait le fort Aétion. Lorsque le divin fils de Pélée ravit le jour à ce héros, il emporta ce disque sur son navire avec tous ses autres trésors.

« Achille, se levant, dit aux Argiens :

« Debout, ô héros ! qui voulez disputer le prix ! Si vastes que soient vos champs fertiles, « celui qui l'emportera sera dispensé pendant cinq ans d'aller à la ville chercher du fer pour « ses pâtres et ses laboureurs : ce disque lui en fournira. » (*Iliade*, chant XXIII.)

être même décuple de leur taux actuel (1). — La médiocre quantité d'or fournie par Haïti ne fit qu'exciter l'avidité des conquérants, en

(1) L'histoire rapporte qu'Atahualpa, fait prisonnier par Pizarre, à la suite de l'abominable trahison de Caxamalca, fut renfermé dans une prison de vingt-deux pieds de long sur seize de large. — Pour racheter sa liberté, l'Inca offrit de faire remplir cette pièce de monceaux d'or jusqu'à la hauteur à laquelle un homme debout pût atteindre avec ses bras. Pizarre fit en conséquence tracer sur la muraille une ligne à cette hauteur, et Atahualpa donna ordre à ses sujets d'apporter tous leurs ustensiles d'or et d'argent, les ornements des temples, des palais et des édifices publics. — La mesure se trouva remplie, assure-t-on, au bout de quelque temps.

Lors du partage de cette prodigieuse rançon, on préleva d'abord le quint du roi, s'élevant à 325,700 piastres; puis 100,000 piastres pour les soldats d'Almagro qui venait se joindre à Pizarre avec un renfort d'aventuriers; enfin les 1,528,500 piastres restantes furent partagées entre les compagnons du conquérant. Un simple soldat eut 4,000 piastres, un cavalier, 8,000; les officiers en proportion. — Le butin provenant du pillage de Cuzco, partagé entre les 480 hommes de l'expédition, donna à chacun, en moyenne, 4,000 piastres en dehors du quint du roi. (Robertson, *Histoire de l'Amérique*, livre IV.)

Nous donnons le fait tel qu'il est cité par les historiens, mais nous devons déclarer qu'il nous semble plus que douteux, car les sommes qui en provinrent, de quelque manière que l'on en fasse l'évaluation, sont trop faibles pour répondre aux chiffres qu'établit une pareille mesure.

L'espace signalé par Atahualpa est de 70 mètres cubes; concevons par la pensée cet espace rempli de plaques, de graines, de fleurs, de statues grossières, de plats, de vases de métal, et nous aurons certainement un poids qui dépassera de beaucoup la masse d'or qui fut, dit-on, le produit de cette rançon.

En effet, s'il s'agit simplement d'une évaluation en piastres courantes espagnoles, comme ce chiffre est de 1,954,200 piastres (11,159,550 francs, en évaluant la piastre à 5 fr. 25); en calculant sur un prix de 3,000 fr. seulement le kilogramme, car cet or ne devait pas être extrêmement pur, ce n'est qu'un poids d'or de 3,720 kilogrammes qui a dû être livré par Atahualpa. Or, cette quantité n'explique guère la stupéfaction profonde qu'aurait produite, dit-on, l'immensité des sommes provenues de cette rançon.

Si maintenant on admet que, par *pesos* d'or fin les historiens espagnols ont entendu un poids d'or correspondant au poids d'une piastre d'argent, c'est-à-dire une once (28 grammes 7), la rançon d'Atahualpa devient quelque chose de plus remarquable. Ainsi, en estimant le *peso* ou once d'or fin à 90 fr. et le kilogramme d'or de cette qualité à 3,200 fr., nous trouverons que la rançon de l'Inca représentera un poids d'or de 55,868 kilogrammes, valant 178,778,000 francs. — Comme le mètre cube d'or fondu pèse 19,260 kilogrammes, c'était donc une masse de métal d'environ trois mètres cubes, à peu près le produit des placers de la Californie en 1859.

Nous laissons aux antiquaires à choisir entre les deux évaluations. Nous sommes cependant portés à croire que la première est la véritable, et que, si les trésors volés aux Péruviens semblèrent quelque chose de merveilleux, c'est que les métaux précieux avaient alors une valeur beaucoup plus élevée que celle qu'ils ont aujourd'hui, et que ces sommes jetées subitement alors dans la circulation parurent énormes.

Herrera évalue le butin fait à Cuzco à 2,305,000 piastres, dont 385,000 pour le quint du roi. — A la suite de tous ces événements, en 1534, Ferdinand Pizarre, frère du conquérant, porta au roi Charles V, comme produits du Pérou, une somme de 155,300 piastres en or et 5,400 marcs d'argent, indépendamment de la vaisselle, des ornements divers en or et en ar-

leur faisant voir que le continent nouveau renfermait des richesses presque épuisées dans l'ancien. — Le Mexique donna peu aux soldats de Cortès, qui accusèrent leur chef d'avoir prélevé la plus grosse part du butin. — Ce qu'on tira des populations du Guatemala et des côtes de la mer des Antilles fut presque insignifiant. — En réalité, ce ne fut que lorsque la puissance espagnole fut solidement assise que l'exploitation des mines d'argent et d'or se régularisa, et qu'à celles déjà découvertes et travaillées par les indigènes on en ajouta un grand nombre d'autres qui donnèrent un revenu annuel de plus en plus considérable.

Mais comme, aux premiers temps de la conquête, des quantités assez fortes de métaux précieux furent brusquement lancées dans la circulation ; que des aventuriers, partis dénués de tout, revinrent riches dans leur patrie, on exagéra singulièrement la valeur du butin fait sur les terres que l'on venait de découvrir. — Il est impossible de donner sur cette matière autre chose que des chiffres approximatifs déduits de ceux du *quint du roi*, c'est-à-dire de la cinquième partie de l'or et de l'argent produit du butin fait sur les Indiens conquis, ou du travail des mines, et qui, d'après la loi, appartenait à la couronne de Castille et était soigneusement enregistré. Toutefois on comprend que cette part devait être faite avec une assez médiocre exactitude et que bien des sommes n'étaient pas déclarées.

La conquête terminée dans toute l'étendue de l'empire Hispano-Américain, les Indiens furent distribués en *enconmiendas* ou *repar-*

gent, comme spécimen de l'art indien. En outre, il avait pour le compte des particuliers 499,000 piastres en or et près de 6,000 marcs d'argent.

Lorsque Cortès retourna en Espagne, son trésor particulier se composait de 1,500 marcs d'argenterie travaillée, de 200,000 piastres d'or fin et 10,000 de moindre aloi; il avait en outre plusieurs pierres précieuses et diamants d'un grand prix, dont un, entre autres, était estimé à 40,000 piastres. Il donna à sa fille 100,000 piastres en mariage. Ce n'était toutefois que longtemps après la prise de Mexico que Cortès avait amassé ces richesses; car le butin fait lors de la chute de cette ville fut peu considérable. (Herrera, *décade IV*, livre IV. — Robertson, ouvrage cité, notes par M. de la Roquette.)

Toutes ces sommes, même en admettant que plus de la moitié n'aient point été déclarées ou soient restées dans le pays, arrivaient à peine à dix millions de piastres, soit cinquante millions de francs, qui correspondaient sans doute à une valeur actuelle infiniment plus élevée. C'est donc tout au plus un mètre cube d'or qui aurait été le résultat des véritables actes des brigandages exercés à cette époque sur les pauvres Indiens, lesquels d'ailleurs n'attachaient point alors une grande valeur à ce métal, et lui préféraient le fer, beaucoup plus utile pour eux.

Il y a loin, comme on voit, de cette appréciation, que nous ne donnons toutefois que comme une hypothèse qui nous semble rationnelle, aux exagérations des historiens et chroniqueurs du temps de la conquête, et de tout ce que l'on a répété et recopié après eux.

timientos de Indios (voyez tome I, page 555, et tome II, page 165).

Beaucoup de commandeurs (*enconmenderos*) employèrent leurs serfs (*yanaconas*) au lavage des terrains aurifères et à l'exploitation des mines d'argent. Dans des districts où abondaient les gîtes métalliques, on dirigea sur eux des groupes d'ouvriers indiens (*mitayos*), faisant partie de la *mita*, c'est-à-dire astreints à donner un certain temps de travail, généralement deux mois, à leur seigneur. Ces travaux, entrepris sans méthode dans des localités assez souvent peu saines, soit par leur humidité dans les basses régions tropicales, soit par l'extrême élévation du terrain et la rigueur de la température dans la Cordillère des Andes, sans que l'on eût pris des précautions pour assurer le bien-être des ouvriers, furent parfois meurtriers, et par conséquent devinrent souverainement impopulaires. On les regarda même par la suite comme une des choses principales de la dépopulation du pays. Mais ce ne fut guère que dans le premier siècle de l'occupation espagnole que ces mesures oppressives furent en vigueur; plus tard le travail des mines devint presque partout facultatif, et les Indiens qui s'y livrèrent le firent volontairement et moyennant des salaires débattus entre eux et les propriétaires de ces mines. Là même où la *mita* était maintenue, le travail n'était obligatoire que pendant les deux mois d'usage.

Sous ce régime, les mines de l'empire hispano-américain rendirent des sommes considérables. Bientôt la découverte des gisements argentifères du Cerro de Potosi, en 1545, celle des minerais de même nature dans la province de Zacatécas, et à Guanaxato au Mexique, vinrent jeter des masses énormes d'argent dans la circulation. Quant au rendement des placers aurifères, il diminuait par suite d'une exploitation incessante.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, le Brésil commença à son tour à donner des quantités d'or considérables. Le département d'*Ouro-Preto* (or noir), dans la province de *Minas-Geraes*, offrit des placers non moins riches que ceux qui avaient rendu le Pérou et la Nouvelle-Grenade si célèbres. Mais cette prospérité, si brillante pendant quelques années, ne tarda guère à s'arrêter. Les ruisseaux aurifères furent épuisés au bout d'un certain temps, et il fallut aller arracher l'or aux roches qui le contenaient.

M. de Humboldt, d'après Ustariz, Solozano, Moncada, Navareté, et ses propres recherches, calculait que depuis la découverte jus-

qu'en 1803, l'Amérique espagnole et portugaise avait produit une somme de près de 30 milliards de francs ainsi distribués :

	4,035,156,000	piastres enregistrées,	provenant des colonies espagnoles.		
	684,544,000	—	—	—	— portugaises.
	816,000,000	piastres non enregistrées,	—	des colonies espagnoles.	
	171,000,000	—	—	—	— portugaises.
Total :	5,706,700,000	piastres.			

Sur les	4,851,200,000		piastres provenant des colonies espagnoles,
	2,028,000,000		sortaient du Mexique ou Nouvelle-Espagne,
	2,410,200,000	—	du Pérou et de la vice-royauté de la Plata,
	275,000,000	—	de la Nouvelle-Grenade,
	138,000,000	—	du Chili.

Quant à la proportion entre l'or et l'argent retirés des mines du nouveau continent depuis la découverte jusqu'à la même époque (1803), ce savant l'établissait ainsi :

Or : 9,915,000 marcs castillans valant : 1,348,500,000 piastres, ainsi répartis :

Colonies espagnoles : 3,625,000 marcs : 493,000,000 piastres.
Colonies portugaises : 6,290,000 — 855,500,000 —
Argent : 512,700,000 marcs, seulement des colonies espagnoles, valant : 4,358,200,000 piastres.

M. de Humboldt évalue, dans ces calculs, la valeur de la piastre à 5 fr. 25 c., argent de France. Si l'on adopte 230 grammes pour poids du marc d'or et d'argent, et la valeur de 3,200 fr. pour le kilogramme du premier de ces métaux à peu près purs, et 201 fr. pour valeur du second, ces sommes font en poids :

Or........	2,280,450	kilogrammes	valant :	7,297,440,000 francs.
Argent...	117,921,000	—	—	23,702,121,000 —

Tout l'argent réuni en une seule masse formerait une sphère de 27 mètres 8 décimètres de diamètre (1).

De 1803 à l'époque actuelle, le rendement des métaux précieux fournis par l'Amérique espagnole et portugaise a diminué moins

(1) Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, tome IV, pages 226 et suivantes. — Léon Faucher, *de la Production de l'or*, Mémoire publié dans l'*Annuaire de l'Économie politique pour* 1853, page 392. — Levasseur, *Statistique des métaux précieux de* 1848 *à* 1857, dans le même Annuaire pour 1858, page 624. — Du même auteur, *la Question de l'or*, in-8° ; Paris, 1857, chez Guillaumin.

qu'on ne le croit généralement, grâce à de meilleures méthodes d'exploitation.

Le Mexique a donné, en moyenne, une valeur annuelle de 125 millions de francs. L'Amérique centrale, la Colombie, le Pérou, Potosi, quoique bien déchu, et toutes les autres mines de la Bolivie, celles de la Confédération argentine, du Brésil, ont fourni de fortes sommes; et ce ne serait point exagérer que d'en porter le total à 8 milliards. C'est donc un total de 38 milliards de francs fournis par les parties du nouveau continent que nous venons de nommer, depuis leur occupation par les colons européens.

Quelques économistes, exagérant peut-être les résultats de la contrebande, portent même le chiffre total à cinquante milliards (1).

(1) D'après M. Michel Chevalier, qui a traité spécialement de l'histoire des métaux précieux et de la monnaie dans plusieurs excellents articles publiés dans le grand *Dictionnaire d'économie politique*, de 1852 à 1854, leur somme, depuis les temps historiques, se serait ainsi répartie :

Le monde antique possédait de grandes richesses métalliques. On connaît les trésors des rois de Perse, et ce que conquit Alexandre à Suse et à Persépolis. On sait ce que Rome recueillit en Sicile, en Macédoine et en Orient, et comment les dépouilles du monde s'entassèrent dans les coffres de la république conquérante. Lors de l'avénement de César à la dictature, le trésor confié à la garde du Sénat ne contenait pas moins de deux milliards en or, qui furent soudainement jetés par lui dans la circulation. Pendant la décadence de l'Empire, la production parut égaler la consommation; mais, dans la longue série du moyen âge, le travail des mines fut en grande partie abandonné, et l'on ne put ainsi remplacer l'or et l'argent qui s'en allaient lentement dans le cours des années. Ainsi les richesses métalliques du monde romain avaient en grande partie disparu par le frai, les pertes de toutes sortes, le commerce avec l'Orient, etc.

A l'époque de la découverte de l'Amérique, c'est-à-dire à la fin du quinzième siècle, l'Europe ne possédait plus qu'un capital monétaire réduit à un milliard de francs, dont trois cents millions en or et sept cents en monnaie d'argent.

Le butin fait sur les Indiens, une plus grande activité dans l'exploitation des anciens placers aurifères et la découverte de nouveaux, celle de mines d'argent d'une extrême richesse au Mexique et dans le haut Pérou (Potosi donna à lui seul six milliards), la mise en valeur des mines d'or du Brésil, vinrent, dans le courant des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, modifier complétement cet état de choses et augmenter dans des proportions énormes ce capital monétaire si réduit.

De 1492 à 1848, le Nouveau Monde aurait fourni 122,050,724 kilogrammes d'argent fin, c'est-à-dire sans aucun alliage, valant 27 milliards 122 millions de francs.

En or fin, cette quantité se serait élevée à 2,910,977 kilogrammes, du prix de 10 milliards 26 millions.

Pour les deux métaux ensemble, le total serait ainsi de 37 milliards 148 millions.

Le tableau suivant indique comment les différentes régions de l'Amérique ont concouru à cette production :

Il est fort difficile d'évaluer quelle était la somme des métaux précieux répandus sur la surface du globe à l'époque de la découverte de l'Amérique. Tous les anciens placers aurifères, fameux dans l'antiquité, avaient été épuisés; l'Espagne, ce Pérou des anciens, ne

PAYS.	ARGENT.		OR.		VALEUR totale par pays en mill. de fr.
	POIDS EN kilogrammes.	VALEUR EN mill. de fr.	POIDS EN kilogrammes.	VALEUR EN mill. de fr.	
États-Unis	»	»	22,125	76	76
Mexique	61,985,522	13,774	389,269	1,341	15,115
Nouvelle-Grenade	259,774	58	586,748	1,952	2,010
Bas et haut Pérou	58,765,244	13,059	340,393	1,172	14,221
Brésil	»	»	1,342,300	4,623	4,623
Chili	1,040,184	251	250,142	862	1,093
TOTAUX	122,050,724	27,122	2,910,777	10,026	37,148

Quant aux mines des autres contrées, on peut estimer qu'elles ont donné pendant la même période une valeur d'environ six milliards et demi de francs, dont deux milliards trois cent trente millions en argent, et quatre milliards cent millions en or.

La provenance de ces valeurs métalliques est la suivante :

PAYS.	ARGENT.		OR.		VALEUR totale par pays en mill. de fr.
	POIDS EN kilogrammes.	VALEUR EN mill. de fr.	POIDS EN kilogrammes.	VALEUR EN mill. de fr.	
Europe (sans la Russie)	9,000,000	2,000	145,150	500	2,500
Russie	1,485,000	330	319,380	1,100	1,430
Afrique, îles de la Sonde	»	»	725,750	2,500	2,500
TOTAUX	10,485,000	2,330	1,190,230	4,100	6,430

C'est donc une valeur de près de quarante-trois milliards et demi en métaux précieux que la civilisation chrétienne a tirés en trois siècles du sein de la terre. Quelque brillante qu'elle soit en apparence, cette somme est bien faible si on la répartit sur les trois cents ans qui viennent de s'écouler, puisque ce n'est que 145 millions par année, et que chacune de la dernière période décennale (1850-1860) a donné presque un milliard.

Dictionnaire de l'économie politique. Paris, 1853, chez Guillaumin. — Michel Chevalier, articles : *Métaux précieux, Monnaie, Or,* tome II, pages 159, 200, 294.

donnait plus qu'un peu d'argent; l'Asie Mineure, la Perse, ne fournissaient plus rien; et quant à ce qui venait, en fait d'argent et d'or, de l'Afrique et de l'extrême Orient, on ignorait à peu près les endroits de leurs provenances. On croit qu'à cette époque le rapport de l'or à l'argent était comme 1 est à 12, c'est-à-dire que ce second métal était proportionnellement plus rare que ne l'est aujourd'hui le premier, puisque ce rapport est devenu de 1 à 15, grâce aux immenses quantités produites par les mines du Nouveau Monde, et particulièrement par celles de Guanaxato et de Potosi.

Au commencement de ce siècle, on estimait la quantité de numéraire répandu en Europe à 8 milliards de francs, dont 6 en argent et 2 en or. — En 1848, d'autres calculs portaient le total des métaux précieux qui existaient en Europe, en Amérique, et dans les parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie en rapport avec le monde occidental, à 31 milliards et demi, sur lesquels la France en possédait à elle seule 4,800 millions. — De la quantité produite annuellement par les mines de tous les pays du monde, et qu'on évaluait à 80 millions pour l'or et 200 millions pour l'argent, on pensait qu'il se perdait 1/200 d'argent et 1/1000 d'or par le frai (usure des monnaies), les naufrages, l'enfouissement; que l'emploi dans les arts en consommait un quart de la production totale, et que tout le reste passait au monnayage.

A partir de cette époque (1848), grâce à une production plus grande dans les placers de la Sibérie, et à la découverte de ceux de la Californie et de l'Australie, cette quantité a augmenté de plus de 12 milliards, de sorte que ce même capital doit dépasser aujourd'hui la somme de 44 milliards. L'essor extraordinaire donné à l'industrie minière annonce même que la production augmentera encore, puisque tous les jours on découvre de nouveaux gisements métalliques, et que le rendement des principaux pays aurifères à l'époque actuelle, tels que la Sibérie, la Californie et l'Australie, ne paraît pas encore diminuer beaucoup.

Ainsi, les mines d'or de l'Oural et de l'Altaï, depuis une vingtaine d'années, donnent en moyenne de 90 à 100 millions de francs; par conséquent 2 milliards au moins depuis 1830.

Les placers de la Californie et l'exploitation des quartz aurifères de la Sierra-Nevada ont donné :

	francs.		francs.
En 1848.........	27,000,000	En 1854.........	357,000,000
1849.........	198,000,000	1855.........	402,000,000
1850.........	249,000,000	1856.........	402,000,000
1851.........	252,000,000	1857.........	?
1852.........	303,000,000	1858.........	?
1853.........	318,000,000	1859.........	?

La production de l'or a été un peu moins considérable dans ces trois dernières années, dont les chiffres officiels ne sont pas encore connus; mais on peut compter qu'elle n'a pas été inférieure à 300 millions, moyenne des neuf premières années. C'est donc en douze ans une valeur de 3 milliards 600 millions de francs qu'a rendus la Californie. Que sont les chiffres de l'Amérique espagnole au seizième siècle devant cette incroyable production?

La production de l'Australie, depuis 1851, n'a pas été moins prodigieuse.

Les documents officiels produits au congrès statistique de Bruxelles, en 1860, s'élèvent au chiffre suivant, pour les neuf années de 1851 à 1859 inclusivement :

	francs.
Nouvelle-Galle du Sud.........................	181,240,000
Province de Victoria..........................	2,345,255,000
Australie du Sud..............................	4,000,000
Tasmanie......................................	200,000
Nouvelle-Zélande depuis 1857..................	3,500,000
TOTAL.................	2,534,195,000

Ces chiffres donnent une moyenne annuelle de 316 millions de francs. — Pendant cette période, la population de l'Australie s'est élevée de 400,000 âmes à 1,100,000, dont 500,000 pour la province de Victoria à elle seule, et des villes de premier ordre se sont créées. Il s'est passé à Melbourne ce qui est arrivé à San-Francisco : tout s'est improvisé avec une rapidité dont rien, dans l'histoire ancienne ou moderne, ne peut donner une idée.

Ces trois grands pays, de provenance aurifère, ne sont cependant pas les seuls qui aient fourni de l'or au monde commercial ; il en est venu de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, de sorte que l'on peut dire que depuis ces douze années il a été mis en circulation pour 800

millions d'or par an, c'est-à-dire un peu plus de 13 mètres cubes, représentant un poids de 250,000 kilogrammes.

Quant à l'argent, sa production n'a point baissé, seulement sa proportion a changé avec celle de l'or, puisque celle-ci s'est accrue des 9/10 pendant la dernière période décennale. Vers 1840, alors que la production de l'or n'était évaluée qu'à 25,000 kilogrammes, valant près de 80 millions de francs, celle de l'argent, s'élevant à environ un million de kilogrammes, représentait 200 millions de francs. Elle s'est soutenue depuis à ce niveau, et a même augmenté un peu par suite de la découverte d'abondants gîtes mercuriels en Californie. Ces dépôts ont fait baisser de 75 pour 100 la valeur de ce métal, si utile pour le traitement des minerais argentifères. On a pu ainsi donner plus d'extension aux travaux des mines d'argent du Mexique, du Chili et des autres pays producteurs.

La grande masse d'or mise sur les marchés, l'absorption de la monnaie d'argent par le commerce de l'Inde et de la Chine, où ce métal est spécialement demandé, ont fait craindre un instant que la différence de proportion entre les deux métaux ne produisît une baisse considérable dans la valeur réelle de l'or. L'immense développement du commerce et des relations internationales entre toutes les régions du globe ont fait voir que ces craintes étaient chimériques, et le prix des métaux précieux n'a en réalité point varié. Les espèces monnayées se sont plus répandues, plus disséminées, et tout le monde en a naturellement profité ; on a consommé plus d'argent et d'or en bijoux, en vaisselle, en ornements de toute sorte, et conséquemment l'équilibre entre la production et la consommation a pu se maintenir.

Dans l'état actuel des choses, voici quels sont les principaux points de production pour les deux métaux qui servent à nos échanges.

OR. — En Europe : — La Hongrie, la Transylvanie, la Saxe.

En Asie : — La Sibérie, quelques parties de la Chine et de l'Indo-Chine, le Japon.

En Afrique : — Le Sénégal, la Nigritie, la côte de Guinée, les côtes de Mozambique et de Zanguebar, l'Abyssinie, le Kordofan.

En Amérique : — L'Orégon, la Californie, le Mexique, le Centre-Amérique, la Nouvelle-Grenade, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili, la Confédération argentine, le Brésil.

En Océanie : — L'île de Bornéo, l'Australie, la Nouvelle-Zélande.

ARGENT. — En Europe : — L'Espagne, l'Autriche, le Hongrie, la Transylvanie, la Saxe, la Suède.

En Asie : — La Sibérie, le Japon, la Chine, l'Asie australe.

En Afrique : — L'Abyssinie, les côtes orientales.

En Amérique : — Le Mexique, le Pérou, la Bolivie, le Chili, la Confédération argentine.

En Océanie : Bornéo, Sumatra, l'Australie.

Nous avons vu ce que donnait jusqu'à présent la Confédération argentine. Sa production, en métaux précieux, mise à côté de celles que nous venons de citer, est bien peu de chose, puisque depuis quarante années elle n'a probablement pas dépassé en moyenne un million et demi par an ; mais ce ne sont pas les gisements métalliques qui y manquent, ce sont les bras pour les exploiter, et, lorsque ces bras seront venus, la production décuplera en bien peu de temps.

CHAPITRE III.

Industrie manufacturière. — Arts mécaniques.

L'industrie, du moins comme nous l'entendons en Europe, est fort peu avancée dans la Plata. On y est plutôt habitué à produire des matières premières qu'à les mettre en œuvre, et il n'existe encore nulle part de ces établissements chargés de fabriquer en grand les innombrables objets nécessaires dans l'économie sociale et domestique. Presque tout, sous ce rapport, est importé dans le pays ; on n'y travaille guère que ce qui ne peut arriver facilement de l'extérieur, ou ce qu'il est plus avantageux de produire sur les lieux mêmes. Il est, en effet, presque toujours plus économique d'acheter les objets d'importation étrangère, malgré les droits de douane élevés dont ils sont frappés, que de les faire fabriquer dans le pays, à moins, toutefois, qu'on ne soit fort éloigné du littoral ; car alors les frais de transport en augmentent beaucoup la valeur.

Il y a pourtant quelques grands établissements qui peuvent être rangés dans la classe des manufactures ; nous les avons déjà indiqués

presque tous en parlant des industries agricole et minière. Nous ne ferons donc que récapituler ce que nous avons dit à ce sujet.

§ I. — *Manufactures.*

Sucreries. — La fabrication du sucre est, comme on sait, assez développée dans plusieurs provinces de la Confédération argentine (voyez tome I, page 499). Elle a donné lieu à la création de grandes et belles usines, dont l'outillage s'améliore tous les jours, et où les méthodes se perfectionnent incessamment. Toutefois on n'y produit que du sucre mi-blanc, et l'on ne s'est point encore occupé de le raffiner. Nous savons qu'un Français veut monter une raffinerie à Tucuman, et que déjà les travaux sont commencés. Un établissement de ce genre, qui répond à des besoins réels et urgents, est nécessairement appelé à prospérer. La fabrication sucrière a, en outre, l'avantage de grouper autour d'elle une foule d'autres industries, telles que la briqueterie, la tonnellerie, la taillanderie, la fonte et l'ajustage des pièces d'engrenage, etc., qui toutes sont d'une utilité première pour les provinces.

Amidon. — Cette fabrication, qui a acquis un grand développement en Europe, est établie dans quelques villes du littoral. On y emploie aussi l'amidon de manioc récolté dans la province de Corrientes, qui est à un prix assez bas.

Vinification. — La production du vin, si avantageuse dans les provinces andines, a besoin d'être favorisée par la fabrication d'un nombre suffisant de vases pour le renfermer. Les tonneaux manquent partout, et l'on est obligé de le conserver dans de grandes jarres de terre cuite, fort lourdes, sujettes à rupture, et par conséquent difficiles à manier. La fabrication de ces poteries est une industrie propre aux provinces andines. (Voyez tome I, page 486.)

Distillation. — On ne distille guère que le vin, pour en avoir de l'eau-de-vie, et la mélasse, pour en obtenir le tafia. Les appareils, quoique très-simples, sont suffisants, mais il y a beaucoup de fruits et de plantes aromatiques qui pourraient également être soumis à la distillation.

Conserves de fruits. — Nous signalerons seulement pour mémoire les raisins secs, *pasas de uva*, et les pêches également desséchées, *orejones*, qui se préparent en grand dans les deux provinces de Mendoza et de San-Juan, et qui donnent lieu à un commerce d'exportation assez lucratif.

Tabac. — Pour la consommation du pays et même un peu d'exportation, on fabrique une immense quantité de cigares. Cette petite industrie est, pour ainsi dire, propre à chaque ménage. Ce sont généralement les femmes qui l'exercent. Si le séchage de la feuille de tabac était mieux fait, sa fermentation plus surveillée, enfin si l'on tournait mieux le cigare, on arriverait à des produits d'excellente qualité et de belle apparence; car le tabac en lui-même est excellent, surtout à Corrientes. — Le gouvernement paraguayen a établi près de l'Assomption une fabrique qui donne de bons cigares, dits *pety-hoby*, à 30 francs le mille. — Tucuman commence à exporter pour le Chili; ses tabacs sont plus forts, d'un goût plus empyreumatique que ceux de Corrientes. (Voyez tome I, page 496.)

Meunerie. — Dès le principe, des moulins à eau et à vent ont été établis dans les diverses parties du bassin de la Plata. Il y a cependant quelques localités qui en manquent, faute de constructeur capable de les bâtir. C'est ainsi que nous avons vu au bourg de San-Francisco, situé à 30 lieues de San-Luis, les cultivateurs être obligés d'envoyer moudre leurs blés à la capitale, alors qu'ils ont des cours d'eau à souhait pour y établir des moulins, qui les dispenseraient de frais aussi considérables que ceux qui grèvent aujourd'hui la mouture.

L'accroissement de la population sur le littoral y a amené la création de moulins à vapeur. — En 1845 il y en avait un seul à Buénos-Ayres; aujourd'hui on en compte *onze* dans cette grande ville, et tous installés avec les perfectionnements les plus modernes. Montevideo en a quatre, Rosario deux, Gualeguaychu et Cordova chacune un. C'est donc dix-neuf établissements de ce genre créés en moins de quinze années. — Nous n'en connaissions pas ailleurs en 1858, mais depuis il a dû s'en établir d'autres.

L'élève du bétail et son exploitation dans les *saladeros*, qui sont les véritables manufactures du pays, ont été décrites par nous en détail (voyez tome II, chap. III, page 420 et suivantes), nous n'avons donc point à y revenir.

Nous avons parlé également de la fabrication du *guano artificiel* et de celle de la *bougie stéarique*, qui est en activité à Buénos-Ayres; de la fabrication des *conserves alimentaires*, qui a été abandonnée, mais pourrait être reprise avec succès. — Le prix de plus en plus élevé qu'atteint la viande de bœuf en Europe donne à croire que cette industrie, bien organisée et montée en grand, serait avan-

tageuse ; mais ce n'est point dans une grande ville qu'elle doit être établie : trop souvent les animaux y arrivent fatigués et leur viande est alors inférieure ; c'est au bord d'une rivière navigable, dans un des cantons plantureux de Corrientes ou de l'Entre-Rios, qu'une fabrique de cette espèce aurait des chances de réussite.

Savonneries. — Dans quelques provinces de l'intérieur, telles que Mendoza, San-Juan et Jujuy, la fabrication du savon est assez avancée pour fournir un objet d'exportation avantageux pour le Chili et la Bolivie. Toutefois cette fabrication ne se fait pas en grand; les familles préparent ce dont elles ont besoin et vendent le reste.

Tanneries. — Des tanneries assez bien montées sont établies sur quelques points du littoral et des provinces. Il y en a plusieurs en activité à Parana, une à Gualeguaychu, etc. On emploie comme écorce à tanner celle du curupy. Les peaux préparées dans ces petites fabriques servent à l'usage local, et sont expédiées dans les villes riveraines du fleuve. — Il existe aussi des tanneries à Cordova, à San-Luis ; mais elles n'ont nulle part autant d'importance qu'à Tucuman et à Salta. On emploie, dans ces deux provinces, l'écorce du cébil (voyez tome I, page 520) pour tanner les cuirs de bœuf (*sùelas*), que l'on envoie aussi sur le littoral, et dont la plus-value rend ainsi les frais de transport moins onéreux. Ces cuirs tannés sont d'excellente qualité et se vendent à un bon prix. La chaussure, la carrosserie, la sellerie en consomment une quantité considérable.

Dans la ville de San-Luis il existe une petite fabrique de *maroquins*, qui opère sur les peaux fournies par les troupeaux de chèvres si nombreux dans cette province. Ces maroquins sont généralement de bonne qualité et d'une belle couleur. Ils s'exportent dans toute l'étendue du pays et même au Chili.

Nous avons traité déjà de la mise en œuvre des produits du règne minéral, par conséquent de l'*industrie minière* et des arts qui s'y rapportent. Nous avons décrit les usines élevées dans différentes provinces pour le traitement des minerais; nous rappellerons seulement qu'elles se bornent à l'exploitation de l'or, de l'argent et du cuivre, et que l'outillage, ainsi que les procédés d'extraction, s'y améliorent tous les jours.

Quant au *monnayage* des métaux précieux, il s'exécutait, à la Rioja et à Cordova, dans deux établissements dont l'installation laisse beaucoup à désirer. La fabrication y est arrêtée d'ailleurs depuis quelque temps.

La *briqueterie*, — art de première nécessité dans toute la Plata, exige de nombreux perfectionnements, et surtout l'introduction de machines pour simplifier l'opération, et conséquemment économiser le temps et la main-d'œuvre. Jusqu'à présent cette industrie s'exerce par les procédés les plus primitifs. — Dans une fosse circulaire, dallée grossièrement, on dépose la terre argileuse mêlée de crottin de cheval ou de paille hachée, et d'une suffisante quantité d'eau. On y pousse à coups de fouet des juments, qui, plongées jusqu'au ventre dans cette boue liquide, la piétinent en tous sens. Une fois le mélange assez lié, des ouvriers vont le porter dans des moules, qui donnent à la brique la forme voulue, et on la laisse sécher au soleil.

Dans les provinces des Andes, la brique crue, ou *adobe*, est employée pour les constructions. Ailleurs on la fait cuire et on la livre aux maçons. Ces briques sont peu compactes, mais prennent bien le mortier et durcissent à l'air, de manière à former avec le temps un seul bloc d'une grande solidité. Mais cela demande des années; les constructions nouvelles, qui ne sont souvent cimentées qu'avec de la terre, ne sont pas toujours très-sûres. Le choix d'une argile meilleure et l'emploi des machines, qui donnent plus d'homogénéité au mélange par un foulage plus complet, plus de consistance à l'aide d'une forte pression, et par conséquent hâtent le séchage, enfin qui permettent une confection plus prompte, est impérieusement réclamé par les besoins pressants des constructions.

La fabrication des *tuiles, carreaux*, *poteries communes*, est plus perfectionnée que celle de la brique. — Dès les temps les plus anciens, les Indiens savaient faire une poterie qui ne manquait pas d'une certaine originalité. Cette industrie s'est continuée au Paraguay et à Corrientes. Ce sont généralement les femmes qui l'exercent. La cuisson des pièces se fait à l'air libre, dans un grand feu allumé sur la place publique. Chacune d'elles vient y déposer les objets qu'elle a préparés et fait sécher au soleil, surveille le feu, et, une fois l'opération terminée, enlève ce qui lui appartient. — Nous avons vu (page 453) que dans ces derniers temps il s'était installé de nouvelles fabriques de tuiles et de carreaux à Parana.

La fabrication de la chaux est une industrie établie depuis longtemps dans cette ville, et dont nous avons également parlé. Quoiqu'elle soit fort lucrative, même avec les procédés imparfaits dont on use habituellement, il y aurait beaucoup à gagner par leur perfectionnement graduel.

Après ces industries, que l'on peut dire essentiellement argentines, car elles sont filles des nécessités et des habitudes du pays, viennent celles d'une origine plus récente, et qui sont cantonnées dans les grandes villes du littoral et spécialement à Buénos-Ayres. Ce sont les grands ateliers de charpente, de menuiserie, de serrurerie, ceux pour la fonte des pièces de mécanique et d'engrenage. — En 1843, nous avons vu fondre à Montevideo, chez un Basque Espagnol, M. Garagorri, six pièces de canon de huit en bronze; en 1845, le même établissement a fondu un arbre de machine à vapeur pour le *Fulton*, vapeur français de 160 chevaux. — A Corrientes, un Français, M. Giraud, a monté un grand atelier de mécanicien et a construit des machines à vapeur pour les bateaux du fleuve. A Buénos-Ayres on fabrique au besoin des pièces de rechange pour toute espèce de mécanisme. — Ces ateliers appartiennent généralement à des étrangers, et la plupart des ouvriers qu'ils emploient sont également étrangers, tandis que les autres fabrications que nous venons de passer en revue occupent presque uniquement les fils du pays.

Il en est de même de la carrosserie, industrie très-avancée à Buénos-Ayres, et qui s'exerce dans plusieurs établissements importants. Le nombre des belles voitures est considérable, et, de plus, on a construit un grand nombre de diligences pour les communications entre les divers points de la province. De grands ateliers de ce genre existent également au Rosario et à Montevideo.

II. — *Industries spéciales.*

Tissus. — Cette industrie, qui, en Europe et dans l'Amérique du Nord, occupe tant de bras et remue de si vastes capitaux, est nulle dans la Plata. Nous disons nulle, parce qu'elle se borne à des fabrications locales exécutées généralement dans les familles, qui ne peuvent satisfaire qu'une faible partie des besoins de la population, et dont rien n'est livré au commerce extérieur. Cette fabrication, d'ailleurs, diminue tous les jours par suite de l'abondance et du bon marché des tissus d'origine étrangère qui inondent le pays, et avec lesquels l'industrie indigène, opérant à bras et avec les appareils les plus simples, ne pourrait lutter en aucune façon. D'ailleurs elle ne l'essaye même pas, et, à part quelques exceptions, cette industrie ne se conserve guère que comme un moyen de passer le temps et de faire des ouvrages qui doivent être vendus comme objets de curiosité ou donnés en cadeau.

En effet, rien de plus primitif que le métier à tisser argentin; c'est celui qui servait au temps des patriarches, celui que la femme arabe emploie encore sous la tente. Quelques bâtons croisés pour tendre les fils de la trame, une planchette pour en maintenir séparés les deux rangs, une bascule pour faire osciller ces planchettes, en font les frais. — Dans la Cordillère de Jujuy, où le bois est rare, quatre planches étroites taillées dans le tronc poreux d'un *cactus candelaris* suffisent. Tantôt cet appareil est mobile comme un métier à tapisserie et sert pour des étoffes étroites; tantôt il est maintenu par des poteaux fichés en terre et abrité seulement d'une *ramada*.

A l'aide de cette machine, que tout le monde peut tailler et monter soi-même, les femmes argentines tissent des étoffes de laine, de coton et même de soie, souvent fort remarquables par leur couleur, leur finesse et leur solidité.

Étoffes de laine. — Nous avons vu fabriquer ainsi des ponchos en poil de vigogne d'une finesse extraordinaire et qui valent de deux à cinq onces d'or, c'est-à-dire de 160 à 400 francs la pièce. — Ceci, toutefois, est une fabrication de luxe, et il y en a d'autres plus communes. Ainsi, dans les provinces des Andes et dans celles de Cordova et de San-Luis, on fabrique une étoffe commune, dite *picote*, qui se vend de 1 à 2 francs le mètre et sert à habiller les montagnards. A Salta et à Jujuy, un picoté un peu plus fort et d'un tissu un peu plus serré, valant 2 fr. 50 la vare (les 86 centimètres), s'emploie aux échanges avec les Indiens du Chaco, qui s'en font des ponchos et des couvertures. Quelques-uns même en emportent pour le troquer plus tard contre des vivres avec leurs compatriotes restés dans leurs *tolderias* (campement du désert). La laine qui sert à cette fabrication provient des troupeaux de moutons des hauts cantons (*puna*) de la Cordillère. Elle est filée par les femmes et par les hommes, qui, tout en faisant leurs courses, tiennent un fuseau à la main (1).

Avec l'humble métier que nous venons de décrire, on fabrique

(1) En passant le col de Zenta, au mois de septembre 1857, par 4,530 mètres d'altitude, pour aller d'Oran à Humaguaca, dans la province de Jujuy, nous avons rencontré un Indien qui s'en allait tout seul, en un jour et à pied, de Cianso à San-Andres, deux localités éloignées l'une de l'autre de quinze lieues et séparées par cette haute chaîne de montagnes. Ce brave homme, chaussé de l'*ojota*, semelle en cuir attachée sous la plante du pied comme la sandale antique, cheminait ainsi lestement dans la neige, tout en filant un paquet de laine qui remplissait sa poche, car on ne se sert pas de quenouille. De la main gauche le fileur tortille mollement la laine pendant que la droite tourne le fuseau. Beaucoup de montagnards de Jujuy se livrent à cette occupation en menant paître leurs troupeaux de lamas et de moutons.

encore de fort belles couvertures de laine, bien douces, bien épaisses, ornées de dessins aux couleurs éclatantes de l'aspect le plus original. Leur seul inconvénient, c'est de coûter cher (de 100 à 500 fr.); mais on en fait de plus ordinaires qui valent de 25 à 30 francs et sont teintes à la cochenille. Les provinces de Santiago-del-Estero et de Cordova sont renommées avec justice pour cette fabrication.

On y tisse aussi des ponchos communs d'une bonne durée et tout à fait imperméables à l'eau. Toute la fabrication des fins ponchos, en poil de vigogne, est une industrie propre aux cantons des Andes.

Étoffes de coton. — Quelques familles tissent encore le coton qu'elles recueillent dans leur jardin et qu'elles filent au rouet ou à la quenouille. Les étoffes qui en résultent sont assez fines, mais surtout d'une résistance à toute épreuve et d'une durée éternelle. On en fait généralement des serviettes, des nappes, des caleçons (*calzoncillos*), des jupes de campagne formant un pantalon flottant (*chiripa*). — Quelques étoffes très-fines sont réservées pour des broderies qui dénotent beaucoup de goût et de patience. — Enfin on fait à l'aiguille, avec du fil de coton, des festons (*randas*) très-élégants qui servent à orner les jupons, et de grandes pièces de dentelles larges de 60 centimètres et longues de 80 à 100, dont on orne des serviettes particulières dites *pañuelos de mano* (essuie-mains), que l'on conserve dans les familles et qui sont des plus remarquables par la richesse de la broderie et l'extrême originalité des dessins. Les Santiagaises excellent surtout dans cet art, et font réellement de petits chefs-d'œuvre. — On est également assez habile au Paraguay pour ces sortes de travaux.

Dans cette république, la fabrication des *hamacs* en coton était autrefois une industrie assez répandue. Il s'en faisait de très-fins et de très-élégants, dont le prix était assez élevé. Aujourd'hui on les remplace par un carré en toile d'Europe, auquel on se contente d'ajouter des cordons tressés pour le soutenir. C'est moins beau, moins original, mais le prix est très-bas, tandis que le tissage d'un hamac exige presque un mois de travail. Les hamacs qui se fabriquent aujourd'hui selon l'ancien système sont presque tous achetés par des Européens qui les emportent comme objets de curiosité.

Nous ne parlerons point d'une foule d'autres ouvrages de broderie et de couture où les femmes de la Confédération, surtout dans les provinces intérieures, sont généralement fort habiles, mais qui ne sont que d'un usage local.

Étoffes de soie.— Lorsque l'éducation des vers à soie prospérait dans la province de Mendoza, on y avait commencé la fabrication des

tissus de soie. Nous avons eu entre les mains des ponchos de soie écrue, fabriqués à cette époque, extrêmement curieux par la bonne qualité du tissu et la vivacité des couleurs. On fit aussi des châles façon crêpe de Chine et des étoffes pour habillement. L'épidémie qui détruisit tous les vers a emporté en même temps cette industrie naissante (1) ; mais il sera très-facile de la reprendre sitôt que l'on voudra s'occuper plus sérieusement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent de la sériciculture (voyez tome II, page 103), en ayant soin de renouveler souvent la graine de vers à soie. Rien n'est plus aisé aujourd'hui que d'en faire venir de France, d'Espagne ou d'Italie, puisque la ponte des œufs en Europe se fait en juin, et que les œufs n'éclosent que neuf mois après. On a donc tout le temps nécessaire pour les porter dans les provinces andines, où leur éclosion n'aurait lieu qu'à la fin de février, époque à laquelle les mûriers ont toutes leurs feuilles et les conservent jusqu'à la fin de mai.

Nous avons parlé (tome I, page 515) de l'habileté des femmes de l'intérieur dans la *teinture* à l'aide du suc des plantes et de la cochenille indigène; nous y renvoyons donc le lecteur.

§ III. — *Arts mécaniques.*

Tous les arts et métiers usuels exercés en Europe s'exercent également dans la Plata. Sur le littoral ils sont généralement dans les mains des étrangers; mais beaucoup de nationaux commencent à s'y mettre. — Dans l'intérieur, presque tous les ouvriers sont indigènes. Les métis, qui y forment en majorité la classe ouvrière, ne sont pas très-inventifs, mais ils ont une grande dextérité de main, et il ne leur manque que l'instruction industrielle pour devenir des ouvriers réellement habiles. Nous avons été étonnés plus d'une fois de la bonne et belle confection de beaucoup d'objets qu'à la première vue on aurait pu croire importés des meilleurs ateliers d'outre-mer. — Il y a donc, parmi les Argentins, les éléments nécessaires pour que l'industrie fasse un jour des progrès sérieux, et c'est surtout dans la partie de la population qui ne fait pas de l'élève du bétail son occupation unique que l'on trouve ces dispositions heureuses.

(1) Voyez Damien Hudson, *Apuntes cronológicos para servir à la historia de la antiqua provincia de Cuyo*. Brochure in-18. Mendoza, 1852.

§ IV. — *Industrie indienne.*

Lorsque les Espagnols colonisèrent le bassin de la Plata, l'industrie indienne se réduisait à peu de chose. La fabrication des armes de guerre, celle des canots qui les portaient sur les fleuves, la confection de quelques ornements en plumes, celle de poteries grossières, étaient les seuls arts des Guaranis du littoral et de quelques tribus pampéennes. Les Quichuas des Andes étaient beaucoup plus avancés sous ce rapport, puisqu'ils savaient travailler les métaux, fabriquer des étoffes de coton pour se vêtir, enfin qu'ils avaient construit des édifices remarquables par leur grandeur, leur solidité, le volume, la coupe et le poli des pierres dont ils étaient bâtis. Aussi l'introduction de la plupart des arts européens se fit-elle rapidement chez ce peuple. Elle fut plus lente parmi les Guaranis, et ne fut définitivement installée dans leurs tribus que lorsque les jésuites eurent organisé les réductions. C'est à l'aide de ces mêmes Guaranis civilisés et instruits par eux qu'ils construisirent ces belles églises dont les restes étonnent le voyageur, et que nous décrirons en leur lieu. Encore aujourd'hui, les Indiens des dernières missions subsistantes sont d'une habileté notable à travailler le bois, et passent avec raison pour excellents menuisiers.

Quant aux nations indiennes restées dans leur état primitif, elles conservèrent leurs anciennes industries sans les modifier autrement qu'en raison des nécessités nouvelles que leur apportèrent l'introduction du mouton, du bœuf et du cheval. — Elles ne changèrent point leurs armes; les Indiens du Chaco fabriquent encore leurs arcs, leurs flèches, leur casse-tête (*macana*) comme il y a trois siècles; ils ont seulement adopté l'usage de la lance pour combattre à cheval. Les Payaguas ont conservé leurs mêmes formes de canots creusés dans un tronc d'arbre et menés à la pagaie, leurs mêmes engins de pêche. Tous ces objets servent même à un petit commerce avec les Européens, qui les leur achètent par curiosité.

Les Indiens du Sud, surtout ceux de race araucane, sont infiniment plus industrieux que ceux du Nord. A leurs anciennes armes de guerre offensives, telles que la lance, les boules, le lazo, ils ont joint des armes défensives, formées d'un casque et d'une sorte de cuirasse en cuir tanné et garnis de petites lames de fer ou de cuivre, qui rappellent l'armure des Mongols d'Attila et de Gengis-Khan. Ce costume de guerre n'est toutefois porté que par les chefs. —

Leurs femmes, adroites et industrieuses, tissent des étoffes de laine qu'elles savent teindre des couleurs les plus brillantes et les plus solides. Elles font aussi des ponchos, des couvertures de cheval (*jergas*), des ceintures (*fajas*). Leurs maris tannent les peaux de mouffettes (*zorillo*), de guanaques (*guanaco*), pour en faire des tapis qui se vendent bien à Buénos-Ayres; ils en font également de fort jolis en plumes d'autruche, et fabriquent des plumeaux de toute espèce; ils sont extrêmement habiles à tresser le cuir, et font ainsi des harnais de chevaux, des brides (*riendas*), des manches de fouets (*rebenque*), qui sont de vrais chefs-d'œuvre de patience et de finesse. Tous ces objets sont fort recherchés dans la Plata et se vendent à des prix très-élevés. —Quelques Indiens Pampas tiennent même des boutiques dans les faubourgs de Buénos-Ayres avec assortiment de tous ces objets (voyez tome III, page 195). Toutefois l'on en compte à peine trois ou quatre aujourd'hui, car il s'est établi des colporteurs qui font la spéculation d'aller acheter ces marchandises sur le territoire indien, en y portant en échange une foule d'articles de fabrication européenne; et ce petit commerce ne laisse pas d'avoir quelque importance sur la frontière.

§ V. — *Aptitude industrielle. — Utilité d'une instruction pratique à cet effet.*

Puisque, même à l'époque actuelle où les travaux de la vie pastorale, si peu favorables à l'industrie, absorbent l'attention de la majorité des Argentins, il existe déjà, ainsi que nous venons de le voir, un certain mouvement industriel dans le bassin de la Plata, il y a tout lieu d'espérer qu'avec le temps ces heureuses dispositions grandiront. Aujourd'hui, sans doute, avec une population limitée et la prééminence que doivent avoir naturellement l'agriculture et l'élève du bétail, il est plus avantageux de se préoccuper d'abord de la production des matières premières, qui sont les principaux moyens d'échange avec les manufactures de l'Europe. Mais un pays qui n'a pas de marine et n'en pourra avoir de longtemps ne doit pas rester éternellement tributaire de l'étranger pour les objets d'une utilité journalière. — D'un autre côté, ces objets, par suite du fret, sont grevés d'une plus-value considérable qui oblige de les payer à des prix triples et quadruples du lieu de fabrication. Il y aurait donc un avantage immense à les produire dans le pays même, et c'est à quoi doivent songer les ouvriers indigènes, qui trop souvent, se défiant

de leurs propres forces, ne veulent pas aborder des fabrications dans lesquelles ils excelleraient au bout de quelque temps, et qui deviendraient pour eux des branches d'industrie honorable et lucrative.

Il faut que la classe moyenne des villes s'en préoccupe davantage, et qu'on ne fasse pas tant fi des professions manuelles, qui toutes nourrissent mieux une famille et lui font un meilleur avenir que des emplois infimes dans l'administration ou le commerce. L'agriculture d'abord, l'industrie ensuite, voilà les deux ordres de travaux qui appellent essentiellement la majorité de la population argentine et qui peuvent donner vite aux masses un bien-être qu'elles n'ont fait, jusqu'à présent, que soupçonner.

Il ne s'agit certainement pas ici de grandes manufactures pour lesquelles le pays n'est pas mûr encore, mais de ces industries susceptibles de fournir à la plupart des nécessités de la vie sociale, sans que l'on soit obligé d'avoir recours sans cesse à la fabrication d'outre-mer. Un peu plus d'instruction pratique dans la jeunesse ouvrière fournirait bientôt les moyens d'y pourvoir au grand profit du consommateur et du producteur. Cette instruction serait d'autant mieux acceptée que, comme nous l'avons indiqué au § III, les ouvriers argentins ne manquent pas d'une certaine dextérité de main et sont bons imitateurs.

L'établissement d'écoles d'arts et métiers aurait l'avantage de répandre cette instruction pratique si désirable et malheureusement si peu commune. Le gouvernement argentin en comprend toute l'importance puisqu'il a décidé la création d'une école de ce genre à Cordova, point central, parfaitement choisi, et d'où, comme d'un foyer, l'instruction individuelle pourrait rayonner sur le reste du pays. Il est fâcheux que les circonstances politiques et des embarras financiers ne lui aient pas permis de réaliser encore cette utile pensée. Mais ce retard n'est que momentané, et sa résolution à ce sujet est bien arrêtée.

Plus heureuse que la Confédération, la République chilienne a, depuis près de quinze ans, son école d'arts et métiers établie dans la capitale, et il en est déjà sorti un grand nombre de bons contremaîtres et d'ouvriers habiles qui ont imprimé à l'industrie chilienne un essor vigoureux. Une des causes principales des progrès remarquables de cet État, à partir de 1840, consiste évidemment dans le grand développement donné à l'instruction des masses. A ce point de vue, les Chiliens se sont efforcés d'imiter l'exemple des États-Unis du Nord, où l'homme, dès son enfance, est mis, par une éducation agri-

cole et industrielle éminemment pratique, en état de lutter partout avec la nature et de la dominer.

Nous insisterons donc sur l'utilité d'une éducation de ce genre pour les habitants du bassin de la Plata. Dans ce pays aimé du soleil, à la terre aimable et féconde, on n'est que trop souvent disposé à faire passer le superflu avant le nécessaire, et le brillant tient souvent plus de place que l'utile; on aime la poésie, la musique, le théâtre, les réunions joyeuses; il y a dans l'air quelque chose de cette gaieté qui règne dans le sud de l'Italie, dans la Sicile et dans l'Andalousie..., et, comme dans ces contrées riantes, on y néglige quelquefois le côté sérieux de la vie et les nécessités réelles de la famille. C'est à la population argentine à modifier l'insouciance, le laisser-aller du midi, par un emprunt modéré aux qualités austères mais positives, à l'activité inquiète du nord, et à tempérer l'un par l'autre ces deux instincts, ces deux caractères dans ce qu'ils peuvent avoir d'extrême et d'inconséquent. Or c'est seulement par l'éducation morale et pratique de la génération nouvelle que ce double but peut être atteint.

CHAPITRE IV.

Commerce.

Eu égard au faible chiffre de la population, le commerce de la Plata est considérable. — En effet, en admettant 1,700,000 âmes pour la population réunie de la Bande-Orientale, de la Confédération argentine et du Paraguay, ce qui est beaucoup, et 400,000 piastres (2 millions de francs) de droits mensuels payés aux douanes, huitième de la valeur totale des importations, somme qui se rapproche assez de la vérité, — nous trouvons une importation totale de 192 millions de francs, que balance le chiffre de la valeur des exportations. Chaque habitant du Rio de la Plata consommerait donc annuellement pour près de 127 francs d'objets importés de l'étranger, et les échangerait contre une valeur égale en produits de son industrie. Le chiffre du commerce extérieur roulerait alors sur une somme de 384 millions. Quant au commerce intérieur, il reste en dehors de ces calculs, qui ne sont toutefois qu'approximatifs.

Mais, pour arriver à ce chiffre d'affaires de près de 400 millions de

francs, au bout de trois siècles, le commerce de ces pays a passé par des péripéties trop singulières pour que nous n'en fassions pas une histoire rapide, d'autant plus que les faits que nous allons relater sont féconds en enseignements au point de vue économique.

Nous examinerons donc l'état du commerce sous la domination espagnole, et sa situation depuis l'émancipation de la métropole. Ces deux périodes embrassent de 1540 à 1860, c'est-à-dire 320 années.

§ I. — *Première période. — Commerce sous la domination espagnole.*

Pendant tout le seizième siècle, le commerce de la Plata avec l'Espagne se réduisait à fort peu de chose. On ne se préoccupait guère alors que du produit des mines, et les grands bénéfices que donnaient celles du Pérou et du Chili absorbaient toute l'attention. Le bétail, si répandu depuis dans la région pampéenne, ne faisait que commencer à se reproduire et la colonisation espagnole avait fini par se concentrer au Paraguay. Le rétablissement de la ville de Buenos-Ayres par Garay, en 1582, dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, appela les regards des colons vers le littoral, et le besoin qu'ils avaient des articles d'Europe, une population croissante, firent graduellement de cette ville le centre des relations avec la métropole.

Cependant, triste résultat des prohibitions et des restrictions étranges que l'Espagne faisait peser sur les rapports de ses colonies, soit entre elles, soit avec la mère-patrie, le commerce ne s'y établit qu'avec la plus grande peine. En vain les trois gouvernements du Paraguay, de Buenos-Ayres et du Tucuman, fondés par les hardis conquérants du seizième siècle, renfermaient-ils tout ce qui leur était nécessaire pour se suffire à eux-mêmes par l'industrie agricole et pastorale et par l'échange des produits qu'ils en obtenaient ; grâce aux mesures fiscales, il leur fallait rester dans une semi-barbarie. Ils ne pouvaient rien exporter, et le peu d'objets qu'ils recevaient d'Espagne étaient grevés de frais exorbitants, tant par suite du fret et des commissions, que des énormes droits de douane qui les frappaient. Le gouvernement espagnol semblait vouloir diriger uniquement l'esprit de ses colons vers les exploitations minières, d'autant plus avantageuses pour lui qu'elles étaient soumises à un contrôle sévère pour que le quint du roi, c'est-à-dire la cinquième partie du produit brut en métaux précieux, fût religieusement remis à la couronne.

Et pourtant, en réalité, l'administration péninsulaire n'avait pres-

que contribué en rien à la conquête de l'Amérique, celle-ci s'étant faite entièrement par des aventuriers qui s'étaient payés de leurs propres mains aux dépens des populations indiennes conquises, et n'avaient d'abord accepté le pouvoir royal que comme une simple suzeraineté. Charles-Quint, tout occupé de ses guerres d'Europe, n'accorda pas grande attention à ce qui se passait en Amérique, et laissa conquérants et colons s'organiser à leur guise; mais cette liberté première fut bientôt remplacée, sous son fils Philippe II, par une sujétion entière aux lois et règlements venus de la métropole. Ces mesures y constituèrent l'autorité royale aussi solidement que l'esprit entier et absolu de ce prince l'avait assis sur ses domaines européens.

La maxime fondamentale adoptée par lui, et suivie par ses successeurs, était que tout en Amérique appartenait à la couronne, et que toute possession n'était qu'une concession émanée d'elle et susceptible de lui retourner. En conséquence le système administratif fut basé tout entier sur ce système, et, sauf quelques libertés municipales laissées aux populations et exercées par le *cabildo* (corps municipal) nommé par elles, tout fut organisé, réglementé par l'autorité directe du roi.

Le commerce naturellement n'échappa point à cette loi. Une des premières mesures fut d'attirer exclusivement à la métropole les productions des colonies par une prohibition absolue de commerce avec les nations étrangères (1). A cette époque l'Espagne était une puissance manufacturière et commerçante; elle était donc parfaitement en mesure de fournir ses colons d'outre-mer de tout ce dont ils avaient besoin, d'autant plus que ceux-ci, exclusivement livrés, dans le principe, à la recherche des métaux précieux, avaient amplement de quoi payer ce que leur expédiait la métropole. Aussi, pendant tout le seizième siècle, l'Espagne envoya tout en Amérique : étoffes, meubles, objets de luxe, articles de consommation, tels que vins, huile, etc. Pour maintenir ce dernier monopole, on fut même jusqu'à défendre au Mexique la culture de la vigne et de l'olivier.

Mais ce n'était pas seulement avec l'étranger que les colonies espagnoles ne devaient pas avoir de relations; il leur était même interdit de commercer entre elles par mer. Le Rio de la Plata, au

(1) Robertson : *Histoire de l'Amérique*, livre VIII. — Azara : *Voyages dans l'Amérique méridionale*, tome II, chap. XV. — Woodbine-Parish : *Buenos-Ayres y las provincias del Rio de la Plata*, tome I, chapitre V. — Alberdi : *Organizacion de la Confederacion Argentina*, tome II, 1re partie, etc., etc., etc.

lieu de profiter de la voie marine qui mettait Buénos-Ayres à deux mois de Cadix, devait recevoir ses objets manufacturés par le Pérou, c'est-à-dire par une route de terre de près de mille lieues!...

Voici comment, sous le règne de Philippe II, s'organisa ce système. — Le port de Séville fut désigné comme l'unique centre des relations de l'Espagne avec le Nouveau Monde. La couronne se réserva la direction de ce commerce, qu'elle soumit à l'inspection d'une chambre créée *ad hoc* sous le nom de *Casa de contratacion*. Les officiers de cette chambre étaient chargés de surveiller et enregistrer au départ les cargaisons des navires qui obtenaient licence pour ce trafic, et de faire la même opération à leur retour. Pour donner de la sécurité aux bâtiments, on les classa en deux escadres, l'une sous le nom de *flotte*, l'autre sous celui de *galions*.

Ces escadres faisaient voile chaque année de Séville, et, à partir de 1720, de Cadix. — Les galions destinés à fournir les royaumes de Terre-Ferme, du Pérou et du Chili touchaient d'abord à Carthagène, puis à Porto-Bello. Le premier port était le rendez-vous des négociants du nouveau royaume de Grenade, de Quito et de la capitainerie de Caracas (qu'on désigna plus tard sous le nom de Colombie); au second se rendaient ceux du Pérou et du Chili. Ces deux foires centralisaient donc tout le commerce du Sud, qui envoyait par mer ses métaux précieux à Panama, d'où ils étaient transportés à dos de mulet, à travers l'isthme, à Porto-Bello, et l'on rapportait par la même voie les marchandises européennes. La foire durait quarante jours dans ces deux villes. Quant à la flotte, elle allait à la Vera-Cruz, où se faisait de la même manière le commerce du Mexique.

L'opération était rapide; la plus entière probité présidait aux échanges. On n'ouvrait pas même les caisses, et les personnes qui s'occupaient de ces spéculations jouissaient d'une réputation que le soupçon n'effleurait même pas. Aussi les négociants de cette classe, soit en Espagne, soit aux Indes occidentales, formaient-ils une espèce d'aristocratie, et les nobles ne dérogeaient pas en se mettant dans leurs rangs. C'est ainsi que le commerce fut considéré comme noble dans toute l'Amérique du Sud, tandis que toute profession mécanique passait pour servile, et que ces deux préjugés se sont soutenus presque jusqu'à l'époque actuelle. — Il résultait d'un pareil état de choses que quelques maisons opulentes arrivaient le plus facilement du monde à monopoliser tout le commerce, à être maîtresses sur le marché, à imposer leurs prix aux populations, et, en

résumé, à mécontenter tout le monde. Au moment de la plus grande prospérité de ce trafic, les deux escadres ne chargeaient, dit-on, pas plus de 27,000 tonneaux, et vers 1740, lorsqu'il cessa, par suite de la contrebande et de la concurrence amenée par un certain relâche dans ces mesures, cette quantité s'était abaissée à 2,000.

Les transactions entre l'Amérique espagnole et la métropole se firent ainsi pendant près de deux siècles. Toute contrebande était poursuivie avec la plus extrême rigueur, et quelquefois même punie de mort. Par ce moyen la couronne de Castille écartait de ses domaines transatlantiques les regards curieux du reste de l'Europe ; elle faisait durer le prestige que des récits fabuleux ou exagérés donnaient aux produits de son empire américain ; elle exploitait à elle seule les ressources de ces immenses contrées.

Cependant, sous le règne de Philippe III, l'Espagne, épuisée par les efforts opiniâtres de son prédécesseur pour maintenir sa suprématie en Europe, et par l'expulsion maladroite du reste des Maures, les plus industrieux et les plus actifs ouvriers de la Péninsule, cessa d'être manufacturière ; il fallut acheter à l'étranger, c'est-à-dire en France, en Hollande, en Angleterre, ce qu'on importait en Amérique, et les métaux précieux du nouveau continent, au lieu de rester dans la métropole, passèrent à l'étranger. A la fin du dix-septième siècle, le maître des trésors des Indes était ruiné. Il fallait la guerre de la Succession et l'avénement de la maison de Bourbon pour faire secouer à l'Espagne la torpeur dans laquelle elle était tombée pendant les derniers temps de la dynastie autrichienne, et faire adopter un système moins hostile aux intérêts de ses colonies transatlantiques.

Or, de toutes ces colonies, celles de la Plata étaient certainement les moins favorisées, puisque dans le principe on les avait obligées à tout recevoir par le Pérou. Au commencement du dix-septième siècle, les habitants de Buénos-Ayres, qui commençait à acquérir une certaine importance, se plaignirent amèrement et avec juste raison de cet état de choses. Le gouvernement espagnol semblait assez disposé à permettre un commerce plus direct ; mais l'influence des puissants négociants de Séville, intéressés à défendre leur monopole, fit maintenir ces mesures extravagantes. Les effets européens dont on avait besoin dans la Plata devaient être importés à Porto-Bello, de là à Panama, puis au Pérou, pour venir par terre, à dos de mulet, dans l'intérieur, en subissant ainsi des frais qui en quadruplaient la valeur. C'était un voyage de près d'un an.

Enfin, vers 1600, on permit à Buénos-Ayres d'exporter annuellement 2,000 fanègues de blé et 500 quintaux de viande salée pour le Brésil et la côte de Guinée; en 1618 on concéda une autre permission d'envoyer directement à Cadix deux navires de 100 tonneaux chacun. Mais, pour que le peu que ces navires pouvaient rapporter d'Espagne ne nuisît en rien à la vente de ce que la flotte apportait au Pérou, une douane spéciale fut établie à Cordova, laquelle frappait d'un droit de 50 pour 100 tout objet manufacturé qui, importé par mer à Buénos-Ayres, serait introduit au nord de cette ligne. Il était en même temps défendu sous les peines les plus sévères de rien exporter de l'or ou de l'argent recueilli dans le haut Pérou, par cette voie.

On comprend que sous un pareil régime la population de la Plata ne put grandir, ni en nombre, ni en industrie, ni en civilisation. Elle se livra presque exclusivement à l'élève du bétail, et, dans les campagnes, adopta cette vie à moitié sauvage qui est nécessairement le résultat d'une occupation pareille dans la Pampa.

A partir du dix-huitième siècle, il y eut quelques modifications dans cet ordre de choses. Après le traité d'Utrecht, en 1715, les Anglais, sous le nom d'*asiento*, signèrent avec la couronne un arrangement par lequel ils s'engageaient à fournir de noirs les colonies espagnoles. L'un des points où une de leurs factoreries pouvait être établie fut Buénos-Ayres, où ils avaient le droit d'introduire annuellement 1,200 noirs sur quatre navires, et d'en rapporter la valeur en produits du pays. Quant aux articles manufacturés d'origine européenne, il leur était absolument défendu d'introduire autre chose que ce qui leur était nécessaire personnellement; le surplus devait être saisi et brûlé. Cette mesure, dans un pays qui avait un si urgent besoin de marchandises étrangères, devint bien vite illusoire. La contrebande se fit sur une grande échelle, et il ne vint plus rien du Pérou. En même temps les Portugais fondaient la colonie del Sacramento, sur la rive gauche de la Plata, en face même de Buénos-Ayres, et en faisaient un foyer de contrebande; les Français y venaient également. L'établissement de navires garde-côtes n'empêcha rien. La suppression de l'*asiento*, en 1728, époque d'une rupture de l'Angleterre avec l'Espagne, ne fit que diminuer la contrebande sans l'abolir, favorisée qu'elle était par les gens du pays, et, à ce qu'il paraît même, par la connivence des agents de l'autorité. Le commerce du Pérou avec la Plata fut donc, chaque année, perdant de son importance.

Pendant cette guerre, la prise de Porto-Bello, par les Anglais, ayant amené la suppression des foires annuelles, l'Espagne permit le commerce direct avec la côte de la mer Pacifique par le cap Horn, mais ne leva pas ses prohibitions pour la Plata, tant était grande encore l'influence des négociants andalous qui monopolisaient toutes les affaires américaines.

Bien plus, fatigué de cette contrebande favorisée et entretenue par les Portugais de la Colonia, le gouvernement espagnol fonda malgré eux, en 1726, la ville de Montevideo, dans la meilleure position géographique de toute la Plata, position qu'on s'étonne à bon droit de voir si longtemps négligée. Vingt-quatre années plus tard, et toujours dans le but de supprimer cette même contrebande, par le traité de 1750 il échangea, contre cette place, les sept Missions de la rive gauche de l'Uruguay, mesure odieuse et maladroite, et qui amena la guerre dite des Jésuites, dont nous parlerons en détail dans notre Mémoire sur les Missions. Une rupture avec le Portugal, en 1761, annula ce honteux traité, et les Missions retournèrent à la couronne d'Espagne. Ceballos, alors gouverneur de Buénos-Ayres, s'empara de cette forteresse, qui depuis a toujours appartenu aux Espagnols, et la contrebande fut en partie extirpée de la Plata, au grand regret de ses habitants. (Pour toute cette série d'événements, voyez notre *Chronologie raisonnée*, tome III.)

A cette époque, ces régions avaient pris une certaine importance aux yeux de la métropole. Le roi d'Espagne Charles III, qui replaça l'Espagne au rang d'où un siècle et demi de faiblesse et d'incapacité l'avait fait descendre, ne pouvait laisser son empire américain sous un régime qui avait été si peu profitable à sa prospérité : sous le ministère Galvez, le commerce fut à peu près rendu libre, d'abord entre la métropole et les colonies, puis entre les colonies elles-mêmes. — A partir de 1764, des paquebots partirent mensuellement de la Corogne et se rendirent à la Havane et à Porto-Rico, et de là d'autres bâtiments légers se répandaient sur les côtes du golfe du Mexique. D'autres navires, dits *de registro*, allaient suivant les besoins dans les ports du Pacifique. Le galion d'Acapulco communiquait avec la colonie de Manille, où il portait les piastres mexicaines pour les échanger contre les marchandises de la Chine. Tous les deux mois d'abord, tous les mois ensuite, un grand navire partait pour la Plata; puis le nombre n'en fut plus fixé.

Cependant le monopole de tout ce commerce était soigneusement réservé à la métropole, et les étrangers étaient exclus. Toute mar-

chandise devait être, sinon de fabrication espagnole, du moins sortie des ports du royaume et portée sur ses navires. Toute marchandise étrangère, similaire d'un produit espagnol, était prohibée, et les autres payaient un droit considérable d'entrée et 7 pour 100 à l'importation pour les colonies, tandis que les nationales ne payaient que 3. — Neuf ports dans le royaume et vingt-quatre dans les colonies furent déclarés ouverts (*habilitados*) à ce commerce.

Sous ce nouveau régime l'agriculture, l'industrie, le commerce, grandirent d'une manière extraordinaire. — Quant aux régions de la Plata, la création de la vice-royauté de ce nom et l'établissement de la résidence du vice-roi à Buénos-Ayres, en même temps qu'un traité de limites définitif mettait heureusement fin aux différends entre les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, furent une mesure éminemment favorable au pays, et annoncèrent que bientôt les dernières restrictions à une entière liberté de commerce avec la métropole et ses colonies ne tarderaient pas à tomber. Ce que l'on pouvait seulement reprocher encore au gouvernement de la Péninsule, c'était de continuer à éloigner soigneusement les Sud-Américains des emplois publics, et de concentrer ceux-ci exclusivement dans les mains des Espagnols venus d'Europe pour s'enrichir outre-mer et toujours désireux de retourner à leur pays.

En peu de temps Buénos-Ayres devint une des villes les plus importantes de l'Amérique espagnole. Dans les vingt années qui s'écoulèrent de 1778 à 1797, la population de la province monta de 38,000 âmes à 72,000. — Au lieu de deux navires, c'étaient de soixante-dix à quatre-vingts qui partaient chaque année de ses ports pour l'Europe, et le nombre des cuirs exportés devint en moyenne de près d'un million.

Voici du reste le tableau que donne Azara du commerce de la vice-royauté, de 1792 à 1796 inclusivement. — Moyenne de ces cinq années :

Bâtiments sortis des ports d'Espagne pour la Plata	53	
Bâtiments partis de la Plata pour l'Espagne	47	
Valeur des importations pour la Plata	2,545,364	piastres fortes.
Valeur des exportations de la Plata	4,667,166	»
Valeur de l'importation de la Havane	36,344	»
Valeur de l'exportation pour la Havane	75,563	»
Valeur de l'importation de Lima	25,045	»
Valeur de l'exportation pour Lima	22,454	»
Nombre des nègres introduits	1338	
Valeur totale des importations et exportations.	7,879,668	piastres 7 réaux,

c'est-à-dire 40 millions de francs.

Quant au commerce intérieur, il consistait d'abord dans l'envoi au Chili et dans les provinces du nord, d'une partie des marchandises importées d'Espagne à Buenos-Ayres, puis de produits de ces mêmes provinces, tels que :

L'herbe du Paraguay : 15,000 arrobes envoyées au Pérou, au Chili et dans les provinces du nord de la Plata.

Cuirs, ponchos et couvertures du Tucuman : 10,000 répandus et vendus dans tout le pays.

Mules : 60,000, envoyées principalement au Pérou.

Vin de Mendoza : 7,313 barils.

Eau-de-vie de San-Juan : 3,942 barils. — Ces deux derniers articles importés et consommés surtout à Buénos-Ayres et à Montevideo.

Enfin le gouvernement du Paraguay avait avec celui de Buénos-Ayres un commerce particulier consistant en 196,000 arrobes de *Yerba* (thé du Paraguay); en tabac, bois de construction, etc., valant en moyenne 327,646 piastres fortes par an. Buénos-Ayres, en retour, ne lui vendait que pour 155,903 piastres ; la balance était donc tout à fait en faveur du Paraguay.

Les exportations de Buénos-Ayres pour l'Espagne consistaient alors comme aujourd'hui, en produits du règne animal, et surtout de l'élève du bétail et de la chasse aux bœufs sauvages qui couvraient les plaines de la Pampasie. C'était donc :

Cuirs secs de taureau, bœuf et vache, en poils		758,117
Cuirs tannés		1,626
Cuirs de cheval		15,760
Peaux fines		26,197
Basanes et maroquins	(douzaines).	231
Suif	(arrobes)...	25,352
Viande sèche et salée	(quintaux)..	1,432
Viande sèche (*charque*)	(id.)	46
Cornes	(milliers)...	323
Crin de cheval	(arrobes)...	142
Laine de vigogne	(livres)....	18,402
Laine d'alpaca	(id.)	2,744
Laine de brebis	(arrobes)...	2,745
Plumeaux de plumes d'autruche	(la pièce)..	10,209
Farine	(quintaux)..	701
Quinquina	(arrobes)..	54
Huile de baleine	(id.)	340
Cuivre	(quintaux)..	2,114
Étain	(id.)	10

EXPORTATION POUR LA HAVANE.

Argent en piastres	(piastres)...	17,236
Viande salée et séchée	(quintaux)..	39,281
Suif	(arrobes)...	10,617
Peaux fines	(la pièce)..	147
Cuir de loup-marin	(id.)	325
Laine de brebis	(arrobes)...	80
Basanes, peaux de moutons tannées	(douzaines).	115
Farine	(quintaux)..	440
Huile de loup-marin	(id.)	25
Cuivre	(id.)	50
Plumeaux de plume d'autruche	(la pièce)..	70

EXPORTATION POUR LIMA.

Herbe du Paraguay	(arrobes)...	2,688
Suif	(id.)	2,800
Peau de cygne	(la pièce)...	20
Nègres		83
Pioches		419
Fil	(livres)....	128
Bas de soie	(douzaines).	8
Chapeaux ordinaires	(la pièce)...	24

Nous avons reproduit ce tableau d'après Azara, afin que l'on puisse faire la comparaison de ce que la Plata exporte aujourd'hui avec ce qu'elle exportait, il y a soixante ans, et se rendre compte des changements éprouvés par le pays pendant cette période d'années. Il est à remarquer que le chiffre de l'exportation est supérieur de 1,908,427 piastres à celui de l'importation, somme très-considérable, mais qu'Azara explique par la contrebande qui ne cessait de se faire sur une certaine échelle, malgré toutes les précautions prises par l'administration espagnole. — Le quinquina et les métaux viennent du haut Pérou, dont les provinces constituent aujourd'hui la Bolivie, et qui faisaient alors partie de la vice-royauté du Rio de la Plata.

Ces chiffres prouvent la prospérité dont commençait à jouir la vice-royauté, et les progrès en tout genre qu'elle avait faits depuis 1777. — Le commerce y fut un peu moins brillant pendant les premières années du dix-neuvième siècle, par suite des guerres de l'Angleterre avec l'Espagne, alors alliée de la France. Les expéditions anglaises de 1806 et 1807 permirent bientôt l'importation d'une grande quantité de marchandises étrangères, et, après la chute de la domination

espagnole lors des événements du 25 mai 1810, toutes les entraves et prohibitions qui pesaient encore sur les relations commerciales de la Plata avec le reste du globe disparurent. Les ports de Montevideo et de Buénos-Ayres furent ouverts à tous les pavillons ; le commerce n'y trouva plus d'autres difficultés que celles que créèrent la guerre de l'indépendance qui fut heureusement très-courte dans cette fraction de l'ancien empire castillan, celle contre les Portugais, les luttes civiles, enfin des droits de douane plus ou moins élevés suivant les circonstances.

Les habitudes commerciales étaient prises depuis deux siècles et surtout à partir des trente dernières années; Buénos-Ayres concentrait presque toutes les opérations. On continua donc de fréquenter presque exclusivement cette grande place de commerce. D'un autre côté, l'administration qui succéda à celle de l'Espagne, n'autorisant aucun autre port dans les rivières, cette ville resta l'entrepôt obligé de tout le bassin de la Plata, moins Montevideo. — Les navires étrangers y apportaient les marchandises que des bâtiments légers ou des convois de charrettes allaient répandre dans le reste du pays et en ramener les produits de l'industrie agricole et pastorale. Une douane unique établie dans ce port obligeait tout à y passer. Les droits d'entrée qui y étaient perçus formèrent presque exclusivement le revenu du nouvel État, qui prit d'abord le nom de Provinces-Unies du Rio de la Plata, puis enfin celui de Confédération argentine.

§ II. — *Deuxième période. — Commerce actuel.*

Cette période s'étend depuis l'émancipation de la métropole, en 1810, jusqu'à l'époque actuelle. Cependant il faut y signaler une date remarquable, celle de 1852. Presque aussitôt après la disparition de Rosas de la scène politique, le gouvernement du général Urquiza ouvrit aux pavillons étrangers les rivières jusqu'alors exclusivement réservées au pavillon argentin, et par conséquent produisit une véritable révolution commerciale.

De 1810 à 1852, le commerce se fit, comme par le passé, exclusivement par Buénos-Ayres. Il n'y avait aucun grand centre commercial établi sur les rives du Parana ou de l'Uruguay. Corrientes, l'Entre-Rios et Santa-Fé, à l'aide d'un cabotage assez actif, commerçaient exclusivement avec cette capitale. Le Paraguay s'était isolé sous Francia, et son indépendance n'étant pas reconnue par les Provinces-Unies, il n'avait que des relations très-irrégulières avec elles. Aussi Francia et son successeur D. Carlos Lopez s'étaient-ils ouverts une communi-

cation commerciale avec le Brésil, par Itapua, le territoire des Missions et San-Borja. Quant aux provinces du Nord et à celles de Cuyo, elles continuèrent leurs relations commerciales par le système des caravanes de charrettes usité sous la domination espagnole. Un voyage de Salta, aller et retour, durait un an, celui de Mendoza six mois, etc. Rosario, devenu depuis une place si importante, n'était qu'une méchante bourgade qui n'avait pas même une goëlette dans son port. Pour faire taire quelques provinces littorales qui se plaignaient du privilége de port exclusif dont jouissait Buénos-Ayres, cette province leur payait un subside. Santa-Fé, par exemple, recevait 2,000 piastres mensuelles; celles de l'intérieur pourvoyaient à leurs dépenses par des droits de transit et de douane, imposés à tout ce qui passait ou s'internait chez elles.

Ce régime dura tout le temps de l'administration du général Rosas. Celui-ci profita même, en 1841, de la guerre avec Montevideo pour bloquer l'Uruguay à l'aide de ses batteries de l'île de Martin-Garcia, et empêcher toute embarcation d'y pénétrer. Ce fut ainsi qu'un bon nombre de saladeros, établis sur la rive gauche de ce fleuve, furent obligés de suspendre leurs travaux. — Nous avons raconté (voyez tome I, pages 27 et suivantes; tome II, pages 230, etc.) l'état dans lequel se trouvaient alors les provinces et ce qu'était devenu Montevideo au bout d'une guerre de douze années. — Il en résultait que les provinces du nord, telles que Jujuy, Salta, Tucuman, suspendant la plus grande partie de leurs relations avec la Plata, commerçaient principalement avec la Bolivie, Catamarca, la Rioja, San-Juan et Mendoza avec le Chili, affrontant ainsi toutes les difficultés de la barrière des Andes.

Les événements de 1852 changèrent, sinon complétement, du moins en grande partie ce régime. Les provinces furent véritablement émancipées; la réunion de San-Nicolas de los Arroyos (31 mai 1852) posa les bases du droit public argentin, et la liberté commerciale fut une des premières mesures adoptées. On y stipula en principe l'ouverture des fleuves aux pavillons étrangers, l'abolition des douanes intérieures, l'établissement de ports à tous les endroits accessibles au commerce, toutes dispositions qui furent conservées et sanctionnées par la constitution de 1853, et que des traités commerciaux conclus depuis avec les principales nations commerçantes du globe, consacrèrent.

Lois de douane. — Ultérieurement, le décret du 22 juin 1854 déclara quels étaient les ports ouverts au commerce et où des bureaux

de douanes étaient établis, et les divisa en trois classes suivant leur importance.—Il y en eut treize sur le Parana et cinq sur l'Uruguay; ce nombre s'est augmenté depuis. Il établit les lignes douanières des Andes, pour le commerce avec le Chili et la Bolivie, et les bureaux sous le nom de *puertos secos* (ports secs), entrées par terre.

Quant aux droits de douane établis par la loi générale du 25 août 1854 (1), les tarifs en sont modifiés suivant les besoins, mais toujours par une loi du congrès.

Voici les principales dispositions de cette loi :

Importation. — « Art. 1. Sont libres de droits l'or et l'argent en « barres, toutes les monnaies provenant de ces deux métaux; les livres « imprimés, les cartes et plans, les instruments des sciences, les « machines complètes et tout ce qui en dépend, susceptibles de servir « de modèles et d'être appliquées dans la Confédération dans un « temps donné, à la condition toutefois de demander la permission « pour ces dernières. » — On a étendu depuis cette franchise au mercure, aux briques réfractaires, à tous les appareils pour l'exploitation des mines, l'extraction et la réduction des métaux.

« Art. 2. Payeront 1/4 pour 100 les étoffes brodées d'or et d'ar- « gent, les montres de poches, les bijoux d'or et d'argent;

« Art. 3. Tous les autres articles non spécifiés payeront 12 p. 100.

« Art. 4. Payeront 30 pour 100, les armes de toute espèce, les « pierres à fusil, la poudre, les meubles, les glaces, les voitures de « luxe, les vêtements confectionnés, les chaussures, les malles et « valises de cuir, les étriers et éperons d'argent ou en plaqué, les « fouets, les couvertures, les ponchos, les étoffes à ponchos, les cou- « vertures de cheval et les toiles *ad hoc*, les maroquins, les basanes, « les cuirs vernis, les cuirs tannés, les selles et harnais. »

Art. 5. Un droit spécial assez variable est appliqué aux boissons et comestibles, articles d'épicerie, tabac, cartes à jouer, bougies, etc., etc. Il est en moyenne de 20 pour 100. — C'est ce droit spécifique dont le tarif est chaque année maintenu ou modifié par une loi particulière. La somme en est calculée *ad valorem*, c'est-à-dire sur la valeur en place de ces denrées.

Exportation. — « Art. 1. Sont libres de tout droit les monnaies « ou pièces d'or frappées ou estampées dans la Confédération par

(1) *Recopilacion de leyes y decretos de hacienda de la Confederacion argentina, comprendiendo la tarifa de aforos.* — Rosario, 1857.

« les soins de l'administration des finances. » — Une loi ultérieure, du 1er août 1855, a étendu cette franchise à tous les métaux en lingot, barre, etc., qui n'étaient point stipulés dans la loi du 25 août.

« Art. 5. Les cuirs de taureau, bœuf, vache et veau, payeront « 2 réaux (1 fr. 25 c.) chacun; ceux de cheval et de mulet, 1 réal; « ceux de veau mort-né, de chèvre ou de porc, 1 centave (5 cent.).

« Art. 6. Le crin, la laine, la graisse, l'huile animale, payeront « 1 réal par arrobe (12 kilogrammes).

« Art. 7. Les bestiaux sur pied payeront 1 piastre par tête; les « chevaux et les mules, 4 réaux (2 fr. 50 c.); les ânes, 2 réaux.

« Art. 8. Les peaux de chinchilla, de loutre, les plumes d'au- « truche, les peaux de guanaque, de vigogne, de mouton, payeront « 4 pour 100 de leur valeur sur la place. Les os, les cornes, les on- « glons, payeront le même droit, 4 pour 100.

« Art. 9. La viande salée payera 2 réaux par quintal; les langues « salées, 1 réal par douzaine.

« Art. 10. Tout produit et objet manufacturé dans la Confédé- « ration qui n'est pas spécifié dans les articles antérieurs est libre de « droits à l'exportation. »

Nous avons donné un extrait de la loi de douane, afin que l'on pût se faire une idée des tarifs qui frappent les principaux objets d'importation et d'exportation. Quelques précautions que l'on prenne, il y a toujours un peu de contrebande, et, en moyenne, la somme payée sur tout ce qui entre dans la Plata en bloc, n'est que de 10 à 12 pour 100.

L'intention avouée du gouvernement est d'abaisser successivement les droits le plus possible, c'est-à-dire qu'il adopte les principes du libre échange. Reste l'exécution, qui, pour un pays dont la principale ressource financière est l'impôt indirect des douanes, est bien difficile tant que les revenus de l'État ne seront pas assis sur des bases solides, mesure qui ne peut se réaliser qu'avec le temps. Le principe, toutefois, en a été consacré dans le traité du 30 août 1855 avec le Chili.—L'article 11, déclare libre de droits à l'importation et à l'exportation tous les articles de production ou de fabrication des deux républiques, au territoire de l'une d'elles. Il n'y a d'excepté de cette mesure que le tabac et les cartes à jouer, qui sont l'objet d'un monopole de la part du gouvernement chilien et une branche importante de son revenu actuel. — Dans le traité qui est pendant avec la Bolivie, on doit partir du même principe.

Durant le temps de sa séparation du reste de la Confédération, Buénos-Ayres a eu un tarif analogue au précédent, et la nouvelle loi de douane de 1861 les mettra tous les deux en harmonie. — Le tarif de la Bande-Orientale est établi à peu près sur les mêmes principes et se rapproche beaucoup des deux autres, cependant il est un peu plus élevé pour certains articles (1).

Entrepôt.— Pour faciliter le commerce, on a accordé aux douanes principales le droit d'entrepôt (*deposito*). Buénos-Ayres et Montevideo ont de grands magasins à cet effet. Le gouvernement de la Confédération en a fait établir de pareils à Rosario. En outre, il a étendu le droit d'entrepôt aux ports de Santa-Fé, Parana, Corrientes, Gualeguaychu, l'Uruguay et la Concordia. — Les marchandises déposées ainsi payent généralement, pour magasinage, 1/8 pour 100 par mois de leur valeur, ce qui met ce droit à 1 1/2 pour 100 l'an. — En outre on paye en sus la moitié de ce même droit à titre d'*eslingaje* (ce mot n'a pas d'équivalent en français) pour l'entretien des bâtiments et magasins : c'est donc en tout 2 1/4 pour 100 l'an, ou 3/16 pour 100 par mois.

Transit. — Ce système est adopté également à l'effet de permettre le transit qui se fait suivant des règlements *ad hoc,* qui sont généralement rédigés dans un esprit de libéralité remarquable. Sous ce rapport, ceux de la douane de Buénos-Ayres peuvent servir de modèle.

La loi du 17 juillet 1855, dans la Confédération, autorise le dépôt pendant deux années pour un même objet. Les droits d'entrée ne se payent qu'à mesure qu'on enlève les marchandises pour les mettre dans la circulation.

Contrebande. — Elle se fait beaucoup moins qu'autrefois, car, les tarifs ayant été abaissés, il y a moins d'avantages à se livrer à cette opération illicite; les frais qui en résulteraient pour les débarquements en fraude seraient alors considérables. Depuis le traité avec le Chili, elle n'a plus de but à être faite par terre; c'est donc plutôt par de fausses déclarations ou la connivence des employés qu'elle pourrait avoir lieu. Ce fait est heureusement rare aujourd'hui, et le devient de plus en plus à mesure que l'administration du pays se perfectionne. — La loi punit ces délits par la saisie desdites marchandises et de très-fortes amendes.

(1) Voyez le *Comentario de la ley de aduana o guia del comerciante.* Louis Mathieu, Paris, 1853. Renseignements sur les douanes et le commerce de Montevideo.

Nous savons donc maintenant sur quelles bases repose le commerce extérieur de la Confédération argentine. Ce commerce a décuplé depuis le temps d'Azara, c'est-à-dire en soixante années; et tout porte à croire que cette marche ascendante ne se ralentira pas.

ARTICLES D'IMPORTATION ET PRINCIPAUX PAYS D'EXPÉDITION.

Les pays avec lesquels le bassin de la Plata, et en particulier la Confédération argentine, font le plus d'affaires, peuvent se classer dans l'ordre suivant :

Angleterre. — Étoffes communes de laine et de coton, grosse quincaillerie et coutellerie, fer en barres, en plaques, machines, charbon de terre, sucre raffiné, bière, etc., etc.

Le commerce de l'Angleterre a toujours été le plus considérable dans la Plata, mais proportionnellement il a moins augmenté que celui des autres nations. En effet, dans les premiers temps de l'indépendance elle monopolisa, pour ainsi dire, le commerce de la Plata et des autres pays hispano-américains. Ses marchandises s'adressaient aux premiers besoins et étaient à bon marché; elles furent demandées tout d'abord. A mesure que ces besoins étaient satisfaits, la production du pays s'accroissait également, et sa valeur augmentait beaucoup sur les marchés d'Europe ; on devint bientôt plus exigeant sur la qualité des objets d'importation, et le luxe se répandit. Alors les articles français furent très-recherchés sur la place.

France. — Étoffes fines, soieries, calicots, draps; vêtements confectionnés, mercerie, modes; articles de Paris, quincaillerie fine, vaisselle, meubles, librairie, gravures et lithographies, objets d'art; bijoux de luxe, bijouterie en doublé, etc.—Vins, liqueurs, conserves fines, etc., etc. — Le commerce français a grandi considérablement dans la Plata, surtout depuis l'exposition universelle de 1851, qui a proclamé partout l'excellence de l'industrie française. Cela est si vrai que l'Angleterre et l'Allemagne font aujourd'hui la contrefaçon de tous les articles de sa fabrication, les plient, les habillent avec des étiquettes françaises, et les font passer comme venant directement de Paris. — Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à Paris on fait aujourd'hui la même chose pour une foule d'objets que l'on dit venir d'Angleterre, la mode étant de préférer certains produits étrangers à ceux de la fabrication nationale parce qu'on se les imagine meilleurs. — Dans toute l'Amérique du Sud, il est plus que jamais de bon goût de ne demander que l'article de Paris, et, pour vendre, les marchands

se conforment naturellement aux désirs de leurs clients. — Le véritable article français est généralement plus cher que celui des autres fabriques, mais il a l'avantage de durer bien davantage, et devient, au demeurant, plus économique; aussi les gens du pays, même dans l'intérieur, commencent-ils à en savoir faire la différence et à le préférer à tous les autres.

Une branche de commerce, qui doit être mentionnée à part, est celle du vin de Bordeaux, dont la consommation a augmenté depuis vingt années d'une manière extraordinaire. Elle était de 1,500 barriques par mois à Montevideo en 1842, elle n'est pas moindre aujourd'hui à Buénos-Ayres ; tous les Français et la plupart des étrangers ne consomment pas d'autre vin. — Le port de Cette envoie également un grand nombre de vins de toute espèce. On sait que cette ville opère principalement sur ceux du midi. Avant 1854, époque à laquelle a commencé l'*oïdium*, les vins de France étaient à très-bas prix dans la Plata; on payait 110 à 120 francs la barrique de 250 litres, tous droits payés. Ce prix a triplé aujourd'hui, et encore le vin vendu au détail est-il le plus souvent mauvais, grâce aux différentes manipulations qu'il subit après son arrivée, avant d'être livré au commerce. — Cette cherté des vins d'Europe peut devenir une circonstance avantageuse pour mettre à la mode, dans la Plata, les vins des Andes, qui ne seraient pas plus chers et vaudraient mieux.

États-Unis. — Le commerce de l'Amérique du Nord a beaucoup augmenté aussi depuis 1851.—Ce sont des tissus de coton, des toiles à voile, des planches de sapin, de la quincaillerie, tous articles similaires de la production anglaise ; des instruments aratoires, des machines, des chaises et fauteuils, du sucre raffiné, des farines, du riz, des bougies de spermaceti, des salaisons, du tabac, etc., etc. Les États de l'Union exportent de la Plata plus de matières premières qu'ils n'y importent d'objets manufacturés.

Espagne. — Si l'Espagne avait reconnu à temps l'indépendance de ses colonies, son commerce serait resté ce qu'est aujourd'hui le commerce du Portugal au Brésil, c'est-à-dire, sinon le premier de tous, au moins un des principaux. De 1810 à 1830, les Platéens ont pris d'autres goûts, d'autres habitudes, et l'Espagne, malgré le grand nombre de ses nationaux qui habitent le pays, ne vient qu'au quatrième rang. — Elle importe dans la Plata, des vins, des alcools, de l'huile, des fruits secs, les soieries de Malaga, etc., etc.— Sa colonie de Cuba y apporte du sucre, du café, et de la caña (rhum, tafia), en échange de la viande salée (*carne seca*) dont elle nourrit ses noirs.

Le Brésil — expédie à la Plata du sucre, du café, de la caña, de la farine de manioc, du lard salé (*tocino*), du tabac noir de Bahia, des fruits confits, des fruits frais, tels que des oranges, des ananas, des bananes. Il envoie de la yerba-maté des Missions et de Paranagua, des bois de construction et d'ébénisterie. — Comme la Havane, l'Empire reçoit en échange de la viande sèche pour ses noirs.

L'Italie — fournit des vins, des liqueurs des huiles, des pâtes, telles que macaroni et vermicelle, des fruits secs, du soufre, des marbres fins en carreaux, cheminées, pierres tumulaires, etc., etc.

L'Allemagne — expédie par Hambourg des meubles, des étoffes de laine et de coton, des armes, de la coutellerie, de la quincaillerie, des viandes fumées, de la vaisselle, des cristaux, des cigares, et beaucoup d'articles similaires des industries française et anglaise.

La Belgique — fournit du fer, des armes de guerre et de luxe, fusils, pistolets, canons même, sabres, épées, etc., des dentelles, des bas de coton et de laine, de la mercerie, etc., etc.

La Hollande — donne ses fromages et surtout son genièvre, dont il est fait une grande consommation dans les campagnes.

Les ports de la Baltique — envoient du bois, des agrès, du goudron, du fer, tout ce qui est nécessaire à la construction et à la réparation des navires.

La Suisse — donne des articles analogues à ceux de France : étoffes de soie et de coton, rubans, montres, etc., etc.

On comprend que nous ne fassions ici qu'une énumération très-succincte des principaux objets d'importation dans la Plata, car le nombre en est infini, puisqu'il embrasse tous les produits de l'industrie humaine.

Valeur des importations. — M. Parish évalue en moyenne aux chiffres suivants les importations à Buénos-Ayres à deux époques, 1825 et 1850, séparées l'une de l'autre par un quart de siècle.

ANNÉE 1825 :

Importations de la Grande-Bretagne	20,000,000
— de France	2,750,000
— du nord de l'Europe	2,125,000
— de Gibraltar, de l'Espagne et de la Méditerranée	2,875,000
— des États-Unis	4,500,000
— du Brésil	4,750,000
— de la Havane	2,125,000
Total	39,125,000

ANNÉE 1850:

Importations	de la Grande-Bretagne	22,500,000
—	de la France	12,500,000
—	du nord de l'Europe	4,250,000
—	de Gibraltar, de l'Espagne et de la Méditerranée	3,000,000
—	des États-Unis	5,000,000
—	du Brésil et des autres pays	5,500,000
	TOTAL	52,750,000

Le chiffre de 1860 doit être bien supérieur à ce dernier, car depuis cette époque la consommation dans les provinces intérieures a plus que quadruplé ; et nous allons voir tout à l'heure qu'en 1858 le seul commerce de la France a été de près de 19 millions. — La meilleure preuve, c'est que le chiffre de l'importation à Buénos-Ayres, pendant son isolement de huit années, n'a point baissé. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à consulter le chiffre des droits d'entrée payés à sa douane.— Notons toutefois que, jusqu'à 1853, tout ce qui sortit des provinces ou y entra dut passer par cette même douane. En outre, les douanes de Santa-Fé et de l'Entre-Rios, qui sont les deux grandes sources de revenus pour la Confédération en dehors de Buénos-Ayres, ont donné, de 1855 à 1860, 6 millions de francs en moyenne annuelle, ce qui, en admettant un 15ᵉ pour 100 de droits, représenterait une somme de 45 millions, valeur des importations. — Il entre donc aujourd'hui plus de 100 millions de francs de marchandises étrangères dans les quatorze provinces qui composent la Confédération argentine; nous verrons aussi que les exportations suffisent et au delà pour permettre à cette république de solder ces importations, car les pays étrangers sont obligés de compenser la différence du métallique. Cette importation constante de métaux précieux doit certainement contribuer à maintenir la valeur du papier-monnaie de Buénos-Ayres.

Commerce de Montevideo. — La Bande-Orientale ou État-Oriental de l'Uruguay, avec Montevideo sa capitale, se trouve, pour les importations et les exportations, dans des conditions analogues à celles de la Confédération et de Buénos-Ayres. Le pays est extrêmement fertile, il souffre moins de la sécheresse et de la sauterelle que le reste du bassin de la Plata; la situation géographique de Montevideo est plus avantageuse que celle de toute autre ville de ces contrées. Si ce pays n'a point autant prospéré que le voulaient les heureuses conditions de position et de climat, la faute en est aux Orientaux et à leurs querelles civiles obstinées, qui les ont empêchés de s'organiser et de profiter

des avantages que leur ont fait plusieurs fois les circonstances, telles que les divers blocus de Buénos-Ayres, la guerre des provinces, etc.

C'est à partir de 1830 que le commerce a commencé à se développer sur une grande échelle dans l'État-Oriental; il arriva à son apogée en 1842, année qui précéda le siége de neuf années que souffrit la ville de Montevideo, par suite de la guerre contre Rosas. En 1827, la somme des importations et exportations s'élevait à 23 millions de francs. Elle atteignit 35 millions en 1836, et 82 millions en 1842 (1). Il est vrai qu'en 1839 et 1840 Buénos-Ayres avait été bloqué par la France, et qu'en 1841 et 1842 les persécutions de Rosas contre les Unitaires, son administration capricieuse et brutale éloignant de cette ville la population, tout le monde se réfugiait à Montevideo. A partir de 1848 ce fut le contraire : Montevideo fut abandonné, et Buénos-Ayres, où Rosas commençait à se montrer plus tolérant, concentra le commerce et l'immigration. Aujourd'hui Montevideo est revenu à son état normal, il n'a plus à servir d'entrepôt aux provinces argentines, et se limite au commerce de la Bande-Orientale exclusivement. Ce commerce est encore assez beau pour faire de cette ville la seconde de la Plata après Buénos-Ayres. — Sa douane lui donne en moyenne 10 millions de francs par an pour les importations et les exportations, ce qui implique un commerce général de 80 millions au moins aujourd'hui.

Chiffres de l'importation européenne. — Il y a eu, par suite des événements politiques survenus dans la Plata de 1820 à 1860, une assez grande inégalité dans le commerce général de la Confédération argentine. Ce commerce, brillant de 1820 à 1826, tomba nécessairement avec les blocus que Buénos-Ayres dut supporter à diverses reprises, tantôt de la part du Brésil, tantôt de la part de la France, tantôt enfin de la part de la France et de l'Angleterre réunies, et qui embrassent une période de huit années en tout (2). —

(1) *Notice sur la république orientale de l'Uruguay*, par D. Andres Lamas. Paris, 1851, chez Guillaumin. — John Lelong : *Renseignements sur les affaires de la Plata; Appel à la France; De l'influence française dans la Plata.* Paris, 1842, 49, 52.— Deffaudis : *Questions diplomatiques.* Paris, 1851.

(2) Le blocus des Brésiliens commença en janvier 1826 et dura :.....	1,004	jours.
Le blocus français commença en mars 1838 et dura jusqu'au traité Mackau, en octobre 1840. Il dura :...............................	949	»
Le blocus anglo-français commença en septembre 1845 et dura jusqu'en août 1847. Il fut continué alors par les Français seuls jusqu'en juillet 1848 et dura en tout:..	1,000	»
Total de jours de blocus en 23 ans : — (8 ans et 1 mois):.........	2,953	»

D'un autre côté, on sait le peu de confiance et de sécurité qu'inspira pendant longtemps l'administration du général Rosas, toujours en querelle avec tout le monde. De 1838 à 1848, le commerce de la Confédération fut donc peu remarquable. Il fut remplacé en partie par celui de Montevideo, qui concentra les affaires, car on fuyait alors la rive droite de la Plata. La levée du dernier blocus, au milieu de 1848, rétablit l'équilibre brusquement, et fit même pencher la balance en faveur de Buénos-Ayres, non-seulement à cause de la continuation du siége de Montevideo, qui fut levé en 1851, mais aussi parce que les quatorze provinces de la Confédération argentine ont une population huit fois plus considérable que celle de la Bande-Orientale (la proportion est de 1,200,000 à 150,000), et qu'elles produisent et consomment nécessairement davantage. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, dans l'état normal, la moyenne des affaires de Montevideo ne soit que la moitié et même le tiers de celles de Buénos-Ayres, entrepôt de toute la Confédération. Ces chiffres sont encore assez beaux pour que l'on puisse juger de l'immense avenir de ce petit pays, le plus favorisé, sans contredit, de tous ceux du bassin de la Plata.

Il en résulte que, si nous prenons la moyenne des affaires pour les deux républiques, nous arriverons à une somme très-considérable et qui nous donnera une idée de l'importance de leur commerce avec l'Europe. — On en jugera par les chiffres du commerce français que nous allons donner à partir de 1845.

On estime que le chiffre des affaires de la France avec Montevideo, étant en moyenne de 7,300,000 fr. pour la période décennale de 1827 à 1837, il était arrivé à 10 millions en 1840, à 19 en 1841, et monta jusqu'à 21 en 1842, pour tomber successivement à 11,400,000 en 1843 et 3,800,000 en 1844 (1). — En 1850 le chiffre pour Buénos-Ayres était de 14 millions, et dépasse 40 aujourd'hui, tant le commerce français a grandi dans la Plata depuis vingt années. — On peut d'ailleurs en juger par les chiffres suivants, extraits des *Annales du commerce extérieur de la France.*

On a compris dans ces sommes, — celles du commerce de Buénos-Ayres isolé pendant huit ans, de 1853 à 1860, et celles des treize autres provinces. Cette séparation momentanée a contribué à augmenter les affaires à Montevideo ; aussi doit-on regarder ensemble

(1) Noblet : *De la Plata et des intérêts commerciaux et politiques de la France dans ce pays*. Paris, 1851.

les chiffres des importations et exportations de ces deux ports, si l'on veut avoir une idée nette du commerce du bassin de la Plata.

Commerce français dans la Plata, valeur en francs.

ANNÉES.	ÉTATS.	EXPORTATIONS en FRANCE.	IMPORTATIONS de FRANCE.	EXPORTATIONS et IMPORTATIONS réunies.	TOTAL pour toute LA PLATA.
1845	Confédération argentine. . .	9,100,000	4,100,000	13,200,000	15,500,000
	État oriental de l'Uruguay. .	700,000	1,600,000	2,300,000	
1846	Confédération.	3,100,000	500,000	3,600,000	8,300,000
	Uruguay.	3,100,000	1,600,000	4,700,000	
1847	Confédération.	200,000	900,000	1,100,000	15,000,000
	Uruguay.	10,100,000	4,800,000	14,900,000	
1848	Confédération.	500,000	2,400,000	2,900,000	13,200,000
	Uruguay.	7,100,000	3,200,000	10,300,000	
1849	Confédération.	7,600,000	13,700,000	21,300,000	28,200,000
	Uruguay.	4,600,000	2,300,000	6,900,000	
1850	Confédération.	8,500,000	10,800,000	19,300,000	22,800,000
	Uruguay.	1,300,000	2,200,000	3,500,000	
1851	Confédération.	7,500,000	10,600,000	18,100,000	23,400,000
	Uruguay.	1,000,000	4,300,000	5,300,000	
1852	Confédération.	8,100,000	13,900,000	22,000,000	34,800,000
	Uruguay.	3,500,000	9,300,000	12,800,000	
1853	Confédération.	5,300,000	8,300,000	13,600,000	24,700,000
	Uruguay.	3,900,000	7,200,000	11,100,000	
1854	Confédération.	6,800,000	15,400,000	22,200,000	33,200,000
	Uruguay.	3,800,000	7,200,000	11,000,000	
1855	Confédération.	10,000,000	13,900,000	23,900,000	37,800,000
	Uruguay.	4,000,000	9,500,000	13,900,000	
1856	Confédération.	10,300,000	15,800,000	36,100,000	49,000000
	Uruguay.	3,400,000	9,500,000	12,900,000	
1857	Confédération.	9,200,000	20,900,000	30,100,000	42,000,000
	Uruguay.	2,900,000	9,000,000	11,900,000	
1858	Confédération.	17,200,000	18,900,000	36,100,000	53,300,000
	Uruguay.	5,200,000	12,000,000	17,200,000	

Commerce anglais. — Ce commerce n'a suivi ni la progression du commerce français, ni celle du commerce des autres nations. Dans le principe, il était à lui seul aussi considérable que tous les autres réunis; il n'en est plus de même aujourd'hui, quoiqu'il reste encore en première ligne.

De 1820 jusqu'à l'époque du blocus des Brésiliens, il roula sur une moyenne de 18 millions par an. — De 1826 à 1848, par suite des événements politiques, il tomba à 14 ou 15, mais à partir de cette dernière époque, il s'est assez relevé pour atteindre le chiffre de :

15,150,000 francs dans les six derniers mois de 1848.
35,000,000 francs en 1849 (année exceptionnelle pour Buénos-Ayres).
20,800,000 francs en 1850.

Depuis il s'est soutenu entre 20 et 25 millions jusqu'à l'époque actuelle. — Nous devons dire que le chiffre des exportations de Buénos-Ayres à l'Angleterre est au moins aussi considérable que celui des importations.

Commerce des autres pays. — On peut calculer aux chiffres suivants les importations moyennes annuelles des autres pays étrangers, dans la dernière période décennale :

	Francs.
Brésil	8,000,000
États-Unis	3,000,000
Allemagne, par Hambourg et Brême	3,000,000
Espagne et Cuba	2,500,000
Italie	2,000,000
Danemark, Suède et Norvége	1,000,000
Belgique	1,000,000
Hollande	700,000

Ces chiffres ne sont qu'approximatifs, car nous ne possédons pas les résumés officiels de ces dernières années.

Le Brésil a, comme on le voit, un commerce très-important avec la Plata, car son agriculture y fournit une foule de denrées de première nécessité. La yerba-maté surtout est une de ses importations les plus avantageuses, il en est de même du café.— Les importations des États-Unis ont augmenté considérablement depuis 1851; il en est de même de celles d'Allemagne. Quant au commerce des autres nations, il a grandi, mais sur une moindre échelle.

ARTICLES ET PAYS D'EXPORTATION.

En échange de toutes les marchandises que nous venons de citer plus haut, la Plata envoie ses cuirs, sa viande, ses pelleteries, ses plumes d'autruche, ses laines, dont la quantité augmente chaque

jour (1), enfin le cuivre et l'argent en barre de ses mines. — La viande séchée et salée (*carne seca*, *tasajo*, *charque*) va uniquement au Brésil et à la Havane, où elle est employée à la nourriture des noirs et même à celle d'une partie de la population blanche. — Les cuirs secs et salés, les suifs, les crins et enfin toutes les dépouilles animales, vont à tous les ports de l'Europe.

Les cendres d'os et le guano artificiel sont exportés principalement en Angleterre pour engrais.

Nous n'avons que les chiffres des années suivantes pour la somme des exportations de Buénos-Ayres ;

Années.	Francs.	Années.	Francs.
1822	25,000,000	1849	63,400,000
1825	27,250,000	1850	48,100,000
1829	26,000,000	1851	53,200,000
1837	28,200,000	1854	76,500,000
1842	35,300,000	1855	54,200,000
1848	26,000,000	1856	80,000,000

Les exportations pour la France sont aujourd'hui en moyenne de 10 millions de francs; elles sont de 3 millions pour le Brésil, de 12 millions pour les États-Unis et autant pour l'Angleterre, d'un peu plus de 2 millions pour l'Espagne. Le reste se partage entre les divers pays que nous avons cités.

Les exportations de Montevideo sont de même nature que celles des provinces argentines. Au temps de la plus grande prospérité de cette ville, elles furent pour la France :

(1) Le commerce de la laine est devenu, dans la Plata, presque aussi important que celui des cuirs. — Jusqu'en 1828, à Buénos-Ayres, la laine des troupeaux de moutons ne valait pas même la peine d'être nettoyée; leur chair ne se mangeait pas. On les tuait pour chauffer les fours à briques avec leurs cadavres desséchés, puis faire de la chaux avec les cendres provenant de leurs os.— Ce ne fut qu'après la guerre du Brésil que quelques Anglais, profitant de l'abolition en Angleterre du droit d'entrée sur les laines, se mirent à spéculer sur l'élève du mouton. MM. Sheridan et Harratt furent les premiers qui s'occupèrent en grand de cette industrie. Ils introduisirent des mérinos, améliorèrent la race indigène par le choix de bons reproducteurs et par des croisements. — Les frères Poncel en firent autant dans la Bande-Orientale. (Voy. d'ailleurs tome II, page 83.)

Aujourd'hui la province de Buénos-Ayres compte plus de cinq millions de moutons; la Bande-Orientale, deux millions; les autres provinces trois au moins. — Si l'exportation, qui n'était que de deux millions de kilogrammes en 1837, était de huit millions en 1852, elle est au moins de douze aujourd'hui; car la quantité va augmentant chaque année. C'est une reproduction de ce qui s'est passé depuis trente ans en Australie, où l'élève du mouton est devenue la première de toutes les industries, et l'emporte encore sur celle des placers de Victoria.

Années.	Francs.	Années.	Francs.
1838	2,200,000	1841	4,300,000
1839	3,800,000	1842	5,500,000
1840	3,500,000	1843	3,200,000

Aujourd'hui que la Bande-Orientale est dans son état normal, ces mêmes exportations pour la France sont en moyenne de 4 millions, tandis que le chiffre des importations est de 10 millions. La balance y est donc tout à fait en faveur du commerce français. — C'est aussi ce qui arrive à Buénos-Ayres, puisque dans ces dernières années, si l'exportation des produits pour la France est de 10 millions, l'importation des produits français est en moyenne de 16; cela du moins ressort du tableau officiel que nous avons donné tout à l'heure.

Les ports avec lesquels Montevideo, Buénos-Ayres et le Rosario ont le plus de relations, sont : Cadix, Malaga, Barcelone, Gênes, Marseille, Cette, Bayonne, Bordeaux, le Havre, Anvers, Hambourg, Londres, Liverpool, Glascow, New-York, Charlestown, la Havane, Bahia, Rio-de-Janeiro, Sainte-Catherine, Rio-Grande do Sul, Valparaiso.

Navigation. — Le nombre des navires d'outre-mer employés au trafic entre ces ports et la Plata est considérable; celui des bâtiments de cabotage qui desservent la Plata, le Parana et l'Uruguay, l'est davantage encore.

Pour le port de Buénos-Ayres, le nombre des navires venus d'outre-mer s'est ainsi réparti :

1849. — 526	bâtiments portant :		112,555	tonneaux.
1850. — 440	»	»	96,673	»
1851. — 460	»	»	100,035	»
1852. — 489	»	»	112,595	»
1853. — 344	»	»	76,490	»
1854. — 775	»	»	167,107	»
1855. — 297	(1er semestre seulement)		70,708	»
1856. — 616	»	»	155,826	»

Quant aux chiffres des navires sortis, nous ne possédons que ceux du premier semestre de 1855 et de l'année 1856 entière. Ils se distribuent ainsi :

1855. — 1er semestre.	Navires sortis :	369	avec	88,583	tonneaux.
1856. — Année entière.	»	613	»	137,527	»

Il est impossible de donner avec quelque exactitude la somme totale des embarcations de cabotage entrées dans les ports de la province de Buénos-Ayres, les rapports officiels n'en offrant que des listes incomplètes. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle est très-élevée. — En 1855 il entra, à Buénos-Ayres seulement, 1,133 bâtiments de cabotage descendus du Rio-Parana, et 348 du Rio-Uruguay. — Aujourd'hui ce mouvement doit rouler annuellement, pour les entrées et les sorties, sur un chiffre de 4,000 embarcations du port de 10 à 60 tonneaux.

Après Buénos-Ayres, Rosario et Gualeguaychu sont les points les plus fréquentés par ces bâtiments. — En 1855, 2 navires d'outre-mer et 368 navires de cabotage portant 15,968 tonneaux entrèrent dans le port du Rosario. Il en sortit en même temps 240 portant 7,602 tonneaux. En 1854 le chiffre avait été de 274 navires avec 11,031 tonneaux pour l'entrée, et de 165 navires avec 5,364 tonneaux pour la sortie —Mais, à cette époque, presque tout passait par Buénos-Ayres, tandis qu'à partir de 1857, par suite de la loi des droits différentiels, dont nous allons parler tout à l'heure, le commerce de la Confédération se fit presque exclusivement par Rosario, et les navires d'outre-mer commencèrent à y venir en assez grand nombre, puisque l'on en comptait 250 du 1er février 1857 au 1er mai 1858, c'est-à-dire en seize mois. De 870,000 piastres qu'il était en 1856, le chiffre des recettes de sa douane monta à 1,073,389 piastres en 1858, et augmenta encore en 1859.

Gualeguaychu, port principal de l'Entre-Rios, a aussi un mouvement de navigation considérable. — En 1854 il reçut dans son port 230 navires avec 5,701 tonneaux, et il en sortit 304 avec 12,973. — En 1855 le chiffre fut de 293 navires entrés avec 8,437 tonneaux, et de 351 sortis avec 18,831 tonneaux. — La progression est, comme on le voit, aussi marquée qu'à Rosario. La valeur de l'exportation de ce port dépasse aujourd'hui 2 millions de piastres.

Les ports fluviaux de Gualeguay, Concepcion del Uruguay et Concordia, développent chaque année leur commerce et augmentent leurs exportations (1).

(1) Nous avons eu toutes les peines du monde à nous procurer ce peu de chiffres, les travaux de statistique étant fort incomplets et fort irréguliers dans toutes les villes de la Plata. — Quelques-uns ont été tirés des notes dont M. Justo Maeso a enrichi sa traduction de l'ouvrage de M. Parish; — d'autres, du *Registro estadístico* publié à Buénos-Ayres, et qui est malheureusement très-tronqué; nous en avons trouvé dans le *Nacional argentino*, journal

Quant à Montevideo, nous ne possédons, en fait de chiffres de son commerce d'outre-mer, que ceux de l'année 1836, qui donnent 335 navires entrés avec 61,148 tonneaux, et ceux de 1842, qui comptent 824 navires avec 158,652 tonneaux. — Cette année a été jusqu'à présent la plus brillante de toutes pour cette ville, puisque le chiffre total de ses importations et exportations atteignit 82 millions. Aujourd'hui, que les traces de la guerre sont effacées, et que le bétail, paisible et bien soigné dans les estancias, a pu se reproduire, Montevideo revient graduellement à ce chiffre d'affaires.

Presque tous les bâtiments d'outre-mer qui fréquentent les ports de la Plata sont étrangers; ceux de cabotage, au contraire, portent en majeure partie le pavillon national, et leurs équipages comptent un assez grand nombre de fils du pays, surtout de mariniers de Corrientes et de Santa-Fé. — Beaucoup de bâtiments à vapeur se sont mis à la navigation des fleuves, non-seulement pour le transport des passagers, mais encore pour celui des marchandises.

Les navires étrangers, comme nous venons de le dire, ont commencé également à remonter les fleuves Parana et Uruguay. Ils vont jusqu'à l'Assomption pour le commerce du Paraguay, et, depuis 1859, de petits vapeurs brésiliens se sont établis sur le Haut-Paraguay et ses affluents pour le commerce de Mato-Grosso et Cuyaba; la majorité cependant s'arrête au Rosario.

Pendant les trois dernières années de l'isolement de Buénos-Ayres, de 1857 à 1859, le congrès avait frappé d'un droit extraordinaire de 18 pour 100 les marchandises d'origine étrangère qui passeraient de Buénos-Ayres à la Confédération. — Cette mesure fut connue sous le nom de *droits différentiels*, *derechos diferenciales*. — Son but était à la fois de mettre Buénos-Ayres dans une sorte d'interdit commercial pendant sa séparation volontaire de l'unité argentine, et d'appeler le commerce direct de l'Europe. Ce qui le prouvait de reste, c'est que cette mesure n'épargnait pas Montevideo, contre lequel la Confédération n'avait nul sujet de plainte.

Sous ce régime, Rosario, devenu le port principal de la Confédération, se développa extraordinairement, quoiqu'il y eût eu au commencement une sorte de perturbation causée par la nécessité de créer

publié à Parana. — Il existe bien un bureau de statistique, mais il n'a été organisé que récemment, et n'a pu se procurer jusqu'à présent que des renseignements trop isolés encor pour qu'on puisse former une série de plusieurs années sans lacunes.

des relations nouvelles et d'abandonner en partie celles que l'on avait depuis si longtemps avec une place aussi opulente et aussi bien assortie que Buénos-Ayres. En effet, le commerce des provinces ne pouvant, le plus souvent, disposer que de capitaux médiocres, avait besoin du crédit qu'il trouvait facilement dans les deux grandes places du littoral, et auquel il avait l'habitude de satisfaire à époques fixes, une fois les marchandises qu'on lui avait confiées vendues. On craignait aussi que des navires arrivés directement d'Europe avec des chargements généraux pour une place de commerce réduite comme le Rosario, n'y produisissent encombrement. — Les événements prouvèrent une fois de plus que le commerce est toujours habile à accourir là où il a intérêt à le faire, et qu'il sait en toute circonstance tirer parti des situations. Au bout d'un an, on s'était habitué au nouvel ordre de choses. De grandes maisons se fondèrent au Rosario, et toutes les provinces accoururent y faire leurs achats. Dans l'Entre-Rios, Gualeguaychu joua le même rôle, et, sauf quelques articles peu courants dont Buénos-Ayres et Montevideo conservaient forcément le monopole, il fut possible d'avoir presque tout en première main, grâce aux bâtiments transatlantiques qui chargeaient résolûment pour les ports de l'Uruguay et du Parana. On sut apprécier alors la valeur de la mesure qui avait ouvert ces fleuves à tous les pavillons. Pendant ces trois années, Buénos-Ayres fut privé en grande partie du commerce des provinces et put juger combien la continuation de son isolement allait devenir funeste à ses intérêts commerciaux.

Le retrait de la loi des droits différentiels, au commencement de 1860, a rétabli sur l'ancien pied les relations avec Montevideo et Buénos-Ayres; mais il n'en est pas moins resté un grand mouvement d'affaires au Rosario, port naturel et le plus rapproché des provinces de l'intérieur. Cependant ce n'est que graduellement que cette place, ainsi que les autres ports des fleuves tels que Santa-Fé, Parana, Corrientes, Gualeguaychu, etc., peuvent, dans les circonstances ordinaires, établir un commerce direct avec l'Europe, excepté, toutefois, pour l'exportation des cuirs et autres objets provenant de l'industrie pastorale, qui se fait déjà ainsi depuis quelques années aux saladeros de Rosario, de Gualeguaychu et de l'Uruguay.

Un navire d'outre-mer charge trop de marchandises en un seul bloc pour des points insuffisamment peuplés encore, et les négociants aiment mieux recourir au cabotage; cela leur permet de choisir dans les grands entrepôts de l'entrée de la Plata et d'expédier dans les

fleuves au fur et mesure des besoins. Lorsque la consommation des provinces à l'ouest du Parana aura augmenté avec leur population, il y aura avantage à aller directement d'Europe, du Brésil, ou des Etats-Unis, au Rosario ; alors aussi des remorqueurs à vapeur faciliteront la remonte des navires, non-seulement dans les fleuves, mais encore dans l'estuaire de la Plata, où les vents et les courants rendent la navigation ordinaire toujours lente et quelquefois périlleuse.

Commerce de la Confédération argentine avec l'État oriental de l'Uruguay. — Le commerce entre la Confédération et la Bande-Orientale est naturellement presque nul, puisque les deux pays ont des produits similaires. — Toutefois Montevideo envoie du poisson de mer, des fruits, des moutons gras à Buénos-Ayres ; ces deux villes échangent entre elles des articles de fabrication européenne qui peuvent manquer sur l'une des deux places. Tour à tour elles ont monopolisé le commerce de l'une et de l'autre pendant les guerres et les blocus qu'elles ont supportés.

Commerce avec le Brésil par la voie fluviale. — Les relations commerciales avec le Brésil par le Rio-Uruguay se bornent à l'importation de la yerba-maté des Missions, dont le principal dépôt est à Itaquy, dans le haut Uruguay, et que le cabotage de ce fleuve apporte au Salto par la Bande-Orientale, et à la Concordia pour l'Entre-Rios et le reste de la Confédération.

Commerce avec le Paraguay. — Le Paraguay envoie à Buénos-Ayres près de 200,000 arrobes de yerba-maté, du tabac et des bois de construction. Il en expédie également à Montevideo, mais en moindre quantité. La balance commerciale est tout à fait en sa faveur, car il exporte infiniment plus qu'il n'importe. — Le gouvernement de cet État, ayant monopolisé presque tout et étant en réalité l'unique négociant, fait des bénéfices immenses, commerce directement avec l'Europe à l'aide de ses vapeurs, et ne dédaigne pas non plus des opérations commerciales dans les grands ports de la Plata.

Ce pays offre le phénomène d'une administration fabuleusement riche pendant que le reste de la nation est, sinon dans la misère, du moins dans une véritable pauvreté. La vente de la *yerba* est une source de bénéfices nets, puisque l'administration l'achète une piastre au producteur, et la livre au prix de six à neuf sur le

marché de Buénos-Ayres. Il en résulte donc que maintenant, comme du temps d'Azara, le Paraguay vend plus qu'il n'achète.

Commerce par terre avec le Chili. — Le commerce de la Confédération argentine avec le Chili est beaucoup plus important par la voie de terre que par celle de mer. Toutes les provinces andines importent dans cette république le bétail en pied, qui est vendu généralement deux onces d'or de l'autre côté de la Cordillière. (Voyez tome I, page 218.) On y mène également des moutons, des chevaux, et surtout des mulets. Les animaux de charge y portent du savon, des fruits secs, du cuivre, ils en rapportent des objets manufacturés d'Europe, qui passent en transit à Valparaiso et acquittent les droits ordinaires d'entrée aux douanes argentines. — L'ensemble des opérations commerciales par terre, entre les deux Etats, monte à plus de 6 millions de francs. — Nous verrons dans le livre suivant quelles sont les routes suivies par les caravanes pour franchir la barrière des Andes. Nous avons d'ailleurs déjà indiqué les principaux passages (tome I, page 192 et suivantes).

Commerce avec la Bolivie. — Le commerce avec la Bolivie comprend, comme celui du Chili, le bétail en pied, mais de plus du maïs, du sel, de la viande et du poisson séché, des bois de menuiserie. On en rapporte de la coca et des espèces. Par la Cordillère *del Agua caliente* et *Cobija*, on importe des objets de manufacture européenne, qui, comme à Valparaiso, passent en transit.

Commerce des provinces entre elles. — Le commerce intérieur ou des provinces entre elles est assez considérable, nous l'avons déjà indiqué à l'occasion, en parlant des produits divers du sol, nous ne ferons que les récapituler : — Corrientes exporte des oranges, des bois de construction, un peu de coton, du tabac et de l'amidon pour les autres parties du littoral. — L'Entre-Rios vend de la chaux et des carreaux, des cuirs tannés, des poteaux de ñandubay pour parcs à bétail, du bois de chauffage, etc., etc.; — Santa-Fé, des oranges, du charbon de bois; elle construit des roues de charrette et des embarcations.— Cordova expédie sa chaux à Rosario; elle tisse des couvertures (*frazadas*), des tapis de cheval (*jergas*). — Santiago-del-Estero fait des ponchos, des broderies; il recueille du miel d'abeilles et commence à produire du sucre. — Tucuman vend du sucre à Santiago, à Catamarca et à Salta. Il envoie des bois de menuiserie et

d'ébénisterie à San-Juan et à Mendoza. Il exporte du tabac au Chili et dans les autres provinces, tanne des cuirs, prépare et teint des *pélions*. — Salta a les mêmes industries que Tucuman, et vend en outre des farines et des vins. — Jujuy fait du sucre, tisse des étoffes, exporte du sel. — Catamarca expédie des vins à Cordova; elle cultive du coton pour faire des mèches de chandelle (*pavilo*); elle tisse aussi quelques étoffes. Son grand commerce est aujourd'hui la préparation des figues sèches (*pasas de higos*) pour les provinces voisines. — La Rioja envoie aussi à Cordova ses vins et ses oranges. — San-Juan expédie jusqu'à Rosario et Buénos-Ayres ses raisins secs, ses farines et ses eaux-de-vie, et quelquefois des vins. — Mendoza a une industrie tout à fait analogue; elle exporte, en outre, des farines, des pêches sèches (*orejones*) et du savon. Enfin San-Luis vend quelques ponchos aux provinces voisines et commerce avec les Indiens. — Buénos-Ayres a les articles manufacturés de sa capitale, qui est un grand atelier industriel. Quant à ses produits particuliers, elle ne peut guère livrer aux autres provinces que les blés de Chivilcoy et de la bougie.

Commerce avec les Indiens. — Nous avons déjà parlé du commerce avec les Indiens du Sud, qui se fait principalement par Rio-Cuarto pour la province de Cordova, le Morro et Fuerte-Constitucional pour San-Luis, par San-Rafael pour Mendoza, et le Carmen pour Buénos-Ayres. (Voyez tome II, page 195.) Nous n'avons donc point à y revenir. — Ceux du Nord vendent à Santa-Fé des peaux de cerf, de loutre, de tigre, de fourmilier; ils apportent de la cire et du miel. Ceux voisins de Corrientes en font autant. Les tribus du nord-ouest, vers les frontières de Salta, ne louent que leurs bras, et ne vendent rien aux chrétiens; mais ils leur rendent de grands services en leur fournissant des manœuvres robustes et dociles pour les plantations de canne à sucre. — Les Chiriguanos, au contraire, tannent et vendent des peaux de cerfs, de capibary, qui sont fort utiles pour faire des vestes et des pantalons destinés à traverser les bois et garantir des épines; ils préparent aussi du poisson séché. (Voy. t. II, p. 180, 181, 188.)

Pour les tableaux statistiques des importations et exportations, voyez les Notes et Documents, tome III.

Habitudes commerciales. — La masse des affaires se partage naturellement en deux classes, celle du gros et celle du détail. — Les

négociants de la Plata appartiennent à toutes les nations du globe; mais un grand nombre sont nationaux, et ce ne sont pas les moins habiles. Il existe une foule de maisons argentines qui jouissent d'une juste réputation d'intelligence et de probité.

Le commerce de détail se répartit en deux branches principales: les étoffes, et tout ce qui tient au vêtement, vendus dans des boutiques spéciales dites *tiendas;* les comestibles et la quincaillerie livrés dans les magasins dits *almacenes.* Dans les provinces, toute maison de commerce de détail est généralement partagée en deux parties, l'une pour la *tienda*, l'autre pour l'*almacen*, c'est-à-dire qu'on y vend de tout. Ce n'est que dans les grandes villes que les différentes branches de commerce se spécialisent.

Sur le littoral, surtout parmi les fils du pays, le commerce de détail est exclusivement exercé par les hommes; jamais une femme ne se montre dans la *tienda* (boutique). Il n'en est pas de même dans l'intérieur. Déjà, à Santa-Fé, quelques femmes commencent à apparaître dans les magasins. A Cordova, à Tucuman, le fait est assez fréquent, mais nulle part il n'est en usage comme à Salta. Là les femmes et les filles des négociants ne croient pas déroger en aidant leurs maris ou leurs pères dans leurs opérations commerciales, et ne se jugent nullement déshonorées pour figurer derrière un comptoir. A ce point de vue, elles ont tout à fait adopté les mœurs de beaucoup de villes de l'Europe. Nous avons dit d'ailleurs, plus haut, que sous la domination espagnole le commerce était réputé noble, et ce principe a continué de régner dans l'intérieur.

Le voisinage et la concurrence des marchands européens et surtout des marchands français, si avenants et si dextres dans le commerce de détail, ont exercé une heureuse influence sur ce genre de transactions. Il était traité jadis, mais il y a bien trente ans de cela, avec une sorte d'insouciance et un défaut de prévenance tel à l'endroit du client, que le besoin seul poussait la plupart des acheteurs dans les magasins, alors établis et rangés avec une simplicité toute primitive. Aujourd'hui Montevideo et Buénos-Ayres offrent des *tiendas* qui ne dépareraient pas les plus belles rues des principales villes de l'Europe, et l'affabilité du vendeur envers l'acheteur est remarquable. Il en est ainsi partout dans le pays à l'heure actuelle; et nous devons dire que l'éducation, dont le niveau général hausse rapidement, y a contribué autant que la concurrence.

Celle-ci, en effet, existe et augmente chaque jour, grâce à l'immense quantité d'individus nationaux ou étrangers qui cherchent à

s'occuper de commerce. Chacun veut servir d'intermédiaire à la production sans produire soi-même : dans les plus petits villages, on monte un nombre démesuré de *tiendas*, et les bénéfices, forcés de se répartir sur un trop grand nombre de commerçants, deviennent illusoires. Il est réellement plus d'un endroit où il y a moins d'acheteurs que de vendeurs, et l'on comprend les inconvénients qui doivent résulter d'un pareil état de choses. Le moindre est une perte de temps et un arrêt indéfini dans les affaires de ceux qui s'obstinent à lutter contre la situation qu'ils se sont faite à eux-mêmes en entreprenant des spéculations sans chance réelle de réussite.

C'est à cette cause qu'est due la gêne commerciale dont on se plaint dans quelques provinces, surtout dans celles du littoral, et qui n'est que le résultat d'une importation en dehors des besoins du pays, et non pas des circonstances politiques ni des droits différentiels, comme on s'est obstiné à le dire. Nous ne nierons pas certainement que les événements de Buénos-Ayres n'aient eu une influence fâcheuse, en diminuant la confiance et en paralysant un peu les opérations; mais, de 1851 à 1855, malgré des circonstances politiques plus graves, les affaires avaient marché, et c'est en 1856 qu'elles commencèrent à n'être plus si brillantes ou plutôt que l'on commença à se plaindre. La raison toute naturelle, c'est qu'après la chute de Rosas, il y avait beaucoup de besoins à satisfaire et que l'abolition des douanes intérieures fit subitement affluer au cœur même des provinces tout ce dont elles manquaient; c'est que le haut prix du bétail, en mettant des sommes considérables aux mains des estancieros, leur permit de se faire bâtir des maisons dans toutes les villes, puis de les meubler convenablement, et que, ces besoins une fois satisfaits, il y eut nécessairement un temps d'arrêt, la population ne s'accroissant point en raison des provisions qu'on amassait pour elle. Il y eut plénitude dans les marchés, et l'immense quantité de maisons de gros et de détail qui s'ouvrirent ne trouvèrent plus devant elles qu'un nombre d'acheteurs proportionnellement très-réduit. — C'est donc à ceux qui veulent s'établir dans la Plata à se rendre compte de cet état de choses et à se convaincre d'avance que l'agriculture et l'industrie y ouvrent une carrière infiniment plus avantageuse et plus sûre que le commerce déjà exploité par trop de mains.

§ III. — *Poids et mesures.*

Le système espagnol de poids et mesures est encore en usage dans toute la Plata, et, comme autrefois en France, il n'offre pas les mêmes éléments dans toutes les provinces. Il n'échappera à personne combien il est urgent de faire cesser un pareil état de choses si nuisible au commerce et aux transactions de toute nature. Déjà l'administration de la province de Buénos-Ayres a décrété l'adoption du système métrique français, tel qu'il a déjà été établi au Chili et à la Nouvelle-Grenade, et le gouvernement national a l'intention de le donner à tout le reste de la Confédération.

Voici quelles sont aujourd'hui les mesures usitées dans le pays et leur rapport avec les mesures françaises (1) :

MESURES DE LONGUEUR.

	Mètres.	Fractions du mètre.
Lieue (*legua*) ordinaire de 6,000 vares	5,160	000
Lieue argentine de 5,000 vares	4,300	000
Cuadre (*cuadra*) argentine ordinaire de 150 vares	129	000
Corde (*cuerda*) de Corrientes et du Paraguay	86	000
Cuadre de Montevideo (100 vares)	86	000
Cuadre des villes nouvelles de l'Entre-Ríos (80 vares)	68	800
Vare argentine	0	860
Cuarte (*cuarta*) ou quart de la vare	0	215
Vare castillane	0	848
Pied (*pie*) espagnol	0	278
Pouce (*pulgada*) douzième du pied	0	0233
Ligne (*linea*) douzième du pouce	0	00109

On voit que la vare argentine usuelle est un peu plus grande que la vare espagnole. — La vare de Buénos-Ayres a même, pour le commerce, 7 millimètres de plus que celle de Montevideo. — Toutes les anciennes mesures du sol ont été faites à la vare espagnole, ce qui amène des différences avec les mesures modernes opérées à la vare de 86 centimètres, qui est à peu près la seule usité aujourd'hui : aussi les mesures de superficie que nous donnons partent-elles de cette base. — Quant au pied espagnol, il est à peu près

(1) On peut consulter notre *Almanaque nacional argentino*, publié en 1856, qui renferme un tableau exact du système métrique et sa comparaison avec le système de poids et mesures de tous les pays qui sont en rapport avec la Plata. — Uruguay, 1856.

abandonné pour le pied anglais, qui a près de 2 centimètres 1/2 de plus : 0,304 au lieu de 0,278, que compte le pied castillan (1).

(1) Les mesures espagnoles étant l'origine de toutes celles dont on s'est servi et dont on se sert encore dans une grande partie de l'Amérique du Sud, nous jugeons utile de les reproduire ici :

MESURES DE LONGUEUR.

	Mètre.	Cent.	Mill.
Vare commune (3 pieds)	0	83	5
Pied ou tiers de la vare	0	27	8
Brasse marine de 2 vares	1	69	6
Lieue commune de 5,000 vares (26 1/2 au degré)	4,238	00	0
Grande lieue de 20,000 pieds (19 7/8 au degré)	5,573	00	0

MESURES USITÉES DANS LE COMMERCE.

	Mètre.	Cent.	Mill.
Aune de Castille ou vare de Madrid	0	84	8
Vare d'Aragon	0	76	7
Canne de Barcelone	0	53	5
Vare d'Alicante	0	76	0
Coudée (*covado*) de Malaga	0	53	5

MESURES DE SUPERFICIE.

	Hect.	Ares.	Cent.
Fanegade (*fanegada*) commune	0	45	98
Fanegade des îles Canaries	0	20	23
Arrazada ou rasade	0	38	65

MESURES POUR LES LIQUIDES.

	Litres.	Centilitr.
Moyo de Galice	162	09
Charge (*carga*) de Barcelone	123	75
Cuartin de Majorque	27	13
Gerra de Minorque	12	06
Pot (*cantaro*) de vin d'Aragon	10	31
Pot d'eau-de-vie d'Aragon	13	97
Arrobe commune de vin	16	07
Arrobe commune d'huile	12	63
Arrobe de vin de Valence	11	78
Pot de vin d'Oviédo	19	28
Pot de vin d'Alicante	11	55
Ferrado de vin du Ferrol	17	07

MESURES POUR LES BLÉS.

	Litres.	Centilitr.
Aragon. — Cahiz	180	48
Barcelone. — Cuartera	68	41
Bilbao. — Fanègue	60	10
Alicante. — Cahiz	246	41
Oviédo. — Fanègue	72	41
Malaga et Cadix. — Fanègue	56	35
Iles Canaries. — Fanègue	62	74
Majorque et Minorque. — Cuartera	70	47
La Corogne. — Ferrado	16	74

MESURES DE SUPERFICIE (VARE DE 0,86).

	Mètres carrés.
Une cuadre carrée, ou un carré de 150 vares de côté, soit 22,500 vares carrées	16,641
Cuadre carrée de 130 vares de côté (16,900 vares carrées)	11,180
Cuadre carrée de 100 vares de côté (10,000 vares carrées)	7,396
Cuadre carrée de 80 vares de côté (6,400 vares carrées)	4,729
Manzana ou île de Maisons dans une ville, variable : de 150 va-	

POIDS DU COMMERCE.

	Gramm.	Centigr
Livre commune d'Espagne	460	04
Livre d'Aragon	349	79
Livre de Barcelone	400	02
Livre d'Oviédo	699	10
Livre des îles Canaries	460	08
Livre lourde de Bilbao	715	10
Livre légère de Bilbao	489	82
Livre lourde de Valence	532	97
Livre légère de Valence	355	35
Rotolo de Majorque	400	02

POIDS POUR LES MATIÈRES D'OR ET D'ARGENT.

Marc de Castille	230	04
Onces, etc., etc. (voy. plus haut).		

On voit donc quelle confusion existait en Espagne pour les poids et mesures, puisque chaque province, presque, et chaque ville, avaient leur système particulier, et combien il a été urgent de les rendre uniformes. — Le même besoin existe dans toute l'Amérique espagnole, et la réforme est fort heureusement commencée. Quant à l'Espagne, elle a tout à fait terminé la sienne, puisque le système métrique français y est obligatoire depuis le 1er janvier 1860.

Le Portugal a introduit au Brésil son système de poids et mesures, qui n'a encore été l'objet d'aucune réforme.

MESURES DE LONGUEUR.

	Mètres.	Cent.	Mill.
Vare de Portugal	1	09	
Brasse portugaise de deux vares	2	18	
Covado ou coudée	0	67	8
Pied de Lisbonne	0	32	8
Palmo	0	22	
Lieue de 18 au degré	6,173	00	

MESURES DE SUPERFICIE.

	Hect.	Ares.	Cent.
Geira	0	58	27

MESURES DE CAPACITÉ POUR LES MATIÈRES SÈCHES.

	Litres.	Centilitr.
Almude ordinaire de Lisbonne	16	54
Almude de blé de Lisbonne	13	51

	Mètres carrés.
res, comme à Buénos-Ayres, Parana, Cordova, etc., etc.; — de 130 vares à Santa-Fé, — de 100 à Montevideo, — de 80 à Gualeguaychu, à l'Uruguay, etc., etc.	» »

Solar, *Sitio*, douzième, huitième, ou quatrième partie de la Manzana, suivant sa grandeur. Dans les villes où la cuadre est de 150 va-

	Litres.	Centilitr.
Almude de blé des Açores	11	97
Fanègue portugaise	54	50
Moyo de Rio-Janeiro	780	00
Alqueire du Brésil	41	50
Saca de trois alquieres pour le riz	124	50
Saco de deux alquieres pour le café	83	00

MESURES DE CAPACITÉ POUR LES LIQUIDES.

	Litres.	Centilitr.
Almude de Porto	25	48
Mesure de vin de Rio de Janeiro (*medida*)	2	65
Cañada portugaise	5	30

POIDS DU COMMERCE.

	Kil.	Gram.	Cent.
Arratel de Portugal		458	92
Livre commune ou de Madère		460	90
Arrobe	14	720	00

Dans le nord du Brésil, les mesures sont différentes de celles employées dans le sud. — Aussi se sert-on, dans les transactions avec la Plata, des mesures anglaises ou espagnoles.

Voici quelles sont les principales mesures anglaises :

MESURES DE LONGUEUR.

	Mètres.	Cent.	Mill.
Yarde impériale	0	91	4
Foot ou pied, tiers de la yarde	0	30	4
Inch. — Pouce, 1/36 de la yarde	0	2	5
Fathom ou brasse de 2 yardes	1	82	8
Mille de 1760 yardes (69 au degré)	1,609	31	4

MESURES DE SUPERFICIE.

	Centimètres carrés	
Yarde carrée	0	836
	Mètres carrés.	
Acre. — (4840 yardes carrées ou 40 ares 46 centiares)	40	46

POIDS DU COMMERCE.

	Kilogr.	Gram.	Cent.
Livre impériale (de 7000 grains)		463	50
Once ou seizième de la livre		28	34
Drachme ou seizième de l'once		1	77
Grain		0	06
Quintal de 112 livres	50	800	00
Tonneau de 20 quintaux	1,016	040	00

MESURES DE CAPACITÉ.

	Litres.	Centilitr.
Gallon impérial pour les liquides	4	54
Bushel ou boisseau de 8 gallons pour les solides, le blé	36	34

	Mètres carrés.
res, c'est une façade de 25 vares sur 75 de fond ; pour les cuadres de 80 vares, c'est le quart, ou 40 vares de face et de fond, etc., etc....	» »
Quinta. — Une cuadre carrée généralement. — Mais cette portion de terrain est variable suivant les localités : dans l'Entre-Rios, elle a maintenant 200 vares de côté...........................	» »
Chacra. — Seize cuadres carrées, de 100 vares de côté chacune.	» »

Suerte de estancia. — Lot de terrain pour ferme à bétail, généralement une lieue carrée, de 6,000 vares de côté, ou 2,662 hectares. — Quelquefois de trois quarts de lieue de front sur une et demie de profondeur, soit 3,010 hectares; ou de demi-lieue sur une et demie, soit 1,999 hectares.

MESURES DE CAPACITÉ, POUR LES MATIÈRES SÈCHES.

	Litres.	Centil.
Fanègue de 4 cuartilles (*Fanega de 4 cuartillas*), à Buénos-Ayres..	184	00
Cuartille, à Buénos-Ayres..................................	46	00
Fanègue de 12 almudes, à Parana..............................	301	44
Fanègue de 10 almudes, à Salta..............................	250	96
Almude. — Mesure espagnole et portugaise, introduite jadis par les Arabes..	25	48
Tercio de charbon à Santa-Fé, ou mesure de 3 almudes.........	100	48
Vare de bois à Parana. C'est une vare de morceaux de bois coupés, à une vare et demie de longueur ; elle répond à................	1 stère.	

MESURES DE CAPACITÉ POUR LES LIQUIDES.

Une pipe ordinaire de Catalogne de 64 cuartanes, renfermant 192 flacons (*frascos*) de Buénos-Ayres ou 180 3/4 de Montevideo, ou 128 gallons anglais..	582	00

On la calcule comme répondant à deux futailles de Bordeaux de

Les États-Unis ont le même système de mesures que l'Angleterre.
L'Italie a adopté le système métrique.
L'aune de Hambourg et de Brême répond à 57 centimètres.

Dans l'État oriental de l'Uruguay, la vare est de 86 centimètres, et la cuadra légale de 100 vares. — Les poids sont les mêmes qu'à Buénos-Ayres et dans la Confédération. — Les mesures de capacité sont plus petites :

	Litres.	Centilitr.
Fanègue de 4 cuartilles (*cuartillas*).	128	00
Cuartille	32	00
Flacon (*frasco*)	3	20
Demi-flacon (*medio frasco*)	1	60
Quart de flacon ou cuarte (*cuarta*)	0	80
Demi-cuarte	0	40

Il est question aussi à Montevideo d'adopter le système métrique.

Le Paraguay a les anciennes mesures espagnoles : la vare, de 84 centimètres ; la *cuerda* ou corde, de 100 vares ; les poids de Buénos-Ayres et de Montevideo.

deux hectolitres et demi chacune. Cette évaluation est trop faible, puisqu'elle a 82 litres de plus. — La pipe portugaise est de 635 litres. — Celle d'Andalousie, de 641 litres.

	Litres.	Centil.
Un baril de 32 *frascos*	97	00
Un *frasco*, flacon de 4 *cuartas*	3	03
Demi-flacon, ou 2 cuartes	1	51
Quart de flacon, ou *cuarta*	0	75
Huitième de flacon, ou demi-cuarte	0	37

On mesure assez souvent les liquides au gallon anglais, 4 litres 54 centilitres, ou au litre français. — Les almudes varient quelquefois en capacité, suivant les provinces. Les barils qui servent à porter les vins et les eaux-de-vie à dos de mulets ont une contenance qui varie de 60 à 75 litres. Dans ces régions, on compte quelquefois le vin par arrobes, c'est-à-dire au poids, et on le paye en conséquence.

POIDS USITÉS DANS LE COMMERCE.

	Kil. Gr.
Un tonneau (20 quintaux espagnols)	920,160
Un quintal, ou 4 arrobes	46,608
Une arrobe, ou 25 livres espagnoles	11,502
Une livre (de 16 onces)	0,460
Une once (8 drachmes ou gros)	0,028,7
Un gros, ou 2 adarmes, ou 3 scrupules	0,003,59
Un scrupule, ou 24 grains	0,001,19
Un grain	0,000,049

Ces trois derniers poids ne sont guère employés que dans la pharmacie et la chimie.

POIDS USITÉS POUR LES MATIÈRES D'OR, D'ARGENT ET LES PIERRES PRÉCIEUSES.

	Kil. Gr.
Marc, ou 8 onces	0,230
Adarme, ou 1/2 gros	0,001,79
Karat, poids de 4 grains	0,000,19

Autrefois, on employait aussi pour l'or les poids suivants :

Livre d'or de 2 marcs, ou 100 castellanos	0,460
Marc d'or de 8 onces, ou 50 castellanos	0,230
Once d'or, 6 1/4 castellanos	0,028,750
Un castellano, ou 8 tomins d'or	0,004,704
Un tomin, ou 12 grains d'or	0,000,588

Il en était de même pour l'argent :

Une livre d'argent, ou 2 marcs	0,460
Un marc d'argent, ou 8 onces	0,230
Une once d'argent, ou 8 octaves (*ochavas*)	0,028,750
Octave, ou gros d'argent, ou 8 tomins d'argent	0,004,704
Tomin d'argent, ou 12 grains d'argent	0,000,588

On ne mesure plus guère toutes ces matières précieuses qu'au marc, à l'once, à l'adarme et au carat (*quilate*). — Quant à leur titre, on évalue l'or au carat ; il est à 24 lorsque le métal est absolument pur ; le chiffre au-dessous de ce titre exprime en quelle proportion celui-ci est mélangé de matières étrangères. — Le titre de l'argent se compte par deniers (*dineros*). Douze deniers indiquent un état de pureté absolu comme 24 carats pour l'or, et les chiffres inférieurs, un état de pureté également moindre.

Dans les régions minières on compte, comme nous le savons déjà, le minerai par caissons (*cajones*) de 60 quintaux ou 6,000 livres (2,760 kilogrammes). Dans quelques provinces le *cajon* n'est que de 50 quintaux. — L'indication de tant de marcs au caisson signifie que le minerai renferme tant de fois 8 onces de métal pur. On ne se sert de ces expressions que pour les métaux précieux, tels que l'or et l'argent, et encore préfère-t-on, pour l'or, la désignation de tant d'onces par caisson. Quant aux autres métaux, on les compte à tant pour cent, c'est-à-dire, tant de livres de métal pur sur cent livres de minerai. (Voyez d'ailleurs page 388.)

La mesure des liquides, dans les provinces, se fait plutôt au *frasco* (flacon) de Buénos-Ayres qu'à l'almude. Celui-ci est réservé pour les matières sèches. On emploie tantôt l'almude de Porto de deux décalitres et demi (25 litres 48 centilitres), tantôt celui de Lisbonne, qui est d'un peu plus d'un décalitre et demi (16 litres 54 centilitres); dans ce dernier cas la fanègue se rapproche de celle de Buénos-Ayres (184 litres). Pour les transactions, on convient d'abord de la mesure qui sera employée.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'absolue nécessité de l'adoption prompte du système métrique pour la totalité de la Confédération. Il sera facile, dès le principe, de le rendre usuel en conservant les anciennes dénominations à la mesure nouvelle : ainsi le mètre sera la vare nouvelle ; le demi-kilo, la livre nouvelle ; le myriagramme, l'arrobe ; l'hectolitre, la fanègue ; le décalitre, l'almude ; le litre, le frasco, etc., etc. C'est ainsi que l'on a procédé d'abord en France, et que l'on a fait dernièrement au Chili.

§ IV. — *Système monétaire.*

La Confédération argentine compte jusqu'à présent, comme monnaie nationale, les espèces d'or et d'argent frappées à l'Hôtel des monnaies de la Rioja, celles d'argent frappées à Cordova ; enfin une

monnaie de cuivre récemment fabriquée en Angleterre. — Comme cette quantité est fort insuffisante, on a admis de tout temps les monnaies espagnoles et celles des républiques hispano-américaines qui ont le même titre et la même valeur.

Dernièrement on a autorisé le cours de plusieurs monnaies étrangères, telles que celle de France, Belgique et Sardaigne, celles d'Angleterre, des États-Unis et du Brésil.

La monnaie d'or de la Rioja n'est pas considérée comme très-pure, et perd 3 pour 100 à Buénos-Ayres ; celle d'argent, moins les pièces d'un demi-réal, est acceptée à sa valeur indiquée ; la monnaie de Cordova est à un titre plus faible que celle de la Rioja. On tolère la circulation des demi-piastres boliviennes, qui sont au titre de 666/1000, c'est-à-dire qui renferment un tiers de cuivre et deux tiers d'argent ; mais ces monnaies ne sont pas reçues dans les coffres de l'État.

Une loi du 3 décembre 1854 avait autorisé l'émission d'une nouvelle monnaie d'argent à faible titre, afin qu'elle ne sortît pas du pays. On a renoncé à cette mesure.

Les monnaies argentines sont donc au titre suivant :

MONNAYAGE DE LA RIOJA.

	Poids légal en grammes.	Titre légal en millièmes.	Valeur en fr. etc.
Or : Onces au titre de 21 carats et 15 adarmes de poids	27,04	875	81 50
Demi once	13,52		40 75
Quart d'once	6,76		20 37
Huitième d'once, ancienne pistole	3,38		10 18
Argent : Piastre forte, au titre de 8 deniers 20 grains et 15 adarmes de poids, 8 réaux	27,04	903	5 40
Demi-piastre, ou 4 réaux	13,52		2 70
Deux réaux, ou quart de piastre	6,76		1 35
Un réal, ou huitième de piastre	3,38		0 67
Demi-réal ancien, ou seizième de piastre	1,69		0 33
Demi-réal provincial	1,69	750	0 30

MONNAYAGE DE CORDOVA.

Argent : Piastre de 9 deniers de fin, et un peu moins de 15 adarmes en poids : 8 réaux	27,00	750	4 50
Demi-piastre ; 4 réaux	13,50		2 25
Quart de piastre : 2 réaux	6,75		1 12
Un réal	3,37		0 56
Un demi-réal	1,68		0 28

MONNAIE DE CUIVRE USUELLE.

	Poids légal en grammes.	Valeur en fr. et c.
Pièce de 4 centaves, ou centièmes	22,00	0 18
Deux centaves	11,00	0 09
Un centave	5,50	0 045

La piastre de la Rioja est la piastre forte espagnole; elle est à un bon titre, ainsi que toutes ses divisions. Nous savons (voyez tome II, page 410) comment on y a frappé une monnaie provinciale à titre inférieur, et que la fabrication totale s'élève à une somme de 3 millions de francs à peu près.

Toutes les piastres fortes en circulation ont disparu par suite de la prime donnée à l'argent depuis la grande production d'or par la Californie et l'Australie. La monnaie de Cordova a également été enlevée, malgré son titre inférieur, et les demi-piastres boliviennes d'un titre si bas (666/1000 maximum) s'en vont même du pays. Dans la Plata comme en Europe, il ne reste plus que l'or.

La valeur donnée aux pièces d'argent étrangères n'est point assez forte pour les faire venir, et le change est devenu, dans beaucoup d'endroits, difficile. — La nouvelle monnaie de cuivre, quoique d'une évaluation supérieure à sa valeur réelle, a été très-bien acceptée, et rend de grands services pour les menus achats dans les transactions de chaque jour.

Les monnaies étrangères autorisées par la loi du 5 septembre 1855 ont été évaluées à la valeur suivante en piastres argentines et leurs fractions :

1° MONNAIE DU CHILI.

	Piastres.	Centaves
Or : Once	17	»
Fraction de l'once ; à proportion	»	»
Condor (monnaie nouvelle décimale)	10	»
Fractions du condor; à proportion	»	»
Argent : Piastre actuelle décimale	5	»
Pièce de 50 centaves	»	50
Pièce de 20 centaves	»	20
Pièce de 10 centaves	»	10
Pièce de 5 centaves	»	5

2° MONNAIES DE LA NOUVELLE-GRENADE, DE L'ÉQUATEUR, DU PÉROU, DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET DU MEXIQUE.

Même valeur que la monnaie de la Rioja pour l'or et pour l'argent.

3° MONNAIES DU BRÉSIL.

	Piastres.	Centaves.
Or : Pièce de 20,000 reis	10	»
Pièce de 10,000 reis	5	»
Pièce de 5,000 reis	2	50
Argent : Piastre forte, ou pièce de 2,000 réis	1	6
Fraction de la piastre brésilienne, à proportion	»	»

4° MONNAIES DU NORD-AMÉRIQUE.

Or : Aigle de 10 dollars	10	»
Demi-aigle de 5 dollars	5	»
Quart d'aigle de 2 1/2 dollars	2	50
Un dollar	1	»
Argent : Un dollar	1	6
Fractions du dollar, à proportion	»	»

5° MONNAIES DE FRANCE, BELGIQUE ET SARDAIGNE.

Or : Pièce de 40 francs	8	»
Pièce de 20 francs	4	»
Pièce de 10 francs	2	»
Pièce de 5 francs	1	»
Argent : Même valeur que pour la monnaie chilienne	»	»

6° MONNAIE ANGLAISE.

Or : Livre sterling	5	»
Demi-livre	2	50

7° MONNAIE ESPAGNOLE.

Or : Once	17	»
Fractions de l'once, à proportion	»	»
Argent : La piastre forte ou duro	1	6
Fractions de la piastre, à proportion	»	» (1)

(1) La valeur intrinsèque des monnaies des principaux pays qui sont en relations d'affaires avec la Plata, comparée à la valeur des espèces d'or et d'argent en France, est la suivante :

FRANCE.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs
Or : Pièce de 100 francs	32,25	900	100 »
Pièce de 50 francs	16,12		50 »
Pièce de 40 francs (on la retire aujourd'hui de la circulation)	12,90		40 »
Pièce de 20 francs	6,45		20 »
Pièce de 10 francs	3,22		10 »
Pièce de 5 francs	1,61		5 »

Cette évaluation prescrite par la loi éprouve des variations dans les transactions commerciales. Elle est un peu trop faible pour l'or fran-

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Argent : Pièce de 5 francs	25,00	900	5 »
Pièce de 2 francs	10,00		2 »
Pièce de 1 franc	5,00		1 »
Pièce de 50 centimes	2,50		» 50
Pièce de 20 centimes	1,00		» 20
Bronze : Pièce de 10 centimes	10,00		» 10
Pièce de 5 centimes	5,00		» 5
Pièce de 2 centimes	2,00		» 2
Pièce de 1 centime	1,00		» 1

Le bronze de cette monnaie, qui est admirablement bien frappée, légère et par conséquent très-commode, est composé de quatre-vingt-quinze parties de cuivre, quatre d'étain et une de zinc.

ESPAGNE.

L'ancienne monnaie espagnole a pour l'or et pour l'argent la valeur que nous avons indiquée pour la monnaie argentine frappée à la Rioja. La nouvelle monnaie frappée depuis 1848 est aux 900 millièmes, c'est-à-dire au même titre que la monnaie française, mais le poids est différent. On a conservé le réal de veillon, valeur de 26 centimes, pour unité monétaire.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Or : Doublon d'Isabelle de 100 réaux	8,33	900	25 84
Argent : Piastre ou duro de 20 réaux	26,29	900	5 25
Medio-duro ou écu de 10 réaux	13,14		2 63
Peseta ou 4 réaux; pièccette	5,25		1 05
Media-peseta ou 2 réaux	2,62		» 52
Réal	1,31		» 26

BOLIVIE.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Or : Comme à la Rioja.			
Argent : Piastre ancienne	27,04	903	5 40
Pièce de 4 réaux (moneda feble)	13,55	666	2 »
Pièce de 2 réaux monnaie faible	6,80		1 »
Pièce de 1 réal	3,40		» 50
Pièce de demi-réal	1,70		» 25

CHILI.

Or et argent avant la loi du 9 janvier 1851 : comme à la Rioja. A partir de cette époque, adoption du système décimal.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Or : Condor de 10 piastres	15,25	900	50 »
Demi-condor de 5 piastres	7,62		25 »
Écu (escudo) de 2 piastres	3,05		10 »
Argent : Piastre, unité monétaire	25,00	900	5 »
50 centaves	12,50		2 50
20 centaves	5,00		1 »
10 centaves	2,50		» 50
5 centaves	1,25		» 25

çais et chilien décimal, puisque l'once d'or espagnole et surtout américaine ne vaut pas en réalité 85 francs, mais les caisses de l'état ne l'acceptent qu'à ce taux. Les monnaies étrangères qui abondent le plus aujourd'hui dans la Confédération sont les condors chiliens et les pièces d'or françaises : les premiers, parce que la Confédération vend infiniment plus au Chili qu'elle ne lui achète ; les secon-

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Cuivre : Centave	10,00	»	» 5
Demi-centave	5,00	»	» 25

NOUVELLE GRENADE.

Or et argent jusqu'à 1854 : comme à la Rioja. A partir de 1854 :

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Or : Quadruple ou once de 16 piastres	25,08	900	80 »
Condor (de 892 parties d'or, 96 d'argent, 12 de cuivre).	16,40		50 35
Argent : Piastre de 10 réaux ou 100 centaves	25,00	900	5 »
Pièce de 50 centaves	12,50		2 50
Pièce de 20 centaves	5,00		1 »
Un décime ou 10 centaves	2,50		» 50
Un demi-décime ou 5 centaves	1,25		» 25

ÉQUATEUR.

Or et argent jusqu'en 1858 : comme à la Rioja.
A partir de 1858 :

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Argent : Piastre nouvelle décimale	25,00	900	5 »

Le reste comme à la Nouvelle-Grenade.

PÉROU, CENTRE-AMÉRIQUE, MEXIQUE ET VENEZUELA.

Or et argent : comme à la Rioja.
Le Venezuela n'a pas de monnaie qui lui soit propre.

ÉTAT ORIENTAL DE L'URUGUAY.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Argent : Piastre forte de 1844, très-rare	27,04	900	5 30
Cuivre : Deux vingtains	»	»	» 10
Un vingtain	»	»	» 5
Un cuivre (*cobre*) ou demi-vingtain	»	»	025

On admet à la circulation, dans cet État (loi du 15 juin 1854), les monnaies suivantes, avec la valeur ci-indiquée en piastres courantes :

	Piastres.	Reis.
Or : Once d'or espagnole et sud-américaine à 21 carats	19	160
Demi-once	9	480
Quart d'once	4	640
Huitième d'once	2	320
Pièce brésilienne de 20,000 reis	13	160
— — de 10,000 reis	6	480
Argent : Piastre forte espagnole et sud-américaine, patacon brésilien et dollar américain	1	480
Pièce de 5 francs	1	100

Les fractions de ces monnaies : à proportion. — 100 reis valent un réal faible monnaie de compte. Le réal fort argent vaut 120 reis ou six vingtains.

des, parce que les Français, les Belges, les Suisses, les Sardes qui immigrent dans la Plata y apportent des sommes assez considérables.

Indépendamment des monnaies que nous venons de citer, il y a encore, quoique en très-petite quantité aujourd'hui, des monnaies coupées, débris soit de piastres, soit de leurs fractions. Cet argent

BRÉSIL.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Or : Pièce de 20,000 reis à 22 carats du poids de 5 oitavas ou gros (loi du 29 juillet 1849)...............	17,92	916	56 60
Pièce de 10,000 reis............................	8,96		28 30
Argent : Pièce ou patacon de 2,000 reis, poids de 7 gros 8 grains, titre de 11 deniers de fin..............	25,49		5 19
Pièce de 500 reis..............................	12,74	916	2 »
Pièce de 250 reis	6,37		1 30
Cuivre : Double vinten (vingtain) de 40 reis.	»	»	» 10
Vinten de 20 reis..............................	»	»	» 5
Papier : 1,000 reis, monnaie de compte, en moyenne...	»	»	2 50
Conto ou million de reis (500 piastres argent)	»	»	2,500 »
La valeur du papier brésilien n'est pas fixe et oscille suivant les circonstances; l'évaluation que nous donnons est la moyenne depuis vingt ans.			

ANGLETERRE.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Or : Guinée de 21 shillings..........................	8,38		26 47
Demi et quart de guinée : à proportion.............	»	917	» »
Souverain ou 20 shillings depuis 1818, c'est la livre sterling, unité monétaire anglaise....................	»		25 21
Argent : Couronne ancienne de 5 shillings............	30,07		6 16
Shilling ancien..................................	6,07	925	1 24
Couronne depuis 1818...........................	11,30		5 81
Shilling depuis 1818.	5,65		1 16

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs.
Or : Pièce californienne de 50 dollars (Fifty-dol)........	83,58		258 »
Pièce de 20 dollars ou double aigle (loi du 3 mars 1849..	33,43		103 64
Pièce de 10 dollars ou aigle..........................	16,71	900	51 82
Pièce de 5 dollars ou demi-aigle.....................	8,35		25 91
Pièce de 2 et 1/2 dollars ou quart d'aigle.............	4,17		12 95
Pièce de 1 dollar en or..............................	1,67		5 18
Argent : Dollar de 100 cents..........................	26,72		5 34
Demi-dollar ou 50 cents............................	13,36		2 67
Quart de dollar ou 25 cents.........................	6,68	900	1 33
Pièce de 10 cents.................................	2,67		» 53
Pièce de 5 cents..................................	1,33		» 26

est connu sous le nom de *plata de cruz* ou *macuquina*. Une loi du congrès l'a démonétisée et interdite dans la circulation ; elle n'a plus de valeur que comme lingot.

Voici son titre et sa valeur au kilogramme :

	Titre ancien en deniers.	Titre légal en millièmes.	Valeur au kilogr.
Piastres à colonnes avant 1772	11	917	200,71
Piastres à colonnes depuis 1772	10,20	903	198,50
Réaux coupés de Cordova	9	759	165,42
Réaux coupés boliviens	8	666	146,89

L'État oriental n'a d'autre monnaie nationale qu'un très-petit nombre de piastres fortes frappées pendant le siége de Montevideo, en 1844, et une grossière monnaie de cuivre désignée sous le nom de vingtains ; il en faut 48 pour une piastre forte. En 1854, on a monté un nouvel atelier pour faire de la monnaie d'or et d'argent, mais aucune pièce n'en est sortie encore. — Pour retenir la monnaie d'argent dans le pays, on a donné une plus-value de deux vingtains aux piastres fortes ou patacons, qui valent ainsi 10 réaux au lieu de 9 6/10 qu'elles valaient auparavant.

La piastre orientale est une monnaie de compte qui vaut 4 fr. 40.

Au Paraguay on a également donné une plus-value considérable à la piastre forte : 10 réaux forts au lieu de 8, de sorte qu'en 1856 l'once d'or ne valait que 12 piastres fortes et 8 réaux : aussi, de toute la Plata, le Paraguay était-il le seul pays qui eût conservé de la vieille monnaie d'argent espagnole.

La monnaie bolivienne de bas aloi qui a infesté la Confédération, et qui cependant est acceptée généralement au taux de 17 piastres à l'once d'or, se compose de pièces de 4 réaux fort mal frappées, et

ALLEMAGNE.

	Poids légal en gram.	Titre légal en millièmes.	Valeur en francs
Argent : Marc-banco de Hambourg de 16 shillings : monnaie de compte	»	»	1 85
Marc courant de Hambourg	9,16	750	1 50
Florin de Bavière ; convention de 1838	10,60	900	2 12
Florin d'Autriche	14,03	833	2 60
Thaler de Brême ; convention de 1838	22,27	750	3 71
Thaler de Prusse, id.	22,27	750	3 71

Les autres pays n'ont que peu de relations avec la Plata, et l'état comparatif de leur système monétaire est ici sans objet. — Ces évaluations sont tirées, partie de l'*Annuaire du Bureau des longitudes pour* 1860, partie de nos propres recherches et observations.

dont un bon nombre proviennent d'un faux monnayage exécuté, dit-on, dans l'Amérique du Nord. Tel était cependant le besoin d'un signe représentatif des échanges dans les provinces intérieures que cette monnaie y a afflué en quantité considérable et y a cours partout, excepté dans les administrations fédérales. — On ne la reçoit ni dans la Bande-Orientale ni au Paraguay ; sa valeur comme équivalent à celle des onces est flottante, car celles-ci ont été payées au Rosario jusqu'à 37 et même 38 demi-piastres boliviennes.

La restauration des hôtels des monnaies de la Rioja et de Cordova permettrait d'employer directement l'or et l'argent qui proviennent des mines de la Confédération, mais ces établissements auraient besoin d'une réorganisation complète, qui ne laisserait pas que d'exiger des dépenses sérieuses. Grâce à l'affluence des monnaies d'or étrangères, cette mesure n'est pas encore urgente. Dans le cas où elle serait exécutée, le gouvernement argentin adopterait le système décimal du Chili, qui n'est autre chose que la monnaie française sous un autre nom. Les centièmes (*centavos*), fractions de la piastre (5 fr.) qui reste comme unité monétaire, y répondent à 5 centimes ; on n'a point de signe représentatif des échanges au-dessous de cette valeur. Il en est de même dans la Confédération argentine. — Quant à évaluer la somme de métallique en circulation dans la Plata, cela est de toute impossibilité. Cette quantité est assez considérable dans la province de Buénos-Ayres, la Bande-Orientale, qui sont les points où le commerce est le plus actif. Peut-être serait-ce de l'exagération que de le porter à 50 millions de francs, ce qui ferait près de 6 piastres fortes ou 30 francs par habitant du bassin de la Plata. — On assure que l'encaisse métallique du gouvernement paraguayen est énorme, l'administration de M. Lopez monopolisant presque toutes les affaires du pays.

La Bande-Orientale est cependant aujourd'hui le pays où le métallique est le plus abondant, car la province de Buénos-Ayres emploie principalement le papier-monnaie pour la circulation locale.

MONNAIE DE PAPIER.

Le *Statut du crédit public* édicté par la loi du Congrès national constituant, le 9 décembre 1853, avait autorisé la fondation d'une banque nationale avec privilége d'émettre jusqu'à 6 millions de piastres en billets. — Cette banque fut installée le 3 février 1854 dans la ville capitale de Parana, et mit successivement en circulation

1,678,213 piastres jusqu'au 2 décembre de la même année, époque à laquelle le Congrès décida sa suppression et le retrait des billets qu'elle avait émis. Malgré sa pénurie financière, le gouvernement argentin supporta héroïquement la crise provoquée par la défaveur avec laquelle ce papier avait été accueilli et la nécessité de son retrait. La loi du 2 décembre déclara en même temps que les billets seraient reçus dans toutes les administrations des douanes pour leur valeur écrite, mais seulement en payement d'un tiers des droits, les deux autres tiers devant être soldés en métallique, et cette mesure sauvegarda tous les intérêts. Le papier émis reprit aussitôt sa valeur et rentra rapidement au pair. Au 1er janvier 1855 il n'y avait déjà plus en circulation que 250,000 piastres environ, qui furent amorties dans le courant de l'année suivante, en sorte qu'il ne reste plus rien aujourd'hui de ce papier.

Une banque particulière, la banque Maua, du nom du banquier brésilien qui l'a fondée, a été établie au Rosario; ses billets sont acceptés au pair dans les douanes nationales. Les opérations que cette banque a faites jusqu'à présent sont réduites et marquées au coin de la prudence la plus méticuleuse : aussi inspire-t-elle une grande confiance.

Il n'y a donc d'autre papier monnaie en circulation que celui des provinces de Buénos-Ayres et de Corrientes, et encore, jusqu'au décret du 21 juin 1860, ces deux papiers étaient-ils exclusivement provinciaux. Ce décret permet l'acceptation de celui de Buénos-Ayres aux douanes nationales.

Monnaie de papier de Buénos-Ayres. — L'origine de ce papier est déjà ancienne, puisqu'elle remonte à 1822, époque à laquelle on créa dans cette ville une banque d'escompte provinciale. Elle s'établit à l'aide des principaux capitalistes du pays qui obtinrent du gouvernement un privilége de vingt années pour l'émission de leurs billets. — Le capital était d'un million de piastres fortes, les billets étaient acceptés au pair du métallique. — Cette banque administrée par un conseil nommé par les actionnaires eux-mêmes était complétement en dehors du gouvernement, comme la banque Maua, par exemple, l'est aujourd'hui au Rosario : jusqu'en 1825, elle fonctionna sans encombre, et ses billets en étaient venus à être la principale monnaie en circulation dans la province.

A cette époque le gouvernement de la République, qui cherchait à se centraliser dans Buénos-Ayres à l'aide du congrès constituant

qui y avait été réuni, voulut étendre la circulation de ces billets au reste du pays. En conséquence, il sollicita du congrès la conversion de cette banque privée en banque nationale au capital nominal de 10 millions de piastres; il devait y contribuer pour 3 millions. Le congrès y consentit et l'argent fut remis. Cette somme, jointe au premier million versé par les actionnaires et à un autre qui fut payé à nouveau par des particuliers, forma 5 millions de piastres métalliques à peu près, et des billets portèrent le chiffre total aux 10 millions autorisés par le congrès.

Bientôt, malheureusement, le gouvernement obligé à des frais considérables par la réunion du congrès et ses tentatives d'organisation unitaire, puis par la guerre avec le Brésil, réclamant sans cesse de nouvelles avances, aux conditions qu'il fixait lui-même, la banque fut graduellement entraînée à émettre du papier tout à fait en disproportion avec sa réserve métallique. Les billets cessèrent alors d'être au pair. On crut remédier à cette baisse par des mesures législatives, qui assignèrent à ces billets une valeur équivalente à leur taux nominal et un cours forcé, le remboursement en argent n'étant plus exigible de la banque. Cette mesure, loin de relever la valeur du papier, ne fit que l'abaisser davantage : la piastre tomba rapidement au quart de sa valeur primitive ; elle était à ce taux au moment de la paix avec le Brésil, en 1828. — Une cause particulière l'avait empêchée de tomber plus bas, c'était l'emprunt anglais, lequel, au taux nominal de 1 million sterling à 6 pour 100 d'intérêt annuel, avait été contracté à 60 pour 100 effectifs, et avait mis par conséquent 3 millions de *piastres fortes dans les coffres de* l'État, c'est-à-dire les 3 millions qui avaient servi à augmenter l'encaisse métallique de la banque.

Le papier, qui s'était relevé à la moitié de sa valeur écrite après la paix avec le Brésil, retomba promptement et continua de baisser pendant la première période de la guerre des Unitaires et des Fédéraux, de 1829 à 1832, et ne se releva guère sous la longue administration du général Rosas. — Ses difficultés avec la France, de 1838 à 1840, qui entraînèrent un blocus de deux ans et demi, en coupant court aux entrées de douanes, obligèrent à de nouvelles émissions. Pendant cette période, l'once d'or, devenue la véritable unité monétaire de Buénos-Ayres, monta jusqu'à 400 piastres-papier, c'est-à-dire qu'il fallait 25 piastres courantes pour représenter une piastre métallique. Après la levée du blocus en 1840, les valeurs remontèrent, elles continuèrent à gagner pendant le siége de Montevideo,

puisqu'en février 1845 l'once n'était plus qu'à 198. A cette époque, la totalité du papier restant en circulation se montait à 48 millions de piastres.

Le blocus anglo-français, déclaré au mois de septembre de cette même année, fit de nouveau baisser la valeur de la monnaie courante. En même temps Rosas fit émettre mensuellement 2,300,000 piastres, et cette émission se continua jusqu'à sa disparition de la scène politique; elle fut même augmentée brusquement de 10,300,000 d'un seul coup, par décret du 16 janvier 1852, quinze jours avant la bataille de Monte-Caseros. A cette époque il y en avait près de 123 millions d'émises depuis 1825.

Pendant les événements de 1853, le gouvernement, alors dissident, de Buénos-Ayres, émit de nouvelles sommes évaluées à 50 millions; il en émit encore en 1857, puis en 1859, de sorte qu'en 1860 la totalité des sommes émises depuis le principe doit dépasser 400 millions. Il est vrai que tout n'est pas resté dans la circulation, qu'un bon nombre de billets ont été retirés par les soins de la caisse d'amortissement et brûlés, et que, par sa nature même, ce signe représentatif de tous les échanges grands ou petits se détruit et se perd facilement, de sorte que de lui-même le nombre des billets diminue chaque année.

Au 1er mai 1852, un état officiel portait à 132,815,200 piastres-papier les sommes qui restaient en circulation. Avec les émissions nouvelles, et en déduisant les pertes, au 1er janvier 1860, cette somme devait probablement monter à 200 millions.

Quant à la liquidation de l'ancienne banque, elle est indéfiniment suspendue; mais, grâce au fonds d'amortissement qui a été soigneusement réservé et bien conduit, tous les fondateurs ont été désintéressés, et il ne reste plus que quelques crédits dus à d'anciennes institutions religieuses et dont les intérêts sont servis régulièrement.

Aujourd'hui la piastre-papier de Buénos-Ayres vaut en moyenne 25 centimes, puisqu'il en faut 21 pour une piastre forte. — Les oscillations de sa valeur ont marché à peu près selon l'échelle suivante :

	Piastre forte.	Piastre-papier.
1822. — Époque de la fondation de la banque comme simple institution de commerce gérée par des particuliers	1	1
1825. — Absorption de la banque par l'État	1	1
1826. — Guerre contre le Brésil	1	3
1827. — Continuation de la guerre contre le Brésil. Blocus	1	4

1828. — Paix avec le Brésil	1	2
1829. — Guerre des unitaires et des fédéraux	1	6
1830-1832. — Première administration de Rosas	1	7
1833-1837. — Administrations Balcarce et Rosas	1	8
1838-1840. — Blocus français	1	de 20 à 25
1841-1843. — Guerre contre Montevideo	1	18
1844. — Siége de Montevideo	1	15
1845. — Premiers mois	1	12
1845. — Derniers mois. Blocus anglo-français	1	25
1846-1848. — Blocus anglo-français	1	de 20 à 25
1849-1851. — Continuation du siége de Montevideo	1	20
1852-1859. — Dissidence avec les provinces	1	21

On voit que depuis 1838, c'est-à-dire depuis vingt-trois années, la valeur moyenne de la piastre courante, sauf quelques courtes oscillations dépendant des événements politiques, a été à peu près la même, 20 en moyenne, pour une piastre argent. — Cette monnaie, qui est la seule de la province de Buénos-Ayres, n'est garantie que par son gouvernement, mais elle y est acceptée partout sans aucune défaveur, car son usage depuis de longues années est passé en habitude. Rien de plus facile d'ailleurs que de la remplacer par du métallique au cours du jour. La valeur de ces billets va depuis 1,000 jusqu'à 1 piastre et même 1 réal. — Une petite monnaie de cuivre d'infime valeur sert aux plus menus échanges.

Les oscillations de la monnaie courante (*moneda corriente*) dans les temps ordinaires, considérées comme valeurs de bourse, donnent lieu à des spéculations très-ardentes, où les uns font fortune pendant que d'autres se ruinent. Quant au public, il ne s'aperçoit guère des oscillations de cette nature, le prix des denrées et des marchandises d'un usage journalier n'en étant que fort peu affecté.

Par le décret du 20 juin 1860, le gouvernement fédéral ayant autorisé l'acceptation du papier de Buénos-Ayres, au cours du jour, dans les douanes nationales, cette valeur actuelle, qui s'est soutenue dans des circonstances très-difficiles, ne périclitera pas, et cette mesure conciliante facilitera beaucoup les transactions de Buénos-Ayres avec les provinces.

Monnaie de papier de Corrientes. — La province de Corrientes a créé depuis des années une monnaie de papier qui n'a qu'un cours local. Jusqu'en 1856 sa valeur s'était soutenue à 76 piastres-papier l'once; mais, depuis cette époque, cette valeur a descendu graduellement: elle est aujourd'hui de 200 piastres environ pour une once.

Comme à Buénos-Ayres, le gouvernement provincial en est responsable. La piastre-papier de Corrientes n'est point reçue dans les douanes nationales; l'administration provinciale l'emploie dans sa caisse particulière, et elle est d'un usage courant non-seulement dans les principales villes commerçantes, mais encore dans les campagnes de la province.

Le Paraguay a un papier qui est au pair du métallique, sa quantité n'était que de 200,000 piastres fortes en 1856. Il n'a guère cours d'ailleurs qu'à l'Assomption.

La Bande-Orientale n'a que de la monnaie métallique, toute tentative de la part de l'État d'introduire une monnaie de papier, étant frappée d'avance d'une réprobation universelle. Une banque particulière est établie à Montevideo; ses billets sont au pair.

LIVRE XII.

VOIES DE COMMUNICATION.

CHAPITRE Ier.

Origine et formation des routes sur le territoire argentin.

La plupart des villes du bassin de la Plata furent fondées dans le premier siècle de l'occupation espagnole. Les distances qui séparaient ces centres de populations n'étaient rien pour l'énergie de la race conquérante, qui semblait alors se jouer des difficultés du désert. Bientôt l'introduction du cheval, de l'âne et du mulet, la reproduction rapide et immense de ces animaux, permirent aux habitants de plonger plus avant dans ces solitudes et de franchir en une journée les *travesias* (déserts arides et sans eau) de 20 et 30 lieues avec la même monture. — La configuration du pays se prêtait d'ailleurs à ces courses ardentes. De l'embouchure de la Plata au pied des Andes on n'avait à traverser qu'une plaine à peu près absolue, coupée à peine par quelques rivières ; la Pampasie n'offrait qu'une nappe herbeuse pareille à un océan solidifié.

Dans la région du littoral, les grands fleuves Parana et Uruguay servirent de chemin, et les premiers établissements se formèrent sur leurs rives. — Nous l'avons déjà dit, les Espagnols de la découverte, véritables hommes de fer, n'hésitaient pas à se lancer, avec une incroyable insouciance, au milieu de contrées absolument inconnues, peuplées seulement de hordes ennemies, et on les vit ainsi s'ouvrir des routes que leurs descendants ont oubliées, ou qu'ils n'ont osé maintenir. Tels Irala, Alvar-Nuñez, Rojas, Melgarejo, Cacerès et tant d'autres, allaient directement, des rivages de Sainte-Catherine à l'Assomption, par les forêts vierges qui bordent les rives de l'Iguazu,

du Parana et de leurs nombreux affluents ; ils franchissaient ces fleuves dans de frêles canots, et semaient toute la contrée de colonies placées hardiment au milieu des tribus indiennes. — Au nord, on les voyait partir des lacs voisins des marais de Xarayes et gagner directement le Pérou à travers le Chaco immense, malgré ses bois, ses marécages et ses belliqueux habitants. Ils franchissaient par cent endroits les plateaux glacés des Andes et s'établissaient dans leurs vallées ou sur leurs versants, à la limite du désert brûlant des salines où ils ne craignaient pas même de s'aventurer.

Les routes ou plutôt les sentiers tracés par ces conquérants intrépides, ont été, en partie, suivis par leurs successeurs ; l'usage a maintenu les principaux, et jusqu'à présent ils sont restés tels que les premiers voyageurs les ont faits, c'est-à-dire signalés seulement par les pas des chevaux et des mules ou les roues des pesants chariots. — Jusqu'à ces derniers temps, on a voyagé dans la Confédération argentine à l'aide des mêmes moyens qu'au seizième siècle. Le cheval pour le voyageur isolé, les caravanes de mulets ou de charrettes à bœufs pour le marchand, tels furent pendant trois siècles les seuls moyens de transport à travers une moitié de continent. Les voyages étaient d'une durée effrayante ; le cavalier seul, avec un léger bagage, pouvait franchir la Pampa avec quelque rapidité. Dans le courant du dix-septième siècle, l'organisation des postes sur les deux voies principales du Pérou et du Chili, institution excellente maintenue jusque aujourd'hui à travers les révolutions et les guerres, permit une communication plus prompte entre ces points si éloignés de l'empire hispano-américain. Ce système s'étendit de Buénos-Ayres à Caracas sur une longueur de 2,000 lieues, et fonctionne encore à cette heure.

Alors on portait tout avec soi, son lit, ses vivres, sa tente, car il fallait bivouaquer au milieu de la plaine. Le plus souvent le voyageur se contentait de la selle de son cheval pour oreiller et de ses *jergas* pour couverture ; la selle platéenne (*recado*) était d'ailleurs organisée pour servir de lit au besoin. Le cavalier, muni d'un guide (*baqueano*) et accompagné d'une faible escorte, galopait tout un jour, changeant de chevaux aux postes établies, ou conduisant avec lui une troupe de ces animaux qu'il montait tour à tour dans la route. S'il se présentait une rivière, il la passait à gué ; si elle était trop profonde, à la nage ou dans un bateau improvisé (*pelota*).

Pelota. — Ce bateau consistait simplement en un cuir de bœuf dont on relevait les bords à l'aide d'une corde passée dans des œil-

lets ouverts au couteau, et formant ainsi une sorte de coupe. On le remplaçait au besoin par les *caronas*, pièces de cuir cru ou tanné qui se placent sous le *recado* (selle). On mettait le bagage dans cette étrange embarcation, et un nageur, prenant un bout de la corde dans ses dents, l'entraînait avec lui de l'autre côté. Le voyageur s'y installait à son tour, et on le passait de la même manière. — Cette façon de traverser les rivières était naturellement périlleuse, et plus d'un accident, quelquefois mortel, en était la suite ; mais tout campagnard argentin la connaissait et n'hésitait pas à la mettre en pratique. Lorsqu'une crue subite avait gonflé les eaux et qu'une manœuvre pareille était trop difficile et trop périlleuse à cause du courant, on attendait paisiblement que la rivière eût baissé et devînt accessible ; ou bien l'on faisait un immense détour pour aller chercher en amont un gué plus commode. — On raconte que sur le Rio-Dulce, près de Santiago-del-Estero, les femmes, excellentes nageuses, avaient le monopole de cette singulière industrie, c'est-à-dire de la remorque des pelotas. — On faisait de même au gué du Rio-Juramento, à la poste du *pasage*, avant qu'on y eût établi des barques.

Quant aux charrettes, elles attendaient la saison des basses eaux pour tenter le passage des rivières, et les franchissaient alors, à grands renforts de bœufs et de chevaux. — Les troupes de mulets chargés passaient également à gué.

Passage des bois (*picada*). — Le passage au travers des bois se faisait en suivant les étroits sentiers pratiqués autrefois par les Indiens, qui y marchent à la file les uns des autres et se contentent du passage pour une seule personne ; d'où leur habitude, même en plaine, de marcher ainsi. On se contentait de les élargir en abattant à la hache les arbres à droite et à gauche ; en d'autres endroits on s'y frayait de la même manière une route nouvelle en se dirigeant à la boussole.

Routes de la Cordillère. — Les chemins de la Cordillère des Andes furent ouverts sur l'indication des Indiens Quichuas, qui habitaient leurs versants ; ces sentiers présentèrent moins de difficultés que ceux qu'il fallait s'ouvrir au travers des forêts. Dans ces montagnes peu escarpées à larges plateaux, on n'avait à redouter que le froid et les tempêtes ; le passage dans la saison favorable, avec des vivres suffisants, offrait en réalité peu de danger.

Les Argentins d'aujourd'hui ont conservé de leurs pères une hardiesse remarquable et surtout un grand mépris des commodi-

tés de la vie dans les voyages. Ils se lancent sans hésiter au milieu de la campagne sans savoir s'ils trouveront des vivres et un abri. L'aliment le plus simple leur suffit en route ; ils supportent la faim et la soif tout un jour, et même davantage, sans jamais s'impatienter ni se plaindre. Cette énergie se retrouve aussi bien chez l'homme des villes que chez l'homme de la campagne, et l'étranger qui voyage comme eux finit, à son tour, par l'acquérir. On dirait qu'au milieu d'une nature immense et austère, la force et l'intelligence de l'homme grandissent instinctivement en face des obstacles à surmonter.

Un sens nouveau, en effet, se développe chez l'homme habitué à parcourir ainsi de vastes espaces, c'est celui de la mémoire des lieux et de l'appréciation des distances. Là où l'œil d'un Européen ne voit qu'un désert sans limite, un bois immense, où il lui serait impossible de reconnaître la moindre trace de pas humains, l'Argentin sait trouver des indices qui le conduisent par le plus court chemin à la source, au ruisseau, au bivouac qu'il désire. Il pourra plus tard vous décrire minutieusement une route par laquelle il n'est passé qu'une fois, vous en signaler les aiguades, les haltes, les descentes ou les montées. Nous avons été plusieurs fois à même de vérifier, de notre personne, des itinéraires qui nous avaient été donnés de mémoire par des habitants, et toujours nous avons été étonné de leur extraordinaire exactitude.

Cette science du terrain, cette mémoire des lieux, caractérisent surtout certains hommes de la campagne, qui connaissent, pour ainsi dire, mètre par mètre des milliers de lieues carrées, et peuvent s'y guider à toute heure, autant par l'inspection du sol, assure-t-on, que par la senteur et le goût des plantes qu'il produit. Les chefs de partisans les plus célèbres qui ont figuré dans les guerres de la Plata étaient regardés comme les premiers *baqueanos* (guides) du pays. Le général Fructuoso Rivera surtout, le héros populaire de la Bande-Orientale, était fameux par sa connaissance profonde de tout le terrain compris entre l'Uruguay et l'Océan, et cette science lui permit pendant de longues années de lutter sans désavantage avec une poignée de monde, tantôt contre les armées du Brésil, tantôt contre celles de Rosas et de ses lieutenants.

Le *baqueano*, le guide dans le désert, est un type argentin peint avec beaucoup de vérité et d'élégance par D. Domingo Sarmiento (1),

(1) *Quiroga, ou Civilisation et barbarie,* par Domingo Sarmiento, 1846. Traduit par A. Giraud ; Paris, 1851.

dont l'enthousiasme, un peu poétique, célèbre les incroyables facultés dont nous avons essayé de donner une idée. Mais ces facultés sont encore plus développées chez l'Indien que chez le blanc. Le professeur Amédée Jacques, qui a accompagné l'expédition de la Commission du Watervich au Chaco, à la fin de 1855, ne peut assez admirer « cet instinct de pigeon voyageur qui guide les sauvages dans « leurs incursions lointaines, aussi sûrement que la carte et la boussole conduisent le navire le mieux gouverné. Nous mettrions au « défi le plus savant ingénieur de l'Europe de rien trouver à cor- « riger à l'irréprochable ligne qu'ont tracées leurs incursions. Une « étrange coutume prouve du reste qu'ils sentent eux-mêmes que la « réflexion n'est pour rien dans leur habileté. Quand ils peuvent sai- « sir je ne sais quel oiseau qui crie la nuit (sans doute l'urua), ils « lui arrachent l'œil et le gardent avec eux pour se donner ce qu'en « français, très-vulgairement, on appellerait *bon nez* » (1).

Le baqueano argentin conduit le voyageur où il veut et comme il veut; son coup d'œil est infaillible, il sait vous dire à quelle hauteur sera le soleil quand vous arriverez à la couchée, si le pâturage sera abondant pour vos bestiaux, si l'eau sera pure. Impassible et silencieux, il s'avance devant vous au galop de son cheval ou à la marche allongée de sa mule, il évente de loin les voyageurs, les groupes d'Indiens, et reconnaît à des distances énormes si ce sont des amis ou des ennemis. Le soir il est habile à remiser les montures, de manière qu'elles ne s'écartent point et se refassent amplement des fatigues de la journée. Au besoin, il préparera votre maigre souper et se contentera avec reconnaissance d'un peu de viande et d'une galette de biscuit que vous vous empresserez de lui offrir.

Comme complément de cette mémoire des lieux, l'Argentin a un talent remarquable pour suivre les pistes (*rastro*) de telle personne ou de tel animal. Qu'un bœuf, qu'un cheval, qu'une mule s'enfuient effrayés, il saura reconnaître leurs traces et les atteindra, fût-il même à pied; perdez un objet dans la route, même en vous écartant du chemin suivi, et il le retrouvera sans peine. On cite surtout les habitants de la province de la Rioja et ceux du Paraguay comme excellents dépisteurs (*rastreador*, *rastreadores*). Quelques-uns font de véritables tours de force en ce genre, et nous en avons été témoin. D'ailleurs tous les campagnards argentins ont ce talent: de même

(1) *Excursion au Rio-Salado et dans le Chaco*, par Amédée Jacques. Extrait de la *Revue de Paris* des 1er et 15 mars 1857, page 39.

qu'au milieu d'une troupe de plusieurs centaines de chevaux et de bœufs, ils sauront reconnaître l'animal qui leur appartient; ainsi, dans les pampas herbeuses, dans les bois clair-semés ou touffus, où chemins et sentiers à peine visibles se croisent en tous sens, ils sauront suivre ses traces et les distinguer au milieu de mille, savoir s'il est seul ou accompagné, chargé ou non, attelé à une voiture ou libre, s'il vient de boire, s'il est à jeun. Leur sagacité, leur logique pour analyser des signes imperceptibles pour d'autres que pour eux, vous jetteront dans une sorte de stupeur.

Ces qualités, nées des besoins de se diriger au milieu d'un pays immense privé de population, étaient nécessaires pour en permettre le parcours. L'homme s'y est façonné en raison du milieu dans lequel il était obligé de vivre.

Jusqu'en 1853 il n'y eut ni ponts ni bacs sur aucune rivière, et l'on dut voyager à l'aide des moyens et dans les conditions dont nous avons parlé plus haut. C'est encore maintenant la pratique suivie partout où manquent ces moyens de passage. Heureusement que depuis on a multiplié les barques et les bacs, construit quelques ponts, augmenté le nombre des postes, commencé enfin d'une manière sérieuse l'amélioration des routes argentines.

CHAPITRE II.

Voies principales de communication.

La configuration du pays en grandes plaines sillonnées de rares ruisseaux, dans la partie pampéenne, rempli de bois maigres et clair-semés dans la plaine intérieure, entre le massif central et les Andes, n'offre de difficultés réelles aux transports que quelques rivières, et nous venons de voir comment on les traversait. — La région située entre les deux fleuves Parana et Uruguay, coupée de nombreux cours d'eau, était moins favorable au roulage, mais elle avait les deux grandes voies fluviales qui la desservaient, et ce ne fut d'ailleurs pas là que s'établit le système de caravanes qui mit en contact le Chili et le Pérou avec les rives de la Plata. On s'y occupait exclusivement du bétail, et l'exportation de ses produits se faisait par eau.

Dans l'intérieur, il fallut nécessairement avoir recours à la voie terrestre, et c'est ainsi que les marchandises du Pérou arrivèrent à Buénos-Ayres pendant tout le courant du dix-septième siècle, puisque la prohibition du commerce direct par mer obligeait toute marchandise européenne à venir exclusivement par cette voie. (Voyez page 493.)

Alors tous les colis arrivés d'Europe dans les ports du Pérou devaient être chargés à dos de mulets et expédiés par la Cordillère jusqu'à Potosi, qui devenait le dépôt général, d'autant plus qu'à cette époque, par suite de l'importance de ses mines, cette ville concentrait toutes les affaires. De là, on les envoyait, toujours par troupes de mulets, à Jujuy, à Salta et enfin à Tucuman, où commençait la grande plaine et où l'on prenait des charrettes qui les transportaient à Cordova et à Buénos-Ayres; c'était presque 1,000 lieues par voie terrestre, puisque l'on comptait 192 lieues de Buénos-Ayres à Cordova, 160 de Buénos-Ayres à Tucuman, 92 de Tucuman à Salta, 125 de Salta à Potosi, et 410 de ce point à Lima. (Voyez l'Itinéraire général de la Confédération, t. III.)

Cette voie, malgré sa longueur, fut donc très-fréquentée; les provinces de la Plata dépendant administrativement du vice-roi de Lima et de l'audience de Charcas, il fallut nécessairement que tout passât par ce chemin. De bonne heure on y établit le système de postes suivi jusqu'à présent, et les villes situées sur cette route se peuplèrent graduellement. Tout le pays au nord de Cordova n'avait guère de relations qu'avec le Pérou: ce fut seulement lors de l'établissement de la vice-royauté de la Plata, en 1776, que le courant se détourna du côté de Buénos-Ayres, voie plus naturelle, puisque, pour communiquer avec l'Europe, on n'avait plus l'interminable barrière des Andes à traverser.

Route du Chili. — Le commerce avec le Chili jusqu'en 1776 était peu de chose, quoique la province de Cuyo, composée des trois divisions actuelles de Mendoza, San-Juan et San-Luis, fît partie de ce royaume. Il prit de l'importance à cette époque; on améliora la route de la Cordillère, et l'on y construisit les huttes de refuge (*casuchas*), qui existent encore à l'heure actuelle et ont rendu tant de services aux voyageurs. Ces réduits, de quatre mètres en tout sens, sont bâtis en briques; pour les empêcher d'être enterrés dans les neiges, on les a élevés de trois mètres sur le sol environnant, et l'on y arrive par un escalier extérieur; une douzaine de personnes peuvent s'y

abriter. C'est le seul point de toute la chaîne des Andes, du 22[e] au 36[e] degré, où le gouvernement espagnol en ait fait construire.

En même temps que l'on améliorait le passage de la Cordillère, on assurait la sécurité de la frontière du sud par la ligne de forts, reprise dans ces derniers temps (voyez page 204), et toutes les postes de ce chemin s'entouraient de haies de cactus pour servir de fortification contre les Indiens. Grâce à ces précautions, la route, de Buénos-Ayres à Rio-Cuarto, à San-Luis et à Mendoza, put être maintenue, même pendant les plus mauvais temps de la guerre civile, et lorsque les barbares profitaient des dissensions des chrétiens pour piller leurs frontières.

On songea même à ouvrir un chemin plus direct de Buénos-Ayres au Chili, en passant à travers le territoire des Indiens et en allant gagner le pas d'Antuco. C'est dans ce but qu'en 1804, sous le vice-roi Sobre-Monte, Luis de la Cruz fit ce remarquable voyage dont l'itinéraire a été conservé, et qui prouve la facilité d'ouvrir une voie directe courte et commode, du principal port de la Plata à la Cordillère.

La route ancienne du Chili allait de Buénos-Ayres à la Esquina, dans le voisinage du Rosario, en passant par les parties les plus peuplées de la province, pour éviter le voisinage des Indiens. Elle longeait ensuite le Rio-Tercero jusqu'à l'Esquina de Medrano, où elle se séparait de la route de Cordova qui continuait vers le nord, et se dirigeait vers Rio-Cuarto; elle gagnait de là Achiras, San-José del Morro, San-Luis et Mendoza, et, de ce point, s'enfonçait dans la Cordillère par la quebrada des Paramillos et la vallée d'Uspallata. (Voyez tome I, page 198.) — Cette route est encore celle que l'on suit aujourd'hui, les postes n'étant point encore établies sur la voie nouvelle dont l'ingénieur de Laberge a tracé le trajet, et qui réduit à 755 kilomètres une distance évaluée aujourd'hui à 244 lieues (de 5,000 vares, — 4,200 mètres) de Rosario à Mendoza (1).

La route du Chili est très-fréquentée, d'autant plus que les soixante premières lieues, à partir du Rosario, en sont communes avec celle de Cordova. Les troupes de charrettes ne trouvent d'obstacle qu'au Rio-Saladillo, qui est le même que le Rio-Cuarto, et va se jeter, une lieue plus loin que le passage habituel, dans le Rio-Tercero; on le franchit toujours à gué; les crues qui n'ont d'autre origine que des pluies lo-

(1) *Informe sobre un camino carril mas recto de Mendoza al Rosario*, avec carte à l'échelle d'un cent-quatre-vingt-millième.— Parana, 1857.

cales sont de courte durée. Si la rivière est trop haute, on attend qu'elle ait baissé. La diligence et les voitures légères passent sur un bac nouvellement établi. — L'autre rivière, quelquefois difficile à traverser, est le Desaguadero, qui sépare la province de Mendoza de celle de San-Luis, et reçoit les eaux des rivières de San-Juan et Mendoza. Il ne grossit que l'été et se passe également à gué.

Dans toute cette route, les eaux et les pâturages sont abondants, on ne voit quelques lagunes et marais qu'aux environs de Rio-Cuarto ; à partir de ce point, on trouve des collines et un terrain pierreux qui se continue jusqu'à la ville de San-Luis ; nulle part il n'y a de difficultés réelles pour les transports, si ce n'est la longueur du chemin, qui exige dix journées pour les voitures légères menées en poste, et quarante au moins pour les pesantes charrettes du commerce. Partout on trouve quelques ressources en vivres et des habitants dans les bâtiments des postes ; on rencontre une douzaine de villages et de petites villes.

Rectification de Laberge. — Le chemin tracé par M. de Laberge suit une ligne généralement plus au nord de la route actuelle. Il passe le Rio-Desaguadero au-dessus du Salto, traverse une lagune heureusement peu profonde et dont le fond est solide, et arrive à San-Luis par la plaine boisée de ce nom. Les principaux travaux consistent à ouvrir la route à travers un bois clair-semé, et à y creuser des puits, autour desquels se grouperaient des habitations. — Cette section est de 46 lieues de 6,000 vares, ou 237 kilomètres. — De San-Luis à Rio-Cuarto, il y a 37 lieues (191 kilomètres), en passant par le bourg de San-José-del-Morro et au sud de celui d'Achiras, par des collines et des plaines ondulées, riches en pâturages et en eau. — La rivière de Rio-Cuarto, quoique large, a un fond de sable qui permet de la franchir sans difficulté. De ce point, il faut traverser la Pampa proprement dite, et quelques terrains marécageux, pour arriver au Saladillo, non loin du bourg de ce nom, qui se passe comme le Rio-Cuarto, dont il n'est que la décharge. Il serait fort utile d'y construire un pont, afin qu'un passage si fréquenté ne présentât d'obstacle en aucune saison. On touche bientôt au hameau de Cruz-Alta, situé lui-même sur les bords du Rio-Tercero.

Cette rivière fait plusieurs détours, exagérés il est vrai, sur toutes les cartes anciennes, mais qui exigent cependant que la route en suive quelque temps le cours, afin de réduire à deux le nombre des ponts à y construire, car en aucun endroit elle ne peut se passer à gué, et est presque partout navigable. La Pampa s'étend en pâtu-

rages immenses sur les deux rives qui nourrissent d'innombrables troupeaux ; cette plaine ne s'arrête qu'au Parana. — La section de Rio-Cuarto au Rosario est de 63 lieues, ou 327 kilomètres.

En dehors des ponts qu'il y aurait à faire, M. de Laberge évalue les dépenses de ce chemin à 33,000 piastres, c'est-à-dire 165,000 fr. Mais il ne s'agit point ici, bien entendu, de travaux analogues à ceux de l'Europe, mais bien du creusement de quelques puits, de trouées à la hache au milieu des bois, de l'abaissement des berges de quelques ruisseaux et rivières pour en faciliter le passage à gué, enfin de l'ouverture de quelques fossés pour l'écoulement des eaux des petites lagunes ou de flaques d'eau non permanentes sur la route. Ces travaux suffisent pour que le chemin soit praticable pour les caravanes qui peuvent ainsi passer où elles veulent à travers les champs, pourvu qu'elles connaissent une fois la direction à suivre, et qu'elles aient sur leur route l'eau et les pâturages nécessaires pour leurs bêtes de trait.

Route du Pérou. — Cette route se détache de celle du Chili à l'Esquina de Medrano, où se trouve maintenant le nouveau village de San-Juan-Bautista. Après avoir longé quelque temps le Rio-Tercero, elle le traverse au bourg de Villa-Nueva à un gué assez bon, car le fond est du sable dur ; puis elle s'engage dans une belle plaine couverte de pâturages, traversée par le Rio-Secundo, né de la Sierra de Cordova dont on aperçoit le profil bleuâtre qui ferme l'horizon à l'ouest. Le Rio-Secundo, tout à fait analogue au Tercero dans sa partie supérieure, se passe à gué comme lui. Cette plaine herbeuse, qui n'est autre chose que la Pampa, se continue jusqu'à la ville de Cordova, bâtie sur le Rio-Primero, lequel, plus rapproché des montagnes, est plus étroit, plus rapide et moins profond que les deux cours d'eau précédents.

De Cordova, la route commence à longer de belles collines au pied desquelles commencent les pampas qui s'étendent sans interruption jusqu'au Rio-Parana à l'est. A la poste de Divisaderos, à 25 lieues de cette ville, elle s'engage dans la Sierra proprement dite, dont l'altitude, au point culminant du chemin, atteint 1,000 mètres, sans que celui-ci cesse un instant d'être parfaitement carrossable. Le paysage devient aride ; on entre dans la province toujours altérée de Santiago-del-Estero. C'est là que se rencontrent les plus grandes difficultés de la route, à cause de la maigreur des pâturages et de la rareté de l'eau lorsque les sécheresses durent longtemps.

Le massif central de la Confédération, dont les deux sierras de Cordova et de San-Luis forment les reliefs principaux, se termine par les petites chaînes d'Ambargasta et de Sumampa, dont les dernières ondulations viennent mourir à quelque distance du Saladillo, déversoir du bassin des salines, et souvent grossi des eaux du Rio-Dulce. Ce fossé fangeux se passe à gué ; mais, lors des crues, en été, on y trouve un bac établi dernièrement au paso de San-Cristoval. Il serait urgent d'y construire un pont de bois, afin qu'on pût le passer en toute saison. De ce point, la plaine est continue jusqu'à la ville de Santiago-del-Estero, où l'on passe à son tour le Rio-Dulce, qui n'est pas guéable de décembre à mars. Il réclamerait donc un bac, et mieux encore un pont, travail assez considérable, car son lit a bien 80 mètres de large.

De l'autre côté de cette rivière, la route traverse des bois de haute futaie, mais peu épais; elle reprend la plaine, une fois arrivée dans la province de Tucuman, et touche à la ville de ce nom, située à un kilomètre du Rio-Sali, cours d'eau très-torrentueux en été. Les charrettes le passent rarement, car la route de Tucuman à Salta, quoique carrossable, est assez rude, et l'on aime généralement mieux y faire les transports à dos de mulet. Le terrain y présente une série de bois, de collines et de ruisseaux, très-pittoresques, sans doute, mais peu commodes pour de pesantes voitures.

A partir de Salta, il faut absolument adopter les bêtes de somme pour les transports, car l'on est tout à fait dans la montagne. Il y a 18 lieues de cette ville à Jujuy, et 53 de Jujuy à la frontière bolivienne, qui commence au ruisseau de la Quiaca, sur lequel est située la dernière poste argentine. — Il y a, de ce point au Rosario, 445 lieues et 535, soit 2,250 kilomètres, jusqu'à Buénos-Ayres.

Dans la Bolivie, excepté dans le département de Santa-Cruz de la Sierra, tous les voyages et tous les transports se font et ne peuvent se faire qu'à dos de mulet. Il en est de même dans tout le reste de la région des Andes.

Routes secondaires. — Nous avons donné le premier rang aux routes du Chili et du Pérou, parce qu'elles traversent la Confédération argentine en entier et la mettent en rapport avec ses deux principaux marchés sud-américains, le Chili et la Bolivie. Ces voies ne ressemblent en rien, d'ailleurs, aux routes européennes, et la nature en a fait tous les frais. Les ornières creusées par les roues des chariots les signalent au milieu de la Pampa; s'il se présente une fon-

drière, on se détourne ; un ruisseau débordé, on va chercher plus loin un gué convenable. Point de ponts sur les fossés fangeux, point de rigoles, pour l'écoulement des eaux. Ce n'est que depuis 1855 que l'on a songé à y faire des améliorations, et que quelques fonds ont été appliqués à cette destination.

Ces deux routes principales ne diffèrent donc en rien des routes secondaires qui relient ensemble les autres points du territoire argentin, et qui, moins fréquentées, sont réellement moins importantes. Parmi celles accessibles à toute espèce de chariots, nous citerons : — la route de Buénos-Ayres au Rosario, qui n'est, d'ailleurs, que celle du Pérou ; — celle de Rosario à Santa-Fé, qui, comme la précédente, longe le Rio-Parana ; — la route de Cordova à Rio-Cuarto, qui rejoint aussi celle du Chili, par un chemin plus court ; la route de Mendoza à San-Juan, et celle de San-Juan à San-Luis ; ces deux chemins franchissent des *travesias* de difficiles accès.

Les routes de l'ouest et du centre, c'est-à-dire de San-Juan à la Rioja et à Cordova, ne se font qu'à dos de mulet, à cause de l'impossibilité pour les bœufs de subsister dans les travesias ; les mules seules, aussi robustes que frugales, peuvent y suffire ; sans cela, il n'y aurait point d'obstacles pour les chariots. — Il en est de même du chemin de la Rioja à Catamarca. — De la ville de la Rioja, on pourrait également aller en voiture jusqu'à Cordova, en améliorant seulement quelques mauvais pas dans la chaîne de ce nom. — Des diligences ont déjà fait la route de Cordova à Catamarca, quoique aucun service régulier ne soit encore établi sur cette ligne. — La grande difficulté, dans toutes ces régions, est la *travesia* des salines, désert qui a de 15 à 25 lieues de large, et où l'on ne trouve ni un brin d'herbe ni une goutte d'eau.

Dans la province de Santiago-del-Estero, les chariots circulent partout sans interruption, même dans les sierras de Guazayan, de Sumampa et d'Ambargasta. — Il en est de même pour une partie des provinces de Tucuman et de Salta ; mais dans toute la zone voisine des Andes et dans leurs vallées, il faut employer le mulet.

Routes de Cordova au littoral. — Cordova vient d'être reliée aux rives du Parana par deux routes : l'une nouvelle, l'autre reprise depuis peu de temps. — La route nouvelle est celle ouverte de cette ville au Rosario, par D. Timoteo Gordillo. Elle réduit la distance à 80 lieues, au lieu de 113, que compte la poste ; il est vrai que ce dernier chiffre est exagéré, et que par la route ordinaire il n'y en a

en réalité que 95, mais c'est toujours une réduction de près d'un sixième sur la distance totale. — Cette voie, qui a permis de franchir cette distance en deux jours et demi, se dirige en droite ligne de Rosario sur Cordova, à travers une pampa déserte encore, mais couverte de magnifiques pâturages. Elle passe le Carcaraña (Rio-Tercero) sur un bac, puis l'Arroyo de las Tortugas sur un pont de bois récemment construit, le Rio-Secundo à gué, et touche à Cordova, en suivant à peu près, dans tout ce trajet, le tracé du chemin de fer de Sir-Allan Campbell, dont nous parlerons tout à l'heure.

M. Gordillo a établi des postes avec les relais nécessaires sur cette route ; il a creusé des puits, bâti des cases pour les voyageurs. Il a ouvert ce désert fertile à l'activité des éleveurs de bestiaux, qui craignaient de le fréquenter à cause des Indiens; aussi des estancias ont-elles commencé à s'y organiser. Pour compléter son œuvre, il y a installé un service de diligences, puis un système de chariots légers, traînés par des mules, qui permettent aux marchandises d'arriver en six jours du centre de la Confédération argentine au Rosario. Ce double service va se relier incessamment à ceux qui doivent être établis pour Rio-Cuarto, San-Luis et Mendoza.

Route de Cordova à Santa-Fé. — Cette route était fréquentée du temps de la domination espagnole; elle fut abandonnée pendant les guerres civiles, à cause des incursions des Indiens du nord, qui, passant à leur guise le Rio-Salado, poussaient leurs courses jusqu'à l'Arroyo de las Tortugas et aux environs de la Esquina. — A partir du Saucé, village à 10 lieues ouest de Santa-Fé, le pays est désert jusqu'au fort du Tio, qui appartient à la province de Cordova. C'est une traversée de 30 lieues à travers une pampa déserte analogue à celle que traverse la route Gordillo, que nous venons de décrire; mais il commence aussi à s'y former des estancias, depuis qu'on n'a plus à craindre les Indiens, grâce au rétablissement de la frontière militaire du Chaco. Du fort du Tio jusqu'à Cordova, le pays est peuplé et couvert d'estancias : on passe par la petite ville du Rosario de los Ranchos, située dans un canton de pâturages. Il n'y a, du reste, aucune difficulté dans le chemin : l'eau, le bois, les pâturages, abondent partout.— Le gouvernement a ordonné dernièrement l'établissement d'un service postal sur cette voie, qui a l'avantage de mettre Cordova à 70 lieues seulement de Santa-Fé, où il ne reste plus que 5 lieues de rivière à traverser en bateau à vapeur, pour arriver à Parana, capitale de la Confédération.

Route de Santiago-del-Estero à Santa-Fé. — Cette route si importante, puisqu'elle met en rapport les provinces du nord avec le littoral, et réduit la distance de Tucuman au Parana à 180 lieues, au lieu de 300 qu'il y a par Cordova et Rosario, a été abandonnée pendant plus d'un demi-siècle. — C'est depuis deux ans seulement que le gouvernement fédéral a ordonné son rétablissement, et l'on s'en occupe en ce moment. — Dans le voisinage de Santa-Fé, le chemin se confond avec la route de Cordova jusqu'au Saucé ; mais, de ce village, au lieu de continuer à l'ouest, il remonte vers le nord-nord-ouest, et gagne les environs de la lagune salée de los Porongos, qu'il laisse à sa gauche. Le terrain est absolument plat, couvert de pâturages et semé de quelques bouquets de bois. L'obstacle est le manque d'eau, celle que fournissent les puits étant saumâtre au point d'être quelquefois impotable lors des sécheresses. Cet inconvénient a pu contribuer à l'abandon de cette route autant que la crainte des Indiens. Cependant il y avait jadis des estancias dans ces localités qui étaient protégées par les forts del Eje, du vieux Colulu et de Soledad ; et d'ailleurs, en se rapprochant du Rio-Salado, on trouve de l'eau douce, puisqu'en 1856 le général D. Antonino Taboada a pu arriver sans encombre, avec une centaine d'hommes, du Bracho à Santa-Fé, en traversant ainsi une zone complétement inhabitée. La distance de Santa-Fé à la Isla-Verde, sur le Rio-Dulce, dans la province du Santiago-del-Estero, où l'on retrouve des habitations, est de 60 lieues. A la Isla-Verde, on passe le Rio-Dulce, qui, quelques lieues plus bas, va former les marais de los Porongos, et l'on suit sa rive droite jusqu'à l'embouchure du Saladillo, d'où l'on remonte ensuite jusqu'à Santiago. La distance totale de cette ville au fleuve du Parana se trouve ainsi réduite à 150 lieues maximum. Les convois de charrettes la suivaient jadis, et il n'y a pas de raison pour que ce qui se faisait il y a soixante ou quatre-vingts ans ne puisse se faire encore aujourd'hui.

Le rétablissement des deux routes que nous venons de décrire si rapidement aura l'avantage immense de rapprocher du littoral les populations du nord de la République, et il fera de la ville de Santa-Fé un nouveau centre commercial important. L'essentiel, on le sait, pour les provinces intérieures, c'est d'être en rapport facile avec le Rio-Parana, qui est aujourd'hui la grande artère argentine et le débouché naturel du pays presque entier. Tout ce qui peut contribuer à ce résultat doit donc se réaliser au plus tôt.

Route de Tucuman à Corrientes par le Chaco. — Le Congrès,

par la loi du 12 septembre 1855, a décrété « qu'une route directe serait ouverte à travers le Chaco, des provinces du nord au Rio-Parana, et il a affecté à cette dépense les fonds provenant de la vente du papier timbré. » — Une mesure préliminaire pour des travaux de ce genre devait être naturellement l'organisation de la frontière du nord ; le colonel du Graty s'en occupe depuis deux années. (Voyez p. 207.) — Il faut ensuite une reconnaissance géographique du terrain, car on n'a point encore décidé si la route viendra déboucher en face de Corrientes, qui n'est qu'à un demi-degré plus au sud que Tucuman, ou si on la conduira plus bas, en la réunissant à une autre route partie de Santiago-del-Estero qui irait gagner le fleuve à l'ancienne Mission de San-Geronimo, en face de Goya. Cette région du Chaco est à peu près inconnue, tandis que la partie nord qui suit le Rio-Vermejo a déjà été parcourue plusieurs fois.

D'après les renseignements rassemblés jusqu'à présent sur ces localités, l'obstacle principal serait le manque ou plutôt la mauvaise qualité de l'eau qui est souvent saumâtre, une partie de l'année, dans la partie centrale du Chaco. Dans la saison pluvieuse et à l'époque des crues du Parana, il se forme au contraire de vastes marais au milieu desquels il faudrait se frayer un chemin. La question est donc de trouver la voie la meilleure et la plus courte, celle qui exige le moins de travaux au milieu de cette région inhabitée.

De Tucuman au gué du Rio-Salado, près de l'estancia de San-Pablo, au-dessus de Sepulturas, il n'y a qu'une pampa déjà occupée par des fermes et des bestiaux ; mais, de l'autre côté de la rivière, on doit forcément traverser une forêt de bois épineux d'un accès extrêmement difficile et qui forme, au dire des Santiagais, une bande de trois lieues de large qui se continue indéfiniment vers le sud-est en longeant le cours d'eau. Il y aurait cependant, par intervalles, quelques ouvertures naturelles dans cette longue forêt, puisqu'on a pu la traverser pour arriver au point d'Otumpa, où se trouve le fer météorique dont nous avons parlé (tome I, page 272). De San-Pablo, la ligne projetée passerait non loin, mais un peu au nord d'Otumpa ; elle toucherait le Parana aux ruines de l'ancienne Mission de San-Fernando, en face de Corrientes. La distance de San-Pablo au fleuve est en ligne droite, de près de cent lieues astronomiques, puisque ce point, suivant la commission du Waterwich, se trouve situé par 27° 20′ de latitude et 66° 28′ de longitude, alors que Corrientes est par 27° 27′ et 61° 6′. — Mais, avec les détours inévitables, il y aurait toujours bien près de six cents kilomètres, lesquels,

joints aux cent cinquante environ qu'il y a de Tucuman à San-Pablo, font en tout sept cent cinquante kilomètres ou cent quatre-vingts lieues argentines usuelles. — Ce serait donc cent lieues au moins d'économisées sur la route de terre, puisqu'il y en a deux cent quatre-vingts de Tucuman au Rosario, et que Corrientes servirait alors de port de commerce à une partie de l'ouest et du nord de la Confédération. Cependant l'adoption de cette ligne serait plus avantageuse pour Salta que pour Tucuman même, car, de cette ville à Corrientes, le chemin par terre est à peu près de même longueur que celui pour aller à Santa-Fé; et il est plus avantageux, aujourd'hui du moins, de passer par Santiago-del-Estero, Abipones et les plaines situées entre la lagune de los Porongos et le Juramento.

Les principaux travaux que semble devoir exiger la route intérieure du Chaco sont le creusement de puits dans les parties sèches, des trouées (*picadas*) dans les bois qu'il serait trop long de tourner, l'établissement de postes fortifiées dans les meilleures localités, la création de fermes sérieusement protégées contre les Indiens pour l'entretien du bétail et des chevaux nécessaires aux voyageurs. — Nous parlerons d'ailleurs plus en détail de la nature du terrain à traverser en faisant la description du Chaco.

On voit qu'il faut encore du temps pour que cette route soit ouverte, puisque le terrain n'en a pas encore été étudié, et que la domination sur les tribus indiennes du Chaco, ou du moins une paix sincère avec elles, en sont la condition nécessaire.

Route de Buénos-Ayres à Mendoza. — Cette route qui était fréquentée du temps de la domination espagnole a été abandonnée à cause des guerres avec les Indiens. Elle traverse la province entière de l'est à l'ouest, et son point extrême, dans les limites du pays peuplé, est la petite ville du Salto. On gagnait de là jadis le fort de las Tunas; mais il est plus court de se diriger sur le *Paso-del-Lechuso*, aujourd'hui fort Urquiza, sur le Rio-Quinto. Le trajet, entre ces deux points, est d'environ quatre-vingts lieues. Le terrain est excellent, couvert de bons pâturages; l'eau ne manque nulle part, et d'ailleurs rien n'est plus facile que d'y creuser des puits, car tout ce parcours se trouve dans la dépression du sol, considérée dans la tradition du pays comme le lit souterrain du Rio-Quinto. — Cette rivière forme à l'est du fort Urquiza quelques *bañados* qu'il est très-aisé de tourner. De ce bourg militaire au fort de la Constitution (*Las-Pulgas*), il y a quinze lieues dans un pays magnifique, aujour-

d'hui très-peuplé, puis vingt-cinq jusqu'à la ville de San-Luis. Par cette route, Mendoza n'est plus qu'à deux cent cinquante lieues de Buénos-Ayres au lieu de trois cent trente qu'il y a par la voie de San-Nicolas et de la Esquina, qui d'ailleurs est maintenant abandonnée, toutes les caravanes s'arrêtant au Rosario.

Le seul inconvénient qui se rencontre ici est le voisinage des Indiens du Sud, qui sont en partie maîtres de ces terrains et peuvent inquiéter les voyageurs. L'établissement de quelques fortins et villages entre le Salto et le Lechuso assureront la tranquillité de cette route.

Quant aux routes plus directes pour le centre et le sud du Chili, elles passeraient par le fort de la Fédération, et de là se dirigeraient en dehors de la ligne de frontière actuelle sur le fort de San-Carlos, et de là au Paso-del-Planchon dans la Cordillère, soit plus au sud encore vers le Pas-d'Antuco, situé sous le 37e degré, en suivant la route décrite par Luis de la Cruz et qui n'offre aucune difficulté matérielle.

Le territoire indien du Sud est accessible dans toutes ses parties; il n'y a de rivières qu'en se rapprochant de la chaîne des Andes, et encore toutes sont guéables dans la saison sèche. La seule condition, comme nous l'avons dit pour les autres routes, c'est de s'entendre avec les Indiens. D'ailleurs ces communications nouvelles n'auront besoin d'être établies que lorsque la population de la province de Buénos-Ayres aura augmenté, et qu'il y aura intérêt à se rapprocher du Chili par une voie plus rapide.

Routes dans la Mésopotamie argentine. — Ces routes ont un caractère différent de celles de l'intérieur. Là, les obstacles contre lesquels on a le plus souvent à lutter sont le manque d'eau; ici, c'est tout le contraire. L'eau et le pâturage abondent, mais d'innombrables ruisseaux coupent le pays en tout sens, et à chaque pas se présentent des fossés naturels qu'il faut tourner ou franchir avec grand travail. Nulle région n'a plus besoin de ponts, de bacs, et de barques sur les rivières; depuis quelques années on a commencé à s'en occuper sérieusement. — Indépendamment des rivières et ruisseaux, dont nous venons de signaler les difficultés, il s'y rencontre, surtout dans la province de Corrientes, beaucoup d'*esteros*, de *cañadas*, de *bañados*, de lagunes (voyez ces mots au vocabulaire), qu'il faut traverser pour éviter d'immenses détours, et au milieu desquels chevaux et bœufs de trait s'engagent avec une résolution qui

ne s'explique que par leur extrême habitude de ces accidents du sol. Dans cette province on est obligé de donner aux roues de charrettes des dimensions considérables, et la caisse du char est séparée en deux par une claie transversale, formant un étage sur lequel se maintient, accroupi à la turque, le conducteur de l'attelage (*picador*), avec sa famille ou ses compagnons de route. La charge peut être un peu mouillée, ce qui n'a pas grand inconvénient quand il ne s'agit que de cuirs ou de maïs, mais les gens restent à sec.

Dans l'Entre-Rios toutes les villes communiquent ensemble par des routes carrossables dont on change, d'ailleurs, suivant les saisons. — On suit les *cuchillas* (les sommets des ondulations de terrain qui séparent les bassins du Parana, et de l'Uruguay, et de leurs affluents) à l'époque des pluies; dans la saison sèche, on passe partout. — La route principale et la plus fréquentée est naturellement celle qui conduit de Parana, capitale de la Confédération, à l'Uruguay, aujourd'hui capitale de la province. Trois ponts récemment construits sur le Gualeguaychu, le Gena et le Nogoya, l'ont rendue praticable en tous temps. — Une autre route, non moins fréquentée, décrit un cercle dans la partie sud du pays et relie ensemble Parana, Nogoya, Gualeguaychu et l'Uruguay. De là elle se continue vers le nord en passant par la Concordia et la Federacion, et pénètre dans la province de Corrientes et les Missions, soit par Curuzucuatia, soit par la Restauration, en longeant à quelque distance le fleuve Uruguay. — Quant à la route de Parana à Corrientes, elle est difficile pour les chariots à cause du grand nombre d'affluents du fleuve qu'il faut traverser et qui tous sont assez profonds à l'époque des crues; elle n'est guère suivie que par le courrier, les transports de marchandises se faisant naturellement par eau, et les voyageurs prenant les bateaux à vapeur de la rivière.

La province de Corrientes offre beaucoup plus de difficultés aux communications que celle d'Entre-Rios à cause des masses d'eau qui la couvrent en partie, principalement à l'époque des pluies. Il faut souvent y traverser d'interminables cañadas, grands espaces recouverts de 30, 40, 50 et même 80 centimètres d'eau ; heureusement que le sol est ferme et qu'il y a rarement des fondrières. Les pas les plus pénibles sont les gués des rivières, quelquefois fort larges, et remplis de plantes aquatiques où fourmillent des caïmans généralement peu dangereux. — Les routes principales sont celles qui, traversant toute la province, font communiquer Goya avec Curuzucuatia, Mercedès et la Restauration; celle qui mène de cette ville

à Yapeyu et à la Cruz. Le gué du Capitan-Mini, sur le Rio-Corrientes, est assez difficile, de même que celui du Rosario, sur le Rio-Miriñay. En revanche, les routes intérieures de San-Roque à San-Miguel, de Bella-Vista à Mburucuya et Caacati sont excellentes. Celle de Bella-Vista à la capitale est assez mauvaise à cause du grand nombre de ruisseaux et de cañadas à traverser. Celle qui se dirige de Corrientes à Caacati est encore pire, car il faut franchir les immenses bañados de la *Maloya* (*mala hoya*, le mauvais fossé), qui n'ont pas moins de dix lieues de diamètre. Tout le nord de la province est ainsi semé d'amas d'eau dont la plupart doivent être franchis à gué.

La communication de la ville de Corrientes avec le territoire des Missions se fait par une route qui suit, en le remontant, le Rio-Parana, et se trouve, vers les tranqueras de Loreto et de San-Miguel, resserrée entre le fleuve et la lagune *Ibera*, bañado de huit à neuf cents lieues carrées tout à fait impénétrable. Ces deux points ont été longtemps fermés par un fossé et une palissade construits par les Paraguayens, qui interdisaient l'accès de ce territoire contesté. On peut y arriver également par Caacati et San-Miguel, si l'on part de Bella-Vista ou de Goya.— Le terrain des Missions est ondulé et parfaitement accessible. Ce n'est que vers les bords de l'Uruguay que se rencontrent beaucoup de ruisseaux et quelques bañados. Du temps des jésuites, il était rempli de routes qui reliaient entre eux les quinze bourgs de cette région ; il ne reste plus aujourd'hui de fréquentée que celle qui conduit de l'Hormiguero, hameau qui fait face à San-Borja, à la *Trinchera de los Paraguayos*, grande enceinte fermée d'une muraille qui protége un campement paraguayen sur la rive gauche du Rio-Parana, vis-à-vis de l'ancienne Mission d'Ytapua. Dans ce trajet de quarante lieues, il n'y a plus qu'une seule estancia, tolérée par les Paraguayens, qui y exercent une certaine surveillance et où l'on peut trouver des bœufs de trait. Le chemin est excellent, mais quelques parties marécageuses exigent d'assez longs détours : tel est celui connu sous le nom de *Vuelta-del-Ombu*, qui se trouve à peu près à moitié route.

Les anciens bourgs des Missions sont devenus des ruines couvertes de bois à peu près impénétrables; ils ne renferment pas un habitant. Il reste cependant quelques traces des anciens sentiers qui les faisaient communiquer les uns avec les autres.

Le Paraguay est mieux partagé en routes que la Confédération. Le gouvernement y fait faire quelques travaux d'entretien, et il y a

des ponts généralement bien construits et solides dans tous les endroits nécessaires.

Le système de viabilité de la Bande-Orientale est exactement dans le même état que celui de la Confédération : il réclame donc les mêmes améliorations.

On trouvera des détails sur toutes ces routes dans notre *Itinéraire général*, tome III.

CHAPITRE III.

Systèmes de transport.

§ I. — *Transport des Voyageurs.*

Voyages à cheval. — Quand il s'agit d'un long trajet, le voyageur qui ne prend ni les voitures particulières, ni les diligences, soit qu'il se voie pressé par le temps ou qu'il n'y en ait pas sur la route qu'il suit, soit enfin pour tout autre motif, obligé de marcher en changeant de monture aux relais de poste, ou d'emmener avec lui une troupe de chevaux (*tropilla*) qu'il enfourche tour à tour à mesure que l'un est fatigué, — se trouve dans les conditions que nous avons décrites dans le chapitre précédent.

Là où des postes existent, il relaye de cinq en cinq lieues, en moyenne. Le postillon qui l'accompagne porte en croupe sa valise. Si cet objet est trop pesant, on l'installe sur un autre cheval, qui, comme les autres, fournit sa course au galop; de sorte que l'on fait à peu près trois lieues à l'heure. Cependant la journée ne s'en achève pas beaucoup plus vite pour cela : presque toujours on est obligé d'attendre longtemps, à chaque poste, que le propriétaire ou ses valets aient réuni les chevaux qui paissent dans la pampa ou dans les bois voisins, et l'on ne peut ainsi faire guère plus de vingt à vingt-cinq lieues par jour. On ne voyage pas de nuit. Lorsqu'il s'agit d'une route où il n'y a pas de poste établie, il faut, de toute nécessité, amener avec soi une *tropilla* ou louer des chevaux dans les rares habitations semées sur de pareils trajets, et l'on perd dans ce dernier cas bien du temps.

Voyages en voiture. — Sur les routes principales, celles du Chili et du Pérou, par exemple, outre qu'il y a aujourd'hui des diligences,

on peut, au besoin, prendre des voitures particulières. L'un des meilleurs véhicules est une sorte de voiture longue et très-haute sur roues, connue dans le pays sous le nom de *galera*. La galera est très-solide, pas trop lourde, et, grâce à sa construction spéciale, peut affronter presque tous les chemins; seulement, il faut au moins cinq chevaux pour la traîner, grâce au système de traction à *la cincha* qui n'emploie que la moitié de la force du cheval tout en le fatiguant beaucoup.

Traction à la cincha. — En décrivant (tome II, page 77) le harnachement du cheval argentin, nous avons parlé de la *cincha*, ou large sangle en cuir extrêmement forte divisée en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure, qui embrassent le ventre du cheval et arrêtent solidement la selle (*recado*) sur son dos. Elles sont unies à droite et à gauche par un gros anneau en fer (*argolla*) qui sert à passer à volonté un des bouts du *lazo*. — Veut-on atteler le premier cheval venu à une voiture, l'homme enfourche l'animal, attache à l'avant-train du carrosse l'autre extrémité de son *lazo* et pousse en avant.

Le cheval tire donc uniquement par la sangle qui lui serre la partie antérieure du ventre, et dont l'action, agissant latéralement, lui enlève une partie de sa force. Il a, de plus, à supporter le poids du cavalier: aussi, pour enlever une voiture ordinaire, faut-il environ quatre chevaux. Le grand avantage de ce mode de faire, c'est qu'il n'y a pas d'autre harnais nécessaire que la selle, que tout paysan argentin emploie pour sa monture ordinaire, et que tout homme et tout cheval de la campagne peuvent être employés en cas de besoin. On a attelé et dételé en un clin d'œil; si les chevaux frais sont réunis, il ne faut que le temps de déseller et de reseller, et l'on repart aussitôt. Dans ce cas on peut faire trente à trente-cinq lieues dans sa journée. D'un autre côté l'on est exempt des frais de réparation et d'entretien des harnais, de dresser des animaux spécialement pour le trait; enfin les postillons ne sortent pas de leurs habitudes.

Ce système s'emploie pour les voitures particulières de quelque nature qu'elles soient, *galeras*, calèches, coupés, cabriolets, etc. On peut ainsi parcourir sans trop de difficulté la presque totalité du territoire argentin. — En voyage, l'allure habituelle est le galop; toutes les lieues on s'arrête cinq minutes pour laisser respirer les chevaux, et l'on reprend la même allure jusqu'à ce que l'on soit arrivé au relais. Nous n'avons pas besoin de dire que la traction à *la cincha* et

ce galop obstiné fatiguent considérablement les animaux et ne tardent pas à les mettre hors de service.

Diligences. — Les diligences établies depuis 1854 sur différents points n'emploient point d'autre mode de traction, lequel, tout imparfait qu'il est, était toutefois le seul applicable dans le principe. — Ces diligences, construites à Rosario et à Buénos-Ayres, sont assez légères mais très-solides, et portent de quatorze à dix-sept personnes. — Aussi les attelle-t-on de dix et même douze chevaux. — Les bagages des voyageurs sont placés dans un fourgon à deux roues (*carreton*), que quatre chevaux traînent à la suite de la diligence et aussi rapidement qu'elle. Dans les mauvais pas, on fait passer l'un après l'autre les deux véhicules en y attelant tous les chevaux à la fois, ce qui est facile vu l'extrême longueur des *lazos*. Rien de pittoresque comme de voir une de ces voitures ainsi enlevées dans une course furieuse par dix cavaliers qui animent leurs montures à grands cris et les précipitent au triple galop à travers la pampa.

Il existe aujourd'hui, sur la grande route de Rosario au Chili, une diligence qui fait le trajet une fois par mois. — Sur la route du Pérou, la voiture pour Cordova part tous les huit jours ; — celle pour Tucuman et Salta tous les mois ; les retours se font aux mêmes intervalles. — Il y en a une, chaque semaine, de Rosario à Santa-Fé et réciproquement. — Tous les quinze jours une messagerie part de Mendoza pour San-Juan, et l'on va en établir une mensuelle de Cordova à Catamarca. — La province d'Entre-Rios a une entreprise générale de diligences formée par une société d'actionnaires qui met en relation l'Uruguay et Parana, en passant par Gualegaychu, Gualeguay, la Victoria et Nogoya. — De son côté, la province de Buénos-Ayres possède un grand nombre de voitures publiques qui desservent ses principales villes. — Il en est de même dans la Bande-Orientale.

Il faut remarquer ici que ce n'est que depuis 1853 que l'on a établi des diligences dans les pays de la Plata : le gouvernement fédéral y a contribué pour sa part de la manière la plus efficace, puisque, pendant quatre ans, il a alloué un subside annuel, qui dans le principe a monté jusqu'à 24,000 piastres (120,000 fr.), à la société Rusiñol et Fillol qui avait fondé l'entreprise des messageries nationales.

En 1855, M. Fillol, nommé inspecteur général des postes et courriers, fut chargé d'étudier les routes et toutes les postes du territoire à l'effet de soumettre au gouvernement un système complet de via-

bilité et de communications générales. Ce fonctionnaire, après avoir passé près d'une année à cette exploration, fit un rapport éminemment pratique dont les indications commencent à être suivies et ont amené des améliorations sur quelques routes. Ces mesures on fait comprendre au public que l'administration songeait sérieusement à relier, par des voies praticables en tout temps, tous les centres de population du pays.

Il faut observer ici, toutefois, que la plupart des entreprises de voitures publiques ne peuvent être immédiatement lucratives, car beaucoup de gens préfèrent encore aller à l'ancienne méthode, et le nombre des voyageurs est peu élevé : mais, une fois la communication périodique bien établie et sûre, on s'habitue promptement à faire usage de la voie nouvelle, et le nombre des allants et venants augmente rapidement. C'est ce qui est arrivé pour Cordova et pour Mendoza, ce qui a lieu pour tous les centres de population de la province de Buénos-Ayres, de l'État oriental de l'Uruguay. En protégeant ainsi hautement la première entreprise de cette nature qui s'établît dans la Confédération, le gouvernement fédéral rendait un immense service aux provinces de l'intérieur dont il faisait cesser l'isolement. La suite a prouvé combien la mesure avait été utile, puisque des entreprises secondaires se sont formées, que le service général a gagné en régularité et en vitesse, et que le mouvement des voyageurs et des affaires, facilité par des communications plus rapides et plus étendues, croît tous les jours.

Les diligences de la Confédération argentine desservent donc aujourd'hui très-régulièrement les deux routes du Chili et du Pérou. On met dix jours pour aller de Rosario à Mendoza, — trois de Rosario à Cordova, — six de Cordova à Santiago, — un et demi de Santiago à Tucuman, — six de Tucuman à Salta, — deux de Mendoza à San-Juan, — un et demi de Rosario à Santa-Fé. — Dans la province de Santiago-del-Estero et dans celle de Salta, les voyages sont quelquefois plus longs quand, par suite de sécheresses, les chevaux ont maigri. Les maîtres de poste de ce côté ont beaucoup à faire pour créer des *potreros* (enclos à fourrages) et des abreuvoirs. A partir de Salta, si l'on veut continuer sa route pour la Bolivie, il faut se servir de mulets : on ne trouve plus que ces animaux dans les postes.

Les voyageurs doivent emporter avec eux leur lit, simple matelas (*almofrej*) que l'on charge sur la diligence, et des vivres, car on ne trouve guère à se restaurer en route. On est cependant assez heureux

pour trouver de temps à autre quelques volailles et de la viande. Dans les villes et les bourgs on rencontre toujours le nécessaire, mais au milieu de la pampa il faut se suffire à soi-même. — La couchée se fait dans les maisons de poste, qui sont assez souvent de simples cases avec un banc en terre tout autour, sur lequel chacun dispose son lit. Les personnes habituées aux voyages préfèrent généralement bivouaquer, ce qui, sous un aussi beau climat, n'a nul inconvénient.

§ II. — *Transport des marchandises.* — *Roulage.*

Les marchandises se transportent de trois manières : — à dos de mulet, — dans les lourdes charrettes du pays, — enfin par les nouvelles entreprises de roulage qui se sont formées et emploient des chariots légers traînés par des mules tirant au collier et non plus à la *cincha.*

Caravanes de mulets (*tropa de mulas*). — En parlant de la manière de passer la cordillère des Andes (tome I; page 215), nous avons indiqué l'organisation d'une caravane de mulets et comment on la gouvernait. — On se comporte de la même manière dans les plaines de l'intérieur, où l'on croit devoir employer ce mode de transport ; seulement le voyage est moins fatigant et les animaux ne manquent nulle part de fourrage.—Les meilleurs muletiers sont ceux des provinces de Mendoza et de San-Juan. Ce sont même, aujourd'hui, presque uniquement ceux de cette dernière province qui viennent au Rosario apporter des raisins secs ; Mendoza préfère employer les charrettes. — Quant aux autres provinces de l'intérieur voisines des Andes, elles charrient et exportent tous leurs produits à dos de mulet. Ce mode de transport est rapide, car ces animaux font, en moyenne, une douzaine de lieues par jour, c'est-à-dire le double de ce que font les charrettes; et, en outre, une troupe de mules passe partout.

Les muletiers sont extrêmement habiles à manier leurs animaux, ils savent arrimer les charges de manière à ce que les objets les plus encombrants finissent par passer et réalisent de vrais miracles d'équilibre. Nous avons vu des cabriolets, des pianos démontés passer la cordillère de Mendoza et celle de Copiapo. — Le bât (*aparejo*) est construit en foin, et monté sur une carcasse en bois léger; il est frais et blesse bien rarement l'animal auquel il est destiné, enfin il

pèse de 12 à 15 kilogrammes, et nous savons que le mulet en porte de 140 à 160.

Le mulet est employé ainsi aux transports dans toute l'Amérique du Sud. On n'a pas d'autre système de caravanes dans tout l'intérieur du Brésil, là où la voie fluviale est impraticable.

Le lama n'est employé que dans la *puna* de Jujuy et en Bolivie. (Voyez tome I, page 217.)

Charrettes à bœufs (*carreta de bueyes*). — La grande charrette à bœufs est le véhicule commercial de la pampa; c'est le navire qui doit traverser le désert, charrier des bords du Parana au pied des Andes ou jusqu'au tropique les marchandises d'outre-mer, et rapporter des provinces de l'intérieur les produits qui servent aux échanges.

La structure de ces pesants chariots est curieuse : un immense timon faisant corps avec le cadre qui sert de fondement à cet édifice ambulant, de hautes roues de deux mètres au moins montées sur un essieu en bois, une cage en bambous ou en baguettes minces sur laquelle on tresse de la paille, enfin une toiture ronde également en paille et recouverte d'une toile goudronnée ou d'un cuir formant une sorte de hutte haute de deux mètres et demi, tels sont les éléments qui constituent la charrette argentine de l'intérieur. Ce qui achève de lui donner un aspect étrange, c'est l'énorme aiguillon, *picana*, long de cinq à six mètres, le plus souvent orné à son extrémité d'un bouquet de plumes d'autruche, et qui se trouve passé dans une anse en fer ou en bois suspendue à une corde tombant du cintre de la charrette, de manière à permettre facilement sa manœuvre par le conducteur qui en place l'extrémité sous son bras et peut à la fois piquer les bœufs de devant par l'extrémité de la picana, ceux du milieu par un fer pointu installé perpendiculairement au tiers antérieur du bambou. Les deux les plus rapprochés se dirigent à l'aide de la *picanilla*, court aiguillon d'un mètre et demi que l'on tient dans l'autre main. A la paroi extérieure du fond de la charrette est accrochée une grande jarre allongée en terre cuite, une sorte d'amphore qui sert à conserver l'eau. — La charge de ces lourds véhicules est de 160 arrobes (1,800 kilogrammes environ). Les bœufs sont attelés par couple réuni par un joug au milieu duquel est attachée la longue corde de cuir écru qui part du timon de la charrette; il y a entre chaque paire une large distance, afin que dans les mauvais pas les deux ou les quatre premiers animaux soient déjà sur le sol solide et puissent faire force

alors que ceux du timon sont encore dans l'eau de la lagune ou dans la boue du *pantano* (bourbier).

Il faut ordinairement deux hommes par charrette, car chaque attelage est de quatorze bœufs, six qui tirent et huit de rechange que l'on attelle au besoin dans les mauvais pas. — Une troupe (*tropa*) est formée d'un nombre indéfini de charrettes. Tous les peons qui les conduisent sont sous les ordres d'un chef (*capataz*) qui fait la police et commande la marche. — Les charrettes et les attelages appartiennent le plus souvent à un entrepreneur de roulage (*tropero*) dont le capataz est le représentant, et qui, dans les grandes occasions, accompagne lui-même le convoi. La troupe de charrettes argentines est à peu près dans les conditions de la caravane orientale.

La marche est réglée suivant la saison. L'été, on part de grand matin, on fait halte de neuf à cinq et l'on chemine ensuite jusqu'à dix heures. — Dans les autres saisons de l'année, on part à neuf heures et l'on s'arrête à quatre ou cinq. La proximité de l'eau, la quantité et la qualité du fourrage commandent les heures et le temps des haltes. — On fait généralement de cinq à huit lieues dans les vingt-quatre heures, plus si la route n'est pas très-longue et la saison favorable, car alors les bœufs font plus d'une lieue à l'heure. Ainsi le trajet de Rosario à Cordova dure rarement plus de dix jours. Pour aller à Tucuman il faut un temps bien plus considérable, à cause de la médiocrité des pâturages le long de cette route, une fois que l'on est sorti de la province de Cordova. Dans les années pluvieuses, au contraire, les animaux souffrent beaucoup moins. Les voyages d'hiver sont généralement pénibles, non pas à cause du froid, mais par suite des petites gelées du matin qui brûlent quelquefois les herbes et les rendent peu nourrissantes pour les bêtes de trait. Cela arrive surtout lorsque l'été et l'automne ont été très-secs. Il est presque impossible alors qu'on ne perde pas un certain nombre d'animaux, ce qui rend les voyages désastreux pour le *tropero*.

Attaques des Indiens. — Sur la route de Mendoza, les caravanes de charrettes avaient jadis à redouter les attaques des Indiens, qui tombaient sur elles à l'improviste pour les piller.—De pareilles surprises ne sont guère possibles que la nuit, car au milieu des pampas il est assez facile d'éventer l'ennemi de fort loin et de se mettre sur ses gardes. Dans les endroits où l'on croit avoir à redouter quelque chose, aux haltes, on forme le cercle avec les charrettes, et si l'Indien se présente il est reçu par une fusillade qui part du milieu de cette forteresse

improvisée, et est obligé ordinairement de se retirer après une escarmouche infructueuse. Tous les hommes de la caravane ont soin d'être armés de fusils et de sabres, et quoiqu'ils ne soient pas très-bons tireurs, le feu de leur mousqueterie suffit pour en imposer à l'ennemi. — Ce n'est guère que des Indiens du Sud que l'on a à craindre de pareilles attaques : ceux du Nord sont trop loin pour se hasarder jusque dans le voisinage des routes fréquentées.

Charrettes légères. — La lourdeur des charrettes ordinaires, la lenteur de leurs voyages, ont déterminé quelques Argentins à organiser un service de chariots légers à quatre roues, traînés par des mules tirant au collier et relayées de poste en poste. C'est un véritable roulage accéléré qui l'emporte à tous égards sur l'ancien système et qui a commencé à fonctionner sur la route nouvelle de Rosario à Cordova. L'entrepreneur principal est cet Argentin actif et industrieux, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, D. Timoteo Gordillo, lequel, aidé de plusieurs actionnaires parmi lesquels figure pour une très-forte somme le général Urquiza, a installé le service, établi ses relais, enfin mis en activité cette entreprise qui rend aujourd'hui des services considérables au commerce. — C'est lui qui a ouvert la route directe de Rosario à Cordova en dedans du Rio-Tercero, établi un bac sur cette rivière, construit un pont sur l'Arroyo de las Tortugas, organisé les postes et bâti trois auberges fortifiées pour que les voyageurs y puissent passer la nuit avec sécurité. Une nouvelle messagerie passe également par cette route qui est un peu plus courte que l'ancienne ; on doit en établir une de Cordova à Rio-Cuarto pour se relier à celle de Mendoza. — Quant au nouveau système de roulage, M. Gordillo doit l'étendre à la route du Chili et à celle de Tucuman et de Salta.

Une autre compagnie a obtenu un privilége pour l'exploitation de la route de San-Juan à San-Luis par un système analogue qui fonctionne également à la satisfaction générale. — Il est à désirer que ce système s'étende à tous les autres points du territoire possédant des routes carrossables ; ce sera une immense économie de temps, et, le service une fois bien organisé, les frais ne seront, en somme, pas plus considérables que par les charrettes à bœufs.

Prix du fret par les routes de terre. — Ce prix est extrêmement variable, car il dépend des saisons et du plus ou moins de besoins. Il était fort bas il y a dix ans : il est fort élevé aujourd'hui, et se paye

à tant par arrobe suivant les distances. — Le fret par mulets est naturellement supérieur à celui par charrettes, et celui par chariots légers et par le *carreton* qui accompagne les messageries est encore plus cher. Ces prix doivent naturellement baisser à mesure que ces différents services se régulariseront; car, sous ce rapport, on n'est à peu près encore aujourd'hui que dans la période d'essai.

CHAPITRE IV.

Organisation postale.

On sait que, sous la domination espagnole, il existait une organisation postale régulière sur les routes du Chili et du Pérou, et que cette organisation fut maintenue par les gouvernements qui ont succédé à celui de l'Espagne. — L'administration fédérale, qui dès le principe s'est occupée avec tant de zèle de faciliter les communications, ne pouvait manquer d'apporter des améliorations à ce service. Non-seulement elle a maintenu les anciens courriers, mais elle en a créé de nouveaux, et a relié ensemble toutes les parties du territoire argentin par un excellent système postal qui fonctionne avec beaucoup de régularité.

On a pris pour base l'ancienne ordonnance espagnole de 1760 qui régissait la matière, et le décret du 8 juin 1854 en a expliqué et étendu les dispositions aux circonstances actuelles.

Par ce décret, une entreprise générale, sous le nom de Messageries nationales, est établie pour le transport de la correspondance et des voyageurs entre les principales villes de la Confédération. Le gouvernement fait aux entrepreneurs, MM. Rusiñol et Fillol, des avances suffisantes pour construire le nombre de voitures nécessaires et les premiers frais d'établissement. Il leur accorde de plus un subside mensuel pendant quatre années, et les nomme directeurs des postes et courriers de la Confédération. — Ainsi furent fondées les messageries argentines.

Maîtres de poste. — En même temps on organisa toutes les postes des routes principales et l'on rétablit celles de l'ouest. Les maîtres de poste, désormais payés comptant suivant un tarif équitable,

durent tenir une chambre à la disposition des voyageurs, un nombre suffisant de chevaux en bon état dans leur *corral*, aussi bien pour les messageries que pour les voyageurs isolés.

Les prix, quoique suffisamment rémunérateurs pour le maître de poste, sont peu élevés, 30 centimes par lieue pour cheval de selle ou de bât, 60 centimes pour cheval de trait, plus 30 centimes par postillon. Le chiffre des lieues de poste est toujours fixé par le règlement et connu d'avance, il ne peut y avoir de discussion pour le payement. Mais, comme les lieues n'ont été calculées qu'approximativement, il arrive qu'en certains endroits les distances sont exagérées, et dans d'autres diminuées, ce qui fait qu'ici des maîtres de poste sont favorisés et plus loin lésés dans leurs intérêts. Nombre de fois, nous avons noté ces anomalies sur toutes les routes de la Confédération. Ainsi, près de Mendoza, des distances évaluées à 5 lieues de 6,000 vares (5160^{m}), mesurées avec un cabriolet compteur en compagnie de M. de Laberge, ne nous ont pas donné même 4,000 mètres, tandis que sur la route de Cordova et de Salta nous avons rencontré des lieues beaucoup plus longues. — A ce point de vue tout est donc à refaire ou plutôt à faire, car, jusqu'en 1856, rien n'avait été mesuré réellement. La rectification des routes, dont le gouvernement s'occupe aujourd'hui avez zèle, permettra de signaler les distances réelles et de sauvegarder les intérêts des voyageurs et de l'État, tout en étant juste avec les maîtres de poste.

Les postes sont situées toutes les quatre ou cinq lieues. Dans les travesias, qui sont quelquefois considérables (celle de Jocoli à Guanacache, dans la province de Mendoza, a 22 lieues), on emmène une troupe (*tropilla*) de chevaux et de mules pour les monter ou les atteler successivement. Ce service forcé ruine très-vite ces animaux, et il serait urgent de créer des postes intermédiaires en creusant des puits et en pratiquant l'irrigation artificielle à l'aide de norias, pour y avoir du fourrage.

Courriers. — Aujourd'hui les courriers fédéraux sont établis sur les lignes suivantes, à partir de Rosario, qui est le point central :

Courrier de Cuyo et du Chili, passant par San-Luis et Mendoza, tous les dix jours. — Pendant l'hiver, le service par la cordillère ne se fait qu'une fois par mois. Le courrier la traverse à pied, de la Punta de las Vacas à la Guardia-Vieja.

De Mendoza à San-Juan, la diligence bimensuelle fait le service, mais il y a un courrier dans les intervalles, de manière à ce que les deux villes communiquent tous les huit jours.

De San-Juan à la Rioja, Catamarca et Tucuman, tous les quinze jours.

De Cordova à la Rioja et Famatina, tous les quinze jours.

De Cordova à Rio-Cuarto, tous les huit jours.

De Rosario à Cordova, Tucuman, Santiago del Estero, Salta et Jujuy, tous les huit jours. — La correspondance suit aux mêmes dates pour la Bolivie et le Pérou.

De Rosario à San-Nicolas, Arrecifes, Areco et Buénos-Ayres, tous les huit jours.

De Salta à Oran, tous les mois.

De Parana à Santa-Fé, tous les jours.

De Parana à la Paz, la Esquina, Goya, Santa-Lucia, Bella-Vista, el Empedrado, Corrientes et le Paraguay, tous les huit jours.

De Parana à toutes les villes de l'Entre-Rios, tous les huit jours.

Le courrier des Missions va chaque semaine de la Concordia à Itaquy.

Indépendamment de ces courriers nationaux, le littoral est desservi journellement par les bateaux à vapeur des fleuves.

La plupart des provinces ont leurs postes particulières pour le service de la correspondance entre leur capitale et les autres bourgs. Celles de Buénos-Ayres, de Corrientes et de San-Luis sont les mieux organisées sous ce rapport.

On voit que, malgré l'étendue considérable du pays et son peu de population, on a fait des efforts sérieux pour mettre tous ses points en relation les uns avec les autres, et qu'on y a réussi. Le service de la correspondance est fait infiniment mieux qu'on n'eût pu le supposer d'avance, et à ce point de vue le pays est réellement très-avancé.

Bureaux de poste. — Timbre. — Le gouvernement a adopté, en 1857, le système des timbres-poste, qui ne coûtent que 5 centaves (25 centimes) pour la lettre du poids de 7 grammes. — Les journaux, livres et brochures sont francs de port. Le système est, comme on voit, aussi libéral que possible.

La correspondance est affichée dans les bureaux de poste, et chacun va y chercher ses lettres. On ne les porte point à domicile, à moins d'un arrangement particulier avec l'administration, ce que

font toutes les principales maisons de commerce, pour n'avoir point de retard dans la réception de leur correspondance.

CHAPITRE V.

Communications par eau.

Courrier d'Europe et du Brésil. — Pendant longtemps les communications avec l'Europe se firent uniquement par les navires de commerce, ce qui mettait dans la correspondance une certaine irrégularité. A partir de 1832, les Anglais établirent une malle régulière pour le Brésil et la Plata; le service fut fait par des navires de guerre fin voiliers, qui employaient néanmoins cinquante-cinq jours, en moyenne, à cette navigation. Il est vrai qu'ils touchaient à Lisbonne, à Bahia, et à Rio de Janeiro.

En 1851, ces navires furent remplacés par des bâtiments à vapeur qui ne mirent plus que trente-sept jours de Southampton à Buénos-Ayres, en touchant successivement à Lisbonne, à Ténériffe, au cap Vert, à Fernambouc, à Bahia, à Rio de Janeiro, où l'on prend un vapeur plus petit, enfin à Montevideo et à Buénos-Ayres. Le premier voyage d'inauguration se fit même en trente-trois jours, de Southampton à Montevideo. — En 1854, une compagnie de Liverpool établit une autre ligne; mais la perte successive de deux navires, l'un (*l'Argentina*) sur la pointe du cerro de Montevideo, par le plus beau temps du monde, l'autre (*l'Olinda*) sur les côtes d'Angleterre, la découragea, et lui fit suspendre son service au bout de quelques mois. La malle anglaise resta seule jusqu'en 1860, époque à laquelle une ligne française transatlantique, à vapeur, fut établie à Bordeaux pour le Brésil et la Plata. Les deux services fonctionnent donc simultanément aujourd'hui, à quinze jours de distance l'un de l'autre, ce qui permet en conséquence de recevoir des nouvelles d'Europe tous les quinze jours.

Les départs d'Angleterre ont lieu le 9 de chaque mois, et la malle arrive le 15 du mois suivant à Montevideo, et le 16 à Buénos-Ayres. — Le retour se fait en partant le 29 de cette ville, et le 30 de Montevideo, et l'on arrive en Angleterre le 4 ou le 5 de l'autre mois. — On peut donc écrire dans la Plata et recevoir la réponse en trois mois.

Le service français part le 25 de chaque mois de Bordeaux, arrive

le 20 du mois suivant à Rio de Janeiro, où il séjourne jusqu'au 25, jour auquel il part pour la Plata, et touche le cinquième jour à Montevideo et le sixième à Buénos-Ayres. Il en repart le 14, et, passant de nouveau par les mêmes escales, arrive en France le 20 du mois suivant. C'est donc un peu moins de trois mois pour les voyages d'aller et retour, c'est-à-dire pour franchir deux fois 85 degrés de latitude. La moyenne de la vitesse obtenue par ces vapeurs est de 10 nœuds, autrement dit 18 kilomètres et demi à l'heure, qui font 80 lieues marines, répondant à 444 kilomètres par journée de navigation. En déduisant le temps employé à faire du charbon et des vivres et à déposer la correspondance aux escales, on n'a guère que 25 jours de mer.

L'établissement de ces deux services est un immense bienfait pour la Plata, et, en multipliant ses rapports avec l'Europe, contribue puissamment à la prospérité au progrès moral et matériel de ces pays.

Indépendamment des deux lignes à vapeur que nous venons d'indiquer, il y a des départs mensuels réguliers de bâtiments à voiles dans divers ports d'Europe, et spécialement au Havre, lesquels portent un certain nombre de passagers. — En parlant de la navigation au point de vue commercial (page 513), nous avons dit combien le nombre de navires d'outre-mer employés aux affaires avec la Plata augmentait chaque année.

Le Brésil entretient sur la côte quelques vapeurs, dont l'un fait maintenant un service régulier entre Montevideo, Rio-Grande, Sainte-Catherine, Paranagua, Santos et Rio de Janeiro. Cette ligne correspond avec celle du Nord, qui dessert toute la côte jusqu'au Para, à l'embouchure de l'Amazone.

En 1856, on a essayé d'établir une ligne de vapeurs de Gênes à la Plata ; il y a eu même un voyage d'essai ; mais cette tentative n'a pas eu de suites. Il est à désirer qu'elle se réorganise, car les affaires avec l'Italie augmentent tous les jours en nombre et en importance.

Bateaux à vapeur des fleuves. — Le premier vapeur qui ait commencé un service régulier dans les rivières de la Plata est un bateau nord-américain, calant 120 centimètres d'eau, *le William-Pearce,* depuis *Rio-Uruguay,* qui fut acheté en 1851 par le gouvernement montevidéen. Ce navire périt sur un chicot (tronc d'arbre enfoncé dans la vase), dans le Rio-Paraguay, à la fin de 1856, après avoir

fait un excellent service et ouvert la route aux autres vapeurs, qui depuis se sont multipliés dans les fleuves. Aujourd'hui, une dizaine de bateaux à vapeur mettent en communication journalière Montevideo, Buénos-Ayres, Rosario, Parana, Corrientes et l'Assomption, enfin toutes les villes riveraines du fleuve Parana. Il en est de même pour le fleuve Uruguay jusqu'au Salto. — De ce dernier point une diligence va, par les territoires oriental et brésilien, jusqu'à la Uruguayana, en face de laquelle est bâti le bourg correntin de la Restauration, de manière que le territoire des Missions se trouve aujourd'hui relié au littoral.

Dans le but de rendre encore plus intimes les relations qui unissent entre eux les différents ports de la Mésopotamie argentine, le gouvernement a obtenu du congrès une loi qui dote d'un subside annuel de 54,000 piastres (270,000 fr.) un service à vapeur allant par l'Uruguay, le Paranacito et le Parana, de la Concordia à Corrientes, en touchant au Salto, à Paysandu, à la Calera de Barquin, à la colonie française de San-José, à la Concepcion del Uruguay, Fray-Bentos, Gualeguaychu, las Higueritas, Gualeguay, la Victoria, Rosario, Diamante, Parana, la Paz, la Esquina, Goya, Bella-Vista et Corrientes, enfin tout le littoral des deux fleuves, sur une longueur de 300 lieues marines, à la charge de maintenir une communication régulière deux fois par mois entre tous ces points. Cette mesure, dont l'exécution est commencée, sera féconde en résultats heureux. Elle galvanisera ces populations, qui ont besoin d'être un peu stimulées, et qui, restées longtemps dans l'isolement, sont lentes à se pénétrer de la nécessité absolue aujourd'hui de sortir de l'ancienne routine, si elles veulent améliorer leur situation morale et matérielle.

Prix du transport par eau. — Il y a un inconvénient général sur tous les bateaux à vapeur des fleuves : les prix sont trop élevés et devraient être baissés de moitié pour être accessibles à toutes les bourses. Ces prix, en effet, sont, en moyenne, de 1 franc par lieue pour les passagers de première classe et moitié pour ceux de seconde classe ; c'est trop cher, même dans un pays ou la main-d'œuvre est, comme on le sait, assez élevée. Il faudrait que ces prix fussent diminués de moitié pour que la circulation par voie fluviale devînt plus générale et plus active. — Ces vapeurs chargent aussi des marchandises à des prix qui sont proportionnellement moins élevés que pour les passagers.

Les paquebots à vapeur transatlantiques prennent un peu plus de

1,200 fr. A bord des navires anglais, il faut payer le vin à part, ce qui ne laisse pas que d'être une dépense considérable. Ceci n'a point lieu à bord des vapeurs français, où l'on a généralement plus de bien-être et de confort. — Les passagers de troisième classe payent un peu moins du tiers de ceux de la première.

Les navires à voile français prennent 700 fr. pour le voyage de France à la Plata, et 800 fr. pour le retour. Les passagers d'entre-pont payent la moitié. Le traitement à bord de ces navires est excellent : aussi sont-ils, avec les paquebots à vapeur, les seuls qui aient jamais des passagers de chambre.

Les bâtiments qui s'emploient au transport des émigrants, et qui partent généralement de Bordeaux, de Bayonne, du Passage en Espagne et de Gênes, prennent 250 fr. par voyageur. Ceux qui partent d'Anvers ou de Hambourg réclament à peu près le même prix ; mais jusqu'à présent il est venu fort peu d'immigrants par cette voie ; presque tous s'embarquent dans les ports du midi de l'Europe. — Des règlements spéciaux ont été faits pour assurer leur bien-être et la sécurité du bord des navires qui doivent les transporter dans le nouveau monde. (Voyez aux Notes et Documents, tome III.)

CHAPITRE VI.

Chemins de fer et télégraphes électriques.

§ I. — *Chemins de fer.*

Au premier coup d'œil jeté sur une carte de la Confédération argentine, à la vue de ces vastes espaces presque absolument plats qui s'étendent de la mer et du Rio-Parana aux Andes, de ces pampas herbeuses, pareilles à une mer solide, — la pensée s'arrête aussitôt sur l'aptitude merveilleuse d'un pareil sol à l'établissement d'un système général de chemins de fer. On y songe, en effet, depuis longtemps dans le pays, et nul projet n'est plus populaire, aucun n'est l'objet de vœux plus ardents de la part de tous les habitants du Rio de la Plata.

Aussi le plan du gouvernement argentin pour la création du chemin de fer de Rosario à Cordova, proclamé dès 1854, fut-il accueilli

avec un enthousiasme général, et une loi du Congrès, votée à l'unanimité le 2 avril 1855, en sanctionna-t-elle, aux applaudissements du public, les principales dispositions. (Voyez le texte de cette loi aux Notes et Documents.)

Quarante mille piastres (200,000 fr.) furent employées aux études préparatoires de ce chemin, confiées à M. Allan Campbell, ingénieur nord-américain, bien connu déjà, dans l'Amérique du Sud, par sa construction du rail-way de Copiapo. — Ces études établirent que la longueur totale de la voie ferrée serait de 247 milles anglais, ou 398 kilomètres; que, partie de Rosario, elle irait en ligne droite toucher la rive gauche du rio Tercero à la poste du Sanjon, et la longerait dans une étendue de 80 kilomètres, jusqu'à Villa-Nueva, d'où, suivant à peu près la route ordinaire actuelle, elle atteindrait Cordova.

Dans ce trajet, la voie franchit, sur un pont construit en fer, le Rio-Carcaraña, à 60 kilomètres environ de Rosario; puis, plus loin, l'Arroyo de las Tortugas, sur un pont de bois. A Villa-Nueva, elle détache vers le sud un embranchement pour la route future de Mendoza, par Rio-Cuarto et San-Luis. Il faut un troisième pont, également construit en fer, sur le Rio-Secundo. Ce sont là les seuls grands travaux d'art qu'il y ait dans ce chemin. Le reste consiste en quelques déblais et remblais de peu d'étendue et une chaussée ou plateforme sur la cañada de Gomez, non loin du Rosario. Il n'y a aucun chemin en Europe qui ait offert moins de difficultés.

La pente totale de Cordova à Rosario est de 400 mètres à peu près, car toute la plaine à traverser présente un plan incliné vers le Parana; mais comme cette inclinaison est uniforme, elle est sans inconvénient pour les travaux.

La principale difficulté pour les locomotives, c'est de se procurer de l'eau qui ne soit pas un peu salée. Or, cette difficulté se représente sur presque tous les points du territoire argentin, et ne peut être vaincue que par la construction, dans le voisinage des stations, de *represas*, étangs artificiels, qui se remplissent dans la saison des pluies, ou celle de puits artésiens. L'eau des puits ordinaires, suffisante et potable pour l'homme et les animaux, encrasserait rapidement les chaudières, ainsi qu'il est arrivé à Copiapo. C'est pour obvier en partie à cet inconvénient que M. Campbell a conduit sa route près du Rio-Tercero, où l'eau est meilleure.

Des forêts considérables de ñandubay et d'algarrobo existent dans la province de Cordova et celle de Santa-Fé, et peuvent fournir, non-

seulement le combustible nécessaire, mais encore des traverses dormantes, incorruptibles sous terre, pour la pose des rails.

M. Campbell évalue les frais de construction de ce chemin à 25 millions de francs, ainsi répartis :

	francs.
Nivellement de la ligne	3,280,000
Ponts et viaducs	765,000
Traverses, rails et la pose	13,365,000
Matériel roulant	1,650,000
Stations et réservoirs à eau	1,400,000
Administration, frais divers	1,500,000
Débarcadère au Rosario	200,000
Imprévu et fonds de réserve	2,840,000
Achats de terrains (ils sont donnés par l'État)	Pr mémoire.
	25,000,000

Le coût du chemin serait donc de 63,000 fr. le kilomètre : nulle route ferrée en Europe n'a été construite à si bas prix. — Notons ici que le chemin est à une seule voie, mais avec des gares d'évitement.

Cinq années au plus suffiront, à partir du premier coup de pioche, pour la conclusion des travaux.

Les études de M. Campbell ont été publiées en 1857, et la souscription s'est ouverte immédiatement ; il s'est souscrit pour 10 millions de francs d'actions, rien que dans le pays même. Le général Urquiza en a pris à lui seul pour 1,600,000 fr.

La garantie d'un minimum d'intérêt de 9 0/0 concédée par le gouvernement argentin, en 1860, a exercé l'influence la plus salutaire sur l'organisation de cette entreprise dont les travaux doivent commencer en 1861.

La création du chemin de fer de Rosario à Cordova répond à un besoin universel. Cordova occupe le centre de la Confédération ; c'est déjà une grande place de commerce, où affluent, d'une part, les produits de toutes les autres provinces de l'intérieur, et de l'autre les marchandises d'outre-mer importées par la voie du Rosario. Le roulage entre ces deux places employait, en 1855, 8,000 charrettes, portant environ 15,000 tonneaux. Aujourd'hui ce dernier chiffre dépasse 20,000, tant le commerce des provinces a grandi. Le chemin de fer monopoliserait donc tout ce fret, et il permettrait à ces milliers de charrettes et de conducteurs de se répandre sur les autres routes de l'intérieur, où le manque de moyens de transport oblige les habi-

tants à laisser périr sans profit la plupart de leurs produits. Au prix actuel du fret, 20,000 tonneaux à 120 fr., et c'est le minimum, font 2,400,000 francs, auxquels il faut joindre le produit des passagers, des espèces métalliques, et l'acquisition du roulage d'une partie de Mendoza et de San-Luis, ce qui, dans le principe, assure déjà au chemin une recette brute de trois millions et demi, laquelle, à la fin de la première année, monterait certainement à quatre. — Or le chemin de fer de Copiapo a toujours rendu, dès son ouverture, 15 0/0 à ses actionnaires; celui de Cordova ne pourrait pas donner des résultats moins brillants.

De plus, la construction, heureusement achevée, de cette grande voie de communication serait un acheminement à l'exécution du système général qui doit relier tout le pays, projet dont la réalisation est moins chimérique qu'on ne pense, grâce à la disposition du terrain, qui n'exige presque point de travaux d'art, et à l'abondance des matériaux nécessaires sur une foule de points.

En effet, de Cordova et Villa-Nueva la voie ferrée peut être conduite un jour à Rio-Cuarto; puis, de là, en décrivant une petite courbe au sud, à San-Luis et à Mendoza. Il n'y a dans ce trajet que cinq rivières de quelque dimension, le Rio-Tercero, le Rio-Cuarto, le Rio-Quinto, le Rio-Desaguadero et le Rio-de-Mendoza, sur lesquels il est extrêmement facile de construire des ponts. Il n'y a point de tunnels à creuser, et à peine quelques remblais et coupures à faire dans le voisinage des ruisseaux.

De Mendoza à San-Juan le sol est absolument plat; mais l'eau manque, et il faut y suppléer par des puits et des réservoirs, à moins de conduire la route dans le voisinage du Tunumaya et du Cochagual. — De San-Juan à la Rioja, même terrain, plaine absolue, mais pas d'eau. Il en est ainsi jusqu'à Catamarca, et même jusqu'à Santiago-del-Estero, si, quittant la route de Catamarca à la Punta-Negra, on se dirige à droite sur Santiago, en rasant la pointe de la Orqueta, dernière ramification sud de la sierra d'Ancaste. Dans tout ce trajet il n'y a pas un ruisseau, pas une lagune, pas un marais à traverser, pas une butte à franchir, rien que la plaine sèche, souvent saline et couverte de bois clair-semés.

Si maintenant nous voulons conduire, sans aucun obstacle, sur un terrain parfaitement horizontal, une ligne ferrée de Cordova à Santiago, il nous faut longer à l'est les derniers versants de la sierra cordovaise, par une belle plaine, où les eaux abondent, mais qui n'a presque pas de population à cause des Indiens du nord qui y vont

marauder quelquefois. On arrive ainsi au voisinage du Rio-Dulce, dont on suit les rives pendant une trentaine de lieues, pour le franchir à la ville même de Santiago. — De là à Tucuman, point d'obstacle: un pays magnifique, une plaine de verdure jusqu'au Rio-Sali, qui coule à un quart de lieue de la capitale de la province.

Ici, pour atteindre Salta, il faudrait faire un grand détour par l'est, passer le Juramento à l'endroit où il sort de sa ceinture de collines, non loin de Balbuena, et arriver dans les plaines du Campo-Santo, où l'on s'arrêterait pour n'avoir point à gravir les pentes qui mènent dans les vallées intérieures de la Cordillère. Ces pentes, toutefois, ne seraient rien à franchir pour des ingénieurs un peu habiles, car elles sont peu rapides et accessibles partout; mais nous ne parlons ici que d'un tracé à travers la plaine. — La route par le Rio-Vermejo et la Bolivie devrait d'abord toucher à la Esquina-Grande en côtoyant les derniers versants de la sierra del Alumbre, puis longer le Vermejo et traverser le Rio-San-Francisco au fort Pizarro pour gagner Oran. De là jusqu'à Santa-Cruz-de-la-Sierra, sur une étendue de deux cent lieues, il n'y aurait pas plus d'obstacles que nous n'en avons trouvé dans la plaine argentine.

Ce trajet, que nous figurerons dans notre atlas, nous ne l'indiquons ici que pour donner une idée de la manière dont le sol argentin se prêtera à l'établissement des voies ferrées, voies qui le couvriront un jour et qui formeront une ligne non interrompue de quatre mille kilomètres, de Santa-Cruz, située au cœur du continent, sous le 16e degré de latitude, jusqu'à Buénos-Ayres et à l'Océan.— Il est probable que dès que la population aura doublé son chiffre actuel, et cela ne tardera guère, on trouvera plus avantageux de construire de suite des chemins de fer pour les grandes communications, que des routes ordinaires, car l'essentiel sera d'aller vite. On fera donc comme on a fait dans les États à l'ouest du Mississipi, dans l'Amérique du Nord, où le railway, lancé au milieu du désert, y crée en un instant les villes, les bourgs, les villages, enfin la population.

Quant au passage de la Cordillère pour le Chili, par une voie ferrée, il n'est pas absolument impossible dans ses deux points principaux, *la Cumbre* et *Pulido*, qui tous deux servent aujourd'hui aux communications entre cette république et la Confédération. (Voyez tome I, pages 198 et 205.) Cependant nous pensons qu'il s'écoulera encore bien des années avant qu'on puisse y penser sérieusement,

un pareil travail, qui serait peu de chose pour l'Europe, offrant pour l'Amérique du Sud des difficultés insurmontables dans l'état actuel des choses.

M. Campbell, à son retour du Chili, a suivi et étudié les rives du Rio-de-Mendoza, qui coule dans une gorge fort étroite à partir du voisinage d'Uspallata, et où il faudrait des travaux extrêmement dispendieux pour établir une voie praticable. Quant au chemin habituel de Mendoza à Uspallata, assez plan et horizontal jusqu'à la quebrada de Villa-Vicencio, il devient fort abrupte à la montée des Paramillos. Il n'y aurait cependant pas d'obstacles réels à ouvrir une bonne route carrossable ordinaire, de la ville de Mendoza même, jusqu'au pied de la Cordillère proprement dite, dans la vallée de las Cuevas, c'est-à-dire, sur une étendue de cinquante-cinq lieues, car la pente est fort douce depuis les Paramillos. Là un tunnel de 2,000 mètres devrait percer la base de la montagne qui sépare la vallée de las Cuevas de celle d'Aconcagua pour permettre d'arriver au revers occidental. Ce tunnel éviterait d'abord une montée de 650 mètres de hauteur perpendiculaire, puis les neiges et les ouragans de la mauvaise saison. Du côté chilien, la route serait beaucoup plus difficile et plus coûteuse, car les pentes sont extrêmement rapides jusqu'aux Colorados, et les difficultés du chemin ne cessent même qu'à Santa-Rosa.

C'est à cette ville que, sous peu, viendra aboutir l'embranchement du chemin de fer de Valparaiso à Santiago, travail qui est aujourd'hui fort avancé. — Santa-Rosa est l'entrepôt du commerce chilien avec la Confédération argentine par le passage de la Cumbre, la plus ancienne et la plus fréquentée des routes entre les deux États. — Ce que le commerce et les voyageurs réclament aujourd'hui, c'est une voie plus large et moins rude, des auberges et des abris. Lorsque les deux pays seront assez avancés pour que l'on puisse songer à un chemin de fer dans ces régions des Andes, c'est probablement plus au sud, sur un terrain moins défavorable, qu'il faudra aller chercher une communication possible. D'ici à un bien long temps, une bonne route carrossable, dont l'exécution n'a rien de chimérique et qui n'est que moyennement dispendieuse, suffira.

Il est bien certain, toutefois, qu'un chemin de fer inter-océanique rendrait d'immenses services, et que, les travaux que l'on va commencer à Rosario une fois poussés jusqu'à Mendoza et à San-Juan, on sera désireux de leur faire attaquer la Cordillère. — Mais ce n'est pas dans la région au sud du 30e degré que les Andes

sont facilement accessibles : c'est par les plateaux qui séparent la vallée de Copiapo du territoire des provinces de la Rioja et de Catamarca, qu'on peut les franchir sans trop de fatigue. Là, les pentes sont douces ; elles se prolongent sur des séries de collines abaissées par échelons et par des gorges assez praticables, qui conduisent ainsi à des altitudes de 4,000 à 4,300 mètres, sur lesquelles chariots et wagons pourraient rouler sans obstacle, puisque ces hauteurs des Andes portent des plaines à peine ondulées.— Pourtant, sur ces points, comme à la Cumbre, une route ordinaire nous semble d'abord utile, d'autant plus que sa construction n'offre d'autres inconvénients que de se trouver dans un désert aride et glacé, privé de toute espèce d'habitants. Ce qui presse, c'est la construction d'hôtelleries, et l'organisation d'abris contre les neiges et les vents aux endroits les plus dangereux, pour que le transit, par cette région, y prenne son développement naturel, et que les voyageurs n'y courent plus aucun de ces dangers dont la peinture effraye toujours un certain nombre de personnes. Lorsque l'accroissement de la population et du commerce aura multiplié, entre les deux nations, les échanges par cette voie, on pourra songer à une ligne de fer qui, se reliant à celle de la Confédération d'une part, et de l'autre à celle de Copiapo, établirait une communication entre les deux océans à travers le continent tout entier.

C'est donc une question de temps d'abord, et c'en est aussi une d'argent; car d'ici à longtemps, il ne sera pas possible de réunir dans le pays les sommes immenses que nécessiterait la réalisation de pareils projets. Faisons d'abord une bonne route ordinaire, où les mules passent sans fatigue, sur laquelle on puisse trouver des ressources pour soi et pour les bêtes de charge, et plus tard on pensera au chemin de fer.

Depuis trois ans Buénos-Ayres a commencé la construction d'un chemin de fer qui doit aller à l'ouest chercher les produits de la campagne, que les terrains toujours défoncés des environs de la ville empêchent d'arriver en hiver. Ce chemin touche aujourd'hui à Moron, bourg à 30 kilomètres de la ville.—On en construit un autre qui doit aller par Palermo et Belgrano à las Conchas, en traversant les bourgs riches et peuplés de San-Isidro et San-Fernando, sur les rives mêmes de la Plata, séjour de prédilection des bourgeois aisés de Buénos-Ayres à l'automne. — Le chemin de fer du Nord, pour être d'une utilité réelle, doit se continuer vers le Rosario, afin de se réunir un jour à ceux de Cordova et de Mendoza, si Buénos-Ayres veut conserver

son importance commerciale vis-à-vis des provinces de l'intérieur : autrement Rosario finira par le lui enlever tout entier.

Au Paraguay, l'administration de D. Carlos Lopez a commencé un chemin de fer de trente lieues qui doit aller de l'Assomption à Villa-Rica, chef-lieu du canton le plus industriel et le plus peuplé de cet État. On ne peut qu'applaudir à cette mesure, qui initiera la population aux grandes œuvres de l'activité européenne.

Dans la Bande-Orientale on a parlé d'en ouvrir un de Montevideo à la Colonia, afin d'éviter la navigation de la Plata, mais ce projet n'a pas eu de suites.

§ II. — *Télégraphe électrique.*

Une compagnie s'est formée tout récemment pour établir un câble sous-marin entre Buénos-Ayres et Montevideo. Sa pose n'offrirait aucune difficulté, puisque la distance n'est que de quarante lieues marines et que le fond de la rivière n'a nulle part plus de dix mètres. Ce peu de fond peut même être un inconvénient en rendant le câble plus accessible aux chocs extérieurs. Peut-être vaudrait-il mieux l'établir seulement entre Buénos-Ayres et la Colonia, là où la rivière n'a que quarante kilomètres de large, et, de ce port, le conduire à Montevideo par la méthode habituelle, c'est-à-dire sur des poteaux, comme on l'a fait au Chili, de Valparaiso à Santiago.

Il a été fortement question de relier, par ce même moyen, les villes de l'Uruguay et de Parana dans l'Entre-Rios, entreprise qui n'offre absolument aucune espèce de difficultés. Dans ce cas on pourrait, en traversant le Rio-Uruguay, faire arriver le fil électrique à Paysandu dans l'État oriental; puis, en descendant le long de ce fleuve, le faire toucher à Mercedès, à San-Salvador, à las Higueritas, au Carmel (*las Vacas*), enfin à la Colonia, où il se relierait à celui venu de Buénos-Ayres à travers la rivière de la Plata.

L'établissement d'un fil électrique, de Buénos-Ayres à San-Pedro, San-Nicolas, Rosario, Santa-Fé et Parana, ne serait pas plus difficile que celui du précédent : il serait en communication avec le télégraphe qui suivra le chemin de fer de Cordova, lequel se trouverait ainsi en rapport immédiat avec le littoral.

Nous dirons cependant que ces créations nous semblent moins urgentes que celle du chemin de fer de Cordova, qui a de suite une clientèle assurée, et dont la construction répond à un besoin très-réel et immédiat. Nous n'en avons parlé que parce que le public

commence, avec raison, à s'en préoccuper et que l'établissement en est aisé, peu coûteux, et aurait une très-grande influence morale sur le pays en y développant l'esprit industriel, l'esprit de progrès, en reliant les uns aux autres les intérêts trop longtemps séparés et rivaux des divers États de la Plata.



LIVRE XIII.

ORGANISATION ARGENTINE.

CHAPITRE Ier.

Gouvernement sous la domination espagnole.

La monarchie espagnole avait établi dans tous ses domaines d'Amérique un système éminemment unitaire et centralisateur, et, comme le dit Robertson, « après avoir faiblement contribué à la « découverte et très-peu à la conquête du nouveau monde, les rois « de Castille y exercèrent sur-le-champ les fonctions de législateurs. » En effet, ce fut seulement dans les premiers temps que, lors de la formation des centres de population au milieu des terres conquises, les habitants eurent le droit d'élire leurs *propres magistrats* qui les gouvernaient d'après des lois faites par la communauté. Bientôt la juridiction de ces derniers fut réduite aux affaires purement municipales, c'est-à-dire au vote et à l'établissement des règlements de police et d'administration locale. Ces fonctions furent dévolues à un corps particulier désigné sous le nom de *cabildo*, nom qui fut également donné à la maison de ville où il se réunissait.

A partir du règne de Philippe II, toute l'autorité fut ramenée à la couronne et concentrée dans les mains des officiers nommés par le roi.

En conséquence, dès le milieu du seizième siècle, toutes les possessions espagnoles dans les deux Amériques furent partagées en deux immenses gouvernements, qui se substituèrent naturellement aux deux seuls empires indigènes organisés qu'eussent rencontrés les conquérants. Ce furent celui du Mexique, appelé également Nou-

velle-Espagne, et celui du Pérou. — A la tête de chacun fut placé un vice-roi. — Ces deux vastes royaumes étaient divisés en provinces ou en intendances; chaque intendance était gouvernée par un magistrat nommé par le vice-roi, et cet intendant ou gouverneur était aidé lui-même par le cabildo, pour tout ce qui ne relevait pas directement de l'autorité royale.

Avec l'accroissement de la population, de l'industrie et du commerce, dans le courant du dix-septième siècle, ces gouvernements principaux devinrent trop étendus pour que l'administration pût s'exercer facilement à des distances aussi considérables que celles qui en séparaient les différentes villes. Les administrés se plaignaient d'une juridiction qui les soumettait à un supérieur rendu presque inaccessible par son éloignement; l'autorité du vice-roi devenait, en quelque sorte, illusoire à ces distances, et une sorte d'anarchie en était la suite dans les provinces lointaines, à tel point que de véritables guerres civiles éclatèrent parfois dans le Paraguay et le Tucuman, et que les gouverneurs s'y dépossédaient à main armée.— C'est du moins ce que racontent Lozano et Funès dans leur histoire de ces contrées.

Le gouvernement espagnol, pour faire cesser ces inconvénients, augmenta le nombre des grandes divisions territoriales. — En 1718, une troisième vice-royauté fut créée à Santa-Fé-de-Bogota, sous le nom de vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, avec juridiction sur le royaume de terre ferme et la province de Quito. Plus tard, sous le règne de Charles III, toutes les possessions hispano-américaines furent partagées en neuf grands gouvernements qui furent : les vice-royautés du Mexique, — de la Nouvelle-Grenade, — du Pérou, — de la Plata, — les capitaineries générales de la Havane, — de Porto-Rico, — de Guatemala, — de Caracas, — du Chili. — Ces grands gouvernements, tous indépendants les uns des autres, mais relevant directement de la couronne, se partageaient eux-mêmes en gouvernements secondaires. C'est ainsi que la vice-royauté de la Plata, érigée en 1776, comptait les gouvernements de Buénos-Ayres, du Paraguay, du Tucuman et du haut Pérou.

Vice-roi. — Le vice-roi représentait complétement la personne du souverain; il exerçait la puissance suprême dans le civil, le militaire et le criminel. Il nommait à un grand nombre d'emplois, et avait le privilége de pouvoir faire remplir par intérim, jusqu'à l'arrivée du titulaire, ceux qui étaient à la nomination du souverain. Pour le rehausser encore aux yeux du public, on lui donnait un grand état de maison,

de nombreux équipages, un domestique considérable, une garde, enfin tous les dehors de la royauté; ces dépenses d'apparat étaient soutenues par des frais de représentation particuliers, car le traitement personnel était proportionnellement peu considérable. Il était de 60,000 piastres pour le Pérou et le Mexique, de 40,000 pour la Nouvelle-Grenade et la Plata.

Pour que le vice-roi ne pût prendre trop d'influence et lui ôter toute velléité de se perpétuer au pouvoir, cette fonction ne durait que quatre années. Cette mobilité dans des fonctions aussi importantes avait un grand inconvénient, elle retirait les hommes du pouvoir au moment où, instruits des nécessités du pays et des moyens d'y pourvoir, ils étaient en état de commencer à s'en occuper utilement.— La charge de vice-roi était presque exclusivement accordée aux Espagnols d'Europe, puisque sur cinquante qui ont gouverné le Mexique de 1536 à 1808, un seul était né en Amérique : ce fut le Péruvien D. Juan de Acuña, marquis de Casa-Fuerte. — Il n'y avait cependant aucune loi qui exclût les créoles des charges tant civiles qu'ecclésiastiques. Au contraire, il existait plusieurs *cedulas* (ordres royaux) qui recommandaient de donner indistinctement des places de confiance aussi bien aux personnes nées en Amérique qu'à celles nées en Espagne; mais ici l'usage était plus fort que la loi, et cette exclusion presque absolue des créoles des emplois publics fut une des fautes le plus amèrement reprochées depuis à l'Espagne, et l'une des causes principales de la révolution.

Audiences.— Le vice-roi ne pouvant exercer en personne les fonctions de magistrat suprême dans une juridiction aussi étendue que celle des anciennes vice-royautés, il fut établi, sous le nom d'audiences (*audiencia*), des tribunaux supérieurs, analogues à ceux de la métropole. La nomination des membres qui les composaient appartenait en partie à la couronne, en partie au vice-roi.

A la fin du dix-huitième siècle, ces audiences étaient au nombre de onze, installées : — à Santo-Domingo, dans l'île Hispaniola (Haïti);— à Mexico, dans la Nouvelle-Espagne;— à Guadalaxara, dans la Nouvelle-Galice (Mexique);— à Santiago, dans le Guatemala;— à Panama, dans le royaume de Terre-Ferme; — à Santa-Fé-de-Bogota, dans la Nouvelle-Grenade; — à Quito, dans la province de ce nom; — à Santiago, au Chili; — à Charcas, aujourd'hui Chuquisaca, dans le haut Pérou; — enfin à Buénos-Ayres. — L'audience de Charcas fut une des premières établies, et pendant longtemps toutes les affaires im-

portantes des trois gouvernements de Buénos-Ayres, du Paraguay et du Tucuman, dépendirent de ce haut tribunal. Une première fois, une audience royale avait été instituée à Buénos-Ayres, en 1635; mais elle fut supprimée, en 1672, comme inutile. Ce ne fut que plus d'un siècle après, en 1785, qu'elle fut rétablie.

Dans chaque audience, le nombre des juges était en proportion de l'importance et de l'étendue de leur juridiction. Ils connaissaient des causes tant civiles que criminelles; l'autorité du vice-roi s'arrêtait devant ces tribunaux suprêmes, qui avaient le droit de revoir les règlements émanés de la vice-royauté même, à laquelle il était formellement interdit de se mêler des affaires pendantes devant les audiences, et de donner son avis ou sa voix sur aucun des sujets contestés devant elle. Cette institution mettait aussi une limite légale à l'omnipotence des représentants du roi; elle pouvait même reviser des règlements, des mesures, émanés de lui. Dans le cas de divergence d'opinion, la volonté du vice-roi devait être provisoirement exécutée; mais l'audience avait le droit de porter l'affaire jusque sous les yeux du roi et du conseil des Indes, ce qui donnait naturellement une grande puissance et une grande considération à ce tribunal. Enfin, à la mort d'un vice-roi et avant que le roi lui eût nommé un successeur, l'autorité souveraine passait à l'audience, dont le plus ancien membre devait exercer le pouvoir vice-royal jusqu'à l'arrivée du nouveau titulaire. Cette magistrature était donc revêtue d'une grande autorité et jouissait d'une immense considération. Elle était d'ailleurs exercée par des hommes toujours considérables par leurs talents, leurs lumières et leur probité.

Conseil royal des Indes.— Cependant il existait encore, au-dessus des audiences, un pouvoir supérieur constitué par un tribunal présidé par le roi lui-même, et par conséquent siégeant dans la capitale de la monarchie espagnole. C'était le conseil royal des Indes. Il fut institué, en 1511, par Ferdinand, et perfectionné par Charles-Quint, en 1524.— Tout ce qui avait trait aux colonies en dépendait; sa juridiction était universelle en ce sens. — Tout fonctionnaire en Amérique, depuis le vice-roi jusqu'au dernier employé, était soumis à ce conseil. Toute la législation concernant les colonies devait émaner de lui, et être approuvée par les deux tiers de ses membres, avant d'être sanctionnée par le roi et publiée par ses ordres. Enfin, il conférait tous les offices dont la nomination était réservée à la couronne.

Telle était, en résumé, l'organisation du pouvoir et de l'administration espagnole dans le nouveau monde. Sous bien des points de vue la législation était sage et intelligente, et les hommes chargés de l'interpréter et de l'appliquer étaient dignes de leur mission. Seulement, un régime où l'autorité, se faisant sentir partout et avec tant de vigueur, laissait si peu d'initiative à la population, eut pour résultat de la maintenir dans une sorte d'enfance, d'où elle n'a pu sortir que par une série de révolutions. La population hispano-américaine, en effet, passa presque subitement, d'une organisation éminemment hiérarchique et méthodique, à une liberté politique très-étendue qui la mit en demeure d'exercer immédiatement des droits civiques qu'elle ne comprenait guère. Les instincts démocratiques s'éveillèrent naturellement ; mais ils avaient à lutter contre l'habitude, prise depuis des siècles, de sentir au-dessus de soi une autorité vigoureuse, chargée de penser et d'agir pour les masses qui la subissaient. De là, ce besoin de toujours tout demander au gouvernement, et de n'oser rien faire par soi-même, qu'il s'agisse d'organisation intérieure ou de travaux publics, de règlements de police ou de mesures municipales. On veut être citoyen, on en invoque les droits et l'on répugne à en supporter les charges. Cette disposition morale des Hispano-Américains explique comment ils ont passé tant de fois, depuis un demi-siècle, par des alternatives de despotisme et d'anarchie, et combien le régime légal a du mal à s'établir au milieu d'un peuple qui ne s'y façonne que lentement.

Quant aux régions de la Plata, de toute l'Amérique espagnole, elles étaient certainement celles où il restait le moins d'éléments aristocratiques. Peu d'anciennes familles s'y étaient perpétuées, il n'y avait que fort peu de personnes qui portassent des titres de noblesse. La bourgeoisie commerçante et les propriétaires du sol, enrichis par l'élève du bétail de leurs estancias, formaient seuls la classe supérieure, laquelle trouvait pour uniques rivaux les employés de la métropole, tous Espagnols, et, par conséquent, objets d'une sourde hostilité qui se dévoila sans contrainte à la révolution.

CHAPITRE II.

Émancipation de la métropole. — Gouvernement de la République argentine jusqu'en 1853.

§ I. — *Révolution de* 1810 *dans la Plata.*

L'Amérique du Sud était restée paisible pendant toute la durée de la révolution française ; alors que l'Europe entière était agitée dans ses fondements, l'écho de ces gigantesques secousses n'arrivait que bien affaibli aux rivages de la Plata. D'un autre côté, les dernières mesures politiques et économiques mises à exécution par la métropole, depuis l'érection de la vice-royauté, avait été si bienfaisantes, comparées au régime antérieur, qu'il y avait une affection sincère pour la dynastie qui régnait alors en Espagne. On se préoccupait peu encore de l'exemple que venaient de donner les États-Unis. Les idées libérales jetées à travers le monde par les philosophes du dix-huitième siècle, et que les armées de la république française propageaient d'une façon si éclatante, ne traversaient pas facilement encore l'Atlantique ; elles ne trouvaient de l'écho que dans un petit nombre de personnes appartenant à la classe supérieure et éclairée ; il fallut les événements de 1806 et 1807 pour révéler aux habitants de la Plata l'importance de leur pays et leur donner la conscience de leur propre force.

On sait comment, exilés du continent de l'Europe par les triomphes de Napoléon, les Anglais cherchèrent à regagner sur les rives de l'Océan les acquisitions territoriales que la politique du grand empereur leur défendait en Europe. L'Espagne avait ses destinées liées avec celles de la France par une alliance qui venait de lui coûter sa marine détruite à Trafalgar ; l'Angleterre saisit cette occasion pour attaquer ses domaines du nouveau monde et fit une grande expédition dans la Plata. Victorieuse d'abord à Montevideo et à Buénos-Ayres, elle échoua une seconde fois dans cette ville, reconquise par la bravoure de ses habitants dirigés par l'héroïque Liniers. L'armée anglaise entière, avec son général, demeura prisonnière de guerre, et ses drapeaux, encore aujourd'hui suspendus dans la cathédrale de Buénos-Ayres, attestent, depuis cinquante-trois ans, la valeur de la

jeune nation qui préludait alors, avec tant de gloire, au rôle brillant que jouèrent plus tard ses armées dans la lutte de l'indépendance sud-américaine. (Voyez, pour tous ces événements, notre *Précis chronologique*, t. III.)

Peu de temps après cette page si belle de l'histoire argentine, les rôles étaient intervertis en Espagne. Une faute immense de Napoléon venait de changer en ennemi acharné de la France le pays qui, depuis dix ans, s'était montré un allié aussi fidèle et aussi dévoué. L'intronisation subreptice d'une dynastie nouvelle ne fut pas mieux accueillie par l'Amérique espagnole que par la vieille terre de Castille; l'agent de l'empereur des Français, envoyé dans la Plata, au lieu d'une nation prête à accepter les faits accomplis de la Péninsule, ne trouva que la prison. L'indépendance espagnole, réfugiée à Cadix, fut saluée des vœux de tous les habitants de la colonie, qui jurèrent de rester fidèles à leur roi légitime, défendant son trône contre un conquérant étranger.

Cependant, avec une métropole occupée presque en totalité par l'invasion, par conséquent sans action possible sur ses colonies, auxquelles elle déclarait ne pouvoir envoyer aucun secours en cas d'attaque, il fallait que les lois et règlements qui régissaient celles-ci fussent profondément modifiés, et que l'on avisât aux mesures les plus urgentes de salut public. Dans ce but, un comité de gouvernement (*junta*) s'installa à Montevideo, sous les auspices d'Elio, rival du brave Liniers, alors vice-roi de la Plata, mais que sa qualité de Français rendait suspect, et qui fut, en conséquence, destitué bientôt par la junte de Séville.

Un comité analogue n'avait pu s'établir à Buénos-Ayres, à cause de la perspicacité de Liniers, qui en prévoyait les tendances, et s'y était opposé; sa retraite laissait donc le champ libre aux partisans d'une révolution.

A ce moment, le nouveau vice-roi, Cisneros, arriva d'Espagne sans troupes, sans argent, sans armes, et se vit face à face avec une population qui, tout en protestant de sa fidélité pour le roi, réclamait impérieusement, d'abord des modifications profondes dans le régime de la colonie, puis, en réalité, quoiqu'on ne l'avouât pas encore, le droit de se gouverner par elle-même, sous la simple suzeraineté du roi. Il était difficile de ne pas céder; Cisneros se décida à le faire, mais de mauvaise grâce, et les Espagnols d'Europe, qui remplissaient, comme d'usage, toutes les charges de l'administration, témoignèrent, à l'endroit des créoles, une défiance et une répul-

sion qui irritèrent profondément ces derniers, à qui les événements des années précédentes avaient révélé toute leur valeur,

Les Argentins, en effet, se sentaient mûrs pour concourir eux-mêmes au gouvernement du pays; ils voulaient, avec raison, modifier un régime qui, quoique amélioré, pesait encore lourdement sur leur industrie et leur commerce. Leur amour-propre souffrait surtout de la préférence qui faisait choisir exclusivement les Espagnols pour les emplois publics. Ces idées entretenaient donc une fermentation qui n'attendait plus qu'une occasion pour se révéler, et cette occasion ne tarda pas.

On était au mois de mai 1810, Cisneros venait d'apprendre que la junte de Séville, qui l'avait nommé vice-roi, achevait de se dissoudre, et que l'Espagne entière, moins Cadix, était aux mains de Napoléon. Sans pouvoir réel, sans prestige, au milieu de ces circonstances désastreuses pour l'Espagne, il crut devoir convoquer une assemblée, formée des membres du cabildo et des principaux citoyens créoles ou espagnols de la ville de Buénos-Ayres, pour leur exposer l'état des choses et aviser aux moyens de conduire la colonie au milieu de cette crise.

L'assemblée se réunit le 21 mai, et, dès l'abord, les deux partis, Espagnols et créoles, se trouvant en présence, leur rivalité se traduisit par des actes immédiats. Le parti espagnol, pour se conserver la prépondérance, voulut faire nommer Cisneros président de l'assemblée; mais déjà la bourgeoisie et le peuple étaient travaillés par des idées d'indépendance que nous venons de signaler, et que quelques créoles influents semaient avec beaucoup d'habileté parmi les masses. La milice, presque toute composée de natifs, était hostile au parti du vice-roi, quoique celui-ci eût cependant la majorité dans le cabildo et dans la junte de gouvernement qui venait d'être formée. Quelques jours se passèrent en pourparlers entre les différents partis sans que l'on pût parvenir à s'entendre, lorsque, dans la soirée du 24, une véritable émeute força le cabildo à demander au vice-roi sa démission. Cisneros y consentit.

Le lendemain 25, le parti créole, fier de cette victoire, réclama impérieusement la dissolution du cabildo et de toute la junte, et la nomination d'une commission de gouvernement dont les noms étaient désignés par acclamation populaire. — Ces mesures furent adoptées à l'instant, et l'on élut ainsi un véritable comité de salut public, composé exclusivement de créoles, et qui fut désigné sous le nom de junte provisoire de gouvernement de la capitale de Buénos-Ayres

(*junta provisional gubernativa de la capital de Buenos-Ayres*). — Ce mouvement fut ce qu'on appela, depuis la déclaration de mai, *el pronunciamiento de mayo*. — La révolution était faite, les conséquences s'en développèrent immédiatement.

En effet, dès le lendemain, l'influence du parti espagnol était ruinée. Fiers d'avoir enfin dans leurs mains le gouvernement, les créoles rendaient avec usure, aux Castillans, les façons légères avec lesquelles ils avaient toujours été traités par eux. Ceux-ci, du mécontentement, passèrent aux conspirations, qui furent réprimées avec la dernière sévérité par la junte, et bientôt la lutte armée commença. — On en trouvera les détails dans notre chronologie, nous ne ferons que les résumer ici.

Si, sur le littoral et à Buénos-Ayres principalement, où l'éducation politique était plus avancée, où existait déja une bourgeoisie riche et puissante, jalouse de la prépondérance jusque-là exclusive des Espagnols, puisqu'on les y désignait sous le nom ironique de *Chapetones*, on désirait une modification aussi profonde dans le gouvernement de la vice-royauté, sans songer toutefois encore à se séparer de la mère-patrie, il n'en était pas de même dans l'intérieur, où l'ancien régime avait des racines bien plus profondes, et où la population, habituée à ce système, répugnait à un changement. Ainsi, dès le 27 mai, afin de faire sanctionner la révolution, la junte avait envoyé une circulaire aux provinces pour les instruire des événements et les engager à dépêcher leurs députés à Buénos-Ayres pour les ratifier et en développer les conséquences ; mais la plupart des provinces ne se pressaient guère d'en envoyer, ou même désapprouvaient nettement la déposition du vice-roi, dont l'autorité leur semblait infiniment plus respectable que celle des hommes nouveaux qui apparaissaient soudain au pouvoir. En même temps, les officiers de l'armée du roi, Liniers en tête à Cordova, Elio à Montevideo, réunissaient les Espagnols et organisaient la contre-révolution.

Mais les idées de liberté et d'indépendance nationale trouvent vite de l'écho. Les Argentins de l'intérieur ne tardèrent pas à les accueillir à leur tour, et ces tentatives avortèrent. Les milices, réunies par les anciens chefs qui les avaient trouvées si dociles et si braves, alors qu'il s'était agi de repousser l'étranger, les abandonnèrent quand il fallut combattre pour perpétuer un régime dont le pays était las. Liniers périt victime de sa fidélité à sa patrie adoptive. Elio concentra la résistance espagnole dans la ville, alors fortifiée, de Montevideo. Sans

perdre de temps, la junte de Buénos-Ayres forma une armée et la lança dans les provinces du nord et le haut Pérou, pour y susciter la révolution, en même temps qu'elle appelait le Paraguay et la Bande-Orientale à la liberté.

La première de ces provinces reçut à coups de fusil l'armée buénoayrienne, commandée par Belgrano, qui fut battu à Paraguari, et obligé de capituler avec les Paraguayens. Le gouverneur espagnol, Velasco, n'en resta pas pour cela au pouvoir; il fut déposé par ceux-ci, qui s'isolèrent immédiatement et déclarèrent vouloir se gouverner en dehors de Buénos-Ayres. — Les Orientaux, au contraire, acceptèrent les idées et bientôt les secours de Buénos-Ayres, et le gouverneur espagnol se trouva réduit à la seule ville de Montevideo.

La nouvelle de la révolution du 25 mai fut fort mal accueillie en Espagne. Le gouvernement de la Péninsule, quoique réduit alors à Cadix, protesta contre ces événements, en déclara nulles les conséquences, et donna ordre à ses garnisons américaines de s'opposer par la force à toute modification dans l'ancien régime colonial. Le roi Ferdinand, débarrassé plus tard de l'invasion française, se montra aussi exclusif, aussi entier. Cette roideur en des circonstances aussi difficiles ne fit qu'envenimer la lutte, qui devint une véritable guerre civile ; car plus d'un créole combattait dans les armées espagnoles, et la cause nouvelle, en bien des endroits mal connue et mal comprise, n'était pas toujours populaire.

On ne pourrait guère s'expliquer autrement comment la guerre de l'indépendance américaine ait pu durer quinze années, puisque ce ne fut qu'en 1825 que le haut Pérou, tour à tour repris et abandonné par les indépendants, fut définitivement évacué par les Espagnols. Or, pendant toute cette période, l'Espagne ne put envoyer à ceux qui soutenaient sa cause que des secours insignifiants, et ce fut dans l'Amérique même que ses généraux trouvèrent en hommes et en argent les ressources nécessaires pour soutenir si longtemps la lutte.

Ce ne fut pas toutefois dans les provinces argentines du littoral et de l'intérieur que la guerre se prolongea ; à partir de 1815, les Espagnols les avaient définitivement évacuées.

En effet, la prise de Montevideo, en 1814, par l'armée argentine et orientale, fit cesser cette lutte sur le littoral de la Plata, et Buénos-Ayres put employer toutes ses forces à celle qui se continuait dans le haut Pérou, commençait dans le Chili, et se propageait jusqu'aux rives du golfe du Mexique.

§ II. — *Gouvernements de* 1811 *à* 1830 *dans la Plata. — Unitaires et fédéraux.*

Pendant ce temps, le gouvernement du Rio-de-la-Plata se concentrait dans la ville de Buénos-Ayres qui, la première, avait imprimé le mouvement, et qui, naturellement, ne pouvait guère comprendre, dans le principe, qu'un système unitaire et centralisateur, comme celui de la vice-royauté. La *junta gubernativa*, composée de neuf membres, nommée au 25 mai, exerça une véritable dictature. Au bout d'un an et demi, en 1811, afin de faciliter l'action du gouvernement, elle institua un pouvoir exécutif composé de trois personnes qui, chaque semestre, devait se renouveler par la sortie de l'un de ses membres et l'accession d'un nouveau. — Malgré ces mesures, les assemblées populaires que l'on avait créées pour rendre l'esprit public favorable à la révolution, la liberté de la presse, improvisée pour une population aussi neuve à l'exercice de ses droits civiques, rendaient la position difficile. On était débordé par le mouvement, et des désordres éclataient à chaque instant dans les provinces, qui toutes voulaient se gouverner elles-mêmes, à l'exemple de celle de Buénos-Ayres, et en dehors d'elle.

Directorat. — En 1813, on en était venu à une véritable anarchie ; la commission exécutive était l'objet des attaques les plus vives et les plus contradictoires. Le parti espagnol s'agitait, et il avait encore des racines profondes ; la guerre continuait dans le nord et dans la Bande-Orientale. La commission, sous la pression d'une émeute, céda ses pouvoirs à une assemblée générale, qui, à son tour, devait exercer la dictature. Cette assemblée, partant toujours du principe ancien, ne crut pouvoir mieux faire que de centraliser le pouvoir dans la main d'un directeur suprême, de qui devait relever tout le reste des provinces de l'ancienne vice-royauté, dont la ville de Buénos-Ayres demeurait la capitale, et concentrait nécessairement tout le commerce et toutes les ressources.

Une pareille mesure ne pouvait satisfaire les chefs (*caudillos*) qui s'étaient levés dans les provinces. Illustrés dans la guerre contre la métropole, soutenus par l'opinion populaire et la bravoure de leurs partisans, ils songeaient à se dérober à l'action d'un pouvoir central qu'ils jalousaient, et qui, lui-même, imbu des doctrines de l'obéis-

sance passive du régime tombé, exigeait une soumission absolue. — Cette centralisation violente pesait aux populations de l'intérieur qui se croyaient déjà mûres pour se gouverner elles-mêmes. Alors furent lancés les mots d'Unité et de Fédération, quoique la doctrine de ces deux systèmes ne fût point encore formulée et qu'il n'en eût été question qu'une fois, lors du traité du Paraguay avec la junte suprême de Buénos-Ayres, en 1811, à la suite de l'échec de Belgrano.

Le plus célèbre de tous les *caudillos* de l'époque, et que nous citons comme type de ces individualités remarquables, Artigas, accuse alors violemment le gouvernement de Buénos-Ayres de vouloir faire peser sur les provinces un joug égal à celui de l'Espagne, et déclare que, dans ce cas, les Argentins n'ont fait que changer de maîtres.— Plus tard, Ramirez dans l'Entre-Rios, Estanislao Lopez à Santa-Fé, Carreras à Cordova, Ibarra à Santiago, Quiroga, enfin, à la Rioja, se feront l'écho de ces plaintes et de ces accusations. — En cela, le chef oriental n'est que le représentant des passions et des rancunes qui s'élèvent de tous côtés et que le directorat essaye vainement de combattre, tantôt par la violence, tantôt par des temporisations. L'assemblée, qui soutient son système, est divisée par les mêmes passions; aussi le statut provisoire du 5 mai 1815, pour l'administration de l'État, reste-t-il sans exécution. Dans l'espoir de ramener le calme dans les esprits, le directeur Posadas réunit un congrès à Tucuman, et, rompant définitivement avec l'Espagne, les députés argentins proclament, le 9 juillet 1816, l'indépendance des provinces unies du Rio-de-la-Plata. De Tucuman, le congrès vient siéger à Buénos-Ayres.

Ce grand acte, qui fondait définitivement la nationalité argentine, ne paraît point avoir eu, dans le moment, l'influence qu'il a acquise depuis sur le pays. Fatigués de ces agitations révolutionnaires, plusieurs citoyens importants songeaient à une transaction avec l'Espagne que les événements de 1814 et 1815 rendaient à elle-même, et sans l'entêtement du gouvernement espagnol, qui s'obstinait à réclamer une soumission pure et simple, on fût venu, peut-être, à un arrangement qui eût permis l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, avec un prince de la maison d'Espagne, dans le Rio-de-la-Plata. Peu de temps après, en effet, presque toutes les provinces étaient séparées de Buénos-Ayres et proclamaient leur autonomie; les Portugais occupaient la Bande-Orientale; le haut Pérou était retombé aux mains des Espagnols. Le directeur, D. Martin Puyrredon, nommé par le congrès qui venait de déclarer l'indépendance, essaya

en vain d'arrêter cette dissolution générale en exagérant le principe de la centralisation, et en s'efforçant de traiter avec l'Espagne à l'aide des bons offices de la France, qui, dans l'intérêt de la paix et du commerce, cherchait à ménager une transaction entre les deux parties ; son administration fut des plus orageuses (1).

Pendant que le congrès, avec le zèle le plus louable, cherchait à concilier les esprits, et promulguait, le 3 décembre 1817, le règlement provisoire qui devait servir de base à la constitution définitive des Provinces-Unies de l'Amérique du Sud, toutes les fractions de l'ancienne vice-royauté étaient, comme nous venons de le dire, dans un extrême désordre : — Francia assurait sa dictature au Paraguay ; les Missions étaient ruinées par les Portugais, qui bientôt s'emparaient de Montevideo ; Artigas, vaincu par eux, n'en restait pas moins l'ennemi de Buénos-Ayres et soulevait contre lui l'Entre-Rios et Corrientes. Cependant, au milieu de toutes ces difficultés, le directeur tenait bon ; le congrès chargé d'organiser le pays s'ouvrait à Buénos-Ayres le 25 février 1819, et la constitution définitive était promulguée le 30 avril suivant.

Système fédéral de 1820. — Trop unitaire pour les uns, trop fédérale pour les autres, cette constitution, fort analogue à celle des États-Unis, ne satisfit personne. Alors Puyrredon, fatigué de la lutte, violemment accusé de vouloir rétablir la monarchie, taxé même de trahison par ses ennemis aveuglés, laissa le pouvoir et fut remplacé par Rondeau, qui ne put tenir devant les prétentions des chefs fédéraux des provinces. Le congrès fut dissous ; les fédéraux, avec toutes les milices de la campagne, s'avancèrent sur la capitale effrayée, et l'on fut heureux de conclure le traité de la Capilla del Pilar, qui consacrait l'autonomie des trois provinces de Buénos-Ayres, de Santa-Fé et de Corrientes, et les réunissait fédérativement pour le cas où leur sécurité serait menacée.

Le premier article y proclamait, en ces termes, l'adoption du système fédéral : — « Les hautes parties contractantes protesten

(1) Voyez, pour toutes ces négociations, les *Considérations historiques et politiques sur les républiques de la Plata*, par M. le comte Alfred de Brossard. Paris, in-8°, 1851, chez Guillaumin. — Voyez encore les notes de don Justo Maeso, dans *Las Provincias Unidas del Plata*, traduit de sir Woodbine Parish ;— l'ouvrage de D. Domingo Sarmiento, *Quiroga* ou *Civilisation et Barbarie* ; —les collections des journaux de l'époque, qui existent tous à la bibliothèque publique de Buénos-Ayres ; — la *Biblioteca del Comercio del Plata*, journal publié à Montevideo de 1845 à 1854, etc., etc.

« que le vœu de la nation, et en particulier celui des provinces
« placées sous leur autorité, s'est prononcé, quant au système de
« gouvernement qui doit les régir, en faveur de la Fédération
« qu'elles admettent de fait, mais que celle-ci doit être déclarée par
« des députés nommés en vertu de la libre élection des peuples, en
« se soumettant à leurs délibérations. »

Le traité del Pilar consacrait donc l'idée fédérale que les événements antérieurs avaient fait germer dans la nation, et qui devint, on ne peut le nier, le système favori de la majorité des provinces, qui y voyaient une garantie d'indépendance locale et le développement naturel des conséquences de la révolution contre la métropole.

A partir de ce moment il y eut deux partis bien tranchés dans le bassin de la Plata : — celui des Unitaires exigeant la concentration des pouvoirs à Buénos-Ayres, c'est-à-dire la continuation du système qui venait de régner, tant bien que mal, depuis le 25 mai ; — celui des Fédéraux qui, sans avoir des idées encore bien arrêtées, voulaient que les provinces se gouvernassent elle-mêmes et ne fussent liées avec l'ancienne capitale de la vice-royauté que par la nationalisation de sa douane, celle de l'armée et des relations extérieures. — Comme dans tous les pays récemment émancipés et peu habitués à la vie publique, les questions de personnes tenaient une grande part dans les querelles que se firent dans la suite les deux partis, et les rôles furent intervertis plus d'une fois.

La période qui suivit ce traité fut une des plus agitées à Buénos-Ayres. Enfin, la nomination du général Rodriguez au gouvernement de la province ramena la tranquillité. On vit alors, dans la répression d'une émeute, le 5 octobre 1820, figurer pour la première fois D. J. Manuel de Rosas, devenu depuis si fameux dans l'histoire argentine.

A partir de ce moment, Buénos-Ayres s'administra séparément des autres provinces qui en faisaient autant de leur côté. Celles-ci tentèrent infructueusement de réunir un congrès à Cordova, et bientôt la vue de la prospérité dont jouissait l'ancienne capitale sous l'administration de Rodriguez et sous celle du général las Heras, son successeur, les rapprocha de cette ville dont elles accusaient naguère la tyrannie.

Un nouveau traité, celui du 25 janvier 1822, rétablit la bonne harmonie avec Santa-Fé, l'Entre-Rios et Corrientes, et confirma celui del Pilar, sans toutefois mentionner aucun des deux systèmes entre lesquels se partageaient les opinions ; et cet acte contribua encore à

la tranquillité qui s'était établie si heureusement après une agitation aussi longue.

Il y eut donc, de 1821 à 1827, une sorte de trêve entre les partis, et le pays, à peu près calme, développa rapidement sa prospérité. D. Bernardino Rivadavia, ministre de las Heras, devint l'âme du gouvernement; il fut le champion le plus illustre et le plus dévoué de l'unité nationale, et l'on dut à son influence les progrès remarquables en tout genre que fit la république argentine pendant cette période.

Dans la seconde année de l'administration Rodriguez (1821), l'assemblée provinciale proclama l'établissement du gouvernement représentatif républicain, et constitua ainsi le régime intérieur de la province de Buénos-Ayres qui fut peu modifié depuis. Bientôt des lois équitables sur la liberté individuelle, sur celle des cultes, sur l'inviolabilité des propriétés, sur la presse, initièrent la population au régime libéral. — Rivadavia, jugeant que le temps était arrivé de réaliser l'union du pays, envoya sans bruit des agents chargés de sonder l'esprit des gouverneurs de provinces, et de préparer les esprits à la réunion d'un congrès général qui pût rassembler enfin en un seul corps la république entière.

Système unitaire de 1825. — Ce projet réussit : presque toutes les provinces nommèrent des députés qui se réunirent à Buénos-Ayres en un congrès général constituant, qui s'ouvrit le 16 décembre 1824. — Dès le principe les positions se dessinèrent nettement ; il y eut les Unitaires et les Fédéraux, dont les doctrines furent franchement formulées. Mais, avant d'en venir aux discussions, on vota d'abord la loi dite *fondamentale*, dont les dispositions, après la dissolution du congrès, servirent à peu près de base au droit public argentin jusqu'à la constitution de 1853.

Voici quelles étaient ces dispositions principales :

« La constitution que votera le congrès sera soumise à l'examen « des provinces, et elle n'y sera promulguée et mise en vigueur « qu'après qu'elle y aura été acceptée.

« Jusqu'à la promulgation de cette constitution, les provinces se « régiront par leurs propres lois.

« Tout ce qui concerne l'indépendance, la sûreté, l'intégrité, la « défense et la prospérité nationale, sera de la compétence exclusive « du congrès.

« En attendant l'élection d'un pouvoir exécutif commun, le gou-

« vernement de Buénos-Ayres fera les fonctions de ce pouvoir avec « la double faculté :

« 1° De diriger les relations extérieures des Provinces-Unies sans « toutefois conclure aucun traité, si ce n'est avec l'autorisation « spéciale du congrès ;

« 2° D'exécuter et de communiquer les résolutions du congrès aux « autres gouvernements. »

Six mois après, lorsqu'il s'agit de délibérer sur la constitution définitive du pays, le congrès sanctionna préliminairement la loi suivante :

« Article 1. — Pour désigner les bases sur lesquelles doit se for- « mer la constitution, on consultera d'abord l'opinion des provinces « sur la forme du gouvernement qu'elles regardent comme la plus « propre à assurer l'ordre, la liberté et la prospérité nationales.

« Art. 2. — L'opinion des provinces sur cette importante ma- « tière s'expliquera par ses juntes ou assemblées représentatives, et « là où il n'y en existerait pas, on en créera une pour cet objet.

« Art. 3. — Les assemblées représentatives exprimeront leur « opinion et la feront connaître dans le plus bref délai. »

Quand il fut question de choisir entre le système fédéral et le système unitaire, la commission nommée pour formuler un avis sur un sujet aussi grave, aussi délicat, s'exprimait en ces termes :

« Les provinces ont essayé jusqu'aujourd'hui deux systèmes de « gouvernement, l'Unité et la Fédération. — La commission, sans « entrer dans des détails qui seraient un sujet de douleurs et de « regrets pour le pays, se contentera de dire que le premier a été « trop tyrannique et le second trop faible. Dans les circonstances « inattendues et sans précédents dans lesquelles s'est trouvée la ré- « publique, il y a eu tout à créer, et l'expérience a prouvé qu'il « fallait se constituer d'abord, puis améliorer ensuite graduellement « ce qui existe à l'aide du temps, de l'expérience et du travail. Le « congrès comprenait probablement cette nécessité lorsqu'il a sanc- « tionné, par une loi spéciale, que les opinions exprimées par les as- « semblées provinciales lui laissaient l'autorité nécessaire pour établir « la constitution la plus conforme aux intérêts nationaux, sauf le « droit d'acceptation réservé au peuple. »

Malheureusement le congrès n'attendit pas que toutes les provinces eussent répondu à cet appel pour se prononcer, et il le fit dans le sens de l'unité. — Les provinces de Mendoza, de San-Juan, de Santiago, de la Rioja, se déclarèrent pour la Fédération ; celles de Salta

et de Tucuman pour l'Unité. Celle de San-Luis répondit simplement qu'elle ne se croyait pas assez éclairée encore pour dire lequel des deux systèmes était le meilleur. — Malgré cela, l'assemblée passa outre, à une grande majorité, et l'on se hâta de nommer le Président de la république des Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata. D. Bernardino Rivadavia, sur 38 votants, ne trouva que trois voix d'opposition. (7 février 1826.)

La constitution unitaire, promulguée le 24 décembre 1826, rencontra une vive opposition; les chefs les plus influents de l'intérieur, qui y voyaient une attaque à leur autocratie, l'attaquèrent avec violence et la rendirent odieuse aux provinces qui, d'ailleurs, avaient une répugnance instinctive à se laisser gouverner par Buénos-Ayres. La plupart de celles-ci, usant du droit que leur conférait la loi *fondamentale,* la repoussèrent en déclarant qu'elle leur semblait trop unitaire, et réclamèrent une organisation fédérale qui maintînt entre les diverses provinces — « une liberté, une indépendance et une égalité parfaites. »

Une circonstance contribuait, en outre, à la désaffection des provinces pour le nouveau régime. La république avait déclaré la guerre au Brésil pour délivrer la Bande-Orientale occupée depuis 1817 par les Portugais et les Brésiliens, leurs successeurs; il fallait recruter du monde pour l'armée, et les levées dans l'intérieur étaient impopulaires. Ce fut afin de s'y soustraire que la province de Tarija se détacha de la république argentine pour se rattacher à l'État bolivien.

A Buénos-Ayres, l'opposition contre la présidence et le congrès était plus violente encore que dans les provinces. Rivadavia, immolant son amour-propre au bien public, donne sa démission le 7 juillet 1827; le congrès se dissout, et le système fédéral prévaut définitivement. On revient aux errements de 1821 : les provinces ont leur législature, leur gouvernement, leurs douanes; elles forment en réalité des États séparés, ralliées seulement à Buénos-Ayres par la délégation du droit de les représenter à l'étranger. Le colonel Dorrego, chef du parti fédéral dans la capitale, est proclamé gouverneur de la province et nomme à son tour général de la campagne D. Manuel de Rosas, dont l'influence et la popularité ont grandement contribué à la chute de la présidence. Cette position fait de ce dernier un des principaux personnages de l'État.

Guerre des Unitaires et des Fédéraux. — La paix avec le Brésil, en 1828, et le retour de l'armée argentine, dont toutes les sympa-

thies étaient pour les chefs unitaires, produisit une révolution que Dorrego chercha en vain à combattre. Vaincu et pris, il fut fusillé par les ordres du général Lavalle, faute immense, qui imprima dès lors à la guerre civile un caractère d'acharnement qu'elle n'avait pas jusqu'alors et fut le signal de terribles représailles.

L'année suivante les Fédéraux prirent leur revanche : la campagne de Buénos-Ayres, la province de Santa-Fé se soulèvent, leurs milices viennent assiéger la capitale qui cède à son tour, tandis que dans les provinces la guerre continue avec des péripéties diverses. Le pays est ensanglanté par cette lutte, où figurent deux puissantes individualités argentines : Paz à la tête des Unitaires, Quiroga représentant des Fédéraux. La captivité du général Paz, en 1831, amène la chute du parti unitaire, et une réaction violente force quantité d'Argentins à s'exiler.

A peu près à cette même époque, les provinces littorales, Buénos-Ayres, Santa-Fé, l'Entre-Rios, et plus tard Corrientes, à la suite d'une convention composée de leurs députés réunis à Santa-Fé, forment entre elles, par un nouveau traité, dit *quadrilatéral* (4 janvier 1831), qui renouvelle les stipulations des traités précédents, une ligue offensive et défensive ; elles délèguent la conduite des affaires extérieures à Buénos-Ayres. Il est de plus stipulé que : — « lorsque les « autres provinces de la république se trouveront en pleine paix et « prospérité, on les invitera à se réunir en fédération avec les pro« vinces littorales, et à régler, en un congrès général fédératif, les « bases de l'administration du pays sous le système fédéral, son « commerce intérieur et extérieur, le recouvrement et la distribu« tion des revenus généraux, et le payement de la dette publique. » — On le sait, ce ne fut que vingt-deux années plus tard que ces patriotiques projets purent être réalisés. Ces principes furent le *credo* politique des Fédéraux de bonne foi, de ceux qui luttèrent contre la dictature que le général Rosas allait établir, ou se séparèrent de lui alors qu'il ne fut plus possible de se méprendre davantage sur son refus absolu d'organiser la Confédération.

§ III. — *Dictature du général Rosas.*

Pendant que la guerre des Unitaires et des Fédéraux s'engageait dans les provinces, D. Juan Manuel de Rosas, devenu tout-puissant, se faisait nommer gouverneur de Buénos-Ayres le 8 décembre 1829. Sa première administration fut modérée ; il chercha même à se

concilier les principaux chefs du parti unitaire, qui repoussèrent d'assez haut ses avances et auxquels il voua dès lors une haine implacable. Infatigable à se chercher des partisans dévoués dans tous les partis, il préluda bien vite à la maxime qui a été le guide de toute sa vie : « Qui n'est pour moi est contre moi. » — Réélu en 1832, il n'accepta point le commandement, et fut conquérir de la gloire et une popularité nouvelle en combattant contre les Indiens du Sud qu'il repoussa jusqu'au Rio-Negro de Patagonie.

D. Juan Ramon Balcarce, qui gouvernait à sa place et qui s'efforçait de réunir les hommes honnêtes des deux partis, vit son administration rendue impossible par l'opposition sourde et opiniâtre des créatures de Rosas qui remplissaient tous les emplois. Cette opposition devint plus vive encore dans les circonstances suivantes :

La salle des représentants, à la fin de 1833, avait rédigé un projet de constitution, où il était spécifié que la province de Buénos-Ayres ne se réunirait jamais aux autres provinces en corps de nation que sous le régime fédéral, principe qui évidemment était dans le sentiment général du pays. Mais le projet établissait aussi (art. 180) : « Que jamais le pouvoir exécutif de la province ne pourrait être in- « vesti de pouvoirs extraordinaires pour disposer de la vie et de la « fortune des particuliers, ou pour intervertir l'ordre et la forme « d'administration établie par les lois. »

Cette clause, qui montrait que les vues ambitieuses de Rosas avaient été devinées, excita au plus haut point la fureur de ses partisans et surtout la sienne, quoiqu'il essayât de la dissimuler sous des dehors de modération et de désintéressement. Balcarce avait dû se retirer sous la pression d'émeutes sans cesse renaissantes; ses successeurs ne purent tenir davantage, et Rosas, sollicité de se charger du gouvernement, refusait obstinément, à moins qu'on ne lui donnât ces pouvoirs extraordinaires que la législation déniait d'une manière si péremptoire. Il fallut donc lui céder, et, le 7 mars 1835, l'assemblée provinciale, lasse de l'anarchie, nomma pour cinq ans le général Rosas gouverneur et capitaine général de la province de Buénos-Ayres, et l'investit de la somme du pouvoir public (*suma del poder publico*), à la condition de défendre et soutenir la cause nationale de la Fédération. Rosas était arrivé à son but : la dictature était créée; elle devait durer seize ans.

Dès lors, il n'y a plus qu'un homme dans la république. Quiroga, dont l'influence égalait presque la sienne dans les provinces, est assassiné près de Cordova; Stanislas Lopez, le chef puissant de Santa-

Fé, meurt à temps ; tous les autres gouverneurs de province cèdent peu à peu à l'ascendant du dictateur, qui bientôt ne trouve plus une volonté capable de contrebalancer la sienne : tout tremble et se soumet.

Ses querelles avec la France et son immixtion dans les affaires orientales en 1838 et 1839 faillirent lui devenir fatales. Le sud de la province se soulève, Santa-Fé et Corrientes se séparent de lui, les chefs unitaires réfugiés à Montevideo réussissent à entraîner dans la guerre le chef oriental Rivera, mécontent de l'appui que Rosas prête à D. Manuel Oribe, son compétiteur. La fortune de Rosas triomphe de ces circonstances difficiles : l'insurrection du sud est écrasée; les Correntinos sont vaincus à Pago-Largo; le gouverneur de Santa-Fé, Cullen, est pris et fusillé. En vain on conspire contre lui à Buénos-Ayres, il fait assassiner les chefs de la conspiration et organise une société fameuse (*la mazorca*) qui procède contre ses ennemis, avoués ou non, avec le poignard. Ce qui reste d'anciens unitaires est égorgé ou forcé de fuir; mais ces actes de férocité ne font que rendre les haines plus vivaces.

Le général Lavalle organise une invasion, et arrive, en 1840, presque aux portes de Buénos-Ayres. — Le traité du 29 octobre, en ramenant la paix avec la France, permet à Rosas de tourner toutes ses forces contre son rival, qui, défait dans plusieurs rencontres, est poursuivi presque à l'extrême nord de la république et est tué dans une escarmouche (*guerrilla*) à Jujuy.

Jusqu'à la dictature du général Rosas, les guerres civiles avaient été peu sanglantes ; sauf le moment du combat, les Argentins étaient assez tolérants les uns pour les autres, on traitait humainement les vaincus. Rosas changea tout cela : l'égorgement en masse des prisonniers fut mis à l'ordre du jour; les suspects, traqués avec acharnement, furent immolés partout où l'on put les saisir, et la terreur régna dans toute l'étendue du territoire argentin. Deux époques surtout (le mois d'octobre 1840 et celui d'avril 1842) furent fameuses par les assassinats exécutés en plein jour, dans la ville de Buénos-Ayres, par des hommes bien connus, la plupart appartenant à la police, et qui ne faisaient qu'exécuter les ordres qui leur venaient du dictateur, implacable dans son système d'extermination contre tout ce qu'il soupçonnait hostile à son pouvoir.

Et ce qu'il y avait de plus triste encore, c'est que ces actes monstrueux se commettaient au nom de la Fédération, dont on déshonorait ainsi la cause, et que l'on remplaçait en réalité par l'unité la

plus absolue et la plus brutale, et que l'on semait pour l'avenir de nouveaux ferments de haine et de vengeance (1).

Nous avons raconté, dans notre introduction, comment tomba cet affreux régime et comment le vrai principe de la Fédération, dégagé des questions de parti, triompha pacifiquement à la réunion de San-Nicolas de los Arroyos, et fut définitivement consacré par la constitution de 1853.

Telle fut la série d'épreuves par lesquelles durent passer les provinces du bassin de la Plata avant d'arriver à se constituer. — L'immense vice-royauté avait fini par se fractionner en quatre parties : la Bolivie, formée de l'ancien haut Pérou, qui, elle aussi, a eu ses révolutions incessantes; le Paraguay, qui n'a dû sa tranquillité qu'à la main de fer du despotisme; la Bande-Orientale, profondément déchirée par les guerres civiles; enfin la République argentine, dont nous venons à grands traits d'esquisser l'histoire.

D'après le cadre que nous nous sommes tracé, nous n'avons point à entrer dans le détail et l'appréciation de cette foule d'événements qui ont signalé cette période d'un demi-siècle entier, s'étendant du 25 mai 1810 à la convention de Santa-Fé, qui, en octobre 1860, amena enfin la réunion de Buénos-Ayres au reste de la nation déjà solidement constituée depuis huit ans. Le résumé que nous venons d'en donner nous semble suffire pour faire comprendre les origines et les motifs de la double tendance qui partageait la nation argentine en deux fractions : l'une voulant un pouvoir central, fort, gouvernant les provinces à l'aide d'agents directs, enfin quelque chose d'analogue à la centralisation française, système qui, dès le principe, a régné au Chili placé dans d'autres conditions géographiques et avec d'autres mœurs que la République argentine; — l'autre, réclamant l'autonomie provinciale, c'est-à-dire un pouvoir exécutif local, une législature locale, tous deux nommés à l'élection, des magistrats ne relevant que du pouvoir provincial, enfin un gouvernement séparé comme celui des États de l'Union nord-américaine, mais avec une capitale telle que Buénos-Ayres, grand et ancien centre administratif et commercial, dont les ressources de toute nature, dûment fédérali-

(1) Ce sont, en effet, ces souvenirs qui produisirent la révolution du 11 septembre 1852 et le sentiment qui maintint pendant huit années Buénos-Ayres séparé du reste de la Confédération. Ils ne sont pas même effacés encore complétement.

sées, eussent été la propriété de la nation et non plus celle d'une seule province.

On lutta pour ces deux idées, et, comme nous l'avons déjà dit, les questions de personnes occupèrent quelquefois une plus grande place que les questions de principes. C'était naturel parmi des populations très-neuves à la vie de citoyen et qui ne comprenaient guère d'idées politiques que représentées par des hommes qui en fussent la personnification, cette personnification fût-elle moins en faits qu'en paroles.

C'est ainsi que le général Rosas, esprit éminemment unitaire, put arriver à se poser en champion du système fédératif, à créer et à maintenir, pendant tant d'années, une dictature contre laquelle protestaient tous les gens de cœur, mais que les masses acceptaient sans trop de répugnance, tant les peuples sont plus disposés à se contenter des mots que des choses (1).

CHAPITRE III.

Organisation argentine actuelle.

§ I. — *Droit public argentin.*

Constitution argentine. — La constitution de 1853 réalisa la réunion de la nation argentine sous le régime fédéral (2). Elle

(1) On verra dans notre *Précis chronologique,* tom. III, la série et les dates de tous ces événements dont nous n'avons fait que relater les principaux et résumer les conséquences pour expliquer l'origine de l'organisation argentine actuelle. Cette organisation est, dans sa forme fédérale, l'expression des instincts et des tendances de l'immense majorité de la nation, puisque, pendant près de quarante années, les deux principes, celui de l'unité et celui de la fédération, ont été en présence, et que le dernier, non-seulement la plupart du temps a prévalu, mais est resté en définitive maître du terrain.

Quant à l'appréciation de la dictature du général Rosas et du caractère particulier de cet homme célèbre, nulle part on ne trouvera une histoire plus impartiale de ses faits et gestes, et de son système, que dans l'excellent ouvrage de M. le comte Alfred de Brossard : *Considérations politiques sur les républiques de la Plata.*

Rosas est aujourd'hui retiré à Southampton, en Angleterre. Il est né en 1792.

Le général Urquiza, auquel appartient la gloire d'avoir renversé la dictature, protégé de son épée l'organisation nationale, et rempli si noblement la première présidence constitutionnelle, est né en 1801.

(2) La réunion des gouverneurs de provinces à San-Nicolas-de-los-Arroyos, dans la pro-

constitua les bases du droit public argentin, c'est-à-dire : — la liberté en matière de religion, — la liberté du travail et de l'industrie, — l'inviolabilité des personnes et de la propriété, — l'égalité devant la loi de tous les Argentins sans acception de couleur ni d'origine, leur admissibilité aux emplois publics, — l'admission facile des étrangers dans la grande famille argentine et l'égalité de leurs droits, — la liberté commerciale, — la protection à l'immigration.

Quant au but de la Constitution, le docteur D. Juan-Maria Gutierrez l'a consigné dans ce peu de paroles : c'était de constituer l'union nationale, — assurer la justice, — consolider la paix intérieure, — pourvoir à la défense commune, — travailler au bien être général, — assurer les bienfaits de la liberté, non-seulement pour les Argentins et leur postérité, mais pour tous les hommes du monde qui voudraient habiter le territoire argentin (1).

Gouvernement fédéral. — La Constitution de 1853 organisa donc un gouvernement général qui, tout en laissant subsister la souveraineté et l'indépendance intérieure des provinces, laissait à l'administration fédérale une intervention salutaire dans leurs affaires. Elle fit ainsi de la république argentine une seule nation, composée d'une réunion de provinces indépendantes et souveraines, qui déléguaient à un gouvernement central une partie de leur autorité. En conséquence le congrès fédéral et le pouvoir exécutif, qui en étaient l'expression, se trouvaient investis des facultés réunies pour administrer les revenus généraux provenant des douanes nationales, de la

vince de Buénos-Ayres, presque aussitôt après la chute de Rosas, le 31 mai 1852, posa les bases du nouveau pacte fédéral. Le congrès de Santa-Fé, formé des députés de toutes les provinces, moins Buénos-Ayres, qui s'ouvrit le 20 novembre 1852, élabora la Constitution actuelle, qui fut votée le 1er mai, sous le nom de *Constitucion de Mayo*, puis présentée à la sanction du peuple et acceptée solennellement le 9 juillet suivant, par tous les Argentins, qui prêtèrent serment de lui rester fidèles. (*Jura de la Constitucion.*)

(1) J. M. Gutierrez, *la Constitucion de Mayo esplicada sencillamente por demandas y respuestas.* — *Almanaque argentino de* 1856. Parana. — Ce petit travail, aussi remarquable par sa clarté que par le bon sens avec lequel il est rédigé, est le meilleur manuel qu'on puisse avoir pour l'explication de la Constitution argentine. Rien de plus pratique et de plus accessible à l'intelligence des masses; aucune lecture n'est plus saine et plus capable de les moraliser.

Quant aux explications plus détaillées sur la Constitution argentine et ses origines, sur le droit public argentin, on les trouvera dans les excellents Mémoires que le docteur Alberdi a publiés à diverses époques, et qui sont tous réunis dans son *Organizacion de la Confederacion argentina,* 2 vol. in-8°, 1858.

vente ou location des terres publiques, etc., etc., pour réglementer tout ce qui avait trait au crédit intérieur et extérieur, au payement de la dette de l'État, à la navigation, au commerce général ; enfin il avait le devoir de protéger et de garantir l'indépendance, la liberté et la souveraineté de chaque province (1).

A plus forte raison devait incomber à l'administration fédérale tout ce qui concernait la représentation extérieure, c'est-à-dire les relations diplomatiques avec les autres puissances du globe, la conclusion des traités de paix et de commerce, le commandement des forces nationales de terre et de mer, la direction des postes et courriers, etc., etc.

Tous ces droits sont consignés dans la Constitution (voyez aux Notes et Documents, tome III), et des lois ultérieures, dictées par le congrès annuel, en ont expliqué et délimité l'exercice.

Droits des provinces. — Leurs constitutions. — Quant aux provinces, aux termes de la constitution de 1853 : — elles sont indépendantes, et doivent se gouverner elles-mêmes, en conservant tous les droits qu'elles n'ont pas délégués au gouvernement général; — elles se donnent donc leurs propres institutions locales et se régissent d'après elles. Elles nomment leur gouverneur, leurs législateurs ou représentants et leurs fonctionnaires locaux, sans l'intervention du gouvernement fédéral. — Chaque province fait sa propre constitution, mais avant de la promulguer elle doit la soumettre au congrès qui l'examine et indique, s'il y a lieu, les modifications à faire afin de de la mettre en harmonie avec la constitution nationale.

Elles peuvent conclure entre elles des traités séparés, soit pour l'administration de la justice, ou pour des intérêts spéciaux, des travaux d'utilité commune, mais en les portant à la connaissance du congrès. Elles peuvent donner des encouragements à l'industrie, à l'immigration, à la colonisation, construire des canaux, des chemins de fer, etc., avec leurs propres ressources, celles que mettent en leurs mains les lois votées par leurs assemblées législatives particulières.

Elles ne peuvent : — faire des traités partiels d'un caractère politique ; — établir des douanes provinciales; — faire des lois de com-

(1) Alberdi, *Organizacion de la Confederacion argentina,* page 96 ; bases de la Constitution. — Du Graty, *la Confédération argentine*, chap. III, page 219; droit public argentin. — Juan Maria Gutierrez, *la Constitucion de Mayo,* dans notre Almanach national argentin.

merce ou de navigation intérieure et extérieure; — établir des banques avec faculté d'émettre des billets, sans autorisation du congrès fédéral; — dicter un code civil, commercial, pénal ou minier; — faire des lois sur les droits civiques et la naturalisation, les faillites, la falsification des monnaies ou des billets de l'État; — établir des droits de transit ou de port; — armer des navires de guerre ou lever des armées; — nommer ou recevoir des agents étrangers; — admettre de nouveaux ordres religieux, sans l'autorisation du congrès; — déclarer ou faire la guerre à une autre province.

Depuis la promulgation de la constitution fédérale, toutes les provinces ont délibéré et voté leurs constitutions particulières, qui ont été soumises au congrès et ratifiées par lui, les unes sans modifications, les autres après des changements indiqués par le congrès lui-même (1).

Leur pouvoir exécutif se compose généralement d'un gouverneur

(1) Les provinces se sont donné leurs constitutions particulières aux dates suivantes :

Mendoza	14 Décembre	1854.
La Rioja	18 Avril	1855.
Catamarca	8 Mai	1855.
Salta	9 Juillet	1855.
Jujuy	9 Juillet	1855.
Cordova	15 Juillet	1855.
San-Luis	22 Septembre	1855.
Corrientes	12 Octobre	1855.
Tucuman	3 Mars	1856.
San-Juan	7 Avril	1856.
Santa-Fé	4 Mai	1856.
Santiago-del-Estero	15 Juillet	1856.
Entre-Rios	15 Février	1860.
Buénos-Ayres	»	?

La province d'Entre-Rios a été fédéralisée jusqu'à la fin de 1859. Elle est aujourd'hui dirigée, comme les autres provinces, par un gouverneur particulier; le choix est tombé sur le général Urquiza, président sortant de la Confédération argentine. — Son ancienne capitale, la Bajada del Parana, est aujourd'hui la capitale de la République; l'on a fédéralisé autour de cette ville un territoire qui comprend à peu près quatre lieues carrées. — La capitale actuelle de la province d'Entre-Rios est la ville de la Concepcion-del-Uruguay (on dit aussi simplement l'Uruguay), bâtie sur la rive droite du fleuve de ce nom, sous 32° 30′ de latitude.

La Constitution de 1853 avait nommé la ville de Buénos-Ayres capitale de la Confédération, mais, la dissidence de la province ayant empêché l'accomplissement de cette loi, la ville de Parana fut nommée capitale provisoire, et il paraît que tous les Argentins sont d'accord aujourd'hui pour y maintenir le siége du gouvernement fédéral.

La province de Buénos-Ayres, en 1854, s'était donné une constitution qui est aujourd'hui incompatible avec l'unité nationale. Aux termes de la convention de 1860, elle va la réformer entièrement.

nommé pour deux ou trois années, assisté d'un ou plusieurs ministres suivant l'importance de la province, et d'un secrétaire général. Leur corps législatif est formé d'un certain nombre de députés élus, soit en proportion de la population, soit suivant les divisions territoriales. Leur magistrature est nommée par le gouverneur, et n'est amovible qu'en cas d'indignité bien constatée ; elle est constituée en chambre de justice. Il existe une police urbaine et rurale, dont les attributions sont assez étendues, et définies par un règlement délibéré et voté par le corps législatif, etc. Le gouverneur nomme les officiers de la garde nationale, jusqu'au grade de capitaine. Les nominations d'officiers supérieurs doivent être ratifiées par la chambre.

D'ailleurs, les constitutions de la plupart des provinces se ressemblent et reproduisent l'esprit de la constitution générale, en tout ce qui n'est pas propre au pouvoir exécutif national.

Droits des étrangers. — Les étrangers jouissent sur le territoire de la Confédération de tous les droits civils du citoyen. Ils peuvent exercer leur industrie et leur profession, se livrer à leur commerce, posséder des immeubles, les acheter et les aliéner, naviguer dans les rivières, exercer librement leur culte, tester et se marier conformément aux lois. Ils ne sont point obligés de se nationaliser argentins, ni de payer des contributions forcées extraordinaires. La naturalisation peut s'obtenir par deux années de séjour dans la Confédération, et l'autorité peut rendre ce terme plus court pour celui qui la sollicite, en prouvant qu'il a rendu des services à la république (art. 20 de la constitution).

Quant aux fils d'étrangers, une loi ultérieure les oblige à choisir leur nationalité à vingt et un ans, soit qu'ils veulent rester argentins, soit qu'ils préfèrent adopter la nationalité de leur père. Cette loi est fort importante, car elle coupe court à des discussions qui ont eu lieu plusieurs fois avec des puissances étrangères au sujet de la nationalité des fils d'étrangers nés sur le territoire argentin.

Les traités avec le Portugal et le Chili ont réglé le point également très-grave des successions *ab intestat.* — Dans le cas de mort d'un étranger sans héritiers naturels présents, le consul de sa nation, d'accord avec l'autorité locale, a le droit de nommer des curateurs qui se chargeront d'administrer la propriété du défunt au profit des héritiers légitimes ou de ses créanciers. La répartition de l'héritage reste sujette aux lois des pays respectifs, de même que le payement des droits que doivent acquitter les héritiers.

Les étrangers sont admissibles aux fonctions municipales.

Tous les Argentins sont tenus à s'armer pour la défense de la patrie et de la constitution, c'est-à-dire de contribuer au service de l'armée de ligne suivant les circonstances et les lois, et à celui de la garde nationale. Les étrangers sont naturellement exempts de tout service militaire quel qu'il soit. Ceux qui ont été naturalisés Argentins sont libres de se soumettre ou non à ce dernier service (celui de la garde nationale) pendant dix années, à dater du jour auqnel ils ont reçu leurs lettres de naturalisation.

Des traités avec les principales nations de l'Europe et de l'Amérique, telles que l'Angleterre, le Brésil, la France, le Portugal, les États-Unis, le Chili, la Sardaigne, le Paraguay, l'Espagne, etc., règlent les relations internationales de la Confédération. Ils consacrent le principe d'égalité en matière de commerce et de navigation, le droit de constituer des consuls; réglementent la navigation des neutres en temps de guerre, la restitution des déserteurs aux navires de guerre, etc. La Confédération a adhéré aux principes de droits maritimes proclamés par la convention de Paris du 16 mars 1856, principes qui abolissent le droit de course et déclarent que le pavillon neutre couvre la marchandise ennemie excepté la contrebande de guerre, et que, pour être obligatoires, les blocus doivent être effectifs.

Municipalités. — Les municipalités représentent les anciens *cabildos* ou corps municipaux déjà existants lors de la domination espagnole. Plusieurs provinces les ont déjà rétablies. Tout habitant du territoire argentin peut être appelé à faire partie de ces corps administratifs auxquels appartient de s'occuper des intérêts particuliers de chaque localité, en ce qui concerne la police, les établissements d'instruction primaire et de bienfaisance, la salubrité publique, la distribution des eaux, les embellissements, etc.

Les lois particulières à chaque province définissent d'ailleurs leurs attributions. Disons, en passant, que ces institutions éminemment utiles ont été jusqu'à présent fort négligées et que leur établissement, dans tous les centres de population grands ou petits, sera un véritable bienfait pour la population; ce sera le moyen d'intéresser tous les habitants d'une même commune au bien-être général, et de pousser les plus instruits, les plus actifs, les plus habiles, à s'occuper des améliorations, aussi bien au point de vue matériel qu'à celui de la moralité, que réclame le pays.

§ II. — *Gouvernement de la Confédération argentine.*

Le gouvernement de la Confédération argentine, dans sa *forme républicaine fédérale*, se compose de trois pouvoirs : — législatif, exécutif et judiciaire, — tous égaux, indépendants et nés directement de la volonté nationale.

Pouvoir législatif. — Le pouvoir législatif est exercé par le congrès, formé par la réunion des deux chambres, celle des députés ou représentants et le sénat. Les députés sont élus en raison de la population, un par vingt mille habitants, à la pluralité des suffrages par l'élection directe à laquelle doivent prendre part tous les électeurs. Ils sont nommés pour quatre ans et rééligibles. — Les sénateurs sont choisis par les chambres législatives provinciales, à raison de deux par province ; la durée de leurs fonctions est de neuf années. — Le vice-président de la Confédération est de droit président du sénat ; il ne vote cependant qu'en cas de partage égal des voix. — Le concours des deux chambres est nécessaire pour la confection des lois dont la présentation peut avoir lieu indistinctement par chacune d'elles ou par le pouvoir exécutif. — Le congrès se réunit tous les ans au mois de mai ; ses sessions durent jusqu'au mois d'octobre, mais il peut être convoqué extraordinairement ou prorogé par le président de la Confédération. Tous les membres du congrès ont droit à une indemnité de route et à un traitement de 200 piastres (1,000 francs) par mois.

Pouvoir exécutif. — Il est constitué par un président et un vice-président nommés tous deux pour six années, et qui ne peuvent être réélus, sinon après une période égale. Leur élection se fait par des électeurs spéciaux nommés dans chaque province à nombre double de ses députés et sénateurs et dans les mêmes formes. Ces électeurs votent par bulletins signés, soit dans la capitale de la Confédération, soit dans leur province. Les deux magistrats sont nommés à la majorité absolue. — Le président est responsable ; il est le chef suprême de la Confédération, commande en chef les forces de terre et de mer, conclut et signe les traités, promulgue les lois, nomme aux grades d'officiers supérieurs, peut déclarer l'état de siége, etc. ; pour toutes les grandes mesures il doit être d'accord avec le sénat.

Le pouvoir exécutif est assisté de cinq ministres, secrétaires d'État, pour : les affaires étrangères, — les finances, — l'intérieur, — la justice, le culte et l'instruction publique, — la guerre et la marine. — Les ministres sont responsables. Une loi spéciale ultérieure à la constitution (4 août 1856) a fixé et désigné leurs attributions. — Ils peuvent assister aux débats du congrès, mais n'y votent point.

Pouvoir judiciaire. — Le pouvoir judiciaire de la Confédération est exercé par une cour suprême de justice composée de neuf juges et de deux procureurs fiscaux qui doivent être domiciliés dans la capitale. Ils ne sont amovibles qu'en cas d'indignité constatée. Il en est de même pour les tribunaux inférieurs. Pour pouvoir faire partie de cette magistrature suprême, il faut être avocat en exercice depuis huit ans au moins, et remplir, en outre, les conditions exigées pour les fonctions de sénateur, c'est-à-dire posséder un revenu de 2,000 piastres, soit en biens fonds, soit par l'exercice d'une profession. Le jury est admis pour toutes les affaires criminelles.

La haute cour de justice ou cour suprême (cette institution correspond à celle de la cour de cassation) doit juger les différends qui peuvent survenir de province à province, ou les troubles politiques qui surviendraient dans l'intérieur de l'une d'elles. Elle est ainsi un obstacle à ce que la guerre civile puisse se rallumer dans l'intérieur. — La nature et les fonctions de la justice fédérale ont été déterminées et réglées par la loi du 13 août 1858.

Telles sont, en quelques mots, les bases sur lesquelles repose le système de gouvernement de la Confédération argentine. La constitution, dont nous donnons le texte aux Notes et Documents, t. III, explique avec détail son mécanisme. Des lois organiques faites depuis en ont éclairé le sens, élucidé et étendu les dispositions; cependant il en reste encore plusieurs à faire pour compléter l'organisation du pays.

§ III. — *Relations extérieures.*

Le gouvernement argentin a des agents diplomatiques et des agents consulaires accrédités auprès des nations de l'Amérique et de l'Europe avec lesquelles le commerce le met en relations plus fré-

quentes. Sa diplomatie a été fort active depuis 1853, puisque c'est à partir de cette époque qu'il a conclu presque tous les traités de paix et de commerce que nous avons indiqués plus haut, et que nous récapitulons ici avec leur date.

Avec l'Angleterre. — Traité d'amitié, de commerce et de navigation, du 2 février 1825. — Traité de libre navigation des rivières, du 11 juillet 1853. — Convention du 21 août 1858, pour payement d'indemnité aux sujets anglais qui auraient été arbitrairement dépouillés par les autorités locales pendant la guerre civile.

Avec le Brésil. — Convention préliminaire de paix du 27 août 1828. — Conventions des 29 mai et 29 novembre 1851 pour la pacification de l'État oriental. — Traité d'amitié, de commerce et de navigation, du 7 mars 1856. — Convention du 20 novembre 1857, sur la navigation fluviale complétant le traité du 7 mars. — Traité de limites du 14 décembre 1857, et traité d'extradition du 14 décembre 1857, même date. — Traité du 2 janvier 1859, complémentaire de la convention préliminaire de paix, du 2 août 1828.

Avec la France. — Convention du 29 octobre 1840. — Traité de libre navigation des rivières, du 10 juillet 1853. — Convention du 21 août 1858, comme avec l'Angleterre.

Avec les États-Unis. — Traité de libre navigation des rivières, du 10 juillet 1853. — Traité d'amitié, de navigation et de commerce, du 27 juillet de la même année.

Avec le Chili. — Traité d'amitié, de commerce et de navigation, du 30 août 1855.

Avec le Portugal. — Traité d'amitié, de commerce et de navigation, du 9 août 1855.

Avec la Sardaigne. — Traité d'amitié, de commerce et de navigation du 21 septembre 1855. — Convention du 21 août 1858, comme avec l'Angleterre et la France.

Avec le Paraguay. — Traité d'amitié, de commerce et de navigation, du 29 juillet 1856 (pour six années). — Traité additionnel du 12 février 1858, sur la navigation des rivières.

Avec l'État oriental de l'Uruguay. — Conventions du 29 mai et du 20 novembre 1851, pour la pacification du pays. — Traité du 2 janvier 1859, complémentaire de la convention préliminaire de paix, du 2 août 1828.

Avec l'Espagne. — Traité de reconnaissance, paix et amitié, du 9 juillet 1859.

Il existe un traité de commerce pendant avec la Bolivie. La question de limites, par suite de la réincorporation demandée de la province de Tarija, en a éloigné la conclusion.

Le gouvernement argentin se trouve donc avoir terminé aujourd'hui son code de relations avec ses voisins et avec presque toutes les autres nations qui ont des rapports commerciaux avec la Confédération.

§ IV. — *Finances.*

TRÉSOR NATIONAL.

Aux termes de la constitution, le trésor de la Confédération argentine est formé : — du produit des droits d'importation et d'exportation, — de celui de la vente et location des terres de propriété nationale, — du produit des postes et du timbre, — du produit des impositions qu'impose le congrès, — de celui des emprunts et opérations de crédit.

Sous la domination espagnole les revenus des gouvernements de la Plata étaient peu considérables, quoique les sources en fussent très-nombreuses, et la vice-royauté du Pérou était obligée d'envoyer plus d'un million de piastres pour aider à leur administration. Ces revenus provenaient : — des droits de route et de ponts; — des droits de mutation (*alcabala*) ; — de la quinta ou impôt agricole ; — des patentes de magasins de détail ; — de divers monopoles, tels que celui de la poudre, du tabac, des cartes ; — des *lanzas* ou demi-annates, droits que payaient les employés civils en prenant possession de leurs charges ; — de la vente de certaines charges, telles que celles de notaire (*escribano*) et commissaire-priseur (*martillero*), qui s'achetaient à l'État ; — de divers impôts ecclésiastiques destinés à soutenir le culte, tels que la bulle, les dîmes, les annates, etc., etc. ; — des héritages des intestats morts sans héritiers ; — de la vente ou des revenus des propriétés vacantes ; — du produit des amendes et saisies sur la contrebande, produit d'autant plus abondant que Buénos-Ayres et Montevideo étaient les seuls ports d'introduction aux termes de l'article 213 de l'ordonnance des intendants. — Les droits de douane se réduisaient alors à l'*almojarifazgo*, ou simple droit municipal de 5 pour 100 sur toutes les marchandises,

parce que celles-ci ne pouvaient venir que de la métropole ou des autres colonies (1).

Dès 1809, presque tous ces droits furent remplacés par un simple impôt sur les objets importés par le commerce avec l'Angleterre, le seul possible alors, et cet impôt donna de suite beaucoup plus que ce fatras de petits droits, souvent vexatoires, et dont la perception coûtait plus qu'ils ne rendaient.

Après la révolution on continua à baser les revenus de l'État sur le produit des douanes. Tous les monopoles furent abolis ; on conserva, en outre, quelques droits municipaux dont l'action fut purement locale, et qui sont restés entre les mains des provinces.

La principale source de revenu pour la république argentine est donc l'impôt indirect des douanes. En traitant du commerce des États de la Plata (livre XII, chap. II, § 11), nous avons indiqué quels étaient les objets sur lesquels portait cet impôt, et nous avons pu juger combien le chiffre de son produit avait augmenté avec le temps. Voici, en effet, la recette des dernières années pour les treize provinces argentines en dehors de Buénos-Ayres :

Nous n'avons pas les chiffres complets de 1859 ; nous savons seulement qu'en huit mois, du 1er novembre 1859 au 30 juin 1860, la douane du port fluvial de Rosario a rendu 853,589 piastres, ce qui en donne 1,300,000 pour l'année.

1854. — Produit des importations et exportations :			1,472,134	piastres.
1855. —	—	—	1,773,302	»
1856. —	—	—	1,944,000	»
1857. —	—	—	2,059,000	»
1858. —	—	—	2,220,000	»

En dehors des douanes, les autres produits sont insignifiants. — Il ne s'est effectué aucune vente de terres publiques, la loi sur leur aliénation n'étant point faite encore, et leur location restant une affaire provinciale jusqu'à présent. — Le rendement des postes a été très-faible jusqu'en 1857 ; il a augmenté depuis en conséquence de l'adoption du timbre d'affranchissement (*estampilla*), mais est peu élevé encore. — Lorsque la province d'Entre-Rios, la plus riche de toute la Confédération argentine, était fédéralisée, ses revenus, composés principalement de l'impôt des patentes et de la vente du papier timbré,

(1) Alberdi, ouvrage cité, page 625.

entraient dans le trésor national. Ce dernier produit a donné, en moyenne annuelle, pendant ces quatre années, 150,000 piastres.

Douanes. — Nous avons indiqué (page 500) quels étaient les droits de douane et comment ils se payaient. Le service douanier, étant la principale garantie des revenus de l'État, est généralement bien fait. Les bureaux de douane sont établis suivant l'ordonnance du 22 mars 1854 qui a divisé les ports d'entrée de la Confédération en trois classes, d'après leur importance.

Ceux de première classe sont les ports de Rosario, Santa-Fé, Parana et Corrientes, sur le Rio-Parana. — Ceux de seconde classe, sur le même fleuve, sont ceux de Gualeguay, Victoria et Goya.—Sur le Rio-Uruguay, ce sont ceux de Gualeguaychu, Concepcion-del-Uruguay, la Concordia et la Restauracion. — Les ports de troisième classe sont : Diamante, la Paz, Bella-Vista, Empedrado, Itati, Ita-Ibaté, sur le Parana ; Federacion, la Cruz et Santo-Tomé, sur l'Uruguay.

Sur la ligne des Andes, il y a dix bureaux de douane. Ce sont ceux de Mendoza, de San-Juan, de Jachal, de Vinchina, de Tinogasta, de Salta, de Jujuy, de Yavi, d'Oran et de Queta. Les plus importants sont ceux situés sur les grandes routes du Chili par Uspallata, Vinchina et Tinogasta, et sur celle de Bolivie, par Salta et Jujuy. Le produit de ces douanes est fort inférieur à ce qu'il devrait être à cause de la difficulté de bien surveiller le grand nombre de passages qu'offre la chaîne des Andes, et surtout à cause de l'irrégularité dans les déclarations : beaucoup de marchandises européennes passent comme marchandises de fabrication chilienne, lesquelles, d'après le traité de 1855, ont le droit d'entrer en franchise.

Les douanes sont sous la surveillance de deux inspecteurs généraux, l'un pour les douanes fluviales, l'autre pour les bureaux de la ligne de terre.

Nous ne parlons pas ici de celles de la province de Buénos-Ayres qui doivent recevoir une nouvelle organisation.

Trésorerie. — Le système d'administration est bien organisé. La trésorerie (*tesoreria*) reçoit les fonds qui lui sont envoyés par les divers bureaux de perception dirigés chacun par un *administrador de rentas nacionales*, un administrateur de rentes nationales, qui les transmet à un bureau de recettes, *colecturia*, attaché à la trésorerie. Celui-ci paye, suivant les ordres ministériels, les mandats présentés par les employés et créanciers du gouvernement.

La *Contaduria*, ou comptabilité,—est une sorte de *cour des comptes*, un contrôle pour examiner tous les mandats, toutes les créances et n'en autoriser le payement qu'à bon escient. Tous les comptes sont publiés mensuellement dans le journal officiel, et cette mesure est du meilleur effet dans le public. Les bureaux de cette administration et son système de comptabilité sont remarquablement organisés.

Budget (*presupuesto*).— Il est présenté chaque année au congrès par le ministre des finances, et n'est rendu exécutoire qu'après un vote. Il s'est soldé jusqu'à présent par des déficits qui chaque année deviennent de moins en moins considérables. — La position financière du gouvernement de la Confédération a été très-difficile les premières années.

En effet, la séparation de Buénos-Ayres, la province la plus riche et la plus peuplée, celle dont la douane fournissait le revenu le plus considérable, réduisait le gouvernement argentin aux faibles ressources que pouvait lui fournir l'organisation encore incomplète du pays. Les douanes intérieures avaient été supprimées; il fallait donc donner des subsides aux provinces, et de plus faire face à toutes les charges qui incombaient au gouvernement central: frais généraux d'administration, culte catholique, instruction publique, armée, services publics de toute nature, routes, etc., enfin songer à la dette de l'État.

En 1851 et 1852, la guerre contre Rosas fut soutenue au moyen des finances de la province d'Entre-Rios, finances éminemment prospères sous l'administration du général Urquiza, et de 400,000 piastres fortes (2 millions de francs) prêtées par le Brésil.

En 1853, on pourvut aux dépenses nationales par un prélèvement de 6 pour 100 sur les droits d'importation, le produit d'un emprunt de 300,000 piastres fortes, et quelques avances des trésors provinciaux d'Entre-Rios, Santa-Fé, Cordova et Mendoza (1). Mais ces ressources étaient insuffisantes, vu l'urgence des besoins, et la position du gouvernement devenait critique; il fallut avoir recours au crédit intérieur de la Confédération.

Statut de crédit public et banque nationale.— On formula donc, sous le nom de *Estatuto de credito publico*, un plan financier qui liait les intérêts privés à ceux de la république par la création d'une banque nationale dont le siége était établi dans la capitale, et qui éten-

(1) Du Graty, ouvrage cité, page 260.

drait ses opérations dans les provinces, par le moyen d'administrations secondaires. La banque devait avoir un capital de six millions de piastres fortes, en billets au porteur, garantis par une inscription d'une valeur égale au grand livre de la dette publique. Les billets étaient émis pour leur valeur réelle considérée comme invariable.

Des six millions, émis par la banque, deux devaient être destinés à l'établissement de succursales dans les provinces, deux aux travaux publics, deux enfin restaient à la disposition du gouvernement comme anticipation sur les revenus nationaux que la banque devait percevoir.

Nous avons raconté plus haut (voyez page 536) comment ce système n'avait pu s'établir et comment le gouvernement se résolut à retirer au pair les 1,678,000 piastres qui avaient été émises. Il ne reste plus rien de ce papier. L'augmentation des revenus, dans les années 1855 et suivantes, a permis de faire face, en grande partie, à toutes les dépenses courantes; ce qui n'a pu être payé est rangé dans la dette exigible et soldé au fur et à mesure des rentrées. — L'exécution du statut de crédit public reste donc provisoirement suspendue.

Dette de l'État. — Cette dette est de deux natures : extérieure et intérieure.

Dette extérieure. — La dette extérieure, si l'on n'y joint pas la dette anglaise contractée par la province de Buénos-Ayres en 1824, ne consiste que dans les 400,000 piastres, à 6 pour 100, empruntées au Brésil en 1851. On doit y ajouter le montant des indemnités stipulées avec la France, l'Angleterre et la Sardaigne en 1858, dont la somme n'est pas encore connue. Quant à la dette qui résulte de l'emprunt anglais, la province de Buénos-Ayres a pris, en 1856, des mesures pour son remboursement, et la question de la nationalisation de cette dette n'est pas encore jugée.

Dette intérieure. — Elle se divise en deux classes, *dette exigible* et *dette flottante.*

La dette exigible se compose des arriérés dus aux employés du gouvernement pour leurs traitements, ou à des créanciers divers pour contrats et fournitures.—A la fin de 1855, cette dette était de 1,001,640 piastres ; elle n'était plus que de 812,048 à la fin de 1856, et diminua encore en 1857 et 1858. — Les événements de 1859 l'ont fait augmenter de nouveau.

La dette flottante résulte des mandats anticipés délivrés sur les

revenus de douane (*bonos de aduana*). Il en a été émis pour de fortes sommes en 1859; une partie ont été payés, mais il en reste encore un assez grand nombre à acquitter.

La réunion de Buénos-Ayres, dont la douane donne des revenus considérables, d'autant plus augmentés que les droits différentiels (voyez page 515) ne pèsent plus sur elle, et que les arrivages directs au Rosario ont diminué, permettra de liquider promptement tout cet arriéré, qui peut s'élever aujourd'hui à un million et demi de piastres.

TRÉSOR PROVINCIAL.

Les finances des provinces s'administrent suivant les lois votées par leurs assemblées. Les principales sources de leurs revenus, indiqués par leur constitution particulière, sont : la contribution territoriale fixée généralement à 4 pour 1,000 de la valeur totale de la propriété immobilière; la vente du papier timbré (*papel sellado*) ; les revenus municipaux, tels que patentes, livrets, amendes de police, droits sur les marchés, etc. Les provinces dont les revenus sont notoirement insuffisants pour leur administration reçoivent un subside du gouvernement fédéral.

Avant 1852, les provinces se suffisaient à elles-mêmes à l'aide des droits de douane et de transit dont étaient frappées toutes les marchandises qui s'internaient chez elles ou y passaient. Depuis la déclaration de San-Nicolas, elles ont dû remplacer cette source de revenus par d'autres moyens. De là, la création de la contribution territoriale dont la perception est encore hérissée de difficultés, mais qui commence à être acceptée et comprise. Au point de vue financier, les provinces ont encore beaucoup à faire pour équilibrer leurs recettes et leurs dépenses. Les plus avancées sous ce rapport jusqu'à présent sont celles d'Entre-Rios, de Tucuman, de Mendoza, de Cordova, etc. Celles dont les ressources sont les moins grandes sont celles de San-Luis, de la Rioja et de Santiago del Estero.

§ V. — *Administration intérieure.*

La loi du 8 juillet 1856 a spécifié tout ce qui était du ressort du ministère de l'intérieur. Le gouvernement politique et économique de la capitale de la confédération et du territoire fédéralisé lui incombe. Il est chargé de maintenir la paix et la bonne harmonie entre les provinces, et de veiller à l'exécution des lois qui concernent

les élections, la réunion du congrès, la délivrance des lettres de naturalisation, etc.

Il a dans ses attributions tout ce qui tient aux travaux publics, aux routes, aux canaux, aux rivières, à la navigation en général, aux explorations des fleuves, aux travaux de reconnaissance du pays, à la colonisation, à l'immigration, à des divisions nouvelles de territoire.

Le *Bureau de Statistique* dépend de ce ministère ; c'est une création récente, qui rendra beaucoup de services, lorsque toutes les administrations nationales et provinciales se seront habituées à lui envoyer régulièrement et à temps leurs matériaux.

Il en est de même du *Bureau topographique* chargé des cartes et plans du pays, et de toutes les affaires d'arpentage pour les terres publiques et les bâtiments de l'État.

Les *Postes*, *Courriers* et *Messageries Nationales* sont encore du ressort de ce ministère. Nous en avons parlé plus haut en détail (voyez livre XII, chap. II et IV.)

POLICE.

Magistrats de police. — La police de la capitale et du territoire fédéralisé est sous les ordres d'un intendant particulier, tenant lui-même au ministère de l'intérieur. Partout ailleurs, elle dépend de l'administration provinciale, et a dans son ressort une foule d'attributions, telles que le maintien de l'ordre public et de la sécurité, la surveillance des marchés, celle des loteries (*loterias*, *rifas*) qui sont dans les mœurs du pays et souvent appliquées à des œuvres de bienfaisance, la délivrance des livrets (*papeletas*) aux ouvriers, peons, charretiers, etc.

Dans les provinces, il y a généralement un *chef de police*, ayant sous ses ordres un certain nombre de *commissaires* désignés par le nom ou le numéro de leur quartier, s'il s'agit d'une ville ; celui de leur district, s'il s'agit de la campagne. Les commissaires de police sont assistés de *celadores* ou gendarmes, qui leur prêtent main-forte au besoin. Dans la campagne les celadores sont montés.

Toutes les grandes villes ont des gardiens de nuit, *serenos*, excellente et très-populaire institution, qui rend les plus grands services. Ces gardiens sont armés d'une lance et d'une paire de pistolets ; ils portent une lanterne et un sifflet pour appeler du secours en cas de besoin. Leurs fonctions consistent à surveiller un certain nombre

d'îles de maisons (*manzanas*) pendant la nuit, et à y protéger la sécurité des habitants.

Le gouvernement intérieur des provinces s'exerce dans les départements, soit par un commandant militaire, officier dans l'armée ou dans la milice, soit par un juge de paix remplissant le rôle de préfet; chacune d'ailleurs a son système. La police dépend alors de ces magistrats.

ASSISTANCE PUBLIQUE.

Hôpitaux. — Il existe des hôpitaux civils dans les principales villes, telles que Buénos-Ayres, Cordova, Salta, Jujuy, etc.; dans d'autres villes ce sont à la fois des hôpitaux civils et militaires, ou simplement militaires. Ces établissements sont entretenus par la bienfaisance publique, un subside du gouvernement, et quelquefois un revenu propre provenant d'anciennes fondations pieuses.

Les hôpitaux de Buénos-Ayres sont aujourd'hui parfaitement administrés. On a fait venir d'outre-mer des sœurs de charité qui les ont mis sur un pied tout à fait européen. Il est bien à souhaiter que cet exemple soit suivi dans les autres villes qui ont beaucoup à faire pour élever les établissements de ce genre au degré d'organisation dont ils ont besoin. Ce n'est pas que les sympathies et l'aide du public manquent aux hôpitaux : on est éminemment charitable dans la Plata, et tout appel fait à la générosité de la population est immédiatement compris et satisfait; ce qui manque, c'est une judicieuse direction imprimée aux secours, de la méthode dans leur distribution, une bonne installation dans l'intérieur des établissements hospitaliers.

Sociétés de bienfaisance. — Des sociétés de bienfaisance se sont établies dans presque toutes les capitales de provinces et les principales villes. La plus ancienne est celle des Dames, créée, le 2 février 1823, à Buénos-Ayres, sous le ministère de Rivadavia, et qui, traversant les révolutions et la dictature, a duré jusqu'à l'époque actuelle. Lors de sa fondation, elle fut chargée de la direction et de l'instruction des écoles de jeunes filles, de l'hôpital des Enfants trouvés (*cuna*) et du collége des Orphelines. Elle continue à remplir avec zèle cette pieuse mission, et fait beaucoup de bien. C'est à son exemple que s'est fondée celle de Parana, celle de Rosario, etc. — Ces sociétés s'occupent de l'amélioration du sort des classes pauvres, de leur instruction, des secours à donner aux malades et aux infirmes; elles

font des quêtes et des loteries pour les hôpitaux, — loteries composées d'une foule de ces jolis objets que les doigts habiles des Argentines savent produire.

En tout cela cependant, le répétons-nous, la bienfaisance et la bonne volonté de la population dans toutes les régions de la Plata ont encore besoin d'être dirigées ; cette population est disposée à faire beaucoup, elle est très-généreuse ; mais il faut que ces bonnes œuvres soient bien conduites. Le clergé ne s'y mêle pas assez ; l'on se contente trop de donner, sans s'inquiéter si l'application des ressources créées par la charité publique est bien faite et a de bons résultats. — A ce point de vue, l'introduction de l'élément que nous venons de signaler, celui des communautés religieuses vouées aux secours des pauvres et des malades, et à l'éducation de l'enfance, nous semble une mesure éminemment utile au pays.

On en a ainsi jugé au Chili, où, depuis dix années, les établissements hospitaliers sont aux mains des filles de Saint-Vincent de Paul et de la Providence. On en a fait autant à Montevideo et à Buénos-Ayres, dont les hôpitaux sont aujourd'hui des modèles, et où plusieurs demoiselles, des familles les plus distinguées, n'ont point hésité à revêtir l'humble habit des servantes des pauvres, et à grossir les rangs de ces saintes filles.

Sociétés de secours mutuels. — Il s'en établit quelques-unes dans les grandes villes du littoral depuis quelques années. Elles sont principalement composées d'ouvriers étrangers. Peu de nationaux y sont entrés encore ; car on ne paraît pas se rendre bien compte, jusqu'à présent, de leur utilité. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait pressentir, l'esprit d'association n'est pas encore bien développé dans le pays.

§ VI. — *Justice.*

Les tribunaux de la Confédération argentine sont de deux classes, ceux qui relèvent de la justice fédérale, ceux qui appartiennent à l'administration particulière des provinces.

Justice fédérale. — Elle a été organisée par la loi du 13 septembre 1858. — Son objet primordial est de maintenir avec vigueur l'observation de la constitution dans les cas douteux, et d'y conformer l'esprit et les prescriptions de la loi. En conséquence, les tribunaux fédéraux doivent toujours procéder d'après les lois nationales qui sont d'accord avec la constitution. Le pouvoir exécutif prête la force né-

cessaire, pour l'exécution de leurs arrêts, dans toute l'étendue du territoire confédéré.

Les tribunaux fédéraux se composent de la cour suprême fédérale et des tribunaux fédéraux inférieurs.

La *Cour suprême fédérale* (correspondant à peu près à la cour de cassation française) est composée de neuf juges, et siége dans la capitale; ses arrêts sont sans appel. Elle connaît des causes qui touchent aux ambassadeurs, ministres ou consuls étrangers, de celles où une province serait partie, des conflits entre les autorités d'une même province. — Elle statue sur les appels qui lui sont faits des tribunaux inférieurs fédéraux, ou des cours de justice provinciales.

Les tribunaux inférieurs fédéraux sont les *cours de district* et les *tribunaux* (*juzgados*) *de section.*

Les tribunaux fédéraux, ou cours de district, sont partagés en cinq circonscriptions judiciaires : 1° District de l'Est, comprenant les provinces d'Entre-Rios, de Corrientes et Santa-Fé ; siége de la cour : Parana. — 2° District du centre, renfermant celles de Cordova, Rioja, Catamarca et Santiago-del-Estero ; siége de la cour : Cordova. — 3° District de l'Ouest, formé des provinces de Mendoza, San-Luis et San-Juan ; siége de la cour : Mendoza. — 4° District du Nord, composé des provinces de Tucuman, Salta et Jujuy ; siége de la cour : Salta. — 5° Enfin le district du sud, composé exclusivement de la province de Buénos-Ayres; siége de la cour : Buénos-Ayres.

Les cours de district sont composées de trois juges et d'un fiscal (cette fonction correspond à celle de procureur impérial). Elles connaissent des causes qui touchent aux traités conclus avec les puissances étrangères, à la juridiction maritime, au patronat national, à la conduite des employés nationaux, au contentieux administratif. Leurs arrêts sont sans appel pour toute affaire litigieuse dont la valeur ne dépasse pas 500 piastres.

Les tribunaux de section, correspondant au tribunal de première instance, sont institués dans chaque province ; ils jugent les procès qui s'élèvent entre des citoyens de provinces différentes, et reçoivent les appels des tribunaux inférieurs provinciaux.

Le principe salutaire de l'inamovibilité a été admis pour toute la magistrature fédérale. Un juge ne peut être destitué que pour forfaiture et après jugement.

JUSTICE PROVINCIALE.

L'organisation de la justice provinciale est moins compliquée que celle de la justice fédérale. La première juridiction est celle du juge de paix; puis vient celle du tribunal de première instance pour le civil et le criminel ; enfin la cour de justice (*camara de justicia*), qui est le plus haut pouvoir judiciaire provincial.

Ces tribunaux connaissent des causes entre les citoyens de la même province, des délits et crimes commis sur son territoire.

Le tribunal de première instance se compose ordinairement d'un juge pour le criminel (*juez del crimen*), d'un juge pour le civil (*juez del civil*), d'un agent fiscal ou procureur (*fiscal*), d'un juge du commerce, d'un défenseur d'office pour les pauvres et les mineurs (*defensor de pobres y menores*). — Chaque province a d'ailleurs son système d'organisation judiciaire particulier, qui est réglé par la constitution.

Partout le principe de l'inamovibilité a été admis.

CODE ARGENTIN. — BARREAU, NOTARIAT, ETC.

Il n'existe pas encore de code argentin proprement dit, la législation s'appuie sur les anciennes lois espagnoles : *Recopilacion de Indias*, *Ley de partida*, *Recopilacion nueva; Ordonnance maritime de Bilbao*, pour la partie commerciale ; enfin sur diverses lois votées depuis 1810. Il est bien entendu que tous les articles de ces lois ne sont obligatoires qu'autant qu'ils sont d'accord avec la constitution du pays.

Le Code Napoléon et les jurisconsultes français sont cités comme autorité à l'égard des jurisconsultes espagnols, en tant qu'ils s'accordent avec le droit romain, et l'on invoque également assez souvent, en matière commerciale, la doctrine du Code de commerce français.

Barreau. — Les avocats prennent leurs grades aux universités de Buénos-Ayres, de Cordova, de Montevideo, de Santiago au Chili, et de Chuquisaca en Bolivie. — L'étude du droit comporte deux grades, le baccalauréat et le doctorat. Les avocats portent le titre de docteurs, comme les médecins (*doctor en leyes*). — On ne plaide point oralement, mais par écrit. Les jugements se rendent également par écrit. — Les avocats ont donc des études à peu près comme les avoués

en France, et les jeunes étudiants en droit prennent généralement leurs grades en travaillant chez un docteur en droit en exercice, et en suivant les cours de l'université. L'éloquence politique est donc la seule qui soit permise, jusqu'à présent, aux avocats argentins; aussi un assez grand nombre d'entre eux font-ils partie des assemblées délibérantes.

La carrière du barreau est honorée et très-lucrative pour les avocats qui ont de la réputation. Presque tous peuvent arriver, lorsqu'ils le veulent sérieusement, aux charges politiques, aux emplois supérieurs de l'administration; mais, comme ils sont nombreux, la concurrence est parfois assez grande, et surtout ardente.

Les *escribanos* font les fonctions de notaires; les *procuradores* sont agents d'affaires, et tiennent de l'avoué. Ils se partagent avec les avocats les affaires contentieuses et les procès, dont ils surveillent et pressent la marche pendant que les avocats rédigent les consultations et les plaidoiries.

Les juges fédéraux sont choisis parmi les docteurs en droit ayant un nombre d'années d'exercice fixé par la loi; huit pour être membres de la cour suprême, quatre pour faire partie des cours de district, deux pour être juges de section. — Ceux des cours provinciales sont nommés conformément à la constitution de chaque province.

La pratique de la justice est assez lente et assez compliquée; mais c'est plutôt la faute de la législation que des hommes. Ceci a même lieu dans des affaires criminelles, où trop souvent le meurtrier est acquitté ou frappé seulement d'une condamnation illusoire. — Hâtons-nous de dire toutefois que la plupart des crimes commis contre les personnes ont lieu dans des querelles, et qu'il y a, par conséquent, des circonstances atténuantes. L'assassinat suivi de vol est, proportionnellement, plus rare qu'en Europe.

La peine de mort, en matière politique, a été abolie par la constitution. Elle est réservée à l'homicide et aux incendiaires; les condamnés sont fusillés sur la place publique. Les travaux publics, l'emprisonnement, le service militaire forcé, pour un certain nombre d'années, sont les châtiments de ce que la loi qualifie de crime. — Le président de la Confédération a le droit de grâce.

§ VI. — *Culte.*

Tous les cultes sont libres dans la Plata, mais tous les Argentins professent la religion catholique, apostolique, romaine. Elle est la

religion de l'État qui, aux termes de la constitution, en soutient le culte. Les constitutions provinciales inscrivent une profession de cette foi en tête de la déclaration de leurs droits. Le catholicisme, en effet, est profondément enraciné dans le cœur des Hispano-Américains, et, si l'on n'est pas ardent à la pratique, ce n'est ni par dédain ni par tiédeur, mais faute d'une instruction religieuse assez étendue. Il paraît que l'une des causes qui contribua le plus à l'impopularité du parti unitaire en 1826, et à celle du président Rivadavia en particulier, fut son indifférence peu déguisée en matière religieuse, et quelques allures voltairiennes dont l'esprit de parti exagérait naturellement l'étendue et la portée.

CIRCONSCRIPTION ECCLÉSIASTIQUE.

Diocèses. — Anciennement les régions de la Plata étaient divisées en quatre diocèses : celui de l'Assomption, créé en 1555 ; celui de Tucuman, érigé en 1581, dont le siége, établi d'abord dans la ville de Santiago-del-Estero, fut transporté à Cordova en 1700 ; celui de Buénos-Ayres, fondé en 1620 ; celui de Salta, érigé en 1735. — Le roi d'Espagne exerçait le droit de patronat (*patronato*), conservé depuis soigneusement par le gouvernement argentin, c'est-à-dire qu'il nommait les évêques et les présentait au pape pour qu'ils en reçussent l'institution canonique (1). La révolution contre la métropole interrompit momentanément les relations régulières avec la cour de Rome, et plusieurs siéges restèrent vacants. Cependant, dès 1828, le diocèse de Cuyo fut institué par le pape Léon XII, et, en 1831, S. S. Grégoire XVI nomma l'évêque de Buénos-Ayres (2).

Le gouvernement de la Confédération argentine n'a eu rien de plus à cœur que de maintenir l'harmonie la plus intime avec le chef de la chrétienté et de donner à l'Église argentine toute la solidité et la splendeur nécessaires. Aux siéges qui existaient déjà, il a ajouté celui du littoral et rétabli celui de Salta, de sorte que la Confédération compte aujourd'hui cinq évêchés. Il est d'ailleurs très-probable que sous peu celui de Buénos-Ayres sera érigé en archevêché, dont les quatre autres deviendront les suffragants.

(1) Sous la monarchie espagnole, le patronat royal (*patronato real*) était le droit qu'avait le chef de l'État de présenter des sujets pour les évêchés, les prélatures séculières et régulières, les dignités et prébendes dans les cathédrales, les collégiales, et pour tous les bénéfices ecclésiastiques.

(2) Ce fut monseigneur Medrano, auquel a succédé, en 1849, monseigneur Escalada, qui fut d'abord son coadjuteur, sous le titre d'évêque d'Aulon (*in partibus infidelium*).

Les cinq diocèses argentins sont donc aujourd'hui ceux de :

Buénos-Ayres, formé de la province de ce nom. — 330,000 fidèles.

Parana, ou diocèse du littoral, comprenant les trois provinces de Santa-Fé, Entre-Rios et Corrientes. — 220,000 fidèles.

Cordova, comprenant les provinces de Cordova et de la Rioja. — 180,000 fidèles.

Salta, renfermant les provinces de Santiago-del-Estero, Tucuman, Catamarca, Salta et Jujuy. — 330,000 fidèles.

San-Juan, ou diocèse de Cuyo, composé des provinces de San-Juan, Mendoza et San-Luis. — 140,000 fidèles.

Le budget des cultes accorde un traitement aux évêques (4,000 piastres) et à leur chapitre, et une subvention pour les séminaires diocésains.

Les provinces ont droit de solliciter du Gouvernement, qui en réfère à la cour de Rome, l'institution d'un évêché, mais à la condition expresse d'en faire les frais. Pour le moment, la circonscription épiscopale est suffisante, quoique les diocèses soient fort étendus, et il ne sera nécessaire de la diviser que par suite d'un accroissement marqué dans la population.

CLERGÉ SÉCULIER.

Curés et vicaires. — Le clergé de chaque province où il n'existe pas d'évêché est présidé par un délégué ecclésiastique ou un grand-vicaire (*delegado ecclesiastico*, *vicario foraneo*). Chaque département forme une cure, ou paroisse, administrée par un curé. Les succursales (*vice-parroquias*) ont à leur tête un vicaire (*teniente cura*). La cure de chaque capitale de province porte le nom de cure rectorale (*curato rectoral*); l'église où siége le recteur est l'église mère (*matriz*).

État civil. — Les paroisses ont à leur charge l'état civil, c'est-à-dire l'inscription des naissances, mariages et décès. Ces registres ne sont pas toujours tenus avec la régularité nécessaire.

Revenus du clergé.— Ils étaient considérables autrefois, et l'église sud-américaine possédait de grands biens. Tous ont disparu pendant la révolution, et sa fortune est nulle aujourd'hui. Il est donc réduit à vivre d'une subvention modique et du casuel. Dans quelques provinces, les honoraires du curé sont payés en partie par la caisse de

l'État; dans d'autres, l'État ne s'en occupe point, et le casuel doit suffire pour les appointements du curé et de ses vicaires et pour les frais du culte.

Un conseil de fabrique est attaché à chaque paroisse. — La meilleure source de revenus pour les églises consiste dans les messes, neuvaines et cérémonies diverses défrayées par les fidèles. Dans les provinces andines du diocèse de Salta, le plus grand bonheur des paysans est de contribuer à l'entretien de l'église par les fêtes particulières qu'ils y font célébrer.

Fêtes. — Les fêtes sont nombreuses, et l'on chôme toutes celles que l'on chômait autrefois en France avant la révolution; en y joignant les fêtes civiques et les dimanches, c'est plus d'un quart de l'année de chômage. Dans les villages des provinces éloignées, c'est encore pis. Il y a des fêtes de village qui durent un mois; il est vrai que toute la journée n'est pas perdue, et qu'en dehors du dimanche, on n'y emploie guère que la soirée. — On célèbre encore dans les Andes *la fiesta del alferez*, c'est-à-dire la fête du cacique-lieutenant, dans laquelle un Indien, choisi comme représentant de l'ancienne race, est conduit processionnellement à l'église et y reçoit les honneurs seigneuriaux.

Sur le littoral, les noirs célèbrent avec pompe l'Épiphanie, en élisant un roi annuel de leur caste, en mémoire des rois mages. La fête commence par une messe solennelle et se termine par un bal. — Dans les campagnes de l'Entre-Rios, on fête la Noël par la construction, dans la maison, d'une crèche ornée le plus élégamment possible, et que les curieux viennent visiter. Les gens des environs arrivent en foule à cheval, leur femme, leur sœur ou leur fiancée en croupe, pour saluer ces petits chefs-d'œuvre, et la suite de ces pieuses visites est, comme d'habitude, un bal aux sons de la guitare d'un amateur, bal qui se prolonge jusqu'au matin.

Devons-nous ranger parmi ces cérémonies un usage qui n'est que toléré par l'Église, et qui tombe heureusement en désuétude? C'est celui du *velorio*, ou veillée pour les enfants morts avant l'âge de raison, que l'on honore comme de petits anges rendus au ciel, leur patrie, et dont on célèbre le départ. — Le petit cadavre, vêtu d'habits de fête, est couché sur un lit de parade orné de fleurs, entouré de bougies et d'emblèmes pieux. Pendant que la mère pleure dans une chambre écartée, le père considère comme un devoir de faire les honneurs de sa maison et d'offrir des rafraîchissements aux visiteurs

La cérémonie finit par l'inévitable bal aux accords de la guitare ou de la harpe.

Instruction religieuse. — La majeure partie des membres du clergé sont argentins. On compte quelques prêtres espagnols, italiens et français. Les ecclésiastiques argentins se forment dans les deux grands séminaires de Buénos-Ayres et de Cordova, les seuls qui existent jusqu'à présent, l'installation des nouveaux diocèses n'étant pas encore terminée. Il existe un collége ecclésiastique à Catamarca, mais les études n'y sont pas avancées. L'instruction des jeunes prêtres est celle que l'on reçoit dans les universités nationales ; elle a besoin d'être basée sur de plus fortes études. La théologie et le droit canonique y font naturellement partie de l'instruction supérieure, et sont enseignés dans les deux grands séminaires que nous venons de nommer. L'enseignement historique est fort incomplet. On ne peut nier qu'une bonne mesure, prise par Rivadavia en 1823, fut l'institution de conférences hebdomadaires pour l'instruction du clergé, mesure malheureusement tombée en désuétude.

C'est à cette insuffisance des études du clergé que l'on peut attribuer le peu de développement donné à la prédication par la plupart des curés et desservants des paroisses et succursales. Ce n'est certainement pas que l'éloquence manque aux Argentins : on connaît la facilité d'élocution véritablement remarquable que possède ce peuple; mais les ecclésiastiques négligent quelquefois cette partie si importante de leur ministère, et l'éducation religieuse de la population en souffre. C'est ainsi que les enfants sont incomplétement préparés à leur première communion, époque si remarquable de la jeunesse, et que les masses, mal instruites des véritables principes du christianisme, deviennent accessibles aux idées superstitieuses.

CLERGÉ RÉGULIER.

Lorsque les Espagnols colonisèrent le bassin de la Plata, indépendamment des prêtres séculiers amenés pour le service divin dans les centres de population qui étaient créés, ils introduisirent les divers ordres religieux qui étaient établis dans leur patrie. Ce furent ceux des Jésuites, des Franciscains, des Dominiquins, des Augustins et des Pères de la Merci.

Dans chaque ville que l'on fondait, une *cuadra* de terrain était accordée à chacun de ces ordres, et on leur donnait en outre un lot

de *chacra* et un champ d'*estancia* pour les faire valoir et pour qu'ils vécussent du revenu de ces terres. Les pères employés aux missions recevaient en outre de l'État un traitement de 50 piastres par mois. — Parmi ces religieux, les uns se livraient à la vie contemplative, les autres à la prédication, à l'instruction de la jeunesse, à la conversion des Indiens; enfin ils suppléaient, pour l'administration des paroisses et succursales, à l'absence des prêtres séculiers.

Aujourd'hui quelques-uns de ces ordres subsistent encore, bien réduits toutefois en nombre et en influence.

Jésuites. — Ils ont, comme on le sait, été expulsés en 1768. Leur triple fonction était l'éducation de la jeunesse, la prédication, et la fondation de missions parmi les Indiens. Nous dirons, dans un Mémoire particulier (tome III), comment ils avaient rempli cette dernière tâche.

Vers le milieu du siècle dernier, les Jésuites avaient acquis une grande influence dans tout le bassin de la Plata; leurs établissements étaient les plus beaux et les mieux conduits de tout le pays. Ils sont certainement, de tous les ordres religieux, celui qui a laissé après lui le plus de traces. Le magnifique bâtiment de l'université actuelle de Cordova, et l'église qui y est jointe, ont été construits par eux. La province de ce nom était d'ailleurs le centre de leurs principales fondations, et les maisons de Jésus-Maria, de Caroya, de Santa-Catalina, d'Alta-Gracia, de Candelaria, attestent encore aujourd'hui et le bon gouvernement et la splendeur de leur ordre. On se souvient, dans le pays, de l'excellente administration de leurs propriétés, du nombre et de la bonne tenue de leurs ateliers, composés de noirs, dont la population augmentait sans cesse, grâce aux soins dont ils étaient l'objet. Leurs estancias sont citées comme type de sage administration et d'exploitation savante.

Ces souvenirs étaient naguère si présents qu'en 1836 ils furent rappelés à Buénos-Ayres pour être mis en possession de l'enseignement public, et Rosas, qui n'était point encore ce que le fit la guerre civile des années suivantes, disait dans son message du 2 janvier 1837 :

« Le gouvernement, — se rappelant que la compagnie de Jésus a
« rendu à cette province de nombreux et importants services; que
« l'un des objets de son institut est l'éducation de la jeunesse; que
« ses colléges se trouvent établis chez les nations les plus libres à
« l'avantage du public, et, que, quels qu'aient été les motifs préten-

« dus de leur extinction dans ces pays, aujourd'hui les circonstances « sont totalement différentes, — a remis aux jésuites les clefs de leur « ancienne maison, pour qu'ils l'habitent en communauté conformé- « ment à leur règle. »

Quatre ans après, le 1er octobre 1841, la dictature, ne trouvant pas dans ces religieux des approbateurs serviles de ses excès, monta contre eux une émeute de sa mashorca, qui envahit le collége, en brisa les meubles et força les pères à fuir. Ils se retirèrent à Montevideo, où, bien accueillis, ils créèrent un collége qui a duré jusqu'en 1858, époque à laquelle le gouvernement oriental, croyant voir en eux des ennemis de sa politique, le fit fermer.

Franciscains. — Cet ordre a été introduit dans la Plata un des premiers. Il eut à sa charge, comme celui des jésuites, la conversion des Indiens, et un assez grand nombre de missions furent fondées par lui. — La maison principale fut établie à Buénos-Ayres, où elle existe encore aujourd'hui. Elle a produit deux hommes remarquables, le père Francisco Solano, canonisé depuis, et le père Luis Bolaños, tous deux apôtres des Indiens, et dont le souvenir est resté dans les populations, comme celui de deux types de charité et de dévouement. Le principal collége des missions franciscaines est à Tarija, dans la province, autrefois argentine, de ce nom.

Les Franciscains, outre la maison de Buénos-Ayres, en ont une à Catamarca, avec noviciat, une à Tucuman, une à Santiago-del-Estero, une à Salta, une à la Rioja, une à Mendoza, une à Cordova, deux à Santa-Fé et une à Corrientes.

Le couvent de Salta et celui de San-Carlos dans la province de Santa-Fé, sont confiés à des missionnaires franciscains de *propaganda fide*, moines espagnols et italiens que le gouvernement a fait venir pour évangéliser les Indiens et restaurer les Missions de la frontière. Nous en avons d'ailleurs parlé en détail en traitant, au chapitre II du livre IX, page 212, des Indiens et des moyens de les civiliser.

Les Franciscains des différents monastères que nous venons d'énumérer ont des écoles primaires et donnent une éducation plus avancée à quelques sujets choisis qui entrent généralement dans les ordres.

Dominiquins. — Ces religieux ont pour but la prédication et s'en occupent de temps à autre ; ils concourent d'ailleurs au service du

culte dans les villes où ils sont établis. Ils ont des couvents à Santa-Fé, à Cordova, à la Rioja, à Tucuman, à Santiago-del-Estero, à San-Juan et à Mendoza. Leur personnel est peu nombreux.

Augustins. — Ces religieux n'ont plus qu'un seul couvent, établi dans la ville de San-Juan.

Pères de la Merci. — Étaient fort nombreux autrefois; ils n'existent plus aujourd'hui qu'à Cordova, Mendoza et San-Juan. — Cet ordre pourrait rendre de grands services en remplissant le but pour lequel il a été créé, celui de la rédemption des captifs. Or les incursions des Indiens, soit du nord, soit du sud, enlèvent toujours un certain nombre de familles. Il y a trois ans, le gouvernement argentin a consacré des fonds au rachat de prisonniers faits par les Ranquels, dans la province de Buénos-Ayres. L'action pacifique de ces religieux serait donc fort utile en des occasions pareilles, car les Indiens, même sauvages, ont un respect traditionnel pour la robe du moine, et accueillent sans trop de répugnance son intervention.

Les ordres religieux, que nous venons d'énumérer, comptent un fort petit nombre de représentants dans la Plata. Dans quelques couvents le nombre des pères se réduit à deux ou trois; leurs revenus sont des plus modiques, les événements politiques leur ayant enlevé presque toutes leurs propriétés, et par conséquent leur fortune. Ils concourent comme les prêtres séculiers au service des paroisses et succursales. Dans les grandes villes, la confession les occupe essentiellement.

Un ordre religieux manque dans la Plata, c'est celui qui se dévouerait à la culture du sol, et formerait des écoles d'agriculture, des fermes-modèles qui enseigneraient aux habitants à tirer parti du territoire magnifique que la Providence leur a départi. Quand on songe aux belles créations des pères de la Trappe, en Algérie, on se prend à souhaiter que les déserts argentins voient se former dans leurs solitudes de pieuses associations de ce genre, qui proclament, par leur exemple, la sainteté du travail des mains et les bénédictions que le ciel répand sur ceux qui s'y livrent.

COUVENTS DE FEMMES.

Les couvents de femmes sont encore moins nombreux que ceux d'hommes. — Ils sont de deux ordres : les uns ne renfermant que

des religieuses cloîtrées, se livrant à la vie contemplative; les autres possédant des religieuses non cloîtrées qui s'adonnent à l'éducation de la jeunesse et aux bonnes œuvres. Ces derniers renferment quelquefois des dames qui ne font que des vœux simples et peuvent, par conséquent, rentrer dans la vie civile.

Les couvents cloîtrés sont ceux des *Carmélites déchaussées* (*Teresas*) à Buénos-Ayres, à Salta et à Cordova. Cette dernière ville compte un couvent de *Dames de Sainte-Catherine de Sienne* (*Catalinas*) également cloîtré.

Les couvents non cloîtrés où l'on se livre à l'éducation des jeunes filles, et surtout à celle des orphelines (*educandas*), sont : ceux des *Dames Carmélites* de Cordova, de Catamarca et de Salta, qui reçoivent des pensionnaires et des externes, — ceux des *Dames du doux nom de Marie* à Mendoza, et des *Dames de l'Enfant Jésus* à Santiago-del-Estero, qui en font autant.

Nous avons déjà nommé le nouvel établissement des Sœurs de charité à Buénos-Ayres.

CULTES DISSIDENTS.

Il existe deux chapelles protestantes à Buénos-Ayres, l'une pour les calvinistes, l'autre pour les anglicans. Un temple protestant a été également bâti à Montevideo; plusieurs maisons d'éducation destinées aux enfants de ces deux communions ont été fondées.

Mariages mixtes. — Beaucoup de protestants épousent des femmes du pays. Tous les enfants sont élevés dans la religion catholique. La plupart sont des Anglais et des Allemands.

On compte dans la Confédération argentine un petit nombre de juifs de toutes les nations. Ils n'ont point de culte public.

§ VII. — *Instruction publique.*

Tout le monde sent le besoin de l'instruction dans la Plata, et toutes les mesures adoptées pour la donner au peuple sont accueillies avec une faveur marquée par l'opinion. L'Argentin est généralement très-intelligent et apprend vite. Ce qui lui a manqué jusqu'à présent ce sont les moyens de s'instruire. On le comprend, si l'on réfléchit aux énormes distances qui séparent les groupes de population et à l'isolement dans lequel se trouvent forcément les gens de la

campagne, obligés de vivre dans les estancias pour y soigner le bétail.

Depuis l'émancipation, cependant, l'instruction publique a fait d'immenses progrès. Les assemblées législatives provinciales l'ont encouragée avec le plus louable empressement; les provinces de Buénos-Ayres et d'Entre-Rios se sont surtout fait remarquer sous ce rapport, la première depuis de longues années, la seconde depuis 1846, époque à laquelle le général Urquiza a commencé à la gouverner. Le règlement adopté dans l'Entre-Rios, pour les écoles primaires, est un modèle de clarté et de bon sens (1).

Instruction primaire. — Dans tous les centres de population du territoire argentin, il existe pour les deux sexes des écoles primaires, où l'on enseigne la doctrine chrétienne, la morale et la civilité, la lecture, l'écriture, les éléments de l'arithmétique commerciale, la grammaire espagnole et l'orthographe. — On y ajoute; pour les filles, l'enseignement de la couture et de divers travaux d'aiguille dans lesquels elles deviennent fort expertes. — Tous les parents, sans distinction de couleur, sont tenus d'envoyer leurs enfants dans ces écoles. La redevance mensuelle est d'une piastre ou d'une demi-piastre. Les pauvres ne payent rien. Le maître d'école et son second sont rétribués sur les fonds provinciaux. Le logement est donné par l'Etat, qui fournit également le matériel de l'école.

Les écoles primaires se rencontrent non-seulement dans les villes, bourgs et villages, mais on en a créé dans des hameaux composés seulement d'un groupes de maisons servant de point de ralliement à une certaine quantité de population disséminée dans les environs. Les enfants vont à l'école à cheval, laissent leur monture entravée (*maneada*) dans le champ voisin, et la reprennent le soir pour retourner chez eux. Dans les districts où le commissaire de police est soigneux et vigilant, on obtient assez d'exactitude de la part des écoliers.

Indépendamment de ces écoles primaires de l'État, il existe dans les villes beaucoup d'établissements particuliers où l'on donne l'instruction à tous les degrés.

Instruction secondaire. — Les établissements d'instruction secon-

(1) Don Marcos Sastre : *Reglamento general para las escuelas de instruccion prinaria para la provincia de Entre-Rios.* — Concepcion-del-Uruguay, 1852.

daires n'existent que dans les villes principales. Les colléges les plus remarquables sont : celui de l'Uruguay, fondé en 1850 par le général Urquiza, qui a fait construire le magnifique bâtiment qui le renferme; le collége national de Monserrate à Cordova ; ceux de Mendoza, de Tucuman et de Catamarca. — Nous avons déjà indiqué les séminaires ecclésiastiques de Buénos-Ayres et Cordova, et les écoles tenues dans divers couvents.

Les établissements secondaires sont consacrés à l'étude de la langue nationale (l'espagnole), et à celle des langues latine, française et anglaise, de la philosophie, de la rhétorique, de l'histoire, de la géographie, de la cosmographie, des mathématiques, des éléments de physique et de chimie.— Le collége de l'Uruguay, où l'enseignement est le plus étendu, a un beau cabinet de physique. On joint à toutes ces études celles de la musique et du dessin ; et celles de la tenue des livres et de la législation commerciale pour les jeunes gens qui suivent la carrière du commerce. On voit que le cours d'études est complet, et que les élèves de ces colléges peuvent s'instruire, s'ils le veulent réellement.

Les jeunes gens de l'intérieur sont généralement laborieux et ont de l'aptitude pour les sciences. Ceux du littoral ont plus de disposition pour les études littéraires ; ils sont plus brillants, moins positifs et se font remarquer par une imagination vive et une facilité d'élocution qui est d'ailleurs le partage de presque tous les Sud-Américains.

Le collége de l'Uruguay et celui de Monserrate ne renferment que des élèves internes qui y sont élevés aux frais du gouvernement. Le premier comptait près de 400 élèves en 1858. De toute la Plata, c'est l'établissement où les études sont les plus avancées et les plus complètes. On y étudiait même le droit à cette époque. Les professeurs de ces divers colléges sont en majorité étrangers et principalement français.

Instruction supérieure. — Elle se donne dans les deux universités que compte la République argentine, celle de Cordova et celle de Buénos-Ayres. Comme nous venons de le voir, le collége de l'Uruguay y contribue, pour sa part, par ses chaires de mathématiques, de physique et chimie, de philosophie et de droit. Les deux grands séminaires de ces deux villes ont des chaires de théologie et de droit canonique; mais la collation des grades ne peut être faite que par l'Université.

L'Université de Cordova est la plus ancienne du bassin de la Plata. — Cette institution, fort célèbre sous la domination espagnole, doit sa fondation aux libéralités de deux dignes ecclésiastiques, l'évêque Trejo et le Dr Duarte de Quiroz.

En 1605, Fray Francisco Trejo, évêque du Tucuman, et dont le siége était alors à Santiago-del-Estero, établit, de ses propres deniers, dans cette ville, le collége dit de Loreto. Obligé d'aller habiter Cordova, après l'incendie de la cathédrale de Santiago, il y fonda de la même manière le collége de Saint-François-Xavier, et, lors de son retour à sa ville épiscopale, le laissa entre les mains des Jésuites. Ceux-ci gouvernèrent l'établissement jusqu'en 1696, que le Dr. D. Ignacio Duarte de Quiroz consacra 30,000 piastres de sa fortune particulière à faire bâtir le collége de Monserrate, qui devint quelque temps après l'Université. Administré par les jésuites, cet établissement fut agrandi; on y joignit une belle église et de vastes dépendances.

Tous ces bâtiments réunis appartiennent maintenant au gouvernement et sont occupés par l'Université ou collége de San-Carlos, destiné aux études supérieures, et par le collége de Monserrate, consacré à l'instruction secondaire. Ce vaste édifice, parfaitement approprié à la destination actuelle, aurait toutefois besoin d'une restauration complète; car, quoique solidement bâti, quelques parties sont en très-mauvais état. Avec quelques dépenses on peut en faire une institution magnifique. Les maisons de campagne de Jésus-Maria et Caroya appartiennent également à l'Université, et pendant les vacances les élèves qui ne peuvent rejoindre leurs familles y passent une partie de l'été.

L'Université de Cordova a des chaires de jurisprudence, de théologie, de mathématiques, de droit canon, de philosophie et de grammaire. Elle décerne les titres de docteurs en droit et en théologie.— Le collége de Monserrate envoie les élèves à tous ces cours.

L'Université de Buénos-Ayres a été fondée sous l'administration de Rivadavia. Supprimée sous la dictature, elle a été rétablie après la chute du général Rosas. — On y enseigne les sciences physiques et mathématiques et le droit. On y délivre, comme à Cordova, le titre de docteur en droit et en théologie. Les cours supérieurs sont suivis par un assez grand nombre d'élèves, soit libres, soit élevés dans les divers colléges de la ville.

Le cabinet de physique est infiniment supérieur à celui de Cordova, qui est des plus incomplets; mais il y manque encore un certain

nombre d'appareils de première nécessité. On ne s'y occupe point assez de chimie.

L'*Ecole de médecine* fait partie de l'Université. Elle a été organisée en 1854, et compte un assez grand nombre d'élèves. Le nombre d'années d'étude exigé est de six. Les élèves sont tenus de faire le service dans les hôpitaux, qui, comme nous l'avons déjà indiqué, sont aujourd'hui fort bien tenus.

Tous les professeurs de l'École de médecine sont argentins ou nationalisés tels ; les règlements de cette école rendent cette qualité obligatoire pour le professorat.

La connaissance du français est absolument nécessaire pour toutes les études supérieures, les livres classiques de sciences mis entre les mains des étudiants appartenant presque tous à des auteurs français.

Un certain nombre de jeunes gens sont envoyés en Europe pour y perfectionner leur éducation. Il vaudrait mieux en général les y envoyer plus jeunes, pour que leurs études premières fussent plus fortes et plus complètes.

Musées. — A ces établissements d'instruction publique, il faut joindre les musées et les bibliothèques qui sont encore à l'état rudimentaire en plusieurs endroits, mais que l'aide et la sympathie du gouvernement et de la population accroissent tous les jours.

Buénos-Ayres a un *Musée d'histoire naturelle* situé dans les bâtiments d'un ancien couvent. Ce musée renferme une assez belle collection minéralogique, qui n'est point classée encore, et la plupart des quadrupèdes et oiseaux du pays. Il compte de plus des échantillons assez curieux d'armes indiennes venues de la Patagonie et du Chaco, et une série intéressante de médailles sud-américaines, frappées pendant la guerre de l'Indépendance.

Le Musée de Parana est de création récente. Il possède une collection de fossiles rassemblée de tout l'Entre-Rios, indépendamment de ceux qui ont été extraits des berges du fleuve, et un grand nombre d'échantillons minéralogiques provenant de tous les points du territoire argentin. Une partie ont été recueillis par nous pendant nos voyages.

Bibliothèques publiques. — Buénos-Ayres possède une bibliothèque publique assez fréquentée, dont le fonds a d'abord été formé de livres ramassés dans les divers couvents de la ville, et que l'on a augmentée par des dons et des achats successifs.

Parana, Corrientes et Mendoza commencent à se former des bibliothèques. — Celle de Cordova, créée du temps des jésuites, et très-riche en livres de théologie et d'histoire, a été dispersée lors de la suppression de cet ordre. Il ne reste plus qu'un nombre restreint de volumes, et encore sont-ils en médiocre état.

Sociétés savantes. — Il s'est formé dans ces derniers temps à Buénos-Ayres deux réunions savantes : — l'une, l'*Institut historique et géographique de la Plata;* — l'autre, la *Société des amis de l'histoire naturelle de la Plata.* — Ces deux sociétés ont déjà commencé à publier quelques Mémoires. Elles peuvent rendre de grands services à l'histoire physique et politique du pays, si les membres qui la composent suivent l'exemple qui leur est donné par tant de corps savants européens.

Expositions d'agriculture et d'industrie.— Plusieurs fois déjà on a eu l'heureuse idée de stimuler l'émulation des agriculteurs et des industriels argentins par l'exposition des produits les plus remarquables du territoire. Lors de la réunion de San-Nicolas de los Arroyos en 1852, on avait mis sous les yeux du public divers tissus fort remarquables provenant des provinces de l'intérieur, et entre autres des soieries de Mendoza. En 1858, Buénos-Ayres a provoqué une exposition agricole, laquelle, quoique peu considérable, n'en a pas moins été d'un très-bon effet. Il est à désirer que l'on persiste à marcher dans cette voie. Quelque restreintes qu'elles soient dans le principe, des exhibitions pareilles ne peuvent qu'appeler l'attention du littoral sur les produits de l'intérieur, et exciter les producteurs des provinces à venir eux-mêmes s'instruire sur le littoral, y visiter les ateliers industriels qui s'y sont formés, et s'initier aux grands travaux de l'industrie moderne. Les expositions agricoles feront comprendre les avantages que procure l'amélioration des espèces animales domestiques, les procédés pour y réussir; elles feront connaître les nouveaux produits végétaux propres au sol argentin, elles amèneront le perfectionnement des méthodes de culture; on apprendra ainsi à combattre la routine, ce fléau des arts industriels et agricoles dans la Plata.

Tels sont les moyens d'instruction qui sont aujourd'hui à la disposition des Argentins pour les études scientifiques, littéraires et économiques. Ils sont assez bien choisis, assez bien organisés, au point

de vue de la théorie. Il reste cependant beaucoup à faire encore pour les compléter, et surtout pour en développer les applications pratiques. Presque tout est à créer sous ce rapport. — Nous avons déjà dit, en différentes parties de cet ouvrage (voyez tome I, pages 564 et 566, et tome II, page 487), combien on délaissait les études, les travaux qui ont pour objet l'exploitation du sol ou l'application des arts mécaniques, et l'utilité de diriger vers eux l'esprit de la jeunesse, plutôt que de le limiter, comme on n'est que trop enclin à le faire, aux études littéraires et au commerce. Nous avons parlé des avantages qu'aurait la création d'écoles d'agriculture, de fermes modèles, d'institutions d'arts et métiers; nous n'avons donc point à y revenir. Répétons seulement que dans cette instruction pratique se trouvent les éléments les plus sûrs, le plus promptement efficaces pour le progrès d'un pays si jeune, si nouveau, et où il faudrait s'occuper d'abord du nécessaire avant de songer au superflu.

Qu'on n'aille pas croire, pour cela, que nous ne voulions faire du peuple argentin, qu'une nation entièrement plongée dans le culte des intérêts matériels, et où l'agriculture, le commerce et l'industrie, absorbant tous les esprits, ne laissent plus de place à de nobles travaux de l'intelligence, aux produits brillants de l'imagination. Rien n'est plus loin de notre pensée, et ce serait d'autant moins rationnel que le caractère national est éminemment porté à la poésie et aux œuvres où l'imagination a le plus de part : témoin le nombre remarquable de littérateurs et de poëtes distingués que le pays a déjà produits. Ce que nous voulons signaler, ce sont ces dispositions, trop souvent écoutées, à se contenter de l'attrait et des élégances de la forme sans se préoccuper du fond, cette promptitude à accueillir avec une faveur marquée tout ce qui brille, plutôt que ce qui est solide et modeste, quoique moins éclatant.

Ainsi, alors que la littérature argentine peut déjà offrir des œuvres estimables dans la poésie, la nouvelle, la polémique même, elle est peu riche en travaux d'histoire. Cette branche des connaissances humaines, si féconde en leçons pour le gouvernement des peuples, n'a même pris que dans ces derniers temps la place qui lui était due dans l'instruction secondaire et supérieure, et avait été négligée comme les sciences physiques et mathématiques, aujourd'hui mises au rang qu'elles méritent dans l'enseignement national (1)

(1) Le seul Argentin qui ait écrit une histoire du pays est le chanoine Funez de Cordova, mort en 1822.

Presse périodique. — Les journaux sont nombreux dans toute la Plata; chaque province a le sien. Comme aux États-Unis, la lecture d'un journal est devenue un besoin pour la population. Ils foisonnent naturellement à Buénos-Ayres, où nombre de jeunes gens, frais émoulus des colléges, se hâtent de déposer dans ces recueils les produits de leur muse naissante et souvent les utopies de leurs rêves et les imprudences de leurs sympathies ou de leurs répugnances dans le champ de la politique, trop souvent abordé par eux. Beaucoup de ces journaux n'ont qu'une existence éphémère, d'autant plus que la presse est libre, non soumise au cautionnement, et que devient journaliste qui veut; mais quelques-uns sont de véritables puissances politiques, et, comme d'usage, personnifient tel ou tel parti.

On compte des publicistes remarquables par la verve et l'élégance de leurs écrits, et, si le fond n'est pas toujours solide, la forme est le plus souvent agréable et réellement littéraire (1). Les études sur l'économie politique sont avancées; elles ont amené la publication de plusieurs excellents travaux.

ARTS LIBÉRAUX.

Peinture, sculpture, architecture. — Avec les dispositions poétiques que nous avons signalées chez les habitants du bassin de la Plata, dispositions que favorisent sans doute la splendeur du ciel et la vivacité de la lumière, on doit penser que les artistes seront nombreux; et cependant, en dehors de ce qui touche la musique, l'esprit artiste n'existe qu'à l'état naissant. La raison en est simple: pour comprendre la peinture, la sculpture, l'architecture, il faut avoir vu des modèles, il faut s'être formé le goût par la contemplation, la comparaison des chefs-d'œuvre de l'art, et rien de tout cela n'existe encore dans la Plata. La ressemblance dans un portrait est tout ce que l'on comprend, tout ce que l'on cherche; on n'a jamais vu une belle statue; les édifices publics ne sont remarquables que par leur masse, et dans les constructions particulières on ne vise guère qu'à l'utile. Ce n'est donc qu'avec le temps que ce goût pourra se développer; mais, une fois que l'on aura commencé, on ira vite, et déjà le mou-

(1) Le plus illustre et le plus sympathique de tous, le noble don Floreacio Varela, a payé de sa vie, en 1848, la guerre aussi digne que persistante qu'il sut faire à la dictature qui pesait sur les deux rives de la Plata. Mais s'il n'a pu voir se réaliser l'avenir que sa plume aussi élégante qu'honnête signalait à son pays, les événements ont au moins couronné les idées de progrès et de concorde qu'il cherchait à faire germer dans le cœur de tous les Argentins.

vement se prononce en ce sens, car le public arrive maintenant à apprécier l'élégance d'une construction, le goût d'une décoration de fête, l'heureuse disposition d'une promenade publique, de même qu'en moins de dix années il est devenu musicien.

Théâtres.— Opéra.— En effet l'on n'a guère commencé à chanter l'Opéra qu'en 1850, et déjà, formée par les grands artistes qui sont venus dans la Plata (1), la population exige aujourd'hui de ses comédiens qu'ils soient dignes des palais qu'on leur a construits, car l'on peut affirmer sans crainte d'être démenti que le théâtre de Solis à Montevideo, et celui de Colon à Buénos-Ayres, ne dépareraient aucune capitale de l'Europe.

Et ce ne sont pas seulement les deux grandes capitales de la Plata qui ont leurs théâtres, il y en a à Gualeguaychu, à Parana, à Rosario, à Corrientes, à Mendoza, à San-Juan, à Cordova, à Tucuman, etc., et bientôt chaque ville un peu importante aura le sien. L'opéra, le drame, le vaudeville (*zarzuela*), ces deux derniers presque toujours traduits du français et espagnolisés, les meilleures pièces du théâtre moderne espagnol, sont représentés partout, et la population se presse dans les salles, souvent trop étroites pour la recevoir. Les airs des opéras les plus goûtés deviennent populaires, et il n'est pas rare de les entendre fredonner par le sang-mêlé ou le noir qui, portant un fardeau ou se rendant à son travail, passe à côté de vous dans la rue.

Dans la campagne, même goût pour la musique. Le gaucho, remisé dans une *pulperia* ou assistant aux pompes d'un *velorio,* improvise des chansons dont il fait à la fois les airs et les paroles, et qu'il accompagne de sa guitare. A Santiago-del-Estero, au Paraguay, l'instrument national est la harpe, que l'on sait fabriquer dans le pays, et que les jeunes filles font vibrer avec beaucoup de grâce et d'harmonie. L'Indien Guarani lui-même taille une flûte dans un roseau, construit un violon avec lequel il fait sa partie dans un concert improvisé. Dans les anciennes missions des jésuites, la musique des églises était composée tout entière d'exécutants indiens qui réussissaient à traduire les œuvres des maîtres; et aujourd'hui encore, au Paraguay, le tambour, le triangle, les violons et les flûtes qui accompagnent le chant aux offices, sont un souvenir bien incom-

(1) Le violoniste Sivori, le pianiste Thalberg, le chanteur Tamberlick, mademoiselle Lagrua, cantatrice, tous artistes d'une réputation européenne, sont venus se faire entendre sur les théâtres de Buénos-Ayres et de Montevideo.

plet sans doute, mais vivant, de l'ancien orchestre des missionnaires.

Sociétés philharmoniques.— Clubs.—Dans quelques villes il s'est établi des Sociétés philharmoniques composées d'amateurs qui donnent de temps en temps des concerts généralement suivis d'un bal. La Société de Buénos-Ayres a fait construire, à cet effet, un salon magnifique.

Les *Clubs* sont des Sociétés, soutenues par souscription, qui font installer des salons où l'on trouve les journaux du pays et de l'étranger, où les hommes viennent passer les soirées, et où, tous les quinze jours ou tous les mois, la commission directrice organise tantôt un concert, tantôt un bal. Toutes les principales villes ont des réunions de ce genre, qui sont généralement très-recherchées; elles sont d'autant plus agréables, surtout dans l'intérieur, que les distractions y sont plus rares, et qu'en l'absence du théâtre, elles sont une véritable bonne fortune pour les familles avides de se retrouver au milieu d'une société joyeuse et choisie. La danse est d'ailleurs le bonheur des jeunes Argentines, qui sont fort habiles dans cet exercice et y déploient une grâce remarquable.

§ VIII. — *Armée et marine.*

En cas de besoin tout Argentin est soldat, — car chaque citoyen est obligé de s'armer pour la défense de la patrie et de la Constitution (art. 21). — L'armée de ligne et la garde nationale renferment donc la totalité des citoyens valides. — Lors des événements de 1852, il y avait près de 40,000 Argentins sous les armes, et à la fin de 1859, dans des circonstances analogues, leur nombre montait à 25,000 en tout des deux parts. Dans un cas de guerre étrangère, il ne serait pas difficile de réunir 50,000 hommes.

L'armée de ligne est peu nombreuse. En y joignant les troupes de Buénos-Ayres, elle peut atteindre le chiffre de 8,000 soldats en temps ordinaire, ce qui n'est pas trop si l'on considère l'étendue considérable de frontières qu'il y a à garnir, non pas contre l'ennemi du dehors, la Confédération argentine est en paix avec tous ses voisins, mais contre les incursions des Indiens du Nord et du Sud.

L'armée se compose des trois armes ordinaires : infanterie, cavalerie et artillerie. On y joint à l'occasion des corps auxiliaires indiens, qui sont toujours à cheval.

L'infanterie est divisée en bataillons désignés par leurs numéros, et en compagnies isolées destinées à la garnison des capitales de province. Elle est aujourd'hui tout entière armée de fusils à percussion, mais elle n'a point encore reçu les armes modernes perfectionnées.

La cavalerie est l'arme essentiellement argentine, et on le comprend, puisque l'Argentin campagnard vit, pour ainsi dire, à cheval. Elle se partage en régiments de dragons et de grenadiers à cheval, et en escadrons isolés. Tous les cavaliers sont armés de la lance, devenue l'arme nationale, et portent en outre le sabre et les pistolets; les dragons ont la carabine. Quant au couteau, au lazo et aux boules, il n'y a pas de cavalier qui se mette en campagne sans être muni de ces armes précieuses, au maniement desquelles il est habitué dès l'enfance.

L'artillerie ne compte que quelques compagnies, les unes à pied, les autres montées; les hommes portent le sabre et la carabine. — Les pièces sont de calibre variant de 4 à 12; quoique incomplétement organisée encore, cette armée a été améliorée dans ces derniers temps.

La conscription n'est pas établie. L'armée se recrute par des volontaires qui reçoivent des primes d'engagement, et par les levées que les gouverneurs font dans leurs provinces et qui portent sur les jeunes gens non mariés, les piliers de pulperia, les vagabonds, les vrais *gauchos* enfin. Nombre de fois, le service militaire du simple soldat (*soldado raso*) est le châtiment d'un coup de couteau malheureux, d'un meurtre dans une querelle, d'un vol de bétail. Les hommes de couleur aujourd'hui, comme sous la domination espagnole, sont recrutés de préférence et font d'excellents soldats. (Voyez page 242.)

Les milices sont formées par la garde nationale mobile, appelée au service des armes en cas de besoin. Ce sont elles qui, dans les guerres civiles, ont été presque toujours mises en réquisition.

La garde nationale ne fait du service que dans les grandes occasions. Elle est organisée partout, et dépend, ainsi que les milices, des gouvernements provinciaux qui ont le droit d'en nommer les officiers.

L'armée de ligne est exclusivement sous les ordres du gouvernement national.

État-major. — Les grades sont ceux des armées européennes avec des désignations tirées de l'ancien système espagnol. — Le titre le plus élevé est celui de brigadier général, correspondant à celui de général de division; puis vient celui de colonel-major (*coronel mayor*) ou général de brigade. — Les officiers supérieurs, les colonels, lieute-

nants-colonels, sergents-majors ou commandants, sont tous divisés en deux catégories : première et seconde classe (*graduado*). — Les officiers subalternes sont les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants. Les sous-officiers se divisent en sergents (*sargentos*) et caporaux (*cabos*). — Les brevets d'officier sont délivrés par le Président de la République; il faut l'assentiment du Sénat pour celui de général.

Le cadre de l'état-major est énorme. Ce chiffre exorbitant des officiers de l'armée est la conséquence des guerres civiles qui ont multiplié outre mesure les grades de toute espèce, reconnus successivement par les gouvernements qui se sont succédé sur divers points du territoire, et que, dans un but de conciliation et d'unité, le Gouvernement national a voulu fondre en un corps homogène placé directement sous ses ordres. — Le plus grand nombre de ces officiers sont en disponibilité et ne touchent que le tiers de la solde du grade. Malgré cela, le budget de la guerre est le plus pesant de tous; il absorbe à lui seul presque la moitié des revenus nationaux.

Le pays est partagé en cinq grandes divisions militaires : — celles du Nord, de l'Ouest, du Centre, du Sud et de l'Est, —ayant chacune à leur tête un brigadier général, chargé de la défense de sa circonscription et de la garde des frontières. Dans les fortins qui garnissent celles-ci, sont détachées aujourd'hui la majeure partie des troupes de ligne (voyez, page 207, Frontière des Indiens). Le noyau principal de l'armée est dans l'Entre-Rios au camp d'instruction de San-José, sous la direction du capitaine général Urquiza, qui commande en chef les forces de la République.

Soldat argentin. — Le soldat argentin est docile, infatigable, insensible aux intempéries et aux privations. C'est l'homme du désert, habitué à la vie frugale et aventureuse, et que la campagne la plus rude ne fera pas reculer. Quant à son courage, les cinquante années de guerre qui ont si profondément labouré la République, ces batailles sans fin et sans trêve, ne répondent que trop de son énergie et de son indomptable ténacité. Avec une bonne éducation militaire, il sera l'un des meilleurs soldats du monde, car il a ce qui fait les braves, la patience, le sang-froid, la force physique et le goût des aventures.

Une chose nous a toujours étonné dans les armées argentines, c'est le petit nombre de leurs malades, phénomène qui ne s'explique que par la sobriété extrême des hommes et la continuité du même genre de vie, qu'ils soient aux travaux de la guerre ou à ceux de l'estancia. Le bivouac des camps ne change rien à leurs habitudes,

puisqu'ils ont toujours vécu au grand air, ont toujours dormi avec leur poncho pour tout abri, et se sont contentés pour leur nourriture de la chair du bœuf abattu dans le champ voisin.

Les officiers partagent la vie dure du simple soldat, et ne se traitent guère mieux que lui. Si leur instruction militaire est incomplète au point de vue européen, elle suffit le plus souvent pour le pays qu'ils habitent, là où la bravoure personnelle, la rapidité dans les mouvements, la fécondité dans les ressources, la connaissance parfaite du terrain, ont été souvent plus utiles que la science classique d'un camp de manœuvres.

Lors de la guerre de l'indépendance il se forma des armées, peu nombreuses mais solides, sous les ordres d'officiers qui eux-mêmes avaient servi dans les troupes espagnoles, et apportaient sous leur nouveau drapeau les habitudes de la tactique et de la discipline européennes. Ces traditions se continuèrent au milieu des vieilles bandes argentines qui firent la guerre du Brésil de 1826 à 1828, et conquirent en bataille rangée l'indépendance orientale. Mais, à côté de ces forces régulières, sous des chefs indigènes (*caudillos*) nés tout d'un coup au milieu des hasards des révolutions, il se formait des groupes de partisans (*montoneras*), qui rendirent de grands services à la cause nationale, et contribuèrent puissamment à son triomphe. Ces chefs et ces soldats irréguliers personnifiaient l'élément campagnard, l'élément *gaucho*, celui qui, depuis, joua un si grand rôle dans la guerre civile, et finit plus d'une fois par triompher de forces plus nombreuses et mieux disciplinées, que leur solidité et leur valeur ne purent préserver de la ruine au milieu de populations soulevées contre elles. C'est ainsi qu'Artigas, Rivera, Lopez, Quiroga, à la tête d'une cavalerie légère, prompte à attaquer comme à fuir, ardente à revenir à la charge, infatigable à harceler l'ennemi, trouvant partout à vivre, grâce au bétail qui couvrait les plaines, se créèrent une célébrité dont le souvenir dure encore, et resteront comme types du guerrier de la Pampa.

Longtemps, dans les guerres civiles qui déchirèrent le pays, depuis la grande lutte de l'indépendance, des éléments de cette nature constituèrent la force première des armées belligérantes, et la cavalerie y joua le rôle principal. Une troupe de chevaux pour se remonter au besoin, quelquefois un troupeau de bœufs si l'on avait à traverser un endroit désert, quelques charrettes pour porter un mince bagage et les blessés, tels étaient les moyens de ravitaillement dont on savait se contenter. L'escarmouche (*guerrilla*) était l'opération préférée de tout

corps armé dans une opération quelconque, et le plus souvent ce furent ces combats partiels qui entraînèrent à l'improviste des actions générales décidant du sort d'une campagne. Le choc était violent, mais de courte durée ; le vaincu se dispersait et allait se reformer plus loin. On ne perdait guère de monde que dans la poursuite, et la nuit mettait fin à la bataille. Les jours suivants, le chef battu s'efforçait de reformer son monde, et, s'il ne pouvait y réussir, s'internait dans une province ou un État voisin, pour reparaître plus tard dans la lice. Telle fut surtout la tactique du général oriental Rivera dans les guerres contre les Brésiliens ou les armées de Rosas, celle des chefs de partisans dans la Confédération argentine.

La dictature, qui, dans le principe, s'était appuyée sur l'élément *gaucho*, sur la *montonera*, pour conserver le pouvoir, ne tarda point à briser ces instruments de son élévation. Elle fit une armée compacte, multiplia l'infanterie et les canons, et ne laissa à la cavalerie qu'un rôle auxiliaire, et non pas principal. On revint donc aux errements de la tactique et de la discipline anciennes. Les événements ultérieurs ont consacré ce retour, et l'on se préoccupe avant tout, maintenant, d'avoir des soldats obéissants , exercés et rompus à la discipline ; certain qu'on est de retrouver au besoin, dans les cas d'une guerre étrangère, des milliers de ces partisans hardis dont le souvenir est encore présent.

Académie militaire. — Depuis quelques années on a créé, au collége de l'Uruguay, une sorte d'école militaire pour y former de jeunes officiers. Cette institution n'est encore qu'à l'état d'essai. — Le camp de San-José, près de la ville de l'Uruguay, est le principal dépôt de l'armée argentine, celui où s'instruisent les recrues, où se forment l'artillerie et les corps spéciaux. Là, comme dans le reste du pays, tout est en progrès ; mais il reste encore beaucoup à faire, surtout pour l'organisation du matériel.

Marine. — La Confédération argentine n'a point, à vrai dire, de marine militaire. Les navires armés qu'elle entretient se bornent à quelques bâtiments marchands et à des vapeurs de commerce que l'on a transformés à l'improviste en navires de guerre, et qui servent comme stationnaires dans les différents ports. Les équipages sont en majeure partie composés de matelots étrangers, qui ont reçu une prime d'engagement, et touchent une solde mensuelle assez élevée. — On entretient un certain nombre de bateaux légers comme garde-

côtes, pour veiller à la sécurité du cabotage, et réprimer la contrebande.

Pendant la guerre avec le Brésil, il s'était formé une marine argentine qui se battit fort bien contre les impériaux, et a laissé de brillants souvenirs. Quelques bâtiments armés ont figuré à diverses reprises pendant les guerres civiles, mais ces petites flottes n'ont joué et ne pouvaient jouer alors qu'un rôle secondaire.

En paix profonde avec le reste du monde, sans aucun motif de querelle avec qui que ce soit, la Confédération n'a besoin d'armée que pour assurer la sécurité de la frontière indienne et garantir l'ordre intérieur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Nous terminons ici la première partie de notre travail. Dans les deux premiers volumes, nous avons étudié la Confédération argentine en général ; dans le troisième et dernier, nous examinerons chaque province en particulier. Nous y placerons en outre un précis chronologique de l'histoire du pays, de nombreuses notes et documents sur les événements principaux ; nous y insérerons des pièces justificatives à l'appui des faits que nous avons cités. — Ce volume contiendra de plus le journal météorologique de nos voyages ; le nivellement barométrique du territoire argentin ; l'itinéraire général du pays ; des tableaux statistiques de la population et du commerce ; la bibliographie ; enfin un vocabulaire spécial.

L'Atlas complétera la description géographique et statistique de la Confédération argentine.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

CONFÉDÉRATION ARGENTINE EN GÉNÉRAL.

(SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.)

LIVRE VIII. — RÈGNE ANIMAL. — ANIMAUX SAUVAGES, ANIMAUX DOMESTIQUES. — PRODUITS DU RÈGNE ANIMAL.

LIVRE IX. — Population argentine.

LIVRE X. — Colonisation du territoire argentin.

LIVRE XI. — Industrie argentine. — Commerce.

LIVRE XII. — Voies de communication.

LIVRE XIII. — Organisation argentine.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Ad. R. Lainé, rue Jacob, 56.

